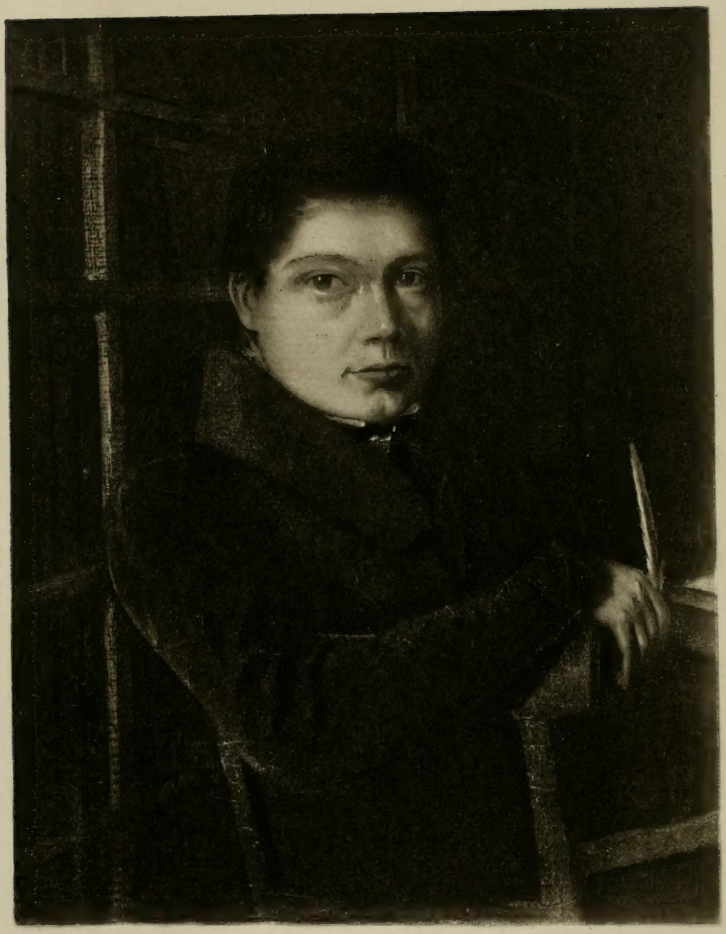
CORRESPONDANCE

DE

STENDHAL

I

(1800-1814)



Stendhal Etudiant

Vers 1800

Heliogravure et Imp. Maire

CORRESPONDANCE

STENDHAL

(1800-1842)

[illegible]

M. PAUPE et P.-A. CHERAMY

[illegible]

PRÉFACE

Maurice BARRÈS

[illegible]

[illegible]

I. — Années d'apprentissage (1800-1[illegible])

II. — Vie active (1[illegible]-1874)

PARIS

CHARLES [illegible]

[illegible]

CORRESPONDANCE

DE

STENDHAL

(1800-1842)

PUBLIÉE PAR

Ad. PAUPE et P.-A. CHERAMY

sur les originaux de diverses collections.

PRÉFACE

DE

Maurice BARRÈS

de l'Académie Française.

TOME PREMIER

I. — Années d'apprentissage (1800-1806)

II. — Vie active (1806-1814)

91433
919108.

PARIS

CHARLES BOSSE

LIBRAIRE

46, RUE LAFAYETTE

1908

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre :

25 exemplaires sur papier du Japon contenant 3 épreuves des portraits.
50 exemplaires sur papier de Hollande contenant 2 épreuves des portraits.

Tous ces exemplaires sont numérotés à la presse.

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

Ad. PAUPE. *Histoire des Œuvres de Stendhal.* Préface par Casimir Stryienski. Un volume in-12 de 446 pages..... 3 fr. 50

Comment a vécu Stendhal. Préface de Casimir Stryienski. Avec un portrait inédit en héliogravure. Un volume in-12 de 210 pages.. 3 fr.

Hugues REBELL. *Les Inspirations de Balzac, Stendhal, Mérimée.* Un volume in-12 de 260 pages ..... 3 fr.

PQ
2436
A2C6
1908
t.1

LE SENTIMENT DE L'HONNEUR CHEZ STENDHAL

C'est à vingt ans que j'aurais dû écrire quelques pages sur Stendhal. Alors j'étais à Rome. Tout le jour je parcourais la ville avec les *Promenades* pour guide. Le soir, à la villa Médicis, où de jeunes artistes, mes camarades, m'avaient introduit, le directeur, M. Hébert, nous disait : « Vous aimez Stendhal ? C'était un vieux monsieur de beaucoup d'esprit, mais quinteux. Je l'ai bien connu. Oui, M. Barrès, c'était mon cousin, et quand j'ai été envoyé à votre âge à la Villa, mes parents m'ont commandé d'aller le saluer à Civita-Vecchia. Il s'y ennuyait à périr ; il passait les soirées chez l'unique libraire de l'endroit. Je crois bien que le pape lui avait interdit l'entrée de Rome. Pourquoi ? Sans doute ses *Promenades* avaient déplu. M. Barrès, je ne sais pas si mon cousin vous aurait autant amusé que ses livres. »

Et M. Hébert racontait que Stendhal, ne prenant pas son parti de vieillir, se montrait fort susceptible avec les jeunes gens. Il avait la manie de décontenancer les amoureux, et, par exemple, rencontrant un jour dans Rome un jeune homme avec une jeune femme du meilleur monde, il s'était collé le nez contre la vitre d'un magasin et, quoi qu'ils fissent, ne voulut pas les voir, s'obstinant dans une discrétion fort insolente.

Le Vicomte Melchior de Vogüé, déjà célèbre et qui traversait Rome, prenait la parole après M. Hébert pour me dire : « N'aimez pas trop Stendhal ; c'est un mauvais maître. »

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient me détourner du jeune Stendhal qui dans Rome me faisait compagnie. Son œuvre s'accordait avec tous mes sentiments. A vingt ans nous ne doutions pas de vivre cette vie italienne qu'il nous proposait pour modèle, vie de beauté voluptueuse, de gloire et de fierté. Nous croyions

à la réalité présente de son Italie. Nous nous élancions sur elle comme de jeunes vainqueurs.

A l'expérience, j'ai bien vu que j'étais dupe d'un mirage. Cette Italie qui fut pour Stendhal le plus noble champ d'activité, n'est pour nous qu'un champ d'archéologie. Nous avons parcouru les mêmes routes, de Milan à Vérone, à Mantoue, mais il avait franchi les Alpes sous le feu de l'ennemi, et, s'il a visité les « *divines îles Borromées* », c'était pour y recevoir la forteresse d'Arona. Il était un vainqueur, en même temps qu'un poète ému. En Italie, aujourd'hui, je ressens un vide insupportable.

Pour connaître l'Italie, c'est peu d'avoir vu Raphaël et ses chefs-d'œuvre de vénusté. C'est mieux déjà, mais insuffisant, d'avoir été heureux sous une chambre de roses, d'acacias et d'orangers où jouent d'innombrables abeilles. Stendhal en Lombardie, Courier dans les petites baies heureuses de Vietri et de Salerne, ont ensoleillé, stylisé, ce genre de bonheur intime qui diffère du luxe et que J.-J. Rousseau venait de révéler. De tels plaisirs nous civilisent le cœur, et pourtant ils ne tiennent pas toutes les promesses de bonheur qu'il y a dans ce mot d'« *Italie* » ! Je n'ai que faire là-bas, si je n'y suis pas le compagnon de Bayard, de Bonaparte ou même l'un des vainqueurs de Solférino.

C'est de cette manière que nos pères ont aimé l'Afrique. Elle a montré aux jeunes officiers de la conquête une âme que je vous défie d'y retrouver toute agissante si vous passez une saison dans les hôtels d'Alger ou de Biskra.

Il ne nous fallut pas longtemps pour sentir qu'avec Stendhal, dans Rome et dans Milan, nous nous promenions parmi des ombres. Nous appelions une activité tout à fait hors des circonstances. Notre erreur n'était pas sans analogie avec celle, par exemple, d'un Barbey d'Aurévilly quand ce fils intact de la terre normande s'égare à vouloir vivre, dans son « *tourne-bride* » de la rue Rousselet, la vie foudroyée d'un Byron.

Voilà des folies de jadis. Nos modes du jour valent-elles mieux ?

Pour en juger, écoutons une anecdote, puisqu'aussi bien Stendhal les recherchait :

Il y a peu, un Parisien avait contrevenu à ses engagements vis-à-vis d'une société dont il était membre. On le convoque, il discute ; le débat s'éternisait. Pour couper court quelqu'un dit : « Que notre camarade donne sa parole d'honneur de ne pas récidiver et nous passons l'éponge. » Il donne sa parole, mais la semaine d'après, dans une nouvelle réunion, il demande à s'expliquer : « L'autre jour je me suis laissé aller à prononcer des mots, des mots *pompier*, des mots qui me dégoûtent. On m'a fait parler d'honneur, c'est du vieux répertoire. J'efface ce que j'ai dit là par surprise. D'ailleurs, si j'ai manqué à ma promesse écrite, pourquoi auriez-vous plus de confiance en ma promesse orale ? Faites un procès. C'est à moi de savoir si j'ai avantage à me faire condamner ou à remplir notre première convention. »

Ce merveilleux discours fait date. Voilà des sentiments qui contredisent absolument ceux de Stendhal et qui, sans nous ébranler, certes, empêchent que nous soyons ses frères tout commodément, comme nous l'étions vers 1884. Aujourd'hui nous voyons, entendons, subissons ce qu'il ne lui a pas été donné de connaître, à lui qui pourtant avait vu la retraite de Russie, l'affreuse dépression morale de 1815 et la défection des grands chefs.

D'une manière générale, il y a vingt ans, les sentiments d'honneur qui composent l'âme de Fabrice Del Dongo et de Julien Sorel lui-même, faisaient encore la loi de tous les cœurs en France. Ses héros étaient nos frères ; ils ne sont même plus nos contemporains. Stendhal avait prédit avec justesse : « Je serai à la mode en 1880 ». Il n'est plus à la mode en 1907. Il semble que, sur le sol de France, une nouvelle nation apparaisse, clairsemée mais agissante. Stendhal, l'immortel Stendhal se range dès maintenant parmi les classiques de la moralité que nous devons maintenir. Classique, vous entendez bien, je ne dis pas par le style, mais classique d'âme.

L'âme de Stendhal ! ceux qui pourraient douter de l'avoir vue

dans ses livres s'assureront à lire ce recueil, qu'elle fut toujours la plus sincère, la plus naïve. Il est pareil à lui-même dès sa première lettre et dans sa tendre formation. La Correspondance s'ouvre au 9 Mars 1800. Il a dix-sept ans. Il sert dans la victorieuse armée d'Italie, et, de Milan, il écrit à sa sœur, âgée, elle, de quinze ans, de nombreuses, d'interminables pages pour lui former l'âme et la préparer à la société des hommes d'esprit. « Achète, lui dit-il, la *Correspondance de femmes* de Léopold Collin. Mlles Aïssé, Mmes de Coulanges, de Fiévée, une douzaine... Ne crois pas qu'elles fussent ce qu'elles paraissent ; mais la nécessité les obligeait à être aimables. Elles avaient pourtant quarante mille livres de rente. Nous aurons peut-être mille francs. »

Pauline avait été *criarde*, elle était devenue bonne et compatissante. C'est à quoi tenait vivement le jeune Beyle : « Sois bonne, aimante et surtout jamais fausse, car c'est un crime que de feindre la vertu. »

Si l'on attache son regard sur ces petits provinciaux obscurs, on croit voir deux anges de candeur, ou deux oursons qui se lèchent le poil. Déjà tout le génie bizarre de Stendhal, professeur de bonheur, s'annonce dans telle formule : « Deux causes m'ont fait étudier : la crainte de l'ennui et l'amour de la gloire. » Et pourtant ce sont bien des lettres de collégien. En voici une que M. Chéramy a mise un jour entre mes mains et qui fut écrite par Beyle, accroupi sur un meuble, un jour qu'il jouait à la cachette avec de jeunes lieutenants ! Comment n'être pas ému par la fraîcheur et le ressort de ce jeune héros français ? Il s'inquiète du raisin de la vigne, du chien de la maison ; il voudrait être à la campagne, à Claix, près de Grenoble, pour y expliquer le Tasse à sa sœur. « Je pourrais bien, dit-il, vous rejoindre tout de suite ; mon colonel m'a offert un congé, mais mon devoir me retient au régiment. »

C'est un chevalier avec un amour mystique, qui poursuit son perfectionnement et celui de sa dame, ou bien encore un jeune clerc qui veut entraîner sa sœur dans les ordres. « Cultive ton esprit, lui dit-il, et laisse le travail des mains aux machines humaines. Pour six francs on a une paire de bas. Durant le

temps que tu l'aurais tricotée tu pourrais lire combien de pages ! »

Et chaque feuillet de sa correspondance, maintient la grande pensée noble : qu'une société remarquable par son bien-être matériel et par son habileté mécanique ne saurait nous satisfaire.

La vie militaire et la vie religieuse ont formé l'âme française. Comme ce jeune dragon admire les dépositaires du pouvoir spirituel ! Il suit le plus grand des chefs, et n'en dit pas un mot à sa sœur. C'est devant des maîtres désarmés qu'il s'incline. Ce ne sont pas en 1800 des prêtres ou des moines, mais qu'importe la robe ! Dans son empressement à suivre Condillac, Helvetius, Cabanis, Destutt de Tracy, reconnaissez le vieil instinct de soumission au pouvoir théocratique (si criant encore chez nos intellectuels d'aujourd'hui quand ils élisent pour pape Hugo, Ibsen ou Tolstoï).

O jeune homme immortel ! figure de toutes nos époques. Quelle bonne nature, le Français, quand il est à son point de perfection, je veux dire à son étape moyenne, à l'étape bourgeoise, sorti de la première barbarie et n'ayant pas encore cette corruption par excès d'affinement qui est le propre de Versailles ! En voici un qui, au milieu des décombres de l'ancienne société, cherche, retrouve, tant bien que mal, l'esprit de la chevalerie et des cloîtres. Il est tout neuf ; la tradition lui manque ; mais il s'oriente et, d'instinct, retrouve le fil de la société policée.

Il en a les vertus et les défauts. Et, par exemple, jamais il ne se demande si un sentiment, un acte, sont utiles et féconds, mais seulement s'ils témoignent d'une énergie saisissante. Cette erreur se distingue dès ses premières lettres pour éclater dans toute son œuvre et dans son école. Ainsi chez Mérimée, et jusque chez Taine. Taine, avant la guerre, et Renan, sans lassitude, promènent à travers l'histoire les mêmes curiosités qu'à travers une galerie zoologique. Cette disposition, — sensible déjà chez le vieux Corneille, — n'a pas fini de troubler nos intelligences, et bien souvent, j'ai entendu excuser les pires acteurs de notre politique

(ou de la vie parisienne) sous prétexte qu'ils étaient de belles énergies.

C'est, j'imagine, cette passion de collectionner les belles énergies qui permet à certains d'accuser d'immoralité le noble et naïf Stendhal. Il est vrai qu'il ne considère jamais le bien de la société quand il établit sa hiérarchie des héros, mais qui donc a jamais enseigné aux Français le sentiment de l'utilité publique ? Cette vertu républicaine, pour ma part, je ne l'ai rencontrée qu'à Mulhouse. Et l'heure serait bien mal choisie pour reprocher à Stendhal d'avoir eu seulement le souci de l'honneur personnel et le goût des belles actions. Plaise au ciel que nous gardions cette moralité, qui fait partie du classicisme français et qui, du moins, nous prémunit contre l'invasion du muflisme.

Maurice BARRÈS.

INTRODUCTION

I

Le 18 Août 1862, prenant la défense de Stendhal, un peu malmené par Delécluze, dans ses *Souvenirs de soixante années*, Sainte-Beuve écrivait : « Pour me rafraîchir et me raviver les impressions au sujet de Beyle, je viens de relire sa *Correspondance*, si vive, si amusante, et à laquelle il ne manque, pour être tout à fait agréable, qu'une clef, l'indication possible et facile à donner (*mais qu'on se hâte* !) de la plupart des noms propres et de quelques sobriquets sous lesquels il désignait ses amis.... » (1)

Le pressant appel du célèbre critique restait sans écho, et trente-deux ans plus tard (en 1894), un abonné de la *Cocarde* écrivait à M. Maurice Barrès : « Voici bientôt un an que j'essaie de me procurer la *Correspondance inédite* de Stendhal, et malgré tous mes efforts je ne suis pas encore parvenu à en trouver un exemplaire. — Ne pourriez-vous pas user de votre influence pour décider un éditeur à réimprimer cet ouvrage ? ». — « Je m'associe de grand cœur au vœu de notre correspondant, répondait M. Bélugou. La *Correspondance* est particulièrement précieuse aux Stendhaliens, et sa réimpression s'impose » (2).

Reprenant ce sujet dans sa chronique suivante, M. Bélugou ajoutait : « On sait que la *Correspondance* a été publiée en 1855, en deux volumes, précédée de *Notes et souvenirs* de Prosper Mérimée, lesquels ne sont, en grande partie, que la reproduction, adoucie aux endroits un peu trop vifs, de la rarissime plaquette *H. B...* L'édition épuisée, on n'en a pas fait, que je sache, un nouveau tirage, et les quelques exemplaires qui passent, d'ici

(1) *Nouveaux Lundis*. Tome III, p. 111.

(2) Petits mardis Stendhaliens. *La Cocarde*, 5 décembre 1894.

de là, dans les ventes, ne se peuvent acquérir, sinon à des prix exorbitants... »

Ainsi l'édition de 1855 était non seulement reconnue imparfaite par la Critique, mais elle était devenue à peu près introuvable ou hors de prix.

Dans cet intervalle, la Correspondance de Beyle s'était enrichie des *Lettres à Edouard Mounier*, publiées par M. Corréard (1), des *Lettres intimes* dues à M. Lesbros-Bigillion (2), des Lettres inédites publiées par M. Casimir Stryienski, à la suite des *Souvenirs d'Egotisme* (3), *des Lettres au Comte Cini* (4), sans compter la Correspondance administrative recueillie par M. Farges (5), la Correspondance militaire, par M. Chuquet (6) et les lettres isolées parues en divers périodiques ou journaux.

Ces nouvelles publications, faites avec un plus grand souci de l'exactitude et de la vérité, ramenaient l'intérêt sur la personnalité si complexe et attachante de Stendhal, et faisaient regretter davantage la disparition presque complète des volumes de la *Correspondance* (1855).

Et cependant, que de lacunes, d'obscurités et de suppressions inexplicables dans cette première édition !

M. Auguste Cordier, ami de la famille Colomb, qui possédait nne collection de lettres manuscrites de Beyle, publiées en 1855, écrivait en des pages inédites : « J'ai à signaler aux Beylistes soucieux de l'œuvre du Maître, un fait d'une gravité exceptionnelle. Voici dix pièces, les seules que je possède en autographes, de l'énorme correspondance de Stendhal : l'édition Michel Lévy en contient 272. Or, il n'y a pas une seule de ces dix pièces auxquelles M. Colomb n'ait fait subir des mutilations quelquefois puériles, souvent ridicules, très nombreuses et toujours incompréhensibles. On ressentira, je crois, comme je l'ai éprouvé moi-même, la crainte que *toute*, toute la Correspondance ne porte la même tare ; qu'ainsi châtrées, ces lettres, pourtant si intéressantes déjà, ne soient encore que des momies privées de la vie qui les animait... Il est indispensable de remonter aux sources et de

(1) *Nouvelle Revue*, 15 septembre et 1er octobre 1885.
(2) Calmann-Lévy, 1892.
(3) Charpentier et Fasquelle, 1892.
(4) *Revue Blanche*, 1er avril, 1er mai, 1er juin 1899.
(5) *Stendhal diplomate*. Plon, 1892.
(6) *Stendhal Beyle*. Plon, 1902.

s'assurer que les 262 autres lettres livrées au public dans les deux volumes de la *Correspondance* n'auront pas été condamnées à ce travail de révision... » (1)

Ces imperfections, signalées par les Critiques, n'avaient pas échappé aux Membres du Comité constitué pour l'érection d'un monument à Henri Beyle. Dès la première séance, plusieurs d'entre eux exprimèrent le vœu qu'une nouvelle édition de la *Correspondance*, digne de Stendhal, fût mise à la portée de ses admirateurs, avec toutes les additions et corrections indispensables.

Le Comité voulut bien me confier la tâche de réunir toutes les lettres de Beyle, et d'en donner une édition définitive et critique.

M. P. A. Cheramy, Président du Comité, mit à ma disposition deux cents lettres originales de Beyle, comprenant soixante lettres adressées à sa sœur Pauline, et cent quarante écrites au baron de Mareste et à d'autres amis.

Communication inappréciable, dont tous les Stendhaliens sauront un gré infini à M. Cheramy, car, sur ces deux cents lettres, cent vingt étaient absolument inédites, et les autres me permirent de compléter et de rectifier les textes imprimés antérieurement.

J'adresse également de bien vifs remerciements à Miss Lœtitia Sharpe, nièce de Sutton Sharpe, à Mlle Lesbros-Bigillion qui a bien voulu nous donner l'autorisation de joindre les *Lettres intimes* à cette édition complète et définitive de la *Correspondance*, et à MM. Casimir Stryienski, Charles de Lovenjoul, Paul Guillemin, Paul Arbelet, Louis Teste, Félix Bouvier, H. Matrod, qui me communiquèrent les originaux en leur possession, avec autant de désintéressement que de spontanéité.

Parmi les documents que je dois à l'obligeance du Vicomte de Lovenjoul et dont je me suis servi avec profit, il s'en trouve un dont la communication me fut très-précieuse : c'est une nomenclature des lettres de Beyle que Romain Colomb avait dressée à la suite de sa copie, sous le titre : « *Table des lettres contenues dans ce volume* », pages 1090 à 1113 de son manuscrit, avec les divisions suivantes : Numéro d'ordre. — Pages du manuscrit. — Dates des lettres. — Noms des Correspondants. — Sommaire

(1) Lettres et Notice : Collection de M. *Casimir Stryienski.*

de chaque lettre. (1) Depuis, M. Casimir Stryienski m'a prêté l'original même de Colomb, qui fait partie de sa riche collection de *Stendhaliana* et de manuscrits du Maître.

Grâce à l'obligeant concours de tant de bonnes volontés réunies, nous sommes à même d'offrir au public, sept cents lettres de Beyle, revues avec un soin minutieux, et accompagnées de notes explicatives qui ont été rédigées par MM. Stryienski, Bélugou, Arbelet et Schurig, dont l'érudition stendhalienne est bien connue.

Pour le surplus de ma tâche, je n'eus qu'à suivre dans la mesure du possible, les judicieux conseils par lesquels M. Bélugou terminait sa chronique du 12 décembre 1894 : « rétablir en tête de chaque lettre le nom des Correspondants, joindre une courte notice des amis de Beyle, une table des lettres, avec l'indication sommaire du sujet traité, et à la fin du dernier volume un index alphabétique de tous les noms cités, afin de faciliter les recherches, etc... de façon que le Stendhalien le plus exigeant puisse se déclarer satisfait . »

II

Nous essayons de compléter ici la biographie, éparse dans les Mémoires de Beyle, de quelques-uns des amis, avec lesquels il fut en relations épistolaires, et que, par prudence, il désignait par des sobriquets de convention.

Romain Colomb, cousin et ami d'enfance de Beyle, lui voua une affection et un dévouement aveugles ; il fut l'exécuteur testamentaire de Beyle et s'acquitta, avec le précieux concours de Crozet, également ami de Beyle, d'une tâche difficile et laborieuse : la publication des Œuvres complètes de Stendhal (1853-1855).

Né à Lyon « vers 1785 » Colomb hérita de son père 25.000 fr. de rente et remplit successivement les fonctions de Contrôleur principal des droits réunis à Genève, sous l'Empire, puis, Directeur des Contributions indirectes à Montbrison et Chef de comptabilité aux Messageries royales ; il mourut en 1858.

(1) A ce propos, qu'il me soit permis de révéler un autre bienfait du Vicomte de Lovenjoul, dont nous avons à déplorer la perte récente : c'est à son initiative que nous devons la publication, en 1867, des *Mélanges d'Art et de Littérature*, et en 1876, de la *Vie de Napoléon*, œuvres de Stendhal dont l'intérêt n'est pas discutable.

On lui doit la publication, sous la signature M. R. C., du *Journal d'un Voyage en Italie et en Suisse pendant l'année 1828* (1), où se révèlent les facultés d'ordre et d'exactitude de l'auteur. L'appendice de cet ouvrage contient, en effet, non seulement l'itinéraire du voyageur, avec les distances parcourues, le détail des dépenses et la liste des hôtels, mais encore une bibliographie des livres relatifs à l'Italie, et un index alphabétique intitulé : Table générale des Matières. — Il est difficile d'être plus complet ?

Félix Faure. — Né à Grenoble, en 1780, était le fils d'un représentant de Grenoble aux Etats du Dauphiné et petit-fils de l'ingénieur célèbre qui construisit à Vienne les quais du Rhône et le pont sur la Yède. Il entra dans la magistrature en 1811, fut élu Député en 1828, devint Premier Président de la Cour de Grenoble en 1830, Pair de France en 1832 et, enfin, Conseiller à la Cour de Cassation en 1836. Il mourut à Paris, rue de Lille, nº 3 *bis*, le 28 janvier 1859, à l'âge de 79 ans. Ses relations intimes avec Beyle ne se prolongèrent pas au-delà de leur maturité, mais nous devons à ces relations les plus belles lettres militaires de Beyle (1812).

Prosper Mérimée brûla la plupart des lettres qu'il reçut de Beyle, ce qui explique leur rareté. Stendhal se préoccupait beaucoup du jugement de son ami, il le consulta souvent ; tous deux s'écrivirent avec une liberté de plume dont nous retrouvons les traces dans le *H. B.* et les *Sept lettres de Mérimée à Stendhal*, publiées en 1898. — Beyle désigne son ami sous le pseudonyme de *Clara Gazul*, ou *Clara* emprunté à l'une des publications du célèbre écrivain.

Le Baron Adolphe de Mareste, « né vers 1782 ou 1785 », est surtout connu par les *Souvenirs d'Egotisme*, où Stendhal le met en scène, sous le nom de *Lussinge*, avec une réalité saisissante. Dans une lettre du 16 Octobre 1817, adressée au Moscovite Busche, Beyle nous apprend que « le baron fut, pendant 3 ans, officier dans la Légion du Midi ; lors de la chute de Napoléon, il était avec son cousin d'Argout et jouissait de 12.000 fr. de traitement aux Droits réunis. A la Restauration, il devint Secrétaire général de la Préfecture du Doubs. » (C'est sans doute en réminiscence de cette fonction que Beyle dési-

1. Paris, Verdière, 1833, in-8, 484 p.

gne son ami sous le pseudonyme de *Besançon*). Puis le baron revint à Paris, où il fut attaché à la Préfecture de Police, section des passeports. La collection de M. Casimir Stryienski renferme un permis de séjour délivré à Beyle par Mareste, le 20 Septembre 1819, qui est un témoignage intéressant.

Malgré la différence de leurs caractères et de leurs opinions politiques, Beyle et le baron eurent des relations suivies de 1817 à 1831.

Sur Lingay, nous savons, par Beyle, qu'il fut professeur de rhétorique en 1811, au lycée Henri IV; puis, sous la Restauration, journaliste et secrétaire particulier du duc Decazes et des ministres qui succédèrent à ce dernier. En 1815, Lingay publia en faveur des Bourbons un pamphlet à clef intitulé *Histoire du Cabinet des Tuileries depuis le* 20 *Mars* 1815, *et de la conspiration qui a ramené Buonaparte en France* (1).

Dans cette correspondance, Beyle désigne le duc Decazes sous le nom de *Maison*, et Lingay, son secrétaire: *Maisonnette*, ou *Maisonette* et le plus souvent *M*^{elle}, par abréviation.

Di Fiore ou Fiori, fut condamné à mort à Naples, en 1799, à l'âge de 28 ans et se réfugia à Paris, où il se lia plus tard avec le comte Molé que Beyle désigne sous le pseudonyme *Dijon*. Les aventures de Di Fiore frappèrent l'imagination de Beyle au point qu'il le fit revivre dans *le Rouge et le Noir* sous les traits d'Altamira.

Di Fiore fut un précieux Mentor pour le Consul Beyle, grâce à ses relations avec le Ministère. — Beyle désigne son ami par le nom de *Fleurs*, et, une fois, par le dessin d'une fleur.

Sutton Sharpe naquit en 1797, de Sutton Sharpe, Esq., de Nottingham Place, dont les goûts artistiques et littéraires furent très développés, et de Maria, fille de Thomas Rogers, banquier, et sœur de Samuel Rogers, ami de lord Byron, et auteur des *Plaisirs de la Mémoire* et d'un poëme intitulé *Italy*.

Il fut l'aîné de six enfants, perdit sa mère à l'âge de huit ans, son père peu de temps après, et fut élevé par sa demi-sœur très jeune elle-même, fille d'un premier mariage de son père.

A dix ans, il entra au collège et devint un excellent élève,

(1) Paris, Chanson et Delaunay, 1815. Brochure in-12 de 94 pp.

passionné pour la littérature et la chimie. Mais, à 18 ans, sa vocation juridique s'accusa nettement ; il conquit rapidement ses grades au barreau, devint un avocat distingué et fut enfin appelé à prendre rang parmi les conseillers de la Reine.

Souvent consulté par les Commissions de réformes judiciaires, il se fit remarquer par ses idées larges et neuves, exemptes de routine ; ses dépositions devant les Commissions sont des modèles de vraie science juridique.

Il mourut le 22 février 1843 (environ un an après Stendhal et, comme lui, d'une attaque de paralysie), regretté par les nombreux amis qu'il avait conquis aussi bien à Paris qu'à Londres.

« Vous êtes fait pour plaire dans un salon français, lui écrivait Beyle... Sans cesser d'être naturel, vous serez très singulier et très original, ce qui est le suprême mérite pour une nation qui ne craint que le bâillement. »

Cet éloge de la part de Stendhal, qui ne les prodiguait pas, nous révèle l'attrait que ces deux esprits supérieurs éprouvaient l'un pour l'autre.

Mme Mérimée, mère de Prosper, fit de Sutton Sharpe un beau portrait que Mérimée offrit à la famille de son ami.

Les pseudonymes de *Van Bross*, *Van Cross*, *Van Crout* s'appliquent à un certain Smidt, dont Stendhal nous entretient pages 65 et 66 des *Souvenirs d'Egotisme.*

Au surplus, voici la *Clef générale de la Correspondance de Beyle* (1), telle que Colomb l'a établie à la suite de son travail :

Ancilla	Mme Ancelot.
Apollinaire	Comte d'Argout.
Besançon	Baron de Mareste.
Clara ou Academus	Prosper Mérimée.
Dijon	Comte Molé.
Doligny	Comte Beugnot.
Doligny (Mme)	Comtesse Beugnot.
Dominique	Beyle lui-même.
Lady Kast	Comtesse Boni de Castellane.
Le Bâtard	Le père de Beyle.
Le Benjamin de la maison	Pépin de Belisle.
Le Père de sept enfants	Le comte de Barral.
Mme d'Anjou	Mme Victor de Tracy.
Mme de T. ou Clémentine	Ctesse de Tascher, mère de Mme Narvaez, duchesse de Valence.
Maison	Duc Decazes.
Maisonnette	Lingay.
Mammouth	Cuvier.

(1) Collection C. Stryienski.

Menta	Cⁱᵉˢˢᵉ Curial, fille de Mme Beugnot
Mon père	Di Fiore.
Régime	Comte de Saint-Aulaire.
Sel-Gemme	Cᵗᵉ d'Argout (gouverneur de la Banque de France).
Seyssins (Chevalier de)	Louis Crozet.
Van Bross	Smith ou Smidt.
Votre frère	Le Roi Louis-Philippe.

En des pages d'une éclatante couleur, Barbey d'Aurevilly a dit, parlant des lettres de Stendhal : « Nous avons eu plus tard la Correspondance *adorable* de cet observateur de génie qui s'appelait Beyle et qui se fit nommer Stendhal... Cette *Correspondance* a le charme inouï de ses autres œuvres, ce charme qui ne s'épuise jamais et sur la sensation duquel il est impossible de se blaser. »

Ce jugement enthousiaste ne sera contredit par personne, et ce m'est un plaisir de le retranscrire ici en manière de conclusion.

Adolphe PAUPE.

NOTA

Nous avons indiqué, à côté du numéro d'ordre, la source et l'origine des lettres d'après les abréviations suivantes :

A. — Archives des Ministères de l'Intérieur, de la Guerre et des Affaires Etrangères, lettres utilisées par M. Farges (1892) et M. Chuquet (1903).

C. — *Correspondance inédite*, 2 vol. 1855.

E. — Lettres publiées à la suite des *Souvenirs d'Egotisme* (1892).

I. — Lettres absolument inédites.

P. — *Lettres intimes* (1892).

S. — Lettres publiées dans les *Soirées du Stendhal Club* (1905).

Quant aux lettres, en petit nombre, qui ont une source différente une note au bas de la page en indique la provenance.

A. P.

I

ANNÉES D'APPRENTISSAGE

(1800-1806)

NOTES BIOGRAPHIQUES

1783

23 Janvier. — Naissance d'Henri Beyle, à Grenoble, rue des Vieux Jésuites, aujourd'hui rue J.-J. Rousseau.

1790

— Mort de sa mère.

1796

21 Novembre. — Entrée à l'Ecole Centrale de Grenoble.

1797

Septembre. — Mention honorable à la classe de dessin et au cours inférieur des mathématiques.

1798

Septembre. — 1er prix au cours des belles-lettres, 3e section, et accessit à la classe de ronde-bosse.

1799

16 Septembre — 1er prix au cours supérieur des mathématiques.

8-10 Novembre. — Départ pour Paris où Beyle arrive le lendemain du 18 brumaire.

1800

Janvier. — Entrée au Ministère de la guerre, bureau Daru.

7 Mai. — Départ de Paris pour l'Italie.

10 » — Passage à Rolle (Suisse).

18 » — Arrivée à Genève. — Lausanne.

22 » — Traversée du Grand Saint-Bernard.

24 » — Arrêt sous le Fort de Bard. (1)

Juin. — Entrée à Milan. — La Pietragrua. (2)

23 7bre-23 8bre. — Brevet provisoire et nomination définitive de Sous-lieutenant au 6e dragons.

Décembre. — Campagne du Mincio.

(1) *Brulard* pp. 277-296

(2) *Journal* pp. 392-396,

1801

14 Janvier. — Beyle se distingue au combat de Castel-Franco. — Certificat du Général Michaud. (1)

1er Février. — Nomination d'Aide de camp du Général Michaud.

21 Février. — Départ de Milan pour Verone, Bergame et Brescia.

19 Septembre. — Rejoint le 6e dragons par Bra, Saluce et Savigliano.

23 » — Adieux à Angela Pietragrua.

1802

Janvier. — Voyage à Grenoble (Congé).

3-15 Avril. — Départ de Grenoble ; arrivée à Paris.

20 Septembre. — Démission envoyée de Paris, datée de Savigliano (20 juillet).

1803

Janvier. — Séjour à Paris, rue d'Angivilliers. Etudes.

24 Juillet. — Voyage à Grenoble. Séjour jusqu'au 20 mars 1804.

1804

8 Avril. — Arrivée à Paris. — Mélanie Louason.

1805

Mai. — Départ pour Grenoble.

Juillet. — Arrivée à Marseille. Séjour avec Mélanie. Occupations commerciales jusqu'au mois de mai 1806.

1806

Mai. — Séjour à Grenoble (2).

10 Juillet. — Retour à Paris.

8 Août. — Réception dans la Franc-Maçonnerie (3).

(1) Farges : *Stendhal Diplomate.* p. 253.

(2) Pour les différents séjours en Dauphiné de 1801 à 1806, cf. *Journal* p. 1-313.

(3) Chuquet : *Stendhal-Beyle* p. 73.

CORRESPONDANCE DE STENDHAL

1 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 18 *Ventôse an VIII.*

(*9 Mars 1800*)

Je ne me reconnais plus, ma chère Pauline (2), lorsque je pense que j'ai pu rester cinq mois sans t'écrire. Il y a déjà quelque temps que j'y pense, mais la variété de mes occupations m'a toujours empêché de satisfaire mon désir. D'abord, je veux que tu m'écrives tous les huit jours sans faute ; sans cella (3), je te gronde ; ensuite je veux que tu ne montres tes lettres ni les miennes à personne ; je n'aime pas, quand j'écris de cœur, être gêné. Tu me diras comment va le piano, si tu apprends à danser. As-tu dansé cet hiver ? je pense que oui. Apprends-tu à dessiner ? Le diable qui se mêle de mes affaires m'empêche d'apprendre depuis que je suis ici. J'apprends à danser d'un danseur de l'Opéra ; son genre ne ressemble en rien à celui de Beler ; comme celui que l'on m'enseigne est le bon, et que, comme tel, il parviendra, tôt ou tard, en province, je te conseille de t'y préparer en pliant beaucoup dans tous tes pas et en exerçant particulièrement le coup de pied. Je danse avec Adèle Rebuffet (4) qui, quoiqu'âgée de onze ans seulement, est pleine de talents et d'esprit. Une des choses qui a le plus contribué à lui donner de l'un et de l'autre, ce sont ses lectures multipliées ; je désirerais que tu prisses la même voie, car je suis convaincu qu'elle est la seule bonne. Tes lectures, si elles sont choisies, t'intéresseront bientôt jusqu'à l'adoration et elles t'introduiront à la vraie philosophie. Source inépuisable de jouissances suprêmes, c'est elle qui nous donne la force de l'âme et la capacité néces-

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.
(2) Au début de cette correspondance, Beyle avait 17 ans et sa sœur 15 ans.
(3) Cf. *Vie de Henri Brulard*, anecdote Daru, p. 262.
(4) Cf. *id.* p. 260-261.

saire pour sentir et adorer le génie. Avec elle tout s'aplanit ; les difficultés disparaissent ; l'âme est étendue, elle conçoit et aime davantage. Mais je te parle un langage inconnu ; je souhaiterais que tu pus le sentir.

Je te conseille de prier le g[rand] p[ère] de demander à Chalvet le *Cours de Littérature* de Laharpe qu'il doit avoir et de le lire ; cet ouvrage t'ennuiera peut-être un peu, mais il te dégrossira et je te promets que tu en seras bien récompensée dans la suite. Je te conseille aussi de chercher mes cahiers de littérature pour y lire les mêmes choses que tu liras dans Laharpe et en même temps. Cette étude est indispensable ; tu le verras quand tu iras dans des sociétés qui méritent ce nom. Je désirerais que tu pus aller quelquefois au spectacle, à des pièces choisies, persuadé que je suis que rien ne forme plus le goût. Je voudrais surtout que tu vis les bons opéras-comiques ; cela te donnerait du goût pour la musique et te ferait un plaisir infini ; mais rappelle-toi bien que tu ne pourras jamais y aller qu'avec papa. S'il pouvait sentir mes raisons, cela me ferait bien plaisir. Je lui en parlerai quand j'irai à Grenoble. Je te conseille de tâcher de lire la *Vie des Grands Hommes de la Grèce*, de Plutarque ; tu verras, quand tu seras plus avancée en littérature, que c'est cette lecture qui a formé le caractère de l'homme qui eut jamais la plus belle âme et le plus grand génie, J.-J. Rousseau. Tu pourras lire Racine et les tragédies de Voltaire, si on te le permet. Prie mon g. p. de te lire *Zadig*, de la même manière qu'il me le lut il y a deux ans. Je croirais bon aussi que tu lusses le *Siècle de Louis XIV*, si on le veut. Tu me diras : Voilà bien des lectures. Mais, ma chère amie, c'est en lisant les ouvrages pensés qu'on apprend à penser et à sentir à son tour. Dans tous les cas, lis Laharpe. Adieu. Je ne peux plus écrire sur ce papier ; j'ai mieux aimé le tenter ce soir que de ne pas le faire de quelques jours.

A la citoyenne Pauline Beyle, Grande rue, N° 60, à Grenoble (Départ. de l'Isère).

2 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 20 *Germinal an VIII*
(*10 Avril 1800*)

Je ne conçois rien à ton silence, ma chère Pauline. Quelles sont donc les occupations qui peuvent t'empêcher de m'écrire ? Je croirais que c'est la danse, si nous n'étions pas en Carême. Mais je te parie une chose : tu t'imagines qu'il faut préparer ta lettre et en faire un brouillon ; c'est là la plus sotte manie qu'on puisse avoir, car, pour avoir un bon style épistolaire, il faut écrire exactement ce qu'on dirait à la personne si on la voyait, ayant soin de ne pas écrire des répétitions auxquelles l'accent de la voix ou le geste pourraient donner quelque prix en conversation. As-tu commencé La Harpe ? Je crois que oui, mais je pense que tu n'as pas osé aborder Plutarque : je crois cependant que tu feras bien de le lire. Tu y verras la peinture des mœurs antiques, et cela est très essentiel, parce que sans cesse on en parle, et on en parle mal. Avec le temps et après Plutarque, tu pourras lire les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, de Demoustier. Je te prie, lorsque tu feras la recherche du *Cours de Littérature* de M. Dubois, dans mes papiers, de bien chercher si tu ne trouves pas un cahier intitulé *Selmours* (2). Si tu le trouves, je te prie de le prendre et de le renfermer dans quelque coin où personne n'aille le déterrer. Ne dis rien de cela à personne, et si tu l'as, perds la mauvaise habitude de lire jamais à personne les lettres que je t'écris.

Comment va le piano ? Comment va l'instruction des religieuses ? Tâche de te faire apprendre un peu de mathématique, cela est on ne peut plus essentiel. Si j'étais à Grenoble, je m'en chargerais avec plaisir ; n'y étant pas, je pense que M. David pourrait te donner quelques leçons ; cela ne coûterait pas cher à mon papa et te serait d'une grande utilité.

Je crois qu'en prenant quatre ou cinq leçons par décade, cela coûterait 6 ou 9 fr. par mois, et au bout de six mois, pour une quarantaine de francs, tu aurais appris à raisonner mieux que bien des hommes. Dis-moi ce

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.
(2) Existe à la bibliothèque de Grenoble.

que tu penses de cela ; et, si cela te fait plaisir, je le proposerai à papa ou tu le lui demanderas toi-même. Cela te vaudrait mieux que 40 ans de tes religieuses et 50 paires de bas. Une jeune fille qui se destine à être une bonne mère de famille, doit savoir faire un bas et ne jamais toucher l'aiguille, surtout dans le précieux temps de sa jeunesse ; tu ne pourras guère t'instruire que jusqu'à vingt ans ; or, quand tu auras passé deux heures à tricoter, pendant ce temps tu aurais lu 250 pages d'un livre utile, et quelle différence ! Rappelle-toi bien que six francs paient une paire de bas, et que rien ne peut balancer les trente ou quarante heures de travail et les dix ou douze heures d'ennui qu'elle te cause. Vas-tu quelquefois au spectacle ? Dis-moi si on donne à Grenoble une pièce intitulée *L'Abbé de l'Epée* et qui est ici à sa trentième représentation ? Comment va Caroline (1) ? Perd-elle un peu le ton rapporteur et caqueteur qu'elle avait à mon départ ? Si elle a le malheur de l'avoir encore, tâche de lui faire entendre que rien n'est détesté avec de plus justes raisons. Il faudrait bien qu'elle s'occupât de cela. C'est à son âge que le caractère se forme, c'est à cet âge que de criarde que tu étais, tu devins bonne et compatissante. Que fait Félicie (2) ? Quel ton a Oronce (3) ? Rappelle-toi toujours que quand je t'interroge, c'est ton sentiment que je te demande et non pas ce que tout le monde dit. En général, il ne faut jamais répéter un avis, fût-ce celui du Pape, sans l'avoir pesé, autrement on s'expose à dire des balourderies qui font mal connaître votre manière de juger. Si c'est un fait qu'on vous ait affirmé, comme la personne peut avoir quelque passion qui l'ait engagée à vous tromper, il faut tâcher de le vérifier quand l'occasion s'en présente. Réfléchis un peu là-dessus et surtout réponds-moi. Si tes idées se brouillent, prends ma lettre et réponds-moi article par article, en t'interrogeant toi-même et écrivant ton jugement sur la chose. Je t'embrasse. Adieu. Des compliments à tout le monde, à Marion (4) et à Antoine.

(1) Sa sœur Marie-Zénaïde Caroline, dont il est souvent question dans la *Vie de Henri Brulard*.

(2)-(3) Félicie et Oronce Gagnon, ses cousins, enfants de Romain Gagnon. Oronce, mort général de division (1885).

(4) Servante du docteur Gagnon. Cf. *Brulard*, passim.

3 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

(S. d.)

[*Prairial, an VIII — Mai* 1800]

Il y a bien longtemps, ma bonne sœur, que j'ai formé le projet de répondre d'avance aux lettres que tu m'écriras sans doute, quand tu auras moins à faire ; mais me trouvant, dans ce moment, caché dessous un secrétaire en jouant à cache-cache, et, par malheur, étant si bien caché que depuis 10 minutes l'on me cherche en vain, je prends le parti de profiter de ce moment pour faire la conversation avec toi. Comment vont les lectures ? As-tu entrepris la lecture de La Harpe ? Je te la conseille d'autant plus que mon grand-papa t'expliquera ce que tu ne pourrais comprendre. Vas-tu toujours chez les religieuses ? Je n'ai pas grande idée de cela. J'aimerais mieux que tu les laissasses là, ainsi que les bas.

Cultive beaucoup ton esprit et laisse le travail des mains aux machines humaines.

Il vient de paraître un traité d'éducation des filles par Mme Edgeworth, traduit par C. Pictet, un des coopérateurs de la Bibliothèque Britannique ; mon papa doit connaître cela, on le dit intéressant, il serait bon que tu le lusses.

Comment t'amuses-tu ? Vas-tu quelquefois à Claix ? Réponds-moi, je t'en supplie ; cela aura deux buts : le premier, de me faire beaucoup de plaisir, le deuxième de te former le style.

Ma foi, je suis pris ! Le bruit de ma plume m'a décèlé. Comme je suis pris le dernier, je ne suis pas maire et je puis continuer un instant. Que fait Caroline ? Gaëtan (2) ? Félicie ?

Sais-tu si l'on pourra m'envoyer une copie du Cours de Littérature de M. Dubois Fontanelle ?

Je ne te fais que des questions ; ma lettre est aisée à répondre. Fais-le le plus tôt possible et au long. Je t'embrasse de tout mon cœur.

H.

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

(2) Gaëtan Gagnon, son cousin, fils de Romain Gagnon ; mort dans la retraite de Russie.

4 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Milan, le 10 Messidor [2]
L'an VIII de la République.
(*29 Juin 1800*)

Je suis bien sensible, ma chère Pauline, à la petite lettre que tu m'as écrite ; je n'y aurais désiré qu'un peu plus de longueur. Je ne sais quand tu voudras faire cesser mes plaintes à cet égard. Tu sais que je suis à Milan, c'est une ville grande comme cinq fois Grenoble, assez bien bâtie. Il y a une église d'un style gothique, c'est-à-dire toute en filigranes disposés en voûtes plus que plein cintre, qui est étonnante à la seconde réflexion, mais qui ne saisit pas d'abord comme le sublime Panthéon. Je crois que l'extrémité du dôme est plus haute que la galerie du Panthéon. Pour t'en donner une idée, il faut te figurer une galerie circulaire longue de 50 à 60 pieds et haute comme quatre clochers de Saint-André les uns sur les autres. L'église n'est point finie et ne le sera probablement jamais ; elle n'est point belle en dedans en général, elle n'est qu'étonnante par la patience infinie qu'elle suppose dans les divers ouvriers qui ont contribué à sa construction ; il y a peut-être mille statues depuis quarante pieds de proportion jusqu'à six pouces. Je ne te parle pas du Mont Saint-Bernard, tu en liras un jour la description dans un des Mille et un Voyages en Italie. Tout ce que je puis te dire, c'est qu'on en a extraordinairement exagéré la difficulté. Il n'y a pas un instant de danger pour les hommes. J'ai passé devant le fort de Bard, une montagne bien plus difficile. Imagine-toi un encaissement comme celui de la Vallée de Saint-Paul, près de Claix. Au milieu, un monticule ; sur ce monticule, un fort ; le chemin droit au fort dans le fond de la vallée et passant à portée de pistolet, sous le fort. Nous l'avons quitté à 300 T. du fort et avons grimpé la montagne sous le feu continuel du fort. Ce qui nous a fait le plus de peine, ç'a été nos chevaux qui, à chaque sifflement de boulet ou d'obus, se précipitaient de cinq à six pieds. Je ne sais si tu comprends toute cette description, mais je veux te faire partager ce spectacle vraiment éton-

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.
(2) Sur le premier séjour de Beyle en Italie, voir *Journal*, pp. 1-20.

nant et je n'ai qu'un instant pour t'écrire. Il y a ici une salle de spectacle superbe. Imagine-toi que l'intérieur est grand comme la moitié de la place Grenette. On y joue le même opéra pendant quinze jours ; la musique est divine et les acteurs détestables. Toutes les loges sont louées, de manière que nous n'avons que le parterre et la loge de l'Etat-Major. Je fais tous mes efforts pour apprendre un peu d'italien, mais n'ayant pas pu trouver un (*déchiré*), je vais très lentement. D'ailleurs mes occupations ne me permettent pas d'y travailler autant que je le voudrais. J'ai pris des Italiens une bien meilleure idée qu'on n'en a en France ; je me suis lié avec deux ou trois qui, vraiment, m'étonnent par la sagesse de leurs idées et le sentiment d'honneur qui règne dans leur cœur. Une chose à laquelle j'étais bien loin de m'attendre, c'est la charmante amabilité des femmes de ce pays. Tu ne me croiras pas, mais vraiment en ce moment je serais au désespoir de retourner à Paris. Nous avons ici des chaleurs extraordinaires qui nous accablent horriblement. D'abord nous avions cru pouvoir les braver en nous emplissant de glaces, mais nous avons éprouvé qu'elles nous échauffaient après nous avoir rafraîchis un instant. J'espère que tu répondras à cette longue lettre. Adresse ta réponse à Milan. J'espère y être encore ou dans les environs lorsque ta réponse arrivera.

H. BEYLE.

5 — I [1]

Imprimé :
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ — ÉGALITÉ

L'Inspecteur aux Revues

Cachet sur l'adresse :
ARMÉE D'ITALIE

A SA SŒUR PAULINE

Au Quartier Général de Milan,
le 6 Vendémiaire, an IX.
(28 Septembre 1800)

Je viens, ma bonne Pauline, d'un bal où je me suis ennuyé à la mort, et je viens causer avec toi pour m'endormir en pensant à toi. Tout ce qui te regarde m'est si cher. A cette heure, dis-je en moi-même, elle est sans doute à Claix, avec Félicie, Caroline et Gaëtan. Après une heureuse journée, elle va se reposer ; elle goûte, dans sa dernière pensée, le bonheur des âmes pures et exemptes de grandes passions. Ah ! si celles-ci donnent quelques instants de vrai bonheur, par combien

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

d'instants affreux ne sont-ils pas rachetés ! Comme tu m'as dit dans ta trop courte lettre que ton piano allait être porté à Claix, je pense que tu t'exerces souvent et que tu cherches à te fortifier dans cet art à la fois si agréable et si nécessaire. Je te vois d'ici, passant par la petite porte de l'enclos et allant manger des raisins à la vigne des Louvates ; en remontant, tu donnes la main au bon Gaëtan qui est tout étonné d'avoir plus de peine à monter qu'à descendre. Un autre jour, tu vas avec le papa te promener à Doyatières ; tu admires de là la charmante vue de la plaine de Claix, et, dans le lointain, celle des montagnes et du fond de la vallée. Dis-moi comment vont tes lapins, s'il y a un chien à la maison et si les abeilles prospèrent. Dis-moi aussi si tu lis quelques livres ; fais-moi part des réflexions que ta lecture t'aura suggérées. Mais pour tout cela il faut faire une longue lettre, et lorsque la chère Pauline écrit une demi-page, en gros caractères, elle s'imagine avoir fait une lettre comme celles de M. de Causet, l'ancien évêque de Grenoble, qui n'avait que sept à huit volumes in-4°. On dit que tu ne fais pas de grands progrès dans la grammaire, je n'en suis pas surpris. C'est une des sciences les plus ennuyeuses et, par conséquent, plus difficiles. Pour bien l'approfondir, il faut néanmoins celle de plusieurs langues et, pour cela, en apprendre une étrangère. Je désirerais que tu pus tellement combiner tes affaires que tu pus en apprendre une, l'Italienne, par exemple, dans les derniers mois de l'an 9. Une chose dont tu dois bien sentir la nécessité, c'est l'étude de l'histoire. C'est la base des conversations et rien ne forme davantage le jugement. Je désirerais aussi que tu pus apprendre le dessin, bien autrement nécessaire qu'une belle plume ; on a beau dire, cette dernière ne peut s'acquérir que par le grand usage et, certes, tu ne seras jamais obligée d'écrire comme un commis. Je désirerais donc que l'année prochaine tu apprisses le dessin, l'histoire et l'arithmétique, science absolument nécessaire ; tu pourras lui donner les premiers mois de l'année et, vers le commencement de messidor, la remplacer par l'étude de la langue italienne. Je suis persuadé qu'en huit mois de mathématiques tu en sauras tout ce qui est nécessaire à une femme, et les trois mois d'italien te prépareraient à approfondir cette langue dans l'an 10. Bien entendu que tu continueras toujours le piano. Parle de tout cela au papa. Je ne sais s'il pourra tout faire, soit que vous conveniez d'avoir une partie de ces maîtres ou tous. Songe combien de privations il s'impose pour nous et rends-les lui moins dures par tes progrès. Je t'ennuie toujours en te parlant d'études, mais songe que

je veux voir un jour ma chère Pauline aussi estimée par les qualités de l'esprit que par celles du cœur. Adieu. Longue réponse. Je t'écrirai demain ou après-demain.

H.

N'oublie pas les compliments à tout le monde. Mille amitiés surtout au gr.-père. Prie-le de m'envoyer un imprimé du procès-verbal des prix, sous le couvert du Comte Petiet, Ministre Extraordinaire du Gouvernement Français à Milan.

6 — I [1]

N° 21
ARMÉE D'ITALIE

A SA SŒUR PAULINE

Bagnolo, le 16 *Frimaire* [*an IX*]
(*7 Novembre 1800*)

Pourquoi ne m'écris-tu pas, ma chère Pauline ? moi qui suis obligé de tracer lentement ces caractères informes avec une plume de poulet. Je mets tout en mouvement pour m'entretenir avec toi, et toi, qui es au milieu de belles plumes de Hollande, tu ne me dis jamais rien. Dis-moi un peu ce que tu fais ! Quels sont tes maîtres. Si tu t'amuses ou si tu t'ennuies. Je pense qu'on dansera cet hiver à Grenoble et que tu en auras ta part, car je sais que les *Dorine* de tous les pays aiment à danser. Sans doute Félicie et Gaëtan sont à Grenoble ? Donne-moi un peu de leurs nouvelles et de celles de ma tatan Gagnon (2), car je n'ai rien su d'elle depuis deux jours après sa rechute, en un mot, entre dans les plus grands détails et fais-moi une longue lettre tous les dimanches. Je ne sais quel démon peut t'empêcher d'écrire, c'est peut-être le même qui m'empêche de recevoir celles qu'on m'écrit. Je suis avec mon régiment dans un petit mauvais village cisalpin, à trois lieues de Brescia. Nous manquons absolument de tout et le pire est que le colonel ne peut pas nous donner la permission d'aller à Brescia, parce qu'on s'attend à attaquer à toutes les minutes. Nous manquons quelquefois de pain, alors nous sommes réduits à manger de la *polenta*, nourriture habituelle des brutes à figure humaine qui

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.
(2) Grand'tante de Beyle. Voir *Brulard*, passim.

habitent ce pays. Je n'ai jamais vu et je ne m'étais pas formé l'idée d'hommes aussi abrutis que le bas peuple italien. Ils joignent à toute l'ignorance de nos paysans, un cœur faux et traître, la plus sale lâcheté et le fanatisme le plus détestable. Je ne suis pas surpris que l'impiété soit née en Italie : la meilleure religion, avec de pareils prosélytes, se ferait détester. Dernièrement, le grand vicaire, qui commande les armées de ce canton, leur a donné une instruction unique dans son genre. Si j'avais pu me la procurer, je te l'aurais envoyée ; quoique Italienne, le g(rand)-p(ère) aurait pu te l'expliquer ; elle contenait, après toutes les lamentations possibles contre les impies de Français, que les vaches dont nous boirions le lait mourraient, que les vignes dont on nous donnerait le vin se dessécheraient, enfin, que les maisons où nous habiterions seraient consumées de la foudre. On se consolerait de ces absurdités s'il n'y avait que cela, mais dès qu'un Français s'éloigne dans les terres, les balles pleuvent ; les houzards du 10e ont trouvé le curé du village voisin, où ils sont stationnés, mettant le feu aux fermes pour nous éloigner d'ici. Tu juges comme nous sommes environnés d'hommes de bonne volonté. Je t'assure que nous regrettons la France et la Suisse ; au moins là nous aurions affaire à des hommes. Nous n'avons pas même de livres. Toute notre occupation est de chasser, lorsque les pluies éternelles qu'il fait nous le permettent. Adieu. Ecris-moi plus souvent. Souviens-toi qu'une de tes lettres me donne une journée charmante. Je t'embrasse sur les deux joues.

H. B.

7 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Milan, le 6 Nivôse, an IX.
(27 Décembre 1800)

Je profite du premier moment de tranquillité que j'ai, pour t'écrire, ma chère Pauline, mais ce qui me passe, c'est que tu ne me réponds jamais ; enfin, personne ne peut considérer comme un péché d'écrire à son frère. J'ai appris avec beaucoup de plaisir ton éloignement momentané et presque total de la maison. Te trouvant de bonne

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

heure parmi des étrangers, tu apprendras à être aimable et surtout à ne rien dire qui puisse choquer les personnes avec lesquelles tu es destinée à vivre. Le G. P. m'a dit que la *Logique* de Condillac était chez Mademoiselle Lassaigne (1). Je t'invite à lire ce livre, tu ne le comprendras pas la première fois, mais, en surmontant ton ennui, tu seras étonnée de te trouver au niveau des plus grands raisonneurs. Je suis revenu de mon régiment pour peu de jours, mais ma mission m'a retenu à Milan plus que je ne le croyais. J'espère cependant partir un de ces jours. Tous les Français qui sont à Milan n'entendent plus depuis trois jours ; les deux ou trois mille cloches qui y existent sont dans les convulsions les plus étranges. Tu ne peux te former l'idée de l'espèce de tintamarre qu'elles font. Malgré un gros rhume, que les brouillards épais de la Lombardie m'ont donné, je suis allé hier au spectacle qui était le premier du Carnaval. Tu ne peux te former l'idée de la beauté des décorations et du luxe des costumes ; l'illusion est complète dans une salle comme celle de Milan. Imagine-toi la place Grenette couverte et tous les balcons avec des jalousies de taffetas de toutes couleurs, les plus petites loges sont comme le cabinet dans lequel je couchais à Grenoble. Chacun a, dans la sienne, des bougies allumées, une table, des cartes, et ordinairement l'on fait venir des rafraîchissements pour les dames. Danses-tu quelquefois au Carnaval ? Apprends-tu l'histoire ? C'est l'étude que je te désire, parce qu'après elle tu pourras lire les voyages et par eux étudier les mœurs et les usages de nos voisins.

J'espère que cette fois tu rompras le silence. Quand tu m'écris, donne tes lettres à Marion qui aura facilement l'occasion de les faire mettre à la poste. Si tu pouvais juger du plaisir que quatre lignes de ta main me font, tu ne me donnerais pas ce charmant plaisir si rarement.

Dis-moi un peu ce que fait Caroline. Mon G. P. m'a dit qu'il allait lui apprendre le latin, pour donner de l'émulation à Gaëtan. Je souhaite que tout cela vienne à bien, mais j'en doute. Je crains bien que notre sœur ne soit hypocrite et bornée et le cousin, gros et balourd. Pour toi, ma chère, mon unique sœur, tâche de t'élever au-dessus des miasmes qui obscurcissent ton débarquement dans le monde. Sois bonne et aimante et surtout jamais fausse, car c'est un crime que de

(1) Directrice d'un pensionnat de jeunes filles à Grenoble.

feindre la vertu. Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ecris-moi, de grâce !

H. B.

Pour t'assurer si cette lettre a été ouverte, regarde si le cachet offre la tête nette d'un jeune homme, la tête ceinte d'une couronne d'oliviers, c'est celle de François II, actuellement régnant.

8 — 1 (1)

A SA SŒUR PAULINE

Milan, 10 *Nivôse, an IX.*
(*31 Décembre 1800*)

Tu ne m'écris plus, ma bonne Pauline, ou, pour mieux dire, tu ne m'as jamais écrit. Je ne sais pas cependant comment tu peux encore douter du vif et tendre attachement que j'ai pour toi. Compte bien, je t'en supplie, et tu verras que depuis les fèriés, tu m'as écrit deux fois. Tu peux croire cependant que dans la grande ville, comme au milieu des marais, tes lettres me sont toujours bien chères. Je compte sur toi pour m'apprendre ce que font Félicie, Gaëtan et Caroline. Celle-ci, qui peint très bien, ne m'a écrit que pour me donner le droit de lui faire des reproches. Je suis encore à Milan pour quelques jours et j'en profite pour juger l'excellente musique que l'on nous fait, chaque soir, au Grand Théâtre. J'aurais bien désiré prendre encore deux ou trois mois de clarinette et autant d'italien, pour être ferme, mais je n'ai pas assez de temps pour que cela me puisse être profitable. Quant à la danse, le temps humide qu'il fait me fait souffrir comme un diable d'un coup de sabre que j'ai au pied ; je fais donc tout bonnement tapisserie. J'espère qu'il n'en est pas de même de toi et que les valses et les contredanses de la nuit font un peu tort aux sages leçons de Mademoiselle Lassaigne. Au reste, je suspens mes jugements téméraires jusqu'à ta réponse. Au reste, je ne sais si je dois te blâmer, nos heureux jours sont si courts. Je t'embrasse.

H. B.

Réponse ce soir.

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

9 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Cocadio, le 3 ventôse, an IX.

(22 Février 1801)

Je suis parti hier de Milan, ma bonne Pauline, et, après deux jours de marche, je me retrouve enfin au pied de mes chères montagnes. Je suis dans un petit bourg, à trois lieues de Brescia, adossé à la grande chaîne des Alpes et placé en amphithéâtre sur un joli coteau qui, autant que je puis le distinguer à sept heures du soir, est couvert de vignes. La route de Milan ici doit être divine en été, car elle est assez jolie en hiver ; on a les montagnes à gauche et de riches fabriques bornent de temps en temps la perspective à la droite. Lorsque j'étais rassasié du paysage, je me rappelais le sol que je foulais. 7.000 Russes périrent dans la retraite de ... en voulant forcer le pont de Cassano que j'ai passé ce matin. On voit encore, dans une chapelle à droite du pont quelques centaines de têtes. C'est là que j'ai appris une des causes du courage de ce peuple crédule et superstitieux. Suvaroff leur avait fait persuader, par leurs aumôniers, que tous ceux qui mourraient d'une blessure, reçue par le devant du corps, allaient en paradis ; tandis qu'au contraire ceux qui périssaient d'un coup, venu par derrière, descendaient en enfer. J'aperçois d'ici une petite forteresse bâtie à Rocafrano, par ordre de Bonaparte. On dit que de ce lieu on a une vue charmante. Je regrette bien de ne pouvoir pas sacrifier deux heures à cette course. J'ai appris sur la route, par deux officiers, que mon général avait transféré son quartier général à Mantoue. C'est par conséquent sur cette ville que je me dirige et j'espère y recevoir ta réponse, car j'espère qu'à la fin tu me répondras. Je parie que tu vas regretter de ne pas habiter Milan, lorsque tu sauras que, par faveur spéciale du pape, énoncée dans une bulle *ad hoc*, le carnaval est prolongé de quatre jours dans cette ville heureuse ; et comme les jeunes filles sont les mêmes partout, elles ne manquent pas d'y affluer dès le mercredi des cendres. Cela rend les quatre derniers bals masqués

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

charmants et je t'assure que celui auquel j'ai assisté il y a trois jours est presque égal à ceux que j'ai vus à Paris il y a un an.

J'espère qu'à ton tour tu vas me bavarder aussi longuement que moi sur les plaisirs du Carnaval de Grenoble. Donne-moi des nouvelles de toutes tes jeunes amies, de celles que j'ai connues avant de partir, et des nouvelles, car en changeant de religieuses, tu as sans doute changé d'amies. N'oublie pas la grande cousine Eugénie, Mademoiselle Besson, Caroline Letourne, et pour faire une antithèse la grosse Guignaudon. Adieu, écris-moi de tes nouvelles au Quartier Général de la Réserve de l'armée d'Italie, actuellement à Mantoue.

H. B.

10 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Goïto, sous Mantoue, le 5 *ventôse, an IX.*

(*5 Février 1801*)

Je suis très près de ma destination, ma chère Pauline, car je ne suis séparé de Mantoue que par deux lieues et demie de marais. Je suis curieux de voir cette ville si célèbre par les deux sièges qu'elle a soutenus en l'an IV et en l'an VII. Elle est absolument au milieu des eaux dans cette saison pluvieuse. On y arrive par une plaine tout à fait semblable à celle qui environne le rondeau; par ci par là, on voit quelques champs dans le genre des marais de Claix. Castiglione, où j'ai dîné, est situé précisément au pied des montagnes, les principales rues de la ville sont dans le genre de la montée de Chalemont (2). Il y a un fort. Je ne te dis rien de Brescia, c'est un rassemblement de maisons plus ou moins belles, comme toutes les villes, et rien ne paraît plus froid que la vue de ces pierres amoncelées. Ce que j'aime à voir dans une ville, ce sont ses habitants, car l'homme intéresse toujours l'observateur, il est même certains pays où il frapperait d'étonnement l'homme le plus froid. Il existe à Brescia trois cent vingt-une maisons de religieux ou religieuses, outre la paroisse

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

(2) C'est une rue montante de Grenoble, sur la rive droite de l'Isère.

et un évêché. On y assassine un homme raide mort pour deux ducats, ou environ 8 francs de France ; lorsqu'il vit encore après le coup de stylet, l'assassin véritable donne jusqu'à quatre ducats, ou 16 francs, à son instrument. Tu observeras que Brescia est une ville de 28 ou 30.000 âmes, chaque mois il y a 60 à 80 meurtres; sous l'ancien régime, leur nombre s'élevait à 90 ou 100.

Paris est une ville de 8 à 900.000 âmes où par conséquent les excès en tous les genres abondent, ce qui devrait donner lieu à beaucoup d'assassinats. On y comptait, lorsque j'y étais, il y a un an, 57 églises de tous les genres, tolérées par le Gouvernement, et suivant les rapports du Ministre de la Police, il entrait, les jours ouvriers, 3 à 400 fidèles dans chaque église et les dimanches de 1500 à 2000 ; il y avait ordinairement 10 ou 15 assassinats, 7 à 8 suicides et 15 à 20 morts par les duels ; la société perdait donc chaque jour, d'une manière violente, une quarantaine de personnes, ce qui fait 1200 par mois. Ce nombre de morts violentes est donc deux fois moindre proportionnellement dans Paris, centre de toutes les corruptions, que dans une petite ville d'Italie. Je ne fais entrer en ligne de compte pour Brescia, ni les suicides, ni les tués en duel ; rarement les Italiens périssent ainsi. Adieu, écris-moi à Mantoue, Quartier Général de la Réserve.

H. B.

11 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Milan, 28 *Germinal*, *an IX*.
(*17 Avril 1801*)

J'ai reçu ta petite lettre, ma bonne Pauline, et elle m'a fait bien plaisir. Je suis bien aise que tu t'occupes et que tu acquières des talents : il faut en avoir, à quelque prix que ce soit. Lis beaucoup, car le XIXe siècle sera probablement encore plus raisonneur que son aîné, mais j'espère qu'instruit par son exemple, il raisonnera plus juste. Je voudrais que tu lusses l'histoire de France par le St-Hainaut, c'est un excellent canevas que je viens de relire avec beaucoup de plaisir.

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

Tu feras bien aussi de lire les abrégés de l'abbé Lenglet du Frénoy. Demande au grand-papa de te faire lire *Esther*, *Athalie*, *Mérope*, *le Misanthrope*, *l'Avare*, *le Malade imaginaire*. Ces ouvrages immortels te feront connaître et aimer la littérature. Je t'annonce à l'avance qu'ils te feront mille fois plus de plaisir que tous les romans que tu as lus jusqu'à ce jour. Tu pourrais lire aussi les deux poèmes de l'immortel Homère ; juge de l'empire du Beau : il y a plus de 4.000 ans qu'il est mort et on parle toujours de lui. Que fait Caroline ? Donne-moi des détails sur elle. Gaëtan prend-il de l'esprit ? Je n'en crois rien. Parle-moi beaucoup d'Oronce, je crois qu'il sera bien un jour. Dis bien des choses de ma part à la bonne Tatan et à la tatan Chalvet, quand tu la verras. Ne m'oublie pas auprès de Marion et de Barbier. Antoine est-il toujours chez le G. P. — La terrasse est-elle arrangée ? Adieu, porte-toi bien et écris-moi souvent, et sur du grand papier.

H. B.

Au Lieutenant-Général Michaud, pour remettre au Cit. B., son aide-de-camp, à Milan.

12 — E [1]

A SA SŒUR PAULINE

Bergame, le 19 Floréal an IX
(9 Mai 1801)

Tu es allée quelquefois à Montfleury (2), ma chère Pauline; de là, tu as admiré le spectacle enchanteur que présente la vallée arrosée par la tortueuse Isère. Si tu t'y es trouvée dans un moment d'orage, lorsque les nuées obscures luttent et se déchirent, que le tonnerre fait retentir la terre et les cieux, qu'une pluie mêlée de grêle fait tout plier, ton âme s'est sans doute élevée vers le père des nuages et de la terre. Tu as senti la puissance du créateur ; mais, peu à peu cette idée sublime a fait place à une douce mélancolie, tu es revenue vers toi-même et tu as pensé [rêvé] à tes plans de bonheur, tu t'y es enfoncée et tu n'as

(1) L'original de cette lettre fait partie de la collection de M. P. A. Cheramy.

(2) Coteau dans la vallée de l'Isère, près de Grenoble. C'est au couvent de Montfleury que Mme de Tencin débuta dans la vie religieuse.

vu qu'avec regret la fin de l'orage et le moment de rentrer. Eh bien, figure-toi une plaine de quarante lieues de largeur, arrosée par le Tessin, l'Adda, le Mincio et le majestueux Pô; figure-toi une nuit sombre en plein midi, deux cents coups de tonnerre en demi-heure (1), des nuages enflammés, se détachant sur un ciel obscur et traversant l'atmosphère en deux secondes et tu n'auras qu'une bien faible idée de la magnifique tempête que j'ai vue ce matin.

Jamais spectacle plus beau n'a frappé mes yeux, et les douze ou quinze camarades qui étaient avec moi ont avoué n'avoir jamais rien vu de si imposant. Nous avons vu tomber la foudre sur un clocher qui est à nos pieds ; car toute la ville de Bergame est dans le genre de la montée de Chalemont. Nous sommes au plain-pied, en entrant par derrière et au dixième, au moins, par devant. Tu remarqueras que nous sommes au pied des Alpes et que nous apercevons les Apennins.

Tu ne m'écris jamais, et je ne sais pourquoi ; car tu dois mourir de loisir et tu sais combien tes lettres me font plaisir. Que font Caroline, Félicie et le chanoine Gaëtan ? Donne-moi aussi des nouvelles du charmant Oronce ; je brûle de le voir à douze ans. — Adieu, embrasse tout le monde pour moi.

Que sont devenus mes moules et mes plâtres ?

Empêche tant que tu pourras qu'on ne les abîme.

H. B.

13 — I (2)

A SA SŒUR PAULINE

Armée d'Italie

Quartier Général de Milan, 2 *Nivose* [*an IX*]
(*23 Décembre 1800*)

Horicevuto, cara Sorella, la tua lettera, che m'a fato un piacere particolare. Sono incantato della tua positione che ti mette nel mezzo di divenire une signora instruita. Ti ricomando particolarmente l'istoria et la musica, due cose pricipale. La prima supra tutto sara preciosa in questo secolo. Di mi si tu balli molto quest iverno. Mi si scrive che quest anno gli balli, sono piu rari dell' anno scorso. Di mi ancora

(1) Expression dauphinoise.
(2) Collection de M. P. A. Cheramy.

cio che fanno Carolina e Gaetano. Temo molto che la sciochezza di quel ultimo l'impedeglia di andar molto avanti nella lingua latina ; che ma fu scritto ch'imparava. Di mi si Carolina vada anche bene. Tu sai che siamo ancora una volta le mani legate in questo maladetto Paese. Il mio piu grande desiderio e de lo fugire si lontano che santa mai il suo nome vituperato. Spero di abracciar ti ritornando à Grenoble, ritornando in Francia. Il mio cusino e sempre via di qui el ho ricevuto quest odgi una lettera di lui che m'assicura che sara ancora qualche giorni coll'ar mata di Général Murat abbiamo que un spetacole veramente particolare, un opera lopin bello che sia in mondo, e un ballo che non cede in niente a questo della contrada Richelieu per le decorazioni e la pompa. Di mi se questo iverno tu vai qualche volte al spectacolo, lo descrirai molte credendo que l'odizione delle bonne Comédie et Tragédie forma il caractere. Ed impara a essere bono et bravo nel mondo perche non cè tutto di formar belli designe nella solutudine, il tutto e de l'esecutare fra tutti i peri coli che possone.... (*déchiré*).

Ecco una superba morale, ho gran paura che t'infantidischa, ti diso cose meno incrioso quando avro il piacere di comprimerti nei miei bracci.

Adio, scrive mi piu sovanti.

H. B. (1).

14 — I (2)

N° 12 A SA SŒUR PAULINE

ARMÉE D'ITALIE

Bergame, le 25 *Prairial, an IX.*

(14 Juin 1801)

Hé bien, ma bonne sœur, il faut donc décidément que je t'écrive pour accrocher une chétive petite lettre de quatre lignes ? Si tu savais combien j'ai de plaisir à savoir, et à savoir à fond, tout ce qui te regarde, tu m'écrirais plus souvent et surtout plus longuement, j'en suis au point que je ne sais pas seulement à quoi tu t'occupes, à quoi tu t'amuses, ce que tu lis, enfin ce que tu deviens. Quelle différence si tu

(1) Nous avons respecté les fautes d'orthographe et les barbarismes de cette lettre.

(2) Collection de M. P. A. Cheramy.

apprenais à écrire un peu plus fort et que chaque dimanche au moins tu m'écrives une page ou deux. Tu crois peut-être que je te demande des lettres travaillées, mais point du tout, ce que tu me dirais si j'étais assis à côté de ta table. Que devient Caroline ? Suit-elle les mêmes cours que toi ? Et la bonne Félicie, que fait-elle ? La voilà grande, à cette heure. Je pense que je vais la trouver grande demoiselle lorsque je reviendrai à Gr(enoble). J'avais l'espérance de t'aller embrasser bientôt, mais voilà qu'elle s'éloigne de plus en plus. Il n'existe plus d'armée d'Italie, mais on laisse en Cisalpine environ 35.000 hommes ainsi que six généraux de division et douze de brigade. Mon général a le choix du commandement qu'il voudra. Je crains que cela, ainsi que les apparences de guerre ne l'engagent à rester en Italie. Si nous étions retournés en France, il avait le projet d'aller passer une décade à Pontarlier, sa patrie, j'en aurais profité pour aller vous voir. Si nous restons en Italie, lorsque tout sera bien établi, je demanderai un congé, mais je prévois que cela ne pourra guère arriver avant Vendémiaire ; nous mangerons du raisin ensemble. Sais-tu si mon papa a fait partir mes livres. S'ils ne le sont pas, prie-le de ma part de le faire le plus tôt possible. Imagine-toi que je suis ici sans une ligne de français. Il est vrai que ce pays est le plus beau que j'aie vu après les bords du lac de Genève. Mais on ne peut pas toujours être à cheval, surtout lorsqu'on a la fièvre ; elle me rend tous les jours une visite régulière de trois ou quatre heures. J'espère cependant la chasser par toutes les drogues que j'avale. Adieu, embrasse bien pour moi la tatan et toute la famille.

G. CHIMÈRE.

Ne m'oublie pas auprès de Marion et de Barbier.

15 — A

Beyle, sous-lieutenant au 6e Régiment de dragons au Citoyen Ministre de la Guerre

Brescia, le 3 Thermidor, an IX.
(22 Juillet 1801)

Conformément à votre lettre du 12 messidor dernier, j'ai l'honneur de vous envoyer, citoyen ministre, trois pièces nécessaires pour l'ex-

pédition de mon brevet. Ma nomination de sous-lieutenant de cavalerie faite par le général en chef Brune, le 1er Vendémiaire an IX, et la lettre de service dans le 6e dragons que le général Davout, commandant en chef la cavalerie de l'armée, voulut bien m'accorder le 1er brumaire même année, sont déjà dans vos bureaux.

Salut et respect,

H. BEYLE

Cachet :
Le Ministre
extraordinaire
du Gouvernt français
à Milan

ARMÉE D'ITALIE
1re Division

16 — I (1)

A SA SŒUR PAULINE

S. d. [*an IX*-1801]

Je ne conçois pas, ma chère Pauline, ce qui peut t'empêcher de m'écrire. Comment dans la vie tranquille que tu mènes, ne trouves-tu pas un instant à sacrifier à un frère qui t'aime tendrement. Nous avons ici des chaleurs insupportables pour des Français, nous en sommes tous accablés. J ai fait dernièrement un voyage assez agréable qui m'a éloigné pour quelques jours des carrefours brûlants de cette ville. J'ai été avec D (aru) recevoir la forteresse d'Arona, et par occasion, j'ai visité les divines îles Borromée ; elles sont trois : *Isola Bella*, *Isola Madre*, *Isola dell Pescatori*. Imagine-toi un lac demi-circulaire, long d'une quinzaine de lieues, la partie tournée vers Milan, ou plutôt vers Buffatora, est environnée de coteaux charmants. Le Tessin, rivière superbe, sort de cette partie du lac; à mesure que l'on s'avance sur ces ondes tranquilles, les coteaux deviennent montagnes, et la partie du lac, voisine de la Suisse, est environnée de rochers sourcilleux qui rappellent le Bernard Ces bords sont tranquilles; peu de maisons, point de culture, nulle trace de ces treilles détestables, de ces palissades qui défigurent les célèbres bords du Léman. Ici, la nature se montre partout ; de temps en temps, on rencontre une petite barquette montée par deux pêcheurs, on marche ainsi une heure et demie. Tout-à-coup on se tourne et on se trouve aux pieds de la forteresse et de la ville d'Arona. Je n'ai jamais vu aspect plus imposant. Imagine-toi un escarpement comme celui de la porte de France à Grenoble, d'un

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

côté ; de l'autre, une pente assez douce, au sommet, un fort inexpugnable environné de cinq enceintes qui en rendent l'abord impossible, une tour mince et élevée, au haut le pavillon tricolore. Tout-à-coup, dix-neuf coups de canon sont tirés, une pluie de terre tombe dans le lac, et salit un instant ses eaux limpides. Nous descendons après avoir lutté trois quarts d'heure ontre une tempête assez forte. Le lendemain matin, après avoir fait la visite du fort, nous nous rembarquons sur des barques canonnières autrichiennes ; nous sortons d'un petit port environné de mer ; nous prenons le large, aussitôt une superbe statue du bon Saint Charles frappe nos regards, elle a soixante-neuf pieds de haut, et son piedestal vingt, elle montre majestueusement le port d'une main; de l'autre Saint Charles tient un pan de son surplis : c'est par ce pan qu'on entre dedans. Un homme se tient droit dans son nez, elle est tranquille au millieu du lac. Rien ne l'avait troublée depuis longtemps, lorsque, dernièrement, au siège d'Arona, une balle vint la frapper à la poitrine, heureusement elle n'a pas été endommagée. Jamais je n'ai vu un si bel aspect : les expressions manquent à mes sentiments. Nous voguions tranquillement, j'étais à côté de l'amiral de la flotte ennemie, je faisais la conversation avec un aide-de-camp de Mélas, jeune homme charmant, à quelques préjugés près. Après trois heures de marche, nous aperçumes au milieu de ce lac divin une montagne verte et à droite une plage et une petite maison blanche. L'île à gauche est Isola Bella. Celle à droite, Isola Madre. Mais je m'aperçois que je bavarde ; n'importe. Puisque tu commences à voir cette situation romantique, tu en parcourras les détours enchanteurs. Surtout ne montre cette lettre à personne, par l'idée qui m'en reste elle est pleine de ridicule pour les âmes froides. Je t'embrasse.

B.

17 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Saluce, le 27 Brumaire an X
(19 Novembre 1801)

Il est donc décidé, ma chère Pauline, que tu ne m'écriras plus ? Voici cinq mois que je n'ai pas reçu de tes nouvelles directement. Donne-m'en donc, dis-moi, en détails, ce que tu fais ainsi que Caroline. Le G. P. m'a dit que vous étiez chez Mademoiselle Lassaigne où, à ce qu'il m'a dit, vous étiez élevées sur d'excellents principes. Donne-moi beaucoup de détails là-dessus. Parle-moi, je t'en prie, de tous les ouvrages que tu lis, dis-moi s'ils t'amusent et ce que tu en penses. T'occupes-tu de l'histoire, non pas de cette histoire qui consiste à apprendre par cœur M. Le Ragois, mais de cette histoire philosophique qui montre dans tous les événements la suite des passions des hommes, et qui démontre, par l'expérience de tous les siècles, que pour être heureux, il faut avoir l'intention du bien et le faire. Que devient Félicie ? A-t-elle autant d'esprit qu'elle en promettait il y a deux ans ? Quel genre a pris Caroline ? S'est-elle défait de cet exécrable ton de bigotisme qu'elle avait pris dans une si mauvaise école ? Tu vois par la liberté des questions que je te fais que tu dois garder ma lettre pour toi. Réponds-moi, je t'en prie, au long sur tout ce que je te demande. Depuis deux ans nous avons été étrangers l'un à l'autre ; tu étais très jeune alors, mais à cette heure que tu es raisonnable, je voudrais bien que tu me regardes comme un de tes meilleurs amis et que tu m'écrives plus souvent. Il y a quelque temps que j'ai prié mon papa d'avoir la bonté de m'envoyer les chemises que ma tatan a bien voulu me faire, ainsi que quelques paires de bas. Presse, je t'en prie, l'envoi de ces effets. Il fait un froid de tous les diables dans ce pays, et un pauvre convalescent a bien besoin de se couvrir. Adieu.

H. B.

Fais-y joindre trois ou quatre mouchoirs si tu le peux, je désirerais qu'ils fussent fins, s'il est possible, et surtout petits.

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

18 — E [1]

A SA SŒUR PAULINE

Saluces, le 15 *Frimaire an X*
(6 *Décembre* 1801)

Je ne peux te dire, ma chère Pauline, combien ta lettre m'a fait plaisir. Je compte en recevoir souvent, car rien ne t'empêche d'écrire tes lettres chez Mademoiselle Lass[aigne] et de les donner à Marion lorsque tu viens à la maison. De cette manière l'inquisition sera en défaut. Tu as très bien fait de ne pas abandonner le piano. Dans le siècle où nous sommes, il faut qu'une demoiselle sache absolument la musique, autrement on ne lui croit aucune espèce d'éducation. Ainsi, il faut de toute nécessité que tu deviennes forte sur le piano; il faut te roidir contre l'ennui et songer au plaisir que la musique te donnera un jour.

J'aurais bien désiré que tu apprisses à dessiner. Tu me dis que le maître qui vient chez Mademoiselle Lassaigne est mauvais; mais il vaut encore mieux apprendre d'un mauvais maître que de ne pas apprendre du tout. D'ailleurs tu rougiras (2) du papier pendant un an, avant que d'être en état de sentir les règles, et peut-être, à cette époque, trouveras-tu un bon maître. Ce que je te recommande, c'est de dessiner la tête et jamais le paysage ; rien ne gâte les commençants comme cela.

Je sens comme toi, que Monsieur Velly (3) n'est pas très amusant ; cependant il faut le lire ; mais tu pourras renvoyer cela à un an ou deux. En attendant, tu pourras lire des histoires particulières qui sont aussi amusantes que les histoires générales le sont peu. Prie le grand-papa Gagnon de te donner l'*Histoire du siècle de Louis XIV* par Voltaire ; l'*Histoire de Charles XII, roi de Suède* par le même ; l'*Histoire de Louis XI* par Mlle de Lussan (4) ; la *Conjuration de Venise* par l'abbé de St-Réal. Peu à peu tu y prendras goût et tu finiras par dévorer l'histoire de France, qui est très intéressante par elle-même, et qui ne dégoute que par la platitude et les préjugés de l'abbé Velly, de son

(1) Original : Collection de M. P. A. Cheramy.
(2) Les élèves se servaient alors de crayons de sanguine.
(3) L'abbé Velly (1709-1759), auteur d'une *Histoire de France*.
(4) Marguerite de Lussan (1682-1758),

sot continuateur Villaret et de Garnier (1), encore plus plat, s'il est possible, qu'eux tous.

Il faut accoutumer peu à peu ton esprit à sentir et à juger le *beau*, dans tous les genres. Tu y parviendras en lisant, d'abord, les ouvrages légers, agréables et courts. Tu liras ensuite ceux qui exigent plus d'instruction et qui supposent plus de capacité. Tu connais, sans doute, *Télémaque*, la *Jérusalem délivrée* ; tu pourras lire *Séthos* (2) qui, quoique ouvrage médiocre, te donnera une idée des mystères d'Isis, si célèbres dant toute l'antiquité, et de ce qu'était la navigation dans son enfance.

Je vois avec bien du plaisir que tu lis les tragédies de Voltaire. Tu dois te familiariser avec les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains ; ils te formeront également l'esprit et le cœur. Je te conseille de lire Racine, le terrible Crébillon, et le charmant La Fontaine. Tu verras la distance immense qui sépare Racine de Crébillon et de la foule des imitateurs de ce dernier. Tu me diras ensuite qui tu aimes le mieux de Corneille ou de Racine. Peut-être Voltaire te plaira-t-il d'abord autant qu'eux ; mais tu sentiras bientôt combien son vers coulant, mais vide, est inférieur au vers plein de choses du tendre Racine et du majestueux Corneille.

Tu peux demander au grand papa les *Lettres Persanes* de Montesqieu et l'*Histoire naturelle* de Buffon, à partir du sixième volume ; les premiers ne t'amuseraient pas. Je crois, ma chère Pauline, que ces divers ouvrages t'amuseront beaucoup ; en même temps, tu feras connaissance avec leurs immortels auteurs.

Mais c'est assez bavarder sur un même sujet. Donne-moi de grands détails sur tes occupations chez Mlle Lass[aigne] et sur la manière dont tu passes ton temps. Peut-être t'ennuies-tu un peu ; mais songe que dans ce monde nous n'avons jamais de bonheur parfait et mets à profit ta jeunesse, pour apprendre ; les connaissances nous suivent tout le reste de notre vie, nous sont toujours utiles et, quelquefois, nous font oublier bien des peines. Pour moi, quand je lis Racine, Voltaire, Molière, Virgile, l'*Orlando Furioso*, j'oublie le reste du monde. J'entends par monde cette foule d'indifférents qui nous vexent souvent, et non pas mes amis que j'ai toujours présents au fond du cœur.

(1) Villaret et Garnier achevèrent l'*Histoire de France* de Velly.

(2) Roman de l'abbé Terrasson, intitulé : *Séthos, histoire des monuments de l'ancienne Egypte* (1731).

C'est là, ma chère Pauline, que tu es gravée en caractères ineffaçables. Je pense à toi mille fois le jour ; je me fais un plaisir de te revoir grande, belle, instruite, aimable et aimée de tout le monde. C'est cette douce idée qui me rappelle sans cesse Grenoble ; je compte y être dans neuf mois d'ici. Je pourrais bien y aller tout de suite, mon colonel m'a offert un congé ; mais mon devoir me retient au régiment.

Tu vois, ma chère, que nous sommes toujours contrariés par quelque chose ; aussi, le meilleur parti que nous ayons à prendre est-il de tâcher de nous accommoder de notre situation et d'en tirer la plus grande masse de bonheur possible. C'est là la seule vraie philosophie.

Adieu, écris-moi vite. H. B.

19 — E

A EDOUARD MOUNIER (1)

Paris, 17 *Prairial an X*
(*6 Juin 1802*)

Et voilà les promesses des amis ! En me quittant vous me juriez de m'écrire, vous me donneriez de vos nouvelles le lendemain de votre arrivée à Rennes, et les jours passent, un mois s'est presque écoulé et les journaux seuls m'ont appris que vous existiez.

Je sais que ce temps a été très bien rempli pour vous ; vous avez vu des contrées qui vous étaient inconnues, vous avez fait de nouvelles connaissances, vous avez acquis de nouveaux amis ; était-ce une raison pour oublier les anciens ? Pour moi, tous les jours je vois l'inconstance, mais je ne la conçois pas encore ; en amitié comme en amour, lorsque une fois l'on s'est vu, lorsque les âmes se sont senties, est-il possible de changer ? Mais je veux bien vous pardonner, à condition que vous m'écrirez bien vite et souvent.

Depuis votre départ, tout Paris a couru à une représentation du *Mariage de Figaro*, donnée dans la salle de l'Opéra au profit de Mlle Contat ; l'assemblée était nombreuse, toutes les élégantes célèbres

(1) Fils de Mounier, député à l'Assemblée Constituante. Il naquit en 1784 et mourut en 1843. Il accepta tour à tour la protection de Napoléon, de Charles X et de Louis-Philippe. Il fut nommé baron, obtint la place d'intendant des bâtiments de la Couronne, et se distingua à la Chambre des Pairs.

par leur beauté ou leurs aventures étaient venues y étaler leurs grâces, et je vous avouerai que j'ai trouvé le spectacle des loges beaucoup plus intéressant que celui qui nous avait rassemblés. J'ai été très mécontent de Dugazon, qui a fait un plat bouffon du spirituel Figaro. Fleury, Almaviva, et Mlle Contat, la Comtesse, ont joué assez médiocrement ; mais en revanche, Mlle Mars a rendu divinement le rôle du page Chérubin. Je n'ai jamais rien vu de si touchant que ce jeune homme aux pieds de la comtesse qu'il adore, recevant ses adieux au moment de partir pour l'armée ; des deux côtés, ces sentiments contraints qu'ils n'osent s'avouer, ces yeux qui s'entendent si bien quoique leurs bouches n'aient pas osé parler. Quel tableau plus naturel et en même temps plus intéressant ? Beaumarchais avait très bien amené la situation, mais il s'était contenté de l'esquisser. Mlles Mars et Contat ont achevé le tableau par leur jeu charmant à la fois et profond. Tout le reste de la pièce a été très faiblement goûté. Les pirouettes de Vestris, les grâces de Mme Coulomb et les cris de Mmes Maillard et Branchu n'ont pu étouffer l'ennui qui devait naturellement résulter de quatre heures de spectacle sans intérêt. Le souvenir de l'ancien succès de Figaro a seul empêché les spectateurs de témoigner leur mécontentement. Il n'en a pas été de même hier à la représentation du *Roi et le Laboureur*, tragédie nouvelle.

Arnault (1) avait dit partout qu'elle était de lui. Talma et Lafont y jouaient, il n'en fallait pas tant pour attirer tout Paris ; aussi à cinq heures la queue s'étendait déjà jusque dans le jardin du Palais-Royal. On a commencé à 7 heures. De mémoire d'homme on n'a vu amphigouri pareil ; ni plan, ni action, ni style. Un roi de Castille qui tombe de cheval en chassant à une lieue de Séville, capitale de ses Etats, n'est secouru que par un paysan et sa fille. Il demeure trois mois dans leur cabane, apparemment sans qu'aucun de ses ministres ou de ses courtisans viennent le voir, car Juan et sa fille ignorent absolument qui ils ont reçu. Enfin il faut quitter cette cabane tant regrettée par le doucereux roi, car, comme de juste, il est tombé amoureux de la belle Félicie. Il vient quelques jours après, avec un de ses courtisans, pour la revoir, mais au lieu d'elle il trouve le vieux Juan, qui lui débite des plaintes

(1) Antoine Arnault (1766-1834), académicien auteur de *Marius à Minturnes* (1791), *Lucrèce* (1792), *Phrosine et Mélidor* (1798), *Oscor, fils d'Ossian* (1796), *les Vénitiens* (1797), *Germanicus*, etc. Le titre de la pièce dont parle Beyle est *Don Pèdre* ou *le Roi et le Laboureur*, drame.

(Note de F. Corréard).

à n'en pas finir contre le gouvernement actuel. Le roi ne trouve d'autre remède à cela que de le faire son premier ministre. Mais voilà tout à coup qu'un Léon, soldat jadis fiancé avec Félicie, revient d'Afrique, où on le croyait enterré depuis longtemps, tout exprès pour l'épouser. Cela ne lui fait pas grand plaisir. Mais enfin, en vertu de cinq ou six belles maximes, elle tâchera de s'y résoudre. Cependant ce Léon est reconnu par ses anciens camarades, qui sont indignés de le voir toujours simple soldat et qui viennent demander au roi une récompense pour lui. Le roi le fait sur le champ son connétable. Le bon Léon, tout content, s'en va bien vite à la chaumière pour épouser Félicie, et il est pressé, car il est six heures du soir, et il veut cueillir cette nuit même le prix de son amour. Tout va très bien jusque-là ; mais le roi s'avise d'aller aussi à la chaumière et de demander à Léon, pour prix du beau brevet qu'il vient de lui donner, la main de sa Félicie. Léon lui dit : « Je n'y veux pas consentir ».

Et j'aime, en Castillan, ma maîtresse et mon roi.

C'est le seul vers supportable de la pièce. Là-dessus le roi le poignarde. C'est ainsi que finit le quatrième acte.

Jusque-là le public avait souffert assez patiemment trois expositions différentes et quatre ou cinq beaux discours, tous remplis, pour être plus touchants, de belles et bonnes maximes extraites de Voltaire, Helvétius, voire même Pufendorf ; mais ce coup de poignard a tout gâté. L'ennui général s'est manifesté par de nombreux coups de sifflet, et on a baissé la toile au milieu du cinquième acte (1). Ce qui a le plus amusé le public, c'est le style original de la pièce. D'ordinaire, la dureté des vers est rachetée par quelque force dans la pensée ; mais ici c'est l'énergie de la fadeur.

Voici, mon cher Mounier, quelles sont les plus belles productions de nos contemporains, heureux encore s'ils se contentaient de faire des ouvrages ridicules. Pour moi, indigné de leur sotte bêtise et de leur basse lâcheté, je tâche de m'isoler le plus possible ; je travaille beaucoup l'anglais et je relis sans cesse Virgile et Jean-Jacques. Je compte être bientôt débarrassé de mon uniforme et pouvoir me fixer à Paris.

(1) Cette pièce servit de prétexte à des manifestations politiques. Les républicains se portaient en foule à la tragédie du *Roi et le Laboureur*, pour y fêter, dans la personne de Don Pèdre, le spectacle d'une couronne avilie. Il fallut que la censure intervint. (G. Merlet, *Tableau de la littérature française*, 1800-1815. *La Tragédie sous l'Empire*). (Note de F. C.).

Ce n'est pas que cette ville me plaise beaucoup plus qu'une autre ; mais dans l'impossibilité d'être où je voudrais passer ma vie, c'est celle qui m'offre le plus de moyens pour continuer mon éducation.

Peut-être un jour viendra que je pourrai habiter le seul pays où le bonheur existe pour moi ; en attendant, cher ami, écrivez-moi souvent ; les bons cœurs sont si rares qu'ils ne sauraient trop se rapprocher.

Faites, je vous prie, accepter l'hommage de mon respect à monsieur votre père, ainsi qu'à Mlle Victorine, et dites-moi si Rennes vous a plu à tous autant qu'à Philippine (1).

Happiness and friendship.

H. B.

Rue Neuve-Augustin, n° 736, chez M. Bonnemain.

20 — E

AU MÊME

Paris, 16 *messidor an X*
(5 Juillet 1802)

Je ne reçois votre lettre qu'aujourd'hui, mon cher Mounier, à mon retour de Fontainebleau, où j'ai passé plusieurs jours à chasser et à disputer avec mon général (2). Il voulait absolument me reprendre comme aide-de-camp et me faire nommer lieutenant ; moi je voulais donner ma démission, et c'est ce que j'ai fait avant-hier ; ainsi, à compter du 12 messidor, je suis redevenu libre et citoyen.

Quelle idée avez-vous donc sur nos lettres, mon cher Mounier ? Est-ce que nous nous écrivons pour faire de l'esprit ou pour nous communiquer franchement ce que nous sentons ? Ecrivez-moi avec votre cœur et je serai toujours content. J'ai été charmé de la description de la ville de Rennes. Je vous vois déjà dans une délicieuse petite chambre donnant sur les Tabors, rêvant à la jolie fille du Maine et aux charmantes sœurs qui, Parisiennes et militaires, emporteront votre cœur d'assaut. Vous avez beau me plaisanter sur mes amours passagers, vous, monsieur le philosophe, tout comme un autre vous serez d'abord entraîné par les femmes vives et légères. Une d'elles, avec un peu de

(1) Victorine et Philippine, sœurs d'E. Mounier.

(2) Le général Michaud, dont Beyle avait été aide-de-camp.

coquetterie, vous persuadera facilement que vous l'adorez et qu'elle vous aime un peu. Vous en serez fou pendant deux mois, vous croirez avoir trouvé cette femme unique qui seule peut faire votre bonheur sur la terre. Mais vous vous apercevrez bientôt que ce qu'on a fait pour vous, on l'a fait aussi pour vingt autres. Vous la maudirez, vous vous en voudrez bien. Quelque temps après, vous trouvez une femme aimable, d'un tout autre caractère, une femme unique dans son genre ; celle-ci est aussi réservée et aussi douce que l'autre était vive et brillante. Sûre de sa victoire, elle ne vous prévient pas, elle vous laisse faire les avances, vous reçoit avec une froideur apparente qu'elle dément bien vite par un tendre regard. Vous êtes transporté, vous êtes le plus heureux des hommes ; pour cette fois vous n'êtes pas trompé. Hélas ! quinze jours après, vous vous apercevez qu'on répète déjà avec un autre le rôle qu'on avait joué avec vous.

Lassé bientôt de ce commerce de tromperie, vous vous accoutumerez à ne regarder les femmes que comme de charmants enfants, avec lesquels il est permis de badiner, mais à qui l'on ne doit jamais s'attacher. Vous deviendrez alors ce qu'on appelle un homme aimable, vous plaisanterez tout, vous serez entreprenant, vous ferez la cour à toutes les belles que vous verrez, elles vous trouveront délicieux.

Mais tout à coup, vous trouverez une femme auprès de qui toute votre assurance s'évanouira ; vous voudrez parler et les paroles expireront sur vos lèvres ; vous voudrez être aimable et vous ne direz que des choses communes. Alors, croyez-moi, mon cher Mounier, si l'absence ne fait qu'augmenter votre passion, si les objets qui vous plaisaient le plus vous deviennent fades et ennuyeux, c'est en vain que vous voudriez vous en défendre, vous êtes amoureux et pour la vie.

Rappelez-vous que vous m'avez promis franchise entière ; ne craignez pas ma sévérité.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Vous voyez que je suis votre conseil et que je lis l'*Enéide* quelquefois ; aussi je quitte la tendre Didon pour des hommes plus modernes. Dans ce moment, par exemple, je viens de lire les *Nouveaux tableaux de famille* d'A. Lafontaine (1). J'ai été vraiment charmé ; il y a là un Whater à qui vous porterez envie. Ce roman m'a un peu réconcilié

(1) Auguste Lafontaine, romancier allemand, né à Brunswick, en 1756, d'une famille de réfugiés français, mort à Halle en 1831. (Note de F. C.)

avec les Allemands. Est-ce que vraiment quelques-uns d'entre eux auraient de l'esprit ?

Je trouve vos assemblées du vendredi superbes ; je vois d'ici Mlle Victorine faisant les honneurs de la maison, et vous, signor prefetino, distribuant des calembours à droite et à gauche ; je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être un des aides de camp du général que vous recevez si bien.

Dites-moi ce qu'ils font, ce qu'ils disent ; en un mot, si ce sont de bons diables, et surtout *answer fast to your everlasting friend.*

H. B.

21 — P

A SA SŒUR PAULINE

Paris, messidor an X
(Juillet 1802)

Je ne trouve pas de termes, ma chère Pauline, pour t'exprimer le plaisir que ta lettre m'a fait : enfin, je vois que tu t'occupes ferme. Tu n'as pas d'idée combien je regrette que les circonstances me forcent à habiter Paris, combien j'aurais eu de plaisir à travailler avec toi, et à cultiver cette âme si heureuesment née. Mais, ma chère amie, puisque nous ne pouvons vivre ensemble, tâchons au moins de tromper l'absence en nous écrivant souvent ; écris-moi une fois par semaine, et pour le faire régulièrement, prends un jour dans la semaine et choisis une heure dans ce jour-là ; de mon côté je m'engage à te répondre sur-le-champ ; tu pourrais m'écrire, par exemple, tous les dimanches matins. Je suis enchanté que tu commences l'italien : nous aurons un point de contact de plus ; je t'enverrai par Colomb une excellente grammaire ; car celle de M. Gatel que tu suis sans doute n'est qu'un ramassis de principes.

Je t'enverrai aussi un petit livre de deux cent treize pages in-18, qui te donnera plus d'idées que toutes les bibliothèques du monde ! C'est *la Logique* de notre compatriote l'abbé de Condillac. Il est inutile de parler de cela hors de la famille; car on me prendrait pour un fou, de t'envoyer un pareil ouvrage, et toi pour une présomptueuse d'entreprendre de le lire ; mais, ma chère Pauline, laissons dire les sots et allons

notre train ; et, pour mieux faire encore, empêchons-les de gloser sur notre conduite, en leur cachant nos actions.

Cette logique dont on fait tant de bruit, serait la chose du monde la plus facile, si on y apportait un esprit dégagé de préjugés : je tâcherai de t'en faire comprendre une page chaque semaine ; je suis persuadé que, lorsque nous aurons ainsi travaillé les deux premiers chapitres, tu pourras continuer toute seule.

Au reste, ma chère amie, ce petit livre de deux cent treize pages lu, rien ne peut plus t'arrêter dans aucun genre de science : les calculs les plus difficiles de l'algèbre, les points de grammaire les plus embrouillés ne t'offriront plus aucune difficulté ; tu seras étonnée toi-même des progrès rapides que tu feras dans tout ce que tu étudies, à mesure que tu apprendras à raisonner ; car la logique n'est autre chose que l'art de raisonner.

J'ai fait, ce matin, deux grandes lieues pour aller voir le cher cousin Colomb (1) et savoir quand il compte retourner à Grenoble ; je lui ai laissé mon adresse et j'espère qu'il me rendra ma visite. Je lui remettrai alors un almanah pour le grand'père, la grammaire italienne de Siret et la *Logique* de Condillac pour toi. Ne manque pas de m'écrire le premier dimanche après avoir reçu cette lettre ; n'y manque pas, je t'en prie. Tu me donneras des détails sur ce que tu lis et sur la manière dont tu le sens.

Dis mille choses pour moi à Caroline et prie-la de m'écrire. Que fait Gaëtan ?

Dis à notre papa que je compte lui envoyer incessamment le plan de la maison, avec tous les détails : celui qu'il a est calculé pour la plus grande solidité, réunie à toute l'élégance convenable. Tout le monde est d'avis qu'il faut laisser aux boutiques l'ouverture que nous leur avons donnée : elles sont toutes dans ce genre à Paris ; elles ont généralement de onze à treize pieds de hauteur. Tu le remercieras bien, de ma part, de l'argent qu'il a bien voulu m'envoyer.

(1) Romain Colomb se trouvait alors à Paris — il le laisse entendre dans sa *Notice Biographique*, p. XXIX.

22 — A

DÉMISSION DU SOUS-LIEUTENANT BEYLE

Savigliano, le 1er thermidor an X
(20 Juillet 1802)

6e Régiment de Dragons.

Je soussigné, sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, déclare donner ma démission de l'emploi que j'occupe au dit corps.

H. BEYLE

23 — E

A SA SŒUR PAULINE (1)

Paris, 4 fructidor, an X
(22 Août 1802)

Je te réponds tout de suite, ma bonne Pauline, de peur de ne pouvoir le faire de longtemps, j'ai sur ma table onze ou douze lettres auxquelles il faut que je réponde, et qui attendent leur tour depuis un mois ; prends de l'ordre de bonne heure, je n'en ai que pour mes études, et j'ai bien souvent occasion de m'en repentir dans mes relations sociales ; prends pour principe de toujours répondre à une lettre dans les quarante-huit heures qui suivent sa réception.

Prends tout de suite un maître d'italien, quel qu'il soit ; en attendant de l'avoir, copie, et apprends par cœur les deux auxiliaires *essere* et *avere*, tâche de comprendre le grand tableau qui est à la tête de ta grammaire italienne. Je te conseille de prendre une grande feuille de papier et de le copier. Il faudra lire chaque soir avant de te coucher le verbe *avere*, ensuite le verbe *essere*. C'est le seul moyen d'apprendre, je compte là-dessus.

Tu pouvais lire beaucoup mieux que l'*Homme des Champs* (2). C'est un pauvre ouvrage. Lis Racine et Corneille, Corneille et Racine

(1) Ne montre ma lettre à personne. (Note de Beyle).
(2) De Delille.

et sans cesse. Puisque tu ne sais pas le latin, tu peux lire les *Géorgiques*, de Delille. Ne pouvant pas lire Homère et Virgile, tu peux lire *la Henriade*. Tu y prendras une très légère idée du genre de ces grands hommes. Lis La Harpe ; son goût n'est pas sûr, mais il te donnera les premières notions, et si jamais j'ai le bonheur de pouvoir passer deux mois à Claix (1) avec toi, loin des ennuyeux, nous parlerons littérature. Je te dirai ma manière de voir et j'espère que tu sentiras de la même manière. Il y a en toi de quoi faire une femme charmante, mais il faut t'accoutumer à réfléchir, voilà le grand secret.

Pour bien sentir la mesure des vers, il faut en avoir dans l'oreille. Tu me feras bien plaisir de chercher le quatrième acte d'*Iphigénie*, scène quatrième et d'apprendre la tirade qui commence par ces mots *mon père*, jusqu'à *que je leur vais conter*. Je te conseille de les copier et de les lire le soir. Il est très essentiel de bien lire les vers, je voudrais que d'ici au mois de septembre prochain, tu susses tout le rôle d'Iphigénie, je t'apprendrais à le déclamer. Tu pourras te borner à lire de Corneille, les pièces suivantes : le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Rodogune* et *Polyeucte*. Prie le grand-papa de te prêter le *Misanthrope*, de Molière. Tu pourras lire *Radamiste et Zénobie*, de Crébillon, *Mérope*, *Zaïre* et la *Mort de César*, de Voltaire. Si ton goût est juste, tu placeras Corneille et Racine au premier rang des tragiques français, Voltaire et Crébillon au deuxième. Je finis en te recommandant de lire sans cesse Racine et Corneille, je suis comme l'Eglise, hors de là point de salut.

C'est avoir profité, que de savoir s'y plaire.

H. B.

24 — I (2)

A SA SŒUR PAULINE

23 *fructidor*, *an X*

(10 Septembre 1802)

J'avais déjà pensé, ma chère Pauline, à t'envoyer mon portrait, il est commencé depuis longtemps, mais la grande difficulté que j'é-

(1) Village des environs de Grenoble où le père de Beyle possédait une propriété dont Stendhal parle souvent dans son *Journal* et dans la *Vie de Henri Brulard*. Cette propriété est aujourd'hui à Mme la baronne Bougault.

(2) Collection de M. P. A. Cheramy.

prouve à rester deux heures sans remuer et sans travailler empêche le peintre de le finir. Ta lettre m'a fait un sensible plaisir. Je suis bien fâché que tu ailles toujours perdre ton temps chez ces ennuyeuses dames. Je voudrais pour tout au monde que tu en fusses délivrée et je ne vois pas quelle espèce d'utilité tu retireras jamais de ces moments d'ennui. Heureusement voici les fèriés et j'espère qu'il n'en sera plus question après. Il est très probable que je passerai ici l'hiver, à moins que je n'en parte dans dix jours, alors je passerai aux Echelles. Si cette circonstance a lieu, je serais au comble de mes vœux, au reste ne dis rien de cela. La guerre recommence demain. On attend B. P. avec toute sa famille. Ecris-moi souvent; moi, de mon côté, je te barbouillerai de temps en temps quelques morceaux de papier. Je t'embrasse de tout mon cœur.

H. B.

Dis donc un peu à tout le monde de m'écrire. Ce Colomb ne me dit rien ; il va si fort chasser à Voiron qu'il oubliera totalement celui qui ne cessera de le chérir comme son plus cher ami.

25 — E.

A EDOUARD MOUNIER

Paris, 1e *compl. X* (1)

(*18 Septembre 1802*)

Je ne vous ai pas écrit depuis deux mois, mon cher Edouard, parce que j'étais tombé dans une mélancolie noire que je ne voulais pas dire à mes amis. Mais on dit que monsieur votre père a eu un différend avec votre évêque. Donnez-moi de grands détails là-dessus, je vous prie. La cause de la philosophie défendue par le plus grand de mes concitoyens fait bouillir mon sang dans mes veines.

Adieu, mon cher ami ; veuillez bien présenter l'hommage de mes respects à Mlle Victorine. Est-ce que vous ne viendrez point à Paris cet hiver ?

H. B.

(1) Premier jour complémentaire de l'an X.

26 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

S. d. (1802)

J'ai reçu ta charmante lettre, ma chère Pauline ; elle m'a fait un sensible plaisir ; elle m'en aurait fait davantage si tu étais entrée dans de plus grands détails sur tes occupations ; je n'entends pas par là tes bas et la couture, mais bien tes études, tes lectures, ta musique, etc. As-tu La Harpe dont je t'ai parlé à Paris ? Vas-tu toujours chez tes Dames ? Apprends-tu un peu d'arithmétique et d'orthographe ? Je te conseille de lire beaucoup, c'est le seul moyen de s'instruire. Dis-moi quelles sont tes connaissances, ce que tu as fait cet été et surtout écris-moi souvent et longuement ; tu ne saurais apprécier le plaisir que me font tes lettres. Donne-moi des nouvelles de Caroline, de Gaëtan et de Félicie. Comment se développent leurs qualités physiques et intellectuelles ? Caroline a-t-elle toujours les mêmes penchants et les mêmes habitudes que quand je l'ai quittée ?

27 — I [1]

A SA SŒUR PAULINE

Armée d'Italie

S. d. (1802).

Ecris-moi donc plus au long ma chère Pauline ; toujours des prétextes pour interrompre ou terminer tes lettres ! Mets-toi donc un peu en train, et accoutume-toi à m'écrire une longue lettre d'une page, mais écris fin, je t'en supplie. Comment depuis le temps que tu apprends à écrire ne sais-tu pas prendre au caractère plus fin ?

Je m'étais douté comme toi que la bêtise de Gaëtan ne ferait que croître et embellir ; mais que veux-tu ? Il faut le supporter, nous ne nous faisons pas nous-mêmes, et il y aurait autant d'absurdité à mé-

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

priser un homme parce qu'il a moins d'esprit que nous qu'à s'enorgueillir de ce qu'on a les cheveux blonds, tandis qu'un autre les a noirs. Lis-tu un peu ? Voilà l'essentiel, acquiers des connaissances d'abord pour elles-mêmes, et ensuite pour apprendre à réfléchir. Il est impossible de songer à paraître avec avantage dans le monde sans avoir beaucoup de lectures et surtout de celles qu'il n'est pas permis de n'avoir pas faites. Remarque bien que je n'entends pas par monde le poulailler de Mmes Colomb, Romagnier (1), Betr — et autres, mais bien la société dans laquelle tu entreras un jour lorsque, grande, bien élevée et remplie de talents, ou pourra te présenter. Dis-moi si tu lis La Harpe. Je désirerais bien que tu l'entreprisses. Prie le Grand-Papa de t'expliquer ce que tu ne comprendras pas. Tu sais bien que lorsque un jour tu assisteras à une tragédie où Achille, par exemple, aura un rôle, si tu ne connais pas l'histoire de ce héros et qu'on t'en parle, forcée de te taire, tout le monde te prendra pour une imbécile. Si, comme je l'ai entendu dire à une dame, tu dis en société que Virgile était l'ami d'Homère, tout le monde te rira au nez et tu resteras confondue. Il n'est pas moins nécessaire de savoir l'histoire littéraire de notre pays. Ne serais-tu pas bien aise de savoir dans quel temps vivait Molière, dont les comédies t'amuseront tant un jour ? Ne voudrais-tu pas connaître les persécutions que *le Tartufe*, son chef-d'œuvre, lui fit essuyer? Je te conseille aussi de lire les tragédies de P. Corneille, celles de Racine et quelques-unes de celles de Voltaire. Pourrais-tu rester insensible à la lecture de *Zaïre*, de *Mérope*, d'*Alzire ?* Tu pourras aussi lire *La Henriade*. Tu connais un peu l'histoire d'Henri IV, ce si bon roi ; tu la verras racontée là, en vers superbes. Prie le Grand-Papa de te raconter l'histoire des Dailly. Adieu, je t'embrasse, c'est trop bavarder pour aujourd'hui. J'oubliais de te dire que je t'écris pour te souhaiter la bonne année, je te souhaite d'être toujours bonne et sensible, et de lire plus de volumes que de faire de paires de bas. Réponds-moi sur tout cela. Le bonjour à Barbier, recommande lui mes fusils.

(1) Cousin de Beyle. Voir *Brulard*, p. 117.

28 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 11 *nivôse an XI.*

(*1er Janvier 1803*)

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité ;
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je me prie en pleurant d'oser rompre ma chaîne,
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit assservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie ;
Il va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami, pour vivre et pour souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traine au tombeau, de souffrance en souffrance
Et la mort, de nos maux le remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous !

Ne sens-tu pas ces vers pénétrer doucement dans ton âme, s'y étendre et bientôt y régner ? Pour moi, ils me paraissent les plus touchants que j'aie encore lus dans aucune langue. Je voulais d'abord les copier pendant qu'ils me sont encore présents, pour te les envoyer dans ma première lettre ; mais je suis devant ma table, j'ai une demi-heure à moi, comment ne pas écrire à celle à qui je voudrais toujours parler ? J'ai le projet de t'aller voir au commencement de thermidor ; je voulais d'abord n'y aller qu'un mois plus tard, mais quelle folie ! Nous avons si peu de jours à vivre, et peut-être bien moins à passer ensemble ! Hâtons-nous de jouir, vivons ensemble, coulons nos jours au sein de l'amitié. Je m'instruis ici, à la vérité ; mais que la science est froide auprès du sentiment ! Dieu, voyant que l'homme n'était pas assez fort pour sentir toujours, a voulu lui donner la science pour le délasser des passions durant sa jeunesse, et pour l'occuper dans ses derniers jours.

Malheureux et bien à plaindre, le cœur froid qui ne sait que savoir ! Hé ! que me sert de savoir que le soleil tourne autour de la terre, ou

la terre autour du soleil, si je perds, à apprendre ces choses, les jours qui me sont donnés pour en jouir ? Telle est la folie de bien des hommes, ma chère Pauline ; mais elle ne sera pas la nôtre

J'oubliais de te dire de qui sont ces vers si doux que je t'envoie : André Chénier les composa peu de temps avant la Terreur qui le fit périr.

Je ne veux pas demeurer un jour à Grenoble, parce que rien ne fait de la peine à l'âme comme de sentir sa ... (*déchiré*) rapetissée. Je suis logé au sixième, mais en face de cette... (*déchiré*) colonnade du Louvre. Chaque soir, je vois successivement le soleil, la lune et toutes les étoiles se coucher derrière ces galeries qui ont vu le grand siècle. Je m'imagine voir les ombres du grand Condé, de Louis XIV, de Corneille, de Pascal cachées derrière ces grandes colonnes, voir passer avec intérêt les hommes leurs descendants, et promettre aux malheureux un asile au milieu d'eux.

Dès que je serai arrivé, nous irons à Claix, où nous expliquerons le Tasse, si tu sais assez d'italien pour cela.

Je me souviens de *Zadig* : c'est un petit roman de Voltaire, qui a voulu y prouver plusieurs vérités philosophiques que tu ne comprendrais peut-être pas encore. Cependant tu peux prier notre grand-papa de te le lire ; il t'expliquera les choses hors de ta portée.

Continue à me faire des questions : je serai plus exact à l'avenir ; mais j'avais perdu ta lettre en déménageant, c'est ce qui avait retardé ma réponse.

29 — E

A EDOUARD MOUNIER

Paris, 21 *nivôse XI.*
(*11 Janvier 1803*)

Qu'aurais-je pu vous dire, mon cher Mounier, pendant six mois de ma vie passés dans la folie la plus complète ? Je l'ai enfin connue cette passion que ma jeunesse ardente souhaita avec tant d'ardeur. Mais à présent que l'aimable galanterie a pris la place de ce sombre amour, après avoir été tant plaisanté par mes amis, je puis en plaisanter avec vous. Oui, mon ami, j'étais amoureux et amoureux d'une singulière manière, d'une jeune personne que je n'avais fait qu'entrevoir, et qui n'avait récompensé que par des mépris la passion la mieux sentie.

Mais enfin tout est fini ; je n'ai plus le temps de rêver, je danse presque chaque jour. En qualité de fou, je me suis mis sous la tutelle de mes amis, qui n'ont trouvé d'autre moyen de me guérir que de me faire devenir amoureux. Aussi suis-je tombé épris d'une femme de banquier très jolie ; j'ai dansé plusieurs fois avec elle, je me suis fait présenter dans ses sociétés, je viens de lui écrire ma cinquième lettre, elle m'en a renvoyé trois sans les lire, elle a déchiré la première, suivant toutes les règles, elle doit lire la cinquième et répondra à la sixième ou septième (1). Elle a épousé il y a six mois le brillant équipage et les deux millions d'un badaud qui a la platitude d'en être jaloux, jaloux d'une femme de Paris ! il prend bien son temps ; aussi je compte bien m'amuser avec cet animal là. Il m'a donné une comédie impayable avant-hier. Malli m'avait donné son mouchoir et son argent à garder ; elle est sortie beaucoup plus tôt qu'elle ne m'avait dit, ce qui a fait que Monsieur son mari m'est venu chercher à une contre-danse que je dansais à l'autre bout de la salle, pour me demander les *affaires* de sa femme. Il était si plaisamment sérieux en faisant ce beau message, que tout le monde a éclaté ; j'en ris encore en vous l'écrivant. Hier soir, il m'a boudé et, comme je disais que j'étais charmé que l'usage de l'épée et des habits brodés revînt, il a dit, d'un air judicieux, que ce n'était qu'un moyen de plus donné aux étourdis pour troubler la société.

Tout le monde me félicite sur la rapidité de mes progrès. Je suis le premier amant de Mme B.; des gens qui valaient beaucoup mieux que moi ont été refusés ; je me dis ça à tout moment pour tâcher de me rendre fier, mais en vérité ces jouissances d'amour-propre sont bien courtes. Je jouis un instant lorsque, penché sur les bras de sa bergère, je la fais sourire, ou lorsque je fais un petit homme avec le bout de son mouchoir ; mais lorsque mon orgueil veut me féliciter de la différence de mes succès cette année et l'année dernière, je deviens rêveur, je me rappelle le charmant sourire de celle que j'aime encore, malgré moi ; je sens des larmes errer dans mes yeux à la pensée que je ne la reverrai jamais ; — mais convenez que je suis bien sot ; ne me revoilà-t-il pas dans mes anciennes lubies. Mais cette fille, que m'a-t-elle fait après tout, pour être tant aimée ? elle me souriait un jour, pour avoir le plaisir de me fuir le lendemain ; elle n'a jamais voulu permettre que

(1) Rapprochez de ces lignes la fameuse recette du *Rouge et Noir*, pp. 401-402 (Edit. 1855). (F. C.)

je lui dise un mot ; une seule fois j'ai voulu lui écrire, elle a rejeté ma lettre avec mépris ; enfin, de cet amour si violent, il ne me reste pour gage qu'un morceau de gant. Convenez, cher Mounier, que mes amis ont raison, et que, pour un officier de dragons, je joue là un brillant rôle. Encore si elle m'eût aimé ; mais la cruelle s'est toujours fait un jeu de me tourmenter ; non, elle n'est que coquette ; aussi je l'oublie à jamais, et je la verrais dans ce moment que je serais aussi indifférent pour elle, qu'elle fut pour moi dans le temps de ma plus vive ardeur.

Mais, pardon, mon ami, je vous ennuie de mes folies, c'est pour la dernière fois ; je sens que je l'oublie. Est-ce que je n'aurai pas le plaisir de vous embrasser cet hiver ? Venez un peu voir notre Paris à présent qu'il est dans son lustre ; je suis sûr que tout philosophe que vous êtes, il vous plaira beaucoup plus qu'au printemps. Dans tous les cas j'espère que nous vendangerons ensemble dans notre Dauphiné. Venez, mon cher Mounier, comparer nos gais paysans de la vallée avec vos Bretons. Est-ce que Mlle Victorine ne sera pas de la partie ? Dans tous les cas présentez-lui mes hommages, et croyez à l'*endless friendship of.*

H. B.

30 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 2 *pluviôse*, *an XI.*
(*22 Janvier 1803*)

Ma chère Pauline, j'ai écrit hier à mon papa pour le prier de m'envoyer divers effets d'habillement. Je te prie instamment de faire tout ce qui dépendra de toi pour me les faire envoyer le plus tôt possible. Imagine-toi,

Ce récit sans horreur se peut-il écouter !

que, faute de costume, j'ai refusé, depuis vingt jours, onze bals charmants. Après cela, je ne te dis plus rien ; je te vois d'ici voler pour m'envoyer mes cravates et mes bas de soie. Prie mon papa de m'envoyer encore une douzaine de gants, six blanches, six jaunes. Comme Grenoblois, tout le monde m'en demande, et ces petites bêtises portent souvent une belle graine.

Je t'écrirai un de ces jours une lettre de huit pages, quatre sur

l'anglais et tes études en général. Je n'ai qu'un mot à te dire : il n'y a que deux moyens d'échapper à l'ennui quand on n'agit pas, ou un homme d'esprit dont la conversation vous amuse, ou un livre qui plaise. Mais mille causes peuvent éloigner de vous l'homme aimable, et, d'ailleurs, ils ne sont pas communs ; le goût de la lecture vous fait trouver partout des causes de plaisir. J'ai souvent pensé que, si les hommes doivent aimer la lecture, les femmes doivent l'adorer. Regarde combien les femmes de cinquante ans sont bêtes et s'ennuient à Grenoble. Eh bien, ici, je vais passer ma soirée tous les mardis chez une femme de soixante-deux ans. Il y a beaucoup de gens aimables chez elle, et cependant je ne suis jamais si heureux que quand je suis assis sur son marchepied à la faire rire par mes observations sur la sagesse humaine. Nous sommes chez elle dix hommes dans ce cas. Quel sort aimes-tu mieux, celui de l'ennuyeuse, médisante, bégueule vieille de Grenoble, ou celui de la femme aimable de Paris ? Je loue le courage que tu te sens de lire Velly et compagnie ; mais il faut mieux t'appliquer ; la raison la voici : j'étais plus instruit que toi quand je le lus et il ne m'en reste rien. Lis tous les ouvrages de Vertot, particulièrement ses *Révolutions romaines* ; lis Plutarque ; si le style d'Amyot te dégoûte, prie notre bon papa de t'avoir la traduction de Dacier. Plutarque est le livre par excellence : qui le lit bien trouve que tous les autres n'en sont que des copies.

Je t'enverrai bientôt la *Grandeur des Romains* et les *Conjurations* de Saint-Réal. Tu peux lire les histoires de Millot : elles sont froides, plates, etc.; mais elles sont courtes et exactes. Surtout point de Velly qui n'est qu'ennuyeux.

Lis Quinte-Curce traduit, la *Vie de Charles XII*. Lis beaucoup Corneille et Racine. Je lis, chaque soir, avant de me coucher, quelque fatigué que je sois, un acte de Racine pour apprendre à parler français. Les jours où je n'ai pas mon maître d'anglais (1) je lis, en me levant, une pièce de Corneille. Sur quoi, je t'observerai, que ce sont les bonnes qu'il faut lire : *Horace*, *le Menteur*, *Cinna*, *Rodogune*, *le Cid*.

De Racine, il ne faut lire habituellement ni *les Frères ennemis*, ni *Alexandre*, ni *Esther*.

Je te conseille fort de lire, chaque jour, un acte de Racine ; c'est le seul moyen de parler français, et ne crois pas qu'on parle bien à Gre-

(1) Le père Jeky, franciscain irlandais, *Journal*, p. 17-18.

noble ; j'ai toutes les peines du monde à me corriger; on dit à Grenoble: *il fallait que j'allas*, pour *il fallait que j'allasse.*

On prononce pére mére, bétise ; il faut dire père, mère, bêtise ; comme s'il y avait *paire*, *maire*, *baitise* ; en général, tu ne prononces pas les accents, et puisqu'ils y sont, il faut les faire sentir.

Adieu, quand je t'écris, je ne puis plus finir. Je te recommande de faire partir mes effets et de lire Racine.

31 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 9 *pluviôse*, *an XI*
(*29 Janvier 1803*)

Je suis triste, ma chère Pauline : je viens me consoler avec toi. Je vais te parler des principes moraux de la littérature, c'est-à-dire de ce qui constitue le beau, et de ce qui a engagé les grands hommes à produire le beau. Comme je ne fais pas de brouillon, il est possible que, malgré toute mon attention à être clair, tu ne me comprennes pas à la première lecture ; je t'invite donc à conserver mes lettres ; mais prends bien garde de les laisser voir à quelqu'un. Tu pourras les lire à Caroline.

Hors la géométrie, il n'y a qu'une seule manière de raisonner, celle des faits.

En parcourant la liste des grands hommes en tout genre, on s'aperçoit que les nations pauvres ont toujours été et plus avides de gloire et plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes. Les peuples les plus heureux sont les peuples pauvres ; car ils sont les plus vertueux, et il n'y a qu'un chemin au bonheur sur la terre, c'est la vertu. Les scélérats paraissent quelquefois heureux de loin ; mais, quand on les approche, on s'aperçoit qu'ils sont rongés de remords et de craintes. Là-dessus, rappelle-toi Pygmalion, ce cruel roi de Tyr, peint dans *Télémaque*. Plus un homme à de besoins, plus il donne de prise à la tyrannie ; plus une femme a de besoins, plus elle donne de prise au vice.

En Angleterre, il y a un parti de l'*opposition* souvent formé par les gens vertueux ; demande des détails là-dessus au grand-papa et au papa. Ce parti de l'opposition est opposé au parti de la cour, qui tend

sans cesse à augmenter le pouvoir du roi, et, par conséquent, à faire de l'Angleterre, d'abord une monarchie, et ensuite un état despotique. Il y a environ quarante ans que M. Walpole, ministre du roi, voulut attirer dans le parti de la cour un honnête homme qui était de l'opposition. Il va le voir :

— Je viens, lui dit M. Walpole, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir rien fait pour vous, et vous offrir un emploi convenable à votre mérite.

— Milord, lui répliqua le citoyen, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.

On lui sert au même instant un hachis fait avec des restes de gigot dont il avait dîné. Se tournant alors vers M. Walpole :

— Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas soit un homme que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu, c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.

M. Walpole se retira confus. Si cet homme avait aimé les grands repas, il y a gros à parier qu'il se serait laissé tenter.

Deux causes m'ont fait étudier, la crainte de l'ennui et l'amour de la gloire. C'est l'envie de m'amuser ou la crainte de l'ennui qui m'ont fait aimer la lecture dès l'âge de douze ans. La maison était fort triste ; je me mis à lire et je fus heureux : les passions sont le seul mobile des hommes ; elles font tout le bien et sont le mal que nous voyons sur la terre.

On a de la passion pour un objet lorsqu'on le désire continuellement ; on a une passion forte pour ce même objet, lorsque la vie nous paraît insupportable sans lui. De là, la conduite de Curtius qui se précipita, à Rome, dans le gouffre ouvert au milieu de la place publique : il préférait le bonheur public et la gloire à la vie, et il se tua. (1)

Pierre Corneille aurait autant aimé ne pas vivre que de vivre sans gloire, et il fit *Cinna*.

Démosthène ne pouvait pas vivre sans être un grand orateur, mais il était bègue : un autre se serait arrêté à cet obstacle ; lui, se met des petits cailloux dans la bouche et va tous les jours passer deux heures au bord de la mer.

Les grandes passions viennent à bout de tout : de là, on peut dire que, quand un homme veut *vivement* et *constamment*, il parvient à son but

(1) Cf. Lettre du 28 décembre 1829.

Pour parvenir à comprendre quelque chose, il faut y fixer toute son attention.

Il est à remarquer que tous les hommes parviennent à faire ce qui leur est absolument nécessaire. Quoi de plus difficile que d'apprendre à lire, et cependant les plus badauds savent lire. Donc, quand un enfant n'apprend pas une chose, c'est la faute de ses instituteurs, qui ne lui font pas désirer de savoir cette chose ; là-dessus, leur bêtise est grande : l'instituteur de Gaëtan lui dit tout le jour qu'il faut qu'un homme sache le latin ; le pauvre Gaëtan ne voit point la preuve de cela, et il ne fait point de progrès. Si l'homme au grand nez qui lui montre le latin se donnait la peine d'étudier son caractère, il verrait qu'il est gourmand ; il n'aurait rien de plus pressé que de faire un tarif, il écrirait d'abord :

« Quand Gaëtan n'aura pas du tout travaillé, il dînera avec de la soupe, du pain et de l'eau ;

« Lorsqu'il saura ses leçons, il mangera des légumes ;

« Lorsqu'il aura bien fait sa version, il aura du gigot ;

« Enfin, quand il saura ses leçons et aura bien fait sa version et son thème, il mangera de ce qu'il voudra. »

Il serait possible que, avec ces sept lignes, on fît du pauvre Gaëtan, dont tout le monde se moque, un des plus grands génies de la terre : la gourmandise lui ferait apprendre le latin ; cela fait, on verrait quel est son goût dominant, et, en s'en servant, on lui ferait apprendre l'histoire, la géométrie et la morale. Alors, il verrait qu'il est de son intérêt d'être homme d'esprit ; il sentirait quel est son bonheur d'avoir un grand-père tel que le nôtre, et il n'aurait plus besoin de personne.

Tu dois t'appliquer à chercher quelles sont les choses qui peuvent faire ton bonheur ; tu verras enfin que c'est la vertu et l'instruction; Quand tu seras convaincue de ces deux mérites, je ne suis plus en peine de toi, tu te trouveras vertueuse et instruite sans t'en douter. Tu l'es déjà beaucoup plus que tu ne le crois. Quand j'ai quitté Grenoble, je connaissais trois jeunes filles plus instruites que toi ; tu as déjà passé les deux premières, il n'y a plus que la troisième qui te soit supérieure. Elle est parvenue au rare bonheur qui la distingue en *examinant* tout ce qu'on lui dit et en ne croyant (la religion exceptée) que ce qu'on lui prouvait.

Tout homme qui croit, parce que son voisin lui dit : *Croyez* ! est un butor.

Tous les paysans et les ouvriers travaillent parce qu'ils sont animés

par le désir vif de ne pas manquer de pain sur leurs vieux jours ; plus ils ont cette crainte, plus ils travaillent ferme.

Sont-ils assurés de ne pas manquer de pain, ils veulent avoir une veste plus belle que celle de leur voisin, et d'un aussi beau drap que celle du maire du village ; mais, comme ils le désirent moins vivement qu'ils ne désiraient avoir du pain, ils travaillent moins bien ; de là tant de paysans qui parviennent à avoir deux journaux de terre et qui s'arrêtent là.

Quand tu verras un homme qui ne désire plus rien *vivement*, sois sûre que la fortune ou la gloire de cet homme ne croîtra plus.

D'après ce principe, tu peux juger à Claix des paysans qui feront fortune.

Barnave et Mounier n'étaient que de petits avocats comme tous ceux de Grenoble, et ils sont parvenus à la gloire. Sur quoi, je t'observerai que la gloire est beaucoup plus grande à Paris qu'à Grenoble parce que Grenoble est plein de leurs anciens confrères, qui pour la plupart, sont jaloux d'eux.

Il y a une règle sure pour savoir si l'on est né pour la gloire : si l'on hait les gens supérieurs avec lesquels on vit, on sera toujours médiocre. — Donc, un homme qui est jaloux de tout le monde, sera toujours un pauvre homme.

Barnave me servira encore à te prouver que les hommes animés d'une grande passion l'emportent toujours sur les hommes qui ne le sont pas. Certainement, M. Barthélemy d'Orbane (celui qui m'a montré les grimaces) (1) était, au commencement de la Révolution, plus instruit que Barnave. Cependant, quelle différence entre ces deux hommes ! dans dix ans, on ne parlera plus de M. Barthélemy d'Orbane et on citera encore dans cent ans Barnave comme un grand homme moissonné dans sa jeunesse. Tu peux même remarquer qu'en parlant, on dit déjà *Monsieur d'Orbane* et qu'on dit Barnave tout court.

Tu auras peut-être la curiosité de me demander quels sont les hommes supérieurs de Grenoble dans ce moment-ci : je te répondrai *Gros* (2) et *Plana* (3), ce jeune homme qui devait t'apporter de la musique

(1) Vie de Henri Brulard, p. 51.

(2) Georges Gros, professeur de mathématiques de Beyle. Voir sur lui : Colomb : *Notice biographique*, p. XVII-XVIII ; *Journal* et *Brulard*, passim.

(3) Un des amis et condisciples de Beyle. Voir *Journal*, p. 20.

d'Italie. Gros serait devenu un Lagrange, s'il avait cultivé sa science, mais il préfère la chasse. Pour Plana, si rien ne le détourne, il sera un grand homme dans dix ans ; j'ai le plaisir d'être son ami intime.

Après les hommes de génie, viennent, selon moi, les philosophes pratiques, qui savent trouver le bonheur malgré tous les obstacles ; j'ai le plaisir infini de pouvoir te dire que je crois mon père à la tête de ces hommes-là à Grenoble.

Adieu, ma chère Pauline ; voilà une bien longue lettre ; médite-la et surtout garde-toi de la montrer ; car elle nous ferait des ennemis de tous les Grenoblois et autres sots qui t'entourent. Tu peux lire l'article Gaëtan à Caroline ; persuade-lui, sans avoir l'air de le désirer, que les talents peuvent consoler de l'absence de la beauté et qu'en général, à trente ans, j'aime mieux une femme laide que jolie. La jolie ne l'est plus, et, comme elle ne s'est pas instruite, et qu'on l'a toujours flattée, elle est insupportable. La laide, au contraire, a plus d'avantages que jamais, et, si elle a su se garantir de la médisance, est adorée.

Toute la ville de Paris juge en ce moment le procès de la beauté et des talents. Tu peux voir, dans les journaux, qu'on va recevoir aux Français ou la belle Mademoiselle Georges, ou Mademoiselle Duchesnois, (1) pleine du plus grand talent, mais très laide. Quoique, sur vingt hommes, il y en ait dix-neuf incapables de juger Mademoiselle Duchesnois, et que l'effet de la beauté soit général, il paraît cependant que Mademoiselle Duchesnois l'emportera.

Bonsoir.

32 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 10 *Pluviôse an XI.*
(*30 Janvier 1803*)

Je viens encore t'écrire, ma chère Pauline, et encore pour me guérir d'un mouvement d'impatience. Il se forme, ici, à la porte des spectacles, les jours qu'ils sont intéressants, une *queue*, c'est-à-dire une longue file d'amateurs qui prennent leur billet chacun à son tour.

(1) Beyle fut lié avec Mlle Duchesnois. Voir *Journal*, 247-263.

Comme il fait très froid, il est pénible d'attendre deux heures, au grand air, un billet de parterre. Un de mes amis, qui a un domestique, l'y a envoyé ce soir ; mais il n'est pas revenu, de manière que je viens de passer deux heures à attendre. Je voulais aller voir *l'Homme du jour*, comédie en cinq actes, en vers, de Boissy, et *les Femmes*, comédie de Demoustier ; j'y mettais d'autant plus de peine que Fleury et Mademoiselle Contat jouent dans les deux pièces et que je voulais me distraire.

Tu sais que j'ai toujours craint de mourir poitrinaire ; tout autre genre de mort ne m'effraye point ; celle-là me glace. Hier soir, en rentrant à onze heures, ayant la vue fatiguée, je me mis à déclamer et je me rompis une petite veine. Ce matin et ce soir, j'ai craché un peu de sang ; il ne m'en a pas fallu davantage pour me croire poitrinaire. Tu sais comme mon imagination trotte ; mais, enfin, je viens de tâcher de me raisonner, et, au lieu de jurer, je me suis mis à t'écrire : je m'en vais encore te parler métaphysique littéraire.

Je t'ai dit qu'on avait observé que l'homme n'étudiait que pour se soustraire à l'ennui. Souvent, lorsque nous nous ennuyons, notre génie est déterminé par le premier objet qui s'offre à nous. Je m'en vais te prouver cela par des faits, c'est la meilleure des vérifications : je te parlerai d'abord de notre compatriote le célèbre Vaucanson, dont tu peux voir un beau buste à la Bibliothèque. Sa mère, qui était dévote, avait un directeur ; il habitait une cellule à laquelle la salle de l'horloge servait d'antichambre ; la mère rendait de fréquentes visites à ce directeur ; son fils l'accompagnait jusque dans l'antichambre ; c'est là que, seul et désœuvré, il pleurait d'ennui, pendant que sa mère se confessait. Cependant, comme on pleure et qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut, comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson, bientôt frappé du mouvement toujours égal du balancier, veut en connaître la cause : pour cela, il s'approche de la caisse de l'horloge ; il voit à travers les fentes l'engrènement des roues, découvre une partie de ce mécanisme, devine le reste, projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau et du bois, et fait enfin une horloge qui allait. Flatté de ce succès, il appliqua de plus en plus son attention à la mécanique, et fit enfin le fameux flûteur. Prie le grand-père de te parler de ce grand homme, qu'il a connu.

Shakspeare (prononce Chéquspire) était marchand de laine à Stratford en Angleterre ; il aimait la chasse, qui était alors défendue en

Angleterre comme en France avant la Révolution ; il tua un daim dans le parc du seigneur de Stratford, qui lui fit payer l'amende. Lui, piqué de cela, lui vola quelques daims et s'enfuit à Londres. Là, n'ayant pas le sou, il se fit gardien de chevaux à la porte du théâtre, ensuite comédien, ensuite auteur. C'est donc à son amour pour la chasse et à la bêtise du seigneur de Stratford qu'il dut son génie.

C'est un hasard à peu près semblable qui décida le goût de Molière pour le théâtre. Son grand-père aimait la comédie ; il l'y menait souvent ; le jeune homme vivait dans la dissipation : le père, s'en apercevant, demande en colère si l'on veut faire de son fils un comédien ? — « Plût à Dieu, répondit le grand-père, qu'il fût aussi bon acteur que Montrose ! » Ce mot frappe le jeune Molière ; il prend en dégoût le métier de tapissier, et la France doit son plus grand comique au hasard de cette réponse.

Milton, l'auteur du sublime *Paradis perdu*, était employé auprès de Cromwell ; cet usurpateur meurt ; son fils Richard lui succède ; il est badaud, on le chasse de l'Angleterre ; Milton perd sa place ; il est emprisonné, puis relâché, ensuite forcé de s'exiler ; il se retire à la campagne, où, n'ayant rien a faire, il compose, pour se désennuyer, *the Paradise lost.* (1)

On acquiert un grand esprit, non pas en apprenant beaucoup *par cœur*, mais *en comparant beaucoup* les choses qu'on voit ; il faut beaucoup méditer, et, quoi qu'on voie, tâcher d'en savoir la cause.

Les Athéniens exilent Aristide, le méritait-il ? Ou, s'ils en étaient jaloux, pourquoi en étaient-ils jaloux ?

En société, qui sait le plus de traits d'histoire, de bons mots, d'anecdotes curieuses, est le plus agréable. Buffon, Corneille, La Fontaine ne s'abaissaient pas à tout cela ; aussi on était étonné de ne pas les voir briller en société ; les badauds s'en étonnaient, ils faisaient pas attention que l'esprit qui vous fait admirer par la postérité est très différent de celui qui vous rend amusant dans un cercle.

Je puis te donner comme des vérités générales :

1e Que toutes nos idées nous viennent par nos sens ;

2e Que la finesse plus ou moins grande des cinq sens ne donne ni plus ni moins d'esprit. Homère, Milton étaient aveugles ; Montesquieu, Buffon avaient la vue très basse ;

(1) Ces anecdotes sont plus ou moins légendaires, celle qui concerne Milton est tout à fait fausse. Imagine-t-on l'auteur du « Paradis Perdu », ce poète-né, écrivant son poème pour se désennuyer ?

3e Que l'éducation seule fait les grands hommes, par conséquent, qu'on n'a qu'à le vouloir pour devenir grand génie. Il faut s'appliquer à une science et la méditer sans cesse. Je te conseille de lire et de méditer Plutarque : il t'apprendra en même temps l'histoire, et à connaître les hommes.

Pour acquérir beaucoup d'esprit, il faut beaucoup comparer, c'est-à-dire observer, alternativement et avec attention, l'impression différente que font sur toi des objets quelconques.

La Fontaine devint bon fabuliste, en comparant beaucoup les fables des auteurs qui l'avaient précédé.

Compare la fable : *Maître corbeau*, etc., à celle des *Animaux malades de la peste* ; et dis-moi dans une de tes lettres laquelle tu préfères.

33 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, février 1803.

Ma chère Pauline, en général, pour bien faire le plus, il faut savoir faire le moins. Ainsi, pour bien marcher, il faut savoir danser ; pour avoir un son de voix agréable, il faut savoir chanter ; de même, pour bien lire les vers, il faut savoir un peu déclamer. Je te prie donc, ainsi que Caroline, de chercher dans les œuvres du grand Corneille, sa sublime tragédie de *Cinna* et d'apprendre par cœur le récit que Cinna vient faire à Emilie, de la manière dont il a ourdi la conspiration contre Auguste. C'est un morceau qui, outre qu'il est très bon à déclamer, te donnera une juste idée des proscriptions des triumvirs, qu'on cite si souvent et qu'on connaît si peu.

Tu chercheras aussi *Andromaque*, tu prendras la scène huitième du troisième acte, tu commenceras à ce vers :

Dois-je les oublier s'il ne s'en souvient plus ?

et tu apprendras le reste du rôle d'Andromaque dans cette scène.

Je vous recommande bien à toutes deux d'apprendre ces deux morceaux ; ils sont dans des genres opposés, ce qui me donnera le moyen de vous faire connaître l'expression des sentiments les plus opposés, dans Cinna la haine, dans Andromaque l'amour maternel.

Mille fois le jour, quand je pense à toi, il me vient des idées comme celles-ci qui peuvent t'être utiles ; mais je renvoie toujours à la première lettre que je t'écrirai, et, quand j'en trouve le moment, je ne songe plus à ce que j'avais mis en réserve ; enfin, aujourd'hui, j'ai pris la résolution de t'écrire en quelque lieu que je me trouvasse, et je t'écris cette lettre du Collège de France, où je viens voir le petit Legouvé (1).

Adieu, mes chères sœurs ; aimez-moi comme je vous aime ; suivez mes conseils, et nos études fixées prochaines seront aussi utiles à vos esprits que charmantes à nos cœurs.

34 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 19 *pluviôse*, *an XI.*
(*8 Février 1803*)

Je reçois ta lettre du 14, ma chère Pauline ; je ne saurais te peindre mon ravissement, je vois que nous sommes faits l'un pour l'autre : nous avons le même esprit. *Athalie*, en effet, n'est point la meilleure pièce de Racine ; elle est souverainement immorale en ce qu'elle autorise le prêtre à se soulever contre l'autorité, et à massacrer les magistrats, et c'est précisément par ce défaut majeur qu'elle plaît tant aux tartufes du siècle.

La *Grandeur des Romains*, que je te conseillais, est, en effet, celle de Montesquieu ; tu ne saurais trop relire cet excellent ouvrage ; je t'observerai à ce propos que l'étude de l'histoire n'est bonne qu'à deux choses :

La première est de faire connaître les hommes : cette connaissance se nomme philosophie, mot tiré du grec et qui signifie *amour de la sagesse* ;

La deuxième est la connaissance de certains faits qu'on cite souvent dans la société et qu'il serait ridicule de ne pas savoir.

J'espère que cette seconde utilité ne te touchera guère. Je ne trouve rien de si plat que la vanité, elle est presque toujours l'indice d'un petit caractère. L'homme qui cherche sa propre estime et celle des

(1) Voir *Journal*, p. 23-24.

grands hommes de son siècle, doit toujours se supposer en présence des Aristide, des Scipion, des César, etc., et une fois qu'il croit mériter leur approbation, il ferme son oreille aux aboiements des butors. Je te recommande toujours la lecture de Plutarque, de Dacier. Tu verras, dans la vie de Brutus, le meurtrier de César, quelle était sa femme Porcie ; il me semble qu'elle vaut un peu mieux que les caillettes du jour.

On prend peu à peu les habitudes et les manières de voir des personnes avec qui l'on vit habituellement.

Cette maxime est générale et sans exception ; garde-toi donc de vivre dans la société d'animaux dont tu me parles. Réfléchis là-dessus et suis les conseils de notre papa.

J'aime beaucoup mieux que tu apprennes l'italien que l'anglais ; cette première langue se rapproche beaucoup des langues grecque et latine, les plus belles qui aient existé : nous parlerons beaucoup de cela ; je te ferai voir qu'il n'y a réellement que deux langues différentes, la grecque et la française : la première permet les inversions, la seconde exige l'ordre direct. Supposons que tu veuilles me transmettre cette pensée : « Bacon est un grand philosophe ; » en français, tu ne peux dire que : « Bacon est un grand philosophe ; » et en grec, tu pourrais dire : « Bacon est un grand philosophe ; » « Philosophe un grand Bacon est ; » Est un grand philosophe Bacon ; » « Bacon philosophe un grand est. » Etc., etc.

Tu sens combien ces langues doivent prêter à la poésie : l'italien a un peu cet avantage. Je t'écrirai bientôt pour te donner, sur l'étude des langues, les principes de Dumarsais (1), un des plus grands grammairiens qui aient existé, dont tu peux lire l'éloge à la tête du septième volume de l'Encyclopédie.

Le plus grand des poètes comiques, le divin Molière a dit :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Rien de pire, en effet, que la fausse science ; tâche de t'en garantir d'ici aux fériés. Ce que je te recommande, c'est (excepté la religion) de ne rien croire sans examen : rien ne rend ridicule comme de répéter les sottises des autres. Ne parlons jamais de ce que nous ne savons pas ; mais, quand nous parlons, ne disons que ce que nous croyons,

(1) César Chesneau Du Marsais, né à Marseille en 1676, mort à Paris en 1756. Diderot et d'Alembert lui confièrent la rédaction des articles de grammaire de *l'Encyclopédie.*

et que nous sommes prêts à démontrer. Je m'occupe une demi-heure chaque soir, en rentrant, à te copier divers passages des meilleurs auteurs que je t'enverrai bientôt.

Notre papa a un *Dictionnaire historique des grands hommes*, dont tu peux tirer grand parti pour ton instruction ; cherches-y les vies d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Lucain, de Tibulle, de Tacite, de Cicéron, du Tasse, de l'Arioste, du Dante, de Pétrarque, de Machiavel, de Milton, de Cervantès, de Camoëns, de Molière, de Pierre Corneille, de Racine, de Shakspeare, de La Fontaine, de Boileau, de Montaigne, de J.-J. Rousseau, de Fénelon, de Bossuet, de Buffon, de Montesquieu ; en tout, vingt-sept, et fais de chacune un extrait de vingt lignes de cette forme :

« J.-B. Poquelin, qui prit ensuite le nom de *Molière*, naquit à Paris en 1620 (il y a cent quatre-vingts ans en 1800) ; il était fils d'un tapissier employé chez le roi ; il fut auteur comique et acteur : il donna *l'Etourdi*, sa première pièce, en 1658, étant pour lors âgé de trente-huit ans ; il mourut d'un vomissement de sang à cinquante-trois ans, en 1673, et composa trente-trois pièces en moins de quinze ans. Les meilleures sont *le Tartufe* et *le Misanthrope*. C'était le meilleur des hommes, et la postérité le regarde comme un des plus grands qui aient existé. »

Une fois que tu auras composé ces vingt-sept vies, comme celle de Molière et aussi simplement, tu pourras les copier dans un petit cahier, et les relire quelquefois ; cela nous sera très utile pour le cours de littérature que je compte faire avec toi cet automne.

Après les excellentes *Révolutions romaines* de Vertot, je te conseille de lire l'Histoire de Condillac : tu le trouveras froid et moins amusant, mais il raisonne parfaitement et c'est un grand mérite. Tu pourras lire *le Siècle de Louis XIV*, de Voltaire ; lis *les Caractères*, de La Bruyère.

Supplie à deux genoux mon papa de te faire bien vite cesser l'étude de l'astronome Ptolémée ; le sot abbé Raillanne (1) eut la bêtise de me l'apprendre, et il est cause que j'ai de fausses idées en astronomie. Cesse Ptolémée dès demain ; rien de pernicieux comme de s'empoisonner l'esprit avec des faussetés. Cette étude me donne une bien mauvaise opinion de ceux qui te la font faire ; qu'ils se procurent l'*Abrégé d'astronomie*, de J. Lalande, un volume in-8 ; les bons

(1) Voir *Henri Brulard*, passim, et Pierre Avril, *Minerva*, 1er mars 1903.

principes sont exposés d'une manière saine ; tu verras que c'est la terre qui tourne, et que le soleil ne tourne que sur son axe. Dis-moi le nom des ignorants qui te font enseigner Ptolémée.

L'ancien proverbe qui dit : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, » est très juste et mérite d'être médité et bien compris. On ne comprend, en effet, que les idées qui s'approchent des nôtres, et on trouve toujours ridicules et odieuses celles qui ne ressemblent pas aux nôtres. De là vient que, ayant des idées très différentes de celles de la société dont tu me parles, ils te semblent ridicules. A quoi bon, en effet, perdre à jouer et à dire des niaiseries et des faussetés, un temps si précieux et qui ne revient pas ? Tu es dans ta dix-septième année : songe qu'elle passe pour ne plus revenir, et que tu te reprocheras, dans trois ans, tous les moments que tu perdras à parler avec des gens qui n'ont que de fausses idées.

Tout homme regarde les actions d'un autre homme comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles lui sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes*. Cette vérité morale est générale et sans exception.

Tu pourras voir, par une conséquence de ce principe lumineux, que les hommes n'ont jamais donné le nom de *grand* qu'à celui qui leur a rendu un grand service, ou qui les a beaucoup amusés. On dit Henri le Grand en parlant de Henri IV, parce qu'il a fait le bonheur de la France et que les Français espèrent, par les honneurs qu'ils lui rendent, engager les rois à suivre son exemple.

On dit le Grand Homère parce que, de tous les poètes, c'est lui qui a fait le plus de plaisir aux hommes.

Tu remarqueras que la reconnaissance est toujours proportionnée aux bienfaits ; de là, les rois, de leur vivant, ont une grande réputation ; ils meurent, ils ne peuvent plus être utiles, leur réputation décroît chaque jour.

Si le poète a peint la nature sans ornements étrangers, et si, par cette raison, il continue à amuser les hommes, sa réputation, loin de diminuer, augmente.

Virgile, à la cour d'Auguste, était certainement effacé par cet empereur ; dans ce moment, on parle beaucoup plus de Virgile que d'Auguste ; dans mille ans, on parlera encore de Virgile, et Auguste sera oublié. Tu en vois la raison : les œuvres de Virgile plaisent toujours à ceux qui les lisent ; le peu de bien qu'a fait Auguste est détruit depuis longtemps.

Applique ce raisonnement à tous les grands hommes, et tu verras combien il est vrai que chaque homme juge tout par son intérêt.

35 — E

A EDOUARD MOUNIER.

Paris, 27 *ventôse XI*
(*18 Mars 1803*)

Savez-vous que vous vous conduisez très mal, mon cher Mounier. Je vous écris des lettres superbes, des lettres de quatre pages, et vous restez trois mois sans donner signe de vie ; cela est affreux ; à moins que vous ne soyez mort, je ne puis vous excuser. Et le sieur Pison qui part d'ici sans crier gare ! Vraiment vous devenez tous Bas-Bretons. Il faudra plus de six mois de séjour à Paris pour vous rappeler à votre ancien caractère. Donnez-moi des détails sur le carnaval de Rennes. Je me suis amusé ici comme un dieu. Si vous étiez ici je vous procurerais les plus jolies connaissances du monde. Je vais tous les mardis dans une maison où Mme Récamier vient ; on fait de la musique ; les mères jouent à la bouillotte, leurs filles à de petits jeux, et presque toujours on finit par danser. Le vendredi je vais au Marais, dans une société de l'ancien régime où l'on m'appelle M. de Beyle ; on y parle beaucoup de la religion de nos pères, et le charmant abbé Delille (1) nous dit des vers après boire. Le samedi, la plus jolie de mes soirées, nous allons chez M. Dupuy, où se trouvent des savants de toutes les couleurs, de toutes les langues et de tous les pays. Mlle Duchesnois y vient souvent avec son maître Legouvé ! On y parle *grec* ; sentez-vous la force de ce mot-là ? Si vous y étiez vous brilleriez. En vérité, je ne conçois pas comment vous pouvez habiter Rennes. Vous avez du crédit, venez à Paris. Ayez-y une place et vous ne regretterez pas vos Bretons.

Est-il vrai que vous venez cet automne à Grenoble ? cela serait délicieux. Nous partons d'ici neuf... à la fois. Je me donne des peines incroyables, trois fois la semaine, pour apprendre la gavotte pour pouvoir faire briller quelque jolie petite fille de notre country. Serez-

(1) Voir *Henri Brulart*, 238.

vous témoin de mes succès ? cette douce espérance ferait redoubler mes efforts.

Allons, mon cher Edouard, évertuez-vous et écrivez-moi deux pages de chronique scandaleuse. Savez-vous l'histoire du collier qui ne coûte que douze mille francs, quoiqu'il en vaille vingt-deux mille ?

Mille respects à M. votre père ainsi qu'à mesdemoiselles vos sœurs, et, je vous en prie, réponse.

Friendship and happiness.

H. B.,

rue d'Angeviller, n° 153.

36 — P

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 28 *ventôse an XI.*

(*19 Mars 1803*)

Ecris-moi donc des lettres plus longues, ma chère Pauline, les plus doux moments de ma vie sont ceux où je parle avec toi ; écris tes lettres à plusieurs fois et surtout sans chercher à faire des phrases ; car rien de pénible comme de faire de l'esprit, et, à la longue, on plante là ce qui est pénible. D'ailleurs, en tout genre, malheur à qui *tâche* ; ce qu'on fait avec peine ne plaît jamais. Voilà bien des maximes, mais c'est que je voudrais t'accoutumer à réfléchir ; car il n'y a que le bon sens qui dure. Plus je vois de femmes, plus je sens combien elles ont tort de ne pas étudier : j'entends étudier les choses agréables ; car l'ennui n'est bon à rien.

Sois persuadée qu'on peut se corriger de tout ; il n'y a qu'à se bien démontrer la nécessité d'une chose et l'on en vient à bout.

Je crois qu'il y a peu d'hommes qui aient aussi peu de dispositions que moi pour apprendre des langues. Cependant j'ai senti qu'il fallait les savoir, et, dans deux ans, je saurai bien le grec, le latin, l'anglais et l'italien (1).

Pourquoi apprends-tu l'italien ? c'est évidemment pour lire les bons ouvrages écrits dans cette langue : *la Gierusalemme liberata* est un des

(1) Beyle ne sut jamais bien l'anglais ; le peu qu'il en cite est toujours plein d'erreurs, mais il apprit l'italien avec plus de succès.

plus beaux. Il faut donc tout de suite le connaître et te le faire expliquer par ton maître. Voici comment :

J'ai écrit tout ce qui regarde la grammaire sur une feuille séparée pour que tu puisses le montrer. Emploie ma méthode sur-le-champ, sois sûre que, si ton maître y résiste, il est un *imposteur* qui t'apprend ce qu'il ne sait pas ; alors, il sera obligé d'étudier lui-même les quatre octaves du Tasse, il n'y a pas de mal à cela. Voilà comment je compte te faire travailler cet automne. Caroline apprend-elle aussi l'italien ? Je le voudrais bien ; inspire-lui-en l'envie, et dis-lui de m'écrire beaucoup plus souvent ; lis-lui mes lettres, si tu penses qu'elles puissent lui être utiles. Tâche de la faire penser. Tu apprendras toi-même en instruisant. Il y a quatre ans, j'appris les mathématiques en les montrant à X...

En général, je ne saurais trop vous répéter : *N'ayez aucun préjugé*, c'est-à-dire ne croyez jamais rien parce qu'un autre vous l'a dit, mais parce qu'on vous l'a prouvé ; car l'homme qui te dit une chose peut se tromper lui-même et encore plus vouloir te tromper : en tout, cherchons la vérité, il n'y a qu'elle qui dure ; j'aime mieux que tu saches une vérité de plus que d'avoir lu dix volumes d'histoire.

Lis les grands hommes de Plutarque, de Dacier ; cela se trouve partout, de même que la *Jérusalem*, qui te sera nécessaire pour ton travail. S'il n'y en avait point à Grenoble, prie notre papa de t'en faire venir une en quatre volumes in-18, imprimée à Avignon chez Villeneuve, comme celle que j'ai apportée à M. Daru ; elle me coûte neuf francs en Italie.

Lis l'abbé de Vertot, *Révolutions romaines*, *de Suède*, *de Portugal* ; lis l'*Histoire de la Révolution française*, par Fantin des Odoards ; c'est ce qu'il y a de plus intéressant pour toi ; nous en parlerons beaucoup ; ainsi lis plus tôt que plus tard. Arrange-toi pour aller à Claix dès que je serai arrivé, car j'aime les champs et point l'odeur de la boue. C'est au milieu des arbres que l'homme est le plus heureux ; tous les peuples en ont mis dans leur paradis, et surtout les Orientaux qui se connaissent en plaisirs. Les bons musulmans vont habiter après leur mort des jardins charmants ; tu as vu dans *Télémaque* que les Champs Elysées ont des bosquets, et, dans la Bible, la description du jardin d'Eden, qu'Adam et Eve habitèrent quelque temps. Ainsi rapprochons-nous de la campagne et lisons les auteurs qui en parlent, mais ceux qui en parlent bien et non point les amants *tartufes* de la nature, comme l'abbé Delille. Bernardin de Saint-Pierre a vraiment aimé les

champs ; prie le grand-papa de te lire quelques morceaux de ses études. Lis l'histoire du cheval, du renard, du paon, du rossignol, du cerf, dans M. de Buffon ; lis l'*Art poétique*, de Boileau. Fais-toi apporter d'Italie beaucoup de musique de Pergolèse, de Piccini, de Paesiello, mais surtout de Pergolèse. Apprends à danser de M. B... pour t'exercer, je te montrerai de charmants pas cet automne.

37 — E

A EDOUARD MOUNIER

Paris, 5 *germinal XI*
(26 Mars 1803)

Comment diable passer à l'autre monde, lorsqu'on est aussi aimé et aussi aimable que vous l'êtes ? Ç'aurait été très mal à vous je vous jure. Vous voilà donc éternellement à Rennes ; c'est charmant pour vous puisque vous vous y amusez, mais convenez que c'est bien triste pour vos amis. Ne viendrez-vous pas au moins vendanger les charmantes vignes de la vallée ? Je vous en conjure avec toute la mélancolie convenable, par les souvenirs antiques, par les longues heures passées auprès de ces grands rochers couronnés de nuages blanchâtres, par cet amour de la patrie enfin qui fait errer le doux sourire de la tendresse sur les lèvres... mon ami, excusez-moi, je ne sais plus où j'en suis, ni comment finir ma phrase. Vous savez que la Delphine a infatué toutes les jolies femmes du style ossianique et que moi, malheureux, qui suis obligé d'écrire une lettre de sentiment ou deux par jour, je sue sang et eau pour y pouvoir mettre un peu de mélancolie.

A propos de *Delphine*, dites-moi au long ce que vous en pensez, vous qui connaissez Ossian, la littérature allemande, Homère, etc., etc. On n'en parle déjà plus ici, mais je serai bien aise de savoir quel effet elle a fait sur vous, philosophe. Je vous dirai qu'il me semble que Léonce n'est pas amoureux. Mme de Staël n'a pris que le laid de l'amour. Delphine me paraîtrait assez aimable si elle n'était pas si métaphysicienne. Au reste, je crois qu'on pourrait tirer de ce roman beaucoup de pensées ingénieuses et même profondes sur la société

de Paris (1). Je connais bien peu de femmes de quarante ans qui ne ressemblent pas de près ou de loin à Mme de Vernon. En me parlant de l'ouvrage, dites-moi votre avis sur l'auteur, avec qui vous avez soutenu thèse à ce qu'il me semble.

Vous me parlez de ma B... Je l'ai plantée là il y a deux mois, qui plus est sans l'avoir eue ; elle a fait venir chez elle une nièce charmante dont le mari dompte les nègres de Saint-Domingue. J'ai entrepris de dompter aussi à mon tour ; mais elle fait une résistance superbe: elle est aidée par sa tante, qui est endiablée contre moi et qui me fait manquer toutes les occasions de finir. J'en suis si vexé, que je finirai peut-être par avoir la tante pour pouvoir approcher la nièce. Ce qui m'étonne le plus, c'est que la petite m'aime ; elle m'écrit des lettres qui, malgré leurs fautes d'orthographe, sont assez tendres ; elle m'embrasse de tout son cœur quand je lui en donne l'occasion, mais *niente più*. Je commence à croire, le diable m'emporte, à l'amour platonique. Vous voyez, cher Edouard, qu'en amour comme en guerre tout n'est pas succès. Tout considéré, je mène dans deux heures ces dames au bal ; je veux en finir ; je m'en veux de me sentir agité par une petite coquette de vingt ans.

Savez-vous que pendant que nous portons la gloire de Grenoble aux deux bouts de la France, on nous enlève les beautés qui ornaient nos bals. Mon pauvre cousin Félix Mallein a été sur le point de se pendre ou de se jeter dans la rivière, parce que Mlle M... l'a abandonné pour je ne sais quel carabin qui l'a épousée. R... a épousé Mlle M..., celle dont il disait tant d'horreurs il y a un an. Une demoiselle que vous avez peut-être connue et qui avait deux amants, tous deux hommes de beaucoup d'esprit, a formé le projet de se laisser mourir de douleur, depuis que l'un des deux s'est laissé mourir de la fièvre. Si j'avais l'honneur d'être l'amant restant, je me croirais obligé d'aller en poste consoler la belle affligée ; il est beau de n'être même que successeur quand c'est dans un si beau poste.

Adieu, mon cher Mounier ; vous voyez que je suis exact, je veux réparer le temps perdu. Je n'ai rien reçu de vous depuis quatre mois ; dites-moi où vous m'avez adressé votre précédente lettre, et de grâce venez avec nous à Grenoble en fructidor.

Avez-vous des nouvelles de la belle Caroline ?

Comment se porte votre sabre ? En avez-vous fait usage depuis moi ? H. B.

(1) Voir lettre du 17 juin 1818.

38 — E.

A SON PÈRE

Paris, 11 *floréal an XI.*
(*1er Mai 1803*)

Mon cher papa,

Je viens encore te parler argent, mais j'espère que c'est pour la dernière fois.

Le général Michaud, qui va partir pour son inspection, qui voulait me rengager avec lui, et qui ne cesse de m'accabler de bontés, m'a invité à aller pour six jours à Belleville et à Fontainebleau. Au lieu de six jours, j'en ai passé huit, il m'a falu prendre un cabriolet pour aller à Fontainebleau et ce voyage me revient à plus de 55 fr. Je suis arrivé ici hier, et ce matin je viens de recevoir une invitation charmante de M. Micou qui m'engage à aller passer la semaine prochaine à Clamart, où l'abbé Delille sera. Je crois que, pour peu que je reste encore ici, toutes mes connaissances, surtout Mme de Nardon (1), m'obligeront à aller les voir à la campagne et une fois arrivé m'y feront passer ma vie. Je dépenserai beaucoup cet été et peut-être plus que cet hiver. J'aime donc mieux, si tu le trouves bon, m'en aller économiser cinq mois à Claix, là je ne dépenserai absolument rien, et par là je pourrai aller en société l'hiver prochain.

J'ai soif de la campagne et je sens que je ne pourrais jamais résister à Mme de Nardon.

Je n'ai presque point de dépenses à faire avant que de partir : une paire de bottes 36 fr., une paire de pisolets 48 ; voilà ce qui m'est nécessaire avec deux ou trois pantalons de nankin. Si tu es en argent, j'y ajouterais une vingtaine de volumes qui me seront très utiles à Claix pour travailler.

Je dois en outre deux mois de leçons au père Jeky et deux louis à Faure (2) — j'ai été obligé de les emprunter pour aller à Fontainebleau ; ne voulant pas suivre le général Michaud à son inspection, je ne pouvais refuser d'aller passer huit jours avec lui. D'ailleurs je

(1) Voir *Journal*, passim.
(2) Félix Faure.

désirais beaucoup connaître le général Moreau ; il est venu passer deux jours avec nous.

39 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, floréal an XI.
(Mai 1803)

Je viens de voir, aux Tuileries, ma charmante Pauline, une petite fille qui te ressemble beaucoup : cette vue a redoublé en mon cœur le désir de te revoir, et je suis rentré pour te faire des reproches de ce que tu ne m'écris pas plus souvent, seule consolation des amis éloignés. Entre nous, et sous le plus profond secret, j'espère pouvoir te dire bientôt de vive voix combien je t'aime. J'ai grande envie de quitter Paris dans ce moment ; j'ai écrit là-dessus à papa, et peut-être serai-je avec vous le 15 prairial ; je ne veux demeurer à Grenoble que juste le temps nécessaire pour la bienséance ; je suis triste dans ce moment, et rien ne redouble la tristesse comme d'être obligé de feindre la gaieté.

Ainsi, au bout de huit jours, je m'embarquerai pour Claix, avec de gros souliers, de la poudre et du plomb, et je tâcherai d'oublier Paris pendant cinq mois. Arrange-toi avec Caroline pour venir à Claix en même temps que moi : nous travaillerons ensemble, c'est-à-dire nous penserons ensemble à des sujets intéressants, et j'espère que ces cinq mois ne seront pas perdus pour vous. Je suis bien fâché de n'avoir pas prévu plus tôt mon voyage à Claix : j'aurais prié papa de me faire arranger ma chambre, et j'aurais été tranquille à mon deuxième étage.

C'est aujourd'hui dimanche, j'ai vécu en ermite toute la journée. Ce jour du dimanche m'est insupportable depuis quelque temps. — Mais parlons vers. Sais-tu le beau morceau de *Cinna* et celui d'*Andromaque* ? Je t'invite à lire souvent la totalité de ces pièces, ainsi que *l'Art poétique* de Boileau, que Plana a dû te remettre de ma part.

Fais-tu des traductions interlinéaires ? Il n'y a que ce moyen d'apprendre, et il faut absolument savoir l'italien.

Tu ne saurais t'imaginer combien l'étude des lettres est consolante dans l'affliction. Encore, arrivé à un certain point, c'est une jouissance qui augmente sans cesse : lorsque tu sentiras les beautés de

Corneille, de Racine, du Tasse, etc., tu ne pourras plus t'en détacher, et, si tu veux m'écouter, tu les sentiras très bien dans six mois d'ici ; engage Caroline à lire *Cinna*, *Andromaque*, *le Cid* et *Iphigénie*. Voici des vers italiens de Vittorio Alfieri, un des plus grands poètes du XVIIIe siècle ; ils me font beaucoup de plaisir, ils ne t'en feront pas moins lorsque tu en auras fait la traduction interlinéaire ; ce sont des vers *schietti* ; tu peux voir dans ta grammaire ce mot.

Ces vers sont tirés du troisième acte de *Timoléon* ; notre grand-papa pourra te dire quel fut ce héros ; dans Alfieri, il répond à son frère Timophane, qui veut se faire roi de Corinthe et qui vient de vanter la monarchie :

(*Suit une citation en italien*).

Voilà quels sont les rois ; je désirerais que tu apprisses ces vingt-quatre vers par cœur ; cela te graverait dans la tête beaucoup de mots italiens, et, ce qui vaut mieux, de grandes vérités. Dans *Cinna*, tu as le tableau des affreuses proscriptions de Rome ; voilà le caractère du roi. Nous parcourrons ainsi les peintures faites par les grands poètes des choses les plus remarquables.

Adieu, ma bonne Pauline ; j'espère pouvoir bientôt t'embrasser. Fais ma commission auprès de Caroline. Lis La Fontaine, si tu le comprends ; je te recommande *les Animaux malades de la peste* et *Philémon et Baucis*.

40 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 13 *prairial an XI.*
(*2 Juin 1803*)

Il est des affaires majeures dans la vie, où le pire parti que l'on puisse prendre est de n'en point prendre : telle est la situation où tu te trouves pour mon drap ; il me faut du beau drap noir pour faire un habit ; le tailleur Martin dira la quantité ; du drap de soie noir pour culotte, du velours de coton mille-raies *gris foncé* pour pantalon, des cravates de batiste fine.

Je te rends personnellement responsable de l'envoi de ces objets ; si je ne les reçois pas avant le 30 courant, je te prive des eaux et des feux sacrés ; en un mot, je t'excommunie.

Dis-moi vite si tu veux de la musique vocale ou de la musique de piano, afin que je puisse t'indiquer les ouvrages de grands maîtres ; si vocale, demande les ariettes de *tenore*, de *prima* et *seconda donna*, des meilleurs opéras de Pergolèse, Cimarosa, Paësiello, Zingarelli, Meyer.

Adieu, ma chère Pauline ; je te recommande de lire Plutarque et Racine, et de bien réfléchir sur mes lettres ; je t'en écrirai bientôt une de huit pages.

Si tu étais aveugle, tu n'aurais aucune idée du rouge, du vert, du jaune, en général des couleurs ; tu n'aurais aucune idée de la lune, tu ne regarderais le soleil que comme un corps échauffant.

Si tu ne sentais pas, tu ne distinguerais pas l'odeur de la rose de celle de l'œillet.

Si tu n'entendais pas, tu ne distinguerais pas un *mi* d'un *fa*, etc., etc.

Donc, nos idées nous viennent par nos sens. Réfléchis à *cette grande vérité.*

41 — E.

A EDOUARD MOUNIER

16 *prairial an XI.*
(5 *Juin 1803*)

Je n'ai reçu qu'il y a huit jours, mon cher Mounier, votre lettre de morale du 9 pluviôse. Jamais morale n'est venue plus à propos ; j'étais excédé de deux femmes que j'ai sur les bras depuis trois mois. Mon père me pressait depuis longtemps de l'aller voir ; il se plaignait d'être abandonné par son fils. Ma foi, votre morale m'a décidé, je pars, je quitte le séjour de l'aimable Paris, enchanté des choses vraiment belles qui y sont, mais bien dégoûté de ce qu'on y appelle bonne compagnie. D'ailleurs, il est temps de réfléchir. J'ai vingt ans passés, il faut se former des principes sur bien des choses et tâcher de mener une vie moins agitée que par le passé ! Si je ne craignais pas que vous vous moquassiez de moi, je vous dirais que, barque sans pilote, j'ai erré au gré de toutes les passions qui m'ont successivement agité. Je n'en ai plus qu'une; elle m'occupe tout entier; toutes les autres se

sont évanouies et m'ont laissé le plus profond mépris pour des choses que j'ai bien désirées. Vous ne douterez plus de ma sagesse lorsque vous saurez que, comme le mal est bon à quelque chose, une des illustres dames que j'adore, et qui me fait l'honneur d'être jalouse de moi, a voulu me fixer ici en me donnant une place de sous-lieutenant dans les chasseurs de la garde du Consul. C'était tentant, convenez-en bien. Admirez ma sagesse : j'ai refusé.

Après ce trait sublime, je compte sur votre estime pour le reste de ma vie, et, par conséquent, sur vos avis. Point de flatterie ; dites-moi vos avis franchement, et soyez sûr que je vous le rendrai si je puis vous découvrir quelque défaut.

Adieu, je compte rester quatre mois à Grenoble. J'attends une lettre de Rennes ; dès que je l'aurai reçue, je vole dans votre chère patrie.

Ecrivez-moi, je vous prie, à Grenoble, à Henri Beyle, Henri en toutes lettres, pour éviter toute méprise. Que vous seriez aimable, si vous veniez cet automne à Grenoble faire danser les demoiselles et leur dire de bonnes méchancetés ! Mallein est à Marseille ; je vais m'ennuyer comme un mort avec tous les paquets de notre endroit. Donnez-moi en détail des nouvelles de la belle dévote.

42 — E.

AU MÊME

Grenoble, 9 *messidor XI.*
(*28 Juin 1803*)

Ma foi, vous êtes un homme abominable ; il n'y a plus moyen de vivre avec vous ; vous avez toujours raison. Vous me plaisantez sur ce que vous appelez mes bonnes fortunes, mais il n'y a plus de bonne fortune dans ce monde. Tout homme qui se vante de ces sortes de succès est attaqué de la fatuité dont vous m'accusez, car il donne du prix à ce qui n'en a point. Dans ce genre-là, une barbe bien noire et de larges épaules sont les plus grands moyens de succès, et ces succès ne sont pas flatteurs. (1)

(1) « Non qu'il me soit révélé que tu sois possesseur de ces gros mérites qui accompagnent généralement les larges épaules ; mais tu as dans certains moments une

Peut-être que tout cela n'est pas très juste ; mais je suis piqué d'être fat sans m'en douter, car je ne trouve rien de plat comme ce genre-là ; aussi je me jure bien à moi-même de ne jamais plus parler femmes à personne. Et elles ne valent guère la peine de nous occuper : les unes nous ennuyent ; celles qui pourraient nous rendre heureux nous tourmentent. Ainsi, sortons de cet enfer et promettons-nous bien de ne pas ajouter au ridicule de nous laisser troubler par leurs caprices celui d'en ennuyer nos amis.

Puisque vous aimez la vertu, mon cher Edouard, vous serez content de mes lettres, car depuis deux jours que je suis ici je ne vois que des vertus. J'ai les oreilles battues de ce qu'on nomme le machiavélisme des Parisiens.

A propos, baisez ma lettre, mettez-la sur votre cœur, expirez de jouissance : j'ai vu hier et je verrai encore ce soir, j'ai baisé la main et je donnerai le bras ce soir, j'ai vu hier, je verrai aujourd'hui et demain, et après-demain, et tant que je voudrai, *the fair Eugeny*.

Je suis déjà au fait de la chronique de la ville : la *moglie de Cornuto* est à Echirolles (1) ; le badaud mon cousin est né à Paris, comme vous savez. Votre confrère F. a paru faire la cour à plusieurs femmes qui, en faveur de l'uniforme, sont allées jusqu'à oublier leur vertu, même, à ce qu'on dit, avant qu'il les en priât. C'est une belle chose qu'une broderie d'argent ; quand la porterez-vous ?

Mais bien mieux. Candide, non l'amant très favorable de la belle Cunégonde, mais Candide C..., amant très peu favorisé de Mlle T..., meurt d'amour. Ce que je vous dis est à la lettre. Ce pauvre amoureux, qui est déjà d'une pâleur affreuse, va tous les jours se promener de deux à trois sur le rempart à côté du commandant, au grand soleil, pour entrevoir sa belle à travers les croisées que la mère fait fermer à doubles vitres. Hé ! est-ce difficile ça ? Eh bien ! je suis si piqué de votre lettre que quand je viendrai à bout de cette vertu là je jure de ne vous en rien dire ; c'est une perte que vous faites là au moins, car rien ne doit être si comique que ces vertus défendues par leurs mères. Elles doivent aimer à profiter du temps. A propos, C... et R. D..., qui avaient si bien profité du leur auprès des demoiselles D..., épousent. Comment trouvez-vous cela, à vingt ans, se marier ? on doit être

grâce, une tendresse.... » La Comtesse *C.* à Beyle. Voir : *Comment a vécu Stendhal*, p. 144-145.

(1) Village des environs de Grenoble.

diablement las l'un de l'autre avant 25 ans. Je crois que le mariage tel que nous le pratiquons doit tuer l'amour, si tant est qu'il existe. D'abord, dans nos mœurs, un mari est toujours ridicule. Que pensez-vous de ça ?

Vous voyez que je vous traite en savant, car il y a là dedans de l'économie politique, de la connaissance de l'homme, etc., etc. En récompense, brûlez les lettres, où je vous parais un fat et, au nom de Dieu, plaisantez-moi ferme si jamais je retombe dans ce maudit défaut ; à vos yeux s'entend, car je veux vous mener à Paris dans un an chez les femmes dont je vous ai parlé. Vous me succéderez si vous voulez. Je voulais rompre pour vous prouver que je ne suis pas fat ; je ne romprai pas, je vais leur écrire aujourd'hui ; je veux vous y présenter et vous faire hériter de ma place.

Adieu ; venez donc à Grenoble ; nous courrions les montagnes, nous nous amuserions, nous chasserions ; pour moi je m'en vais errer dans les roches comme le malheureux Cardénio. Au fait, ce pays m'enchante et est d'accord avec ce qui reste encore de romanesque dans mon âme ; si vraiment une Julie d'Etange existait encore, je sens qu'on mourrait d'amour pour elle parmi ces hautes montagnes et sous ce ciel enchanteur.

Mais ne voilà-t-il pas encore de l'enchanteur ? je retombe sans cesse dans le ridicule. La pauvre jeunesse est bien malheureuse, de l'amour sans tranquillité ou de la tranquillité sans amour. Je vous crois tranquille, vous ; parlez-moi de cela et accoutumez-vous aux longues lettres ; je me dédommage avec vous de l'ennui qui m'accable dans un pays où je devrais mourir de plaisir si tous les habitants y étaient.

H. B.

43 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 1803.

Eh bien, ma chère Pauline, comment te portes-tu ? Je suis moi-même un peu malade. C'est, je crois, un gros rhume ; j'ai beaucoup sué cette nuit et je crois que j'ai un peu de fièvre ; il fait ici une chaleur infernale, vingt-six degrés, je crois ; c'est venu tout à coup. Ecris-

moi vite aussitôt que tu auras reçu cette lettre ; je brûle d'avoir de tes nouvelles. Je ne suis en état de rien dire de moi-même, je m'en vais tout bonnement te copier le portrait qu'un homme d'un esprit très fin a fait de la femme la plus aimable de Paris. Cela te sera comme une espèce de modèle ; entends bien ce mot : non pas qu'il faille imiter, on n'a plus de grâce ; mais tâche d'avoir l'âme de Lucile : tu auras bientôt ses manières, et ses manières enchantent tout le monde.

Je commence mon prône.

Lucile a vingt-cinq ans ; elle a une de ces figures antiques qui sont, en femme, ce que l'Antinoüs est en homme : ce qui rend cette physionomie délicieuse, c'est qu'à chaque instant vient s'y peindre une âme charmante. La plupart des femmes qui ont beaucoup d'esprit ont une certaine façon d'en avoir, qu'elles n'ont pas naturellement, mais qu'elles se donnent.

Celle-ci s'exprime nonchalamment et d'un air distrait, afin qu'on croie qu'elle n'a presque pas besoin de prendre la peine de penser, et que tout ce qu'elle dit lui échappe. C'est d'un air froid, sérieux et décisif, que celle-ci parle, et c'est pour avoir aussi un caractère particulier.

Une autre se voue à ne dire que des choses fines (difficiles à comprendre au premier abord), mais d'un ton qui est encore plus fin que tout ce qu'elle dit. Une autre se met à être vive et pétillante. Je ne sais si tu auras pu observer tous ces caractères-là à Grenoble ou chez mademoiselle Lassaigne, mais ce sont ceux du grand monde.

Lucile ne débite ce qu'elle dit dans aucune de ces petites manières de femme. C'est le caractère de ses pensées qui règle bien franchement le ton dont elle parle. Elle ne songe à avoir aucune sorte d'esprit ; mais elle a de l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes.

Il n'y a point de jolie femme qui n'ait plus ou moins le désir de plaire ; de là naissent ces petites minauderies avec lesquelles elle vous dit : « Regardez-moi. »

Toutes ces singeries ne sont point à l'usage de Lucile ; elle a une fierté d'amour-propre qui ne lui permet pas de s'y abaisser. Elle rougirait de vous « avoir plu, si dans la réflexion vous pouviez vous « dire : Elle a tâché de me plaire. » Voilà ses moyens pour enchanter tout le monde ; on aime mieux un sourire de sa part que des compliments d'une autre femme.

Elle a la plus belle âme ; elle est très bonne, mais on ne la loue pas de cela ; elle a trop d'esprit pour sa beauté ; les petites âmes ne peu-

vent nier qu'elle ne soit excessive, mais elles disent qu'elle est un tour d'adresse de son esprit. C'est que la plupart des hommes aiment mieux une femme bête et bonne qu'une femme spirituelle et mielleuse ; la reconnaissance pèse moins.

Les femmes s'efforcent de briller devant elle et, malgré cela, l'aiment. C'est qu'elle les fait briller ; elle les aide à montrer leur esprit : on dirait de jolis enfants qui, pour avoir un juge de leurs grâces, viennent jouer devant l'Amour.

Lucile, à cet excellent cœur dont nous avons eu mille preuves, à cet esprit si distingué, joint une âme forte, courageuse et résolue, de ces âmes supérieures à tout événement, dont la fermeté et la grandeur ne plient sous aucun accident humain.

Enfin, elle est savante ; c'est un secret qu'on se dit dans sa société, car on n'a jamais vu en face cette science. Là, on s'aperçoit seulement qu'il y en a dans cet esprit. Vois où ce caractère parfait l'a conduite: elle est femme d'un homme qui a fait sa fortune dans la Révolution ; elle est parvenue à polir son mari ; il y a de la distinction à être de ses amis, de la vanité à la connaître, du bon air à parler d'elle.

Voilà, ma chère Pauline, ce que tu peux être un jour : Lucile est parvenue là de bien loin ; elle a eu besoin de ménager bien des vanités pour faire respecter son mari dans le monde, et ce mari est actuellement recherché ; aller avec M. P..., c'est presque montrer qu'on est admis chez sa femme.

44 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 1803.

Je suis enchanté, ma chère Pauline, que M. Durand te montre l'italien sur de bons principes, et qu'il t'apprenne à ne croire que ce que tu comprends. Je suis sûr qu'il adoptera la méthode que je t'ai envoyée et qui est celle du judicieux Dumarsais ; elle est conforme à la nature. Au reste, je ne dois pas te dissimuler que l'étude la plus difficile que je connaisse est celle de la grammaire.

Caroline apprend-elle l'italien ?

Je te recommande toujours de te pénétrer de la lecture de Corneille

et de Racine : tâche de te pénétrer de la grandeur des caractères de Cinna, Auguste, le Cid, Horace père et fils, Cléopâtre, Oreste, Hermione, Achille. Tu sais sans doute :

Jamais contre un tyran entreprise conçue....

et le morceau d'*Iphigénie*. Je t'en indiquerai d'autres à apprendre.

Les fables de La Fontaine t'amusent-elles ? Découvres-tu leur sens profond ? Je serais bien aise que tu apprisses *les Animaux malades de la peste.*

Lis souvent l'*Art poétique*, de Boileau : prie le grand-papa de t'expliquer ce que tu ne comprendras pas. Tu pourrais apprendre par cœur la description des âges de l'homme. Ce n'est qu'en sachant quelques centaines de bons vers qu'on peut acquérir de l'oreille : la poésie ressemble beaucoup à la musique.

J'espère te faire expliquer, cet automne, les sublimes tragédies d'Alfieri ; je te traduirai les beaux morceaux de Shakespeare. De cette manière, et en lisant quelques pièces de Sophocle, Euripide et Eschyle, tu te formeras un goût sûr, chose très rare chez les hommes et encore plus chez les femmes, quoique le moindre savantas s'avise de juger les hommes de génie. Là-dessus, ils sont tous comme les badauds de Claix qui blâment les belles opérations de P... et voudraient bien en pouvoir faire autant : mais l'homme médiocre est toujours envieux ; cette règle n'a pas d'exceptions.

On dit qu'un homme a du génie lorsqu'il a inventé dans son genre. Tout homme qui ne fait que copier, embellir, traduire, peut avoir du talent, mais jamais de génie. On compte, parmi les génies, Homère, Corneille, Helvétius, Montesquieu, Jules César, Molière, Newton, parce que, en des genres très différents, il ont inventé.

Cherche vite La Bruyère et lis-le ; lis les *Révolutions romaines*, *de Suède*, *de Portugal*, de Vertot, un des meilleurs historiens modernes.

Je viens de refuser encore une fois de devenir aide de camp du général Michaud ; il a, cette année, une superbe inspection : Lille, Dunkerque, Ostende, Calais, etc. Il m'en a bien coûté pour refuser d'aller avec ce bon et grand homme que j'aime tant et qui a tant de confiance en moi ; mais c'est encore un sacrifice fait à la gloire ; il faut un esprit de suite dans la vie.

Que n'es-tu ici, ma bonne Pauline ! tous mes vœux seraient satisfaits : la grande civilisation des grandes villes a fait fuir les plaisirs du cœur. Je trouve ici beaucoup de connaissances ; mais il faut toujours

être en scène, avoir toujours de l'esprit, être toujours agréable : la bonne et franche simplicité n'ose plus se montrer, et toutefois, sans simplicité, point de véritable bonheur; rien de glaçant comme la dignité.

D'un autre côté, cette ville a mille avantages ; on y voit tous les monuments des arts ; on a un théâtre superbe où on entre en société avec les grands hommes de tous les âges ; on trouve dans le monde plus de bon sens qu'ailleurs, les femmes n'y sont pas, comme en province, caillettes et rien que caillettes ; elles y raisonnent très juste. Comme elles sont en société avec les grands hommes de tous les genres, elles prennent des sentiments justes de toute chose et apprécient la *Phèdre* de Guérin avec autant de finesse qu'une glace de Frascati ; il ne leur manque que le sentiment.

Adieu, ma chère Pauline, je viens quelquefois épancher mon cœur avec toi : désormais, je veux avoir toujours une lettre commencée ; j'y écrirai chaque jour, et j'aurai ainsi le plaisir de te sentir près de moi. Pour soutenir cette douce illusion, écris-moi souvent toi-même. Adieu ; lis souvent.

45 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 1803.

Réponds-moi donc vite, ma chère Pauline, ou je te crois en prison, au secret ou morte. Pourquoi, dans ta tristesse, ne m'écris-tu pas ? Répondez à cela, mademoiselle ! rien vous peut-il excuser ? N'êtes-vous pas une petite écervelée de vous plaindre que vous vous ennuyez, et puis de ne pas vouloir vous consoler ? Savez-vous comment je m'en vais m'y prendre pour vous consoler ? Je m'en vais ne plus vous aimer du tout ; alors, pour reconquérir mon amitié, vous serez obligée de vous évertuer. Allons donc, petite fille ! qu'est-ce que ça veut dire de s'affliger ainsi ? Prenez garde, rien ne rend vieille comme le chagrin, et, pour vous punir, je m'en vais vous traiter en vieille ; je m'en vais vous dire des contes que j'ai lus ce matin.

M. de Thiers était l'ami de madame d'Erigny : cette dame eut le bras et la jambe gauche brûlés très douloureusement par un chaudron d'eau bouillante : de Thiers ne l'alla pas voir de six semaines ; quand il parut, madame d'Erigny lui dit :

— Est-ce ainsi que vous abandonnez vos amis ! Savez-vous que je souffre comme une malheureuse, que je n'ai pas fermé l'œil, depuis six semaines que vous ne m'êtes pas venu voir ?

— Comment ! il y a tant que cela ?

— Tout autant.

— Voyez comme le temps passe vite !

Voilà un beau trait d'égoïste. Au reste, comme probablement vous ne lirez pas la brochure où je l'ai vu, en voici une seconde.

Le roi chassait dans les forêts de Versailles. A trois ou quatre lieues de cette ville, un garde du corps tombe en galopant et se casse la cuisse ; le roi se tourne vers M. de R... et lui dit :

— Monsieur, vous avez votre carrosse, faites-moi le plaisir de ramener ce jeune homme à Versailles.

M. de R... contait cela le lendemain dans une maison.

— Ce malheureux, disait-il, me faisait une peine terrible : tous les mouvements de la voiture le mettaient dans des douleurs affreuses ; il jetait des cris, il grinçait des dents ; cela me mettait dans l'état que vous pouvez imaginer. Heureusement, je me souvins que j'avais dans mes poches de l'eau de la reine de Hongrie.

— Vous lui en donnâtes ?

— Non, j'en avalai une gorgée et cela me remit jusqu'à Versailles.

Ces deux traits sont vrais ; remarque cette manière de conter, voilà le bon ton simple, aisé, concis : un provincial n'eût pas manqué d'y mettre du pathétique et même de l'horrible, eût décrit la cassure de la cuisse, eût parlé du sang. Le talent qui fait fuir ces défauts à M. S... se nomme délicatesse.

Il faut, dans le monde, dire tout avec simplicité et aisance, bien se dire à soi-même et ne jamais dire à d'autres qu'on se réunit pour se donner du plaisir, et supprimer tout ce qui diminue celui que vous pouvez donner. Pour plaire aux gens, il faut les occuper d'eux et, par conséquent, parler très peu de soi ; il faut que vos traits soient vifs, et il y a une marque bien claire du plaisir que vous procurez. On n'a presque jamais affaire qu'à la vanité des gens. Un homme vain cherche à découvrir à chaque instant quelque nouvel avantage en lui ; dès qu'il en découvre un, vous en avez une marque évidente, il rit. Le rire n'est que cela : la vue soudaine d'un avantage que nous ne nous connaissions pas, ou que nous avions perdu de vue. (1)

(1) Voir *Essai sur le Rire, Mélanges d'art et de littérature*, 1-30. *Racine et Sha-*

J'ouvre un volume des *Lettres persanes* que je porte toujours avec moi ; je tombe sur la lettre quarante-deux, je lis :

Pharon à Usbeck son souverain seigneur,

« Si tu étais ici, seigneur, je paraîtrais à ta vue tout couvert de papier blanc, et il n'y en aurait pas assez pour écrire toutes les insultes que le chef de tes noirs, le plus méchant des hommes, m'a faites depuis ton départ. »

En lisant l'histoire de papier blanc on rit. On s'est mis à la place d'Usbeck sur le titre parce qu'on se dit : « Ne ressemblé-je pas plus à un maître qu'à un esclave ? » Tout le monde ne fait pas ce raisonnement aussi nettement ; mais l'effet est le même ; ensuite, on se figure cet esclave habillé de papier écrit, tout ce papier écrit par vous, mis ainsi pour que vous ayez moins de peine à le lire, mis dans cette manière comique pour vous ; à l'instant, nous nous disons : « Il faut que je sois bien puissant pour qu'on fasse tout ça pour moi ! » Et nous rions.

Il faut bien te garder de faire jamais cette anatomie-là devant personne : rien ne sent plus le pédant ; mais il faut en faire de semblables pour toi. C'est le fumier qui est sale et qui fait venir les raisins muscats. Pour faire rire quelqu'un, tu n'as donc qu'à lui découvrir finement et en peu de mots quelqu'un des avantages qu'il possède. Me comprends-tu ?

Amasse maintenant des matériaux pour un autre temps ; songe que, dans le monde, plus on a d'esprit, mieux on sait ménager la vanité des autres, plus ils vous chérissent ; et que plus vous en êtes chérie, plus vous êtes heureuse. Or tu te donneras de l'esprit par de pareilles analyses. Réponds-moi courrier par courrier, la lettre n'eût-elle qu'une ligne. Je suis vraiment inquiet : personne ne m'écrit. Je ne vois qu'une manière d'expliquer cela : l'autre jour, à cinq heures, on a pu fixer le soleil, il était couleur de brique et gros comme un fromage ; les savants ont dit que cela annonçait tremblement de terre : Grenoble aura tremblé, et tout y est sens dessus dessous.

Adieu ; mon père ne m'écrit plus, ne m'envoie rien ; nous sommes au 13. Celui qui a dit que tout est bien a dit une sottise. Il fallait dire que tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles.

kespeare, I, chapitre II. *Lettres intimes*, p. 73, 97. *Corresp. inéd.* II, p. 215. *Histoire de la peinture en Italie*, p. 129. note.

46 — E.

A EDOUARD MOUNIER

Claix, 12 *thermidor XI.*
(*31 Juillet 1803*)

A la bonne heure, rien n'est charmant comme de recevoir dans la solitude une lettre qui intéresse d'abord, et qui donne ensuite le délicieux plaisir de blâmer à son tour. Mais vous ne me dites pas si, pour votre soi-disant future, il fallait *avoir le bonheur*, *avoir le plaisir* ou seulement *avoir la faiblesse*. Un scélérat se serait donné dans les deux premiers cas le plaisir de l'avoir, dans le deuxième celui de s'en moquer. Mais la plaisanterie n'est naturelle que dans le tourbillon de la gaieté ; parmi les bois et leur vaste silence, l'esprit s'en va, il ne reste qu'un cœur pour sentir.

Je suis étonné que vous, homme d'esprit, homme instruit, fils d'un homme digne de donner des lois à sa patrie, scandalisiez un soldat qui n'a su de sa vie que l'algèbre de Clairaut et les manœuvres de cavalerie. Quoi, il est moins criminel d'être le centième amant d'une femme mariée que d'être le premier ! Moi j'aime mieux me damner en raisonnant juste. Il me semble qu'une loi n'est obligatoire, que par conséquent sa violation n'est un crime, que lorsque cette loi vous assure ce pour quoi elle est faite. La loi de la fidélité du mariage vous assurait une épouse fidèle, une compagne, une amie pour toute la vie, des enfants dont nous aurions été les pères ; enfin, un bonheur bien au-dessus, selon moi, du plaisir fugitif que nous trouvons dans les bras des femmes galantes; mais cette loi n'existe plus que dans les livres, et les épouses fidèles ne sont plus même dans les romans. Il est d'ailleurs évident que le Français actuel, n'ayant pas d'occupation au *forum*, est forcé à l'adultère par la nature même de son gouvernement.

Lorsqu'on a le malheur d'être désabusé à ce point, que reste-t-il à faire à l'homme sensible et honnête ? Se mariera-t-il pour avoir le désespoir de voir les déréglements de sa femme et le malheur affreux de ne pas oser montrer sa tristesse ? ou espérera-t-il dans sa femme assez de vertu pour lutter contre tout l'effort des mœurs de son siècle ? Et dans ce dernier cas la certitude de l'immensité du danger lui don-

nerait des soupçons, et le bonheur est bien loin dès que les soupçons paraissent.

Actuellement, si vous supposez à cet homme sensible assez de force pour raisonner ainsi de sang-froid, mais non pas assez pour dompter et le courant de son siècle et toute l'impétuosité de ses passions, que deviendra-t-il dans l'orage, doutant même dans le calme ?

Je vous avouerai, mon cher Edouard, qu'agité par ces réflexions, qui même ne se sont débrouillées à mes yeux que depuis quelques jours, j'ai jusqu'ici été conduit par le hasard. J'espérais trouver une femme qui pût sentir l'amour mieux que ça. Je les croyais toutes sensibles, je n'ai vu que des sens et de la vanité. J'en suis à regretter de m'être formé une chimère que je cherche depuis cinq ans. Je veux employer toute ma raison pour la chercher, et elle revient toujours. Je lui ai donné un nom, des yeux, une physionomie ; je la vois sans cesse, je lui parle quelquefois ; mais elle ne me répond pas, et, comme un enfant après avoir embrassé une poupée, je pleure de ce qu'elle ne me rend pas mes baisers. Je vois qu'actuellement il n'y a plus que de grandes choses qui puissent me distraire de cet état affreux de brûler sans cesse pour un être qu'on sait qui n'existe pas, ou qui, s'il existe par un hasard malheureux, ne répond pas à ma passion. L'amour, tel que je l'ai conçu, ne pouvant me rendre heureux, je commence depuis quelque temps à aimer la gloire ; je brûle de marcher sur les traces de cette génération de grands hommes qui, constructeurs de la Révolution, ont été dévorés par leur propre ouvrage. N'en étant pas encore là, je prends part aux factions de Rome, ne pouvant faire mieux, et je nourris dans mon cœur l'immortel espoir d'imiter un jour les grands hommes que je ne puis pour le moment qu'admirer.

Mais je m'emporte ; mes meilleurs amis me disent : *tu es fou*. Vous-même vous riez de ces balivernes ; tout ce que je vous demande, c'est d'en rire tout seul.

> **..... Pour être approuvés,**
> **De semblables projets veulent être achevés.**

Je reviens à votre lettre, qui est charmante ; je réclame de plus grands détails sur la fille du *C... altéré*. Où en êtes-vous ?

A Grenoble, rien de nouveau. Les femmes, tout en parlant vertu et en donnant le pain bénit, se conduisent comme ailleurs. De temps en temps, Messieurs les maris s'en aperçoivent ; alors ? alors ils se

prennent de belle passion pour elles et les en aiment plus qu'auparavant.

Je suis allé, il y a trois jours, au Tivoli de Grenoble, un diminutif de la Redoute ; mais je l'ai trouvé aussi plat que je trouvais celle-ci charmante. J'y ai renouvelé connaissance avec une Mme F... qui a de beaux yeux et qui est, je crois, votre parente.

Vous voyez, mon cher Mounier, que les solitaires sont bavards ; faites-moi croire que vous êtes solitaire, sans quoi je n'oserai plus vous barbouiller quatre pages. Offrez, je vous prie, l'hommage de mon respect à toute votre famille.

H. B.

47 — E.

AU MÊME

Grenoble, 20 *vendémiaire XII.*
(*13 Octobre 1803*)

Vous ne me donnerez donc plus de vos nouvelles, mon cher ami ? Vous n'avez pas d'idée du prix que j'y attache ; j'ai appris, il y a quelques jours, une chose qui m'a bien mortifié. Vous avez eu, cet hiver, un accident affreux sur la glace et vous ne m'en avez rien dit. Suis-je donc pour vous un ami de régiment et croyez-vous que ce qui vous arrive ne m'intéresse pas ? En ce cas-là, je suis bien différent de vous, et mon cœur est bien plus souvent à Rennes que vous ne vous l'imaginez. Ecrivez-moi donc bien des détails.

Ne sauterez-vous point avec le consul sur un bateau plat, *to hear Shakespeare's divine language in his country* ? A votre place, je ferais la folie, non par ambition, mais pour voir une des plus belles époques de l'histoire moderne (1). Je suis gai depuis que je suis malade. J'ai eu une fièvre qui s'est annoncée d'abord comme très violente et qui a cédé peu à peu aux remèdes. Et vous ?

Après le plus bel automne, nous avons ici, au milieu de nos vendanges, un temps digne d'Ossian ; des tempêtes de pluie et de vent

(1) M. F. Corréard, dans la remarquable étude qui sert d'introduction aux lettres à Mounier, (*Nouvelle Revue*, 15 septembre 1885) note cette phrase émue et enthousiaste « digne de rejoindre les passages les plus fameux de la préface de l'*Histoire de la peinture en Italie* et de la *Vie de Napoléon.* »

engouffré dans nos hautes montagnes qui émeuvent ; le lendemain, les Alpes couvertes de neige et un air pur et frais qui invite à la chasse. Je trouve que toutes ces révolutions, dans les grandes productions de la nature comme dans le cœur de l'homme, se ressemblent, sublimes de loin et bien tristes de près. Adieu, mon cher Mounier, comptez-moi pour un de vos meilleurs amis. Vous avez ici une cousine qui devrait bien vous y amener; jamais plus de pudeur ne se joignit à tant de beauté. Elle n'est pas si dévote qu'on vous l'avait faite. Croyez-vous que D... en soit bien amoureux ?

H. B.

P.-S. — Présentez mes hommages à votre famille ; embrassez pour moi le camarade Pison. Que devient-il dans tout ceci ?

48 — E.

AU MÊME

Claix, 23 *frimaire XII.*
(*15 Décembre 1803*)

Peut-être, mon cher ami, vous ne connaissez plus la voix qui vient vous parler. Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit ; mais n'attribuez point ce silence à l'oubli. J'ai eu honte de ne pouvoir montrer à mes amis que les rêveries d'un fou ; elles ont bien dû vous ennuyer dans mes précédentes lettres. Je ne puis cependant me résoudre à rester plus longtemps sans avoir de vos nouvelles et vous dire combien je vous aime. J'ai passé mon temps depuis trois mois dans une extrême solitude ; ce contraste m'a plu en sortant de Paris où tout était pour l'esprit et rien pour le cœur. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à force de sensibilité je suis parvenu à passer pour insensible dans ma famille ; ils se sont figuré que c'était par ennui d'eux que j'étais tout le jour à la chasse, et leur soupçon a augmenté lorsqu'ils se sont aperçus que j'allais lire dans une chaumière abandonnée. Je crois que c'est là le véritable endroit pour lire la *Nouvelle Héloïse* ; aussi ne m'a-t-elle jamais paru si charmante ; j'y relisais aussi quelques lettres que j'ai reçues de mes amis, et surtout une dont je n'ai que la copie, mais qui n'en vit pas moins pour cela dans mon cœur. Il me semblait que, dans l'ordre actuel de la société, les âmes élevées doivent être

presque toujours malheureuses, et d'autant plus malheureuses qu'elles méprisent l'obstacle qui s'oppose à leur félicité. Ne serait-ce pas, par exemple, la plus forte épreuve où peut être mise une âme de cette espèce, que d'être arrêtée dans ses plus chers désirs, par des considérations d'argent, et par le respect dû aux volontés d'un homme dont elle méprise l'opinion ? Je ne sais si vous m'entendez ; mais si vous comprenez ce qui m'arrête, je dois être justifié à vos yeux, et vous devez me répondre.

Ces idées et la tristesse qu'elles inspirent m'ont engagé à lire les ouvrages qui traitent des lois qui sont les bases des usages et des mœurs ; j'avais aussi un secret orgueil de me rapprocher par là de celui de mes compatriotes que j'estime le plus (1). J'ai donc lu le *Contrat social* et l'*Esprit des lois*. Le premier ouvrage m'a charmé, excepté lorsqu'il dit que 600,000 Romains pouvaient voter en connaissance de cause sur les affaires. Le second, que j'ai lu deux fois, m'a paru bien au-dessous de sa réputation. Je vous dis ça à vous qui, instruit dans cette partie, ne verrez pas de l'orgueil, mais une consultation, dans ce que je vous dis. Que m'importe de savoir l'esprit d'une mauvaise loi ; cela m'enseigne à faire un extrait et voilà tout. Ne valait-il pas bien mieux dire les lois qui, prenant les hommes tels qu'ils sont, peuvent leur procurer la plus grande masse de bonheur possible ? Ce livre, fait comme le pouvait faire Montesquieu, eût peut-être prévenu la Révolution.

J'ai enfin lu un ouvrage qui me semble bien singulier, sublime en quelques parties, méprisable en d'autres, et bien décourageant en toutes : l'*Esprit* d'Helvétius. Ce livre m'avait tellement entraîné dans ses premières parties, qu'il m'a fait douter quelques jours de l'amitié et de l'amour. Enfin, j'ai cru reconnaître qu'Helvétius, n'ayant jamais senti ces douces affections, était, d'après ses propres principes, incapable de les peindre. Comment pourrait-il expliquer ce trouble inconnu qui saisit à la première vue, et cette constance éternelle qui nourrit sans espérance un amour allumé ? Il n'y croit pas à cette constance dont j'ai oui citer tant d'exemples ; y croyez-vous vous-même ? Croyez-vous à cette force incompréhensible de l'amour qui, parmi mille phrases insignifiantes, fait distinguer à un amant celle qui est écrite pour lui, et qui, lui faisant prêter l'oreille à cette voix presque insensible qui s'élève des autres, et que lui seul peut sentir, lui peint tous

(1) Le père d'Edouard Mounier.

les tourments de l'objet qui l'aime, et lui rappelle que de lui seul peut venir la consolation ?

Il me semble qu'Helvétius ne peut expliquer ces sentiments, ni mille autres semblables. Je voudrais pour beaucoup que vous eussiez lu cet ouvrage, qui me semble vraiment extraordinaire. Si cela est, dites-m'en, je vous prie, votre sentiment au long. (1)

Je suis allé à Grenoble dans le temps des élections, pour voir un peu dans la nature ces assemblées si vantées dans les livres ; et je vous avoue qu'elles m'ont paru bien méprisables et qu'elles m'ont bien prouvé la vérité des principes sur l'amour-propre (2).

Le bon sens montrait votre père et M. D... au Sénat. Cinquante-sept électeurs, parmi lesquels j'ai le plaisir de compter mon père et mon grand-père, ont fait tout au monde pour cela. Une intrigue curieuse par sa ridiculité a fait nommer, au lieu de votre père, un homme dont on ne sait rien, sinon qu'il est méprisable de toutes les manières et que trois ou quatre départements l'ont rejeté. Tout le monde a vu combien les prétendus honnêtes gens nobles étaient plus attachés à leur caste qu'à leurs principes. Tous les roturiers ont nommé M. D... et aucun noble n'a donné sa voix à M. Mounier. J'ai vu parmi tout cela les restes de la jalousie qu'inspire un talent qui s'élève à côté de nous, et combien votre père l'avait excitée. Je vous en dirai plus à la première vue.

Donnez-moi beaucoup de détails sur votre manière de vivre et sur vos desseins futurs. N'aimeriez-vous pas à voir votre père sénateur et à habiter Paris ? Le gouvernement doit le connaître maintenant ou il ne le connaîtra jamais.

Adieu, mon cher ami, je vous dirais presque, si je n'avais peur de vous paraître ridicule, si vous sentez en lisant cette lettre la douce émotion qui me l'inspira ? Que nos cœurs aient eu le bonheur de s'entendre ou non, croyez que les sentiments qui m'animent ne changeront jamais ; j'aurais encore bien des choses à dire, mais j'ai peur de me trahir ; si vous m'avez entendu vous me répondrez et en vous écrivant je pourrai tout dire.

Avouez, mon cher Edouard, que voilà des phrases absolument inintelligibles. Je reviens sur la terre et vous apprends que je serai à Grenoble dans huit jours, et probablement à Paris au commencement du

(1) Bien plus tard, Beyle voulut faire lire Helvétius à Mérimée, qui refusa de suivre ce conseil.

(2) Helvétius.

printemps. N'aurons-nous donc jamais le plaisir de nous revoir ? Il y a tant de moyens. Mais en attendant écrivons-nous souvent, cela ne dépend que de vous ; j'aurai assez d'adresses si j'en ai une. Au diable avec vos énigmes !

Adieu, mon ami, ne brûlez pas ma lettre et trois jours après l'avoir reçue elles seront devinées, ou il y faudra renoncer. Adieu de tout cœur.

B.

49 — E.

A EDOUARD MOUNIER

Grenoble, pluviôse XII.
(Janvier-Février 1804)

Mille pardons, mon bon ami, si j'ai tant tardé à vous répondre. Depuis un mois je suis plongé dans ce qu'on appelle les plaisirs du carnaval. J'ai dansé ce matin jusqu'à six heures ; je me lève à quatre pour vous dire enfin une partie des choses que m'a fait éprouver votre lettre, car toutes c'est impossible.

Depuis un mois, j'ai livré ma vie à toutes les dissipations possibles. Je voulais oublier de sentir. J'ai trouvé ici, comme ailleurs, beaucoup d'amour-propre et point d'âmes. J'aime mieux les passions avec tous leurs orages que la froide insensibilité où j'ai vu plongés les heureux de ce pays. Elles me rendent malheureux aujourd'hui, peut-être un jour feront-elles mon bonheur ; d'ailleurs indiquez-moi le chemin pour sortir de leur empire ? Un moment de leur bonheur ne vaut-il pas toutes les jouissances d'amour-propre possibles ?

What is the world to me ?
Its pomp, its pleasure, and its nonense all ?

Jamais plus belle occasion ne pouvait s'offrir pour voir Grenoble dans tout son lustre. Il y a redoute tous les mercredis ; MM. Périer (Auguste), Teysseire, Giroud, Lallié, le général Molitor, le préfet, le receveur du département, le payeur, le général commandant le département, etc., etc., ont donné des fêtes dans le genre de celles des ministres à Paris. Absolument dans leur genre, il y avait un peu de cette froideur que transpire l'habit brodé. On commence à sept heures, on

soupe à minuit, et l'on danse jusqu'à six heures du matin. Il y a trois ou quatre tables servies splendidement, mais toujours une où il y a trente ou quarante femmes et deux hommes seulement : le préfet et le général.

MM. Silvy, Berriat, Allemand, etc., ont donné des fêtes beaucoup moins splendides sans doute, où le ton était bien moins brillant, mais on y riait sans s'en douter ; ailleurs on riait pour être aimable. Il y avait de votre connaissance à ces fêtes les deux Mallein, Alphonse Périer, Pascal, Turquin, Faure, Michaud, Colet, Montezin, Berriat, Giroud, etc., etc.

En femmes, mesdemoiselles Mallein, Pascal, Loyer, de Mauduit, d'Arancey, de Tournadre, Arnold, Girard, Dubois-Arnold. Mmes Busco, Arnold, Molitor, Renard, Périer, Regicourt ont dansé quelques contredanses et beaucoup de valses.

Je ne sais si vous pouvez vous figurer tous ces noms, et si ces détails vous plairont. Pour leur donner un peu plus d'intérêt, j'y ajouterai que *the happy few* a trouvé que Turquin, Périer, Pascal, Mallein, étaient les plus aimables ; Mlles Tournadre, Parent, Mallein, les plus jolies et les plus aimables en femmes. Toutes ces demoiselles sont de la société de Mme Périer où l'on me paraît s'amuser beaucoup. Le préfet y va tous les soirs, et on y joue des proverbes. Il y règne, suivant les uns, beaucoup de bonhomie ; suivant les autres, on y fait beaucoup d'esprit. Je suis des deux avis ; on y était gai et franc, on y devient spirituel et gai.

Vous voyez, mon cher Mounier, quelle a été ma vie depuis un mois : j'ai veillé six jours par semaine et j'ai fait un petit voyage à la campagne. De toutes les parties où je suis allé, celle où je me suis le plus amusé est celle de Mme Périer. On soupait au deuxième, on avait dansé au premier. Au milieu du souper nous nous échappâmes, Mlles Mallein, Loyer, Dubois et Tournadre, Félix Faure, Colet, Arnold et moi, et nous dansâmes une douzaine de contredanses avec la joie de dix-huit ans.

Pour achever de vous mettre au fait, le public marie Mlle Loyer, chez qui nous dansons ce soir, à Casimir Périer et Mlle Alex. Pascal à Alexandre Périer. Ceci entre nous, ainsi que tout le reste. Vous savez combien la discrétion est une belle chose ; ainsi brûlez ma lettre.

Vous parler de moi après tout cela, c'est bien présomptueux. Cependant, comme je suis bien persuadé de votre amitié pour moi, je suis le fil de mes idées et je réponds à votre lettre. Vous avez deviné mon

secret, mais vous vous faites une fausse idée de moi : j'estime peu les hommes parce que j'en ai vu très peu d'estimables ; j'estime encore moins les femmes parce que je les ai vues presque toutes se mal conduire ; mais je crois encore à la vertu chez les uns et chez les autres. Cette croyance fait mon plus grand bonheur ; sans elle je n'aurais point d'amis, je n'aurais point de maîtresse. Vous me croyez *galant*, et vous vous figurez sous mon nom un sot animal. J'en sens trop bien le ridicule pour l'être jamais dans toute la force du terme. J'ai pu avoir quelques bouffées d'amour-propre, comme tous les jeunes gens ; j'ai pu être fat par bon ton lorsque je me croyais regardé ; mais tout mon orgueil est bien vite tombé en voyant mes prédécesseurs et ceux qui me succédaient. Enfin vous achèverez de vous détromper de ma fatuité, lorsque vous saurez qu'ayant eu l'occasion de voir quelque temps la femme que j'aime, je ne lui ai jamais dit ce mot si simple : Je vous aime ; et que j'ai tout lieu de croire qu'elle ne m'a jamais distingué, ou que, si elle l'a fait un instant, j'en suis parfaitement oublié. Vous voyez qu'il y a loin de là à se croire aimé. J'ai eu quelquefois l'idée d'aller la trouver et de lui dire : Voulez-vous de moi pour votre époux ? Mais, outre que la proposition eût été saugrenue de ma part, et que, comme vous le dites fort bien, j'eusse été refusé, je ne me crois pas digne de faire son bonheur : je suis trop vif encore pour être un bon mari, et je me brûlerais le cervelle si je croyais qu'elle pût penser : « J'eusse été plus heureuse avec un autre homme. »

Mon père m'a fait promettre, lorsque je le quittai pour la première fois, il y a six ans, que je ne me marierais pas avant trente ans.

Actuellement, je n'avais d'ambition que pour elle ; quel motif aurais-je donc pour prendre un état ? et quel état pourrais-je commencer ? Je suis tout à fait dégoûté des femmes, jamais aucune d'elles ne sera plus ma maîtresse, et celles qu'on a par calcul m'ennuient. Je prise peu l'estime d'une société particulière, parce que j'ai vu qu'en flattant tous ceux qui la composent on était sûr de l'obtenir. J'aurai trois ou quatre mille livres de rente, c'est assez pour vivre. Si j'étais ruiné, avec un an de travail je pourrais devenir professeur de mathématiques. Quel motif ai-je donc pour m'en aller par le monde flatter de la voix et de la conduite tous les hommes puissants que je rencontrerai ?

Je sens que j'aimerais vivement la gloire, si je parvenais à me guérir d'un autre amour. Il y a la gloire militaire, la gloire littéraire, la gloire des orateurs dans les Républiques. J'ai renoncé à la première

parce qu'il faut trop se baisser pour arriver aux premiers postes, et que ce n'est que là que les actions sont en vue (1). Je ne suis pas savant, il ne faut donc pas penser à la deuxième. Reste la troisième carrière, où le caractère peut en partie suppléer aux talents. Et ce n'est que dans des circonstances rares que le peuple a besoin de vous, et vous pouvez mourir calomnié, et tant de gens sans talents ou sans vertu ont paru dans la lice, qu'il faut un bien grand génie pour être à l'abri du ridicule. Voilà les obstacles.

Donnez-moi vos avis sur tout cela, mon cher Mounier, franchement, sincèrement et sans craindre de me parler raison. Pour le moment, je me jette au milieu des événements avec un cœur pur. Je tâcherai d'acquérir des talents, je vivrai solitaire avec mon âme et mes livres, et j'attendrai pour voguer que le vent vienne enfler mes voiles.

Je sais bien que dans un moment de raison je pourrais prendre un état ; mais je ne sens pas la constance nécessaire pour le suivre, et il faut éviter de paraître inconséquent.

Voilà où j'en suis, mon cher Edouard. Je compte être à Paris dans trente ou quarante jours. J'y étudierai la politique et l'économie publique, science qui me paraît la base de l'autre dans un siècle où tout se vend. Donnez-moi tous les détails possibles sur votre futur voyage et surtout éclairez-moi de vos conseils. Bonsoir, si vous ne dormez pas.

H. B.

50 — E.

AU MÊME

Genève, 8 *germinal XII.*
(*29 Mars 1804*)

Mon cher ami,

Je vais à Paris. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'une des plus douces jouissances que je me promette dans ce pays-là est celle de vous embrasser. Nous n'en sommes plus à ces petites choses ; c'est ce qui fait que je ne vous fais pas la guerre sur ce que depuis trois

(1) Une tournure de caractère analogue faisait, vers le même temps, de Paul-Louis Courier, un artilleur mécontent et boudeur. (Note de *F. Corréard*).

mois vous ne m'écrivez plus. Les plaisirs du carnaval ont formé à Grenoble une société de jeunes gens où il ne manque que vous pour réunir tout ce que j'aime et estime dans ce pays. Vous en connaissez presque tous les membres, à l'exception peut-être de Félix Faure et de Ribon ; les autres sont Mallein, Alphonse Périer et Diday. Je disais un jour à Alphonse et à Mallein qu'en allant à Paris, je voulais passer par Genève ; à l'instant ils se regardent, nous organisons notre voyage et nous partons le 29 ventôse pour venir passer deux jours à Genève ; nous passons par les Echelles où nous sommes reçus par mon oncle (1) ; par Chambéry où nous restons vingt-quatre heures ; nous arrivons enfin à Genève. Nous devions n'y passer que deux jours, nous y sommes déjà depuis trois, et si je ne consultais que mon cœur, j'y passerais six mois. Nous avions plusieurs lettres de recommandations pour M. Pasteur, pour M. et Mme Mouriez, pour M. Pictet. Nous avons été souvent en société, tantôt reçus par les vrais Genevois avec cette politesse froide qui glace, tantôt avec empressement par ceux que nos mœurs ont déjà corrompus. En général, bien de la plupart des femmes, mal de tous les hommes. Je vous donnerai des détails là-dessus à notre première entrevue.

La chose qui nous frappa le plus en arrivant est la beauté des femmes et des demoiselles, et cette coutume singulière et admirable qui fait que les jeunes filles vont partout seules, la franchise touchante de leurs procédés qui montrent bien ces âmes qui ne comprennent pas seulement la coquetterie et qui sont si sensibles à l'amour. Je vous paraîtrais fou si je vous disais tout ce que je pense là-dessus ; je veux me retenir et je m'aperçois que j'écris des phrases inintelligibles. Je désespérais de trouver au monde des femmes comme celles-ci ; je cherchais à me désabuser d'un espoir chimérique ; jugez de mes transports en trouvant à Genève plus encore que je n'avais imaginé. Cette franchise surtout, la seule chose que la coquetterie ne puisse imiter, cette joie pure d'une âme ouverte, je ne l'ai jamais si bien sentie, mon cher ami. L'âme qui dissimule ne peut être gaie ; elle a cette gaieté satirique qui repousse, elle n'a point cette joie pure de la jeunesse. Quelle différence des femmes que je quitte et de celles que je vais trouver à Paris. C'est pour le coup qu'on va m'appeler le Philosophe. Je veux tâcher d'écrire tout ce que j'ai vu dans ce pays ; nous en parlerons quand j'aurai le plaisir de vous voir. Vous avez

(1) Romain Gagnon, voir la *Vie de Henri Brulard*.

été peut-être à Genève dans vos voyages ; dites-moi ce que vous en pensez. Pour moi, si je n'ai point d'état d'ici un an, je veux venir y passer six mois.

Je m'arrache de ce pays, mais comme Télémaque s'est arraché de l'île de Calypso. Mallein est déjà retourné à Grenoble. Périer part demain, il faut bien m'en aller ; mais ce n'est pas sans l'espoir de revoir ma chère Genève.

Adieu, mon cher Edouard, dites-moi tout ce que vous savez de Genève. Adressez votre lettre à M. Crozet, élève des ponts et chaussées, hôtel de Nice et de Modène, rue Jacob, faubourg Germain, pour Henri B...

Fare you well.

H. B.

51 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 22 *germinal an XII.*
(12 Avril 1804)

Tonnerre ! je veux me fâcher bien fort ; ma malle n'est pas encore arrivée ; je suis Tantale !

Quelle leçon ! c'est pour le coup qu'il faut dire : « A qui donc se fier ? il faut tout faire par soi-même ! » Je sais bien que c'est sans doute pour ajouter quelque vétille à ma malle que vous l'avez retenue ; mais rappelle-toi qu'il faut aimer les gens à leur manière et non pas à la nôtre ; j'avais dit à Jean de mettre une malle à la diligence rapide, le jour de son arrivée.

Je ne suis point encore établi ici, je perds mon temps, parce que je n'ai pas les plans d'étude qui sont dans ma malle. Je vais me faire un ordre de travail comme le tien, c'est le seul moyen d'avancer. Je veux au moins profiter des derniers moments qui me restent ; il faudra prendre un état, et je ne vois que le militaire. C'est une triste chose de sacrifier sa vie entière à un préjugé. Je redeviendrai soldat : c'est encore, de tous les états, celui qui m'ennuie le moins. Je pourrais me rendre indépendant d'une certaine façon, mais en me mettant sous le joug d'une autre. J'ai donné à déjeuner ce matin à un homme

qui me rendait ma visite et qui m'a fait entendre que, si je voulais, on me donnerait certaine demoiselle. Je lui ai fait débiter sa commission, qu'il a faite avec beaucoup d'esprit, et puis j'ai éloigné la proposition. La demoiselle a dix-huit ans ; elle est jolie, grande, bien faite, a trois cent mille livres aujourd'hui, et en aura cinq cent mille dans dix ans. Je suis aimé dans la famille, on y a de moi une idée exagérée en bien. Voilà le piège, mais je ne m'y prendrai pas. Je serais riche, mais esclave de tous les usages ; j'aurais un bel hôtel, mais peut-être pas un pigeonnier à pouvoir lire tranquillement Corneille et Alfieri.

Cette proposition me trouble cependant : je pense à la douceur de ne plus dépendre. Si la chose se faisait, je me réserverais auprès de mademoiselle de Nardon de voyâger quatre mois par an.

J'ai fait connaissance en route avec un homme de trente-quatre ans, très instruit et profondément sensible ; j'ai un vrai plaisir d'être avec lui. Il vient d'Italie, où il a passé sept ans et va en Hollande ; nous parlons beaucoup d'Alfieri, de Monti, de Pindemonti, de Cesarroti, et je sens que j'aime l'Italie de passion.

Il paraît un bon journal intitulé *Archives littéraires* ; il faudrait bien tâcher de le lire, il vous formerait le goût, à Caroline et à toi.

Dès que j'aurai reçu ma malle, je vais me mettre à travailler chaque soir ; je me délasserai à écrire mon voyage de Genève.

Mille choses à tout le monde et surtout à ma bonne *tatan* (1). On me dit que Gaëtan travaille ; Caroline lui portera bientôt les *Lettres persanes.*

52 — P.

A LA MÊME

21 *floréal an XII.*
(*11 Mai 1804*)

Je pense surtout à toi : dès que je vois quelque chose d'utile, je voudrais te l'expliquer. Voici l'habitude que je prends : j'écrirai tout ce que je te destine et, lorsque la feuille sera pleine, je te l'enverrai. Cela vient de ce que je suis très persuadé qu'on ne peut s'aimer qu'au-

(1) Sa grand'tante, Elisabeth Gagnon ; voir *Henri Brulard.*

tant qu'on se ressemble, et je voudrais que nous nous ressemblassions (*sic*) le plus possible.

Ne perds pas mes lettres ; elles nous seront utiles à tous deux : à toi, tu pourras comprendre par la suite ce que tu n'as pas saisi d'abord, à moi, elles me donneront l'histoire de mon esprit.

Tu as à ta disposition un excellent moyen d'instruction, peut-être même le meilleur possible.

Je crois, et je te le démontrerai par la suite, que tout malheur ne vient que d'erreur, et que tout bonheur nous est procuré par la vérité : faisons donc tous nos efforts pour connaître cette vérité. Les divers sens que nous attachons aux mots dont nous nous servons souvent, sont une grande source d'erreur. Attachons-nous donc à voir ce que disent ces mots. Fais donc bien vite un cahier d'application, ne prononce jamais le mot de *vertu* sans te dire *tout ce qui est utile au plus grand nombre*. Le mot éducation, art de former la tête (ou l'esprit) de l'homme, et son âme (ou le centre de ses volontés), en donnant à l'un et à l'autre le meilleur (le plus utile au plus grand nombre) développement possible.

Prends cette habitude : tu seras tout étonnée de te trouver un jour en état de comprendre les plus grands hommes, Bacon, Montesquieu, Lancelin (1), Vauvenargues, Pascal, etc.

Mais rappelle-toi que le premier bien d'une femme est la réputation, et que, si tu choques la vanité des autres, ils t'en puniront en te diffamant : cache donc ta science et sois plus douce qu'une autre pour racheter les moments d'oubli où tu aurais montré tout ce que tu sais.

Je t'enverrai toutes les définitions que je trouverai ; mais fais-en un cahier, ou je ne t'en parle de ma vie ; dis-moi dans ta première lettre de quel format (in-12, in-18) est ce cahier, et combien il a de feuilles.

Voici comment il faut écrire.

Physique. — Description des propriétés des corps considérés comme insensibles ;

Métaphysique. — Description de la génération et des lois de l'intelligence et de la volonté.

Si je disais, en jetant un rossignol au feu : « Cet animal se consume

(1) Lancelin ? Serait-ce l'auteur de l'*Histoire secrète du prophète des Turcs* (1755) ?

et sent mauvais ; le rossignol, vers le milieu du printemps, chante tout le jour et presque toute la nuit ; on suppose que c'est pour amuser sa femelle qui couve, »

La première phrase serait de physique, la seconde de métaphysique.

C'est Lancelin qui m'a donné toutes ces bonnes idées.

Ecris-moi bien vite à quelle diligence on a mis ma malle, et envoie-moi la reconnaissance ; je commence à craindre qu'elle ne soit égarée. Si, par hasard, vous l'aviez encore, vous m'auriez joué un fier tour ! hâte-toi de me l'envoyer, tant il est vrai qu'il faut tout faire par soi-même : à qui se fier, si une famille aussi aimante trompe encore mes espérances ? Adieu.

Octave, surnommé Auguste, avait un courage qui manquait à Antoine, et Antoine en avait un qui manquait à Auguste.

La vanité est le signe le plus certain de la petitesse : Cicéron, le cardinal de Retz ont été vains, et cela fait que beaucoup de gens leur refusent le titre de grands hommes, qu'ils méritent cependant.

Ecris-moi sur du papier très fin ; autrement, c'est vingt-huit sous au lieu de quatorze ; il vaut mieux recevoir deux lettres (1).

53 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 18 *prairial an XII.*

(*7 Juin 1804*)

Tu as bien perdu, ma chère petite, à ce que je ne t'aie pas répondu en recevant ton avant-dernière lettre : je fus charmé d'y voir un esprit mâle et vigoureux, entièrement exempt de misères. Je réponds bien vite à ta petite lettre du 10, parce que tu es affligée ; j'ai le même vice que toi : je voulais t'écrire trop de choses sur ton avant-dernière lettre, et je n'ai rien écrit. J'avais, en la lisant, trente ou quarante pages à te dire, mais l'écriture est si lente, qu'en traçant une phrase, on a le temps d'en oublier dix.

Tu ne te douterais pas d'une chose que je veux te faire remarquer en passant, c'est que ta dernière lettre est éloquente ; pourquoi ? c'est qu'en décrivant la douleur, tu m'as écrit ce que tu sentais et n'y as point mis d'esprit. Voilà ce que doit être une bonne tragédie, voilà

(1) Voir la réponse de Pauline, publiée par M. Paul Arbelet, *Revue Bleue*, 6 juillet 1907.

ce qui est le rôle d'Hermione : elle sent et montre son cœur. J'appelle *cœur* le centre des sentiments (désirs, peines, plaisirs, etc., etc.) et *tête* ou *cerveau* le centre des idées.

Je reviendrai une autre fois sur cette idée, qui est un flambeau qui éclaire bien la connaissance de l'homme.

Tu as vu la vie, ma chère Pauline : un moment de joie suivi d'un moment de tristesse. Pourquoi un paysan qui perd sa femme la pleure-t-il tant, et un riche Parisien qui perd la sienne ne s'en aperçoit-il qu'en ce que son habit tête de More est devenu noir ? C'est que la femme du paysan lui est utile (elle travaille), agréable parce qu'ils ne sont pas toujours ensemble. C'est là le seul moyen de se plaire longtemps. L'homme change à chaque instant : de deux heures à deux heures et demie, j'ai été très gai, je reçois ta lettre, elle m'attriste, mais d'une douce pitié. Au sortir de chez moi, je serai, sans que je m'en aperçoive, triste ou gai, comme le voudra le premier événement que je rencontrerai.

Une chose me gêne depuis dix-huit jours, c'est que mon père, qui devait m'envoyer de l'argent le 1er, ne m'a pas seulement écrit jusqu'au 18. Cela m'oblige d'emprunter, ce qui est très ennuyeux ; le mal de cela, c'est que, étant un peu ennuyé, on se livre davantage aux dépenses pour se distraire. Dis-moi pourquoi on ne m'envoie rien, je ne peux le pénétrer ; surtout, écris-moi souvent ; ne corrige jamais tes lettres ; elles me font plus de plaisir que celles de personne. Comment faut-il te dire cela : en musique ? en grec ? Il y a deux ans que je te le corne aux oreilles.

Mon grand-père et Caroline m'écrivent que tu travailles trop, etc., etc. ; il me semble que, pour ta santé, tu devrais t'aller promener une fois par semaine avec les M... Envoie-moi donc deux ou trois caractères de tes anciennes compagnes, j'y compte. Cette année que je suis de sang-froid et que je ne découvre dans les femmes que vanité, et puis vanité, et puis vanité, et toujours vanité (orgueil sur les petites choses).

La philosophie est l'art de rendre heureux : pour cela, plaisantons de tout ; rions sur chaque chose. Ceux qui raisonnent si longuement et si sérieusement sont les plus faux des hommes ; ils passent, à chercher pesamment les moyens de jouir, le temps qu'il faudrait employer à jouir. En examinant la vie, on voit dans une vie de trente ans, par exemple, quatre cents jours de grandes émotions, et le caractère gai ne les diminue pas. L'homme gai sent autant que l'homme morose

(ceci, les grands hommes exceptés) ; l'homme morose s'ennuie, lui et les autres.

30 ans — 400 jours = 28 ans 9 mois.

L'homme gai pendant ce temps fait rire et rit aussi : d'ailleurs, la gaieté attache tout le monde, la tristesse ennuie. Un grand moyen de gaieté est l'argent ; ayons-en donc. Je suis content aujourd'hui, parce que, hier, ayant quatre livres pour tout bien, je suis allé pour quarante-quatre sous, à *l'Optimiste*, charmante comédie de Colin, bien jouée. Je conclus qu'il faut *penser au bon ordre*. Efface ceci, garde le reste pour le relire quelquefois ; adieu. Dis à mon papa que je suis altéré d'argent, que je suis obligé d'emprunter à gros intérêt, et qu'il me fera bien plaisir de me retirer des mains des prêteurs. Dis bien des choses à Jean ; invite-le à être aussi gai que son maître, et, toi, songe à rire.

Le charmant Goldoni a dit : « Qui parle beaucoup finit par parler bien, qui parle peu craint toujours de dire une sottise et a toujours l'air gêné. »

Une lettre par semaine ! ce qui te viendra ; point de préparation, des fautes d'orthographe ; j'en fais beaucoup et je les aime ; je vois qu'on n'a point fait de brouillon, et rien de bête comme les lettres à brouillon. Celles que l'on prépare le sont un peu moins.

54 — P.

A LA MÊME

Prairial an XII.
(Juin 1804)

Nous jugeons les autres semblables à nous-mêmes : rien de plus faux si c'est une personne à sentiment qui parle. Une jeune fille passionnée s'imagine confusément que les passions gouvernent tout le monde, tandis que sur cent personnes il y en a quatre-vingt-huit qui n'ont d'autre passion que la vanité (l'orgueil sur les petites choses).

Le langage du monde est trompeur ; on fait semblant de céder à un sentiment, on ne cède, en effet, qu'à l'intérêt plus ou moins bien calculé, et on joue la comédie plus ou moins bien.

Dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, il y a moins d'hypo-

crisie : cela vient, je crois, de ce que tout le monde y a lu Jean-Jacques, Helvétius, Sénèque, Duclos, etc., etc., et qu'on a reconnu que plusieurs de leurs principes sont vrais.

Fontenelle, l'homme qui a le plus affecté de finesse, et son disciple Marivaux, qui vaut mieux que lui, ont contribué à chasser l'hypocrisie des mœurs de la bonne compagnie.

L'homme qui se jette dans le monde renonce à vivre par lui ; il ne peut plus exister que par les autres, mais aussi les autres n'existent que pour lui.

Par exemple, un homme à la mode aujourd'hui (prairial, an XII) se lève à dix heures, passe une redingote, va au bain, de là déjeuner. Il revient, prend des bottes et un habit mi-usé, va passer son temps jusqu'à trois heures et demie à faire des visites, non pour affaires, mais pour parler avec ceux qu'il rencontre : de quoi ? il n'en sait rien lui-même en sortant. Il jase de ce dont on jase. A quatre heures, il rentre, va dîner, revient, s'habille, va au spectacle de sept heures à neuf heures et demie, sort après la première pièce, met des culottes de peau, des bas de soie, un triple jabot et va aux thés, jusqu'à minuit, une heure, restant où il s'amuse, filant dès que ce qui l'environne l'ennuie.

Mais il ménage toujours la vanité, passion universelle ; même en filant par ennui, il a l'air de se faire violence. Quand ses soirées l'ennuient, il va à onze heures à Frascati, jardin où l'on prend des glaces et où il ne se trouve pas que des gens du bon ton. Il y a peut-être, dans ce grand Paris, mille jeunes gens élégants ; ils se connaissent tous de vue, et encore plus à la tournure : le sot peut, avec vingt-cinq louis, se bien vêtir ; mais, en le voyant à cinquante pas devant moi et par derrière, je dirai : « Cet homme-là n'est pas du monde. »

Il y aurait cinquante pages à dire là-dessus.

— Comment reconnaître la bonne compagnie ? me diras-tu, toutes se nomment ainsi.

— A l'art avec lequel ou ménage la vanité : plus une société a l'air d'être composée d'amis qui se chérissent à l'adoration, qui sont très spirituels et qui sont les gens les plus modestes du monde, plus elle est du bon ton.

Au fond, ils ne s'aiment ni ne se haïssent ; pour la plupart, ils sont assez bonnes gens et ont une vanité poussée à l'extrême, c'est-à-dire qui s'offense et se réjouit des plus petites choses du monde ; mais ils ne laissent jamais paraître aucun sentiment affligeant. Celui qui s'afflige

en public (aux yeux du monde) est un sot, ou un homme plein d'orgueil.

S'il croit qu'on prend part à ses chagrins, c'est un sot ; s'il se croit assez important pour vous en faire affliger, c'est un orgueilleux.

On ne peut pas décrire dans une lettre ce que c'est qu'un homme aimable : il faut les voir plusieurs ensemble pour les juger ; car, un homme aimable seul se laisse entraîner à vouloir primer, et ainsi tombe dans la plus grande faute possible ; il offense la vanité de tous ceux qui sont présents, d'abord de tous les hommes qu'il efface, ensuite de toutes les femmes auxquelles il ne s'adresse pas. On peut dire plus facilement ce que ne doit pas être l'homme aimable.

La société se perfectionne chaque jour, parce qu'on apprend à l'amuser davantage : un homme aimable de Louis XIV, Lauzun, Matha, le chevalier de Grammont, etc., qui ont laissé une si grande réputation, seraient des gens du dernier *pesant* aujourd'hui, avec leurs compliments longs d'une aune.

Les gens aimables d'aujourd'hui auraient sans doute le même défaut dans cent ans s'ils se réveillaient comme... (*Déchiré.*)

La science du monde est si difficile ! Par cette raison, on n'en peut rien apprendre dans les livres ; au contraire, plus on lit, plus on se gâte. Il faut raisonner juste, et alors six mois d'usage et de bons conseils forment. Il y a cependant un livre qui est utile parce qu'il est un modèle de conversation, La Bruyère.

Adieu, ma chère petite ; je voulais écrire quatre phrases pour ma lettre de demain, je me suis laissé entraîner. Tâche, chaque jour, de comprendre mes lettres ; voilà qui te distraira.

Tu me demandes qu'est-ce que la finesse ?

C'est l'habitude d'employer des termes qui laissent beaucoup à deviner, et tellement à deviner, qu'un provincial, qui arriverait, n'y comprendrait rien du tout, ou peut-être le contraire de ce qu'on veut dire.

55 — E.

A ÉDOUARD MOUNIER

7 messidor, XII.

Paris (26 Juin 1804)

Je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps, mon cher ami, et pour m'en punir je veux vous dire pourquoi : c'est que j'avais honte. Je songeais aux folies que je vous ai contées pendant deux ans. Lorsque j'ai reçu vos lettres, j'ai renvoyé, et puis j'ai eu honte d'avoir renvoyé. Il faut nécessairement, pour m'excuser, que je calomnie l'humanité et que je m'écrie : « Voilà l'homme ! »

Au reste, je pense que la conspiration de vos Rennois vous aura distrait. Ces gens-là ont des familles qui ont dû remuer. George (1) et les autres non graciés ont fini hier, très bien, à ce que dit le peuple qui les a vus. Les *Tracasseries*, comédie en cinq actes de Picard, ont aussi tombé hier soir. Je ne sais où vous en êtes des nouvelles soi-disant littéraires ; si vous les savez, sautez les cinq ou six lignes qui suivent. Vous savez que rien n'est sévère comme le vulgaire lorsqu'il s'avise de vouloir faire de la vertu sur quelqu'un, et il montrait ou croyait montrer cinq ou six vertus différentes en sifflant le *Pierre le Grand*, tragédie de Carion Nizas, tribun. Il faut avouer aussi qu'il a pris soin que la matière ne manquât pas. Il s'est rendu complètement ridicule et même odieux. Les femmes surtout étaient acharnées contre lui. J'étais à la première représentation. La pièce est pitoyable ; cela a occupé cinq ou six jours ; ensuite la politique, dont on n'est pas encore sorti. J'ai été étonné du bon sens que j'ai vu dans cette occasion, surtout celui des femmes.

On annonce une tragédie, nommée *Octavie*, aux Français. Est-ce Néron assassinant la femme qui lui a apporté le trône ? Est-ce celle d'Antoine ? Je n'en sais rien. Je ne sais pas davantage quel est l'auteur ; on dit Chénier ou Mazoyer. Mlle Duchesnois est toujours une actrice charmante ; elle l'est plus encore aux yeux de ses amis, parce

(1) George Cadoudal, exécuté à Paris le 25 juin 1804, pour avoir formé un complot contre le premier Consul.

qu'elle est persécutée (1). La vîtes-vous avant votre départ, ou si vous étiez déjà à Rennes ? Pour moi, Crozet m'a présenté chez elle et je suis enchanté de son ton naturel. Comme elle est bien laide, je m'attendais à la voir dans l'affectation jusqu'au cou ; point du tout, c'est le naturel le plus simple et le plus charmant.

Mais il faut que je revienne à la politique pour vous demander *when your father shall be* sénateur. On le lui doit de bien des manières. On nomme des préfets, et votre département a dû vous donner de la peine à gouverner ; ce qui est très heureux pour M. Mounier, c'est parler de ses victoires que de parler de ses travaux. J'en voudrai toujours aux maudits nobles qui nous ont empêchés de le nommer candidat (2). Je dis nous, car j'étais aussi enflammé que mon père et mon grand-père qui étaient électeurs. Laissez faire ; si on y revient, comme il le semble, nous vous montrerons ce que peut l'amour-propre humilié dans des cœurs généreux.

Si vous avez quelques espérances qui puissent être confiées à un ami discret, faites-moi cette grâce. Je serais bien charmé de pouvoir espérer de vous voir ici. Si vous venez avant cet hiver, nous courrons ensemble. Ne vous faites-vous pas une bien jolie image d'un carnaval à Paris ? Pour moi, j'en suis fou. Venez donc, nous valserons dans le même bal. Avec votre esprit si fin, vous observerez toutes les mères et nous rirons un peu de ces petites Parisiennes qui sont si abordables.

Vous n'avez pas d'idée combien je fais de découvertes dans ce pays. J'arrive seulement ; les autres fois j'avais des yeux pour ne rien voir. Venez vite, nous rirons bien.

Actuellement, tout le monde va les jeudis au Ranelagh ; on fait un tour de valse, et de là à Fracasti qui, les jeudis et presque tous les jours, dans ces grandes chaleurs, est sublime. Donnez-moi quelques détails sur votre Rennes ; je vous enverrai par contre les tracasseries de notre endroit. Avez-vous des jeunes gens aimables ? On disait qu'un de vos généraux allait se marier ; voyez comme je sais les affaires. Entrez dans le dédale des aventures, n'ayez pas peur, j'aime assez ça, et, conté par vous, c'est un double mérite. On étudie l'homme et on rit ; l'âme s'éclaire et le cœur jouit. C'est le cas de le dire : fût-il jamais de temps mieux employé ? Ne regrettez pas une demi-

(1) Voir *Journal de Stendhal*, append. p. 458, l'article que Beyle écrivit pour défendre Mlle Duchesnois.

(2) Voir lettre du 15 décembre 1803.

heure toutes les semaines ; je vous répondrai très exactement sur ce que vous voudrez ; je suis un homme raisonnable à cette heure. Voulez-vous de l'agriculture, je vous dirai qu'on vient de faire un livre sur le glanage ; voulez-vous du comique bourgeois, je vous répéterai ce qu'on me dit de la partie de Vizille (1), chez M. Arnold, le lundi de Pâques ; c'est vieux, mais ce n'en est pas moins frais. Toutes les demoiselles dont je vous parlais dans une lettre de Grenoble tombèrent dans quatre pieds d'eau. Vous jugez comme les tendres mouvements du cœur se déclarèrent dans les jeunes gens qui étaient au rivage. Mlle Clapier, conformément à ses grâces langoureuses, s'évanouit et puis eut des nerfs ; la jolie Tournadre, qui n'a pas besoin de comédie, éclata de rire, changea ses habits mouillés et se mit à danser. Il me vient une idée : ne pourriez-vous pas venir pour le sacre de Leurs Majestés ? Il est honteux à vous, qui n'êtes qu'à 80 lieues de Paris, de n'y pas venir plus souvent. Je suis sûr que si vous y veniez une fois, vous y reviendriez une seconde.

Adieu, écrivez-moi vite quatre pages comme ça *currente calamo.*

Si votre père se souvient encore d'un des hommes qui ont le plus de respect pour lui, faites-lui accepter mes hommages. Adieu.

H. B.

Rue de l'Ile, n° 500.

56 — P.

A SA SŒUR PAULINE

17 *messidor, an XII.*

(6 *Juillet 1804*)

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir, ma chère Pauline ; aussi j'y réponds sur-le-champ, quoique je n'aie que du mauvais papier : je n'en achèterai du bon qu'en revenant de dîner ; je ne t'écrirais que demain matin ; peut-être quelqu'un viendra-t-il et je ne t'écrirais pas de quatre ou cinq jours. Celui-ci est cependant mal pris pour te répondre ; je suis ennuyé. Imagine-toi que nous sommes au 17 messidor, et que mon père ne m'a rien envoyé pour mon mois de messidor ; cela

(1) Bourg des environs de Grenoble, célèbre par le château de Lesdiguières et par les *Etats* tenus en 1788.

fait que je suis obligé d'emprunter, ce qui me rend moins gai ; étant moins gai, je suis moins aimable ; étant moins aimable, je vois d'autres avoir les succès qui auraient été pour moi. Voilà comment un malheur ne vient jamais sans l'autre. Heureusement, quand j'ai été comme cela deux jours, je le dis bonnement, et on rit de mon malheur, et je me mets à rire.

Mais je m'aperçois que je bavarde ; cependant tu peux voir que, dans la situation que j'ai le plus désirée, jeune, libre et à Paris, il ne tiendrait qu'à moi de pleurer tout le jour. Il ne faut pas en conclure que la vie est pleine de chagrin ; il faut en conclure que l'homme a ses torts. La plupart de ces petits événements journaliers ne nous ennuient pas quand nous voulons bien ne pas nous en laisser ennuyer. Réfléchis bien à cela : si tu étais homme, je te dirais que tu es fait pour devenir un grand homme. Cette conception d'un meilleur état, ce regret d'un bonheur que tu t'étais figuré, sont au commencement de la vie de tous les vrais grands hommes. Ils nous l'ont appris eux-mêmes : Shakspeare, Corneille, Molière, J.-J. Rousseau commencent ainsi. Alfieri dit expressément : « Ce fut l'ennui de toute chose qui me porta à faire des tragédies ; j'écrivis la première page pour me consoler uniquement ; j'écrivis la seconde avec plus de plaisir ; il se trouva que j'étais dans le délire en faisant la troisième ; l'amour de l'art m'enflammait ; depuis lors, il fait tout mon bonheur. Je résolus de faire la meilleure tragédie possible. »

Shakspeare, Molière, Corneille et lui sont les quatre plus grands modernes : on a su, par les amis d'Alfieri, que, l'année 1775, où il écrivit *Cléopâtre*, sa première tragédie, il avait eu envie de se tuer. Il était jeune, beau, riche, plein d'esprit, et rien ne l'attachait : c'est que cette âme grande était faite pour un amour plus relevé.

Je te conseille donc de chercher une consolation dans la plus belle science qui existe, celle de l'homme. Remarque une chose : c'est que les pédants nous ont tant ennuyé de science, qu'ils dégoûtent les esprits vrais (qui n'aiment que la vérité et qui ne croient que ce qu'ils comprennent) de toute science. Je t'en parle d'après ma propre expérience : je ne me repens pas de n'avoir pas appris le grec ; mais, sans les pédants, je le saurais. Ils m'en ont dégoûté : ces ennuyeux-là ne louent, dans le divin Homère, que le peu qui est blâmable.

Mais nous voilà dans les nues. J'ai senti souvent ce mal aux joues dont tu te plains ; mais répète-toi bien que qui veut vivre avec les hommes doit contribuer à leur plaisir, et que celui qui ne rit pas, là

où l'on rit, n'y est pas admis une seconde fois ; d'ailleurs, ordinairement, à force de feindre de s'amuser, on finit par s'amuser réellement.

Au fond, ta lettre est délicieuse : je connais peu de femmes qui écrivent aussi bien que toi ; veux-tu en savoir la raison, c'est que tu n'es pas affectée ; tu n'affectes que de mettre le mot qui exprime le plus exactement possible tes idées, et voilà en quoi consiste tout l'art d'écrire. Cultive précieusement ce charmant talent, il est l'âme de la vie : l'homme éloquent est le vrai roi des cœurs.

Rappelle-toi les jolis vers de Charles IX au poète Ronsard.

La Rochefoucauld est un moraliste bien triste et pas toujours vrai.

J'ai bien réfléchi depuis toi ; mon voyage à Genève m'a bien fait réfléchir, et mes nouvelles connaissances de Paris encore beaucoup ; je suis devenu gai, d'horriblement triste que j'étais. Sais-tu ce qui m'a changé ? De ne plus demeurer avec Faure. Rien de pernicieux comme la compagnie d'un homme triste. Je te dis ça à toi ; je ne l'ai point dit à Bigillion parce que Faure serait fâché de passer pour triste. Je vois la vie bien différemment cette année : je suis plus gai et bien meilleur. C'est Mante, excellent philosophe, qui m'a dit ça. (1)

Mais, pour en revenir et ne pas bavarder sans fin, cherche à voir l'*homme dans l'homme et non plus dans les livres.*

Remarque que tous ceux qui ont écrit sur l'homme étaient presque tous de mauvaise humeur : c'étaient des malheureux ; c'étaient des gens tristes par caractère ; c'étaient enfin des vieillards qui étaient de mauvaise humeur contre les jeunes gens, dont ils ne pouvaient plus partager les plaisirs. Beaucoup même ont écrit,

> **Non pour la vérité, mais par un trait d'envie,**
> **Qui ne sauraient souffrir qu'un autre ait le plaisir**
> **Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.**

J'ai encore ces vers divins dans la mémoire ; je les ouï dire hier par la meilleure soubrette qui ait peut-être existé depuis Molière. On jouait *Tartufe* : je n'étais pas allé au spectacle de près d'un mois. Le matin, un ami me prêta un louis ; je n'ai jamais tant joui, beaucoup plus que si j'avais reçu ma pension le premier du mois. On jouait, pour la première fois, *Molière avec ses amis* : c'est l'anecdote de Chapelle, Boileau, La Fontaine, Mignard, Lulli, qui veulent s'aller noyer : touchante réunion ! que de grands hommes ! On les voit souper et s'enivrer sur le théâtre ; la pièce ne vaut pas grand'chose ; mais on ne

(1) Cf. *Journal*, p. 203.

cesse pas d'applaudir, toutes les fois surtout que les acteurs disaient en s'adressant la parole : « A toi, La Fontaine ! verse donc à boire à Molière ! » on applaudit à tout rompre. Il y avait des larmes dans les yeux de tous les jeunes gens.

Lis la *Vie de Molière* par Grimaret, dans la vieille édition de Claix. Le jaloux et envieux Voltaire n'a pas manqué d'en faire faire une bien sèche qu'on imprime, à cette heure, à la tête des éditions nouvelles : cet homme n'a jamais manqué une occasion de nuire aux grands hommes ; aussi ne puis-je pas le souffrir.

J'en étais ici, lorsque mon portier m'apporta une lettre de mon père, qui est charmante ; il est on ne peut pas mieux disposé pour toi ; il me parle des demoiselles M..., et il a raison ; voici le fait : Madame M..., qui a beaucoup d'esprit, a dit : « Mes filles ne sort pas riches ; donc, elles ne se marieront pas si elles ne peuvent faire tomber quelqu'un amoureux d'elles ; tâchons donc de prendre un nigaud. » Dès lors, elle les mène partout, accueille les jeunes gens, etc., etc. ; l'état des familles la favorisait ; cela a réussi pour l'aînée ; je crois T... amoureux d'elle ; mais, nouvel embarras ; la comédie allait bien jusque-là ; mais il n'y a point de comédie sans père barbare ; aussi M. M... ne veut point de T...; voilà le roman de l'aînée ; j'ignore ceux des cadettes ; or, mon père sait le roman, et il court dans l'oreille à la ville.

Tu sens que les jaloux, dont mon père a beaucoup comme tout homme à talent, ne manqueront pas de dire : mademoiselle Beyle aime mademoiselle M... par analogie ; elles se confient leurs tendres inquiétudes. Voilà ce qu'il te faut considérer : vois toujours les demoiselles M..., mais éloigne la familiarité ; une fois mariées, vois-les familièrement, mais n'en fais pas des amies ; je sais l'aînée bavarde et les autres bêtes. Dans une petite ville, bavarde dit méchante. Réfléchis à cela ; songe bien que, dans cette vie, il faut être Héraclite ou Démocrite ; choisis.

Les hommes ont été peints par des gens qui, ne contribuant plus à leurs plaisirs, n'en recevaient plus de plaisirs ; pense bien à cela.

Je vois aujourd'hui que je suis de sang-froid, que je ne suis plus amoureux, que je ne joue plus la comédie, que rien n'est agréable comme les sociétés de bon ton ; elles sort gaies, et tous les moralistes sont tristes. Tu trouveras les hommes meilleurs que tu ne les imagines. Sur le tout, veux-tu rendre excellent pour toi le pire de tous, flatte-le. Je ne m'attendais pas qu'une femme eût jamais besoin d'un pareil conseil ; elles savent ça, ici, avant que de naître. Tu as

un excellent modèle sous les yeux, madame Ch..., veuve peu riche ; elle avait besoin de tout le monde, la nécessité l'a menée à la vertu, dont besoin, et elle est charmante.

Lis Molière : *les Amants magnifiques* ; c'est la meilleure peinture de la bonne société ; vois comme on y ménage la société ; regarde combien les mœurs se sont perfectionnées depuis Louis XIV : ce qui n'était qu'à la cour est actuellement dans deux mille maisons de Paris. Tout se perfectionne.

A demain ; mais réponds-moi.

Lis beaucoup Molière ; voilà le monde où tu vivras un jour ; on y parlera un français un peu différent, et voilà toute la différence. Ecris vite les remarques que tu as faites dans ton voyage aux Echelles. Rien de plus utile : je me suis mis à faire comme ça ; tu en seras charmée dans un an.

57 — P.

A SA SŒUR PAULINE

18 *messidor an XII.*
(7 *Juillet 1804*)

Il y a une vertu, en ce monde, dont j'ai voulu te donner un exemple hier, pour t'en faire apercevoir aujourd'hui. On la nomme Prudence, c'est un beau nom ; son autre nom est Artifice. Je ne sais si tu te souviens encore d'une lettre où je te disais qu'on n'avait de crédit dans le monde qu'à proportion qu'on y était répandu. Le cachet d'un homme qui va partout est de savoir tout. On parvient à augmenter son crédit en racontant à un tiers, comme une chose que l'on sait depuis longtemps, ce qu'on vient d'apprendre.

Je sais bien, ou du moins, D... et moi, nous soupçonnions le roman de T... ; mais je ne savais pas que le père fût contre le héros ; c'est mon père qui me l'a appris, et, d'après ma lettre, tu as peut-être cru que je savais ça depuis le commencement du monde. Là-dessus, tu as peut-être dit : « Puisqu'il ne me disait pas ça et qu'il le savait, combien ne sait-il pas de choses ? Cet homme-là sait tout et au-delà. »

Voilà à quoi mène la belle vertu nommée Prudence.

C'est la première et la dernière fois que je l'aurai pour toi : j'ai

voulu te donner un exemple des finesses dont se compose le monde, mais j'ai mal peint ; c'est ce qui arrive toujours lorsqu'on dissimule avec une personne que l'on aime beaucoup ; tu as dû remarquer de la gêne et même un peu de sécheresse vers la fin de ma lettre : je ne t'écrivais plus tout ce que je pensais ; j'étais attentif à ne rien dire qui pût me trahir, et, puisque nous y sommes, voilà un grand désavantage des amis tendres dans le monde. Les hommes secs sont toujours secs ; il n'y a jamais de différence en eux, parce qu'il n'y a jamais eu d'épanchement. Tu as pu en voir un exemple dans Helvétius : c'était une de ces âmes froides ; aussi son style est-il le même dans tout son livre. Je vois à cette heure qu'il s'est bien trompé. Peut-être même tout ce qu'il y a de bon dans son livre est-il copié de La Rochefoucauld, Duclos, Vauvenargues, Hobbes et Locke. Hobbes était le plus grand de tous ceux-là ; il était Anglais et écrivait en 1640.

A propos d'anglais, mon papa dit que tu veux l'apprendre : je voudrais bien pouvoir te céder ce que j'en sais ; ce sont de tristes raisonneurs que ces Anglais ; je ne connais pas de gens plus bavards et plus froids. Ils n'ont produit qu'un grand homme et un fou. Le grand homme est Shakspeare, le fou, Milton. Il n'y a que des morceaux de beaux dans le second, et M. Letourneur a donné une excellente traduction du premier, homme vraiment divin.

Apprends-moi l'italien : « Mais il n'y a point de maîtres. » — Apprends-le toute seule. Apprends cette belle langue où il y a Dante, Boccace, Arioste, Tasse, Alfieri, Goldoni, Metastasio, Machiavelli et tant d'autres. De tous ceux-là, il n'y a que Dante et Boccace passablement traduits ; encore Rivarol n'a traduit que le tiers du sublime Dante. Cherche l'histoire d'Ugolin, chant XXXIII ; voilà la plus terrible poésie qui existe : le divin Homère même n'a rien de semblable. C'est là le sublime du genre terrible ; explique ce chant-là à coups de dictionnaire. Sois sûre que tu ne trouveras pas chez tous les Anglais (Shakspeare et Milton exceptés) un seul vers aussi beau que les quatre-vingt-dix de ce passage sublime. Apprends vite l'italien : il y a de la gaieté dans cette langue ; je n'en ai encore vu, en anglais, que dans *Henri V*, une des pièces de Shakspeare ; au lieu qu'il faut cesser de lire, pour ne pas étouffer, quand on tient Boccace, Arioste, Goldoni. Il faut prendre les pièces écrites en toscan ; par exemple : *il Cavaliere di buon gusto*, *la Donna di Garbo*, *il Moliere*. Tu verras dans *il Cavaliere di buon gusto* et dans *la Donna di Garbo* des exemples à suivre.

J'ai enfin trouvé ce que c'est que le ridicule :

On nomme ridicule l'action d'un homme qui tend au même bonheur que nous, et qui se trompe de route, parce qu'il manque de quelque chose que nous avons et que nous croyons ne pas pouvoir perdre tant que nous tendons au même bonheur ; et cependant tout le monde parle du ridicule : ils ne donnent pas en parlant une définition, mais un exemple...

(*Le reste manque*).

58 — P.

A SA SŒUR PAULINE

23 *messidor an XII.*
(*12 Juillet 1804*)

Tous les hommes agissent suivant ce qui leur paraît être et non suivant ce qui est.

Cette vérité est consolante ; elle nous montre que souvent ils veulent faire le bien, quoique, en effet, ils ne produisent que du mal.

Ce qui est (ce que nous nommons la vérité) est ce qui paraît être aux sages, après avoir corrigé autant que possible leurs sens les uns par les autres.

D'après cela, tu vois que les sages peuvent se tromper : ils ne peuvent pas dire *ce qui est* sur les choses qui ne sont jamais tombées sous leurs sens.

La plupart des sages qui étaient des gens froids, et qui n'avaient jamais éprouvé les passions violentes, ne peuvent donc nous révéler ce qui se passe en nous, quand nous en sommes agités ; ils ne peuvent que nous répéter ce qu'ils ont observé chez les autres.

D'après cela, tu vois que le meilleur *cœur* (celui où règne le plus fortement l'amour de ce qu'il appelle la vérité) ne peut faire que peu de bien, quand il ne sera pas joint à une bonne tête qui lui aura dit ce que c'est que la vertu véritable. (La vertu est le désir de rendre les hommes aussi heureux qu'il vous est possible.)

Louis XII, par exemple, n'avait pas une *tête* digne de son *cœur* ; le divin Brutus (Marcus) n'avait pas peut-être un meilleur cœur, mais il avait une bien meilleure tête, c'est-à-dire pleine de bien plus de vérités.

J'appelle vérité *l'énoncé de ce qui est.* Il y a des vérités plus ou

moins complètes : une vérité aussi complète que possible est une description complète d'une chose.

Par exemple : la vérité complète surtout ce qui n'est pas vivant à Grenoble (la maison, les arbres) serait celle d'après laquelle un dieu tout-puissant pourrait bâtir un nouveau Grenoble exactement semblable et égal au Grenoble où tu es.

Lorsque deux vérités semblent se contredire, c'est qu'elles ne sont pas complètes ; par exemple, si une grande et subite idée te surprenait au Jardin de ville (1) et que quelqu'un te dît : « Causons sous les arbres, ils garantissent de la pluie, » et que tu te hâtasses de te mettre sous ces petits tilleuls taillés en boule qui sont sur la grande terrasse, tu n'y serais point garantie du tout, et tu pourrais t'écrier : « Les arbres ne garantissent pas de la pluie. »

Voilà deux vérités (énoncées de ce qui est) qui se contredisent ; car elles disent toutes deux que des choses contraires existent en même temps.

1e Les arbres garantissent de la pluie.

2e Les arbres ne garantissent pas de la pluie.

Il n'y a qu'à chercher la vérité complète, et elles ne se contrediront plus ; les voici d'accord :

1e Les arbres qui ont un feuillage très vaste et très épais garantissent pour quelques instants de la pluie, quand il ne fait pas de vent.

2e Les arbres qui ont très peu de feuilles et qui sont très petits ne garantissent presque pas de la pluie.

Ces vérités, plus complètes que les premières, ne se contredisent plus. Réfléchis à cela, et tu riras quand tu verras deux personnes se disputer ; tu auras en ta main le moyen de les accorder. Tu verras très rarement, dans la société où nous sommes appelés à vivre, un des deux disputants partir d'une erreur absolue ; ordinairement chacun applique mal une vérité incomplète.

Ces réflexions me sont venues en voyant hier une dispute fort vive entre deux hommes de beaucoup d'esprit. Le commencement de cette feuille prouve qu'il ne faut pas estimer notre conversation et, en général, notre rôle dans la vie commune par le mérite qu'il nous semble avoir, mais par l'effet que nous lui voyons produire. Tel a dit des choses pleines d'esprit et a passé pour un sot ; les gens qui l'écoutaient étaient sots, et ne comprenaient pas.

(1) A Grenoble.

Ma chère Pauline, j'écris une longue lettre à Gaëtan plutôt qu'à toi, parce qu'il en a un plus grand besoin. Je tremble qu'il ne soit gâté par une éducation de lycée qui est organisée pour rendre savant à la vérité, mais bas et vil, et l'enfant est déjà timide. Prends soin de lui : nous jouirons de nos succès s'ils réussissent ; dans le cas contraire, une fois grand, nous ne le verrons plus ; car rien d'insupportable comme la société d'un mauvais cœur sot : c'est ce qu'il y a de pire ; et voilà l'avantage de Paris sur la province : il y a bien autant de mauvais cœurs, mais moins de sots.

Remarque qu'on n'est jamais en colère contre les hommes que pour avoir trop compté sur eux : Rousseau a été malheureux toute sa vie, parce qu'il cherchait un ami comme il en a existé peut-être une dizaine depuis Homère jusqu'à nous. Pour moi, je crois que tu n'auras jamais de meilleur ami que moi ; lorsque nous serons vieux, nous pourrons nous réunir et passer huit mois à Paris et quatre à Claix. Si le hasard me donnait quelque fortune, j'en achèterais un petit château près de Milan, pays délicieux, à Canonica, sur l'Adda, entre Milan et Bergame. Nous pourrions y passer, de temps en temps, deux mois de printemps : voilà mes projets les plus éloignés ; souviens-t'en pour voir si nous changerons.

Quant à la liberté, elle n'est pas le partage des femmes dans nos mœurs : jusqu'à quarante ans, elles doivent ménager les sots qui font la majorité du public et qui dispensent la réputation, le bien le plus précieux des femmes.

Ces animaux-là sont très vaniteux, c'est leur caractère distinctif ; ménage donc leur vanité. Tu dois comprendre à quel point ils détestent une femme plus instruite qu'eux, puisqu'ils abhorrent déjà un homme sage.

A demain.

59 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Thermidor an XII.
(Août 1804)

Tu ne m'écris pas, toi qui disposes de tous tes moments ; moi qui suis obligé de voler des moments pour travailler, je t'écris. Ce n'est pas un reproche, mais une exhortation. Donne-moi des détails de six pages sur tes occupations : Gaëtan m'a envoyé un journal des siennes qui m'a fort amusé ; juge, venant de toi !

Envoie-moi vite trois ou quatre caractères peints par les faits ; raconte-les exactement, ensuite tire les conséquences. Cette méthode se nomme analyse, c'est la bonne.

Mon grand-père m'a écrit une longue lettre sur toi, par M. de Lavalette ; il est très content de toi au manque de confiance près ; il finit par ces mots : « Elle est gaie, bonne, obligeante ; elle a de jolies idées, il faut qu'elle s'y livre. » Cela est vrai ; acquiers le plus que tu pourras une conversation fleurie et aimable. Cela sert avec les indifférents, à qui il faut parler et pourtant ne rien dire.

Pousse ferme pour faire abonner chez Falcon (1) ; s'il a Shakspeare, c'est un coup de maître ; s'il ne l'a pas, d'autres l'auront. Lis les tragédies de Shakspeare, en même temps que l'*Histoire* de Hume ; tu n'as pas d'idée combien cela est intéressant ; je vais les lire tous deux, comme cela ; je conseille beaucoup de romans et de poèmes pour Gaëtan ; tâche d'en accrocher quelqu'un. Je lis avec plaisir un roman tous les mois, cela remue l'âme : tu pourrais lire ceux de madame Riccoboni, *Gil Blas*, *Frédéric*, *Adèle de Sénanges*, et les quarante volumes in-8 de l'abbé Prévost. De tous ceux-là, il n'y a que *Gil Blas* qu'on puisse te refuser ; mais enfin c'est là le monde. Une personne qui a tout à attendre ou à craindre de son opinion, doit cependant le connaître. Tu sens bien que, dans les romans l'aventure ne signifie rien : elle émeut et voilà tout ; elle n'est bonne ensuite qu'à oublier. Ce dont il faut, au contraire, se rappeler, ce sont les caractères : le trait de l'archevêque de Burgos et de Gil Blas, par exemple : « Mon-

(1) Sur cet original libraire, voir *Brulard*, 167-168.

seigneur, ne faites plus d'homélies. » est aussi célèbre que charmant. C'est là la nature. Demande à mon grand-père l'*Histoire de la philosophie*, de Gérando. Je ne l'ai pas lue ; tout ce que j'en sais, c'est que l'auteur est un lâche dans les deux sens, de style et de cœur. Dis-moi si elle t'amuse ; en général, varie tes lectures.

Ecris-moi bien vite une longue lettre, beaucoup de détails sur ta vie ; j'en suis inquiet ; écris-moi régulièrement tous les jeudis.

Je viens de lire, avant de dîner, la *Vie de Voltaire* par Condorcet. La partie littéraire est une niaiserie ; Condorcet n'avait pas la sensibilité qu'il faut pour juger les poètes ; mais le reste est bon ; à mesure que je voyais passer un fait, j'en tirais les conséquences ; j'envoie toutes ces conséquences à Gaëtan. Ça fait une lettre, une lettre un peu sèche et pédante ; mais il faut qu'il s'accoutume au style sérieux. Dis-moi en détail l'effet que mes lettres font sur lui. T'en parle-t-il ? Est-il discret ? S'il va dire partout : « Mon cousin dit que l'intérêt guide les hommes, etc., etc., » j'y renonce. Je me suis déjà assez nui en parlant d'Helvétius, surtout devant mon oncle, qui dit du mal de moi à tout le monde : tâche de donner un meilleur cœur à son fils, et surtout préserve-le de la jalousie.

Au reste, j'ai découvert bien des erreurs dans Helvétius, et cela en lisant dans mes souvenirs. Je me suis dit : « Lorsque telle chose m'arriva hier, quel sentiment éprouvai-je ? » Je tâchais d'y voir clair. Cela vaut mieux que tous les livres, parce que c'est sur la nature : emploie cette méthode.

Ma fièvre ne revient plus qu'à neuf heures et demie du soir ; je me purgerai demain ; puis j'irai voir représenter *Cinna*. A propos de *Cinna* j'ai été témoin de faits qui prouvent que le vieux Corneille a bien connu le cœur humain : j'ai vu deux personnes très passionnées faire les plus grands sacrifices sans combats, tout naturellement, comme Auguste : « Soyons amis, Cinna ; » au lieu que Voltaire et Racine n'intéressent que par des combats interminables. Une chose m'a frappé ; on disait, à propos d'un de ces traits qui est public et par lequel je défendais Corneille : « Mais, au moins, convenez que la manière de Voltaire vaut mieux pour les femmes ; » je crois le contraire. Il me semble que vous faites beaucoup plus facilement les grands sacrifices, parce que, chez vous, la raison se tait entièrement lorsque la passion parle. Qu'en penses-tu ?

Adieu ; écris-moi bien longuement. As-tu compris que le rire est

une conception (une vue) subite de quelque avantage pour notre vanité ?

La vue subite d'un bonheur pour une autre passion nous donne le sourire de jouissance. Quand une vérité intéresse quelqu'un, on peut toujours en tirer une plaisanterie qui le fera rire, voilà tout le secret. Interroge-toi quand tu ris.

60 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Thermidor an XII.
(Août 1804)

Les mœurs influent sur les effets des passions ; les mœurs changent à peu près tous les cinquante ans. Je donne le nom de mœurs à l'action que fait une troupe d'hommes en regardant une action comme bonne ou mauvaise, honorable ou déshonorante, ridicule ou belle, de bon ton et de mauvais ton.

Les passions veulent agir sur leurs contemporains ; leur première étude doit donc être celle des mœurs,

Exactement parlant, chaque ville a ses mœurs ; dans chaque ville, chaque société a les siennes, et enfin chaque homme a les siennes. Voilà la vérité complète ; tu vois donc qu'en France où il y a actuellement trente millions d'hommes (*d'individus*), il y a trente millions de mœurs différentes ; mais ces mœurs ont des points des ressemblance. La majorité des habitants d'une même ville pense à peu près la même chose sur le même fait. L'étude des mœurs de notre siècle et celle des meilleures mœurs possibles nous suffisent pour vivre heureux; l'étude des mœurs des siècles passés n'est qu'un objet de curiosité.

Chaque nation a des mœurs différentes : on peut s'amuser à chercher les mœurs séculaires de chaque peuple, par exemple, les Espagnols, les Allemands, les Français, les Anglais. Quelles étaient les mœurs de ces peuples au XIVe siècle, depuis l'an 1300, le 31 janvier, jusqu'au 31 janvier 1400 (le 31 janvier, en supposant que l'année commençât alors, ce qui n'est pas : elle commençait à Pâques).

Quelles ont été leurs mœurs depuis l'an 1400 jusqu'en 1500, etc., etc., depuis 1800 jusqu'à aujourd'hui ?

Par exemple, aujourd'hui (thermidor an XII), un homme d'esprit qui veut plaire à une femme, en Espagne, va chaque nuit chanter sous ses fenêtres en s'accompagnant de la guitare ; l'Italien procure à la femme à qui il veut plaire des parties de plaisir sur les lacs, ou dans de belles maisons de campagne où tout est plaisir ; le Français s'introduit dans la société de la femme, et prend tous les moyens que lui suggère son esprit et que lui permet sa fortune pour flatter le plus possible sa *vanité*.

Je n'ai vu ce tableau que dans les deux dernières nations ; mais, en le supposant vrai, tu vois trois mœurs contemporaines très différentes : l'homme qui, en France, ferait la cour comme un Espagnol, se ferait moquer de lui, et, comme c'est une pauvre conquête que celle d'un homme ridicule, c'est-à-dire comme elle ne peut pas beaucoup flatter la vanité, il ne réussirait pas.

L'Italien qui ferait sa cour à la française passerait bientôt pour un bavard ennuyeux.

Le Français qui la ferait comme l'Italien serait moins ridicule que s'il la faisait à l'espagnole, parce que les mœurs italiennes sont plus rapprochées des nôtres que les espagnoles ; on irait chez lui parce qu'on s'y amuserait, on le flatterait pour y aller toujours ; mais ce ne serait pas lui qui plairait (généralement) à sa maîtresse : ce serait le jeune homme invité qui trouverait le moyen de flatter le plus sa vanité.

Je crois les mœurs françaises les plus parfaites qui existent ; mais j'en conçois d'autres bien plus parfaites qui régneront peut-être dans quatre ou cinq siècles, et comme les mœurs se sont, en général, toujours perfectionnées depuis que nous les connaissons (depuis Homère), on ne peut pas assigner le terme où elles cesseront de se perfectionner.

Il y a donc deux choses qu'il faut connaître, et pour cela, observer :

1e Les passions, c'est-à-dire l'effort qu'un homme, qui a mis son bonheur dans telle chose, est capable de faire pour y parvenir ;

2e Les mœurs, ou ce que les hommes ont successivement jugé être bien, mauvais, ridicule, beau, de bon ton, de mauvais ton, cruel, doux, etc., etc.

Exemple : le poète tragique peut se passer d'une connaissance approfondie des *mœurs*. Pourvu qu'il ait une légère idée des meilleures possibles, il peut faire une bonne tragédie : il peint l'effet des passions sur des gens qui iraient au but sans craindre ni *ridicule*, ni autre chose.

Tu vois cela dans *Andromaque* ; il n'y a qu'une faible peinture des mœurs grecques.

Corneille a peint les mœurs romaines dans *Cinna*, *Horace*, *Othon*, etc., etc.; les mœurs espagnoles et chevaleresques dans *le Cid*. Shakspeare a peint les mœurs romaines dans *César*, *Coriolan*, etc., etc., et les mœurs vénitiennes dans le sublime *Othello*, les anglaises dans *Richard III*, les anciennes mœurs anglaises dans *Lear*, *Macbeth* et toutes les pièces historiques.

Comme le poète tragique peut se passer presque entièrement de la connaissance des *mœurs*, le poète comique peut se passer presque entièrement de celle des *passions*. Il n'y a que fort peu de connaissance des passions dans *les Précieuses ridicules* de Molière, qui ont été peut-être la pièce la plus comique possible pour les spectateurs à qui elle fut adressée. Maintenant, elle vieillit : on n'y reconnaît plus Molière qu'à la vigueur des traits et à la *scenegiatura* (mot d'Alfieri).

Les mœurs changent, mais non les passions ; les moyens de passions changent avec les mœurs. (1)

Les passions ne changent pas, les tragédies ne peuvent vieillir (lorsqu'elles ont peint les passions les plus fortes possibles, dans des cœurs dont les têtes savaient le plus de vérités possible), l'*Oreste* d'Alfieri sera aussi sublime dans cinq mille ans, s'il existe, qu'aujourd'hui.

Les comédies vieillissent, parce que tout ce qui est mœurs dans elles vieillit ; les comédies peignent : 1° les mœurs ; 2° les passions ; il n'y a que les passions qui ne vieillissent point.

La *vanité* qui produit les travers de *Bélise*, *Armande* et *Philaminte*, dans *les Femmes savantes*, existera bien toujours ; mais les moyens qu'elle emploiera pour se satisfaire seront différents. Il y a quatre ans, par exemple, elle leur faisait apprendre la chimie ; à cette heure, ce défaut n'existe plus dans la bonne compagnie.

L'*ambition* qui pousse le Tartufe existe encore ; souvent encore, elle prend le même chemin (l'hypocrisie) pour parvenir. Je t'observe, en passant, qu'excepté dans les républiques bien organisées l'ambitieux est toujours un peu hypocrite ; remarque Cromwell parvenant au trône l'Evangile à la main, et s'en moquant avec ses favoris. Le *Tartufe* est donc joué bien plus souvent que *les Femmes savantes*, parce qu'il intéresse plus.

(1) Cf. *Journal*, p. 61 (2 thermidor).

Il ne manque au *Philinte* de Fabre que d'être plus gai et mieux écrit pour être joué tous les jours : voilà le caractère que l'on trouvait à chaque instant, en 1780, à Paris ; actuellement, il n'est que sur le second rang ; le premier est occupé par le Tartufe de sentiments tendres. Ce caractère est plus général, parce qu'il a les femmes pour lui, au lieu que le premier n'avait que celles qui avaient jeté leur bonnet par-dessus les moulins.

Le *Tartufe* de Molière existe encore sous les traits de Geoffroy, de Fiévée, de Wailly, peut-être de Chateaubriand ; La Harpe en était un bien comique.

Voilà, ma chère Pauline, quatre pages de philosophie que je viens d'écrire sur du papier à lettres, au lieu de les mettre sur mon cahier ; j'avais besoin de trouver une vérité nouvelle, et voilà le chemin pour y parvenir : beaucoup d'exemples. Dès qu'on s'en écarte, on tombe dans les systèmes, on rêve, et ceux qui vous écoutent se moquent de vous. C'est ce qui, de nos jours, est arrivé à Montesquieu et à Buffon ; Rousseau a aussi un peu donné dans la même erreur ; le premier a, je crois, erré par lâcheté, le second par un peu de vanité, le troisième presque toujours de bonne foi. Montesquieu flatte les tyrans ; c'est pour cela que le vulgaire le loue ; il ne dit rien d'Alfieri, qui lui fait peur.

Mais sortons de là : que fais-tu ? écris-moi souvent ; aide-moi à connaître les mœurs provinciales et les passions ; décris-moi les mœurs de chez mademoiselle Lassaigne. J'ai besoin d'exemples, de beaucoup, de beaucoup de faits ; écris vite comme moi, sans chercher la phrase. Le premier des mérites, même pour qui veut faire de l'éloquence (dans ce siècle-ci) est la simplicité. Donne-moi donc beaucoup, beaucoup de faits ; tu me feras le plus sensible plaisir ; tu m'aideras à me corriger de mes folies ; j'étais bien fou l'année dernière : je faisais comme beaucoup d'autres, je jugeais les autres d'après moi, j'oubliais la *vanité*. J'ai enfin connu cette passion, si générale en France cette année ; le premier de ses heureux effets a été de me faire abandonner la déclamation, par laquelle je l'offensais régulièrement cinq ou six fois par mois, en public ; le second a été de me faire abandonner l'amour.

Contribue donc à me faire connaître les femmes, je compte beaucoup sur toi pour cela ; commence tout de suite : des faits ! des faits ! donne un nom en l'air, par exemple, pour Fl... du C...: *Superba*; donne-moi la liste de ces noms et va en avant. Si je n'étais pas trop vieux, à

mon âge, ou si j'étais riche, sous quelque prétexte j'irais me mettre dans une pension ; c'est là vraiment qu'on étudie les hommes. On est trop longtemps avec eux pour qu'ils aient (généralement) la force de se déguiser. Je ne sais pas où cela me mènera ; mais ça a pris la place de la déclamation, même la manie est plus forte, ce me semble : elle entrait déjà dans la déclamation ; je m'amusais aux bonnes peintures ; je regarde le modèle, maintenant. Je passe des dix heures de suite à lire ; hier, je ne suis allé dîner qu'à huit heures : je lisais Lhouvet, *Histoire de France*, qui est toute en 299 pages in-18 et divinement faite. Cette passion me console au milieu des chagrins ; cela est divin ; elle m'amuse encore les soirs, lorsque je me retrouve las du monde que j'ai vu.

Mais, je m'aperçois que je tombe dans le défaut des gens passionnés ; je fais l'éloge de mon saint.

Des détails sur tes compagnes, vite ! vite ! vite !

61 — P.

A SA SŒUR PAULINE

20 *thermidor an XII*
(*8 Août 1804*)

Ma chère Pauline, je t'écris avant de me coucher à A... deux mots sur Gaëtan.

L'esprit tient beaucoup à l'imagination ; tâchons de faire que Gaëtan désire fortement de venir à Paris ; si nous avons une fois cette passion, c'est une force qu'il ne s'agit plus que de diriger. Alors, en lui montrant la vérité : que les grands talents sont ici, depuis notre heureuse Révolution, le plus court chemin pour parvenir, nous les lui donnerons ; et je crois que le bonheur tient beaucoup aux grands talents. Au point de civilisation où nous en sommes, un homme à talent est respecté à Londres, Paris, Madrid, Vienne, Saint-Pétersbourg, etc., etc., et il trouve toujours son bonheur en lui-même. Lorsque Alfieri faisait une de ses immortelles tragédies, qui pouvait lui ôter la satisfaction infinie qu'il trouvait à faire parler les hommes qui se sont jamais le plus rapprochés de la divinité, les Brutus, les Timoléon, etc., etc. ? Personne. Voilà le seul bonheur que les hommes

ne puissent empêcher. Sans faire de Gaëtan un Alfieri, tâchons d'en faire un homme d'une belle médiocrité ; nous entrons dans un siècle où les sots joueront un triste rôle. Anciennement, un sot de grande maison, un sot cardinal, un sot maréchal de France étaient respectés ; maintenant, plus un homme est élevé, plus on lui veut d'esprit. Cette partie de l'opinion publique a totalement changé ; voilà un des mille bons effets de la Révolution. Tâche donc de passionner Gaëtan pour Paris : il faut bien se garder qu'il aperçoive ce dessein, il s'en dégoûterait. Tu reconnaîtras que le germe pousse, lorsqu'il deviendra moins bavard. C'est la vanité qui le rend bavard ; fais-lui donc mépriser un peu ceux qui l'admirent, et tu le corrigeras de ce défaut.

Je crois que nous ferons là une très bonne action ; c'est même la meilleure que nous puissions faire, que le bonheur de cet enfant. Nous aurons donc le plaisir si doux d'être vertueux, et ensuite, si jamais nous avons des enfants, nous ne serons pas neufs dans le grand art d'élever des hommes. Notre position à cent quarante lieues de la capitale est divine pour cela. Ici les petits succès de vanité corrompent les enfants dès douze ans. Aussi, délicieux à quinze ans, sont-ils aussi plats que bêtes à dix-neuf. J'ai vu cela hier encore : un enfant, charmant en l'an X, est un sot maintenant.

Je suis réconcilié avec le monde ; je vois de loin des sociétés composées d'hommes et de femmes supérieurs ; il n'y a presque pas d'erreurs en circulation dans ces sociétés ; c'est de la terre bien labourée pour le bonheur ; c'est à vous d'y semer de bonne graine ; mais combien j'ai couru avant de trouver cette terre labourée !

Les gens heureux savent, s'ils ont de l'esprit, que l'immense majorité des hommes, plongée dans l'ennui, n'en est retirée que par la passion de l'envie ; ils cachent donc leur vie ; voilà leur secret. Nous qui avons le bonheur inappréciable d'être passionnés, tâchons de déraciner les passions que probablement nous ne pourrons pas satisfaire, d'aviver, au contraire, celles que nous pourrons désaltérer, et nous serons très heureux ; mais le passeport pour entrer dans ces sociétés, c'est beaucoup d'esprit, c'est-à-dire une *tête* pleine de *vérités*, la plupart sur les sujets ordinaires de conversation, qui sont l'homme et ses passions.

Observons donc ; cela ne fait qu'augmenter la sensibilité de notre âme, et sans sensibilité, point de bonheur.

Jean-Jacques s'était ennuyé dans le monde, et il me l'avait fait mal voir ; je suis enfin guéri de mon humeur. Lis ce grand homme ;

mais songe qu'il était toujours de mauvaise humeur. Dis-moi ce que tu lis ; envoie-moi donc quatre ou cinq caractères de femmes, tu me feras bien plaisir ; écris-moi plus souvent. Que diable fais-tu donc ? es-tu amoureuse ? Grande folie ! Prends garde à te marier par amour ; à moins que tu n'épouses un homme de beaucoup d'esprit, tu ne seras pas heureuse. Si j'étais toi, je prendrais un honnête homme, bien riche, moins spirituel que toi. Au reste, c'est l'avis de mademoiselle de M...

62 — P.

A SA SŒUR PAULINE

3 *fructidor an XII.*
(*21 Août 1804*)

J'aurais bien besoin de toi ici, ma chère Pauline : il y a des moments où l'âme, dégoûtée du travail, cherche à aimer, s'attache de plus en plus aux objets de son affection, se renferme dans eux et voudrait pour tout au monde être auprès d'eux. Je suis, depuis plusieurs jours, dans cet accès de sentiment qui ne revient que trop souvent pour mon bonheur. Tant que l'âme est froide ou médiocrement agitée, Paris est la ville du bonheur ; mais, dès qu'elle redevient tendre, je regrette Grenoble, tout ennuyeux qu'il est. Que ne puis-je te voir ici avec une autre personne ! que mon bonheur serait grand de pouvoir passer la soirée au milieu de vous, loin de toutes les intrigues et de tous soins du monde ! que ne puis-je réunir autour de moi une famille comme je conçois qu'il en peut exister. Je crains bien que nous n'ayons pas cette jouissance de toute notre jeunesse ; aussi nous passerons le temps d'aimer sans en goûter en entier le bonheur, et ce ne sera que lorsque notre âme affaiblie ne sentira plus que faiblement, et que notre tête vieillie aura pris de la raideur, que nous pourrons vivre ensemble.

Je te dirai en grand secret que j'ai commencé aujourd'hui, 3 fructidor, à prendre des leçons de déclamation de Larive, célèbre acteur tragique (1). Ce n'est pas que je m'occupe encore de cet art ; mais les médecins m'ont conseillé de me distraire ; ils m'ont dit que je périrais de mélancolie si je ne prenais pas ce parti. J'y vais avec Martial Daru,

(1) *Journal*, p. 75.

que nous appellerons désormais Pacé. J'y suis donc allé ce matin ; j'en suis revenu à onze heures pour travailler, mais rien ne m'intéressait ; j'avais besoin d'être auprès de gens que j'aimasse, de leur parler, de les serrer contre mon sein, et non de travailler à connaître de nouvelles vérités. J'ai pris des romans, ils m'ont tous parus niais et enflés au lieu de tendres ; j'ai voulu lire *la Nouvelle Héloïse* ; mais je la sais par cœur. J'ai donc passé toute ma journée à rêver, et, à cette heure, je vais à la comédie pour me distraire. Ce n'est pas que l'état dans lequel je suis, cette surabondance de tendresse, soit pénible, il serait le bonheur si on avait à qui dire : « Je vous aime ! » mais je ne puis voir ici que des esprits ou des demi-âmes. Toutes ces petites filles d'ici m'ennuient ; leur tendresse n'est que minauderie et que petites grâces étudiées ; rien d'absolument franc, de naturel, d'énergique. Tout ce que j'aime est à Grenoble ou à quatre-vingts lieues d'ici ; je ne puis écrire qu'à toi, l'autre m'a peut-être oublié : voilà ce qui me rend mélancolique. A force de rêve, j'ai cependant trouvé un moyen de lui écrire ; mais que pensera-t-elle de ma lettre ? Y répondra-t-elle ? N'en aime-t-elle point un autre ? Il me passe une bonne folie par la tête : avant de retourner à Grenoble, je veux aller incognito dans la ville où elle est, et, là, me rassasier du plaisir de la voir. Ce moyen est romanesque, mais il me fera bien plaisir et il ne nuit à personne ; je ne vois pas pourquoi j'y résisterais. Je me mettrai dans peu à économiser pour cela : elle serait bien étonnée si, en se promenant le soir, dans les jardins publics, à la tombée de la nuit, elle m'apercevait entre les arbres.

Que fais-tu à Grenoble ? s'ennuie-t-on toujours autant dans les avant-soupers ? Et toi, que fais-tu ? Donne-moi beaucoup de détails sur ta vie ; vois-tu souvent les demoiselles M... Songe toujours que l'amour est une chose divine, excepté quand il dirige votre mariage ; mille exemples me prouvent chaque jour cela ; il faut se marier par raison ; sans cela, je le serais déjà.

Pour moi, il me semble que le bon A... (1) te convient à merveille. N'y a-t-il rien de nouveau là-dessus ? Au voyage de..., il était à moitié l'esclave de tes beautés.

(1) Probablement M. Périer-Lagrange, qui en effet épousa Pauline Beyle.

63 — P.

A SA SŒUR PAULINE

An XII.
(1804)

Tu trouveras dans le monde, ma chère petite, beaucoup d'âmes sèches : ces gens-là n'ont jamais eu dans leur vie un moment de tristesse, de cette tristesse onctueuse que nous avons éprouvée souvent ; ils ne sont ordinairement sensibles qu'à deux passions, la vanité et l'amour de l'argent. Cette sécheresse vient de l'âme. Il nous arrive souvent, à nous autres gens sensibles, de pleurer pour une idée qui nous passe par la tête. En venant d'acheter ce papier, je passais par une rue nommée des Orties et assez bien nommée, car il n'y passe personne ; un des côtés est formé par la majestueuse galerie du Muséum. Cette galerie est très élevée et très noire ; la rue est étroite et silencieuse, et vis-à-vis des maisons très hautes. J'ai rencontré là une femme de quarante ans, vieille de misère, qui portait son enfant derrière elle et qui chantait pour demander l'aumône. Cela, joint à l'aspect de la rue qui faisait déjà son effet, m'a touché. En prêtant l'oreille, j'ai entendu qu'elle chantait une chanson de corps de garde ; cela m'a serré le cœur et fait venir les larmes aux yeux. J'ai doublé le pas, et ce n'est que sur le pont Royal que je me suis aperçu que je ne lui avais pas donné. Il y a tant de charlatans pauvres à Paris qu'il est nécessaire, lorsqu'on n'est pas très riche, de ne pas donner. Cependant, je me suis repenti de n'avoir pas donné à cette pauvre mère. J'ai réfléchi ensuite que sa chanson m'avait fait venir les larmes aux yeux, parce que je voyais que les paroles, qui en étaient crapuleuses, devaient détruire dans le cœur des écoutants le sentiment duquel elle espérait quelque charité. Chaque mère, en la voyant passer avec son enfant sur le dos en avait pitié, parce qu'elle se disait : « Un jour, je puis en être réduite là ; » lorsqu'elle entendait sa chanson, la pitié cessait ; « jamais je n'aurai de mauvaises mœurs ; cette femme en a sans doute, sa chanson le prouve, et ce sont sans doute ses mauvaises mœurs qui l'ont mise là. »

Remarque combien la *tête* influe sur le *cœur* : mille personnes dans

Paris, en passant là, pouvaient avoir les mêmes sentiments ; il n'y en a pas quatre peut-être qui les eussent analysés. Beaucoup ne l'auraient pas pu ; la majeure partie, du reste, aurait chassé cette image importune. Tu vois là, en deuxième lieu, l'influence de *la tête* sur *le cœur* ; cette femme désirait la charité, sa pantomime était bonne, elle avait bien fait de mettre son enfant sur son dos, mais la chanson était mal choisie ; il fallait une romance triste ; voilà donc un défaut d'esprit qui paralyse tout le reste.

Tu te souviens sans doute que je t'ai écrit que l'homme était composé de trois parties : 1° *le corps* ; 2° *l'âme* ou toutes les passions ; 3° *la tête* ou le centre des combinaisons. Etudie-le d'après cette distinction, c'est la plus commode ; observe dans chaque individu l'âme et la tête. Dans le paysan, par exemple, tu trouveras souvent des âmes rares ; la tête n'y répond pas. Si Jean, par exemple, fût né à ma place, il serait colonel à l'heure qu'il est ; il a vraiment l'ambition perçante, celle qui réussit. Le corps et la tête sont les valets de l'âme, et l'âme obéit elle-même au *moi*, qui est le désir du bonheur. Le corps et la tête, à force de faire la même chose, la font plus facilement : cela s'appelle prendre une habitude. Je suppose qu'une passion règne deux ans chez un homme : la passion cesse, mais les habitudes de la tête et du corps durent. Que cette passion ait été l'amour, que la femme qui l'inspirait portât habituellement un chapeau avec deux touffes d'hortensia (la mode actuelle), qu'il la vît ordinairement au jardin du Luxembourg : voilà le corps et la tête influant sur l'âme ; cela est bien sec, j'en conviens, mais cela mène à tout ce qu'il y a de sublime dans la science de l'homme. Demande-moi ce que j'aurai mal expliqué.

Encore un mot : il y a des passions, l'amour, la vengeance, la haine, l'orgueil, la vanité, l'amour de la gloire. Il y a des états de passion : la terreur, la crainte, la fureur, le rire, les pleurs, la joie, la tristesse, l'inquiétude. Je les appelle états de passion, parce que plusieurs passions différentes peuvent nous rendre terrifiés, craignants, furieux, riants, pleurants, etc.

Il y a ensuite les moyens de passion, comme l'hypocrisie.

Il y a encore les habitudes de l'âme ; il y en a de sensibles, il y en a d'utiles : nous nommons les utiles vertus ; les nuisibles, vices. — Vertus : justice, clémence, probité, etc., etc. — Vices : cruautés. Et vertus moins utiles ou qualités : modestie, bienfaisance, bienveillance, sagesse etc. — Vices moins nuisibles ou défauts : fatuité, esprit de contradic-

tion, le menteur, l'impertinence, le mystérieux, la timidité, la distraction, etc.

Remarque que beaucoup de ces choses sont en même temps habitudes de l'âme et défauts ; une passion peut rendre distrait, menteur ; cela est bien différent avec avoir l'habitude de la distraction, l'habitude de mentir, sujets traités par Regnard et Corneille. Pense à ces divisions de l'âme.

Songe qu'on voit toujours tous les désagréments de l'état où l'on est, et aucun de ceux de l'état que l'on souhaite : je l'ai éprouvé trois ou quatre fois déjà.

64 — P.

A SA SŒUR PAULINE

1804.

Ma chère petite, ta lettre m'afflige beaucoup ; je t'écrirai tous les deux jours pour te distraire. J'écris aujourd'hui à mon papa pour le remercier des deux cent quatre francs qu'il m'envoie et qui ne pouvaient venir plus à propos : je portais, depuis huit jours, des souliers percés, et j'avais besoin de tout mon esprit pour glisser sous le trou une petite patte teinte en noir avec de l'encre.

Je dois à la pension où je mange et où je ne suis guère connu ; je dois à mon portier ; je dois à mon tailleur, qui venait me voir tous les matins ; il y a longtemps que ma montre est engagée. Je ne vais nulle part depuis quinze jours, faute d'avoir douze sous dans ma poche ; je néglige M. Daru, le général Michaud, mademoiselle Duchesnois ! que de raisons de me désespérer !

Eh bien, jamais je n'ai tant ri : il y a trois ans, je me serais désespéré ; je suis devenu raisonnable depuis. La vie de l'homme le plus puissant qui ait jamais été, d'Alexandre le Grand, et du dernier bourgeois se ressemblent en ce qu'elles sont un mélange de quelques jouissances vives et de nombreux moments où, si l'homme est sage, il est heureux ; s'il ne l'est pas, il s'ennuie et est malheureux.

L'ennui n'est pardonnable qu'à ton âge, où l'on n'a pas encore appris à l'éviter ; plus tard, l'homme qui s'ennuie est un sot à charge aux autres, et, par conséquent, fui de tout le monde.

Ayez une once d'ennui aujourd'hui, vos voisins s'en aperçoivent, ils vous fuient ; le lendemain, vous en avez une livre ; le surlendemain, deux, et peu à peu vous devenez stupide.

J'ai passé par tous ces états-là.

Les hommes ont diverses ressources contre l'ennui :

D'abord, il faut remuer le corps quand on est ennuyé, c'est là le moyen le plus sûr. Je montais donc souvent à cheval ; je cherchais à me rendre témoin dans les duels, à me passionner enfin ; avec les passions, on ne s'ennuie jamais ; sans elles, on est stupide.

Mais ce principe a besoin d'être bien expliqué : là-dessus, le charmant auteur de *Valérie* dit une chose bien vraie : « *Les goûts* (petites passions de quinze jours, un mois) *charment la vie* ; *les passions la tuent.* »

Je te dirai encore ici que je l'ai éprouvé : je me cite souvent, parce que je suis l'homme dont je connais le mieux le cœur.

L'homme moral se divise en *cœur* ou centre des passions, et en *tête* ou centre de combinaisons et de jugements. On peut parvenir avec de la sincérité à connaître à peu près son cœur ; il faut avoir bien peu d'orgueil pour connaître sa tête, et, comme on en a toujours, jamais on ne la connaît bien ; voilà dans quel sens on a raison de dire qu'il est très difficile de se connaître soi-même.

J'ai fait, en Italie et à Paris, des folies à me faire tout perdre, même l'honneur ; par exemple, j'ai monté derrière une voiture pendant une soirée comme laquais ; j'ai pris dans une bibliothèque un livre où l'on m'avait rapporté que l'on cachait des lettres. Tout cela a passé par bonheur et par une franchise audacieuse que m'inspirait la passion et qui me fait frémir à cette heure.

Cependant, tout s'est su, même ce que je n'ai jamais confié ; on m'a dit que j'étais monté derrière une voiture, une livrée sur le dos, etc., etc.

Voilà la grande différence d'un homme à une femme ! la dix millième partie de ces aventures aurait perdu Lucrèce elle-même à jamais ; voilà ce qu'il faut bien te dire. Un homme d'esprit dit aux femmes : Soyez jolies si vous pouvez, soyez considérées, il le faut ; on dit, il est trop vrai, que la considération est l'opinion du plus grand nombre ; le plus grand nombre est un sot ; il faut donc faire des sottises ? Non, mais souvent s'abstenir des choses raisonnables.

Je parle de toi à mon papa ; je l'invite à te donner des distractions, à te laisser lire quelques histoires amusantes, telles que *Cleveland.* (1)

Voici un travail qui est le plus utile de tous et que je t'engage à commencer le 26 prairial : tu feras la liste des vertus et des vices et comme ceci :

Ambition.	Intrépidité.
Envie.	Patience.
Colère.	Magnanimité (Scævola se brûle la main. Vertot, chap. XVIII, page 512).

Tu mettras chacun de ces noms en haut d'une grande page in-4, et tu mettras en abréviation au-dessous le trait d'histoire en deux lignes au plus, et en citant l'endroit d'où tu le tires. Tu pourras parcourir pour cela l'*Histoire romaine* de Rollin, qui est composée de deux choses : ce qu'il traduit des anciens, qui est excellent ; ce qu'il ajoute, qui est détestable. Il y a environ deux tiers de son cru ; tu sautes cela tu profites du reste. Après les traits d'histoire, tu mettras les belles imitations poétiques, par exemple : colère — Achille, 3e livre de l'*Iliade* d'Homère, page 412 du 1er volume.

Ce travail est le plus utile que j'aie pu trouver pour moi.

65 — P.

A LA MÊME

1804.

J'ai changé de logement, ma bonne amie ; j'habite actuellement la plus belle rue de Paris, nommée la rue de la Loi, et, dans cette rue, un joli hôtel nommé hôtel Ménars, vis-à-vis la rue Ménars. Dis cela à nos papas afin qu'ils adressent là leurs lettres. J'espère bien aussi que tu y en adresseras quelques-unes, et franchement tu m'en écrirais davantage si tu savais le plaisir qu'elles me font ; mais tu dois le savoir, ou tu ne sauras jamais rien, depuis le temps que je te dis qu'elles m'ont toujours fait beaucoup de plaisir, mais que, dans ce moment, elles m'en font tant, qu'elles me deviennent nécessaires.

(1) *Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell* ou le *Philosophe anglais* (8 vol. in-8 1732-1739). Cet ouvrage anonyme eut un succès très grand, Diderot, Rousseau et ensuite Xavier de Maistre le louèrent avec enthousiasme.

Diverses circonstances m'ont éloigné de la société des gens qui sentaient avec moi : mon excellente amie n'est plus qu'un instrument à douleurs ; je ne veux pas sentir avec sa fille, et je tâche, au contraire, de ne lui parler jamais qu'avec mon esprit, pour ne pas augmenter ce qu'il lui plaît d'appeler sa passion pour moi ; je crains bien que, sous peu, je ne sois forcé d'appliquer à cette passion le plus grand de tous les remèdes, l'absence. Il ne sera plus convenable que je la voie, dès que je ne pourrai plus la voir auprès de sa mère. Après ce fatal événement, auquel je tâche d'habituer mon esprit, je vais me trouver dans une assez singulière position, solitaire dans ce Paris, où, il y a deux ans, je voyais tant de monde. C'est que je suis devenu sévère : il me semble que, tôt ou tard, on se rapproche du niveau de sa société, si on ne le prend pas. D'après ce principe, si je fréquente des sots, me suis-je dit, je m'abêtirai, et, lorsque je rencontrerai une femme d'esprit capable de faire mon bonheur, je serai hors d'état d'atteindre à ce bonheur ; il faut donc ne me lier qu'avec des gens de mérite. Mais il se trouve que les gens d'esprit se laissent aborder très difficilement ici ; ils savent qu'un sot non seulement ne sent pas un homme de mérite, mais encore le hait ; il faudrait au moins de la fortune.

On vient me voir ; adieu.

66 — P.

A SA SŒUR PAULINE

1804.

Ma chère petite, il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. Comment cela va-t-il ? Es-tu toujours ennuyée ? Tu n'aurais pas, à coup sûr, cet ennui, si tu connaissais un peu plus de monde. Ma bonne Pauline, lorsque, sans nous perdre, nous ne pouvons pas changer de position, il faut rester où nous sommes, et, une fois bien convaincus qu'il y faut rester, chercher à nous la rendre le plus supportable possible, à nous y amuser même.

Le sacrifice n'est pas si grand que tu le penses ; toute position a ses peines : tu désires sans doute être à Paris avec ta famille, lancée dans le monde, mais ici, *il n'y a point de famille : une mère, un père ne sont*

point gênants pour leurs enfants ; *mais aussi ils ne les aiment point* ; *tout est de convention.*

Je parlais l'autre jour de M. R... à un des amis de cet excellent homme, un de ceux qui l'aimaient le plus ; il lui avait beaucoup d'obligations ; en un mot, il le chérissait. Nous vînmes à parler du deuil : « Mais je l'ai porté quinze jours, me dit-il, comme le prescrit l'*Almanach national.* »

Je fus stupéfait, je l'avoue, quoique je connusse ce trait de caractère de l'animal parisien ; je ne l'avais jamais vu si bien dans la nature et dans un objet aussi proche.

Dans l'alternative d'être gêné par ceux qui nous aiment ou de n'être point aimé du tout, j'aimerais encore mieux l'amour. La perfection sans doute est entre deux, mais elle est bien rare : où la trouver ? Il faudrait des gens parfaitement raisonnables ; et combien y en a-t-il ?

J'espère que tu travailles un peu et que cela t'aura distraite, à moins que ton ennui ne vienne de quelque passion secrète ; en ce cas, dis-le-moi franchement ; tu es sûre, sur cet article, du plus profond secret ; d'ailleurs, je connais presque tous les jeunes gens de Grenoble, par mes amis je connaîtrai les autres, et je pourrai t'être bon à quelque chose ; nous traiterons cette matière à fond s'il en est ainsi. Dans tous les cas, n'oublie jamais que mon père a excité l'envie, et qu'on nous traitera plus sévèrement que d'autres, surtout ayant le malheur d'avoir excité la jalousie de M..., qui serait cru comme étant de la famille. Je me convainquis pleinement de ce trait de son caractère, étant aux Echelles avec André : (1) il tourna exprès la conversation sur toi pour dire que tu travaillais trop ; si tu n'avais pas travaillé, il aurait dit de même que tu étais trop dissipée. Je pris bien vite ce tort sur moi, l'occasion était importante.

Malgré lui, sa malignité tourna à ton avantage ; car, comme Caroline et toi, vous êtes des espèces d'anachorètes, André (tu sais qui c'est) était très curieux sur votre compte et surtout sur le tien par une drôle de circonstance. La veille de mon départ, je vous accompagnai dans la rue des Vieux-Jésuites. Tu sais que je m'entendis appeler en entrant dans l'allée ; c'était lui qui venait d'accompagner M. R... Tu avais ce soir-là sur ta tête un voile comme ce joli *mezzaro* des Génoises qui donne un air doucement affligé à la physionomie ; tu l'étais peut-être un peu, de manière qu'il se fit la plus douce image

(1) Sur ce séjour aux Echelles, voir *Brulard*, 135-144.

de toi ; je vis que cette image l'avait frappé. Ta tournure exprimait à ses yeux le plus doux caractère d'une femme, cette tendre affliction, cette douce sympathie qui fait qu'on se dit (confusément) : elle partagera mes chagrins, elle est bonne, simple. Il n'en faut pas tant pour faire naître l'amour ; il ne cessait de parler de ta douce tournure.

Je ne voudrais pas, cependant, qu'il te rendît tendre : il ne faut pas, pour ton bonheur, que tu épouses un homme dont tu serais amoureuse ; en voici la raison : tout amour finit, quelque violent qu'il ait été, et le plus violent, plus promptement que les autres. Après l'amour, vient le dégoût ; rien de plus naturel ; alors, on se fuit pour quelque temps. Voilà qui va bien ; mais, si l'on est marié, on est obligé d'être ensemble, on est surpris de ne plus trouver que l'ennui dans mille petites choses qui faisaient le bonheur. Un jeune homme de ma connaissance aimait une jeune demoiselle : dans les petits jeux, cette demoiselle avait coutume de lui voler un mouchoir ; c'était charmant, elle l'a fait il y a quelques jours ; le jeune homme a trouvé cela du dernier bête. Ils ne se verront pas d'un an, et alors ils seront amis, ils se souviendront avec plaisir du temps où ils s'aimaient.

Si, au contraire, ils habitaient ensemble, ils se seraient revus à chaque heure du jour ; la vanité de la femme eût été blessée, l'homme ennuyé, et ils se seraient détestés à la mort toute la vie, au lieu que, se mariant par raison, on n'est jamais irrité, parce qu'on trouve à peu près ce sur quoi on comptait. Il y a une fausse raison professée par tous les sots du monde, qui s'en servent pour blâmer les gens d'esprit ; mais il y en a une véritable qu'il faut connaître parce qu'elle fait le bonheur de la vie. En général, tout mal vient d'ignorer la vérité, toute tristesse, tout chagrin, d'avoir attendu des hommes ce qu'ils ne sont pas en état de vous donner.

Pense à ça, ma chère Pauline, et écris-moi souvent comme tu penses, au hasard. Envoie-moi le caractère de F...; il me sera très utile. Je crois avoir découvert que toutes vos passions, mesdames les femmes, se réduisent à la vanité ; je veux pousser cette opinion, et, si je la trouve vraie, vous ne me ferez plus faire de folies.

Connaissance de l'homme.

Il faut tâcher de te rendre raisonnable, c'est-à-dire être toujours prête à céder quand les événements que tu verras, ou dont tu seras certaine, te prouveront que tu as tort. Voilà ce qui distingue les femmes d'esprit de caillettes qui ne font que répéter quelques petites

bêtises accrochées au hasard des hommes de leur société : ces femmes sont indécrottables. Une femme raisonnable au contraire, en huit jours, peut parvenir du plus mauvais ton au meilleur.

Je m'en vais te copier à la hâte quelques observations que j'ai faites cette semaine : je vois que ma lettre n'en payera pas davantage. Ne communique pas ces observations : je ne veux pas avoir le renom d'en faire, parce qu'alors on se cache de vous comme d'une espèce de censeur, et, comme je te le disais, il n'y a que vanité chez les femmes, et il y a beaucoup d'hommes-femmes ; ainsi ménageons le plus grand nombre qui est un sot sans doute, mais qui fait les réputations.

Quand tu ne comprendras pas quelque chose que je t'aurai écrit, demande-m'en l'explication.

Je cherche, depuis un mois, à me rendre moins sensible : j'ai eu plusieurs afflictions ici, particulièrement au sujet de deux Adèles (1). Je crois que mon père veut me prendre par famine ; je serai obligé de faire des dettes ; tout cela me rendait triste. Je me suis dissipé tant que j'ai pu ; j'ai commencé par ne faire que jouer la gaieté ; j'ai fini par la sentir.

J'ai donc étudié le *rire* et ses effets. C'est une chose si difficile qu'aucun philosophe n'en a encore parlé, que Hobbes. C'est assez la coutume des petits auteurs, ils sautent ce qu'ils ne peuvent expliquer, différents en cela des gens de génie, qui sont francs. Je commence à m'apercevoir qu'Helvétius est plus des premiers que des seconds : il y a de bonnes choses dans son livre, mais elles ne sont pas de lui ; elles sont la plupart de Hobbes, Vauvenargues, La Rochefoucauld, Duclos, etc., etc.

Il ne faut jamais généraliser le fait dont on tire une conséquence, c'est s'exposer à de grandes erreurs.

Par exemple, quand je songe à une action de mon grand-père, il faut dire *mon grand-père* et non pas *un grand-père*, à moins que je ne fasse suivre ce nom de toutes les circonstances qui rendent mon père différent des autres pères, qu'il a soixante-dix ans, qu'il est médecin, le roi d'esprit de la ville, etc.

L'extrême politesse est celle de Paris actuellement, où se trouvent les gens les plus polis qui aient jamais existé, c'est-à-dire ceux qui ont le plus de vanité et qui savent mieux plaire à celle des autres. Avoir une plus grande vanité, c'est être susceptible sur des choses

(1) Adèle Rebuffet et Adèle de Nardon ; voir *Journal*.

plus petites : se moucher mal à propos vous brouille ici avec l'homme qui raconte une histoire, (si cet homme est un sot) ; l'extrême politesse, dis-je, est une suite nécessaire de l'extrême *égoïsme* (se préférer à tous les autres plus ou moins ; l'extrême égoiste est celui qui verrait avec plaisir tuer un homme pour s'épargner la peine de se faire les ongles ; il y a beaucoup de ces gens-là). L'égoisme vient du gouvernement monarchique ; mais la comédie ne peut régner que dans l'extrême politesse ; donc, il n'y a point de bonne comédie sans monarchie.

Tu vois comme, en passant, l'homme qui réfléchit résout les problèmes qui ont fait et feront les sueurs des nigauds présents et à venir, des La Harpe, etc.

Sous la monarchie, les hommes ne s'intéressent plus les uns aux autres comme dans les républiques : il n'ont plus d'intérêts communs et en ont de contraires ; par exemple, il n'y a qu'une place de *connétable* : si vous l'avez, je ne l'aurai pas ; si vous faites une action plus brillante que les miennes, elle m'attriste, puisqu'elle vous rapproche de la place de connétable, que je désire aussi. Tandis qu'à Rome, tout le monde se réjouit de la belle action d'Horatius Coclès, qui les sauvait tous. Cherche comme cela des exemples dans les histoires que tu liras.

Sous la monarchie donc, les hommes ne s'intéressent plus les uns aux autres : il faut leur faire plaisir actuellement, si vous voulez qu'ils vous obligent dans une heure.

A Rome, on était considérable par ses vertus et par ses talents : ici, on l'est par la manière dont on est dans le monde. Etes-vous répandu ? ne l'êtes-vous pas ? Répondez sans vous flatter, vous saurez la manière dont on va vous recevoir dans la maison où vous allez. Or, vous êtes répandu à proportion de votre amabilité. Pour être aimable, il faut d'abord être supportable ; vous êtes supportable en n'offensant jamais la vanité de personne ; vous deviendrez aimable en sachant plaire à cette vanité, l'amuser ; pour cela, il faut savoir faire rire.

Voilà tout le secret de nos mœurs et ce qui fait qu'un Français craint moins d'avoir tort que d'être ridicule, grand principe, très fécond dans la vie. Nos mœurs actuelles (an XII) sont plus raisonnables que sous Louis XIV. Nous faisons dépendre notre considération de la manière dont on est parmi nous, et non plus de la manière dont on est avec le *maître*. Nous nous sommes rapprochés de la raison et des républicains. Ce fruit est l'ouvrage de Voltaire, qui y travail-

lait sans le savoir, et de Riquetti Mirabeau, grand homme, qui le voyait bien.

Pense à ces principes, ils te donneront l'art de vivre dans le monde.

Tu peux lire à Caroline l'article précédent : ce serait un grand coup de la sauver d'être caillette.

Qu'est-ce que le rire ? qu'est-ce que le ridicule ? qu'est-ce que la plaisanterie ? Grande question, difficile à résoudre. Ceux à qui vous la faites vous répondent par un exemple ; mais il fallait découvrir les principes et en donner un exemple. Le rire est un mouvement subit de vanité produit par une conception soudaine que nous avons quelque avantage comparé à une faiblesse que nous remarquons actuellement chez les autres, ou que nous avions auparavant ; car nous rions des bêtises que nous fîmes l'année dernière.

Quand (dans *l'Avare*) maître Jacques sort en disant : « Qu'on me le pende ! qu'on lui brûle les pieds, et qu'on me le croche au plancher, etc. » et qu'Harpagon s'écrie : « Qui ? mon voleur ? » nous rions de sa méprise, parce que nous nous disons, obscurément : « Si j'étais à sa place, je ne serais pas si bête, et je verrais bien qu'il s'agit d'un petit cochon et non d'un voleur. »

Cherche ainsi des exemples dans Molière, et dans *le Joueur*, de Regnard, et *le Légataire*.

Quant à la plaisanterie, c'est un discours qui nous découvre finement quelque absurdité.

J'ai bien sué pour arriver à ces deux principes : je réfléchissais sur tout ce que je voyais ; ma distraction faisait rire ; je faisais des quiproquos en répondant ; on riait, et c'est ce qui m'a fait voir la cause du *rire*, que je ne comprenais pas dans Hobbes.

Comprends-tu cela toi-même ? Cherche des exemples et dis-moi tes difficultés. Peut-être me montreras-tu mon erreur.

67. — P.

A SA SŒUR PAULINE

1804.

J'ai toujours la fièvre, ma chère Pauline ; mais, hier, j'ai trouvé la jointure de me purger : je suis allé acheter deux onces de Glauber et les ai avalées. J'attends la fièvre à ce soir ; si elle vient, je prendrai du quina ; voilà l'état du corps.

J'ai de grandes peines d'âme en ce moment : madame de... va mourir ; cela n'a pas besoin de commentaires.

Comme il faut me distraire de cette perspective cruelle, et qu'on ne peut guère réfléchir lorsqu'on est affligé, je me suis mis à étudier l'histoire ; je bénis l'heureux hasard qui m'y a porté : j'ai trouvé une bonne manière de l'étudier, et cela par une conséquence de cette maxime qui est en gros caractères sur ma cheminée : « Quand un homme te parle, fais-toi avant tout ces questions : 1° *Quel intérêt a-t-il à te parler* ? 2° *Quel intérêt a-t-il à te parler dans ce sens* ? *Ne le crois que quand il a intérêt à te dire la vérité.* »

J'ai besoin de m'inculquer ces maximes ; car mon caractère passionné m'en éloigne sans cesse, je suis toujours porté à croire les gens que j'aime. Mais je vois, chaque jour, qu'il n'y a point de bonheur sans connaissance de la vérité. Crois cela et agis en conséquence.

Au reste, je reviens de plus en plus sur la nécessité de la discrétion. On peut dire ce qu'on veut ici ; il n'en est pas de même parmi les sots provinciaux.

Lis beaucoup mes lettres à Gaëtan ; je prends beaucoup d'intérêt à cet enfant : je me suis fait une règle de n'aimer que les gens vertueux ; avec les autres, je tâche de n'être qu'excessivement poli ; il me serait bien pénible d'être obligé de le rayer de ma liste. Quelle joie, au contraire, de ravir cette victime au poids de la détestable éducation qui pèse sur lui ! C'est, dans ce moment-ci, la plus belle action que nous puissions faire l'un et l'autre.

D'ailleurs, en lui expliquant mes lettres, tu les comprendras mieux : tout cela est très pédant, et par conséquent du plus mauvais ton ; mais j'aime mieux être ridicule et t'être utile. Je n'ai mis ceci qu'afin que tu te garantisses de prendre ce défaut, le pire de tous en France.

Pourquoi le pire ? Parce qu'il choque la *vanité*, la passion la plus générale.

Tu ne ferais peut-être pas mal de faire un cahier et d'y copier mes lettres, en laissant de la place pour les notes.

Il faut toute la force de ces institutions pour écarter le méphitisme de bêtises dans lequel on vit.

Mets-toi bien dans la tête que, d'ici à vingt ans, le ton de Paris aura pénétré en province et qu'alors, ce qui aujourd'hui y est de bon ton, y sera méprisé.

Ici, on ne cherche que la *vérité* dite sans offenser la *vanité* : l'homme du meilleur ton est celui qui sait le plus de *vérités* et qui offense le moins la *vanité* ; voilà le modèle. Pour offenser le moins la *vanité*, il faut souvent dire en quatre pages ce qu'on eût exprimé en trois phrases. Voilà pourquoi je suis tranchant dans mes lettres ; je veux dire beaucoup en peu de mots. Mon ton est sérieux ; autrement, il serait badin.

Pourquoi badin ? Parce qu'il offenserait moins la *vanité*. Comment ? Parce que, toutes les fois qu'on affecte d'être plaisant, la personne à laquelle vous parlez dit : il se donne ce soin-là pour moi, cela flatte sa *vanité*.

S'il y a une société où le bon ton permette d'offenser la *vanité* à 2/10, on peut dire à un homme une vérité qui offense la sienne à 5/10, si le ton dont on se sert la flatte en même temps à 3/10, parce qu'alors tout revient à 2/10 d'offense. Voilà l'avantage de la plaisanterie, le comprends-tu ? Il faut t'accoutumer à raisonner ainsi mathématiquement ; voilà le véritable usage des mathématiques.

Mon grand-papa me dit qu'il est très satisfait de toi, que tu es moins triste, et que tu modèles des médailles : pauvre occupation qui n'est bonne que comme distraction. On y peut apprendre deux choses : 1° les belles formes, en modelant le divin Antinoüs, Hélène et Pâris, etc.; 2° la science des physionomies, science réelle, mais qu'il faut se faire soi-même en lisant Lavater et l'entendant à sa manière. Peu de gens le comprennent : je te recommande la maxime écrite sur la première page.

Tâche, à tout prix, de te procurer un ouvrage intitulé *des Lettres de cachet*, par Mirabeau. Ce livre de trois cents pages, bien lu, vaut mieux qu'un plein couvent de nigauds ou de traîtres comme Velly, Villaret et Garnier. Fais des extraits des vérités que tu trouveras dans cet excellent livre ; tu y verras ce que je t'ai écrit, il y a trois

mois, avant de le connaître, que souvent Montesquieu avait menti pour ne pas se faire mettre en prison : son *Esprit des lois* est plein de mensonges de ce genre. En général, tous les livres imprimés avec privilèges du roi, depuis 1724, sont remplis d'erreurs. Inculque bien cette vérité au pauvre petit Gaëtan : fais-lui faire un petit livre où il écrira les définitions des mots *vertu*, *crime*, *honneur*, etc. Tâche, en un mot, de le sauver pour lui et pour nous S'il croit toutes les sottises qu'on lui dira, il se fera moquer de lui dans le monde de Paris, et c'est à celui-là qu'il faut plaire le plus qu'on peut, autant que cela s'accorde avec la pratique de la *vertu*.

J'ai étudié Louis XIV ces jours-ci, nommé le Grand par les bas coquins Voltaire et compagnie, et bassement flatté par Boileau, Molière, Quinault, etc.; j'ai été étonné de sa bassesse et de sa bêtise ; c'est le grand roi des sots, comme *Iphigénie* de Racine est leur belle tragédie. (1) Le meilleur roi, pour les gens sensés, c'est Henri IV ; après lui, Charlemagne ; après ce dernier, personne ! Louis XIV était dissimulé jusqu'à l'horreur. Arrestation de Fouquet, à la mort du cardinal Mazarin : il vole à son hoirie quinze millions ! le voilà bas voleur (*Mémoires* de Choisy, c'est un homme d'esprit qui dit quelques vérités, lis-le) ; il ne lui reste de vertu que la bravoure, et il n'y était pas ferme ; simple particulier, il eût été le plus lâche des hommes. Preuve, ce propos du vieux Chorat, qui, le voyant pâlir au feu, lui dit à l'oreille : « Il est tiré, Sire, il faut boire (Choisy). » Et voilà le grand Louis XIV. Nous pouvons en conclure que tout homme qui le vante est ou un traître payé, ou un sot qui ne réfléchit pas et qui prend pour vrai ce qui est imprimé par Voltaire, sous son successeur Louis XV.

Lis toute ma lettre, excepté ce qui te regarde particulièrement, à Gaëtan, et pèse sur cet article et sur la maxime. Quand tu auras lu l'histoire comme je viens de le faire ces jours-ci, tu verras que toute la grandeur du siècle de Louis XIV était préparée ; qu'il fit souvent ce qu'il put pour l'étouffer ou qu'on le fit pour lui (l'exécrable Richelieu poursuivant *le Cid*, de Corneille). Pèse là-dessus avec Gaëtan : cet exemple est fameux ; il y verra ce qu'il doit penser de l'opinion des sots quand il verra Louis XIV tant loué. Ce prince est un caractère singulier du reste ; il fut le plus médiocre des hommes et souvent le plus méchant. Voltaire dans son histoire est un bas coquin, d'autant

(1) On voit que la haine que Racine inspirait à Beyle date de loin.

plus dangereux qu'il eut assez d'adresse pour se faire passer pour philosophe. Pèse surtout cela avec Gaëtan ; je lui enverrai bientôt un bon petit livre. Lisez tous deux Plutarque et Mirabeau ; lisez-les, ayez assez de force pour vous les procurer ; prouve un peu de vigueur dans cette affaire.

Je suis mécontent d'avoir approfondi Louis XIV, parce que je croyais que mon opinion, d'après Helvétius, Raynal et Alfiéri, était exagérée contre lui ; elle était faible. Sauf, il est vrai, qu'il faut voir les choses par soi-même, j'oubliais qu'Helvétius imprima son livre avec permission, ce qui lui fit masquer la vérité. Au reste, j'ai découvert beaucoup d'erreurs dans ce livre depuis l'année dernière.

Fais tout au monde pour faire lire à Gaëtan *Roland le Furieux*, l'*Iliade*, *les Mystères d'Udolphe* (1), *Cleveland*, *la Pharsale* de Lucain, traduite par Marmontel ; *Don Quichotte*, modèle de bonne plaisanterie ; l'histoire de Henri IV par Péréfixe, les *Mémoires d'un homme de qualité* (2) ; mais surtout l'*Iliade*, la *Jérusalem*, *Roland* et *le Confessional des pénitents noirs*. Son imagination a besoin d'être secouée ; il est bon, mais il n'a pas de force dans sa bonté ; il faut retremper son âme, autrement ce ne sera qu'un faible, et, avec son gros nez, on se moquera de lui. Dis-lui qu'il lui faut plus d'esprit qu'à un autre, avec ce gros nez; qu'il lise Plutarque et ne croie pas tout ce qu'on lui fait lire de moulé (la religion toujours exceptée ; je n'en parle jamais et crois bien sincèrement à l'enfer, mais je le remplis autrement qu'on ne fait communément, je le remplis de tous les scélérats quels qu'ils aient été).

68. — P.

A SA SŒUR PAULINE

7 brumaire an XIII.
(29 octobre 1804).

Il me prend envie de t'écrire ; non pas que j'aie rien d'extraordinaire à te dire, mais par la même raison qui ferait que, si j'étais à

(1) Roman de Mrs. Radcliffe.

(2) De l'abbé Prévost. C'est dans ces Mémoires que se trouve l'*Histoire de Manon Lescaut*.

Grenoble, j'irais dans ta chambre me chauffer avec toi. Pourquoi ne m'écris-tu pas fixement une lettre par semaine ? Tu sais bien que je ne demande pas de phrases et que, pourvu que la lettre soit de toi, elle est sûre de me faire plaisir.

« On ne vieillit point à table ! » j'aime beaucoup ce mot de madame de Thianges : tu sais que je suis malade, je ne puis presque rien manger. Je me suis bourré comme un fou hier tout en riant et n'ai point eu de mal au cœur ; ça ne m'empêcha pas de me trouver hier à la rotonde du Palais-Royal, rendez-vous de toute la terre, et où j'en avais donné un à P..., jeune homme de Grenoble dont tu as peut-être ouï parler. C'est une de ces plantes rares, destinée par la nature à avoir un caractère décidé. Celui-ci est aimable naturellement, et quoi que le sort fasse pour l'en empêcher, il a été quatre ans négociant à Marseille et n'y a point pris la grossièreté provençale ; il est établi à Grenoble rue J.-J. Rousseau, chez M. R..., et n'a point pris le ton pesamment moral ou gros farceur des petites villes ; il ne sent rien trop vivement et tourne tout à la gaieté ; avec cela, on aperçoit dans les intervalles de ses rires un bon cœur et qu'il est tel qu'il se montre. C'est là ce naturel sans lequel on ne plaît jamais vivement et avec lequel on est presque sûr de plaire. Nous naissons tous originaux : nous plairions tous par cette originalité même, si nous ne nous donnions des peines infinies pour devenir copies et fades copies : il faut être un Molé pour savoir représenter un caractère à faire illusion :

> Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant,
> Mais la nature est vraie et d'abord on la sent.

Cherche la neuvième épître de Boileau, où cet homme judicieux développe très bien cette grande vérité.

Nous nous trouvons sept au perron : P..., M..., D..., (1) jeune voyageur d'une maison de Laval, qui revient d'Espagne, où il a passé quatre ans ; A... (2), esprit de province, de ces hommes qui se mettent naturellement au niveau du ton médiocre d'un pays, ridicule parce qu'il habite V...; je crois très passable, si le sort l'eût fait naître à Paris ; deux provinciaux stupides, ne disant rien, ou ouvrant un

(1) Probablement Pacé et Mante ; quant à D., c'est Dupuy. Voir *Journal* p. 41 et 86.

(2) Aligret. Voir plus loin.

large bec pour accoucher d'une généralité, comme : « Quand on sait le latin, l'italien et le français, en apprend aisément l'espagnol, qui en dérive. » Ce ridicule de réciter de vieilles vérités est un de ceux qu'on sait le mieux saisir et faire ressortir à Paris. Al. Malein est un de ceux qui en sont le plus exempts : tu peux observer en lui de bonnes qualités.

Nous nous trouvons donc sept au Palais-Royal ; nous allons chez Grignon dans un cabinet particulier ; ma maladie, qui me rend faible, me laisse mon sang-froid au milieu du tapage général ; mais, tout à coup, Dupuy se met à nous parler d'Espagne, de ce vieux Calderon, de M. de Cervantes, de Lope de Vega, du prince de la Paix, premier ministre plus puissant que le roi.

Cela me mit absolument hors de moi; j'ai toujours aimé ce peuple, c'est l'image du Cid et de don Quichotte ; j'éprouvai, pendant trois quarts d'heure, un des plus vifs plaisirs que j'aie sentis depuis longtemps. Dupuy a une figure singulièrement vive, franche et spirituelle ; il ajoutait à l'illusion ; je me crus au milieu de ce peuple si brave, si franc et si généreux, exempt de tous les petits intérêts de la vie, et vivant comme un frère avec tous ces hommes si aimables et si grands qui excitaient le rire par leurs ouvrages ingénieux, pouvant exciter l'admiration par leurs actions courageuses.

Voilà de ces plaisirs vifs que donne le monde ; mais ils ne paraissent pas, parce qu'on n'en avertit pas son voisin, et on ne les raconte pas, parce que, dans le monde, c'est-à-dire avec des gens froids, ayant des passions flétries, à la vanité près, rien de plat comme de raconter un bonheur qu'on ne fait pas partager à son voisin en le racontant. C'est ce qui fait que les philosophes ont tracé des images si tristes des plaisirs du monde, ils ne les connaissaient pas, n'y allant jamais.

Je suppose un de ces messieurs dans la chambre à côté de celle où, hier, nous dîmes tant de folies et sans doute de sottises ; le brave homme aurait haussé les épaules à chaque mot, et aurait dit ensuite que ces plaisirs sont bêtes et ennuyeux. Eh ! non, censeur idiot ! C'est vous qui ne pénétrez pas que cette bêtise que je dis est une censure de ce que vient de dire Aligret, qui fait sourire Penet M... et Dupuy, ouvrir ses petits yeux à Aligret et de grandes bouches béantes aux deux stupides.

Voilà le sort des philosophes qui n'allaient pas dans le monde, tels que Charron, Pascal et tous les auteurs chrétiens. Ceux qui y allaient y étaient précédés de leur réputation qui, offensant les vanités,

faisait qu'on ne les traitait jamais de pair à compagnon, chose sans laquelle le monde ennuie. Les deux personnes qui s'ennuient le plus, chez le roi, sont le garçon qui mouche les bougies et le roi ; l'un et l'autre sont hors de la société, et, s'il y avait à parier, ce serait pour le laquais, qui satisfait au moins sa curiosité et recueille des contes dont il ira réjouir les femmes de chambre.

Voilà pourquoi les peintures du monde sont si tristes chez les philosophes : ils ont peint ce qu'ils sentaient et qui, en effet, était fort triste : ajoute à cela que presque tous ont écrit dans un âge avancé. N'as-tu jamais passé, ayant bien dîné et même trop, devant une table chargée de ragoûts exquis ? Tu as sans doute éprouvé le dégoût le plus profond pour toutes ces odeurs de viandes qui t'auraient charmée il y a une heure, avant ton dîner. Voilà le monde ; les philosophes qui n'aiment plus les femmes, charme de la vie, sont les mangeurs rassasiés qui veulent décrire les plaisirs des voyageurs affamés qui arrivent en montrant ce qu'ils sentent eux-mêmes. C'était sur des descriptions de ce genre que beaucoup de jeunes gens se faisaient moines sous l'ancien régime.

Il y a un autre défaut que j'ai eu longtemps et dont je cherche à me guérir chaque jour. Ne voyant personne chez mon grand-papa, je portai toute mon attention sur les ouvrages que je lisais : Jean-Jacques eut la préférence ! Je me figurai les hommes d'après les impressions qu'il avait reçues de ceux avec qui il avait vécu. Par là, il fit sur moi ce que les Romains, dont il avait nourri sa jeunesse, avaient fait sur lui.

Etonné de ne point trouver dans le monde ces hommes parfaits (en bien comme en mal) que j'y attendais, je crus que mon malheur m'avait fait tomber dans une société d'ennuyeux et de gens froids. Lorsque j'arrivai en Italie, dans la société de madame Pétiet, mes erreurs multipliées ne me corrigèrent un peu qu'en me rendant mélancolique ; je croyais que je méritais un meilleur destin, et véritablement, comme tous les jeunes gens entichés de cette erreur, j'étais meilleur que je ne le suis actuellement, j'étais ce qu'on appelle tout cœur. Cette folie me donna quelques moments de la plus divine illusion, dont celles mêmes qui en étaient la cause ne se doutèrent pas, ou qu'elles ne purent comprendre ; mais, en général, elle me donna une existence mélancolique, j'étais misanthrope à force d'aimer les hommes, c'est-à-dire que je haïssais les hommes tels qu'ils sont, à force de chérir des êtres chimériques, tels que Saint-Preux, milord Edouard,

etc. Quelquefois je croyais en trouver, je me livrais à eux, ils me trompaient, tout en agissant le plus honnêtement du monde avec moi, Je croyais avoir à me plaindre d'eux, je m'en plaignais et devenais sans cesse plus misanthrope, nourri dans ma folie par la mélancolie, qui est un sentiment profond et doux à la vanité ; il consiste, comme tu sais, à se dire : « Je méritais un meilleur sort ; si bon, comment ne puis-je pas trouver des hommes tels que moi ? »

Le hasard m'a fait bavarder sur cette folie dont j'ai eu tant de peine à me guérir, si tant est que je le sois, et, comme tu te donnes la même éducation que moi, celle des livres, j'ai voulu te prévenir contre une erreur qui peut faire ton malheur éternel.

Les erreurs des hommes sont sans conséquence dans ce genre-là ; celles des femmes les déshonorent à jamais ; regarde cette pauvre V...

Cette folie est l'effet naturel et immanquable de l'éducation des livres. Lorsqu'ils en sont guéris, elle fait rechercher les gens qui en ont été atteints, parce qu'ils sont la fleur de la société ; ils n'ont qu'un écueil à éviter, c'est le *manque de naturel.* Trouvant les hommes hors d'état de les comprendre, ils se font une conversation maniérée, pleine de maximes outrées, dans le sens opposé à ce qu'ils sentent, de manière que qui les écoute les prendrait pour les plus grands scélérats possibles.

Le joli Lobstein, de chez madame V..., était comme cela. Ayant passé par cet état de folie, je le désirai et me liai avec lui, quand tout le monde le fuyait. Les profondes connaissances du cœur humain trouvaient tout simple que cet homme vrai, qui l'était tant qu'il jouait bien Cinna, fit son ami d'un pareil monstre, et ce pauvre Lobstein était l'âme la plus candide que j'aie rencontrée. Il s'est marié à une femme de caractère et vit le plus heureux du monde à Hambourg.

J'ai bien ri, il y a huit jours, en voyant que la même chose était arrivée à moi-même.

Ne pouvant pas entremêler l'éducation du monde à celle des livres qui est le meilleur parti, il faut discerner avec soin les auteurs qui ont peint les choses le plus ressemblant par les grands événements et les scènes tragiques : ce sont sans contredit Shakspeare et Plutarque. En observant que nous avons infiniment plus d'*idées* qu'on n'en avait du temps de Plutarque (par exemple, toutes celles qui sont relatives à cette lettre, plume, canif, papier, sable ; les anciens ne connaissaient rien de tout cela), madame P... écrivait à un de ses amis : « Votre cœur est indéchiffrable comme vos pieds de mouche et vos sentiments pâles

comme votre encre. » Plutarque n'aurait absolument rien compris à cela, et ces petites comparaisons donnent les moyens d'exprimer toutes les nuances de sentiment, nuances que probablement les anciens ne sentaient pas et qu'ils n'ont certainement pas décrites. Il n'y a pas une idée fine dans Homère (le Tasse en est plein), et même du temps de Shakspeare.

Molière a cherché le rire et, pour cela, a peint des originaux tels qu'ils peuvent exister. C'est l'homme qui fait le mieux connaître le cœur humain, mais il faut en avoir la clef. Je comprends tous les jours, par ce que je vois, des traits sur lesquels je glissais en lisant ce grand peintre.

La Bruyère a bien peint les mœurs de la bonne compagnie de son temps ; le tableau serait bien différent aujourd'hui : la bonne compagnie est infiniment plus raisonnable et plus honnête. En feignant la gaieté, on finit par ne plus songer à ses maux ; il y a donc une disposition à la tristesse ou à la gaieté. Depuis deux mois que je n'ai pas lieu d'être content, je suis plus gai que jamais, parce que Dieu m'a fait comprendre que souffrir était d'un sot, et qu'à une chose arrivée tout le remède était de n'y plus penser ou d'en plaisanter. Je crus d'abord que c'était par hasard que je tournais mes maux en plaisanterie et que je n'y pensais plus : avec un peu de soin, tu prendras cette habitude.

C'est le plus beau secret que je puisse te donner, avec celui pourtant d'étudier le *cœur* et la *tête* de l'homme. Tu connais bien le cœur et tu as une âme ardente qui te l'explique assez ; reste la tête. Je t'enverrai incessamment l'*Idéologie* de Tracy ; c'est là la seule chose qui reste, tout le reste est de mode, et ce qui est charmant aujourd'hui, an XIII, sera ridicule en l'an XL. La science de l'homme te rendra la femme la plus spirituelle de Paris à soixante ans. Si nous avons le bonheur de vivre, nous habiterons la même maison, et passerons ainsi notre soirée de la vie agréablement, faisant la liste des passions, vanité, ambition, haine, etc., etc., des états de passions, espérances, jouissance, désespoir. Observe les habitudes de l'âme comme celle de Dorante de mentir à tout ce qu'on lui dit, et mets à côté de chaque nom le trait où tu l'as vu développé.

Adieu ; tu es bien heureuse de ne pas être obligée d'étudier la banque pour avoir un état. Malgré mon horreur pour les dévots, s'il était 1750 au lieu d'être 1805, je me serais fait abbé pour vivre en paix, loin de Smith.

Bon gré mal gré, je veux t'être utile à mon voyage au printemps : lis donc vite Condillac, Tracy, Hobbes. Pense, en un mot, si tu veux qu'on te fasse la cour en 1845, où nous commencerons à vieillir ; songe que ce qui paraît trop savant pour une femme aujourd'hui sera de première nécessité dans quarante ans. Le siècle marche, marchons avec lui.

Songe donc que ce qui te paraît trop savant aujourd'hui sera tout simple dans notre vieillesse ; car il n'y a qu'une science toujours de mode, celle du *cœur* et de la *tête*. Tu as une âme ardente, donne-toi une bonne tête.

Lorsqu'on est dans sa famille et qu'on voit qu'on est plaint et compris par tout le monde, on s'abandonne au sentiment des moindres maux, on s'occupe à bien souffrir, au lieu de s'occuper à ne point souffrir ; on devient une madame Romagnier (1) à force de faire attention à ses maux (moraux ou physiques) ; on finit par souffrir infiniment. C'est l'histoire du Français à qui on avait persuadé en Egypte que l'engourdissement était le symptôme de la peste ; le pauvre malheureux a été fou de peur pendant six mois, fou à lier. L'usage du monde, apprenant qu'on n'intéresse, en général, qu'autant qu'on donne du plaisir, fait qu'on cherche par soi-même à diminuer les douleurs.

Un enfant gâté est disposé à souffrir de tout ; un homme sage à souffrir le moins possible, et, en ne s'occupant pas de ses maux physiques, en prenant l'habitude de plaisanter de ses chagrins, il finit par *en plaisanter avec lui-même* seul dans sa chambre, pendant que l'enfant gâté sanglote.

Lis Saint-Simon, si tu peux ; lis Condillac, s'il ne t'ennuie pas ; Destutt est bien plus amusant ; et surtout écris-moi une fois par semaine pour me faire plaisir ; je l'exige de ton amitié ; écris-moi des faits sur l'objet de ta dernière lettre ; il n'y a dans le monde que les faits de certains.

Pour que mon prochain voyage ne te soit pas aussi inutile que le dernier, je veux t'apprendre au moins à déclamer ; car il faut savoir danser pour bien marcher. Tu attends un frère tendre, il t'arrivera un ennuyeux pédant, sermonnant toute la journée, au lieu de t'amuser. C'est que tout le monde peut t'amuser et que je suis le seul au monde qui soit en situation de te parler franchement : amant et mari

(1) Voir *Brulard, passim.*

auront intérêt à te ménager. Nous ferons donc régulièrement un cours d'idéologie, un de littérature et le troisième de déclamation. Que me donneras-tu pour tout cela? Apprends donc quatre ou cinq rôles parfaitement par cœur, en les lisant chaque soir ; j'exige cela, qui te sera utile toute ta vie.

Promets-moi cela dans ta première lettre : apprends de préférence ceux de Cinna, Oreste, Sévère, le Misanthrope, le Menteur, Hermione, Andromaque, Phèdre. Pour cela, copie-les. Prononce chaque jour vingt vers haut ; ne te décourage pas si tu t'ennuies, mais songe que c'est à son ennui que la grande Catherine (épouse de Pierre III, conjuration de Rulhière) dut l'empire. Aie autant de force qu'elle. Cet ennui, à ton âge, est ce qui peut t'arriver de plus heureux pour le reste de ta vie, si tu l'emploies. Si jamais j'ai des enfants, je les engagerai, à vingt ans, à une prison de six mois. Promets-moi donc d'apprendre ces rôles en commençant par le Misanthrope et Hermione. Tu verras, quand tu viendras à Paris, combien il te sera utile de bien parler : on parle très mal à Grenoble, où on dit : *paire*, *maire*, *avice*, *cence*, *deuce*.

Réponds-moi courrier par courrier ; dis-moi ce que tu penses ; il est incroyable que tu ne me croies pas quand je te dis que de toi tout m'intéresse et qu'il n'y a pas vingt femmes à Paris qui te vaillent.

69. — P.

A SA SŒUR PAULINE

10 *nivôse an XIII.*

(31 décembre 1804)

Ma chère Pauline, tu ne saurais croire de quel plaisir tu me prives en ne m'écrivant pas ; tes lettres, qui m'en font toujours tant, me seraient encore plus douces dans ce moment où mon père m'abandonne de la manière la plus cruelle. Imagine-toi que, par un froid de 10 degrés je n'ai point de bois ni de chandelles ; je n'en suis pas moins gai pour cela ; ça m'empêche seulement de travailler ; ne pouvant être chez moi, je cours tout le jour, et cette vie inoccupée accommode assez ma paresse.

Mon oncle (1) qui était arrivé le 11 frimaire, jour du couronnement, mais à deux heures du matin, est parti hier à neuf heures ; je te conterai, au printemps, toutes ces fêtes, que j'ai parfaitement vues. Je t'avais envoyé Vauvenargues, et à Gaëtan les *Lettres persanes* ; mais mon grand-père m'écrit que je suis un homme si dangereux, qu'il a cru à propos de les lire avant de vous les donner. Le procès des pauvres *Lettres persanes* est déjà terminé ; elles ne seront pas remises, comme attentatoires à la religion et à la pudeur ; quant à Vauvenargues, qui finit cependant par une prière, on l'examine encore.

Pour les provinciaux, tout ce qui est raisonnement est philosophie, et tout ce qui est philosophie est odieux ; le fort déplaît toujours au faible ; voilà le secret de bien des inimitiés : je ne puis te comprendre ; ma raison me dit, malgré moi, que tu pourrais m'être supérieur ; je te hais.

Serrons-nous, ma chère amie, nous qui nous aimons et que rien ne peut disjoindre ; laissons errer les hommes à leur gré : il y en a bien peu d'estimables et encore moins d'aimables. Tâchons de nous arranger de manière à passer notre vie ensemble ; mais pourquoi, en attendant ces heureux moments où, libres comme l'air, ce qui est un grand bien, nous jouirons du bien, encore plus grand, de loger dans la même maison, refuses-tu de nous unir le plus possible en nous écrivant souvent ? As-tu encore la crainte puérile et tant de fois démentie de m'écrire des lettres qui ne m'intéressent pas ?

Je te crois plutôt paresseuse, je ne dis pas amoureuse, la rime le dit pourtant. Dis-moi quelque chose de ce que tu fais ; je ne dis pas tout, quoique je le désirasse bien : mais ce serait peut-être le moyen de ne rien avoir. Le sort qui fait souvent dépendre le bonheur d'un homme de la volonté d'un autre, qui songe plus à épierrer ou à planter un champ qu'à donner de bons ordres, me fera aller à Grenoble le plus tard que je pourrai, mais, enfin, en messidor au plus tôt. Je volerais avec enthousiasme dans ce beau pays si je savais t'y trouver, et, avec toi, la liberté ; car, après toi, ce que j'aime le mieux, c'est la vallée du Grésivaudan ; ce nom est baroque, mais cela n'empêche pas que je l'aime. Au lieu de ce divin bonheur que nous concevons trop bien et dont nous voyons trop bien les douceurs sublimes pour ne pas savoir nous le procurer un jour, je te trouverai dolente, je me trouverai esclave et sans le sou, de manière à faire prendre les tristes

(1) Romain Gagnon.

actions, suite de ma pauvreté, pour des défauts de caractère. Voilà la différence ; mais il ne tient qu'à nous d'y faire venir la ressemblance. Ayons l'âme assez forte pour chercher le bonheur même dans ce gouffre. Si tu veux, et si ces braves gens le souffrent et n'y voient point quelque impiété, nous ferons ensemble des cours de quatre ou cinq sciences différentes ; à ce mot de science, je te vois bâiller ; mais songe qu'à Grenoble le père D... est un savant, et qu'ici ce ne serait qu'une fichue bête, et un détestable ennuyeux qu'on laisserait aux laquais.

La solitude et l'ennui où tu te trouves seraient l'état le plus heureux pour toi, si tu avais assez vu le monde pour te convaincre, *par ta propre* expérience, seule chose que nous croyons, que plus on a l'esprit cultivé, plus on est *susceptible* de bonheur, et que, tôt ou tard, vous êtes apprécié, recherché, par les gens qui sont à la même hauteur que vous. On a beau dire, la société des sots, à la longue, est insupportable ; quelque bons qu'ils soient, ils finissent par faire vomir.

Je voulais t'envoyer la *Nature humaine* de Hobbes et l'*Idéologie* de Tracy, deux chefs-d'œuvre qui sont sur la frontière de la science et qui t'aideraient à la reculer chez toi ; mais tu es plus gardée du côté du bon sens qu'une odalisque. Oh ! mon Dieu, voilà un mot de ces damnées *Lettres persanes* ! Je demande bien pardon de l'avoir employé; car enfin, connaissant la somme de péchés que fait faire cet exécrable livre du plus scélérat des hommes, et le nombre de mots qui le composent, on pourrait apprécier ma faute, car on aurait cette équation :

Le nombre total des mots (*a*) — *odalisque* = *le mal total moins* $\frac{1}{2}$.

Transposant et résolvant, on aurait la valeur de ma faute ; car je crois que, quoique le raisonnement soit une chose damnable, il est permis de l'employer, lorsqu'il s'agit de confondre un grand scélérat comme Montesquieu et un petit scélératino comme moi.

Lorsque, à quatre-vingts ans, nous conterons tout cet intérieur de famille à nos enfants, ils croiront que nous radotons ; voilà cependant ce que la vanité, révoltée contre ce qu'elle ne comprend pas, produit dans les trois quarts des provinces et les deux septièmes de Paris. Tu n'as pas d'idée combien le caractère de mon oncle ressemble à celui de mon grand-père : il m'accablait d'injures lorsqu'il me voyait prendre Lancelin, Hobbes, ou tout autre livre qu'il ne comprend pas.

Je crois que ce voyage, me faisant, malgré moi et malgré tous les ménagements possibles, offenser sa vanité si sensible, me l'aura rendu encore plus ennemi. Mais l'explosion *di questo rancor* sera retardée, quelque temps ; il a vu la triste misère et l'affreux abandon où mon

père me laisse, il l'a vu me refuser un service que des étrangers me rendraient sans difficulté. Si j'avais souffert cela de la part de tout autre, je n'aurais eu que la juste punition de ma détestable originalité ; de la part de mon père, dont le grand caractère l'offense depuis longtemps, c'est une horreur. Il va se donner le plaisir de le dire pendant six mois : ce sera alors à peu près que mon tour viendra. Regarde si tel sera l'ordre de nos supplices. Un homme avec sa dose d'esprit qu'il a, et vivant à Paris, serait bien moins ridicule et plus aimable, parce que les usages sont, ici, fondés sur une morale bien plus approchante de la meilleure que la bêtise sociale qui forme l'usage, le bon et le mauvais ton à Grenoble : c'est ce que nous autres savants appelons la *bonté de l'Ecole*. Notre regard d'aigle voit, dans un butor de Paris, de combien de degrés il aurait été plus butor en province, et, dans un *esprit* de province, de combien de degrés il vaudrait mieux, élevé à Paris. Cette méthode échoue devant les gens d'un caractère original, nés d'eux-mêmes, tels que Ducros, etc., etc.

Voilà que je bavarde, sachant que plus on sait avec un bon cœur, meilleur on est. Je désire sans cesse te rendre encore plus parfaite, pour te rendre encore plus digne de nos adorations.

Donne-moi une longue description de ce que fait mon père, de ce qu'il dit sur moi ; et prie-le de m'envoyer au moins de quoi avoir du bois ; car mes bottes trouées me font enrhumer dès que je sors, et je souffre comme un diable dans ma chambre sans feu. Ne va pas t'affliger de cela, c'est tout simple, c'est la suite naturelle de l'agriculturomanie.

70. — P.

A SA SŒUR PAULINE

11 *nivôse an XIII.*
(*1er janvier 1805*).

La jouissance la plus constante que nous puissions éprouver est celle d'être contents de nous. Lorsqu'au bout d'un an, par exemple, nous venons à penser aux choses qui nous rendaient satisfaits de nous, il y a un an, nous voyons souvent que nous n'avions pas raison de l'être ; ce souvenir nous attriste et diminue notre bonheur actuel.

Ce bonheur d'*être content de nous* n'est pas le plus vif que nous puissions sentir ; mais il est la base de tous les autres et il s'y mêle. C'est le pain du bonheur, non le meilleur aliment, mais celui qui se mêle à tous les autres, et le seul qui ne dégoûte jamais.

En examinant les causes qui nous faisaient tromper il y a un an, nous voyons que nous raisonnions mal ; que nous faisions des raisonnements de cette force : deux et deux font quatre ; ôté un, reste deux.

Tous les hommes désirent quelque chose ; l'absence du désir est l'ennui ! lorsque cette absence devient habituelle, l'homme se tue.

Pour arriver à leur but, les hommes ont une conduite à tenir, c'est le raisonnement qui chez tous trace cette conduite ; il est tout simple que, quand le raisonnement est mauvais, nous n'arrivions pas au but désiré, comme nous n'arriverions pas à Voreppe, si nous nous avancions par le chemin du cours, vers le pont de Claix.

Tu vois donc qu'il importe de bien raisonner : tout le monde sent cette vérité qui est triviale, mais beaucoup d'entre eux croient raisonner parfaitement et se trompent.

Tous les hommes, en général, croient savoir bien faire ce qui est nécessaire à tous ; tous les hommes croient bien *marcher* et bien *manger*, c'est-à-dire de la manière la plus propre au bonheur. Cependant, qu'il se présente une grande route à faire pour une émigration inattendue ; à forces égales, le danseur de l'Opéra marche bien plus vite et se fatigue bien moins que l'homme ordinaire.

Que deux hommes aient l'estomac faible ; celui qui marchera le plus longtemps guérira, l'autre périra. De même, dans la vie, l'homme qui raisonne bien arrivera à son but ; celui qui raisonne mal restera en route.

Mais comment apprendre à bien raisonner ? Comme nous apprenons à bien marcher, en nous regardant faire. Je marche, je m'aperçois que, tous les cinq ou six pas, mon talon droit heurte, en passant en avant, ma cheville gauche interne (cela s'appelle se *couper* en terme de manège). Cette partie est très sensible ; cet accident me fait vivement souffrir ; je porte mon attention sur mon pied droit ; en deux jours de marche, l'habitude de ne plus me couper est prise, je n'ai plus besoin de penser à mon pied droit, et je ne souffre plus.

Apprenons de même à raisonner : toutes les actions qui forment un raisonnement tel que *ce papier blanc* se passent entre les idées, ici entre les idées de papier et celle de blancheur.

La science qui nous occupe, cet épouvantail si terrible aux tyrans,

cette science si détestée des charlatans de toutes les espèces, est la chose du monde la plus enfantine, la plus simple.

Nous la nommerons idéol ogie ; *idéo*, veut dire idée ; *logie*, discors ; le mot entier veut dire discours sur les idées.

Locke a trouvé cette science en 1720, je crois. Condillac a commencé à lui donner un corps en 1750. Destutt de Tracy l'a portée à la perfection actuelle, il y a deux ans ; tu vois qu'elle n'est pas vieille.

Avant ces grands hommes, on avait fait beaucoup de bons raisonnements, mais sans s'occuper de la manière de les faire ; chaque homme était obligé de se créer une idéologie. Annibal en avait une, César une ; mais c'étaient des hommes supérieurs. Actuellement, avec neuf livres d'argent et une heure par jour pendant six mois, nous pouvons raisonner aussi juste que ces grands hommes et il ne nous manque plus que leur expérience et leurs passions pour les égaler.

Cette science est haïe à un si haut point par les charlatans, parce qu'elle les force à des réponses étranges. Par exemple, au quatrième acte de *Tartufe*, Cléante pressant le fourbe de l'*exhérédation* de Damis, le pousse par un raisonnement si bon, que Tartufe lui dit :

> ... Il est, Monsieur, trois heures et demie,
> Certain devoir pieux me demande là haut,
> Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt.

Si Cléante avait trouvé Tartufe dans un salon devant vingt personnes, c'en était fait de Tartufe.

Voilà pourquoi tous les charlatans haïssent si fort les bons raisonneurs. Les filous fuient les réverbères. Les lois, qui sont les réverbères, ne pouvant pas prévoir tous les cas, éclairer tous les recoins, c'est à nous à nous munir d'une bonne lanterne. Pour cela, apprenons à ne faire que de bons raisonnements.

Idéologie. — Qu'est-ce que penser ?

Tu penses, tu le dis à chaque instant ; mais as-tu examiné ce que tu fais en pensant ? je crois que non. Tu sens, ma chère amie, tu ne fais que cela. Penser est sentir ; mais tu me diras : « Qu'est-ce que *sentir* ? » Approche ton doigt de la flamme de la bougie, tu sentiras la chaleur ; enfonce-le dans l'eau à demi glacée, tu sentiras le froid. Voilà ce que c'est que sentir. Nous sentons ces effets, le *comment*, personne ne le sait.

Mais nous pouvons prouver que penser n'est que sentir.

1. Quand je dis : *Ce vin est rouge*, je sens que la qualité de *rouge* con-

vient à ce vin. Il ne s'agit pas ici de rechercher si j'ai raison ou tort, ni d'où peut venir mon erreur ; nous verrons cela dans la dernière partie de l'*idéologie*. Penser, ici, est apercevoir un rapport de convenance entre les idées de *vin* et de *rouge*. C'est sentir un rapport.

2. Tu dis : *Je pense à notre promenade d'hier au Belvédère*, quand le souvenir de cette promenade vient te frapper. Penser, dans ce cas, c'est donc éprouver une impression d'une chose passée. C'est *sentir* un souvenir.

3. Tu ne dis pas : *Je pense que je voudrais voir mon frère*, mais plus brièvement : *Je voudrais voir mon frère*. Tu éprouves une impression interne qu'on appelle *désir* : tu sens un désir. — J'en sens aussi un bien vif de te voir.

4. Quand tu te brûles le doigt, tu dis : Je souffre. Cependant le dérangement mécanique qui s'opère dans ta main est une chose différente, distincte de la douleur que tu sens. La preuve en est que, si le bras est paralysé ou gangréné, on te brûlerait le doigt jusqu'à le faire tomber en cendres, que tu ne le sentirais pas. Penser, dans ce cas, est donc tout bonnement *sentir une sensation* ou *sentir*. Quand tu dis : « Je pense que je me brûle, ou simplement : « Je me brûle », tu ne fais donc que sentir. *Sentir*, cette chose que tout le monde connaît par expérience, et que personne, jusqu'à cette année 1805, n'a pu décrire.

Mais, puisque *penser* et *sentir* sont la même chose, pourquoi a-t-on fait deux mots ? Parce que c'est la majorité des hommes qui fait la langue et non dix ou douze philosophes.

On t'a dit que toute idée est une image ; cela n'est pas toujours vrai. Ça l'est pour la figure de Flavie ; l'idée que tu en as est bien une image ; mais, quand tu t'es brûlé le doigt, l'idée de cet accident est-elle l'image du changement arrivé à ton doigt, ou du corps chaud qui l'a produit ? Non. Donc, etc., etc.

Nous venons de remarquer que nous avions des *idées* ou *perceptions* de quatre espèces différentes :

1. Je me rappelle que je me suis brûlé hier ; c'est un souvenir que je sens.

2. Je juge que c'est cette pincette chaude qui a causé ma brûlure ; c'est un rapport que je sens entre ma douleur et ma pincette.

4. Je sens que je me brûle actuellement ; c'est une sensation que je sens ; j'aurais dû la mettre (1) la première.

(1) Le mot « mettre » ne se prononce pas *maître* comme à Grenoble, mais bien *mètre* (*é* comme le dernier de *liberté*). (Note de Beyle).

Voilà quatre sentiments ou vulgairement quatre idées bien différentes.

L'expérience nous prouvera par la suite qu'elles composent en entier la faculté de penser.

Amuse-toi à chercher une pensée qui ne soit pas de l'espèce d'une de ces quatre ; si tu en trouves, envoi-les-moi ; tu feras peut-être une grande découverte.

De la sensibilité et des sensations. — La sensibilité est cette faculté, ce pouvoir, cet effet de notre organisation, ou, si vous voulez, cette propriété de notre être en vertu de laquelle nous recevons des impressions de beaucoup d'espèces, et nous en avons la conscience.

Chacun de nous ne la connaît par expérience qu'en lui-même. Il la juge dans les autres par les signes de la déclamation.

Fais-toi expliquer les *nerfs* par mon grand-papa, en lui faisant cette question: « Qu'est-ce que les nerfs ? Montre-moi un nerf. Combien y en a-t-il ? où commencent-ils ? où se terminent-ils ? », etc., etc., etc. Tâche d'en voir un, ceux d'une dinde par exemple.

Tu connais cinq sens ; mais le mal de cœur, le mal aux reins, à quel sens appartiennent-ils ? je n'en sais rien. Cela te prouve l'insuffisance des classifications, conventions de l'homme et non choses existantes.

Les passions sont un effet de la volonté ; mais le sentiment pénible donné par la haine, le sentiment doux et agréable que donne l'amitié, sont sensations internes.

Tu vois que ces idées ne sont pas bien difficiles. Il n'y a pas plus loin de l'avant-dernière idée du livre de Tracy, à la dernière, que de la première à la seconde, comme il n'y a pas plus loin de quatre-vingt-dix-neuf à cent que de un à deux.

Voilà cependant, ma chère Pauline, cette science dite si difficile par les tartufes, qui craignent qu'il ne se forme des Cléantes.

Copie ces neuf pages tout de suite, en changeant les exemples, les mots le plus possible. Si tu savais l'italien, cette langue sublime, je te dirais de les copier en italien ; en tout, les mots ne sont rien. Que me fait de dire :

Donnez-moi du pain.
Give me some bread.
Date mi del pane.
Da mihi panem.

pourvu qu'on me donne un bon morceau de pain.

Adieu ; écris-moi vite. Figure-toi que hier, en escarpins, à onze heu-

res du soir, j'ai fait une lieue pour aller acheter Tracy. Je sortais du *Philinte de Molière*, par Fabre, et ce chef-d'œuvre m'avait tellement enflammé pour la vertu, et je sentais si bien les choses par lesquelles j'ai commencé ma lettre, que la peine n'était rien pour moi ; j'en lus soixante pages, sans feu, avant de me coucher.

A propos, je te souhaite une année féconde en jours heureux; songe que notre bonheur dépend presque entièrement de nous, et que tu es dans le plus beau pays du monde.

As-tu lu *les Scandinaves*, bon roman héroïque en deux volumes ? Demande-le à Chaluet.

Je te dirai comme au régiment : Souhaite une bonne année pour moi à tous ceux que se soucient encore de moi, et songe que tu me la procureras, cette bonne année, en m'écrivant souvent.

Fais faire ma chambre à Claix, et presse mon papa pour qu'il m'envoie de l'argent. Quelle impression font mes lettres ?

Apprends-tu Alceste, Oreste, Cinna ? Allons donc, paresseuse ! Ecrivez-moi souvent. Lis-tu quelquefois la divine *Madame Roland* ? je bénis souvent le hasard qui me força ici à l'acheter et le hasard me fit oublier le premier volume à Grenoble. Mon grand-papa a ton Vauvenargues : demande-le-lui.

71. — P.

A SA SŒUR PAULINE

13 *nivôse an XIII.*

(*3 janvier 1805*).

En lisant ce soir, ma chère Pauline, les *Confessions* de Jean-Jacques, non point pour les faits, mais pour le style divin, comme une oreille exercée se plaît à entendre *divinamente suave d'un instrumento*, j'ai trouvé, page 135, du tome II que, dès qu'il eut élevé un binôme au carré et qu'il eut trouvé que ce carré égalait le carré de la première partie + deux fois la première par la seconde + le carré de la seconde, il crut s'être trompé, et qu'il le crut jusqu'à ce que la figure le détrompât.

J'ai été étonné de ne jamais avoir appronfondi cela, moi qui ai tant étudié et aimé les mathématiques ; mais il me semble qu'on n'approfondit qu'à mesure que l'âge vient ; prends de bonne heure cette utile

habitude ; je me suis donc amusé à faire la figure et la décrire sur les pages blanches que j'ai fait *mettre* à la fin de chaque volume relié, et il m'est venu dans l'idée de t'écrire ça.

Ce soir, me promenant sous les galeries de bois du Palais-Royal j'ai remarqué qu'une partie était en pierre. Mante a été étonné ; je n'avais pas vu ça, m'y promenant dequis trois ans, une fois tous le deux jours au moins. J'aurais bien juré que le tout était couvert en bois ; il ne faut pas jurer de ce qu'on a examiné ; cela m'aurait fait perdre un beau pari.

La seconde promenade de Rousseau, l'histoire de la chute par le chien danois, est un chef-d'œuvre de style, elle fait sur moi la même impression que l'air sublime *del Martimonio segreto*, Cimarosa :

La pietade troveremino
Se il ciel barbaro mon é.

lorsqu'il est bien chanté ; c'est-à-dire qu'elle me procure un délicieux bonheur.

Voilà deux plaisirs dont Jean n'a point d'idées ; bienfait de l'éducation ; mais que de peines qu'il ne sent pas et que nous avons ! Je crois, cependant, pour une âme qui est parvenue à chasser tous les vices, et a su faire une habitude de la justice, l'état de la culture de beaucoup le plus heureux, à cause des beaux-arts et des sciences, mais surtout des beaux-arts : peinture, poésie, représentation, sculpture, architecture.

72. — P.

A LA MÊME

25 *pluviôse an XIII*
(*14 février 1805*).

Je suis honteux, ma chère petite, de répondre si tard à ta charmante et trop courte lettre ; mais c'est que je voulais répondre auparavant à une grande lettre de mon père et que je veux le faire d'une manère solide.

Ne voit-on point les lettres que je t'écris ? Réponds-moi là-dessus et ne te fie pas aux apparences. Si tu as des soupçons, mets dans ta lettre ces mots italiens : *Il grande Alfieri* ; sinon, non.

De tous les temps de ma vie, il n'y en a pas où j'aie été aussi heureux que celui qui s'est écoulé depuis le départ de mon oncle jusqu'à ce jour. Je suis dans les intrigues du monde jusqu'au cou, et je vois de quel immense avantage est, dans la conduite de la vie, la connaissance approfondie et raisonnée de l'homme et de ses passions. Tu n'as pas d'idée de la facilité que ça donne.

Je fais, en me jouant, ce que des hommes qui ont quarante ans d'expérience, regardent comme le chef-d'œuvre de l'habileté, et n'exécutent qu'avec toutes les peines de la plus laborieuse attention. Il n'y a d'un peu pénible que le premier mois ; on est étonné de la facilité qu'on trouve ; on croit se tromper lorsqu'on ne rencontre pas les obstacles qu'on vous avait annoncés. Cet état de crainte jette de l'incertitude dans la marche. Je ne sais si tu comprendras ce barbouillage ; en y pensant un quart d'heure, je l'aurais rendu clair et frappant d'éloquence, mais j'aime mieux le passer à m'entretenir avec toi. Tu as un esprit si naturel et si franc que tu dois saisir cela.

Conserve longtemps ce charmant style ; je montrai dans mon enchantement ta lettre à madame de N... ; elle en fut enchantée, ravie ; voici ses propres termes : « Vous m'aviez bien dit qu'elle avait de l'esprit, mais non pas du génie ; elle peut aller à tout ; c'est votre faute si elle ne va pas plus loin que vous. »

Ce n'est pas ce que tu disais, quoique charmant, qui la frappait ; c'est la manière dont tu dis et qui montre ton âme, l'état de l'instrument, un ton et une pensée.

Coligny les suivait à pas précipités, ou, à pas précipités, Coligny les suivait, sont deux choses très différentes pour une âme sensible ; cherche des exemples dans La Fontaine et Shakspeare.

Cultive avec soin cet esprit si naturel ; une bonne méthode abrège infiniment l'étude en augmentant la mémoire. Fais une liste de toutes les passions et états des passions, et, à la suite de chaque nom, comme *hypocrisie*, mets : 1° les traits d'hypocrisie que tu as vus, premier degré de vérité, en tâchant de les raconter justes ; 2° ceux qu'on t'a contés ; 3° ceux que tu as lus ; 4° les meilleures peintures par les poètes (dans cette passion le Tartufe de Molière, Iago d'Othello de Shakspeare).

Cette manière d'étudier embrasse tout : 1° connaissance de l'homme ; 2° étude des beaux-arts. Fais cela, je t'en conjure, ma chère Pauline ! L'application d'une méthode répugne d'abord, parce que ça ralentit

le travail ; mais, au bout de quinze jours de patience, que de trésors on découvre ! c'est étonnant, crois en mon expérience.

Pendant le peu de temps que je passerai à Grenoble et qui est peut-être le dernier pour bien longtemps, je veux te faire, 1° un cours d'idéologie (science des idées, art de les expliquer en grammaire, art de les lier de manière à produire une idée vraie, c'est-à-dire exprimant ce qui est, ou logique ; exemple : deux idées, Paris, Grenoble). L'idéologie proprement dite (premier volume de Tracy) apprend comment on a ces deux idées, ensuite comment les peuples sont parvenus à les exprimer (grammaire), ensuite la manière d'en tirer une idée ou jugement vrai ; je puis dire : « Grenoble est plus grand que Paris, » et : « Paris plus grand que Grenoble ». La logique m'apprend que c'est la seconde idée qui est l'*expression de ce qui est* ou la vérité, que la première est l'expression de ce qui n'est pas, ou une fausseté. Elle apprend la manière dont on doit lier ses idées pour ne parvenir qu'à la vérité. Tu vois que c'est là l'instrument général nécessaire à tout et que tout le monde a une logique plus ou moins bonne, même Marion, pour acheter deux pieds de cardons à la place. Voilà ce que les sots ne peuvent se *mettre* dans la tête.

Même les chats, en prenant une souris, en ont une. La logique forcée par les besoins existe toujours plus ou moins chez tout individu qui a besoin de tout, sait plus de vérités et sait mieux les découvrir que qui n'a besoin de rien.

Le deuxième cours de littérature qui ne sera qu'un développement du troisième, qui sera un cours de connaissance des passions ; il n'y aura en plus que l'art de les peindre de manière à produire tel sentiment dans le cœur du spectateur. J'ai là-dessus un gros volume de choses neuves dans la tête, que je n'ai jamais eu le temps d'écrire.

Le quatrième et dernier sera un cours de déclamation ; ce dernier est le plus indispensable : c'est *la peau qui recouvre tout le corps*. Que dirais-tu d'une femme qui aurait les os (l'idéologie) et les muscles (connaissance des passions) parfaitement bien faits, mais qui serait *écorchée* ; elle serait affreuse. De même une femme d'esprit aux yeux des sots. Il faut donc nécessairement (dans nos mœurs monarchiques et par là corrompues) qu'une femme soit hypocrite.

Fais-toi donc une langue avec les sots et tâche de leur plaire ; je voudrais que tu pusses lire *Delphine*, de madame de Staël ; tu verrais les épouvantables malheurs où conduit une belle âme sans... (*mot coupé*). La prudence n'est presque que l'art de ménager les sots : à

Paris, il y en a dix-huit sur vingt, la proportion est la même en province et les gens d'esprit sont tout au plus bons à être des sots à Paris. Exemple : *il nostro Zio* (1), *Movel.* Je ne connais que Savoye-Rollin et le charmant père Ducros (2). Etudie cet homme, à qui il n'a manqué que de le vouloir pour être un grand homme.

Occupe-toi des caractères de Flavie et autres. J'ai commencé avec N... à faire ceux des jeunes gens que nous connaissons. C'est la seule bonne étude qui nous reste. Fais le caractère de tout ce qui t'entoure, Jean, il Zio, Caroline et autres. Rappelle-toi que je te le recommande comme la pierre philosophale ; fais-le par amitié pour moi. Apprends, je t'en supplie, Monime, Hermione, le Misanthrope, Cinna, le Métromane, si tu as *la Métromanie*, le Menteur, etc. Apprends, je t'en supplie ! tu as tout pour être une femme rare, suis ta destinée, et rappelle-toi que, pour la suivre, il faut te cacher aux badauds ; sans cela, ils te tuent à l'entrée comme la malheureuse Delphine. Tâche de venir à Paris pour ton mariage ; je te promets le bonheur jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans, si nous y allons. Aie les yeux sur N... ; donne-toi de la grâce ; songe que la grâce n'est autre chose que de la faiblesse, et qu'une femme qui a l'âme d'Emilie de *Cinna* et qui raisonne comme Tracy, n'est jamais faible, par conséquent jamais gracieuse, et ce vers :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

est archivrai ; sois donc hypocrite et commence par plaire : voilà le digne fruit de nos mœurs corrompues, la nécessité de l'hypocrisie. Songe que ce sont nos proches qui commencent notre réputation et que même une grande âme ne t'épousera que sur ta réputation. Il faut que la femme de César ne soit pas même soupçonnée. Sens La Fontaine, et lis Saint-Réal : *Usage de l'Histoire*, l'édition en cinq volumes.

Où en sont les mathématiques ? As-tu lu tous les livres que j'ai laissés dans la commode ? Si non, lis-les.

(1) L'oncle Romain Gagnon.

(2) Voir *Brulard, passim.*

72 *bis* (1)

HENRI GAGNON (2) A HENRI BEYLE

Grenoble, 23 *nivôse an XIII.*
(13 janvier 1805).

Je me hâte de répondre à tes deux dernières lettres, mon cher ami, parce qu'elles m'ont fait la plus grande peine sous plus d'un rapport ; elles m'ont appris que même dans ton dernier séjour ici, tu as éprouvé des besoins que j'étais loin de soupçonner ; comment as-tu pu me les cacher, et t'adresser à des camarades plutôt qu'à ton meilleur ami ? Je ne me serais pas privé de grand'chose en te délivrant du souci de devoir cent dix livres à un ancien compagnon d'armes...., ma plus douce satisfaction serait de rendre heureux tout ce qui m'entoure ; n'es-tu pas mon enfant, le fils de ma fille chérie ?... N'as-tu pas droit à une partie de ma succession ?... Juge, mon cher, combien j'ai été mortifié d'apprendre que tu avais éprouvé des peines et des besoins sans t'adresser à celui qui aurait eu tant de plaisir à y remédier ; tu as manqué à l'amitié et j'y suis très-sensible.

73. — P.

A SA SŒUR PAULINE

3 *Ventôse an XIII.*
(22 février 1805)

Ecris-moi donc bien vite ! quelle diable d'idée as-tu que tu peux m'ennuyer ? mets-toi bien dans la tête que je n'ai pas de plus vif plaisir que de lire et de relire tes lettres, et que je te serais allé embrasser, si j'avais pu compter qu'on me laissât revenir pour le premier brumaire.

On fit, il y a quelque temps, une consultation pour madame de M.. Les médecins qui avaient dit qu'elle ne verrait jamais l'an XIII en ont

(1) Stryienski. *L'Enfance de Henri Beyle* (1889).
(2) Grand-père d'Henri Beyle.

répondu pour trois mois ; peut-être même guérira-t-elle. Là-dessus, je forme le projet d'aller passer un mois à Grenoble, ou, pour mieux dire, à Claix. Je suis enchanté de mon idée, je rentre chez moi ; j'écris à mon papa, j'écris à toi ; je fais un paquet de mes deux lettres et je le donne au portier pour le porter à la poste. J'étais si content du plaisir que j'aurais à te voir et le reste de la famille, que j'étais encore à Paris à cinq heures ; je prends un cabriolet, j'arrive à Auteuil à six heures pour dîner ; il y avait grand monde. Je ne puis dire mon projet à Adèle qu'à sept heures ; là-dessus, elle va dire à sa mère : « Vous ne savez pas ? M. Beyle nous quitte et s'en retourne à Grenoble ». Là-dessus, la mère jette un cri, je m'approche, je lui conte la chose en détail : elle ne veut point se rendre quoique je lui dise que, par ma lettre, je demande la permission de revenir pour le 1er brumaire ; elle dit que je ne reviendrai pas de l'hiver, que c'est une affaire faite, que jamais on ne me laissera revenir, que je me laisse trop mener pour avoir le courage de partir. Enfin, elle fait tant que je viens tout courant à Paris, ne sachant comment reprendre mes lettres à la poste et fort inquiet de l'effet qu'elles produiraient à Grenoble, si je ne pouvais les reprendre. Heureusement, mon portier avait calculé qu'il suffisait qu'elles y fussent à midi le lendemain et, là-dessus, les avait bravement gardées. Voilà ce qu'il en a été de mon cher voyage, qui aurait été délicieux pour moi et qui peut-être vous eût fait quelque plaisir. Voilà comment le manque de liberté paralyse tout : j'aurais passé à Claix six semaines délicieuses ; au lieu de ça, je cours les champs ici. Je suis allé ces jours derniers dans la forêt de Montmorency. Cette campagne est charmante, mais j'aurais mieux aimé notre Claix. Dis-moi ce que vous y faites et surtout ne dis rien de ce projet de voyage. Je suis très affligé de ce que mon père ne m'écrit plus, je ne sais qu'en penser. Cela est d'autant plus fâcheux qu'il faudra que je lui écrive, un de ces jours, pour lui demander de quoi m'habiller cet hiver, et qu'il pourra dire avec raison que je ne lui écris que comme à un intendant ; mais c'est que je ne sais que dire à quelqu'un avec qui la décence m'empêche de plaisanter, et qui ne me dit rien. Je suis vraiment fâché de cet état de choses, tâche d'en pénétrer la cause et dis-lui (s'il te le demande et sans que ça ait l'air de venir de moi) que je suis bien triste de son silence ; tu ne diras que la vérité. Je crains que ce ne soit ces maudites affaires d'argent qui ne m'aient mal mis auprès de lui, mais enfin il faut vivre. Il m'avait promis, en partant de Grenoble, deux cent quarante francs par mois et des habillements ; il ne me donne que deux

cents francs, et point d'habillement, de manière que je suis criblé de dettes. Or, avoir des dettes et être brouillés, c'est trop de la moitié ; je ne les ai faites que par l'ennui de lui demander à chaque instant, et rien ne semble plus ridicule à un habitant de Grenoble que la dépense d'un jeune homme à Paris. Il ne conçoit pas qu'on puisse dépenser dix louis par mois; rien ne va plus vite cependant. Tout cela m'ennuie et ce qui m'achève, c'est d'être mal avec lui. J'aurais envie de devenir banquier ; je n'en parle pas, parce que jamais il ne me donnerait de fonds. Pour me distraire, j'ai voulu te faire banquière, ou, tout au moins, te mettre dans le cas de le devenir si tu voulais. Ne lui ai-je pas parlé dans ma dernière lettre de te marier à A... : qu'en dis-tu ? Tu sens qu'il n'en sera que ce que tu voudras ; mais, ma foi, à ta place, j'accepterais bien vite ; c'est une triste chose, que de dépendre toute sa vie.

Adieu ; écris-moi souvent, et tâche de rire un peu ; il n'y a que cela qui soulage ; il faut prendre son parti, il faut être dans ce monde Héraclite ou Démocrite, et, franchement, Démocrite vaut mieux.

A ce que je viens de te dire près, je mène, depuis un mois, la vie la plus gaie du monde ; nous nous rions de tout, tâche n'en faire autant. Si tu ne le peux pas, réfléchis sur l'homme, voilà la seule bonne science, et tu verras combien elle te servira dans le monde.

Adieu ; pourras-tu me lire ? Il y a une conspiration entre mes plumes mon canif, mon papier et mon encre ; rien ne peut aller. Ainsi devine, si tu peux.

74. — P.

A SA SŒUR PAULINE

7 *Ventôse an XIII* (*Mardi gras*).
(*26 février 1805*).

Eh bien, les cent écus qui devaient venir à la fin de la semaine ? Et il y a trois semaines que cette semaine est passée.

Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes !

Je chantais cette chanson ce matin, lorsque mon tailleur est venu, pour la dixième fois, me demander un acompte ; je lui ai dit : « Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes, » etc., etc.

. Dis-moi donc où en est cette affaire, dis à mon père que, s'il veut m'accorder une avance, elle ne saurait mieux venir. Mon oncle ne vient-il point à Grenoble ? Ma dernière lettre à mon père ne l'a-t-elle point fait revenir de l'espèce de froid où il est à mon égard ?

C'est moi qui puis me plaindre, et c'est moi qu'on querelle. Je n'ai pas, à la vérité, *droit* de me plaindre ; mais j'en ai encore moins à être grondé. Car enfin, tout mon crime est d'avoir demandé, en vendémiaire, une avance qu'on commence à me promettre en ventôse, et puis l'on parle de sensibilité ! *O tempora ! o mores !* mais dépêchons-nous vite de rire de tout cela, de peur d'être obligé d'en pleurer. Au fait, nous avons tort de croire les hommes meilleurs qu'ils ne sont, et doublement tort de croire les paroles, nous qui répétons sans cesse qu'il ne faut croire que les actions. C'est qu'une âme vraiment sensible connaît les hommes en général, mais fait souvent, sans s'en douter, exception pour l'homme avec qui elle a affaire, surtout quand cet homme est un père. L'intrigant ne connaît point les hommes, les passions, mais sait par cœur l'individu qu'il veut faire mouvoir : observe cette différence dans le monde.

Donne-moi de grands détails sur votre vie actuelle ; je songe qu'il y a onze mois que je suis parti de Grenoble. Dis-moi les changements arrivés depuis lors dans les *habitudes* ; car l'homme est sans cesse en révolution. Qu'est-ce que votre logement actuel ? Et, pour finir ma phrase, qu'est-ce que la promesse de cent écus ? Est-ce une mauvaise plaisanterie ? Ou y a-t-il quelque bonne intention ? En ce cas, tu peux dire la vérité : c'est que, dans cette espérance, j'ai fait faire des habits pour le prix desquels on me tourmente.

Au reste, à part ces petites bêtises auxquelles je ne plie mon esprit qu'avec dégoût, jamais je ne fus si heureux. Mon existence dans la société était trop forte, trop brillante si j'ose le dire, pour avoir de la grâce. Quand j'étais présent on me faisait accueil ; mais, moi absent, on disait du mal de mes actions. J'ai changé tout cela en me mettant moins en avant ; avis au lecteur.

Mon parti est décidément pris, je ne compte sur mon père qu'à concurrence d'une légitime, qu'il ne peut presque pas me refuser. Je mettrai ces vingt ou trente mille livres dans la banque, et je piocherai comme un diable, laissant Claix, le Cheyla et toutes les belles espérances à Caroline ; c'est, je crois, la seule corde qui reste.

Voilà, belle Pauline, à quel point nous en sommes !

A travers tout cela, j'ai accroché, hier 6 ventôse, une journée charmante et qui, tout pesé, est la plus belle de ma vie. J'ai eu, de midi à trois heures et demie, une conduite au-dessus de l'humain, telle que Molière aurait pu la composer et que Molé aurait pu la jouer. Enfin tu connais ma laideur; des femmes que j'ai offensées me firent compliment sur ma figure. J'étais en bas, culotte, gilet noir, habit bronze, cravate et jabot superbes. Hein ! suis-je fat de te conter cela, mais je pense tout haut avec toi.

N'est-il pas piquant d'être arrêté dans mes projets parce que je ne puis aller ce soir au Français ? Je pourrai avoir de plus grands succès, mais jamais je ne déploierai autant de talent; je n'avais rien fait d'approchant de ma vie. C'est la première fois, à vingt-deux ans et un mois, que j'ai pu prendre assez d'empire sur moi-même pour être aimable par Prudence et non pas par Passion.

Je te conterai tout ça de vive voix, et tu verras combien la chanson que je te cite au commencement est loin d'en être une. Réfléchis à cela et songe à ne pas te laisser entraîner par les jolies choses que tu verras faire pour toi (1).

Campe moi donc deux ou trois lettres de quatre pages pleines de détails ; écris, paresseuse ! écris ! et envoie-moi mes cent écus. Vous verrez bientôt Mante; observe l'homme le plus vrai et un des plus grands idéologues qui existent ; j'espère que la simplicité d'un homme fait pour devenir si grand te plaira.

75. — P.

A SA SŒUR PAULINE

17 *Ventôse an XIII.*
(*8 mars 1805*).

C'est donc décidément une plaisanterie, que cette promesse de cent écus ?

On m'a promis cent écus
Pour ne pas dire que j'ai vu,
Mais je l'ai vu et il est noir, etc., etc.

(1) Voir sur ce grand succès *Journal* (6 ventose, XII) p. 174-186 ; les femmes dont il s'agit sont Mme Mortier, Louason et la petite Félipe.

Connais-tu cette excellente anecdote de Grenoble ? Ne la demande pas, mais écoute si on la dit.

Pont de Veyle (le frère de madame du Deffant), rencontré un jour qu'il faisait très froid, très légèrement vêtu :

— Comment faites-vous pour être si légèrement habillé par le temps qu'il fait ? Je gèle.

— Voici ma recette : Je suis tout le jour dans le monde. B..., à qui j'avais prêté cent francs cet été, m'en a prêté cent cet hiver ; j'ai un bel habit : avec cela ,je cours comme un diable.

Jusqu'ici, le monde était une distraction de mes études ; il est devenu mon objet, depuis que la générosité de mon père me tient au-dessous de zéro. J'y ai bien fait des découvertes depuis deux mois ; apprête-toi à être endoctrinée, ferme, à mon voyage. Ce voyage qui s'approche commence à me faire une peur du diable. Quoi ! quitter ce Paris, où je n'ai peines que celles qui me viennent de Grenoble pour aller à Grenoble, cela fait frémir ; aussi je crois que je le pousserai un peu. Le seul chagrin que j'en ai est de ne pas pouvoir t'instruire, au moins par tradition, de ce monde où tu es faite pour être adorée,et où, avec l'adresse d'épouser un homme riche, ou avec la patience de me le laisser devenir, tu peux entrer un jour.

Sais-tu que madame de Baure (1) est enchantée de tes lettres ; elle y trouve l'esprit *naturel*, et c'est tout. Je te dirai, un jour, ce que c'est que l'esprit naturel ; en attendant donne-m'en plus d'échantillons. Pourquoi ne pas m'écrire plus souvent ? Je n'ai que des choses tristes à dire, tu les *candis* avec ton âme ; elles deviennent charmantes.

Hein ! voilà ce que c'est que d'avoir vu faire des gratins à Claix.

Tâche de lire *Delphine* et les *Mémoires de Saint-Simon*. Plais à tous ceux qui ne te plaisent pas et qui t'entourent ; c'est le moyen de sortir de ton trou. Madame de Tencin était bien plus loin des sociétés aimables que toi, et elle y parvint. Comment ? En se faisant adorer de tout le monde, depuis le savetier qui chaussait Montfleury jusqu'au lieutenant général qui commandait la province. Il faut, pour plaire, que les choses flattent ce qui est bas et ennuyeux ; les femmes n'ont besoin que de leurs grâces, qu'on appelle *naturelles*, parce que, toutes en sentant la nécessité, toutes en ont.

La connaissance de l'*esprit des lois* de la société dans un salon est bien plus intéressante et bien plus utile que celle de l'esprit des lois de

(1) Sœur de Pierre et Martial Daru.

la société au Forum de Rome. Il faut autant d'esprit pour les connaître ; elles sont toutes un corollaire de l'esprit d'Helvétius.

Allons, cela est si utile, que je me détermine à faire le pédant encore une fois.

Or donc, écoutez ce raisonnement, lequel est des plus forts :

Une vue faible est éblouie d'un éclair pendant la nuit ; cet éclair la trouble et la transporte tant, elle le *sent* si fortement, qu'elle n'a pas eu le temps (la présence d'esprit) d'examiner sa direction, ni le nombre de ses zigzags.

Une vue plus forte, qui en est moins émue, qui le *sent* moins fortement, le décrira mieux, parce qu'elle l'aura mieux observé.

Voilà la *sensation* et la *perception* ; tu trouveras dans le monde des gens à *sensation* et d'autres à *perception*. Presque toutes les jeunes filles, et, parmi les hommes, les têtes romanesques, sont toutes à *sensation*.

Voilà une grande base ; observe-la dans le monde ; il y aurait quatre cents pages de développement à faire ; fais-les toi-même.

Je t'ai expliqué ce que c'était que la *tête et le cœur* ; comme quoi, avec la même dose d'impulsion, on pouvait ne faire rien qui vaille. Voilà la véritable raison de la nécessité de l'instruction, raison à jamais invisible aux pédants.

D'après cela, voici ce qu'on appelle *esprit naturel* dans le monde, esprit qui est le superfin, mais qui, comme toute chose, n'étant senti que par ceux qui l'ont, ne l'est peut-être que dans les grandes sociétés de Paris, Rome, Naples surtout, où le climat le fait abonder.

La plupart des hommes ont un esprit appris : ils savent deux cents anecdotes, trente plaisanteries. Au bout de deux mois, de six, d'un an au plus, suivant l'ampleur du sac, on les sait par cœur.

Rien d'agréable à la longue que l'esprit naturel, celui qui est inventé à chaque instant par un caractère aimable sur toutes les circonstances de la conversation. La raison en est bien simple, il donne une comédie de caractère dont le protagoniste est aimable. Voulez-vous donc avoir de l'esprit : travaillez votre caractère, chassez-en non seulement les vices, mais même les défauts, et dites ensuite dans chaque occasion tout ce que vous penserez.

Apprenez tous les esprits appris (les calembours par exemple) ; pratiquez-les deux mois pour avoir droit de les mépriser ensuite et n'être point ébloui. Voila l'esprit de ce charmant Matta (*Mémoires de Grammont*, livre à lire) ; c'est dans ce sens que Ninon disait à

un père dolent : « Votre fils ne sait rien ; tant mieux ! il ne citera pas ».

Adieu ; en récompense de ces beaux dictons, envoie-moi cent écus, tu me donneras les moyens de voir plus souvent les personnes si aimables qui m'ont servi à tracer ce caractère, et dont je vais me séparer, hélas ! peut-être pour toujours. *Hai ! crudella morte !*

Mais, hélas ! le ciel donne aux uns une âme sans richesses, aux autres des richesses sans âme, c'est ce qui fait qu'il y a tant de *mélancolie* et d'ennui au monde.

Etudie des rôles, Ariane, de Thomas Corneille, par exemple ; en te les faisant dire, je t'apprendrai mille petites règles du monde ; saches-en seulement par cœur sept ou huit ; connais les autres.

Adieu ; mille choses à tout le monde. Mes cent écus ! mais, dans tous les cas, une lettre de quatre pages ; écris donc, paresseuse ?

Mais tout sied bien aux belles,
On souffre tout des belles !

76. — P.

A SA SŒUR PAULINE

28 *ventôse an XIII.*
(*19 mars 1805*).

Pourquoi ne m'écris-tu plus ? Il me faut une réponse là-dessus. Songe donc, petite imbécile, que, malheureusement destinés à passer notre jeunesse au moins dans des pays éloignés, c'est avancer autant qu'il est en nous le temps où la mort nous séparera, que de vivre inconnus l'un de l'autre. Je crains que la manie des phrases ne te prenne et que tu n'aies pris la résolution de ne m'écrire que lorsque tu auras quelque chose d'essentiel à me communiquer. Songe que c'est le degré d'intérêt que nous prenons aux choses qui les rend importantes pour nous. Une femme que j'aime doit aller ce soir aux Français, au lieu d'aller au bois de Boulogne ; je pense toute la journée à ce changement. Rien ne serait plus insipide qu'une telle nouvelle aux yeux des indifférents ou même d'un simple ami ; pour moi, c'est une des choses les plus intéressantes.

Mets-toi donc dans l'esprit que tout ce que tu fais m'intéresse beaucoup et écris-moi sans gêne tout ce qui te vient. Je ne passerai

probablement qu'un mois ou deux à Grenoble : je me séparerai ensuite de toi pour deux ou trois ans ; si nous prenons le parti de ne pas nous écrire, nous deviendrons bientôt étrangers l'un à l'autre ; peux-tu soutenir cette idée ?

Dis-moi ce que fait mon père, s'il est un peu plus content de moi, de quel air il en parle ; enfin, s'il paraît disposé à m'envoyer l'avance que je sollicite depuis six mois.

Avez-vous vu Mante ?

Réponds-moi sur tout cela et donne-moi des détails sur la famille. Car il y a demain, 29 ventôse, un an que je suis parti pour Genève ; moi, pendant cette année, je suis devenu un peu moins passionné et un peu plus raisonnable. Dieu m'a fait la grâce de voir que j'étais destiné à mourir de faim, non point à cause de la récolte de cette année et de la guerre, mais à cause de l'amour croissant de mon père pour l'agriculture. J'ai eu la force, dans cette année, de refuser un mariage qui me mettait à jamais à l'abri des caprices de mon père ; mais les gens sévères l'auraient trouvé peu délicat. Je me jette donc à corps perdu dans la banque ; je m'abandonne à cinq ou six ans d'ennui et d'inutilité pour mes études, pour avoir de quoi vivre : je vais en ce moment lire des livres de banque à la Bibliothèque nationale.

Actuellement, je pense que mon père me refusera des fonds ; il ne me manque plus que cela : j'en aurai plus de mérite à devenir millionnaire. Il sera beau voir mon père se montrer plus chiche que Dupré ; mais *gaudeamus bene nati*, c'est les mœurs du pays ; ici, ce ne serait point ça : les Parisiens ont moins de sensibilité de mots et plus d'action. Moi, homme grossier, je donne la préférence à la seconde.

Donne-moi de grands détails sur le secours de quinze louis que mon oncle et toi m'avez annoncé. S'il n'y en avait que sept de prêts, j'aimerais mieux cette avant-garde que rien du tout ; tiens la main à cela et écris-moi dans les vingt-quatre heures.

Sais-tu quel est le prix réel de chaque chose ?

C'est la quantité de peine qu'il faut que celui qui en a besoin prenne pour l'acquérir.

Je songeais ce matin à te faire banquière. En supposant que tu épouses un homme vulgaire, nous lui aurions une place à Paris, et, moi, je te mettrais à ma banque où tu pourrais gagner de dix à quinze mille livres de rente.

Il y a ici sept ou huit banquiers dont les femmes font les affaires,

songe à cela ! ça paraît ridicule à nos nigauds de Grenoble ; tout ce que leur grand génie ne leur montre pas, l'est. Songe que c'est peut-être le seul moyen d'habiter Paris. Madame Le Brun (1) a bien fait pis : elle faisait sa cuisine, point de domestique ; elle a actuellement dix mille francs de rente ; le travail et l'esprit viennent à bout de tout.

Pense à cela ; lis Smith, que mon papa a ; dans tous les cas, c'est une bonne étude, elle peut faire ton bonheur ; il nous faut, primo, avoir de quoi vivre ; ensuite, nous songerons à jouir.

Réponse prompte ; n'oublie pas les rôles.

77. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 25 *germinal an XIII.*
(15 avril 1805).

Le destin qui nous fait à son gré courir, nous arrêter, sauter de joie, périr de langueur, et qui nous conduit comme des pantins, m'empêche, depuis huit jours, de répondre à ta divine lettre. Je crois qu'il ne se donne même pas la peine de tirer les fils, qu'il s'amuse de nous tout bonnement, et qu'il s'en rapporte à nos folies pour produire des mouvements bizarres qui le fassent rire.

Imitons-le donc ; on gagne toujours à imiter le maître. Il m'a poussé à faire voir ta lettre à un de mes amis, que je connais homme de beaucoup d'esprit, qui, à peine arrivé à la moitié, voulait prendre la poste pour aller t'épouser. Il était ravi, enthousiasmé, et aurait voulu être transporté. Je le retins par la manche.

— Vous allez faire un bel esclandre à Grenoble ! voilà un beau projet !

— Très beau. Vous me dites qu'elle est jolie !

— Mais il y a mille difficultés : par exemple, vous êtes marié, vous avez trente-six ans, etc., etc.

Enfin, je suai sang et eau, comme Jésus-Christ avait fait 1805 ans auparavant, vers la même heure ; mais je ne fus pas crucifié, ce qui fait que je t'écris.

Alors, ce monsieur, pour se consoler, prit une plume et une grande

(1) Née Daru.

feuille de papier et se mit à la remplir tout entière de ces mots : « Mademoiselle Pauline, sublime ! » Je t'en envoie un échantillon.

Quand son admiration lui permit de voir en détail :

— Quel goût de plaisanterie, mon ami, quel bon ton, mais c'est merveilleux ! ça ne s'apprend point en province ! Je vois votre affaire, c'est une intrigue épouvantable.

— Comment, une intrigue ?

— Oui, une intrigue ; vous voyez souvent madame R..., qui est brouillée avec ma femme.

— Comment, brouillée ?

— Ces *comment*, dit L..., ne finiront jamais ! oui, brouillée, il s'agit d'une noirceur faite au colin-maillard.

— C'est un jeu très noir, en effet.

— Madame R... et vous, vous êtes réunis pour fabriquer cette lettre ; vous l'avez envoyée à votre sœur ; la petite lui a donné, en la copiant, le charme de la candeur que vos âmes noires ignorent, et vous venez me la lire pour me faire divorcer. C'est fort bien à vous ; vous jouez là un beau rôle !

Madame R... est une vieille personne de vingt-deux ans, jolie comme les vierges de Raphaël, pleine d'esprit et de sentiments dans ton genre, mais ne t'approchant que de loin encore.

Il est parti de là pour publier partout que j'avais une sœur qui avait plus d'esprit et de grâce qu'il n'en avait jamais vu réunis.

Si jamais tu viens ici dans cette société, ta réputation est faite. Je m'en vais entrer dans quelques détails, parce qu'il est possible que tu te laisses tenter et que tu partes à la réception de ma lettre.

Huit ou neuf jeunes filles s'instruisaient il y a six ans dans une pension presque aussi sublime que celle de madamoiselle Lassaigne. Elles avaient de l'esprit malgré la pension ; cet esprit les réunit ; elles se promirent de se voir étant mariées, quelque état qu'eussent leurs maris. Elles ont tenu parole : six le sont à des gens d'une fortune assez inégale ; ça n'empêche pas chacune d'elles de recevoir à son tour. Excepté sept ou huit parents d'obligation, tout le reste est jeune, gai et spirituel. C'est une manière adroite de te dire que je suis tout cela. L'air de la maison est mortel pour les sots, ils s'enfuient bien vite en criant partout que c'est un gouffre, une réunion de gens à mauvais cœur qui ne respectent rien, et qui se moquent de tout depuis Dieu ; ils ne disent pas jusqu'à nous, parce que le chemin est bien long pour les autres, mais ils le pensent.

Si tu n'as pas assez d'argent pour partir, le remède est tout simple : viens apprendre la banque avec moi à Mante ; il y a ici vingt femmes qui tiennent des maisons, et qui, en cinq ou six heures d'un travail moins pénible qu'un bas, gagnent quinze ou vingt mille livres. Tu feras comme elles, et tu jouiras en même temps de cette liberté que tu désires tant, et des charmes de la plus aimable société. La liberté est ici à son comble ; ce pays te convient ; je ne comprends pas comment tu ne prends pas la poste. Tu es faite pour y avoir tout le succès possible, et c'est vraiment (pour parler les termes de notre état futur) le local où tu peux établir avec le plus d'avantages la manufacture de bonheur.

A propos de bonheur, j'aurai celui de te voir quand mon père m'aura envoyé de l'argent pour payer mes dettes ; car l'abondance où il me tient commence à m'effrayer : je crains qu'il ne se dérange pour moi, et c'est à moi à mettre des bornes à ses bontés, puisqu'il n'en connait point lui-même. Réellement ses bontés sont sans bornes.

Prépare-toi donc à travailler ferme pendant les cinquante ou soixante jours que j'aurai le bonheur de passer à tes pieds ; je m'en vengerai en te grondant sans cesse. En attendant ces débats, je t'envoie un feuilleton de ce journal qui, contre son ordinaire, est sensé, et qui t'aidera à perfectionner le talent qui te fait faire des conquêtes à cent quarante lieues de distance.

Ecris-moi bien vite, je ne montrerai plus tes lettres. As-tu vu Mante ? Il te prêtera peut-être Tracy. Que disent nos parents ? Que je trouve, en arrivant, huit ou dix caractères de faits, ou je prends la grande colère du père Duchesne, *bgrmt* patriotique. C'est dommage qu'on ne voie pas nos lettres : savez-vous ce qu'il apprend à sa sœur, et pourquoi il lui écrit si souvent ces grosses lettres qui coûtent seize sous ? Il lui apprend à jurer ! O l'âme noire, ô le scélérat : ô le philosophe !

78. — P.

A SA SŒUR PAULINE

29 *germinal an XIII.*
(18 avril 1805).

J'avais besoin, ce matin, de jouissances intimes et tendres ; j'ai relu tes lettres, elles m'ont charmé, surtout une du 9 messidor où tu es encore plus toi qu'à l'ordinaire ; il est vrai que tu te crus obligée de l'excuser le lendemain, parce que tu craignais qu'*elle ne m'eût ennuyé*. Voilà une belle crainte ! Tu es faite, ma Pauline, pour devenir une femme extraordinaire. Une chose fait naître le grand génie, c'est la mélancolie. Une âme grande et qui *conçoit* les jouissances célestes se les figure dans la vie, et les attend ensuite lorsqu'elle voit qu'elles n'y sont pas ; c'est-à-dire que les âmes froides et sèches qui sont en immense majorité ne peuvent ni sentir ses transports ni les lui rendre ; elle se croit malheureuse et se dit à elle-même : « Je méritais mieux ! » Et les douces larmes de la mélancolie lui viennent aux yeux. Alors, ces jouissances acquièrent un charme de plus par le regret de ne pouvoir les trouver ; on se les détaille pour se consoler, et, par là, on devient capable de les peindre. Voilà par où ont passé Jean-Jacques, Racine, Shakspeare, Virgile, etc., etc., et tous les grands génies *sensibles*. Lorsqu'ils ont joint à cela une bonne tête et qu'ils ont connu la vraie vertu, comme Homère, Corneille, ils ont pu produire les plus beaux ouvrages humains. Figure-toi une tragédie où il y aurait un rôle d'Hermione ou de Phèdre et où les hommes seraient les Horaces, Cinna, Sévère. Le cœur humain ne pourrait pas tenir à tant de beautés si elles étaient bien jouées par les acteurs ; tout le monde suffoquerait au troisième acte et sortirait au quatrième avec un mal de tête horrible. Nos poètes font bien sortir, mais par un motif plus tranquille. *Polyeucte* approche de ce beau idéal.

Tous les grands peintres *sensibles* ont aussi commencé par la *mélancolie*; elle est inspirée par les têtes du divin Raphaël et par les paysages du Poussin. Lorsqu'on est même bien disposé, ils produisent l'illusion la plus complète, et celle qui a le moins besoin de secours de notre part, mais souvent et presque toujours leurs ouvrages sont gâtés par la vraie connaissance de la vertu vraie. Quel tableau aurait fait Raphaël

si au lieu de peindre des nigauderies comme ses *Sainte Famille* éternelles, il eût peint Tancrède reconnaissant sa maîtresse qu'il vient de tuer ! Pour un génie sensible en peinture, c'est là le plus beau sujet existant, comme pour un génie *sublime* (ou tendant à la terreur) le plus beau sujet est Jupiter foudroyant les géants. Le second est assez bien traité par Jules Romain, au palais du Té, à Mantoue : sur le premier, je n'ai vu qu'une mauvaise croûte au musée d'ici.

Toutes les femmes célèbres ont commencé comme toi par être tristes ; madame Roland par exemple. L'impératrice de Russie, qui détrôna son mari, dut tout son génie à sa prison, aux livres français et à l'amitié de la princesse Kourakine. Lis Rulhières.

Ce sort pour les femmes est bien plus commun dans le monde qu'on ne le croit ordinairement, les femmes n'ayant point d'action directe dans nos mœurs et ne pouvant agir qu'en poussant les autres. Combien de malheureuses périssent de langueur, faute de secours, et sans que les barbares qui les tuent s'en doutent.

Le malheur des âmes sensibles vient d'expliquer à leur manière les paroles des gens secs ; ils te disent que le premier des biens est la liberté. Cela peut être vrai pour eux, non pas exactement pour nous ; il faut bien un certain degré de liberté, sans quoi, tout se tourne en poison ; mais la liberté absolue est l'isolement et c'est le péril des Etats. Vois ce mendiant de quatre-vingts ans qui se prive de la moitié de son pain pour nourrir son petit chien.

Mille choses, qui glissent sur leurs âmes sèches et qu'elles n'aperçoivent pas, font le bonheur ou le malheur d'une âme tendre, et la plupart des choses que nous envions sur la parole des *secs* ne sont pas même des plaisirs pour nous, comme toutes les jouissances de vanité par exemple. Une âme comme la tienne, ma chère Pauline, tire plus de plaisir d'un bel arbre qu'elle rencontre à la promenade, qu'eux d'un superbe équipage tout neuf dans lequel ils veulent briller ; ils voient que, en général, ils brillent bien moins qu'ils ne s'y attendaient, et, toi, sous ton arbre, tu te figures des amants heureux, des époux faisant promener ensemble leur petit enfant de deux ans, Sapho faisant retentir les forêts de ses accents sublimes, et les mille et mille tableaux que ton imagination a fournis à ton cœur.

Il faut chercher à réaliser le plus possible ces tableaux dans ta vie : pour cela, étudier ton siècle et prendre garde que ton âme ne te fasse pas illusion en te montrant ce qui n'existe pas.

Ce siècle est commode ; il n'y a qu'un mobile, l'argent ; sous Louis

XIV, par exemple, il y en avait trois ou quatre : il était impossible, quelque argent qu'on eût, de réparer le manque de naissance et de vaincre certains préjugés que Voltaire et Rousseau ont détruits. Je suppose que tu eusses voulu faire un colonel de ton fils ; s'il n'avait pas été noble, tu aurais en vain jeté des millions par la fenêtre. Actuellement avec de l'adresse et cinquante mille francs, tu pourrais en venir à bout. Julie d'Etiange fut malheureuse toute sa vie avec tout ce qu'il faut pour le plus divin bonheur, à cause de la sotte manie du baron son père. Tu vois cette seule erreur de tête faire le malheur de Julie, de sa mère, de Saint-Preux et de Claire.

Vois donc les services que rendent les philosophes, quelque froids qu'ils soient, en chassant les préjugés.

Le bonheur consiste à pouvoir satisfaire ses passions, lorsqu'on n'a que des passions heureuses. La haine, la vanité, la cruauté, par exemple, sont des passions qui, généralement parlant, donnent plus de malheur que de bonheur. On peut croire le contraire de l'amitié, l'amour, l'amour de la gloire, celui de la patrie, etc. Il faut donc faire le premier travail sur soi, et tâcher de déraciner de son cœur les passions malheureuses ; cela est facile lorsqu'on le veut ; il faut ensuite acquérir les habitudes propres à diminuer autant que possible les inconvénients qui paraissent inévitables.

Tu es destinée à passer encore deux ans de ta vie avec des sots. Prends l'habitude de les considérer du côté comique, et cherche à en tirer de bons contes pour faire rire tes amis. Pour toi, étudie l'homme ; vois comment ils sont parvenus avec beaucoup de peine à se rendre aussi sots, ce en quoi les circonstances ont contribué à ce noble dessein, ce qu'ils ont fait eux-mêmes. Cherche le chemin que tu aurais dû tenir, si tu avais été à leur place, pour éviter les habitudes de la tête et du cœur (ou le caractère) qu'ils se sont données.

— « Mais à quoi bon étudier N... ou N... J'abandonne ces gens, à leur triste métier, et dans le clair obscur de leur dédale infâme, je ne me mêle pas... *L'Eglantine.* »

Tu as tort ; tu acquiers sur ces pécores le talent qui te fera lire dans le cœur des grands hommes, si tu en rencontres, et dans celui des gens de qui ton destin peut dépendre un jour.

L'étude est désagréable ; mais c'est en disséquant des malades, morts à l'hôpital de maladies souvent contagieuses, que le médecin apprend à sauver cette beauté touchante qu'un abcès à l'estomac allait enlever à ses parents et à son amant éperdu la veille de leurs

noces. Il est excellent que l'ennui te force à cette étude dégoûtante et nécessaire. Voilà pourquoi de jeunes Parisiens qui ne s'ennuient jamais à seize ans, sont si sots, si ennuyés, et si ennuyeux à vingt-six ; c'est là le vice radical des maisons parisiennes. Fais donc des caractères sur les illustres qui font la partie ; supposé qu'un tribunal composé de Shakspeare, Helvétius, Montaigne, Molière et Jean-Jacques te demande une description de M. X... Que lui répondras-tu ?

Une fois qu'on a déraciné de son cœur les mauvaises passions, ce qui, je crois, est aisé en le voulant fermement (pour cela, il faut se démontrer qu'elles rendent malheureux dans *tous les cas possibles*), il est clair qu'il faut chercher à satisfaire le plus celles qui restent. Le degré de bonheur dont on est susceptible se mesure alors sur le degré de force des passions. Il faut considérer que ce sont les hommes avec qui vous êtes destiné à vivre qui vous rendront heureux et malheureux. Ici, comme nous faisons la même étude, nous pourrons nous être utiles, et bien plus que deux amis de même sexe, en ce que, avec une âme sensible, le bonheur dépend toujours beaucoup de l'autre, et que tu m'aideras à connaître les femmes, tandis que je pourrai te dire ce que je sais des hommes. Regarde, ma bonne amie, que tout nous unit, et que, quand nous ne nous aimerions pas, le froid intérêt nous rassemblerait encore, et nous pouvons nous croire malheureux!

Les hommes que nous rencontrerons, dans le voyage de la vie que nous commençons, seront ou, comme nous, âmes ardentes, ou entièrement froids et secs, ou entre deux. Le nombre des âmes ardentes est infiniment petit, et il est très aisé de s'y méprendre. Nous sommes les amis nés de ces grandes âmes, nous sommes dépositaires de leur bonheur, comme elles du nôtre. Il suffit de se connaître pour s'aimer à jamais ; nous pourrons avoir les plus grands torts avec elles, elles avec nous, nous finirons toujours par être rejetés dans les bras l'un de l'autre, les secs nous sont trop insupportables.

Pour les *secs*, nous ne pouvons espérer de les faire contribuer à notre bonheur qu'en leur montrant le leur dans les mêmes objets. Pour cela, il faut acquérir de la *séduction dans l'esprit*, c'est là où (siècle de François Ier) les femmes brillent. Car tu trouveras des secs si sots, que tu auras toutes les peines du monde à leur faire faire les choses qui leur sont avantageuses et à toi aussi ; tu sens que, pour ces secs, la tristesse d'une grande âme, quand même elle leur serait intelligible, est d'un ennui mortel (elle ne leur est pas intelligible), parce que, pour avoir pitié, il faut se mettre à la place et ils ne se

reconnaissent pas dans nous. On voit tuer une mouche sans peine, on frémit de voir mater un bœuf ; ce serait bien pis si on voyait tuer un orang-outang. Il faut donc se faire un système de gaieté avec ce vulgaire, étudier ce qui les fait rire, sans nous peindre à leurs yeux d'une manière supérieure, et par conséquent offensante. Quand nous aurons cette bonne habitude, nous n'aurons plus qu'à acquérir de la fortune pour être maîtres de notre destin autant qu'un homme peut l'être.

Je suis bien loin de mettre tout cela en pratique ; peut-être se passera-t-il bien des années avant que je puisse acquérir ces bonnes habitudes ; mais il me semble que voilà la route du bonheur ; d'ailleurs, en avançant, nous corrigerons.

Je voulais te dire encore cinq ou six pages de détails ; mais onze heures sonnent, il faut que je m'habille et que je sois à midi à une demi-lieue d'ici

Tu vois toi-même tous les corollaires : comme quoi la position dans laquelle tu te trouves, et qui te porte à regarder la carte géographique au commencement de la route, est la plus heureuse possible, en regardant la vie dans l'ensemble, si elle est un peu pénible dans le moment. Je puis t'assurer que tu es bien plus heureuse qu'Adèle Rebuffel qui n'a qu'une mère, qui a dix-sept ans et vingt mille livres de rente ; mais elle n'a pas ton âme. C'est là tout ; le reste s'acquiert. Tu crois avoir perdu ton temps cette année, tu l'as employé aussi bien que possible et bien mieux que tu ne t'en doutes : tu as pensé à toi et, par là, à l'homme ; tu as étudié les autres dans toi-même. Viens à Paris, et je me charge de ton bonheur. Ne te figure pas Paris sur la description des *secs* et sur la critique des environs, Paris est le lieu du monde où chacun fait le plus son sort : avec de l'argent et de la gaieté dans le caractère, et une bonté aimable, on y est tout ce que l'on veut. Il faut de tout cela pour y être le mieux possible ; mais on y est encore bien, quoiqu'il y manque quelque chose. Avec ton âme seule, tu y serais adorée, une fois connue, et si tu y choisissais une société digne de toi.

Le seul danger des âmes grandes est de prendre des *secs* pour leurs égales, et de se mettre à les aimer comme elles savent aimer ; alors que de douleurs ! Pour un homme encore passe, ça ne fait pas tache ; qui sait que j'ai aimé trois ou quatre femmes qui m'ont plus ou moins trompé ? Si on le sait, cette faiblesse me donne de la grâce aux yeux

des femmes qui disent : « Bon ! nous en ferons ce que nous voudrons. » Mets-toi à ma place, tu es déshonorée à jamais.

Travaille ferme la déclamation ; en t'apprenant à dire les expressions des passions, je t'apprendrai bien des choses sur les passions ; je te recommande Hermione, Phèdre, Alceste, Aménaïde. Tu pourrais apprendre tout ça par cœur. J'ai découvert, il y a deux jours, que c'est le meilleur remède à la tristesse ; moi qui ne me croyais point de mémoire, j'ai appris le récit d'Œdipe, soixante-dix-sept vers, en une heure. C'est charmant ! je compte bien profiter de ce remède ; outre que, quand on est dans une voiture à s'ennuyer, ou dans une chaise à écouter un sermon, on se remet à lire Hermione ou Phèdre dans sa mémoire, et à sentir les choses profondément horribles de ces notes ; c'est une trouvaille.

Je ne renonce point au projet de te faire banquière. Mante te prêtera peut-être Tracy ; je te l'aurais envoyé à la reception de ta lettre ; mais je n'avais pas les moyens, comme dit le bon Plana. Je te le porterai, ainsi que Say (*Economie politique*) ; nous travaillerons toujours ensemble, nous serons peut-être après séparés pour deux ans. Où logez-vous ? Quelle chambre aurai-je ? Que dit mon père de moi ? Réponds-moi en détail à toutes ces questions, courrier par courrier. Médite profondément Saint-Simon ; où le prends-tu, friponne ? Je dirai à Bigillion de te donner Shakspeare, si je trouve cela de bonne politique en y pensant.

Songe que la grâce est la couleur du rôle d'une jeune fille et que, sans faiblesse, point de grâce : le sublime est l'opposé de la grâce. Je te porterai *Gil Blas*. Adieu ; aime-moi comme je t'aime, c'est-à-dire beaucoup, et peins-moi cela dans huit pages. Midi sonne, bon Dieu ! Apprends le joli rôle de Cléopâtre dans Rodogune ; je te le recommande.

79. — P.

A SA SŒUR PAULINE

9 *floréal an XIII.*
(*29 avril 1805*).

Je suis bien peiné, ma bonne amie, du ton de tristesse et de brièveté qui règne dans la lettre qui m'a apporté les cent écus. Tu désires un

genre de vie qui n'est pas sans ennuis. Le bonheur vient de nous-mêmes ; la position n'y fait presque rien. J'ai bien des choses à te dire là-dessus, actuellement que je suis assuré de ce caractère courageux et de cette âme sublime que je ne faisais qu'espérer il y a un an. Tu verras ma vie ; nous chercherons ensemble des moyens de bonheur ; je crois qu'en nous corrigeant de quelques défauts et en nous procurant une fortune indépendante, nous le trouverons.

Je serai bientôt à tes pieds, peut-être dans un mois et demi ; l'amour me retient ici, mais il faut que je m'en arrache, et plus j'y reste, plus ma faiblesse augmente. Que je vois bien combien les connaissances de l'esprit influent peu sur les déterminations du cœur ! J'ai cherché à connaître les passions depuis que j'existe ; peut-être les vois-je assez bien dans les gens qui me sont absolument indifférents, je n'en suis pas moins entraîné comme un enfant. Madame de R... me disait, il y a deux ans : « Vous êtes terrible dans un cercle, lorsque vous passez devant vingt personnes ; mais, dans le tête-à-tête, vous n'êtes qu'un enfant. » Je ne comprenais pas ce propos, je le sens actuellement. Ma maîtresse était allée huit jours à la campagne ; elle revint il y a trois jours ; j'eus le courage de ne pas y aller. Vendredi, je croyais avoir dompté ma passion, j'étais très gai, je voyais tout du côté comique. J'y allai hier ; j'y trouvai du monde, je la vis et tout fut oublié ; je lui baisai la main, elle eut besoin de me dire : « Embrassez-moi ! » Je ris, mais ce n'était plus cette joie forte de l'homme blasé sur tout et maître de lui que je croyais avoir la veille. De là, j'allai chez les P... toucher les trois cents francs que j'attends depuis assez longtemps pour être content de leur arrivée. Je reviens chez moi ; j'étais triste, triste de honte de ne pouvoir diminuer ma passion, d'être si enfant, et bien plus triste de me trouver jaloux, au fond du cœur, de l'homme que j'avais trouvé chez elle.

Combien il m'eut été doux en ce moment de t'avoir auprès de moi ! mais rien : des amis de l'esprit, des gens qui m'amusent et à qui je tâche de le rendre ; point de cœur qui entende le mien ; je crois saisir et presser la main d'un homme et d'un ami, je trouve une main de bois, comme le dit le sensible Werther.

Et cependant tout se réunissait pour me rendre heureux dans ce moment. Je suis jeune et sensible ; j'ai de l'argent et je suis libre ; voilà la vie, ma chère Pauline. Il faut s'y faire ; en dernière analyse, on ne trouve de constamment bon que la société de gens sensibles et spirituels, tels que tu les réunirais ici, si tu y tenais maison avec

quinze mille francs de rente. Voilà où nous devons tendre tous les deux ; je ne sais si tu y trouveras le bonheur ; pour moi, après tant de passions, j'y trouverai la tranquillité riante, et l'aimable gaieté de tous les jours me retirera de l'abîme des passions. Alors, tu sentiras tout le prix des grandes qualités que les Bertrand et les Romagnier te donnent ; sans eux, aurais-tu pensé ? Catherine, sans sa prison ; madame Roland, sans les ennuyeux qui assiégeaient sa mère, aurait-elle été cette femme sublime qui fait dire à tous les jeunes gens dignes de la sentir : « Je sauterais d'un second étage, dans l'espérance de lui baiser la main. »

N'as-tu jamais lu le *Mariage de Figaro* ? Eh bien, pour avoir le sens commun dans ce monde, il faut prendre tout comme lui, gaiement. On diminue, par là, ses maux à ses yeux, et on les diminue encore d'une autre manière en plaisant à tout le monde ; car la plaisanterie de bon ton entraîne tout ; amuse les hommes et ils t'aimeront ; c'est là le grand principe de conduite en France. Je pensais hier tout ce que je t'écris là, assis sur une chaise dans le salon d'un homme d'esprit, où il y en avait trente autres dont vingt-neuf s'en croyaient et dix en avaient ; j'étais mélancolique sans être malheureux ; je pensais à toi, qu'avec toi, à Grenoble, j'oublierais tout ce que je laisse à Paris, lorsqu'un homme qui prend parfaitement tous les tons, qui prétend qu'il n'y a de bon que le *rire* et qui est *excellent* pour les autres, se mit à nous conter cette aventure de l'abbé de Molière, prenant admirablement vite le ton de l'abbé et du voleur.

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes ; il n'avait point de valet et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête, par dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte. « Qui va là ? — Ouvrez. Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière ne regardant point : « Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment, oui, il vous en faut ? Eh bien, cherchez là-dedans. » Il tend le cou et présente un des côtés de sa culotte. Le voleur fouille. « Eh bien, il n'y a point d'argent. — Vraiment non, mais il y a une clef. — Eh bien, cette clef ? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire ; ouvrez.» Le voleur met la clef à un autre tiroir. « Laissez donc ; ne dérangez pas ; ce sont mes papiers ! Ventrebleu ! finirez-vous ? ce sont mes

papiers. A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voici. — Eh bien, prenez. Fermez donc le tiroir. » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte. Quel chien de voleur ! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait ; maudit voleur ! » L'abbé saute en pied, va fermer la porte et revient se mettre au travail.

Je mourais de rire, comme tout le monde, dès le milieu du conte. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'il est vrai ; il vient de l'abbé de Molière lui-même.

Le mot de *culotte*, qui y joue un grand rôle le gâte un peu pour toi ; cependant tu peux t'en faire honneur en disant que tu l'as entendu reconter à mon oncle ou à moi. Si on le trouve de trop bon comique pour une petite Grenobloise qui, décemment, doit être sotte et niaise, tu leur diras ce trait d'un paysan de la Beauce :

Il avait fait quatre parts de son bien et les avait données à ses quatre fils, se réservant le droit de vivre tour à tour chez chacun d'eux. Au retour d'un de ses voyages, ses amis lui demandèrent :

— Comment vous ont-ils traité ?

— Comme leur enfant.

Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un tel père.

Adieu ; réponds donc à mes trois lettres ; remercie bien mon papa ; dis-moi où vous logez, si j'y aurai une chambre indépendante. Mais surtout réponds quatre pages des premières choses qui te viendront : elles seront divines pour moi et même pour tout le monde ; car ma Pauline est charmante.

— Qu'est-ce que votre Pauline ? me demandait un jour madame de Nardon.

— C'est la Pauline de *Polyeucte*, lui répondis-je.

Lis ce rôle tendre et sublime.

80. — P.

A SA SŒUR PAULINE

An XIII (1805).

Réponds-moi donc bien vite une grande lettre de détails sur Claix, sur ta position, sur ce que vous y faites. Quand ces choses n'auraient

pas, dans tous les temps, beaucoup de prix pour moi, elles en auraient infiniment dans ce moment que, rassasié de plaisirs de la ville, je ne soupire qu'après la campagne. J'y serais avec toi, comme tu sais, si j'avais cru pouvoir en revenir quand il me plairait. Voilà comment la liberté, suite de l'équité, augmenterait le bonheur ; mais souvent on a le bon *cœur* de vouloir le bonheur des autres, sans avoir la bonne *tête* nécessaire pour en assurer les moyens. Tu vois que je pense tout haut avec toi, et que je saisis, quand l'occasion s'en présente, le moment de te dire en deux mots ce que de graves auteurs ont dit au milieu de deux volumes de pédanterie ; mais retiens bien, une fois pour toutes, que c'est là le plus mauvais tour que l'on puisse avoir dans une lettre, qui doit toujours être gracieuse, contente et gaie. Quand tu écriras à d'autres que moi, mets toujours ces règles en pratique, et souviens-toi qu'il faut toujours chercher à ne pas déplaire avant d'essayer de plaire ; autrement, c'est vouloir courir avant de savoir marcher, et tu sais ce qu'il arrive alors.

Je disais donc que je me fais une image charmante de Claix et que j'aurai bien du plaisir à m'y trouver avec toi au printemps ; mais ce plaisir sera encore gâté par l'idée qu'on le fera durer trop longtemps. Les médecins me conseillent tous d'aller à la campagne, de tâcher de m'y amuser et d'y monter à cheval surtout. Ils m'ont déclaré nettement, ce matin, que l'habitude de réfléchir m'avait jeté dans une indolence naturelle qui serait très funeste avec mes obstructions, en un mot, que, si je n'avais pas recours à la cavalerie, je tomberais dans la bradyspepsie, de la bradyspepsie dans la catalepsie, de la catalepsie dans la Russie, et de la Russie dans la privation de la vie.

Je crois tout cela très vrai, de manière qu'il faut que je m'arrange pour avoir un cheval à Grenoble ; car cet état d'obstruction finirait par me rendre habituellement malheureux, et il est de trop bonne heure à vingt-deux ans. Mais, avoir un cheval, voilà le diable ; car comment y faire consentir mon père à ce luxe effroyable. Il y a un moyen qui est juste ; c'est que je l'achète de mon argent, c'est-à-dire de celui qu'il a promis. Il faut donc que je tâche de bien consolider cette promesse de cent livres par an. Alors, en arrivant à Grenoble, j'achète un briquet de vingt-cinq livres et je le fais trotter jusqu'à ce qu'il m'ait ôté mon mal ou que je l'aie tué. Ainsi, tu vois qu'il a un grand intérêt à ce que je guérisse, chef-d'œuvre d'adresse, dit Beaumarchais.

Madame de Nardon a fait un codicille où, entre autres présents à ses amis, elle me laissait mille louis. Je lui ai si fortement déclaré qu'elle me désobligerait, que je me suis rayé de ma main.

Je suis malade assez sérieusement depuis quinze jours ; depuis trois, j'ai pris en si grand dégoût non pas toutes les choses de la vie, mais toutes les choses comestibles de la vie, que je prends le triste ipécacuanha mêlé d'émétique après-demain. Ne dis pas cela à ma *tatan*, que cela inquiéterait inutilement. Cette maladie, qui est un embarras intestinal et qui ne me gêne que par l'embarras de ma bourse, n'est rien au fond ; mais elle me rend toujours incapable de bonheur sept à huit jours, et de pareilles semaines finissent par composer une vie ; je suis donc fermement résolu à me guérir. Ce matin, les *savantissimi doctores* m'avaient tellement persuadé que, sans le sacre, je serais allé vous voir tout de suite ; mais il serait nigaud de quitter Paris en ce moment, d'abord pour le sacre, ensuite pour les bals. Je n'irai donc à Grenoble que vers la fin de pluviôse.

C'est bien long, cinq mois ! si j'osais, je partirais presque le 18 ; mais, toujours la grande raison ! il faut réfléchir quand on entre et qu'on ne sait pas quand on sortira. Je mourrais de peur de me repentir en arrivant à la porte de France.

Tu vois que je ne te parle pas beaucoup de madame de Nardon : c'est exprès, pour ne pas t'attrister. Cette excellente femme n'embellira plus le monde bientôt, et c'est une des raisons qui fait que j'aurai besoin de Claix. Tâche d'y faire faire ma chambre et rends-moi le service de m'écrire une fois par semaine au moins.

Cette lettre est bien sérieuse ; mais, ma pauvre petite, je suis si las de faire de l'esprit, avec le corps et le cœur souffrants, que je suis heureux de trouver *a comprehensive soul.* Pardon de ces trois mots anglais, c'est une distraction ; je les aime beaucoup parce qu'ils renferment une belle chose presque intraduisible. Dryden s'en sert pour exprimer que Shakspeare a une âme compréhensive, une âme qui comprend tous les chagrins et toutes les joies, qui a le plus haut degré de sympathie. Voilà le vrai baume d'un homme que la sensibilité rend malade ; cela est bien ridicule à dire, mais bien pénible à sentir ; voir qu'il n'y a de bonheur que dans la rencontre d'une âme compréhensive et se dire : « Cette âme n'existe pas. »

Je lis les poètes ; cela me distrait ; en dernière analyse, c'est le plus vif plaisir. Hier, voulant lire quatre vers pendant mes nausées, je

parcourus tout *Pompée* de notre Corneille et je fus ravi ; les autres me paraissent bien froids.

Tu sens bien que tout ce bavardage n'est que pour toi ; il faut ne communiquer aux indifférents que les plaisanteries et les nouvelles, quand il y en a. Cependant, tu peux en parler à nos parents, pour ne pas avoir l'air de la réserve ; ils peuvent se tromper sur les moyens de nous rendre heureux ; mais, au fond, ils le veulent. Dis-toi souvent cela, et surtout écris-moi. C'est vraiment mal de ne pas me répondre depuis un mois, quand mon pauvre cœur a aussi grand besoin d'amitié. Je ne te demande pas de phrases. Tu vois par mes lettres le cas que je fais des fautes contre le français et l'orthographe, divinités des sots.

81. — E.

A MÉLANIE GUILBERT (1).

(Grenoble) *Messidor XIII.*

(*20 juin 1805*).

Vous n'avez d'idée des tourments que je souffre depuis quatre jours, le pire de tous est de n'oser vous en découvrir la cause de peur de me paraître indiscret, impertinent ou même jaloux. Vous savez trop si j'ai quelques droits de l'être. Quant aux premières imputations, si vous ne m'aimez absolument pas plus que M. de Saint-Victor (2), je dois vous paraître tout cela, et vous jetterez ma lettre au feu ; mai si, au contraire, j'ai pu vous inspirer un peu d'amour ou même de pitié, vous songerez que je suis seul, retenu loin de vous, isolé au milieu d'êtres qui ne peuvent comprendre les chagrins qui m'agitent, ou qui, s'ils les comprenaient, ne le feraient que pour s'en moquer. Vous savez bien si je veux vous déplaire. Si j'étais encore dans le temps où je jouais un rôle je n'aurais pas toutes ces agitations, je saurais bien distinguer ce que je puis me permettre, mais ici ce qui me semble rai-

(1) Louason, voir *Journal de Stendhal*. C'est l'actrice qui, à cette époque, joua un si grand rôle dans la vie de Beyle. Beyle quitta Paris, au mois de mai 1805, en compagnie de Mélanie, il alla avec elle jusqu'à Lyon ; là il prit la diligence de Grenoble et Mélanie celle de Marseille.

(2) « Elle (Mélanie) m'a raconté ses relations avec Hoché, le rédacteur du *Publiciste*, et Saint-Victor, le poétereau, auteur de l'*Espérance* ». (*Journal*, p. 171).

sonnable et naturel, un moment, me paraît impertinent et trop hardi le moment d'après; dix fois depuis que j'ai commencé ma lettre, je l'ai interrompue, et je n'écris pas une phrase sans me repentir à la fin de l'idée que j'ai entrepris de vous exprimer au commencement. Dans les autres inquiétudes que j'ai eues en ma vie, à force de réfléchir, je voyais plus nettement la difficulté, et parvenais à me décider ; ici, plus je pense, moins je vois.

Tantôt je vous vois bonne et douce, comme vous avez été quelquefois, mais bien rarement, pour moi, tantôt froide, polie, comme certains jours chez Dugazon, lorsque je croyais que je ne vous aimais plus, et que je tâchais de ne m'occuper que de Félippe (1).

Le pire des tourments est cette incertitude ; d'abord, ce qui m'inquiétait, était de savoir si vous voudriez me répondre ; actuellement c'est de savoir si vous souffrirez ma lettre. Il me semble que vous me haïssez, je relis toutes vos lettres en un clin d'œil, je n'y vois pas la moindre expression, non pas d'amour, je ne suis pas si heureux, mais même de la plus froide amitié. Je n'ai pas même gagné dans votre cœur d'y être comme Lalanne (2). J'aimerais mieux tout que cela Ecrivez-moi tout bonnement. Ne vous imaginez pas que je vous aie jamias aimé ni que je vous aime jamais.

Aidez-moi, je vous en supplie, à me guérir d'un amour qui vous importune, sans doute, et qui, par là, ne peut faire que mon malheur ; daignez me dire une fois ouvertement, ce que vous me dites dans toutes vos lettres sans l'exprimer. Actuellement que je les relis froidement et de suite, je crois que vous avez dû vous étonner de ce que j'aie été si longtemps à entendre un langage aussi clair. Une froideur si constamment soutenue en dirait bien assez, il est vrai.

82. — E.

A LA MÊME

(*Grenoble, juin ou juillet* 1805.)

Il m'est affreux d'être presque étranger à vous depuis que vous êtes arrivée à Marseille. Je ne connais point la manière dont vous vivez,

(1) Voir *Journal de Stendhal.*
(2) Voir *Journal de Stendhal.*

quels gens ce sont que les acteurs qui jouent avec vous, comment ils jouent. Quelles sont les actrices, quel est le répertoire, quel est l'esprit du public. S'il est seulement bavard et inattentif par habitude,mais si, au milieu de la conversation, il est ému par l'expression naïve et simple des sentiments profonds comme ces moments charmants que vous eûtes un jour que vous dîtes la première scène de *Phèdre* chez Dugazon, devant M. de Castro, ou si le mauvais goût l'a rendu tout à fait insensible. Il me semble que des méridionaux peuvent être étourdis, mais doivent sentir au fond. Leur caractère doit les rendre d'excellents spectateurs ; jamais ils ne se conduisent par le raisonnement, ils sont presque toujours passionnés ; ils doivent se reconnaître dans une imitation si parfaite et si charmante de la nature et, une fois rendus attentifs, ils doivent vous suivre partout où vous les voulez mener et pleurer ou frémir, quand vous voulez.

Les actrices ont dû susciter des cabales contre vous, les acteurs se décider suivant le parti de leurs maîtresses, les plus aimables abandonner les leurs, le public être travaillé en tous sens, se révolter peut-être contre la protection réelle ou supposée de M. Th. (1). Je suppose tout, même les plus grandes absurdités, parce que je vois de près la stupidité d'une petite ville.

83. — E.

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE

(*Marseille*, 1805).

Savez-vous ce qui me fait de la peine dans vos lettres ? Ce sont vos excuses. Je voudrais plus de confiance ou plus de franchise ; c'est à vous de savoir lequel est le plus nécessaire. Vous ai-je jamais fait un reproche du ton familier que vous prenez quelquefois en m'écrivant ? Eh ! ne savez-vous pas que ce ton convient à mon cœur ainsi qu'à tout moi-même et que vous ne devez pas craindre de me déplaire en me donnant une marque d'amitié.

J'ai, comme vous, beaucoup d'ennuis et, de plus, beaucoup d'inquiétude. Ma santé n'est pas bonne et je sens qu'il m'est impossible

(1) Thibeaudeau, préfet de Marseille.

de supporter longtemps les fatigues de la tragédie. Ma poitrine n'est pas assez forte et je souffre singulièrement depuis quelques jours ; cette continuité de malheurs m'irrite malgré moi, il me semble qu'il y a trop d'injustice dans mon sort. Si du moins j'étais seule, je finirais, je crois, par me débarrasser d'une vie qui commence à m'être à charge; mais, si je n'étais plus, que deviendrait ma pauvre petite ? Mon Dieu ! qu'il est cruel d'être sans cesse persécuté par les événements, de ne pouvoir, après quatre ans d'études et de sacrifices, réussir dans un projet que la raison, l'honneur et la délicatesse m'ont fait concevoir ! Ah ! Si vous saviez quel genre de consolation je reçois ! Tout se réduit à un seul point qui n'est pas difficile à deviner et cette idée, cette seule idée qu'un homme serait assez bas pour abuser d'une circonstance malheureuse, me le fait prendre en horreur. Non, je n'ose m'avouer ce que je vois : il faudrait haïr ceux même que j'aimais le mieux. Sentez-vous combien cela est affreux ? désespérant ! Que je suis dégoûtée du monde !

Vous avez écrit à M. Mante que si je mourais, vous prendriez soin de ma petite. Je sais qu'elle est aimée de M. B..., comme en serait aimée sa propre fille, mais enfin, il peut mourir aussi et alors je vous la recommande, aimez-la, entendez-vous ? Elle aura pour vous la même reconnaissance qu'aurait eue sa mère. Que je vous sais gré d'avoir songé à cette pauvre petite Mélanie ! D'en avoir parlé à votre aimable sœur ! Je n'oublierai jamais cela. Adieu, les larmes me gagnent ; il faut que je vous quitte. (1)

84. — I (2)

A SA SŒUR PAULINE

Bourg Saint-Andéol. Mardi, 7 *h.* ½ *du soir* (4 *thermidor an XIII*)
(*23 juillet 1805*).

Je t'écris, ma chère Pauline, d'une chambre donnant sur le Rhône et ayant une vue de plus de quinze lieues. Elles est arrangée à l'italienne avec une galerie en dehors, ce qui, joint au parler bref et vif

(1) A Monsieur Henri Beyle, à Grenoble, en Dauphiné.
L'adresse est raturée et porte : chez M. Mante, rue Paradis, Marseille.
(2) Collection de M. Cheramy.

des habitants, m'a rappelé la douce Italie. Les habitants me plaisent beaucoup avec leur tournure méridionale. Je suis arrivé ce matin à Valence. Mademoiselle Réoul est venue avec nous jusqu'à l'allée. Je l'ai écoutée avec honnêteté, parce que j'avais vu à côté d'elle mademoiselle Talencier. Ce mouvement était naturel. Le vieux Pythagore avait raison de dire qu'une jolie figure était la meilleure des recommandations. Le troisième habitant de la voiture était un sot vaniteux qui avait beaucoup voyagé, et écrit l'histoire de sa vie et de ses voyages en 7 vol. in-8. L'humanité a perdu cet ouvrage honnête dans un naufrage que fit le grand homme auteur, et où il ne fut pas si heureux que Camoëns.

Hier soir, à Saint-Marcellin, sans doute de mauvaise humeur de notre mauvais souper, et pour prouver à nos yeux toutes les belles choses qu'il nous avait racontées de son courage, il chercha dispute dans la rue à trois jeunes avocats. Je me mis au milieu d'eux en fumant un cigare, et j'eus l'avantage d'être appelé en témoignage par les deux parties qui faisaient chacune autant de tapage avec aussi peu d'envie de se battre. L'hôte conduisit mon sot en voiture où je me suis endormi au bruit de ses exploits. — Arrivé à Valence, petite ville à pavé pointu, vis-à-vis de vilaines falaises, à six heures, on m'a déclaré que je ne pouvais partir que demain par la diligence Dervieux, s'il y avait place, ou le soir par le coche. Je n'ai point désespéré du salut de la République ; je me suis fait mener moi et ma malle sur le port, et, une heure après, a passé un grand mauvais bateau qu'on doit vendre à ou *en* Avignon pour faire le feu et je m'y suis embarqué. Sauf le risque de noyaison (*sic*), j'y ai été cuit jusqu'à deux heures, que le vent *sud a fraîchi*, terme de marine auquel il faut que tu t'accoutumes. Je l'emploierai souvent dans la relation de mes grands voyages. Nous avons ramé jusqu'à Saint-Andéol, nous mourrions de faim et de chaud, nous avons bu en riant, et ri en buvant, observé le vent jusqu'à sept heures, vu la ville, et nous allons nous coucher. Je te dirais tout ce qui m'a fait rire depuis deux heures, mais l'encre me manque. L'auberge très bonne, à la provençale (*au Soleil levant*, chez Vauboutranel) est composée de deux filles assez jolies ; l'une l'est beaucoup avec de la finesse, de la délicatesse dans les yeux qu'elle a bleus et très jolis ; on lui donnerait dix-huit ans à peine, elle en a vingt et un, est mariée, a eu des enfants qui sont morts ; mais mon encre m'arrête au milieu de mon exposition.

Prie mon papa de remettre quarante-neuf francs à Bigillion qui a

eu la bonté de m'en prêter dix-neuf à (*déchiré*) et les trente autres à Grenoble. Prie-le aussi de payer le cordonnier Richard, rue des Prêtres, et le bottier, l'allemand, rue Sainte-Claire ; je comptais le voir hier, mais je n'ai pas eu ce plaisir avant que de partir. Adieu, je me recommande à toi, je compte trouver une de tes lettres à Marseille chez M. Mante, rue Paradis, p^te^ 86, n° 8. Ferme tout ce que j'ai laissé dans l'armoire dont j'ai eu l'usage à Grenoble. Dis mille choses à tout le monde, et dis-moi l'impression que la Grande-Chartreuse a faite sur toi.

Montre ma lettre si tu veux à notre bon grand-papa, et si jamais tu vois mademoiselle Perot, marque-lui ma reconnaissance de son bon vin. Je compte être dans trois jours à Marseille. J'ai vu à Tullins, M., madame et mademoiselle Mante. Dis mille choses pour moi à mademoiselle Mallein. Demande-lui bien pardon de ce que je ne suis pas allé me dégager de la partie de Chartreuse, mais ne montre pas ma lettre, elle n'est pas assez lourdement insignifiante pour être dans la couleur de décence qu'il faut absolument que tu donnes à ta conduite. As-tu porté un ouvrage aux Chartreux, ou as-tu eu la sottise d'offenser des gens qui ne savent pas lire, en lisant devant eux ?

Note de Pauline sur l'adresse :
Reçu mardi à 7 h. 1/2 du soir, il y a 8 jours à cette heure Henri l'écrivait, j'étais dans le pré de la G(rande) Ch(artreuse)

85. — I (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, vendredi 1805. *Thermidor* (*Juillet*).

Ma divine Pauline, je suis aussi heureux que possible et bien que possible, car hier, en arrivant, les choses agréables que Mante me dit me donnèrent d'abord mal à la tête, et ensuite un anéantissement complet, la vie se retirait de moi. Voilà le plus vif bonheur que j'aie senti de ma vie. Mais qu'il est doux ! Que j'aurais été sot de me tuer quand j'en avais envie. Je donnerais, je crois, pour quinze jours d'une vie telle que je la pense mener ici, trois mois de celle que je traîne à

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

Grenoble, tu voix combien je t'estime, je ne te parle pas davantage de mon bonheur. Cette chose, peut-être, est comme les jeunes fruits ; on la gâte en y touchant ; il est un bonheur qui ôte l'usage de la pensée. Vis, ma Pauline, supporte les maux en acquérant de la vertu, tu te rends susceptible de ses joies divines. Je n'ai encore vu que Mante ici. Je compte beaucoup sur tes lettres, écris souvent à ton heureux frère. Que le bonheur ne peut-il s'envoyer dans une lettre! Je t'enverrais bien volontiers une part du mien. La seule chose qui puisse le troubler est le sentiment de ton ennui. Si tu étais heureuse et que je fusse sûr de ma pension ; mais tu sens combien cette seconde nécessité est loin de la première, mon bonheur me semblerait aussi inaltérable que parfait. Je me trouve étrange dans le bonheur, je sens que je n'y suis pas encore accoutumé : je me fais, par exemple, des joies infinies des moindres détails. Je te le répète, aie soin de mon bonheur en m'écrivant souvent, deux fois par semaine, la première chose venue. Adieu. Tâche de me faire envoyer deux cents francs le 1er fructidor. L'argent ne me paraît rien dans ce moment-ci, mais si j'en manquais, j'en sentirais le besoin.

Tâche vite de te marier, pour te donner par là droit à la protection de la société, et après laisse-moi faire fortune, nous serons heureux. Si mon père pouvait me donner trois mille francs de fonds dans deux mois, ces trois mille francs seraient peut-être devenus dix mille dans deux ans, mais cela n'est pas même proposable. Tâche seulement d'alimenter sa bonne volonté en présence de mon grand-père pour me donner des fonds dans deux ans ou dix-huit mois, quand il aura vendu. (Mante) a la même opinion que nous sur lui. J'ai emporté ton canif, sois sûre que je ne taillerai pas une plume sans me souvenir d'une des créatures les plus angéliques qui existent. M. croit qu'il t'est très facile de trouver le bonheur; en général, il est plus commun qu'on ne le croit. Le malheur crie comme un diable, l'homme heureux se cache, soit par calcul, et il est excellent, soit tout bonnement comme les oiseaux de proie, si fiers ordinairement, se cachent en buvant, action pendant laquelle leurs yeux sont dans l'eau. Le bonheur relâche tous les ressorts, et laisse l'homme heureux sans défense. Juge combien je suis heureux d'avoir M. avec moi. Je t'enverrai peut-être des lettres que tu feras mettre à la poste de Grenoble. Cache bien ma lettre, mais prends en général l'habitude de parler un peu plus que tu ne le fais. Dis la vérité toute nue à mon G. P. sur mon séjour de Grenoble, et envoie-moi des chemises, ce matin j'en ai déchiré une en la prenant.

Je te dis tout cela par habitude. Si tu savais le latin, je te dirais que je suis *nil mortale sonans*. Je ne sens plus rien de mortel, de terrestre dans moi. Donne, si tu le crois prudent, un deuxième volume que tu as dû trouver dans mon armoire à Gaëtan. Rendons nos amis heureux, en leur montrant la vraie vertu. Lancelin vient de faire une découverte sublime que je t'expliquerai dès que je la connaîtrai par moi-même, elle explique par *l'attraction* seule une grande partie de la création. Je ne croyais t'écrire que trois lignes ; fais de même. Mille choses à ma bonne Tatan. Lie-toi davantage avec elle, tu y aurais regret, si elle mourait, tu te reprocherais de ne l'avoir pas assez aimée.

Note de Pauline sur l'adresse :
Reçue en arrivant de la Chartreuse lundi matin.

86. — I (1)

A SA SŒUR PAULINE

M(arseille), 20 *thermidor an XIII.*
(*8 août 1805*).

Chemises, bas, cravates !

Ma chère Pauline, j'ai reçu ta charmante lettre, je me plains de ce qu'elle n'est pas plus longue et plus détaillée. Ecris-m'en une de quatre pages et envoie-moi sur-le-champ cinq ou six lettres qui doivent être à Grenoble pour moi. N'oublie pas cela. S'il n'y en avait point, fais des recherches et emploie toute ta finesse pour savoir si l'on ne m'en aurait point escamoté, auquel cas ma colère ne saurait être ni trop juste ni trop forte. Je travaille comme un diable, j'ai tant écrit ce matin, et j'ai tant à écrire qu'à peine puis-je te brocher une page illisible. J'ai le plus pressant besoin de chemises, et qu'une est entièrement abîmée d'hier, et que, vu la grande chaleur, il en faut absolument une blanche tous les jours, comme en Italie, sous peine de ressembler au Bouc Emissaire. J'ai un aussi pressant besoin de cravates pour la même raison. Presse cela entièrement, et quand tu ne pourrais m'envoyer que deux chemises, quatre cravates et deux paires de bas de fil, les plus fins possible, tu me ferais bien plaisir.

Conte toutes mes affaires à mon G.-P. et unissez-vous pour enga-

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

ger mon père à ne pas faire comme l'année dernière à Paris, où je mourus de faim pendant trois mois, et où je serais mort tout à fait, si je n'avais commencé à cette époque une dette qui, augmentée l'hiver pour m'acheter un carick, monte actuellement à 813 ou 15 francs. Comme ma conduite a été honnête et forcée, tu peux le dire. Il me faudra payer une partie de cette dette, dans six semaines, le 1er vendémiaire, je te prie de le dire à mon papa, je lui en écrirai moi-même. Tu peux montrer la page ci-jointe. Donne-moi ce qu'ils disent de moi. Dis-moi quand j'aurai ma lettre de crédit de 200 francs.

J'use comme un diable, à cause de mes séances à la Douane, au Poids, à la Bourse et de mes courses pour recouvrements. Si vous ne m'envoyez pas de l'argent tous les mois et du linge, je serai obligé d'emprunter à tout prix. Car je n'ai que le commerce pour me donner le pain que je vois qu'on veut peu à peu me retirer, et dans cette route, il faut être vêtu et nourri. Voilà ce que j'expose à leur sensibilité, si touchante en paroles. Ecris-moi au long. Je suis heureux en amis, en sœurs, partout ailleurs. Je t'aime toujours autant que ce que j'aime le mieux. Tu n'oublieras jamais la promesse que tu m'as faite pour ma fille dans le cas où je viendrais à mourir.

87. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 20 *thermidor an XIII.*
(*8 août 1805*).

Voici une lettre pour l'excellent, le charmant, le bon, le courageux Martial Daru, pour un de ces hommes que j'aime le mieux et pour celui qui, sans exception, a eu le plus de bontés pour moi. J'ai eu le tort de ne pas lui écrire de Grenoble, je tâche de le réparer en t'envoyant cette lettre que tu vas faire mettre à la poste (avec soin). Mais auparavant, demande à mon G. P. et à mon papa s'ils n'ont point écrit à Paris que je suis parti pour Marseille, auquel cas tu me le manderais courrier par courrier. Si l'on ne sait pas à Paris que je suis à M. tu feras partir la lettre après avoir effacé, avec l'ongle, le timbre de Marseille, s'il a marqué à travers cette feuille de papier.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Je te recommande avec le plus grand soin tout cela. Mille choses à tout le monde. Je travaille tout le jour, ce qui m'a tiré d'apathie. Je te demande toujours des chemises, ne fût-ce que deux. J'aime mieux deux dans quinze jours que six dans deux mois. Pars de là.

Envoie-moi cinq à six lettres qui doivent m'être arrivées à Gr. le lendemain de mon départ. Sache absolument ce qu'elles sont devenues. Mille choses à ma tatan Gagnon. Ecris-moi quatre pages. Soigne mes commissions.

Parle aujourd'hui de ma pension, nous sommes au 21 et je n'ai plus d'argent. S'il ne m'en vient pas, je serai obligé de renoncer au ménage qui, cependant, était fort économique.

88. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 2 *fructidor*, *an XIII*
(*20 août 1805*).

Ta lettre est charmante pour moi, ma chère Pauline, et pour tout autre elle serait sublime. Ce qui me charme surtout, c'est cette peinture naturelle et profonde d'un caractère sublime et touchant. C'est précisément ce que tu voulais être. Ne fais donc plus cette faute de jugement qui te fait croire que les endroits les moins intéressants de tes lettres sont ceux où tu parles de toi. C'est une excessive modestie qui te porte à cette erreur. D'abord pour moi, tu sais, ils sont les plus intéressants. Pour le public, si tes lettres étaient destinées à être publiées, ils le seraient encore. Ces endroits développent un grand caractère, mêlé à une profonde sensibilité, et c'est ce qui touche le plus. Le reste de tes lettres ne serait intéressant qu'à proportion de ce qu'il y aurait de *toi* dedans ; enfin, ce qui ne serait que simple récit serait insuffisant en général au public, parce que le hasard ne t'a pas encore rendue témoin d'événements bien intéressants.

Plus on creuse avant dans son âme, plus on ose exprimer une pensée très secrète, plus on tremble lorsqu'elle est écrite, elle paraît étrange et c'est cette étrangeté qui fait son mérite. C'est pour cela qu'elle

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

est originale et si d'ailleurs elle est vraie, si vos paroles copient bien ce que vous sentez, elle est sublime. Ecris-moi donc exactement ce que tu sens (1)

Il y a un écueil dans cette habitude qu'il faut prendre. On ne se trouve pas assez d'esprit pour peindre juste ce qu'on sent, et, convenant du principe, on se conduit comme si on ne le croyait pas. C'est une erreur ; il faut écrire indifféremment dans tous les moments. Par exemple, jamais je ne fus moins disposé à écrire que dans ce moment-ci. J'ai travaillé comme un diable tout le matin à copier des lettres horriblement cochonneés pour les pensées et pour le style; ensuite j'ai lu un quart d'heure un livre horriblement enflé (c'est-à-dire dont les expressions exagèrent les pensées et les sentiments de l'auteur). Ce défaut est le pire de tous à mes yeux ; c'est celui qui éloigne le plus la sensibilité. Il ne faut écrire que lorsqu'on a des choses grandes ou profondément belles à dire, mais alors il faut les dire avec le plus de simplicité possible, comme si l'on prenait à tâche de les empêcher d'être remarquées. C'est le contraire de ce que font tous les sots de ce siècle, mais c'est ce qu'ont fait tous les grands hommes.

Ce livre donc, si enflé, est excellent au fond. Il se nomme : *De l'influence des Passions sur le bonheur*, par Madame de Staël. C'est son meilleur ouvrage. Il est dans ma portée, et cependant j'ai travaillé péniblement quinze jours pour le lire. Dès que j'en aurai le courage, je le lirai en extrayant les bonnes pensées et en les traduisant en français. Il y a deux ou trois grands défauts dans cet ouvrage ; ils peuvent tous se rapporter à une cause : l'exagération de l'auteur. Madame de Staël n'est pas très sensible et elle s'est crue très sensible ; elle a voulu être très sensible, elle s'est fait, dans le secret de son cœur, une gloire, un point d'honneur, une excuse d'être très sensible, ensuite elle a mis là-dessus son exagération. Elle s'est donc livrée aux passions (je le suppose, ne la connaissant guère que par ses ouvrages) et a été toute étonnée de ne pas trouver le bonheur qu'elles donnent aux âmes passionnées. Une des causes qui, probablement, l'a mécontentée, c'est qu'elle s'était prédit le bonheur (tu vois que je prends son style) différent de ce qu'il est. Une ou deux fois par an on a de ces moments d'extase où toute l'âme est bonheur. Elle s'est figuré

(1) Colomb a recopié ce seul paragraphe, qui a été publié à la suite des *Souvenirs d'Egotisme.*

que c'était çà le bonheur et a été malheureuse de ne pas le trouver tel. Un peu d'étude de l'homme moral apprend la rareté de cet état délicieux ; un peu d'étude de l'homme physique montre combien il est rare. Pour le produire, il faut un éréthisme (une chanterelle de violon lâche donne le *ré*, on la tend à son ton naturel, elle donne le *mi*, on la tend encore, elle donne le *fa*, mais bientôt elle se casse, elle est en éréthisme) ; voilà nos nerfs. L'état d'extase les met dans un état qui ne peut durer sans produire d'horribles douleurs.

Voilà, ma bonne amie, l'état où j'étais il y a deux ans. La recherche de ce bonheur, impossible avec notre corps, m'a donné des dispositions à la mélancolie et m'a donné une haine tant reprochée pour l'ennui. Ayant éprouvé cette maladie, je la distingue très bien dans Madame de Staël ; je m'en suis guéri, la sienne l'a jetée dans une humeur terrible contre les passions. Si Madame de Staël n'avait pas voulu être plus passionnée que la nature et la premiere éducation ne l'ont faite, elle aurait fait des chefs-d'œuvre. Elle a voulu sortir de son ton naturel, elle a fait des ouvrages pleins d'excellentes pensées, fruits d'un *caractère réfléchissant*, et il y manque tout ce qui tient au caractère *tendre*. Comme cependant elle a voulu faire de la tendresse, elle est tombée dans le galimatias. Après cette longue préface, je te conseille de lire cet ouvrage, au risque d'être un peu attristée. Elle ne sent pas le bonheur d'aimer, elle veut toujours du retour ; elle ne sent pas qu'on a du plaisir à aimer comme une âme sensible aime la vue de l'Apollon du Belvédère. — Je suis bien heureux. — Je ne croyais pas qu'un si beau caractère fût dans la nature. Tu n'as pas d'idée de Mélanie. C'est Madame Roland avec plus de grâce ; elle lit dans ce moment Madame R(oland) et trouve qu'elle manque de grâce et qu'elle a de l'orgueil. Mon bonheur serait assuré si j'avais 15000 francs de rente, ce qui représente 4 ou 5 à Grenoble. J'espère les avoir un jour, et alors rien ne pourra approcher du bonheur que je goûterai.

Depuis que je suis heureux, je n'ai qu'une inquiétude, c'est celle de ne pas te voir aussi heureuse que tu le mérites. Je l'ai dit à Mélanie et elle est bien disposée à t'aimer ; elle sent comme toi ; mille fois elle m'a dit ta comparaison : Je crois saisir la main d'un homme, etc. Elle est comme toi, elle n'ose pas dire ces choses profondes de sentiment, elles lui semblent ridicules ; il faut la prier un quart d'heure pour l'y faire venir ; enfin elle a cette extrême délicatesse des âmes d'artistes, cette délicatesse du Tasse. — Adieu. Je n'étais pas en

train d'écrire, mais j'ai broché cette lettre pour en mériter une de toi, de quatre pages au moins. Fais-moi à Claix un journal de ce que tu sens chaque jour. Voilà ce que je désire ; écrivons-nous tous les jours, ma charmante Pauline. Dis à mon papa que j'ai le plus grand besoin d'argent et dis-lui bien qu'il m'en envoie ce qu'il voudra tout de suite. Parle lui de mes 800 francs de dettes à Paris, il faut bien les payer, cependant. As-tu montré la lettre où je t'en parlais à mon G. P. De manière à m'avoir eu 800 francs de mon papa. Adieu. Quand pourrons-nous vivre, toi, Mélanie, ma fille, moi, (Mante) (1), ensemble à Paris ? Oh ! que nous serons heureux, ma bonne Pauline. Je voudrais bien que tu te mariasses (Mante) par exemple. Que dirais-tu de cela si nous pouvions l'arranger ? Garde un triple secret. Envoie-moi beaucoup de cravates, la chaleur du pays oblige à en changer deux fois par jour. Mais surtout de longues lettres, un journal, des lettres où l'on met un paragraphe chaque jour. Mille choses à ma tatan Gagnon et à Mesdames Molié et Chalvet. Mes respects à Madame Mallein et à mes charmantes cousines. Pousse Gaëtan. Donne-lui le deuxième volume que tu as dû trouver dans mon armoire, mais surtout écris-moi.

89. — I. (2)

A SA SŒUR PAULINE

7 *Fructidor an XIII.*
(*25 août 1805*).

On agit dans le monde, ma chère Pauline, pour deux choses. 1° Ou pour donner carrière à sa passion, la *débonder*, la *sfogare*, comme disent les Italiens. Par exemple, un homme en colère trouve du plaisir à gueuler, deux heures de suite, des menaces contre son ennemi. 2° Ou bien on agit pour porter les autres hommes, ou un autre homme, à faire telle action que nous croyons bonne à nos intérêts, par exemple : (*Retz. Tome I, page* 199 *de l'édition que j'ai apportée*) « La fortune « favorisa mon projet d'avoir recours à un remède extrême. La Reine « fit arrêter Chavigny (un ministre), je me servis de cet instant pour

(1) Le nom est en partie coupé dans le manuscrit.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

« amener Viole (Président du Parlement, homme de plaisir dans le « genre de mon oncle), son ami intime, par *sa propre timidité qui « était grande.* Je lui fis voir qu'il était perdu lui-même, que Chavigny « ne l'était que parce qu'on s'était imaginé qu'il avait poussé lui, « Viole, à ce qu'il avait fait, que le Roi n'était sorti de Paris que « pour l'attaquer, etc., etc. Ces raisons, jointes aux instances de « Longueil, qui s'était joint à moi, emportèrent, après de grandes « contestations, le Président Viole et l'obligèrent à faire, *par le seul « principe de la peur*, qui lui était très naturelle, une des plus hardies « actions dont on ait peut-être ouï parler. »

Voilà un des plus adroits. Il est déjà difficile de faire faire à un homme quelconque une action quelconque, mais faire agir cet homme contre son caractère et ses intérêts est le comble de l'art. Et voilà ce que fit Retz, dont, par parenthèse, tu ne saurais trop lire les charmants mémoires. Je viens d'être témoin ou auditeur de trois ou quatre anecdotes qui, jointes à la lecture de Retz, m'ont fait réfléchir et il m'a semblé voir nettement les deux principes dont je viens de te parler. Maintenant, il est de la plus grande importance pour nous de n'être pas contents d'une démarche parce qu'elle nous a fait plaisir, parce qu'elle a débondé notre passion, mais parce qu'elle a été utile à nos intérêts. Toi et moi sommes si loin de ce caractère, que nous ne saurions trop nous pénétrer de cette maxime. Si nous ne la mettons pas en usage, nous n'aurions que les inconvénients (veni*ans*, prononciation) de l'esprit, la jalousie et la méfiance qu'il excite. Je le vois par mon père. Si, au lieu de lui écrire des lettres franches et tout de premier mouvement, j'eusse un peu combiné ma conduite ou seulement mes lettres, je serais un jeune homme soumis, aimant l'agriculture, ne faisant, quelques années, le commerce, que pour acquérir les moyens d'acheter le clos de M. Dumolard. Alors la sympathie étant aussi forte que possible de lui à moi, il sentirait tous mes besoins, et mes 10 £ seraient payées d'avance. Regarde quel a été mon tort. C'est celui des bons cœurs, il fait mon éloge, mais en même temps ma misère. J'ai été séduit par ce doux nom de père, sans songer à ce vers de La Fontaine qui le rendit odieux à Louis XIV :

Notre ennemi c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français.

Tant que je me suis moqué de tout, l'excès de la force me faisait rejeter toute politique. Je l'étudiais pour le connaître, par curiosité,

je me sentais bien capable de feindre, mais pour une grande affaire, sans songer que, pour bien feindre, il en faut l'habitude, il faut n'avoir pas du tout l'air entrepris, l'air gêné. Or, n'en ayant pas l'habitude dans les petites choses, comment espérer cette assurance dans les grandes. Jusqu'ici, il n'y a pas une action de ma vie où j'ai feint, excepté quelques roueries avec les femmes et quelques sots mystifiés pour les amuser. Actuellement, je ne veux agir de premier mouvement, être franc, qu'avec M [élanie], toi, Bigillion, Mante, Crozet ; avec les autres, je ne veux pas mentir, mais ne dire que ce qui conviendra. — Songe à tenir de bonne heure la même conduite et, en général, écris ce principe, non pas sur quelqu'un de tes gilets, mais sur autre chose et en langue intelligible : *N'être content d'une démarche qu'à proportion qu'elle est utile à nos intérêts, et non à proportion qu'elle nous fait plaisir.*

Bientôt on ne retire plus de plaisir d'une action qu'à proportion de ce qu'elle est utile. Le comble de l'art serait de persuader à chaque homme que vous avez tous ses goûts, toutes ses manières de voir.... (*déchiré*) de noblesse, de chevalerie, d'honneur, dans la tête, qui vous empêcherait d'être jamais son rival, mais en même temps un juste orgueil qui vous fait bien apprécier les autres et vous-même et qui fait qu'après lui, qui est évidemment supérieur, ce que vous estimez le plus c'est vous-même. L'habitude de cette manière est pénible à prendre pour un caractère généreux, mais il faut y venir peu à peu. Commencer par s'interdire absolument tous ces beaux développements de vérité dans lesquels notre vanité est contente de l'éloquence que nous montrons, te jurer que tu ne développeras jamais aucune vérité aux (autres femmes) (*déchiré*), que même tu ne leur en diras aucune sortant de leur sphère. Ce point-là est presque tout. Comme il faut dire quelque chose, on devient bientôt aimable. Pour l'être, il faut d'abord acquérir l'extrême assurance sans laquelle on n'est rien que gauche ; il me semble que ton caractère fort te donnera facilement cette assurance. Toutes les fois que tu sentiras que la timidité te prend à la gorge, songe que tu entres dans le salon de Mademoiselle Lassaigne dans 6 ans ; lorsque toutes tes compagnes seront mariées ou établies dans le monde, imagine-toi ne pas les connaître, et songe combien tu auras raison d'être timide à l'égard de ces esprits sublimes et de ces âmes élevées : Toute cette canaille de froids n'est bonne qu'à nous fournir le matériel du bonheur (l'argent) et à ne pas nous troubler dans notre vrai bonheur. Tout homme qui lui demande

plus, réputation, reconnaissance, amitié, est un archi-sot de ne pas avoir vu que rien ne ressemble tant à un sot qu'un sot lui-même, et que jamais un homme d'esprit ne peut être longtemps sot à leurs yeux, et le caractère du sot est l'*extrême vanité sur des choses infiniment puériles*. Tôt ou tard, vous excitez l'envie; la terreur commencée, vous devenez sublime et il n'y a plus de convenance possible. Il faut donc n'estimer le public que ce qu'il vaut, mais en même temps l'estimer ce qu'il vaut. Pour être aimable, il faut se dessiner dans l'âme de chaque sot qui vous entoure, un caractère qui ne soit pas terrible pour lui, et ensuite conter agréablement de jolies petites anecdotes, savoir contrefaire agréablement, faire de petits calembours qu'on se permet lorsqu'ils visent finement ce qu'on n'oserait pas dire ouvertement ; en général, flatter la vanité, faire de jolis compliments ; on ne les croit pas, mais on estime la peine qu'on a eue à les faire par leur gentillesse, et cette peine est une marque de considération. — Tous les philosophes chagrins : J.-J. Rousseau, Madame de Staël, le sont pour n'avoir pas pris le monde du bon côté. C'est un homme qui, fendant une racine de noyer au milieu de la cour, s'efforcerait tout le matin de faire entrer son coin par le gros bout, (1) ne parviendrait qu'à casser sa masse et, sur les midi, dégoûté de ses efforts, irait pleurer dans un coin de la cour ; bientôt il s'exalterait la tête, se mettrait à croire qu'il y a de l'honneur à être malheureux et, de suite, qu'il est excessivement malheureux. Voilà, en passant, le point où en était Crozet, et d'où mes plaisanteries l'ont peut-être tiré. En général, les malheureux de ce genre, dans le monde, ne sont que sots, les trois quarts de ces mélancolies ne sont que des sottises. C'est malheureusement la maladie des jeunes gens du siècle et des jeunes femmes, mais les femmes, cédant aux fréquentes occasions de démentir ce lamentable système, n'osent bientôt plus le soutenir et, n'y pouvant plus, ne sont plus malheureuses. Pour les autres, on dirait à les entendre, le monde composé d'une infinité de petites solitudes qui se touchent, où chaque malheureux attend la mort avec impatience. Ils partent de là pour se faire croire de bonnes gens et ils sont tout simplement des ennuyés ennuyeux, avec le caractère que l'éducation leur a donné. Tu vois, à Grenoble, dans Caroline et d'autres la comédie du sentiment ; à Paris, *où la tête est meilleure*, ce comique est aussi plus relevé, plus profond ; on donne la comédie de la mélancolie.

(1) Ici, Beyle a dessiné en marge, une pièce de bois, avec un coin posé à plat, dessus.

Tâchons, ma chère Pauline de n'être pas dupes de cette farce. Tu ne peux pas être gaie, parce que tu t'ennuies, mais tire le meilleur parti du temps de ton esclavage. Songe que tu peux avoir le divin bonheur dont je jouis ; songe qu'un jour nous pourrons être, Mante, Crozet, Barral, Martial, M(élanie), toi et moi, réunis à Paris, que M., M., toi et moi, nous pouvons habiter la même maison, que nous pouvons être en société avec L. Lemercier, Talma, Picard, Collin Harleville, Parny, Maisonneuve, Raynouard, Guérin, Boissy d'Anglas, Garat, Cabanis, Tracy et autres. Songe que la plus forte de toutes les attractions est celle de l'esprit, que tous ces gens ne peuvent goûter un peu le plaisir de la franchise qu'avec leurs égaux. Tâchons donc de nous rendre leurs égaux ; et alors, avec 15.000 francs de rente, je te promets qu'il n'y aura pas en France de famille aussi heureuse que la nôtre. Dans l'intérieur, toutes les jouissances du sentiment ; dans le monde la gaieté la plus vive et la plus spirituelle. Nous voyons que tout s'arrange pour ce divin bonheur. Si j'avais mes 300.000 francs dans un an, il pourrait se réaliser dans deux. Songe à cela, dans deux ans. Dis à Jean que s'il veut attendre ce terme je le prendrai avec moi pour toujours et qu'il fera ses affaires dans notre banque. — M [élanie] brûle de te connaître. Vos âmes se ressemblent tant que vous vous aimerez. Elle a maintenant toutes tes manières de penser et de sentir, la même originalité, les mêmes sentiments dans la conduite, mais elle les perd à mesure qu'elle est heureuse. Elle était anciennement malheureuse, quinze jours par mois, elle croyait qu'elle le serait toujours. Jeune, pleine de franchise, elle avait été exposée à toutes les noirceurs du monde ; elle avait été trahie par une amie qu'elle a adorée et par tout le monde ; elle croyait toutes les âmes aussi noires et, sentant qu'elle ne pouvait être heureuse qu'en étant éperdûment aimée d'une âme comme la sienne, elle se désespérait tout à fait. Juge de son malheur ; elle croit l'avoir trouvée et elle perd l'habitude du malheur. Il lui reste une mauvaise santé de corps, un peu moins prompte à guérir que la mauvaise santé de l'âme ; mais j'espère que l'une et l'autre finiront par aller bien. Adieu, je suis parfaitement heureux, et c'est en m'étudiant que j'ai vu la manie de la mélancolie me posséder à Paris, depuis mon retour de l'armée jusqu'à la connaissance intime de Martial, de Crozet et du charmant vicomte ; Mante, absorbé dans l'idéologie, me disait que j'étais un fou et voilà tout. C'est M [élanie] qui a eu avant-hier l'idée que tu pourrais bien l'épouser. C'est un excellent homme, et sa fortune

convient et il passe sa vie avec moi. Mais, adieu, j'ai la main fatiguée. L'inquiétude que j'ai sur toi est la seule chose qui me trouble. Ecris-moi, je t'en supplie, souvent, autrement je me fâche sérieusement. — *Sur l'adresse* : Argent, dont j'ai le plus grand besoin. Envoie ma lettre à Martial. Copie ce que Pierre D [aru] a dit à mon G.-P. sur moi et envoie-le-moi. Presse cravates et chemises.

90. — E. (1)

A LA MÊME

Marseille, le 9 fructidor, an XIII.
(27 Août 1805)

Ma chère Pauline, nous avons fait dimanche, jour de Saint-Louis 1805, une partie dont je me souviendrai toute ma vie. Le pays de Marseille est sec et aride ; il fait mal aux yeux tant il est laid. L'air fait mal à la poitrine par son extrême sécheresse. Des flots de poussière empêchent les chevaux de marcher et étouffent les voyageurs. Il n'y a pour arbres que de petits vilains saules tout poudrés ; ces petits saules sont les oliviers, si précieux, qu'on dit dans le pays : qui a dix mille oliviers, a dix mille écus de rente. Il y a bien quelques arbres comme au cours, à Grenoble ; mais leurs feuilles, toujours poudrées à blanc, sont à moitié retirées à cause de l'extrême chaleur, et loin que leur ombre fasse plaisir on a de la peine de les voir ainsi souffrir [et l'on souhaite pour eux qu'ils fussent nés dans la forêt de Fontainebleau.]

A une lieue au levant de Marseille est un petit vallon, formé par deux files de rochers absolument secs ; tu ne trouverais pas dans toute la chaîne, grand comme ce papier, de verdure quelconque. Il y a, seulement, quelques petits brins de lavande, de menthe, de baume, mais qui ne sont pas verts et qui, à quatre pas, se confondent avec le gris du rocher. Au fond du vallon est une rivière grande comme la Robine, qu'on appelle l'Huveaune. Cette rivière vivifie une demi-lieue de terrain qu'on appelle la Pomone, parce qu'il est rempli de pommiers.

L'Huveaune longe le port d'un côté. Elle est environnée de grands

(1) La copie de cette lettre, faite par Colomb, qui a été publiée, est rectifiée et complétée ici sur l'original, de la collection de M. P.-A. Cheramy. Il en est de même pour les autres lettres à Pauline figurant à la suite des *Souvenirs d'Egotisme*. Les fragments supprimés par Colomb ont été placés entre [ ]. (A. P.)

arbres et sous ces arbres de charmants petits chemins, et de temps en temps, des bancs perdus dans cette verdure, [c'est la verdure et la fraîcheur du Cheylas.] Ailleurs, ce ne serait que beau ; ici, le contraste le rend enchanteur. Il y a un château avec de hautes tours, mais tellement environné par un massif de marronniers, que les tours ne paraissent qu'au-dessus des arbres. Ce château a vraiment l'air d'un séjour de féerie ; tu te figures ces tours chevaleresques, sortant des superbes marronniers. A ce château, qui inspire des pensées, non pas sombres (les tours ne sont ni assez grosses, ni assez noires) mais mélancoliques, on a planté une jolie petite avenue de platanes, qui ont peut-être cinq ou six ans, [ils sont gros comme le plus petit des cerisiers qui sont dans les Tilleuls]. Leur verdure gaie fait un contraste profond avec le château et les grands marronniers.

Il me semblait entendre un ouvrage de Cimarosa, où ce grand maître des émotions du cœur, parmi de grands airs sombres et terribles et au milieu d'un ouvrage sublime, peignant avec énergie toutes les horreurs de la vengeance, de la jalousie et de l'amour malheureux, a placé un joli petit air gai, avec accompagnement de musette. C'est ainsi que la gaîté est à côté de la douleur la plus profonde. Je viens d'entendre une jeune fille chantant un air gai ; peut-être dans la maison, sa sœur, qui venait de s'empoisonner par désespoir, rendait le dernier soupir. Voilà ce que se dit l'auditeur de ce sublime ouvrage, celui qui est digne de le sentir et qui comprend le petit air. Voilà comment les artistes demandent à être entendus. Voilà l'effet que nous fit la petite allée de platanes ou de sycomores, ces arbres qui ont une jolie écorce *nankinet*, des feuilles comme celles de la vigne et pour fruits des marrons épineux pendant à une longue queue. [Il y en a dans les cinquante premiers arbres du cours à la Graille.

Nous avions pris deux perdrix et un pigeon rôti, un pâté, un fricandeau, quelques pêches, du raisin et une bouteille de vin de Bordeaux. Nous partîmes à trois heures ; nous descendîmes à un petit cabaret que nous chérissions à cause de toi. Il y a vingt-cinq jours qu'en venant à la Pomone, ou plutôt en nous en retournant, j'entrai dans ce cabaret pour demander de la limonade ou du vin. Je trouvai, à côté de la porte, un joli enfant de quatre ans qui dormait dans la position des enfants Jésus de Raphaël. Il avait une figure de Greuze, à cause de ses beaux yeux noirs et de ses cheveux blonds, tombant à grosses boucles sur ses épaules. Je le lui fis voir, elle le trouva charmant. Mais elle remarqua que ce sommeil avait une physionomie particulière : le

visage et surtout la pose exprimaient un repos serein et tranquille ; les yeux exprimaient la douleur. Nous demandâmes : on venait de lui raccommoder la jambe qu'il s'était cassée deux heures auparavant.

18. Dis à mon G[rand] P[ère] qu'aujourd'hui 18, je n'ai encore rien reçu, qu'il juge de la bonne foi. J'ai envie de prendre un grand parti. Que fera-t-il à l'avenir, s'il débute ainsi ? C'est une chose trop chère que d'avoir un fils.

Ecris-moi donc, petite ingrate.]

91. — E. (1)

A LA MÊME

Marseille, le 22 fructidor an XIII.

(9 Septembre 1805)

[Je reçois, ma chère petite, le linge que vous avez bien voulu me faire, mais je m'attendais à une lettre d'envoi de toi, et je t'avoue qu'elle m'aurait fait plus plaisir que tout le reste du paquet. Il m'a coûté 3 fr. 14 c. , dont 25 c. de rembours de Grenoble, par conséquent 2 fr. 90. C'est le prix que paieront tous les paquets au-dessous de 10 kil., quand ils ne pèseraient qu'une once. Si vous avez jamais quelque chose à m'envoyer, rappelez-vous cela. Remercie bien Périer.]

J'ai écrit hier une lettre de huit pages à Gaëtan ; de peur qu'on n'en fut effarouché et qu'on ne l'ouvrît, je l'ai envoyée à Big[illion], avec prière de te la remettre, et tu la donneras à notre jeune pupille. Je l'ai laissée ouverte, afin que tu pusses voir pour la vingtième fois l'exposition d'une théorie qui est la base de toute connaissance : l'étude de la *Tête et du cœur*, et la théorie du *Jugement* et de la *Volonté* ; voilà son véritable titre. Commente longuement ma lettre à ce pauvre Gaëtan. Songe au plaisir que nous aurons si nous en faisons autre chose qu'un provincial. Pour cela, il n'y a qu'une voie, c'est de l'accoutumer (religion à part) à ne croire que ce qui lui sera démontré comme les trois angles d'un triangle, égaux à deux [angles] droits.

[N'ouvre-t-on point les lettres que je t'écris ? Songe à cela quand tu seras à Claix, il n'y aura rien de plus facile. Pour peu qu'il y ait de doute, je te les adresserai par Bigillion.

(1) Original : Cellection de M. P.-A. Cheramy.

J'en étais ici de ma lettre lorsque nous recevons un gros paquet et une lettre de toi pour moi. Je l'ouvre en palpitant, je trouve que Barral en occupe la moitié au moins.

Je continue le 26 Fructidor. Je ne puis t'écrire, comme tu vois, qu'à bâtons très rompus. J'ai eu quatre ou cinq lettres de huit pages à faire, une entre autre pour Gaëtan, une pour Mallein, et puis des lettres à Paris. Les tiennes manquent toujours de détails physiques, nécessaires pour bien entendre les réflexions sur les choses et les sensations qu'elles donent. Logez-vous encore Grande Rue ? Allez-vous à la Maison Neuve ? Si oui, quand ? Es-tu établie à Claix ?

Je ne sais point ce que tu entends par cette cascade d'Allières, avec qui tu me supposes en si grande connaissance. Tu ne te rappelles pas assez que je suis parti en l'an VII, après un an de travail forcé, pendant lequel je n'allai que quelques heures à la campagne. Décris donc plus profondément les objets. Parle-moi en détails de la tournure de m[on] p[ère], de la manière dont il parle de moi, de mes lettres. Je crois que l'amitié de mon G. P. est redoublée, grâce à quelques C [*en blanc dans le Ms*]. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de lui, une de F. Périer, parlant de mon crédit, mais comme il ne s'explique pas clairement, et que nous sommes au 26 F^r^, mon crédit ne sera payé, pour la première fois, que le 1er Vendémiaire an XIV. Prie donc mon G. P. de prier Périer d'ajouter à la première missive une phrase de ce sens : « Nous vous confirmons notre dernière par laquelle nous vous prions de compter le premier de chaque mois 200 francs à M. H. B. en y ajoutant la prière de commencer à compter du 1er Fructidor passé ».]

Es-tu bien sûre qu'on n'ouvre pas mes lettres ? J'en reviens sans cesse là. Cette bassesse, par des gens qui raisonneraient juste, ne serait qu'une faiblesse ; mais avec des gens qui n'ont ni morale, ni logique arrêtée, on ne sait où s'arrêterait leur courroux. Pense mûrement à cela.

Parle-moi, en grands détails, de tes lectures. Tu dois être à la fin de Shak[espeare]. Il y a là plusieurs pièces ennuyeuses, entre autres *Titus Andronicus* (1), si horrible que je n'ai jamais pu l'achever, tant elle me faisait mal. Lis-tu l'*Idéologie* ? — Si tu ne le fais pas, lis-le bien vite. Ensuite, songe à te garnir la tête de faits qui puissent baser tes jugements sur les hommes. Relis Retz, dont je suis toujours plus enthou-

(1) C'est une des pièces contestées de Shakespeare ; — M. Furnivall, quf fait autorité en Angleterre, déclare que *Titus* n'est pas l'œuvre de Shakespeare.

siaste, les *Conjurations* de Saint Réal, plusieurs réflexions fines sur l'histoire, qu'on ne trouve que dans ses œuvres complètes, 5 vol. in-12 que Ducros te prêtera ; la nouvelle de Don Carlos, du même [auteur]. Le divin Saint Simon. La *Conjuration de Russie*. En général, tu ne saurais être trop avide de Mémoires particuliers. Leurs auteurs les écrivent ordinairement pour *sfogare*, débonder leur vanité ; ils disent donc, en général, la vérité. Sur quelques anecdotes peu intéressantes, il y a deux ou trois traits uniques.

Cherche toujours *De la nature humaine*, de Hobbes, et lis-la, quand tu en trouveras l'occasion. Dès que j'aurai un peu d'argent, je te ferai envoyer de Paris, l'*Esprit de Mirabeau*, qui te donnera des idées justes et sérieuses, dégagées de cette emphase féminine, qu'ont en général les femmes et que tu n'as point. Le ton de tes lettres est parfait, en ce qu'il est extrêmement naturel. Elles font le charme d'une personne qui t'aime beaucoup et à qui j'en lis quelques passages. N'oublie pas la cascade et écris m'en au moins une par semaine. Je vais m'occuper à caractériser douze originaux, que j'ai connus depuis mon arrivée à Marseille, il y a deux ou trois caractères saillants. Je n'ose pas te parler de moi jusqu'à ce que je sois tranquille sur la manière dont tu reçois mes lettres. Songe toujours au fameux quinque Tracy — Helvétius — Duclos — Vauvenargues — Hobbes. [Quels sont les papiers que j'ai laissés à Grenoble ? A la première occasion, envoie-moi le deuxième volume de Retz, et la *Conjuration de Russie* que tu peux demander à mon oncle. Armand Dupl. m'écrit qu'il viendra bientôt à M[arseille]. Nous pensons toujours à te marier « Loke qu'en penses-tu, Narcisse ? ».]

92. — E. (1)

A LA MÊME

Marseille, le 30 fructidor an XIII.
(17 Septembre 1805)

Je crains que tu ne t'ennuies, ma bonne petite, et je me plains de ce que tu ne me le dis pas. D'où vient que tu ne m'écris jamais ? Je mérite mieux.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

[Tu as beau dire, tu peux trouver, même à Gr[enoble], le temps de m'écrire, parce que je suppose qu'on n'a pas la malhonnêteté de venir lire ce que tu écris, et que tu peux fermer ta lettre ou la cacher.]

Enfin, tu ne peux pas me persuader que tu ne penses pas ; tristes ou gaies, ta journée est composée d'une suite d'idées, ou simples sensations, ou souvenirs, ou jugements, ou désirs ; tu ne peux vivre sans penser. Même lorsqu'on est au désespoir, l'on pense. Eh bien, je veux la communication de ces pensées. C'est là toi-même, et comme ton bonheur est le mien, il faut que je te connaisse parfaitement.

[Si je n'étais pas éperdument amoureux d'une autre femme, au regret que je sens de ce que tu ne m'écris pas, je me croirais amoureux de toi. Enfin, cette âme si belle, voyant la tristesse où me jetait ton silence, en a eu un moment de jalousie.]

Ecris-moi donc, je te le répète pour la millième fois, tout ce qui te viendra ; et c'est précisément parce que tu ne sauras que me dire dès la deuxième ligne, qu'au lieu d'événements d'un faible intérêt, tu me diras ce que tu penses, ce que tu sens, ce que je brûle d'apprendre en un mot.

Le grand problème de ta vie serait d'apprendre à vaincre la première répugnance que l'ennui donne pour tous ses remèdes. C'est là ce qui rend cette maladie presque incurable. Il faut avoir une volonté ferme pour en venir à bout, et rien ne donne une volonté ferme que l'habitude de succès obtenus après une longue dispute. Quand je suis ennuyé, je regarde le dos de mes livres ; il me semble qu'ils n'ont rien d'intéressant. Si j'ai le courage d'en ouvrir un et la persévérance d'en lire vingt pages, je me trouve intéressé.

Quand on est ennuyé, il faut éviter de réfléchir sur soi. C'est comme un homme qui a la jaunisse, il ne doit pas regarder la carte géographique des pays par où il doit passer ; il verrait tout en jaune. Le jaune est la couleur de la Suède ; il croirait donc que toute la terre est Suède, et supposant que sa tête fut mise à prix par le roi de Suède, il serait au désespoir ; ce désespoir serait l'effet de sa jaunisse. Voilà l'effet que j'éprouve toutes les fois que je vais à Grenoble ; aussi, à la dernière, ai-je presque entièrement évité de songer à mon sort futur.

Je suis heureux ici, ma bonne amie, je suis tendrement aimé d'une femme que j'adore avec fureur (1). Elle a une belle âme ; belle n'est

(1) Mélanie.

pas le mot, c'est sublime ! J'ai quelquefois le malheur d'en être jaloux. L'étude que j'ai faite des passions me rend soupçonneux, parce que je vois tous les possibles. Comme elle est moins riche que toi et que même elle n'a presque rien, je vais acheter une feuille de papier marqué pour faire mon testament et lui donner tout, et après elle et à ma fille (1). Je crois bien que je n'ai pas grand chose ; mais enfin, j'aurai fait tout ce que j'aurai pu. Si tout cela ne produisait rien, que je vinsse à mourir, qu'un jour tu fusses riche, je te recommande cette âme tendre, qui n'a pour seul défaut que de se laisser trop accabler par le malheur. Tu le connais ce défaut ; tu sais combien une âme sensible qui a pitié de vous, vous console ! Ainsi, quand même tu ne serais pas riche, donne pour larme à ma cendre, une tendre amitié pour M. G. (2) et pour ma fille. (3)

[Regarde comme l'homme est singulier. Je t'écris cette lettre au comptoir. J'y avais l'âme toute occupée, lorsqu'il rentre un courtier qui se sert du masque du sentiment pour demander une chose qu'on ne voulait lui payer que dans six jours. Nos gens, qui l'avaient traité avec les apparences de l'amitié pendant deux mois, lui marchandent sèchement sa *censevée* ; cela me sèche entièrement. Ecris-moi vite une bien longue lettre. Ecris-moi quatre ou cinq pages.

Que fais-tu de la déclamation ? Prise comme nous y pensons, elle tient à ce qu'il y a de plus profond dans l'*âme* et dans la *tête*. Elle rend sensibles des détails abstraits et difficiles à concevoir, et, par là, d'être gravés dans la mémoire; elle est donc le complément nécessaire de l'étude de l'homme. Ecris vite, vite, vite, tout de suite ; en recevant ma lettre mets la main à la plume.

As-tu lu Hobbes, *De la nature humaine*, 176 pages, Duclos, Tracy ? Livre-toi aux *Mémoires* particuliers : Retz, Saint-Simon, Larochefoucauld, Madame Lafayette, Duclos, M. de Benzenval, *M. de Portsmouth*, de Charles Collé. Ces trois derniers paraissent depuis deux mois. Lis la *Décade* et les *Archives* exactement.]

L'Europe vient de perdre un grand poète, *Schiller*.

(1) Beyle fait passer l'enfant de Mélanie pour sa fille.

(2) Mélanie Guilbert.

(3) Voir la réponse de Pauline, publiée par M. Paul Arbelet, *Revue Bleue*, 6 Juillet 1907.

93 — E. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, le 9 vendémiaire an XIII.
(*1er Octobre 1805*)

[Enfin, je reçois une de tes lettres, ma bonne amie. Puisqu'on ne peut pas ouvrir celles que je t'écris, je t'en écrirai bien plus souvent, mais à une condition, c'est que tu me répondras ; je me priverai d'un plaisir par spéculation, lettre pour lettre. Quand je n'en reçois pas de toi, je suis dans une inquiétude terrible. Je te sais tant de sujets d'ennuis que j'ai besoin que tu me dises que tu les supportes encore : il te manque pour les supporter avec beaucoup moins de peine de connaître davantage cette *Vallée de misère*, comme disent les prophètes. Le fait est que c'est une vallée où, pour peu qu'on ait l'âme sensible, on conçoit toujours mieux que ce qu'on a. Si l'on part de là pour s'estimer malheureux, on le sera toujours. Si, au contraire, embrassant l'excellente philosophie de Scapin, on se figure toujours tout au pire, on a souvent des sujets de joie. Je commence à prendre cette bonne habitude.]

Une fois dans le monde, [tu seras accablée de l'abandon général,] tu verras l'égoïsme isoler tous les êtres. Tu rencontreras avec la plus grande peine, non pas une âme héroïque, mais une âme sensible. Dans Paris, ville immense, à peine après dix ans de soin, pourras-tu rassembler une société de trente hommes spirituels et sensibles ; mais tu auras, du premier jour, toutes les réjouissances que donnent les arts.

L'homme le plus corrompu qui fait un ouvrage, y peint la vertu, la sensibilité la plus parfaite. Tout cela ne produit d'autre effet que la mélancolie des âmes sensibles, qui ont la bonté de se figurer le monde d'après ces images grossières. Voilà mon grand défaut, ma bonne amie, celui que je ne puis trop combattre. Je crois que c'est aussi le tien, car nos âmes se ressemblent beaucoup.

Deux choses peuvent en guérir, l'expérience et la lecture des *Mémoires*. Je ne saurais trop te recommander la lecture de ceux de Retz S'ils ne t'intéressent pas, renvoie d'une année. Tu y verras la tragédie dans la nature, décrite par un des caractères les plus spirituels et

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

les plus intéressants qui aient existé. Sa figure répondait à son génie. Je n'en ai jamais vu de si gaie, de si spirituelle.

[Saint-Aubin, excellent graveur de portraits, a gravé soixante hommes célèbres, dont Herhan vend les portraits vingt francs. Au premier argent, je t'en ferai envoyer une petite collection de ceux que je connais bons. Molière et Retz sont peut-être les meilleurs.]

Lis et relis sans cesse Saint-Simon, en sept vol. L'histoire de la *Régence*, la plus curieuse, parce qu'on y voit le caractère français, parfaitement développé dans Philippe-régent, est, par un heureux hasard, le morceau d'histoire le plus facile à étudier.

Duclos, plein de sagacité, a écrit des *Mémoires* sur ce temps. St-Simon, homme de génie, a écrit les siens. Marmontil, homme éclairé par l'étude, vient de publier l'histoire de la Régence, où il cite et critique tour à tour Saint-Simon. Enfin, Chamfort, homme à bons principes et à esprit satirique et très fin, publia un long morceau sur les Mémoires du brusque Duclos, lorsque ceux-ci parurent, en 1782, je crois. Voilà donc l'histoire la plus intéressante qui nous est présentée par quatre hommes : St-Simon, Duclos, Chamfort et Marmontel, dont le premier a du génie, les deux seconds un esprit très rare et le quatrième beaucoup d'instruction. Voltaire avait été élevé par les mœurs de la Régence ; tu trouveras dans mille endroits de ses écrits des traits caractéristiques sur le caractère français à cette époque. Un de ses grands résultats a été l'avilissement du Pédantisme. *Les hommes ont examiné, au lieu de croire pieusement, les livres de ceux qui avaient examiné.*

[Cet esprit a été fortifié par la Révolution; tout ce qui a quelque talent est philosophe, ce qui nous rend de bien loin le premier peuple du monde. Cette guerre, pour peu qu'elle dure, va augmenter ce bonheur et faire celui de l'Europe, en répandant nos lumières, actuellement à Naples, et dans l'Allemagne et la Hollande, et bientôt dans l'Espagne et le Portugal, pays si absurdes à force de superstitions et d'orgueil. Je ne sais si tu pourras lire mon griffonnage ; je t'écris à la hâte pour mériter une deuxième lettre de toi.

J'ai lu, hier, par hasard, les cahiers que j'écrivais à Paris, en Messidor, an XII, sur la tête et le cœur et la division des passions, que je faisais à cette époque. J'ai trouvé ce principe vrai, mais tout le reste *gisquet*, orgueilleux, vide, peu réfléchi, ressemblant à un article de Geoffroy, surtout par la présomption de l'ignorance. Cela m'a fait faire de sérieuses réflexions.]

[Je crois que je m'en vais réétudier à fond l'*Idéologie* et relire le plus froidement possible Helvétius, *de l'Esprit*, mais surtout de l'homme, Hobbes et Duclos. Je te recommande la même étude. Demande l'*Idéologie* à Bigillion, je l'ai laissée entre les mains de Faure, qui devait la donner à Michoud, qui devait la donner à Bigillion. Demande-la tout de suite à celui-ci.

J'ai oublié, dans le temps où je te parlais des sociétés en général, de t'offrir un exemple vivant du malheur des peuples non civilisés. Tu trouveras cet exemple dans l'Histoire de l'Irlande qui a été plongée, pendant deux cents ans, dans des horreurs comparables à celles de la Terreur en France. Tu trouveras cette histoire dans l'excellent ouvrage de M. Baert, intitulé : *Tableau de la Grande Bretagne*, 4 vol. Dis à mon G. P. que tu veux lire des voyages, ou même encore, fais-le toi conseiller, en y intéressant sa V[anité] ; il te procurera lui-même ce très bon livre.

Il t'introduira, peu à peu, à regarder les choses d'une manière plus sérieuse que les femmes, gâtées par les futilités de la société et des romans, ne le font ordinairement. Il te mènera à lire avec plaisir l'*Histoire secrète de la Cour de Berlin*, de Mirabeau.

A propos de Berlin, je t'invite à suivre les mouvements de la guerre sur la carte d'Allemagne et pour cela à lire les journaux ; tu verras l'histoire se passer sous tes yeux. Calque la carte d'Allemagne et marques-y les premières positions des troupes. Cela est bien loin du genre d'une femme, te diront les nigauds. C'est pour cela qu'il faut t'y fortifier.

M. Servan, général de division, père de l'avocat général, de Grenoble, vient de publier l'*Histoire des guerres des Français en Italie, depuis Bellovezo jusqu'à Bonap[arte] et le traité de Lunéville*. Les trois derniers (ou deux) renferment l'histoire de la guerre de la Révolution en Italie. Les circonstances donnent le plus grand prix à cet ouvrage, bon par lui-même. Tâche de le lire.

Tâche de lire, par Falcon, les *Mémoires* de Collé, ceux de M. de Bezenval. Ne manque pas de lire les *Archives littéraires* que mon G. P. doit recevoir. Tâche de lire les tragédies de Schiller, traduites de l'allemand par Lamortellières. *Fleet Wood*, nouveau roman de l'original W. Godwin. Je te recommande par dessus tout ce dernier ouvrage qui est peut-être un chef-d'œuvre. J'espère que tu pourras atteindre quelques-uns de ces ouvrages qui te feront passer moins désagréablement le temps. Je compte que tu as les *Mémoires* de Marmontel.]

[Si un ouvrage très sérieux, intitulé: *Du Commerce et du Gouvernement*, par Condillac, te tombe dans les mains, tu peux le lire ; si tu en viens à bout, tu auras une idée juste du commerce, je la cultiverai. Cela pourrait t'être de la plus extrême utilité.

Si tu avais un mari comme Mante, plus je vis, plus je pense qu'il serait bien à désirer que tu l'épousasses. Ce n'est pas un homme brillant, mais il est juste et bon et aime les grandes choses. Cela est bien rare. Nous ne serions jamais séparés et tu vivrais avec M [élanie] et moi. Cela ferait, je pense, ton bonheur autant qu'on peut le rencontrer. Mante, amoureux de l'amour comme tous les jeunes gens, enflammé par le spectacle de mon bonheur avec M [élanie], se croit amoureux d'une Mademoiselle B..., qui est une petite Parisienne pleine de vanité, à tête étroite et qui est incapable de sentir le mérite de M [ante]. Elle lui écrit parce qu'elle veut avoir un mari et que, n'ayant rien, un mari de 300.000 francs est une trouvaille unique. Elle aurait mille amants une fois mariée. Je crois que le plus grand malheur qui put lui arriver serait de l'épouser. S'il te voit jamais, il t'aimera, c'est évident ; mais il n'est pas un homme à se prendre par imagination et j'évite de lui parler de toi pour ne pas avoir l'air de chercher à te faire valoir.

Cette alliance ferait, ce me semble, notre bonheur à tous. En revanche, nous parlons sans cesse de toi, avec Mélanie. Elle me disait, il y a trois jours : « Je connais les femmes ; ces douces illusions de l'amitié, que je croyais trouver, ont été si indignement trahies, que les femmes peuvent bien encore m'amuser, mais je ne me sens de dispositions à aimer que ta sœur. » C'est un caractère sublime qui ferait ton bonheur si tu la connaissais. Elle est comme toi et comme tout ce qui est trop parfait pour cette terre, gâtée par la mélancolie. Elle en a pris l'habitude ; j'ai toutes les peines du monde à vaincre cette triste disposition. Elle ne voit que malheur dans la vie. Je tâche de lui montrer l'idéologie. Si je pouvais donner régulièrement des leçons de grammaire ou d'autres choses à cette âme ardente, elle oublierait de souffrir en apprenant, mais mon diable d'état me *jugule*. Je n'ai pu lui donner encore que 4 ou 5 leçons de grammaire d'après Tracy (2e vol.). C'est une très belle femme, une figure grecque, sévère, des yeux bleus immenses, un corps plein de grâces, elle est un peu maigre.

Nous parlons sans cesse de toi ; si nous étions ensemble, vous seriez heureuses.

Je te parlais de ton amitié pour notre fille et non point de ton

testament. Ce sont les soins que je veux pour elle, si nous mourions avant elle. Mélanie te dira toujours où elle est. Elle se nomme aussi Mélanie ; elle est, à cette heure, en pension à Neuilly, près Paris ; la femme chez qui elle est te donnerait des renseignements.

Prie mon papa de m'envoyer mon extrait de baptême du 23 janvier 1783 ; j'en ai besoin ici à cause de la guerre. Donne-moi mille détails sur les affaires de mon papa. Pour que tu n'aies pas l'ennui de les trouver et d'y réfléchir, voici les articles auxquels tu peux répondre : Combien avait-il de charges de vin en brumaire XIII ? Combien en a-t-il vendu jusqu'à ce moment ? Combien lui en reste-t-il ? Combien se vend-il sûrement ? Combien en a-t-il cette année ? S'il en avait 250, avec 500, cela donnerait 750, à 24 francs seulement = 18.000 fr., joli revenu pour deux ans. Dans ce cas, toutes les économies forcées pendant deux ans pourraient être réparées (en délicatesse exacte) par un petit présent, mais loin de là. Seulement j'espère qu'il pourrait payer un peu mes dettes. Le conseil est bien comique ; il me semble voir le Conseil des rats interrompu par l'arrivée subite du chat. Tu as supérieurement fait de demander mille écus ; ce n'est pas que tu les obtiennes ; mais cela accoutume à l'idée de me donner, ou plutôt prêter un jour 24.000 francs. Je comptais sur trente, absolument indispensables pour commencer quelque chose, et il faudrait plutôt plus que moins. Là-dessus, mon G. P., après trois pages de vanteries sur l'excellent cœur de qui tu sais, me dit qu'il ne veut me donner que vingt mille ou plutôt vingt-quatre.

Il va me faire languir tant qu'il pourra ; c'est me rogner du plus beau de ma vie, par la raison que Mante me ferait mettre mes fonds, comme les siens, dans notre Maison. Tu peux dire tout cela, mais d'une manière non officielle, comme voulant bien leur confier une chose que je te confie, sans que j'en sache rien. Avec les testicateurs (*sic*) il faut en revenir à la politique des petites âmes. Parle sans cesse de tes mille écus ; dis-lui que c'est pour me faire communiquer les affaires et par là me faire instruire ; que s'il veut, je lui en compterai les intérêts de clerc à Maître, par exemple, il les paiera 6 % et au plus 7, et moi je m'obligerai, s'il ne veut pas courir les chances du commerce, à lui en donner 8 ; il y gagnerait donc.

Quant au risque prétendu de banqueroute, il n'y a absolument rien à craindre d'une maison dont je suivrais toutes les opérations et, de plus, fondée sur Augustin Périer qui en est commanditaire et qui l'appuie sans cesse. De manière que, même pour l'intérêt d'argent

proprement dit, sans amitié pour moi, il devrait me prêter ces mille écus. Jusque là, j'ai beau m'évertuer, je ne suis qu'un commis à qui on a peine à confier les affaires et qui, par conséquent, ne s'instruit pas. Je le demande : Pour quel autre état mon père ne m'aurait-il pas payé un apprentissage ? Et quand il s'agit de me confier mille écus, assurés sur une maison excellente et sur lesquels il gagne 1 % et même plus, il ne le fait pas. Ce n'est point d'obligation, mais c'est d'une convenance évidente. Cela est si vrai que la bonne politique serait d'emprunter 50.000 francs à 6 % et de me les donner à 8. Il gagnerait à cela 1.000 francs, car, 4.000 — 3.000 = 1.000.

Tu vois la théorie de toute cette opération ? Presse-la tant que tu pourras ; elle me serait très avantagease, ne perds pas cela de vue.

Que devient Gaëtan ? Il est tout naturel que les 2 p. de Henri VI t'aient moins intéressée ; il y a du comique, et le comique se sent à mesure de l'expérience ; je le sens bien mieux que l'année dernière. Du reste, il faut profiter de l'occasion pour trouver les défauts de Shak[espeare]. Il a celui de faire parler ses personnages par images . cette manière est brillante et frappe le peuple, parce que le peuple comprend parfaitement les images. Actuellement, la variété dont on a perfectionné les jouissances, fait qu'on ne doit parler que faiblement des affaires, n'y mettre aucune éloquence et en mettre au contraire beaucoup pour intéresser et faire rire les gens avec qui l'on a à faire.

Lis cela (en action) dans les *Mémoires* de M. de Choiseul, 2 vol.

Voilà les grandes affaires dans la nature. Cherche d'autres défauts à Shak. Si tu as de l'argent, fais-toi venir de Paris : *Esprit de Mirabeau, édition de l'an XIII*, 2 *vol. in*-8°, 12 francs ; Hobbes, chez le libraire qui a imprimé *Delphine*, à Paris, Marandon, je crois, 2 vol. in-8, 4 francs. Je n'ai point d'argent disponible dans cet instant, à Paris ni ici, et je pense qu'un bon ouvrage connu deux mois plus tôt peut influencer beaucoup sur le bonheur. Adieu, je ne puis plus écrire. Réponds à ma lettre, article par article. Envoie-moi par la première occasion mon Helvétius, 5 vol. (Fais-le relier simplement par Ravatin en coupant les marges) et mon Alfiéri ; je veux relire tout cela. Le commerce qui me force à voir, comme ils sont, les hommes pendant huit heures de la journée, me rend un grand service. Je t'enverrai bientôt deux ou trois caractères marqués. (*coupé dans le manuscrit*) a failli se tuer d'amour pour (*coupé*) secret. Ecris-moi vite dix pages. Donne-moi les plus grands détails sur l'état intérieur de la maison.

Mon G.-P. ne t'a-t-il point parlé d'une grande lettre écrite il y a huit jours ? Je dois être bien avec lui. Mille choses à la bonne tatan Gagnon. Décris-nous la partie du bon M. Ducros pour Méla[nie]. Etends-toi un peu sur le cas de Madame D. Plus les détails seront petits, mieux ils vaudront. Réponse dans les vingt-quatre heures.]

94. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 15 *vendémiaire*, *an XIV*.
(*7 octobre 1805*)

Prends l'habitude de m'écrire plus souvent. Je vois bien ce qui est pénible, c'est de te rappeler les divers objets sur lesquels tu as à me parler. J'ai moi-même ce défaut et je l'avais bien davantage il y a un an. L'habitude d'écrire lorsque j'y suis le moins disposé est parvenu à le diminuer beaucoup. j'espère l'arracher entièrement. Dans la société, une des choses les plus importantes est d'être toujours prêt à agir. Cela vient de ce qu'en France (et dans les autres pays, à proportion de leur civilisation), les actions n'ont de grâce qu'autant qu'on y voit bien que, tout en les faisant, on a eu égard au public. Si un homme sortait de sa maison et en punissait justement un autre qui passe dans la rue, il exciterait la curiosité sans bienveillance. Si un autre sort aussi de sa maison et attaque injustement ce même passant, pourvu qu'il ait l'intention de rendre son action comique et de lui donner une quantité de grâce suffisante pour rendre sans effet le moment de terreur qu'il pouvait donner aux spectateurs, cet homme injuste sera approuvé de tout le monde. Si tu veux pleinement te convaincre de cette vérité, tu n'as qu'à lire les lettres de Voltaire et celles de Rousseau. Ce sont les deux hommes dont je viens de te parler. On ne les connaitra parfaitement que lorsque toutes les lettres qu'ils ont écrites seront publiées, et que les mémoires des contemporains le seront aussi. Ceux de Collé, qui paraissent depuis deux mois, ont déjà éclairé bien des choses à ce qu'on me dit. Tu sens combien il est utile de regarder le même fait raconté par cinq ou six témoins qui ne se connaissent pas réciproquement pour tels. C'est un des

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

moyens les plus sûrs de parvenir à la vérité. Cr[ozet] me dit que ces Mémoires sont sans profondeur, mais qu'ils intéressent par les noms célèbres qu'on voit sur le papier. Ils ont fourni au *Journal de Paris*, qui est un des moins bêtes, cependant, une réflexion niaise qui montre combien ce que le célèbre Hobbes écrivait en 1649 est encore peu connu. Le journaliste s'étonne de découvrir une âme mécontente de presque tout à un homme si gai. Collé a été un des hommes les plus gais et les plus spirituels de France. Ce qui donnait sujet à ses plaisanteries les plus gaies, était le bon sens qui lui faisait voir les absurdités ; quand il les avait vues, il les faisait voir aux autres d'une manière imprévue, et les autres riaient. Mais tous les soirs, en écrivant son journal, il n'a point mis de sauce à ses observations et les niais en ont conclu qu'il n'avait pas été gai et qu'il était au contraire très morose. C'est l'homme qui, voyant un laboureur raccommoder sa charrue, en conclurait qu'il ne laboure jamais. Voilà comment je désire que tu tires parti de ce qui se passe sous tes yeux pour confirmer ou détruire tes principes. La disposition la plus naturelle avec cette pauvre canaille humaine qui ne se sauve de l'odieux que par le ridicule, est en même temps la plus avantageuse. C'est celle du bon Collé qui s'amusa comme un fou tout le temps qu'il vécut. C'était un homme assez grand; un grand nez, une petite perruque ; l'air étonné et bon. Dès qu'il montre un peu de profondeur ou un peu de raison, vos badands lui tombent dessus avec acharnement.

Je termine à la hâte cette lettre écrite en trois fois. Mon père songerait-il par hasard à m'envoyer 104 francs pour le tailleur ? Si le vin se vend 35 francs, ce serait bien le cas de payer mes 800 francs de Paris. Sonde mon G. P. pour savoir où ça en est, autrement j'emprunterai. Sois prudente. Tu peux faire pressentir cela à mon G. P. C'est la faute de mon père si j'ai emprunté ; je ne l'aurais jamais fait s'il m'eut envoyé 300 francs en Vendémiaire. Mais ne fais que faire pressentir. Sois très prudente et très circonspecte. Je me suis épuisé ici pour payer quelques petites choses. J'aurais bien besoin des 104 francs de Dovenie. Travaille ferme, mais comme à mon insu. Ecris-moi vite et longuement. Les mélasses, 28, 29, 30 francs le quintal. On les expédie des Barrils ; le quintal coûte 8 francs d'ici Grenoble. Les *Versoin*, dernière qualité de sucre, 75,80 les %. Dis mille choses à mon tatan Gagnon. Ecris-moi donc plus souvent. Moi je t'écris tous les deux jours. Tâche de lire les *Archives Littéraires*. Mais écris-moi surtout au nom de notre amitié. Pourquoi m'abandonnes-tu ?

Songe quel regret tu aurais, si je venais à mourir, de ne t'être entretenue avec moi que 15 fois par an. Prends l'habitude de m'écrire tous les sept jours. Décris-moi au long la disposition de mon père. J'ai bien besoin de ces 104 francs que M. m'a avancés.

Mlle Paulina Beyle, chez M. Beyle, son père, rue de Bonne, à Grenoble.

95. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 17 *vendémiaire an XIV*.

(*9 Octobre 1805*)

Je viens encore d'écrire une lettre de quatre pages à F. Faure pour tâcher de le sauver, mais je crains bien de ne pas y réussir, la vanité grenobloise a fait de terribles progrès dans son âme. Il aime mieux écrire une lettre spirituelle à ce qu'il croit que d'y mettre du bon sens ; le diable de l'affaire est qu'elle n'est pas mieux spirituelle ou qu'elle l'est tout au plus pour des Grenoblois; le style en est bourgeois, c'est le style de M. Romagnier ; il y a une trentaine de plaisanteries, toujours les mêmes; le reste est vide de sens. Voilà de ces choses que je n'ose pas lui dire, parce que, à l'instant, je serais un pédant dont les avis ennuyent. J'ai bien emmêlé ma morale; je lui conte des histoires; en un mot, je me mets en quatre. Réussirai-je ? Une chose me ranime : il est parti avec M. R. qui a tous ses défauts, mais à un point un peu plus bas ; ce M. R. est son supérieur

(*Le bas de la page, 4 lignes environ, déchiré*)

... Elle a une douleur entre les épaules qu'elle prend (*coupé*) à la poitrine et qui m'inquiète beaucoup. Quelle femme! Elle fit exactement ce que tu voudrais faire, elle quitta ses parents comme (*coupé*) sans amour majeur. A l'instant, la société a cessé de la protéger ; elle s'est trouvée en butte aux âmes les plus basses; elles l'ont assassinée à loisir. Elle avait pour mère une vieille coquette, pour père un égoïste débauché et pour sœur une Mathilde dans toute la force du terme. Juge quel sort pour une âme tendre qui pleurait une journée entière d'un propos dit, échappé et tout naturel aux personnages qui l'envi-

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

ronnaient. Enfin, après avoir lutté cinq à six ans contre son mauvais sort, elle prit le parti du T., mais les forces lui. . . . . .

. . . . . .

elle a deux ou trois fois plus de génie qu'il ne lui en faut ; elle a étudié seule, elle est parvenue à un résultat vraiment étonnant. Elle a naturellement les (*déchiré*).

(*Les pages* 3 *et* 4 *de la lettre manquent*)

.... folie qui fait mon malheur. Actuellement fais tout au monde pour l'amener à payer les 104 francs de Douenne et les 700 de Paris, ou les 800 de Paris. Je comptais en payer quelque chose avec mes économies de Grenoble. Tu sais combien j'ai été en état de faire des économies. J'ai emprunté pour payer seulement l'intérêt de mes dettes. Il ne me reste pas 100 francs. Voilà l'état de mes finances. J'ai bien besoin qu'il m'envoie les 104 francs de D. Parle-lui en lui exposant toutes ces raisons. Je lui ai envoyé le compte de Douenne ; le diabolique est que si Douenne n'est pas payé, il écrira à M. Pascal de Voiron. Dis-lui cela. Confie discrètement mes affaires à mon G. P. de manière à l'engager, actuellement que le vin se vend bien, à les faire payer par mon papa. Dis-moi exactement où j'en suis avec eux... Travaille cela, parle, agis; là où la raison n'emporte pas par sa force évidente, il faut demander, parce que c'est un titre à obtenir demain que d'avoir demandé aujourd'hui. Ainsi, agis. Dis-moi le nombre de mouchoirs et de cravates que tu m'as envoyés. Aie sans cesse devant les yeux, en traitant cette affaire, que : « Très souvent une raison forte et convaincante aux yeux des gens profonds paraît obscure, inintelligible à des esprits légers et superficiels, qu'entraînent à leur tour des raisonnements méprisables pour des esprits supérieurs. » Rappelle-toi cette règle toutes les fois que tu ne voudras pas bien parler, mais persuader; et, dans le fait (le but étant vertueux), il n'y a de bon que ce qui réussit. Le vrai talent est de réussir, mais comme le hasard entre dans toutes les affaires, le succès est bien loin de prouver le génie. Il le prouve aux yeux des faibles, de ces admirateurs-nés du baroque, de l'extraordinaire, et non du Grand, inintelligible pour eux. Faute de pratiquer cette règle, j'ai souvent manqué mon but en m'impatientant à la bonne raison donnée.

Dernièrement, voyant jouer *Alzire* et trouvant bon le mauvais et mauvais le bon, je me sentis affligé, sur quoi je pensai qu'on devait s'inquiéter des différences de jugement, et non des différences de châtiment ; toutes les têtes justes se ressemblent, les cœurs ne se

ressemblent jamais ; j'agis comme croyant le contraire de cela. Tu comprends : Tracy, Hobbes, Helvétius, Condillac se ressemblent extrêmement par leur tête (1). J.-J. Rousseau (comme homme émouvant, poète), Racine, Héloïse et Abailard, Prévost, Shakspeare ne se ressemblent presque pas. Racine aurait sifflé de tout son cœur *Hamlet* et Shakspeare *Phèdre*. Adieu, je languis faute de quelques livres. Fais un paquet des cinq *Helvétius*, reliés ou non; des huit *Alfiéri*, du volume intitulé *Beauties of Shakspeare*, des deux volumes de ce grand homme où sont *Othello* et *Macbeth*, des trois de l'*Orlando furioso*, in-18. Joins-y, si tu veux, les *Caractères* de La Bruyère. Je m'ennuie faute de ces ouvrages ; le tout, couvert de toile, de paille et de toile cirée, s'il ne pèse que 9 kil. 1/2, ne coûtera que 3 francs (3 fr.) et j'aurai trois mois de plaisir. Je reviens bien de ma présomption passée; je revérifie beaucoup de mes idées; j'aperçois beaucoup d'autres que je croyais neuves dans les auteurs. Blaise (*Leçons de Rhétorique*), Dominici, *Révol. de la Littérature*, sont traduits, m'écrit-on; si tu peux te les procurer, envoie-les moi. Rappelle-toi que tôt ou tard tu viendras à être poète; une âme sensible a besoin de l'être à ton âge. Cultive cela, ma bonne, et l'argent venu, nous serons heureux un jour. Que nous le serions si Mél. Mante, toi, moi et ma fille nous pouvions vivre dans la même maison, à Paris, sur le boulevard, avec 30.000 francs de rente entre nous. Dans dix ans cela sera. Mais souviens-toi de la règle de la sommation du bonheur: « Il ne faut demander à chaque chose que la quantité de bonté qu'elle peut nous donner.» Les vers t'en donneront un, sans trouble, si tu éloignes la vanité de les montrer sous ton nom. Où en es-tu ? Réponds-moi dix pages quand même. J'ai oublié les compl., les amitiés pour mon G. P. et pour Carol. Mesdames Eulalie, Chalvet, Dupré ; ne manque pas de leur parler deux minutes au moins de cela quand tu as reçu une de mes lettres. Mon G. P.; à l'avenir, s'appellera *A.*, mon papa *A. R.* Caroline *N.* Songe que si tu ne me renvoies pas autant de papier barbouillé que je t'en envoie, nous nous brouillons. Je ne suis pas allé à la promenade pour t'écrire. Envoie-moi une grande mèche de tes cheveux.

(1) Je crois t'avoir fait remarquer que la tête de Rousseau est commune, tandis que son cœur est inimitable. H. B.

96. — I. [1]

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 1er *Brumaire an XIV.*

(*23 Octobre 1805*).

A chaque courrier, je viens vite et point de lettre. J'en suis bien fâché; cela jette du sombre dans ce doux attendrissement que donne l'automne. Je ne conçois pas ce qui peut t'empêcher de m'écrire, surtout après les vingt pages de questions que t'ai envoyées. Je ne sais si tu sens cet attendrissement mélancolique (j'étais digne d'un meilleur état) que donne le spectacle des arbres à moitié dépouillés. Ce spectacle si frappant à Paris, dans les majestueuses Tuileries, n'existe pas ici par la raison qu'il n'y a pas d'arbres. A Paris, il me jetait dans l'amour de la littérature anglaise. Mes idées sur cette nation originale et passionnée viennent enfin d'être fixées, jusqu'à ce que je puisse l'observer moi-même, par l'ouvrage de M. Baert, intitulé : *Tableau de la Grande Bretagne.* Voulant instruire, et non pas émouvoir, ce sage écrivain présente sans cesse les preuves incorruptibles, les chiffres; aussi, dans ces 4 vol. in-8 y en a-t-il 3 de chiffres. L'écriture est semée au milieu de ces tableaux; si tu peux te faire prêter ce livre, tu y prendras une vingtaine d'excellentes idées, ce qui est un nombre immense, vu le vide général. Pour moi, je cherche à me rendre raisonnable; je découvre sans cesse que l'amour-propre (vanité) m'égarait. Par exemple, ayant une âme très sympathique, je lisais la description bien faite du caractère d'un guerrier, je me croyais appelé à la guerre, parce que, voyant le succès des diverses passions qui meuvent un militaire, je me les sentais pendant quelque temps. Lisais-je Retz? j'étais conspirateur; St-Simon? courtisan ambitieux. Tout cela est mauvais. On ne peut se connaître qu'après s'être éprouvé, et sur les objets sur lesquels on s'est éprouvé. Cette connaissance est cependant la base des plans de bonheur, etc.

Le courrier arrive et part; encore rien de toi. C'est bien triste. J'écrirai au papa incessamment. Je crois que les sucres vont baisser, il y en a eu 40e du 6 américain. Fais dire cela à Fagus. Ecris, écris,

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

écris. Et la déclamation, qu'en fais-tu ? Ne te livre pas à la paresse, grand écueil des femmes, faisant leur malheur.

97. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 18 *brumaire an XIV.*
(*9 Novembre 1805*)

Enfin, voilà une lettre de toi. Il est temps, voilà au moins deux mois que tu ne m'écris point. C'est bien mal à toi, étant à la campagne, où l'on peut facilitement trouver deux heures de liberté. Que dis-tu ? « Je reçois ta petite lettre ». Je ne me souviens pas de t'en avoir écrit, de telle, mais bien quatre ou cinq, de *huit ou dix pages* chacune. Je ne voudrais pas qu'elles se fussent perdues, parce que je t'y parlais à cœur ouvert de bien des choses. Donne-m'en des nouvelles et à l'avenir accuse-moi toujours réception de mes lettres, en les désignant par leurs dates; fais toujours attention au cachet qui est en pain avec dessus M. C. M. Il est bien heureux que R. puisse trouver 110 mille francs du Cheylas. Comme il nous a dit souvent qu'il lui restait pour 6.000 francs, voilà 104 mille francs qu'il gagne et qui doivent couvrir bien de ces prétendues accumulations d'intérêts ou toute autre chose, car il ne nous a jamais expliqué la cause du susdit embarras. Il se machine pour moi et Locke une affaire d'or. Tu as ouï parler sans doute de M. Flory, l'associé de MM. Scipion et Casimir Périer à Paris ? C'est un homme de 55 ans, excellent banquier, puisqu'il vient d'être nommé par ses confrères régent de la Banque de France, c'est-à-dire administrateur d'une partie de leur fortune. Ennuyé de la fierté [des Périer, (*coupé*) il rompit la société qu'il avait avec eux. Il a 800.000 francs. [Faure,] (*coupé*) en bavardant avec moi de commerce, comme je lui contais ma triste position, a conçu l'idée de m'associer avec [Flory (*coupé*). Il n'est pas aussi extraordinaire qu'il le paraît d'abord qu'un négociant riche, d'un certain âge, s'associe avec des jeunes gens qui travaillent ferme, qui font le courrier, qu'il dirige et qui se contentent d'un petit bénéfice. Si cela réussissait, en sortant de là, au bout de trois, quatre ou cinq ans (*coupé*) et moi nous connaîtrions assez

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

de négociants pour lever boutique en notre nom. Périer a le projet d'engager mon père à me donner 30.000 francs et prêter ou faire prêter 20.000 francs, ce qui fera en tout 50.000 francs. Les parents de M. lui donneront et prêteront cette somme. Cela fait, Périer va pour ses affaires à Paris dans le commencement de frimaire; il offrira à Flory Mante et moi avec cent mille francs. Ce projet est superbe pour nous; il nous donne un état charmant; il nous le donne à Paris, il nous le donne ensemble. Maintenant, réussira-t-il ? Ça dépend, non pas de la bonne volonté de P., que je crois très bien disposé, mais de son activité, de sa tête; je m'en méfie un peu; en deuxième lieu, du cher père; je pense que comme c'est une occasion extrêmement importante, s'il m'aime..., il fera l'effort de m'emprunter ou de me faire prêter 20.000 francs, dont au reste je lui ferai l'intérêt au 5 ou 6 %. Tu conçois l'avantage énorme de ce projet. Je suis convaincu que Faure avec nous et 900.000 francs peut lui faire produire 18 à 20 %, tous frais faits, ce qui nous donnerait 7.500 francs à M. et à moi chacun. Outre cela, peut-être aurions-nous un petit prélèvement de 1.500 ou 2.000 francs pour nos peines, ce qui nous ferait 9.000 francs. L'intérêt de 20.000 francs à 7 %, afin que mon père eut 1 % de bénéfice = 1.400 reste, 7.600 fr. pour moi. Tu vois que cela en (*cachet de cire*) et Paris est sublime pour moi. Quand je n'aurais, au lieu de 7.600, que 5.000 fr., je serais encore heureux. Il me faut 5.000 à cause de plusieurs dépenses forcées pour le décorum du métier. Voilà ce que je dirai au public, *et sans montrer ma lettre* (prends-y garde) tu peux en parler à nos papas, aux 50.000 francs près. Périer leur montrera la nécessité. Pour moi, tu sens que cela me donne de quoi procurer une brillante éducation à ma fille et à vivre heureux avec Mélanie. A demain, écris-moi donc quatre ou cinq pages ce soir même. Conviens que tous ces vaniteux t'ont distraite; nomme-les moi donc et peins-les un peu pour nous amuser. Adieu, à demain, j'ai mille choses à te dire. Certes, il me faut des habits, je t'en parlerai ; ta petite politique est charmante. Je me suis procuré la *Logique* de Tracy, ouvrage sublime ; la cause de nos erreurs est dans l'imperfection de nos souvenirs. Fergus a Helvétius ; fais-le lui demander et envoie-moi mes livres, dont j'ai le plus vif besoin, si je vais à Paris et que tu le veuilles, dans la jolie position où je serai, je suis sûr de t'y marier. Songe à apprendre à plaire à la vanité des sots. C'est là *Tout*.

Prends bien garde que mon oncle ne sache rien du projet F[lory]: il le ferait manquer. Aussi, n'en parle à mon G. P. qu'après son départ. Fais une jolie petite note bien flatteuse pour le savant M. Gattel, dans

laquelle tu diras que je lui demande le titre de ses meilleures traductions d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Sénèque, d'Aristophane et de Plaute; qu'il a déjà eu la bonté de me rendre un pareil service, il y a deux ans, pour Pindare. N'oublie pas cette négocaition pour laquelle j'implore tes idées ainsi que pour les 148 francs.

99. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 24 *brumaire an XIV.*
(*15 Novembre 1805*)

Je suis dans une inquiétude horrible depuis hier : je ne trouve plus mon portefeuille où j'avais tous mes papiers de conscription et les lettres de M[élanie]. J'ai tout bouleversé sans trouver. L'inquiétude du oui ou du non est pire que la certitude du oui. Une fois qu'il sera sûr qu'il en est ainsi, il n'y aura plus qu'à s'en consoler. Demande à mon papa s'il ne pourrait m'envoyer un nouveau certificat de M. Renauldon constatant que, *né en* 1783, *j'étais de la conscription de l'an XII, mais que je n'ai pas été porté au Rôle, sur le vu de ma démission de place de sous-lieutenant au* 6e *dragons.* (C'était le contenu du certificat que j'ai perdu; il faut aussi un extrait de naissance de 1783). A cela près, ma chère petite, je suis très heureux, je le serais bien davantage si tu m'écrivais au moins toutes les semaines; mais il y a apparence que ton amitié pour moi diminue. Tâche cependant de m'écrire plus souvent. Tu as tous ces nouveaux vaniteux qui te donnent un champ vaste et aussi utile à parcourir pour toi que pour moi. J'éprouve, depuis le 14 Brumaire, une bien heureuse révolution dans mes idées. J'ai à Paris un ami froid qui, quoique idéologue et ami de Tracy, ne m'envoyait point la *Logique* de cet homme extraordinaire. Je me la suis procurée; je n'en suis encore qu'à la moitié, et j'éprouve un changement étonnant dans toutes mes idées. Au bout de toutes mes connaissances, je voyais un voile qui me désespérait. Ce voile était : peu d'exactitude dans les *souvenirs des premiers faits.* Ce peu d'exactitude m'empêchait d'y voir de nouvelles circonstances, car faire des jugements, raisonner sur une idée (qui est le souvenir d'une sensation), c'est, comme tu sais, *y voir de nouvelles circonstances.* Quoique très occupé de ces

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

sublimes découvertes, j'ai déjà cherché à vérifier quelques souvenirs, et il m'est venu, surtout sur les caractères ridicules, une foule d'idées neuves. Le commerce m'est très utile, en me forçant à souffrir huit heures par jour des bêtises des hommes ; après avoir gémi les deux premières, je les observe les six autres. Je pars pour une partie de campagne chez Mante, à la Renarde, campagne près Marseille. J'y vais avec *le Vaniteux*, plus parfait dans son caractère que Shak[espeare] ni Molière n'auraient pu le peindre. Une femme pleine d'usage et qui, pratiquant toutes les règles que les conséquences de la vanité nous ont fait tirer mille fois, est aimée de tout le monde, quoiqu'elle ait beaucoup d'ennemis qui la décrient, parce qu'on ne sort jamais d'avec elle qu'on ne se sente du bien à sa vanité. Je lui donne depuis hier, ou pour mieux dire depuis demain lundi, des leçons d'anglais ; cela me forcera à y penser ; mais il me faut mes livres. F. Duplantin, place Grenette, à côté de la Roche, à Helvétius. Je compte que tu as depuis longtemps, l'*Idéologie* ; réponds-moi à cela. J'ai bien besoin d'un peu d'argent. Tu peux dire que le commerce me force souvent à des dépenses, pour des parties où je m'ennuie à périr ; mais il faut ne pas paraître fier. Pour comble de misère, j'ai envoyé de l'argent à (*coupé*) *non le cousin*, pour payer mes dettes ; il était pauvre et malade; il l'a mangé et a bien fait. Avec tout cela je suis heureux. Je le serais bien si j'étais associé avec M[ante] et que tu fusses mariée avec (*coupé*). Nous demeurerions dans la même maison. *Ecris-moi comment on a goûté la proposition de F.* (coupé), cela m'est on ne peut plus important. Ecris. Fais penser aux 148 francs : il me reste 12 francs sur mon futur mois de frimaire ; j'ai 84 francs à payer et du bois à acheter ; mais ne t'inquiète pas ; je suis plus heureux. Je ne puis laisser un vide sans te parler de l'*Idéologie* qui, *t'apprenant à ne point faire des vœux contradictoires*, te met sur la route du bonheur. Lis et relis ce livre sublime, il est bien plus profond qu'Helvétius. Si tu l'as lu, je pourrai t'envoyer ma (*coupé*) mais écris-moi. Ton procédé est indigne. Je t'aime aussi bien qu'une maîtresse, et tu m'abandonnes.

100. — I. [1]

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 28 *brumaire an XIV.*
(*19 Novembre 1805*)

Ma chère, quoique négligente Pauline, le plus grand service que je puisse te rendre, actuellement que je ne vis pas auprès de toi et que, ne pouvant pas agir librement, tu n'as pas encore ouvert ton compte avec la société, c'est de te montrer comment tu trouves la vérité sur tous les sujets. Tu appliqueras cet art précieux à te donner aux yeux des hommes l'apparence la plus favorable, et à estimer à leur juste valeur leurs louanges et leurs blâmes. Tu arriveras, je pense, à ce résultat ; dans ce siècle-ci, où les distinctions sont tombées, l'argent fait tout. Toute femme unie à un mari qui a 15.000 francs de rente est une femme agréable ; si son mari en a 20, elle est *charmante* ; elle devient vraiment intéressante, si 25.000 francs de rente lui donnent les moyens de donner des thés et des dîners fréquents. Tu apprendras à ne pas former de vœux contradictoires, c'est-à-dire, par exemple, à ne pas attendre d'un ami la sûreté d'une âme froide avec les élans passionnnés d'une âme enthousiaste. Tu viendras un jour à prendre tout doucement les hommes comme ils sont. Tu verras que, pour passer pour bon sous ce rapport, il faut être réellement un peu méchant. Cela posé, je te parlerai pendant quelques jours de la *Logique* de Tracy, que je lis avec autant de plaisir et autant de facilité que jadis *Roland le furieux*. Tracy observe comment on raisonne, espérant qu'à force de regarder il verra d'où vient l'Erreur et la Vérité. Ce qu'il voit, il le répète de sept à huit manières différentes pour le faire apercevoir au lecteur. Rien n'est plus simple ; si l'on se *roidit*, le croyant difficile, on sera obligé de perdre quinze ou vingt jours à revenir au réel. Tu te souviens des trois rues des Echelles ; si tu dis : au point de réunion de ces trois rues, il y a une superbe statue colossale en marbre blanc, représentant Charlemagne, tu vois cette circonstance, *ce détail pour mieux dire*, dans l'idée que tu as des Echelles ; par cela seul que tu vois ce détail, il y est. Tu dis la vérité en tenant le discours que je

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

t'ai prêté. Tout va bien jusqu'ici, tu ne te trompes pas, mais *ton souvenir n'est pas exact.* Toutes nos erreurs nous viennent donc de l'inexactitude de nos souvenirs. Nous voyons dans le portrait des choses visibles, par exemple, qui est resté dans notre tête (un centre cérébral) un détail qui n'y est pas — première découverte de Tracy. Cherche des exemples et suis-les; suis ta marche quand tu t'es trompée; tu verras que l'erreur vient de l'infidélité d'un ou de plusieurs souvenirs. Un jugement consiste toujours à voir une nouvelle chose dans un objet que l'on regardait. Tu aperçois de loin, dans le Cours, un point noir. *Hé ! C'est un homme.* Premier jugement : Je vois dans ce point noir qu'il est homme, je vois cette circonstance. — Cet homme approche. Hé ! C'est M. Fantin. Deuxième jugement, deuxième détail aperçu.— Ha! M. Fantin est vêtu de rouge. Troisième jugement, troisième circonstance aperçue. Tu vois que l'idée que tu avais de M. Fantin renferme l'idée d'être habillé de rouge. Cela, être habillé de rouge, renfermant des notions formées à la suite de plusieurs jugements, est trop compliqué : supposons que pour troisième circonstance, tu remarques que M. F. *a le nez rouge* : voilà une circonstance, un détail remarqué dans le grave maire de Claix. Je te prie d'observer que l'idée *de rougeur* n'a point de modèle dans la nature, est idée extraite, abstraite de tous les corps rouges. Tu vois donc qu'un *jugement consiste toujours à voir qu'une idée en renferme une autre*, deuxième grand principe de Tracy. Pour celui-là comme pour les autres, cherche des exemples, suis-les par écrit si tu ne le peux autrement. Ne brûle par mes lettres, cache-les et relis-les.

Raisonner n'est point une opération différente de celle de remarquer de nouveaux détails dans les choses.

Un raisonnement est une suite de jugements; ces raisonnements s'enchaînent de manière que l'attribut du premier devient le sujet du deuxième. Et ainsi de suite. En sorte que la justesse d'un raisonnement consiste à ce que le sujet renferme son attribut :

M. Fantin	**a le nez rouge.**
Sujet.	**Attribut.**

Si M. Fantin, *le sujet*, ne renferme pas l'attribut *a le nez rouge*, le jugement n'est plus vrai, n'est plus *l'énoncé de ce qui est.* Je te donnerai, par exemple, ce fameux raisonnement :

Sujets	Attributs	
Dans la France	est Grenoble,	1er jugement.
dans Grenoble	le Lycée,	2e —
dans le Lycée	Gaëtan :	3e —
donc, dans la France.	est Gaëtan.	4e —

Le premier sujet renferme le dernier attribut. Il faut que les trois souvenirs qui fondent les trois premiers jugements soient exacts, sans quoi nous parvenons à une fausseté. Fais bien sentir tout cela à Gaëtan par des exemples que tu lui feras choisir lui-même. Nous ne connaissons rien que par nos sens, donc les choses n'existent pas pour nous que dans les perceptions qu'ils nous causent. Nos perceptions sont tout pour nous. Nous ne pouvons avoir : 1° que des idées ou perceptions simples des impressions que nous recevons : Ex. le pont de Claix ; 2° des idées concrètes et composées des êtres qui nous font ces impressions simples, comme l'idée : vingt ponts de Claix se touchant tous les uns les autres ; l'idée : un pont deux fois plus haut que le pont de Claix ; 3° des idées abstraites de ces êtres : la qualité *être de pierre*, que nous abstrayons (tirons de) du pont de Claix.

« Mais puisque nos perceptions (la perception de ce pont de Claix, de M. Gattel, etc., etc.) ne consistent que dans les sentiments que nous en avons, (car quand nous ne les sentons pas, elles n'existent pas), il est manifeste qu'elles sont toujours et nécessairement telles que nous les sentons et que nous ne pouvons jamais nous tromper sur la perception que nous avons actuellement, et comme nos perceptions sont tout pour nous, il semblerait qu'étant toujours parfaitement sûrs de toutes, les unes aprés les autres, nous sommes complètement inaccessibles à l'erreur. Cependant, ce deuxième point est malheureusement loin d'être vrai ». Aussi, peux-tu observer que nous sommes invinciblement « certains de toutes nos perceptions actuelles (j'ai froid, je vois un oiseau, je sens l'ambre, ce plat a le goût d'épinards, j'entends du bruit, etc., etc.», prises en elles-mêmes, mais j'ai fait remarquer en même temps qu'elles sont toutes composées les unes des autres, en vertu des souvenirs que nous avons de celles qui ont précédé, que nous avons beaucoup de peine à être assurés de l'exactitude de ces souvenirs (*par exemple*) : J'entends du bruit, dis-tu. — Tu as raison, c'est de la musique, Te souviens-tu bien de ce que c'est que la musique, et vois-tu bien que ce bruit est identique avec la musique ? Je veux bien te passer que c'est de la musique. — C'est non-seulement de la musique dis-tu, mais même je reconnais l'ouverture d'*Iphigénie*.

Ha ! Ha ! nouveau jugement venant d'un nouveau souvenir. Te rappelles-tu bien cette ouverture ? examine-toi, en es-tu sûre ? — Non, je vois à cette heure que c'est celle de *Blaise et Babet.* C'était elle en effet, (nous l'avons vu devant le musicien.) Tu vois comment la sensation étant indubitable, en ayant de faux souvenirs, on ouvre la porte à l'erreur. Fais bien comprendre cela à Gaëtan, afin qu'il l'explique bien à Hippolyte. (Je recommande à Gaëtan de m'écrire ce qu'il pense de cela, de ces souvenirs, disais-je, et que ce doit être... Je m'arrête, pour ne pas t'ennuyer, page 348 *de la Logique.* Je t'invite à recopier tout ce qui précède : tu le comprendras bien mieux sur un cahier que sur ce gribouillage, Tu as eu une excellente idée pour les habits d'hiver. Je meurs de froid à Marseille, ce qui est fort. Tout cela faute d'une redingote couleur, comme ma culotte de casimir dont voici un petit morceau, café au lait clair ; un gilet ou deux de duvet de cygne, fond jaune, raies noires, dans un seul sens, non cailleté comme un gilet que tu m'as vu ; culotte de velours de coton, mille raies, les plus grosses possibles, la couleur gris de fer. Tout cela est le moins cher possible. Je voudrais que le drap de la redingote ne fut pas horriblement gros. Si on ajoutait un habit, vous seriez sublime ; il le faudrait de beau drap noir. Réponse prompte ; soigne un peu Gaëtan. Me donne-t-on des fonds ? Combien ? Si l'affaire (Flory) avait lieu, ne pourrait-on pas, pour me la faciliter, me prêter 20.000 francs, dont je paierais l'intérêt à 1 % à mon père, en lui remboursant celui qu'ils lui couteraient. Réponse prompte et longue. Tu devrais m'écrire davantage pendant les fériés et tu ne m'écris pas du tout. Sonde nos parents à fond pour mon affaire d'argent. C'est le bonheur de ma vie. Il me semble que le bonheur de me voir associé à Flory, qui a 8 ou 900.000 francs, doit les porter à me prêter 20.000 francs sur lesquels ils gagneront 200 francs. Presse ferme les habits, les livres, et par dessus tout les 148 francs. Réponse. Fais copier cette lettre par Gaëtan ; s'il ne comprend pas aujourd'hui, ce sera dans un an.

101. — I. [1]

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 6 *frimaire*, *an XIV*.

(*27 Novembre 1805*)

Pourquoi ne m'écris-tu pas ? Cela me fait un vif chagrin; il faut que tu me donnes de bien fortes raisons. Je t'enverrai le caractère de *Fierenfat*, jeune homme d'Auxerre, que Crozet vient de m'expédier. Comme il y a cinq ou six pages à copier, ce ne sera pas pour aujourd'hui.

Cinq chames (sic) : 1° Bas de soie faits à l'aiguille par toi ou d'autres, blancs, un brin de plus au pied pour bottes. Ceux de fil se cassent en rond.—2° Ton mariage avec Mante; il en est enchanté; il y songeait depuis longtemps, mais ne se croyait pas digne de toi. Tu auras un excellent mari, songes-y profondément; bien inappréciable: un mari parfaitement raisonnable, qui sera riche et qui a moins d'esprit que toi. Avec un peu de modestie apparente, tu le mèneras au bout du monde ; d'ailleurs, joli garçon. Penses-y. Il prendra un prétexte pour t'aller voir dans quelques mois. Comme c'est pour toi que se fait toute la fête, tu sens que la moindre répugnance fait tout abandonner ; il est assez beau garçon; il a une jolie figure; songes-y profondément. Pense à la fable du héron, et ceci n'est point un vil goujon. C'est peut-être ce que tu pouvais désirer de mieux. Songe à notre bonheur, vivant ensemble dans la même maison.—3° Mél[anie] brûle d'envie de te connaître, elle veut t'écrire. Ne pourrais-tu pas lui écrire toi-même un petit billet où tu lui exprimerais l'envie que tu as d'avoir une amie, et l'estime que, d'après ce que je t'en ai dit, tu as conçue pour son grand caractère; que tu espères que les liens du sang qui nous joindront un jour aideront à se former ceux de l'amitié; en un mot, ce que tu sens pour un caractère encore plus beau que celui de Madame Roland, que j'aime de toute mon âme et qui t'aime beaucoup d'après quelques-unes de tes lettres que je lui ai montrées. Quatre ou cinq phrases dans la première lettre que tu m'écriras ; si, contre toute apparence, ton billet ne convenait pas, je te le renverrais. Vous pourriez avoir ensemble une correspondance qui te conso-

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

lera. Vous cacheterez et je ne lirai pas vos lettres. J'ai pensé que cette correspondance pourrait te faire plaisir. Il est infiniment délicat à toi de commencer ; elle voudrait et n'ose pas ; tu la préviens, ce procédé est charmant. Ecoute ton cœur, sois sûre d'être comprise, et ne te gourme point. J'ai divisé ma lettre article par article pour que tu puisses y répondre de même. Cela vaincra peut-être ton horrible paresse.— 4° Mes livres. Je ne conçois pas ce que tu as, mais tu me fais languir sans raison depuis un mois. Tu as la liste, je te la répète : Alfiéri, 5 : *Beautés de Shakspeare*; Shaksp. 2 volumes: celui d'*Othello* et celui de *Hamlet*, 2; *Roland le Furieux*, 3; un vol. in-18 anglais : Sterne : *Le Vicaire de Wakefield*, et les fables de Gay et More Helvétius. Conforme-toi à l'ancienne liste plus bas. Le vol. in-18 anglais que je te demande pour le donner à une aimable Parisienne à qui je donne des leçons d'anglais, songe, je t'en supplie, à cela, et encore plus à m'écrire. — 4° Les 148 francs ou 104, l'un ou l'autre, mais quelque chose. Je suis pressé. — 5° Mes habits avec les livres, une culotte de casimir noisette le plus clair possible, comme ma culotte de casimir dont voici un échantillon; conserve-le pour y conformer ma redingote et ma culotte et, si la générosité était extrême, un habit de *drap noir fin*. Mon habit de Paris est troué sous les manches ; le bleu sert tous les jours, et gare le même sort, n'ayant point de redingote pour les jours de pluie ; tu peux dire tout cela à mon papa.

Allons, grosse vache, presse-toi un peu; tu es si bringue que tu ne vaux pas l'amitié que j'ai pour toi. Prends du café une fois et lis l'*Idéologie*. Si tu es bien sage, je t'enverrai un cours de Logique. Bigillion m'a promis de te prêter ses livres. Je compte aussi beaucoup sur ta correspondance avec Mélanie pour te distraire. On confie à une femme amie mille petits secrets qu'on ne dit pas à l'ami le plus tendre. Adieu, je t'aime bien, malgré ta paresse, mais écris-moi. Donne-moi la situation morale de toute la famille, la liste des originaux que tu as vus. Je meurs de curiosité, et par ta faute. Allons donc, grosse bringue, déclames-tu ? Prends soin de Gaëtan. Fais-lui copier, ainsi qu'à ce pauvre Hippolyte, toutes les lettres d'Idéologie. Mets sur ses livres : « *Toutes nos erreurs ne viennent que de l'imperfection de nos souvenirs.* TRACY. » Ecris-moi donc tout de suite. Chaque fois que tu reçois une épître de ma Hauteur, ne manque pas de te répandre en compliments pour Mesdames Eulalie, Chalvet, Caroline. Que dit-on du projet Flory ? Réponds ou je t'excommunie.

Combien se vend le vin ? Lis *Mémoires* de Bezenval, de Collé, Roman *Fleet wood* de Godwin.

102. — I (1)

A SA SŒUR PAULINE

S. d.

Je trouve cette feuille d'une lettre que je t'écrivais il y a plus d'un an, je te l'envoie pour que tu compares.

Nous devons cela à l'immortel J.-J. et à la Révolution. Helvétius a peint vrai pour les cœurs froids et très faux pour les âmes ardentes. On peut, d'après son livre, deviner à peu près les actions des cœurs froids qu'on a dans sa société. Pour le *ton du jour*, je le vois chargé en bien ou en mal chez tous les auteurs, et peint tel qu'il n'est nulle part. Un esprit fin peut bien en faire l'analyse, mais cette analyse ne pourrait le représenter qu'à quelqu'un qui le connaîtrait déjà. Par exemple, je te dirai : Martial était à côté de M. de P. sur ce canapé, de la manière la plus gracieuse et la plus spirituelle pour tout le monde, et en même temps la plus amoureuse pour Madame de P. Que peux-tu te figurer d'après cette description qui est très exacte et dont l'action eut lieu il y a quelques jours chez Madame de Maisonneuve, qui nous lisait une tragédie nouvelle (*Oscar et Zulma*), après nous avoir donné un grand déjeuner ? Tu te représenteras mon oncle qui est probablement l'homme le plus aimable que tu aies vu. Hé bien ! rien ne se ressemble moins ; cette triple expression de corps, sans parler, en écoutant la tragédie, est trop fine pour lui ; dans le cercle de Martial, il aurait l'air d'un comédien de province. Tu ne peux donc absolument te figurer cette délicieuse simplicité dont les gens du bon ton habillent ici leurs actions les plus fines et qui est délicieuse, c'est le mot. C'est une véritable jouissance pour l'homme qui la comprend et qui la voit ; pour moi, cela m'amuse une heure. Mademoiselle Contat est à une femme de bon ton ce que Gagnon est à Martial. Son jeu est trop marqué, trop affecté ; elle fait de petits cris, elle joue la comédie ; en un mot, elle n'est pas chez elle. Si jamais tu vois Fleury dans le *Menteur*, dans le *Conciliateur*, tu auras une

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

idée du genre actuel; idée un peu chargée, parce qu'il faut tout charger sur le théâtre pour faire apercevoir du parterre, mais idée juste. Tu sais qu'un *sténographe* est un homme qui écrit aussi vite que l'on parle. Pour te donner l'idée des cercles de Paris, il faudrait qu'un tel homme écrivît tous les propos qu'on tient à une réunion, depuis dix heures jusqu'à une heure, et qu'ensuite les rôles fussent remplis par les meilleurs acteurs des *Français*. Je décrirais en dix pages, avec tout le soin possible, tout ce que fit M[artial] en cette matinée, que, ne l'ayant jamais vu, tu te figurerais toujours faux, tandis qu'un homme du monde de P[aris] m'entendrait parfaitement à demi-mot. Ce genre n'est pas même compris en province. Je vois tous ceux qui arrivent et qui s'attendent à des airs de comédiens, d'après eux, des aimables qui font l'ornement des Cours, dire : « N'est-ce que cela ? » Et non, ce n'est que cela, mais il vous faudra dix ans, non pas pour en faire autant, mais même pour le comprendre. C'est ce que fait la société des provinciaux, qui est si insupportable aux femmes de Paris. Ce ne sont pas des hommes pour elles, ce sont des êtres étranges et exagérés de tous points : L'Ane de La Fontaine, qui, à l'exemple du Carlin chéri, vient caresser amoureusement les joues de son maître avec ses pieds de devant. Cette chose si difficile et si agréable à qui la sent, se décrit bien facilement : « L'homme du meilleur ton est celui qui, sachant le plus de vérités possible sur les choses dont on parle dans une réunion, sait flatter le plus finement possible la vanité de tous les réunis.» Mais, que de choses dans ce mot. Il faut, par exemple, exciter le rire en racontant cette chose; d'abord, point d'apprêt ; si je vois que vous vous préparez à faire effet, c'est votre personne qui me fera rire, ce n'est plus ce que vous allez dire; il faut que celui qui conte soit la glace qu'on met sur une gravure : on voit tout à travers et on ne la voit pas. Mais qui est-ce qui fait rire ? C'est l'appercevance (sic) subite d'une erreur dans un homme qui va au même bonheur que nous. Je vais à Claix, M. A. y va aussi; je le rencontre au Rondeau, qui galope vers Gr[enoble] et qui se moque de moi qui, dit-il, croit aller à Claix en m'acheminant vers le pont. Je ris de son erreur, mais il faut que je la voie cette erreur pour en rire; voilà le difficile : il faut la faire voir sans trop la montrer; trop, on la voit trop facilement ; cet homme me prend pour un sot, on est fâché une seconde. Le temps de rire a passé, on l'a employé à chercher une épigramme contre le raconteur, puis on passe à la plaisanterie; le

temps de la sentir, point d'effet. Voilà l'*enclouure* (1) de la conversation. D'après cela, en entrant dans un cercle, tu y serais d'une timidité qui te rendrait gauche; point; sois naturelle et ne te presse pas de parler; écoute attentivement pour bien répondre; observe le genre de la société, tu l'auras saisi au bout de dix minutes et, en observant ces quarante gens aimables qui te faisaient peur, tu découvriras trente sots complets, huit personnes froides qui s'ennuient et deux hommes d'esprit qui s'amusent en faisant rire tout le monde et en riant de tout le monde. Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs. Si tu as la tête aussi lasse que j'ai le poignet après avoir griffonné ces douze pages, je te plains. Le tableau le plus ressemblant de la nature humaine, telle qu'elle est au XVIIIe en France, est encore le vieux *Gil Blas* de Lesage ; réfléchis sur cet excellent ouvrage. Je finirai ce sermon, ma très chère sœur, par le chapitre essentiel des dispositions.

Et traiter en esclave qui me traite en tyran.

Une lettre de vingt lignes à cette petite négligente, et seulement pour lui dire : 1° mes habits ; 2° mes livres ; 3° mes 148 francs ; 4° qu'elle m'écrive ; 5° l'état moral de la famille pour mon affaire de commerce. Ecrire à M[élanie] des choses simples, ce que tu sens; nous serons très heureux si tu peux épouser Locke (Mante). Je t'ordonne de m'écrire, il y a quatre jours que je n'ai rien reçu de toi. Tire-moi d'inquiétude par quelques mots. Envoie-moi les dix-huit vers de Chénier (André): *Souvent*, etc., etc.; la redingote fine et noisette clair, tout de suite sans prétexte de mieux (*le plus mal possible est le retard*), cela pour tout. Et mes livres. Allons, écris tout de suite, petite bringue! Point de honte, si tu as quelque grand aveu à me faire. Où en es-tu de la déclamation, de Tracy? Mille compliments à tout le monde. Tu me dois huit lettres de dix pages au moins. Commence à payer tes dettes. Je me sens prêt à avoir de l'humeur contre toi. Comme tu traites ton meilleur ami! Ne serais-je plus le meilleur ? Compliments à ce grand homme manqué, faute d'illusions. Quelle est la passion de ces pauvres ennuyés de Grenoblois? Qui a succédé à Lambert? Est-ce le spectacle ? Vas-y souvent mais écris. Tu vois que, depuis cette lettre, l'expérience et les livres (Hobbes et Tracy) m'ont fait voir plusieurs principes qui expliquent tout cela. Voilà, en général, comment on trouve les principes: on s'étonne de beaucoup de faits; à force de les considérer, on voit ce qu'ils ont de commun, on découvre le *Mobile*.

(1) Terme de canonnier.

Si Duplantin est à Grenoble, fais-lui dire de la part de mon père que trois bâtiments américains sont entrés cette semaine dans le port.

103. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 26 *frimaire an XIV.*

(*17 Décembre 1805*).

Ma chère petite minette, j'ai reçu ta tardive lettre avec un plaisir qui t'aurait donné quelques remords si tu l'avais vu. Lorsque je m'aperçus, à la deuxième page, qu'il y avait un b[illet] pour M[élanie] et que je lus ces phrases simples et si touchantes, j'éprouvai un des plus vifs plaisirs que j'ai goûtés de ma vie. Je la lui portai tout de suite. Mante lui donnait une leçon de valse ; elle me sauta au cou, et ne put plus parler que du bonheur qui nous attendait. Je ne montrai pas ta lettre où tu parlais de Mante. Le malheur de l'abandonnement, me dit-elle, est bien pire que celui de la demi-tyrannie où tu es ; tyrannie, encore, qui doit finir à ton mariage ; alors, si tu as le bon esprit que les études et un peu d'expérience te donneront, tu seras contente de ton sort, qui en effet sera très agréable. Si nos projets peuvent réussir, tu auras pour mari un parfait honnête homme : la chose la plus rare qui existe. Tu te consoleras facilement de ne pas lui trouver un brillant absolument inutile. Tu ne me dis point, petite dissimulée, ce que tu as fait depuis trois mois. Je parie que tu as fait des vers ; donne-moi mille détails là-dessus. J'ai reçu hier les habits, dont je te remercie. J'aurais désiré le drap noir un peu plus fin, mais, tel qu'il est, c'est toujours un habit ; s'il n'est pas de parure, il sera de fatigue. Donne-moi de grands détails aussi sur ce que R (2) t'a dit au sujet de l'affaire Fl[ory]. Songe qu'ils me sont absolument nécessaires pour mon instruction. N'oublie pas de faire copier par G[aëtan] et par Hippolyte tout ce que je t'ai écrit *sur la connaissance de nos moyens de connaître tous les objets existants*, ou l'*Idéologie*. Quelle horrible paresse provinciale de ne l'avoir pas lue depuis cinq mois. Cela est hideux. Demande-la vite à Bigillion

(1) Collection de M. P.-A, Cheramy,

(2) Son père. Voir lettre du 17 vendémiaire an XIV.

et lis-la en sautant les chapitres VII et VIII, si tu les trouves trop compliqués. Cela m'a fait beaucoup de chagrin. Comment veux-tu lire la *Logique* sans connaître l'*Idéologie* ; moi qui me ferais un si grand plaisir de t'envoyer une belle *Logique* que j'ai achetée exprès pour cela. Lis les quatre premiers chapitres ; ensuite, relis-les et vas en avant jusqu'au neuvième ; alors, relis le tout ; si tu comprends, ces reculades sont inutiles. Tu es sur le bord du bonheur, ne te désespère pas et étudie. Apprends par cœur un ou deux rôles. C'est bien peu, mais quand tu seras avec nous, nous aurons bien moins à faire. Ma chère amie, l'ennui ôte son ressort à l'âme ; elle n'a plus de vigueur ; il faut donc l'enchaîner par des résolutions fermes. Voilà le remède infaillible que tous les malheureux de la terre, les moines, les prisonniers ont employé avec succès. Ce serait une lâcheté ne ne pas le tenter. Jure-toi à toi-même de ne jamais te coucher sans écrire une demi-page à moi. Je t'indiquerai l'objet de tes travaux. Dans ce moment, c'est nous d'abord, et ensuite les anecdotes sur tous ces vaniteux dont tu as été assommée. Je ne sais si mon intérêt me rend mauvais juge, mais il me semble que cet exercice utile te secouera. Le premier jour, il t'amusera ; les deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième il t'ennuiera ; le septième, il reprendra. Il ne faut point suivre ces variations, *qu'il faut* t'attendre à trouver dans les passions les plus vives, mais remplir courageusement chaque soir ta tâche. Lis au plus tôt l'*Idéologie*, et souviens-toi, que pour bien raisonner (ce qui n'est que faire une suite de jugements) il faut, dans chaque jugement, se bien souvenir de la chose dont on parle, s'en bien retracer le *souvenir*. Toutes nos erreurs viennent de nos souvenirs. A demain. Ecris-moi tous les jours. Je t'écris malgré un mal de tête violent. *Fleetwood*; M. de Marmontel; id. de Collé. Relire Saint-Simon, La Bruyère ; de temps en temps, un chapitre d'Helvétius; *Lina*, roman. Imite-moi, dompte-toi. Pour mon affaire Flor[y] une grande lettre sur R. et le Grand-Père et notre oncle. Mes livres, mes livres donc ! Morbleu ! mes livres ! Tu deviens bien provinciale, la langueur te gèle. Mes livres ! je paie le port, qu'a-t-on à dire ?

104. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 2 *nivôse an XIV.*

(*23 Décembre 1805*)

Ma chère amie, la solitude et l'étude ne peuvent malheureusement pas te donner la chose qui t'est le plus nécessaire, *du caractère.* L'usage du monde t'apprendrait bientôt à souffrir; tu verrais que tout souffre et que le peu de gens qui s'amusent ne parviennent au plaisir qu'en faisant effort sur eux-mêmes pour oublier leur chagrin. Les plus sages sont ceux qui regardent leur bonheur comme une affaire dont ils sont chargés, qu'ils veulent bien faire, mais dont, au bout du compte, ils se moquent. J'étais comme toi, ma bonne amie : les circonstances et le tempérament nous ont donné à peu près la même âme. La main de fer de la nécessité, en me faisant éprouver des malheurs inouïs, que je ne pouvais pas encore confier à ton amitié trop jeune, m'a inculqué cette profonde indifférence sur mon sort, seule manière de trouver le bonheur ici-bas. Sois persuadée que l'homme le plus heureux a toujours quelque petit chagrin qui troublerait son bonheur s'il l'écoutait; mais il l'étouffe : c'est là l'unique secret d'être heureux. Je compte beaucoup sur la logique pour te rendre heureuse; elle t'apprendra à creuser tes désirs de bonheur et à prendre ce que tu peux avoir dès à présent. Mante est malheureux exactement par des circonstances contraires à celles qui t'ennuient; il est jeune, riche, indépendant. Hé bien! son indépendance l'accable, je le vois dans ses lettres, et il me le dit. Si nous prenons la vie du côté sérieux et triste, il ne tient qu'à nous de nous rendre très malheureux. Dans cet instant, je suis vexé par une foule de petites circonstances, je suis malade, j'ai froid au bureau où je travaille, Mante est de mauvaise humeur, il m'interrompt à chaque instant pour des vétilles, je n'ai pas d'argent pour mes étrennes du jour de l'an. Hé bien! je me sauve dans l'étude de la *Logique* ; il y a trois ans que j'aurais été le plus désespéré des hommes, et je suis aussi tranquille (veille de Noël) qu'avant-hier soir (jour où je commençai ma lettre); je n'en suis pas moins heureux toute la soirée et ce matin, ayant reçu, quoique indirectement, des nouvelles de Bar-

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

ral, dont j'étais en peine, je suis heureux. J'ai été interrompu huit fois au moins en t'écrivant cette lettre. Je voulais te parler de logique, mais je n'en ai pas le temps. L'idée que tu te fais sous le mot Barbier est une idée *concrète*, dans laquelle tu as rassemblé toutes celles que ce buveur t'a laissées. L'idée *rougeur*, au contraire, est abstraite; tu l'a tirée de la fraise, par exemple; comprends-tu cela ? Porter un jugement n'est jamais que remarquer une circonstance dans une idée. Je remarque que le Drac, que je vois du haut du pont de Claix, est rapide. Rapidité, idée abstraite que je vois existante dans le Drac. Combien je remarque que dans l'idée que j'ai des Echelles est l'idée d'être couvert au nord par des montagnes couvertes de sapins, mais je remarque cette circonstance dans l'idée des Echelles. Tu vois donc qu'il importe que le souvenir que tu as des Echelles soit exact. De bons souvenirs sont la base de bons jugements. Je te griffonne ces idées principales sur mon genou. Fais tout au monde pour me faire envoyer mes 148 francs; j'en ai le plus pressant besoin pour mes étrennes. Va aux Echelles, secoue-toi; tu trouveras de nouveaux cas à observer, des livres amusants à lire; mais réponds à mes lettres, article par article. Songe au bonheur que nous goûterons à Paris, vivant avec les Guérin et les Talma, au milieu des plus spirituels des hommes, des chefs-d'œuvre des Arts et des jouissances du cœur. Ecris-moi donc vite le nom des vaniteux de cet automne. Mes livres et mes 148 francs, mes livres devraient être arrivés. *Fletwood*, *Mémoires* de Marmontel, *Mém.* de Collé. Que dit de moi le Grand-Papa ? Je lui ai dit que j'avais une fille, ne lui en dis rien. Déclamation, où en es-tu ? Réponds sur ces quinze ou vingt articles.

105. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 28 *décembre* 1805.

Mes livres !

Je t'écris du bureau même de M[élanie], ma petite sœur; elle vient de t'écrire un mot et, comme toi, était timide. Il n'est pas de projets qu'elle ne forme pour ton bonheur; tous tendent à t'avoir avec nous

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

à Paris ; compte qu'un d'eux réussira et que tu pourras paraître un jour sur le seul théâtre qui soit digne de toi. En attendant, profite de ta retraite, un peu forcée à la vérité, pour cultiver cette sensibilité, profonde et délicate à la fois, que les circonstances et ton tempérament t'ont donnée. Apprends dans Tracy à disséquer chaque fait et à y remarquer toutes les circonstances qui peuvent être utiles. Presse vivement Bigillion de te rendre l'*Idéologie*. Je suis bien dégoûté de prêter des livres ; je te destinais celui-ci et, par ma complaisance pour ce gros enflé de Michoud, voilà six mois que tu en es privée. A mesure que tu le liras, note les difficultés à comprendre pour vous, jolis petits êtres plus sentants que réfléchissants, qui n'avez pas été enchaînés par les livres depuis sept ans. Il te faut des résultats, des faits ; Tracy t'apprendra à remarquer les circonstances utiles ; Saint-Simon, Retz, Marmontel, Bussy-Rabutin et vingt ou trente autres plus ou moins intéressants, qui ont écrit sur Louis XIV et Louis XV, te donneront des faits. Etudie l'*Histoire de la Régence*, en particulier; tu en verras l'extrait dans Voltaire: *Siècle de Louis XIV*; l'histoire approfondie, dans les *Mémoires* de Duclos; les anecdotes, dans Saint-Simon, ami du Régent; quelques anecdotes encore dans *la Régence* de Marmontel, qui a paru il y a un an, et dans les *Mémoires* de Richelieu. Tu vois que, par un heureux hasard, c'est le temps qu'on peut le mieux connaître; c'est celui où les hommes ont été le plus eux-mêmes ; on était las d'hypocrisie; le caractère étourdi, léger et vaniteux de la nation française se développe en entier. Livre-toi à cette étude cet hiver, si tu le peux; tu auras un but très utile. Fais par écrit, sur un cahier de cinq ou six pages, l'extrait chronologique des faits officiels tels que paix, guerre, conjuration de Cellamare, abaissement des Légitimés, avènement de Louis XV, etc. Tu auras cet extrait sans cesse devant les yeux en lisant les six auteurs que je t'ai nommés. B[igillion] te procurera par Falcon les ouvrages nécessaires. Je te conseille de faire venir les *Mémoires* de Saint-Simon, sept volumes, chez Buisson, rue Hautefeuille, douze francs je crois, pour en faire ton manuel. Je sens que les lectures (je suis à la deuxième de la *Logique* de Tracy) augmentent singulièrement la force de ma tête, c'est-à-dire, sans figure, me font remarquer beaucoup de nouvelles circonstances dans les faits et me forcent à en tirer les conséquences naturelles et légitimes sans rien exagérer. Je puis relire les ouvrages que je connais, et y voir de nouvelles choses. Ce sont des ouvrages nouveaux pour moi. D'après cela je viens de relire Marmontel, qui m'a paru bien

moins profond et bien moins méchant qu'il y a un an, lorsqu'il parut. L'*Avare*, de Molière, m'a paru tout neuf avant hier. J'attends avec impatience la liste des originaux qui ont peuplé Claix cet automne. Envoie-moi mes livres. Quel est l'état moral de R. et de mon G.-P. Tu sautes tous les détails comme si je les connaissais. J'ai vraiment de l'humeur contre toi, quand je vois combien peu tu m'écris. Je ne sais quelle chienne de stupidité te retient. Ecris-moi tous les deux jours des faits, ce qui se passe sous tes yeux; songe qu'il faut absolument que je connaisse bien les dispositions de R. et du G.-P. Demande à mon oncle mon *Rulhière*; relis-le, ne crains pas d'abuser de l'amitié de Big[illion], traite le comme un frère. Dis mille choses aux (*coupé*). Force-toi à les voir. Donne-moi par elle des nouvelles de Mademoiselle (*coupé*). Adieu, ma chère amie, suis quelques-uns de mes conseils. Ecris souvent à notre excellente M[élanie]. Cache bien tes lettres de peur de surprise. Où en est la déclamation ? l'algèbre ? l'anglais ? Demande à Big[illion] les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, de Cabanis. Bilon le lui prêtera. Mais surtout écris-moi. Vraiment, je me sens irrité quand je songe que tu m'écris une lettre tous les trois mois. Tu t'en repentirais bien si je venais à mourir. Brûle les lettres de M[élanie], mais tâche de les copier auparavant, en mettant en tête : Saint-Simon, page 132. Mais écris-moi, au nom de Dieu ! Mille choses à l'excellente tatan, à Gagnon. Donne des idées idéologiques à Gaëtan.

106. — E.

A EDOUARD MOUNIER

Marseille, 4 *janvier* 1806.

Il est bien juste, mon cher ami, que je vous écrive ; j'en ai bien acquis le droit par six mois de silence. Ecrivez-moi donc vite une de ces jolies lettres, comme celles de Rennes, et satisfaite ma brûlante curiosité. Où en est votre ambition ; quel genre embrassez-vous ? Restez-vous dans la carrière préfette, ou entrez-vous au Conseil d'Etat ? Depuis que j'ai quitté Paris, j'ai lu au moins cinquante fois le *Moniteur* à votre intention.

Paris vous plaît-il davantage qu'à votre premier voyage ? Lié,

comme vous l'êtes, avec ce qu'il y a de plus brillant, vous devez vous y plaire. Apprenez-moi donc bien vite ce que vous désirez, afin que je puisse vous souhaiter quelque chose. Jusque-là, je me vois réduit à demander au ciel en général les événements qui peuvent nous réunir. Je poursuis ici ma carrière commerçante. Mais les Anglais nous bloquent, ce qui pourrait bien m'aller faire achever mon apprentissage à Paris. Que de peines, mon cher Edouard, pour parvenir à quelque chose de présentable, et qu'on serait heureux de naître sans passions !

Pas l'ombre d'amusement ici, pas même de société ; des femmes archi-catins, et qui se font payer ; des hommes grossiers qui ne savent que faire des marchés ; lorsqu'ils se trouvent mauvais, ils font banqueroute ; s'ils sont bons, ils entretiennent des filles. Quel séjour, lorsqu'on a habité Paris ! Mais je m'aperçois que je deviens dolent comme une complainte. Je n'ai pas perdu, comme vous le voyez, la mauvaise habitude de m'affliger des choses, au lieu de chercher à les changer. Pardonnez-moi ce vice provincial et donnez-moi, dans les plus grands détails, de vos nouvelles et de celles de votre famille. Si vous n'êtes pas heureux, qui le serait ?

Mon père me confiera peut-être bientôt quelques fonds ; alors j'irai tenter fortune auprès de vous. En attendant, prouvez-moi que vous ne m'avez pas oublié en me contant ce qui vous est arrivé depuis mon départ.

Fare you well and speak me at large of all your circumstances.

Henri BEYLE,

Rue du Vieux'Concert, chez Ch. Meunier et Cie.

P.-S. — Offrez, je vous prie, mes respects à monsieur votre père et à mesdemoiselles vos sœurs (1).

107. — I. (2)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 5 *janvier* 1806.

Embrasse bien l'excellent Louis Tivolier, porteur de cette lettre. Si tu m'aimes un peu, tu le dois faire pour toutes les bontés dont lui

(1) Monsieur Edouard Mounier, chez Monsieur Mounier, conseiller d'Etat, son père, rue du Bac, n° 550, près la rue de Sèvres, chez M. de Gérando, Paris.

(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

et sa charmante femme ne cessent de me combler. La présente est en même temps pour te souhaiter une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Que le ciel augmente ta beauté qu'il a déjà daigné rendre si grosse, et qu'il rende ton esprit encore plus fin. Sois l'interprète de mes vœux auprès de mesdames Eulalie, Chalvet et Dupré. Assure-les de ma tendre et sincère amitié, et si tu en as un peu pour moi, écris-moi plus souvent. En attendant l'heureux moment de la réception de ta lettre, je suis, avec toute l'indifférence possible.

Ton frère,
H. B.

107 *bis* (1)

HENRI GAGNON (2) A HENRI BEYLE

Grenoble, 6 *janvier* 1806.

Je réponds sur le champ, mon cher Henri, à la lettre que je reçois de toi pour te dire que, dans ma lettre à D[aru], j'ai prévu tout ce que tu me dis. D'abord j'ai ménagé ton amour-propre, que je connais très chatouilleux ; j'ai protesté de ton attachement sans interruption, malgré les petits nuages qui en ont empêché l'éclat pendant quelque temps; j'ai rejeté sur ton âge les inconséquences de ta conduite, et sur notre répugnance à te voir militaire, l'abandon d'un état que tu avais si vivement sollicité; je me suis chargé de tout ce que j'ai pu ; ensuite, j'ai vanté ton exactitude à suivre ton plan et tes études depuis deux ans ; j'ai assuré que tu avais acquis beaucoup de maturité et je me suis rendu caution de ta constance et de tes succès.

108. — I. (3)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 19 *janvier* 1806.

Tu es une petite bête de ne pas m'écrire et de me laisser dans l'inquiétude. Que diable peux-tu faire à Grenoble ?

(*Long paragraphe entièrement coupé*).

(1) C. Stryienski. — *L'Enfance d'Henri Beyle* (1889).
(2) Grand-père maternel d'Henri Beyle.
(3) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Cela dit, je t'ai laissé des papiers dans mon armoire de noyer, dans la chambre Séraphie. Dans ces papiers, il doit y avoir un grand cahier in-folio, intitulé *Letellier* (1), ou le *Pervertisseur* ou le *Vaniteux*, je ne me rappelle plus lequel. C'est un extrait et une appréciation de tout ce que j'ai lu dans Hobbes sur *le Rire*. Je cherche partout ce diable de cahier depuis trois jours.

(*Coupure correspondante à celle ci-dessus*).

Fais-moi cette commission dans les vingt-quatre heures et rassure-moi sur le sort de mon cher cahier. Tu m'affliges vraiment de ne pas m'écrire ; entre dans quelques détails sur ta vie. Que pensent de moi le G.-P., R., etc. ? J'ai le plus grand besoin de le savoir. Dis mille choses à l'excellente Tatan. Sais-tu quelque chose de nouveau sur les *Cousi*, *Beyle* ? Longue réponse et patience. Adieu. Rue du Vieux Concert. Un grand cahier in-folio intitulé le *Pervertisseur*, le *Vaniteux*, fait en Brumaire an XIII. Fouille tout pour le trouver. Je n'ai pas encore reçu mes livres, partis le 7, dit mon oncle. Réponse prompte.

109. — I. (2)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 22 *janvier* 1806.

Mon cahier ? Est-il trouvé ? Envoyé par M. Tivolier ? N'y manque pas, je t'en prie. Il faudrait que j'achetasse Hobbes ; je ne l'aurais pas ici avant un mois, et je ne pourrais pas repasser tout ce que je sais sur les Passions. Mon G.-P. me dit que tu apprends l'anglais et que tu as une grande lettre pour moi à laquelle tu travailles depuis longtemps ; elle doit avoir au moins une demi-page ? Ecrase-moi de détails ; je suis comme un aveugle tant que tu ne m'en donnes pas. Presse mes 148 francs. N'oublie pas mon cahier. Je viens de découvrir un ouvrage bien utile que je t'engage à lire et à faire lire : c'est l'*Essai sur les Préjugés*, de Dumarsais, 2 vol. ensemble 500 pages, chez Desray, avenue de la République. Peut-être toi, jeune fille, trouveras-tu son style un peu dépourvu de mouvement. Mais il est parfaitement juste, parfaitement vrai ; je le lis depuis ce matin avec enthousiasme.

(1) Cf. *Journal*. Appendice II, pp. 453-457.

(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Il y a un discours préliminaire qui est un chef-d'œuvre. Cherche cela dans mon Dumarsais, sinon procure-le toi. N'oublie pas la méthode interlinéaire, c'est la seule bonne. Oublie encore moins de ne lire souvent Helvétius, Duclos, Vauvenargue, Hobbes, Tracy. Demande le quatrième volume de Chamfort. Chalvet l'a ; tu y verras beaucoup de corollaires fins d'Helvétius sur la vie du grand monde ; tu peux lire avec plaisir les quatre volumes. J'ai lu *Fleetwood* qui est profond, mais pas très amusant. Songe à te munir d'une foule d'idées vraies ; elles te feront supporter la vie. Mais surtout tâche de bien connaître les personnes qui t'entourent (pour cela, bien connaître leurs caractères), et *d'acquérir de l'influence sur eux*. C'est, en dernière analyse, de ce point que dépend le bonheur d'une femme. Ecris-le en lettres énigmatiques sur ta table. Tâche de savoir l'opinion sur mon retour à Paris; je vais prier Périer de m'y (*coupé*). Adieu, ingrate, je devrais ne pas t'écrire. Si tu oublies mon cahier, je t'excommunie. Réponse prompte. Chamfort, Dumarsais. Si tu dînes avec l'excellent Tivollier, porte-lui la santé de son fils Séraphin, âgé de six ans, plein de vivacité.

•

110. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 24 *janvier* 1806.

Ne vas pas écouter ta paresse provinciale, ma chère petite sœur, et si M. Tivollier est parti, couvre mon paquet d'une toile cirée et envoie-le moi par la diligence. Le cahier que je demande est facile à reconnaître, il est in-folio, intitulé le *Pervertisseur*, le *Vaniteux*, etc. Hobbes doit y être cité souvent. Ecris-moi donc au long, écris-moi au moins deux mots sur mon cahier. Fais-moi un article sur chacun de nos parents. On dit que tu apprends l'anglais. N'est-il pas indigne que j'apprenne cette nouvelle par un autre que toi. N'oublie pas d'apprendre par cœur une centaine de vers de Shak. Après les avoir traduits interlinéairement : *le Songe de Richard* : *The Third*, (dgi sord) (2) par exemple.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Prononciation.

N'oublie pas de relire Helvétius, un chapitre toutes les semaines; lis de temps en temps Duclos, Vauvenargues dans ce qu'il a de bien, mais surtout tâche de te procurer Hobbes: *De la nature humaine.* C'est la fin de l'édifice dont Helvétius a jeté les fondements. C'est l'analyse et la description de nos passions. Helvétius doit te paraître quelquefois insipide, parce que ce qu'il dit doit être trop simple pour toi. Hobbes t'amusera. En t'envoyant une *Logique* d'ici, le paquet te coûterait trois francs et d'ailleurs t'afficherait. Remets six francs à Falcon en le lui demandant : *Logique* de Tracy, chez Courcier, successeur de Dupont, quai des Grands-Augustins, à Paris. Si tu as six francs de plus, demande-lui *De la Manie*, par Ph. Pinel.

Adieu, écris-moi donc, c'est indigne ; surtout un mot sur mon cahier ; envoie-le moi par la diligence. N'oublie pas entièrement la déclamation ; tire-toi de l'apathie provinciale; songe à acquérir de l'influence sur ceux qui t'entourent. Voilà le seul but raisonnable que puisse avoir une femme, car elle ne peut rien faire directement dans nos mœurs. Pour te montrer où une femme peut parvenir quand elle secoue son apathie honteuse de l'ennui, lis : *De la littérature*, etc., par madame de Staël. Je ne le comprenais pas, il y a deux ans ; je le relis et je trouve que c'est un bon ouvrage, à un peu d'enflure près. Le G. P. reçoit-il *les Archives* ? Lis-les avec attention. Adieu, écris-moi ou je ne t'aime plus. Mon cahier in-fol.

111. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

26 *janvier* 1806.

L'excellent Tivollier vient de me remettre, ma chère Pauline, ta jolie petite lettre, qui a toujours le grand défaut de la brièveté. Il te trouve très jolie et on ne peut plus aimable. Il a dit cela devant Mante qui ne pense plus qu'à toi et qui va, je pense, devenir amoureux de toi comme les héros de certains romans espagnols et turcs, qui aiment des femmes charmantes qu'ils n'ont jamais vues. Le G. P. dit

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

que tu fais tout ce que tu veux ; que tu danses comme Terpsichore ; ainsi il ne tient qu'à moi, comme tu le vois, de te prendre au moins pour une Muse.

Je t'écris, je crois, bien mal, mais cela vient de mon encre et de ma lampe : elles ont aussi peu d'éclat l'une que l'autre. Il y a trois ans qu'une lampe triste m'aurait donné de la tristesse ; je vois que la théorie commence à se tourner en habitude, cela ne me fait plus d'autre peine que l'incommodité. Je ne saurais trop t'exhorter à travailler, à supporter les chagrins. Tu peux voir que, quelque heureux que l'on soit, on en a au moins sept à huit par jour. C'est donc l'art le plus nécessaire à l'homme que *l'art de supporter les chagrins*. Cet art a deux moyens : 1° On peut se rendre insensible à certains chagrins, comme par exemple de n'avoir que trente francs dans sa poche, etc. ; 2° On peut apprendre à supporter les véritables contrariétés, en se distrayant, par exemple, en se disant au moment où l'on va en jouir (sic) : Il y a un à parier contre six, qu'elles manqueront. Si, en effet, cette probabilité a lieu, il faut commencer par les petits chagrins. Pour te parler des miens, c'est de trouver le cabinet littéraire fermé lorsque j'y vais, de trouver le spectacle fermé, de ne pas trouver le livre que je demande, de recevoir une lettre à faire au moment où j'allais t'écrire, de se trouver bête, sans idée, incapable de travailler : voilà un des plus grands que j'éprouve.

Je m'en vais écrire à Crozet pour l'engager à chercher la solution de ce problème : Trouver un emploi de temps utile pour les moments où l'on se sent sans énergie, dégoûté, ennuyé partout, même par les études favorites. Je pense, à la première vue, que ce qu'il y a de mieux à faire est d'étudier les faits dans les bons historiens. Peut-être ne pourrons-nous pas, la première fois que nous essaierons de nous guérir de cette maladie, supporter les écrivains, penseurs profonds comme Retz, Tacite, Saint-Simon, Machiavel. Alors, il faut nous rabattre sur les conteurs intéressants : Tite Live, Salluste, Rulhière, Hume, etc. Une deuxième ressource est l'étude de l'art de conduire notre esprit à la vérité. Tu sens que le seul moyen de raccommoder une montre qui marche mal et avance tous les jours de trois quarts d'heure est d'en étudier d'abord une qui va bien, de bien voir de quelle roue vient chaque mouvement, ensuite d'examiner celle qui avance, de voir d'où vient ce mouvement trop rapide. Cette étude demande de la froideur ; si l'avancement de trois quarts d'heure vient de trop de rapidité de trois roues, que chacune aille d'un quart d'heure trop vite,

si à la troisième que tu trouves aller trop vite, tu t'écries : « Je connais le mal » *tu iras plus loin que les faits.* Tu verras dans les faits une chose qui n'y est pas, dans cette roue, ou plutôt dans son action, est la circonstance d'aller un quart d'heure en vingt-quatre heures trop vite ; toi, tu y vois celle d'aller trois quarts d'heure trop vite pendant le même temps (on prononce ce mot *tan* et non pas *tance*). Il est donc évident que cette étude demande de la froideur ; or, quand on est ennuyé, c'est-à-dire poussé par aucun désir vif, on a nécessairement de la froideur, avec ton caractère et le mien. C'est cette qualité qui nous manque le plus pour connaître notre esprit. Je pense donc qu'il faut s'habituer à lire dix pages de Tracy, lorsqu'on est ennuyé ; il faut se condamner à lire ou à dormir, mais dormir est du temps perdu, mais on se lasse bientôt de dormir. Seulement il faut, ces jours-là, avoir l'attention de *peu manger*, avec ton tempérament et le mien : l'ennui vient souvent d'un mal à la tête sourd, et ce mal à la tête, d'un embarras dans l'estomac. Il y a seulement deux mois que mon expérience m'a appris cela ; profites-en et, une fois pour toutes, comme je ne cherche pas à te tromper, profite de mon expérience. Quel avantage d'être deux à voir la vie, cette mer orageuse ! C'est le moyen d'en connaître de bien meilleure heure les écueils et les vents, et de conclure de cette expérience l'art d'éviter les premiers en profitant des seconds. Quelque moyen qu'on essaie pour supporter le chagrin, on en a bientôt pris l'habitude ; j'appelle bientôt, au bout de six mois de pratique, *sans un seul jour d'oubli* ; en fait d'habitude à prendre, un jour d'oubli est un bonheur pour la paresse qui en espère toujours un deuxième et se dispense, par là, d'être attentive. Au bout de six mois donc, dès que tu t'ennuierais, tu penserais involontairement à la métaphysique (*la connaissance des moyens que nous avons pour connaître ce qui nous environne, et de l'action de ces moyens*). Voilà de quoi se compose la sagesse ; il faut en prendre le parti, de se brûler la cervelle tout de suite ou se mettre à se corriger. Regarde quel vice d'éducation : on croit avoir tout fait en soignant : 1° notre instruction ; 2° nos actions actuelles ; mais on ne prend aucun soin de former notre caractère, de le mettre en rapport avec la situation probable où nous passerons notre vie, de nous prémunir contre les chagrins que tout homme sait certainement que son fils éprouvera. Ce que les parents donneront à leurs enfants, en 2806, nous sommes obligés de nous le donner nous-mêmes. C'est très pénible, mais il le serait bien plus de nous affliger toute notre vie de nos chagrins. Examine-toi profondément à cet égard ; le chagrin change ;

prends donc l'habitude d'écrire ce que tu penses, ce qu'il te semble lorsque tu en as. Quand tu auras un cahier écrit comme cela dans tes moments de chagrin, d'ennui, tu le liras dans un moment ordinaire, et nous consulterons ensemble des remèdes. Tu es un riche agriculteur dont la moitié du domaine est sous l'eau ; tu es assez riche pour la dessécher et l'assainir, tu y viendras tôt ou tard ; si tu as la même vie que moi, tu y viendras à vingt-trois ans; ne vaut-il pas mieux commencer à vingt ? Plus nous sommes jeunes, plus les habitudes sont faciles à contracter; nos membres, moins roidis, sont flexibles, et il y a apparence que quand nous pensons, il s'opère de certains mouvements dans notre cœur, qui, comme tous nos membres, est plus aisé à remuer par la volonté dans la jeunesse qu'ensuite. Réponds à tout ce que je te dis là. Voilà un sujet pour une grande lettre. Je t'estime assez pour te parler raison comme à un homme. Tu entres dans un âge où la vérité va fuir loin de toi. Les Rois et les Belles sont condamnés à ne pas pouvoir discerner un ami dans la foule des flatteurs qui les environne.

J'ai une grande lettre philosophique à écrire à (*coupé*) (1) il a été (ceci entre nous) sur le point de se tuer; il avait déjà acheté l'opium. Heureusement, il m'a écrit, il a attendu ma réponse; le temps et moi l'avons porté à prendre de nouvelles habitudes: il travaille comme un enragé. A cinq heures et demie, son portier vient lui allumer du feu et prendre ses couvertures. Il lit des philos.: Tracy, Duclos, Hobbes, Biran, Cabanis, Smith, *Sentiments moraux*, etc., etc., jusqu'à huit heures; l'école, jusqu'à deux heures; de deux à cinq l'anglais, qu'il vient de commencer. De cinq à six, dîner; de six à onze, l'histoire ou le spectacle, et encore l'histoire dans les cuistres, dans lesquels nous sommes obligés de la lire; il est dans le Bas-Empire, c'est-à-dire dans Chevier et le Beau jusqu'au cou; il faut bien connaître les faits. Cette grande cure morale, aussi difficile qu'une cure physique, commence à réussir ; il n'ose pas encore m'avouer qu'il est heureux, mais il a déjà des *moments de bonheur*, et quelle utilité pour l'avenir ! Le voilà pour jamais à l'abri du désespoir et en même temps s'instruisant beaucoup; voilà l'avantage de la philosophie : elle apprend à se guérir des plus grands chagrins, mais il faut un ami: on est trop abattu soi-même. Pense souvent à ce grand exemple, il y en a plus qu'on ne le pense, mais ils restent dans le secret. Beaucoup

(1) Crozet, probablement.

d'événements se passent qui ne sont jamais connus, ou dits par ces historiens. Il faut se lier avec quelque vieux chirurgien ou confesseur qui place sa vanité à amuser par des histoires, et on les connaît. N'oublie pas cela quand l'occasion s'en présentera. (*coupé*) s'est servi très utilement de son journal. En fais-tu un ? Lis Chamfort, quatre vol. in-8. Saute ce qui est ennuyeux ; en général, tu es assez avancée pour sauter ce qui t'ennuie et le renvoyer à six mois. Tu le reprendras alors et tu comprendras s'il y a lieu. Je pense qu'en voilà assez (non *ace*, mais bien *acé*) pour une fois : la main et la tête me font mal. J'aurai réussi si je commence à te faire prendre l'habitude de supporter le chagrin en général. *Travaille-toi toi-même.* Je ne t'ai encore jamais parlé de ce genre de travail, parce que tu n'étais pas assez avancée. Te voilà plus forte, il est temps d'entreprendre de te donner de bonnes habitudes. Je te félicite de jouer *Alex.* Qui ne les connaîtrait pas, ne croirait pas que c'est l'absence d'amour qui a fait choisir cette pièce grande et sévère, mais les pauvres petites n'ont pas vu que le grand « car ridicule la mère ? » est du plus vilain libertinage. Plaise à Dieu que les plaisants ne le voient pas à la représentation. N'est-ce pas là la raison du choix ? Envoie-moi mon cahier par la diligence, sans en rien dire ; il me coûtera trois francs, mais j'en ai besoin. Je n'ai pas encore reçu les livres; envoie-moi la liste. Ecris-moi une longue lettre. Quel caractère montrent R. et le G.-P. ? Ecris-moi donc et à M[élanie]. Je t'aime bien mais je souffre cruellement quand tu restes ainsi deux mois sans m'écrire ; au reste, je ne t'écrirai qu'en réponse; il est vrai que je te donne neuf pour un et, à cause de l'écriture, plus de dix pour un. Mon cahier; Chamfort, quatre vol.; Ph. Pinel: *de la Manie ou aliénation mentale*, un volume in-8, à acheter six francs; *Théorie des sentiments moraux*, de Smith, traduction et supérieurement commentés par madame de Condorcet; *De la littérature*, par madame de Staël, enflé en diable, mais d'excellentes idées, à la Montesquieu, à la Molière. Cette femme rare méconnaît son talent. Elle devrait faire l'*Esprit du monde* ou *Art de s'y conduire.* Ce livre te sera utile. Continue toujours à feindre la gaieté envers le monde. Elle a enchanté Tivollier. N'oublie pas *for the english*, la méthode interlinéaire et Demarsais.

Of man first disobedience and the fruit.
De homme première désobéissance et le fruit.

Bien des compliments à madame Baudoin que je remercie de

son bon souvenir, dis-lui aussi que je fais des vœux bien sincères pour son bonheur.

112. — I (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 30 *janvier* 1806.

Réponds-moi donc, mon petit, toi la bien-aimée de mon cœur. J'ai écrit aujourd'hui à Caroline. Je ne sais si ma lettre te tirera de l'apathie provinciale ; dis-m'en des nouvelles ; j'en doute. Ce sont de nouvelles habitudes à former, et c'est la chose la plus difficile ; c'est cependant la plus nécessaire. Lis la *Manie* de Pinel, et tu sentiras la vérité de ce principe. Accoutume-toi de bonne heure à supporter les chagrins. Ne t'exalte pas trop le bonheur dont tu ne jouis pas. Crois que cet état d'extase que tu te figures peut-être, à être libre à Paris, avec 50 mille livres de rente, l'homme, d'après sa nature, ne peut le trouver que deux ou trois fois dans sa vie, et une heure ou deux chaque. Songe à te préparer un asile assuré dans le travail. Songe souvent au sort de [Crozet] (*coupé*). Décris-moi l'état moral de la famille. Mon oncle m'a dit que mon père payait mes dettes. Qu'en est-il ? Quels livres t'a portés Bigillion ? Songe à te procurer la *Manie*, de Pinel, et la *Logique*, de Tracy. Ensuite, lis les *Rapports du Physique au Moral* par Cabanis. Fais-les demander à Bilon par Bigillion, qui les demandera comme pour lui. Mais surtout envoie mon cahier in-folio intitulé : *Letellier, le Vaniteux ou le Pervertisseur*. Ecris-moi donc, je languis. Ecris aussi à Mé[lanie]. Dis mille choses pour moi à M. Ducros ; assure-le que j'ai toujours le plus tendre souvenir de ses bontés pour moi. *Histoire de la Régence* par Duclos ; Marmontel, St-Simon, Anquetil, Voltaire. Lis ces cinq. Approfondis ce temps. Lis *Esprit de Mirabeau*, *la Manie*, *la Logique*, *Théorie des sentiments moraux* de Smith, *La Littérature* de Mme de Staël ; Bayle, quand tu le trouveras.

Adresse : Mlle Pauline Beyle, actrice au théâtre des Dlles Malleïn pour les rôles travestis.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

113. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

6 *février* 1806.

Je te remercie de ton attention, ma chère Pauline ; je viens de recevoir *Letellier et Cie* ; je reconnais ton amitié et l'activité de la jeunesse. Mais je n'ai point reçu les livres partis le 7 janvier. Je suis allé à la Messagerie, on m'a dit que la recherche ne pouvait se faire qu'à Grenoble. Fais donc.

Quoi ? R... (2) espérait ne me plus donner les 30.000 fr. ? C'est un grand hypocrite. Attache-toi à G.-P., fais-lui la cour ; tu sortiras quelquefois et iras au bal, moi je n'aurai point ce plaisir, mais tu connaîtras la manière d'agir des hommes. Tu es destinée à vivre, je l'espère, avec des gens ayant d'autres passions dans le cœur, et la tête pleine de vérités un peu plus élevées, mais la manière d'agir est toujours la même. Le seul art essentiel d'une femme pour faire son bonheur, mais indispensable, c'est celui d'influer sur les autres et de leur faire faire, sans qu'ils s'en doutent, ses volontés. Rappelle-toi celà. Donne-moi donc constamment, tous les huit jours, les plus grands détails sur le moral de la famille, et sur ce qui s'y passe. Le mot que tu me dis éclaire ma conduite pour deux mois. Je suis las de te dire de m'écrire, mais cela ne m'empêche pas de le désirer.

Et la grande lettre qui devait partir le 8 janvier ? Tu espaces tes aimables phrases comme R... ses écus. Tiens-moi bien au courant de la vente de Cheylas. Surtout tâche de découvrir si les 100 et tant de mille fr. sont tout bonnement un mensonge destiné seulement à former une chère cassette, ou s'il a acheté un domaine ; si cela est, je pencherais à croire que c'est sous le nom de Champel, ou de société avec lui. Tout me porte à croire qu'il y a un domaine acheté : il calcule trop bien pour perdre 6.000 francs tous les ans en laissant ses fonds morts ; il a trop d'amour pour la spéculation pour ne pas acheter pour 200.000 francs quand il espèrera avoir 100.000 francs. Il m'insinue que si nous voulons avoir quelque chose, il faut vendre la

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Son père.

maison. Je vais lui répondre que certainement il faut la vendre. Si jamais nous avons le malheur de perdre notre G.-P. avant d'avoir de quoi vivre dans les mains, il est homme à nous faire mourir de faim. Ainsi appuie la vente de la maison. — Il m'écrit que vous êtes très passionnées, C[aroline] et toi, pour faire boiser le salon avec colonnes. Eh ! que diable vous fait qu'il soit avec colonnes ou sans colonnes? Vous lui donnez l'occasion de faire pour 30 fr. de sensibilité seulement à 1 fr. la ligne. Garde ton influence pour tâcher de te faire donner quelque chose, nous avons besoin de la rente des vieillards (?) Songe, si tu en trouves l'occasion, à te faire un petit magot de 100 louis ou plus ; rappelle-toi que le G.-P. mort, nous mourrons de faim. Notre sort est triste, mais avec du courage et de la patience nous pouvons dévoiler son extrême hypocrisie et nous faire donner ou assurer de quoi vivre. Autrement, dans dix ans, 12 fr. par mois, et encore par grâce. Notre seul point d'appui est le public ; il faut que ce soit la crainte du blâme de tous les gens d'esprit de Gr[enoble] qui force R. à nous donner de quoi vivre. — Ne t'imagine pas convaincre ce sot public, ni aucun public, par des raisons. En voici la raison : Tout homme, sans la potence, le qu'en-dira-t-on ou l'enfer, suivrait ses passions sans égard à la justice. (Nous, nous avons de plus la noble Pitié et l'amour de la gloire, mais nous sommes un sur dix mille). Le public, dans des intérêts de la nature des nôtres, ne craint ni la potence, ni l'enfer, ni le qu'en-dira-t-on, il suit donc ses passions ; tu ne pourras que lui inspirer des passions et en profiter. Or, R. est tant soit peu *odiosetto;* si nous ne le devenons pas, que nous nous fassions tout à tous, on nous accorde de l'esprit, on ne méprisera donc pas notre familiarité. Songe donc à ne plus parler de *mépris* pour Grenoble. Chaque fois que tes gestes, tes discours donneront à ces gens-là : 1° l'idée de *mépris* senti par toi pour eux, figure-toi, ce qui sera infailliblement, que tu t'ôtes un *écu* dans sept ans, temps où tu seras peut-être obligée de vivre avec 1.800 fr. Or, dans cette position, 3 fr. c'est beaucoup. — Réponds en détail à tout cela. *Cache bien mes lettres.* Dis-moi tout ce que le G.-P. sent pour moi. Attache-toi à lui et à mon oncle. C'est notre seule ressource. Songe à faire beaucoup de bêtises avec l'air du plaisir, autrement tu es *perdue.* Rappelle-toi ce mot, prends en l'habitude de bonne heure. M[élanie] se précipite dans le malheur et trouverait même l'art de se rendre malheureuse avec 30 mille livres de rentes et un mari Conseiller d'Etat, par ce caractère qui persuade à chacun que vous le *méprisez.*

Médite cette leçon vivante, ma pauvre petite, au nom de ton bonheur et du mien. Apprends à être *hypocrite*. Persuade à chacun que tu es charmée d'être avec lui, que tu le comptes pour beaucoup, que son blâme ferait ton malheur ; rappelle toi Rousseau : faute de cela, il est mort *enragé*. Personne ne peut supporter *la haine et le mépris public*. Songe à cela, réponds-y et fais des démarches pour mes livres oubliés dans un coin à Gr[enoble] ou Valence. S'ils étaient à Grenoble encore, ôte un *Orlando furioso* que mon G.-P. a, et mets-y tout Shak.: *All that great bord that now the great Caracters.*

114. — E. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, le 7 février 1806.

[Je suis pour mes livres, aujourd'hui, comme Camille, des *Horaces*, pour son amant : mon sort a changé deux fois de face : j'ai cru les voir arriver, ce matin, et ce n'était que mon *Letellier*. J'ai fait une démarche pour les réclamer ; on m'a dit qu'on ne les avait pas. On a arrêté un homme à l'octroi parce que, dans la lettre de voiture, on n'avait pas désigné l'espèce de marchandise; j'ai été à la poste faire délivrer l'homme ; enfin, j'ai mes livres trente jours après le départ et trois mois après la demande; ils me coûtent 55 cent. de port.]

As-tu lu *la Conjuration de Russie*, l'as-tu bien méditée ? — Y as-tu vu qu'on ne peut connaître son caractère, et surtout l'influence qu'on a sur lui, qu'autant qu'on a passé par beaucoup d'alternatives de joie et de malheur ? N'importe la gravité réelle des événements, ce que l'homme sur lequel ils agissent en croit, décide de leur influence sur lui. Nous ne connaissons donc guère nos caractères, nous qui n'avons pas encore senti de grandes douleurs subites ni de grandes joies.

Rassemblons nos forces pour tirer parti des événements qui nous mettront dans l'une ou l'autre de ces situations. [Songe à étudier ce qui t'entoure et à le mener.

Je répondrai incessamment à Gaëtan ; je ne sais pourquoi cet enfant m'intéresse. Fais-lui lire Thouret: *Histoire de France*. Tâche

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
La copie de Romain Colomb qui a été publiée comporte 11 lignes seulement.

de lui faire lire les morceaux d'Helv[étius] qu'il peut comprendre ; en un mot, faisons-en un homme. Dis-lui que son sort est d'être page du prince Eugène, c'est-à-dire courtisan en Italie ; qu'il aura à faire aux hommes les plus fins du monde ; qu'il tâche de pouvoir lutter avec eux.

Qu'il apprenne donc les vrais rapports des choses entre elles; secundo des hommes avec les choses. Qu'il étudie les diverses passions. D'abord ce qui est utile, ou la vertu. Ce qui nuit, c'est le vice. Grave lui ces grandes maximes dans le cœur. Dis-lui qu'il se souvienne bien de lire. dans sa jeunesse, Helv., Duclos, Hobbes (*De la nature humaine*), Tracy 3e vol., Vauvenargues, Machiavel, Tacite, Tite-Live, Suétone, Salluste, St-Réal, St-Simon, *Contrat social* de J.-J. Rousseau, La Bruyère, Alfieri. Grave-lui dans la tête le nom de ces grands hommes, afin que, même loin de nous, nous ne lui soyions pas tout à fait inutiles; j'aime cet enfant.

Préviens-le surtout contre l'éducation vicieuse qu'on lui donne. Sonde son esprit pour voir de quels livres il est capable. Permets-lui tous les romans de Prévôst ; ils lui donneront de l'imagination et un commencement d'usage. Il est trop faible encore pour lire Molière ; tous les détails des livres du grand homme ne sont plus ressemblants ; l'éternelle ressemblance est dans le *Sans dot*? dans le *Pauvre homme*, dans la réconciliation d'Alceste avec Célimène, et, malheureusement, un enfant de 13 ans est précisément incapable de voir ces grands traits; il faut qu'il se meuble la tête de faits vrais ; pour cela, lire les histoires que je t'ai nommées ci-dessus. Engage-le à lire Prévôt, je te le répète ; *le Moine*, *Faublas*; ce dernier est bien un peu trop galant, mais il élève à la vraie galanterie ; tu peux cependant ne le lui conseiller que dans quelque temps.

Surtout, accoutume-le à démêler les vrais motifs de l'homme qui lui parle. Apprends-lui qu'on n'est de bonne compagnie qu'autant qu'on excite le rire, mais par les sources pures du comique, et non point par du comique de mauvais goût. Qu'il m'écrive souvent. Lis-lui ma lettre ; va le voir pour cela.

Surtout, écris-moi toi-même ; le même courrier qui te porte cette lettre a encore porté un billet pour toi que j'ai mis dans une lettre au G.-P.

Dis-moi ce qu'il pense de moi, ce que fait R. Je vois avec bien du plaisir que tu commences à saisir l'utilité du travail, comme distraction à nos maux. Il a fallu ton expérience, petite indocile ! Pourquoi

m'as-tu envoyé La Bruyère ? Je te l'avais donné. L'as-tu bien lu ? C'est l'auteur que je voudrais que tu lusses le plus souvent, parce qu'il a tous les défauts contraires à la lourdeur provinciale. Songe à acquérir cet esprit gai avec légèreté. Le monde n'a pas le temps d'approfondir. Que veux-tu qu'approfondisse l'homme qui te voit dans un repas, pendant deux heures de distractions et de demi-mots ? Il faut que la gaieté attrayante et annonçant une belle âme l'engage à s'occuper un peu de cet être aimable. Voilà le monde, ma chère Pauline: *agréable pour qui lui est supérieur et le plie à ses bêtises pour le mener*, tyran pour l'homme qui ne lui est pas supérieur, nuisible pour l'homme qui le néglige comme fit Rousseau.

Je crains sans cesse de mourir avant que de t'avoir donné mon expérience. Je crains sans cesse de te dire des choses que tu ne saisisses pas bien. Ecris-moi un peu sur ce que je te dis et ne le prends pas pour un oracle. Tu me sembles cependant assez avancée pour commencer la véritable étude, la plus utile du moins, celle de toi-même, la véritable sagesse. Lorsque tu connaîtras ton instrument, tu pourras dire : Tel archet jouant dessus produit malheur ; tel autre, bonheur ; mais voilà les archets que je suis destinée à rencontrer dans le monde (des indifférents sensibles seulement au plaisir que je leur ferai, et comme dans une heure de temps, dans un salon, la grandeur d'âme n'a pas l'occasion de faire du bien, uniquement sensibles au comique et à la grâce de mon esprit. Ces qualités jouent sur leur *vanité*, la seule passion éveillée dans un salon. Tu vois cela, en grossier, dans les gens de la partie, les Bertrand, et vois la vanité réveillée chez chacun.

Ces archets donnés, il faut donc modifier la caisse de mon violon de manière à ce qu'ils produisent ce son si rare nommé *bonheur*. Inculque-toi cela.

Lis-tu l'*Idéologie* ? Tu peux sauter la grammaire un peu ennuyeuse et lire tout de suite la *Logique*. Bilon l'a peut-être. Tu y verras comme quoi nos jugements ne sont que l'énoncé d'une circonstance remarquée dans un souvenir : Ce café de Mme Ducros était trop chaud. Voilà l'idée *d'être trop* chaud remarquée dans le souvenir du café. Si le souvenir n'est pas exactement ressemblant à la chose, le jugement est faux et conduit à une fausseté, souvent à l'absurdité. Une idée peut-être exprimée par vingt mots comme par un seul.

L'homme qui découvre une vérité est utile à l'humanité tout entière.

La 1re ligne ne présente à ton esprit qu'une seule idée et si tu l'ex-

primais par Bichon ; la 2e, excepté le mot *est*, par Kalab, tu dirais : *Bichon* est *Kalab*. (Quand tu dis : Henri IV était bon, tu dis : Henri, fils d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre et ensuite de France, qui conquit le royaume qui lui échoyait par les lois, qui aima son peuple et la justice, mais n'eut pas toujours un esprit à l'égal de son cœur) qui avait éminemment ce qu'on appelle de l'esprit, qui est que sans naïveté et bonté, il n'était rien dans un roi, etc., etc., etc., était agréable aux hommes, cette qualité que, quand on a soif, on trouve à l'eau fraîche ; quand on aime à galoper, à un bon cheval ; quand on aime une femme à la voir ; quand on est dévôt à n'avoir pas péché mortellement en une semaine, etc., etc.

Tu vois quelle foule d'idées les hommes, pour abréger, sont convenus d'appeler, la première Henri IV, la deuxième agréable ; mais on a plus ou moins de force de tête selon qu'on se rappelle plus ou moins vivement toutes ces circonstances en nommant Henri IV et agréable. Si le mot Henri IV ne te rappelait que les idées contenues entre les deux premières parenthèses, le livre où l'on te dirait que Henri avait de *l'esprit*, où l'on te décrirait cet esprit, serait neuf pour toi ; mais celui où l'on te dirait qu'il n'avait pas la *tête* aussi bonne que le *cœur* ne t'apprendrait rien. Tu savais déjà cela. Je crois qu'Helv[étius] doit produire ce deuxième effet sur toi ; mais cherche bien, tu y trouveras des vérités nouvelles. Entreprends l'homme ; lis-le quelquefois.

Lis Chamfort.

Gaëtan comprend-il cette lettre ? Fais-lui copier la partie idéologique ; fais qu'il m'écrive sur ses études, sur ce qu'il en pense, etc.

Adieu. Ecris-moi donc ! Voilà seize pages peut-être, que tu liras de moi aujourd'hui.]

115. I. (1)—

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 15 *février* 1806.

L'esprit humain est paresseux, ma chère petite : tant qu'il trouve quelque *prétexte ami* pour croupir sur son travail, il s'appuie sur lui

(1) Collection de M. P.-A. Chéramy.

et ne fait nul effort. Un des plus difficiles et des plus pénibles est sans doute, par lequel on se retire du désespoir et l'on apprend à goûter encore la vie. [Crozet], (*coupé*) en est un bel exemple : un amour excessif pour Mlle (*coupé*) qui a 16 ans, a une physionomie profonde et charmante, déclame avec sentiment les plus beaux vers de Corneille et de Racine et est grande musicienne et qui, par dessus tout cela, est je crois, excessivement coquette, lui a fait prendre la noble résolution de se tuer. Il me l'a communiquée ; mes lettres l'ont distrait et il est allé à Paris ; il se fait réveiller de force à 5 h. 1/2 du matin et travaille, sans souffrir un instant de repos, jusqu'à midi et demie. Maintenant ce travail a tellement fortifié son âme qu'il me fait des leçons de bonheur à moi-même. Voici quinze maximes qu'il m'envoie dans sa dernière lettre ; je te les copie pour les mieux entendre moi-même. Il serait absurde d'espérer qu'elles t'aidassent actuellement à supporter les chagrins : aucun malheur n'a encore fortifié ton âme ; mais les malheurs viendront peut-être, je ne serai pas à côté de toi pour te soutenir. Cette lettre plus heureuse y sera. Conserve les toutes pour cet usage. Voici donc comment (*coupé*) commence sa lettre du 7 février.

I. « Prendre des habitudes physiques les plus dures possibles, moyen véritable et unique, à ce qu'il me semble en ce moment (*de combat contre une grande douleur*), de donner des habitudes à son esprit. » — II. « Se défaire de beaucoup d'habitudes physiques comme celle de se coucher quand on n'en a pas besoin et uniquement parce qu'il est l'heure. » — III. « Entretenir son esprit dans une fermentation continuelle sur un objet dont on aura pris l'habitude en vertu d'une suite de jugements vrais, qui en démontrent l'utilité ; que le but soit immédiat et bien reconnu possible à atteindre (*chercher sa passion dominante, lui sacrifier toutes les autres et consacrer tous ses moments à la satisfaction de cette passion*, voilà le sens).— IV. « Renoncer à l'habitude de se plaire dans ses chagrins, *d'aimer* la douleur ». *Explication* : Aimer sa douleur ne me parait pas tant une erreur de l'esprit qu'un effet, qu'un corollaire de la passion (c'est-à-dire de la suite de jugements devenue habitude, qui ne nous montre le bonheur que dans telle chose : à Pyrrhus, le monde conquis ; à (*coupé*) être aimé de (*coupé*). Cette habitude l'emporte même sur un jugement qui vient vous montrer plus de bonheur dans

un autre objet : à Pyrrhus, le repos offert par Cinéas ; à C. (1) l'amour de l'étude. En effet, nous avons la cause de notre douleur (notre maîtresse) et nous disons que nous voulons nous y dévouer, pour *toucher*, pour intéresser en notre faveur; c'est donc comme *un moyen de satisfaire notre passion* que nous aimons notre douleur. Aussi, je crois que ce n'est qu'en Amour qu'on l'aime; en Ambition, il n'en est pas de même. Nous voyons que les amants malheureux des romans (Werther, Gustave de Simar, Claire d'Albe) nous ont touchés. J'ai même senti que le plaisir que nous avons d'être émus par les romans, nous aimons à le retrouver, à le puiser en nous. C'est bien simple et je pense que tu comprends. Comment donc perdre cette habitude de tristesse volontaire ? Il n'y a que la distraction (une lanterne magique, une dispute de chiens, un morceau spirituel dans un journal) qui, nous faisant éprouver un moment d'aise en nous sortant de notre douleur (au moment où vous vous ôtez de la fenêtre, après avoir vu deux minutes une dispute de chiens, vous portez ce jugement: j'ai été plus heureux pendant ces deux minutes que pendant les deux précédentes), nous donne enfin l'habitude de cette aise en étant réitérée.— (Relis cette lettre après la première grande douleur que tu éprouveras, fais-y des notes pour trouver les endroits où elle est fausse... Copie la tout de suite. Je comprends bien mieux (*coupé*) en te le copiant. Parle-m'en dans ta réponse tant attendue).— V. « Saisir le point qui va être le principe d'une passion, et, dès le moment qu'on l'aperçoit, *l'éviter*, ce qui est facile si on a d'autres habitudes fortes. Je croirais volontiers que le mouvement est très capable de faciliter seul cette entreprise. La persévérance dans une passion qui n'est pas développée, qui n'est pas entière, est une véritable *inertie* pendant laquelle la passion s'empare entièrement de nos sens qui manquent d'aliment (on se dit, par exemple : Quel plaisir de faire de longues promenades avec B., l'été, à l'ombre si fraîche de ces grands arbres qui bordent (*coupé*). On n'aurait aucun plaisir à considérer ce tableau en rêvant si, dans le moment actuel, on venait de faire deux grandes lieues par une bise noire. La promenade et la fraîcheur n'auraient plus de charmes. — VI. « Lorsqu'on voit froidement et pour la première fois un objet que l'on sait, par la théorie, pouvoir devenir l'objet d'une passion, *se demander sur le*

(1) La lettre initiale n'a pas été coupée, ce qui laisse supposer qu'il s'agit bien de Crozet.

champ ce qui en résulterait, ne plus faire d'essais en ce genre, c'est-à-dire ne plus essayer d'une passion pour voir si elle fera du bien. « Lorsque je vis (*coupé*) pour la première fois avec un peu d'amour, à la fête du couronnement d'Italie, le lendemain je me remis à mon plan avec peine; je ne courus dans les champs qu'à dix h. du matin, au lieu de cinq, je laissai ainsi croître la passion ; cependant, si je m'étais demandé : *qu'en résultera-t-il* ? que j'eusse continué l'habitude de mon métier, que d'avance j'eusse regardé cette passion comme malheureuse, il était encore temps (*tan* et non *tance*). Je vois parfaitement mon état d'alors et j'ai vingt fois éprouvé, pendant un ou deux jours, des désirs aussi forts qui celui que me tourmentait ce jour-là, pour des femmes auxquelles je ne pensais plus le lendemain ». — VII. « Se donner une passion dominante utile ; nous avons cette passion (l'amour de l'étude) mais elle est comme une source qui manque l'été à un terrain aride et qui reparaît l'hiver. Elle est encore bonne alors; il vaut mieux la boire que celle des neiges, de la pluie; mais en été, elle aurait deux usages. » (Voilà qui est charmant d'éloquence). — VIII. Suivre une idée quand nous la tenons, encore habitude purement physique. Combien de fois ne m'arrive-t-il pas de réfléchir et d'être content de mes idées, de circonstances nouvelles que je viens de remarquer (circonstances du rire, par exemple, de l'amour-propre d'une femme), et, tout à coup, d'abandonner mes idées au beau milieu de leur chemin, parce que je suis traversé par une idée plus prochaine, plus immédiate. Il faut donc que notre sujet de réflexion soit toujours le *but le plus* immédiat pour nous. » (Le bonheur le plus prochain, le plus immédiat, je comprends cela seulement en le copiant; copie donc). C'est donc travailler à la possession complète de nous par la passion dominante; alors, plus d'efforts pour chasser les autres, elles sortiront d'elles-mêmes. *Ruling passion* ? (Il apprend aussi l'anglais de ce bon père Jeky). IX. « Perdre l'idée de combattre une passion pour une autre du même genre, car c'est s'abrutir par l'expérience même, il faut toujours la combattre par la passion dominante et *utile*. Devenir amoureux d'une femme pour trouver le bonheur qu'on a manqué en étant amoureux d'une autre est le fruit de cette opinion fausse et funeste, que l'on a : qu'il faut avoir une certaine passion pour être heureux. *La satisfaction d'une quelconque est du bonheur*. Notre imagination, aidée par les romans, nous peint mieux les jouissances de l'amour que de la bienfaisance, par exemple : nous sommes plus portés à l'amour,

etc. C'est, je crois, notre plus grande erreur à nous, qu'en dis-tu ? Il y en a encore cinq beaucoup plus longues.

Copie, réponds, et je t'enverrai ces cinq. Mon G.-P. a-t-il écrit à D[aru] ? La lettre que j'ai envoyée hier, quel effet ? Ne pas s'exagérer le bonheur dont on ne jouit pas. C. manque à cette règle et en est malheureux. Réponds-donc, paresseuse. Suis-je bon d'écrire à un puits dont il ne sort rien.

116. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 4 mars 1806.

Je suis plus généreux que toi, ma chère Pauline, je t'écris encore, quoique je doive penser que mes lettres t'ennuient. Mais j'ai besoin des tiennes. Lorsque je t'écrivais dernièrement, je n'en avais besoin que pour mes affaires. Actuellement c'est pour ma consolation. M[élanie] est partie avant-hier pour ne revenir que dans quinze jours. Ecris-moi donc en grands détails, sur la vente du Cheylas, sur ce qui se passe dans la famille à mon sujet. R. me donnera-t-il 6.000 francs si je suis fait auditeur ? Si je vis auprès de D[aru], il faut absolument qu'il me donne 3.000 francs au lieu de 2.400 ; cela va lui paraître extraordinaire, mais si je vais auprès de D., il faut que je me fasse de la famille, que, peu à peu, je me donne la tournure d'un parent, d'un homme de la maison ; quand j'aurai cette tournure, que de sages avis auraient dû me faire prendre il y a trois ans, je ne serai plus en peine d'être placé. Cela ira de suite. « Il faut placer B[eyle] », dira un jour D[aru]. Dis, je t'en prie, cela à mon G.-P., et, je t'en supplie, écris-moi, je ne puis concevoir l'étrange manie qui t'en empêche. Puisque tu n'es pas amoureuse, je ne conçois pas comment j'ai pu me brouiller avec toi. Ecris-moi vite pour me dire que non. Songe à *te connaître toi-même*. Cherche quelle est ta plus forte passion, la deuxième en force, etc. ; tes goûts, tes habitudes et tes passions ; en un mot, cherche à faire ton propre caractère. Voilà la science à laquelle je t'ai conseillé de te préparer pendant deux ans. Actuellement que tu as acquis la force de tête nécessaire pour t'en occuper avec succès, je t'engage fortement à

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

t'en occuper. C'est la base de tout bonheur. Tout l'homme est habitude, songe donc à t'en donner de bonnes. Celle du travail, avoir du travail pour les moments d'ennui. La première fois que tu te surprendras à te dire : *Je m'ennuie*, examine ce qui se passe en toi. C'est par là qu'il faut commencer lorsque l'on cherche à se connaître; tu chercheras ensuite une occupation pour ces moments d'ennui. La lecture de Tacite, Saint-Réal, Vertot, Tite-Live, par exemple. Lorsque tu t'ennuies, est-ce que : 1° tu ne te sens de passion pour rien ? ; 2° ou ne penses-tu atteindre ce que tu désires ?; 3° te sens-tu malade ? Lorsque tu te connaîtras bien, tu verras les passions qu'il faut arracher et tu tâcheras de parvenir à un genre de vie dans lequel tu puisses satisfaire les bonnes. Tu chercheras de quel genre d'agrément ton esprit est susceptible. Tous ces agréments, qui paraissent frivoles dans un livre ou dans la solitude, sont à leur place dans le monde, vous font inviter partout. C'est une enseigne; les gens de quelque mérite étudient la personne qui la portent. Si elles lui trouvent : 1° un cœur sensible ; 2° des passions accoutumées *à obéir à la vertu* (la plus grande quantité d'utilité) ; 3° *une absence totale de pédantisme et de vanité*, elles s'y attachent à jamais. Et les amis qui se prennent par ces qualités sont le charme de la vie. Par la nature de nos nerfs, le bonheur extrême, lorsqu'on y parvient, ne peut pas durer plus d'une heure. Toutes ces jouissances vives que le roman fait désirer se fanent en quelques jours. Ce qui ne se fane pas, c'est un état heureux, une sagesse qui apprenne à éviter les peines. Médite souvent cette page, ma chère petite, je t'aime, quoique tu sois ingrate. As-tu lu ta lettre à Gaëtan ? Lorsque tu trouves dans les miennes un morceau à sa portée, fais-le copier à lui, à ce pauvre Hippolyte. Fais-leur jurer de lire quand ils le pourront (Helv, Duclos, Tracy, Vauvenargues, Hobbes). Cette lecture bien faite les sortira du pair. Si ces ouvrages leurs paraissent ennuyeux à seize ans, qu'ils les relisent à dix-sept. Prends toi-même ce conseil. As-tu lu *la Manie de Pinel* ? Je t'enverrai Mirabeau par la première occasion, je l'ai pour toi. *La Manie* ; Cabanis, *Physique et Moral* (2) ; *Contrat social* de J.-J. R. ; *Esprit des Lois*, malgré ses nombreuses erreurs (3) ; Duclos (1) ; *L'Homme* d'Helvétius (2) ; *Voyage en Italie*, de Duclos (1) ; *Mémoires secrets sur la Régence*, de Duclos (2) ; *La Décade*, *les Archives*, *Mémoires de* Collé ; *Fleetwood* (2) ; Tracy (3) ; Œuvres de Madame de Lambert (prude, dévote, mais des idées), 1 vol. ; L'enthousiasme et les vœux téméraires de Mad. de Genlis ; Mademoi-

selle de Clermont ; *Les Ruines*, de Volney ; *La littérature*, (2) ; *Impressions* (1), de Madame de Staël.

117. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, 5 *mars* 1806.

Man veut dire homme ; *King*, roi, mais ces mots n'apprennent pas ce que c'est que l'homme ; ce que c'est, en général, qu'un roi, et, en particulier, tel roi. Plusieurs, ma chère petite, embrassent l'étude de langues par paresse (comme Locke). Tout leur dit que leur bonheur veut qu'ils étudient, mais, en même temps, ils ont une peine extrême à réfléchir. Frédéric II fut-il grand par l'utilité de ses actions, ou seulement par leur difficulté ? Pouvait-on faire mieux ? Vit-il ce mieux et ne voulut-il pas le faire ? ou ne le vit-il pas ? La corruption de la Régence a-t-elle été utile en avilissant le despotisme ? Les académies ont-elles répandu les véritables lumières ? ont-elles été utiles au bonheur de la majorité des hommes ? La solution de pareilles questions qui demandent des milliers de jugements vrais, *leur est insupportable*, ils trouvent bien moins ennuyeux encore de se mettre dans la tête que

of	*man*	*first*	*disobedience*	*and*	*the*	*fruit*	*of*	*that*
de	homme	première	désobéissance	et	le	fruit	de	ce

forbiden	*tree,*	*sing*	*heavenly*	*muse.*		
défendu	arbre	chante	céleste	muse.		

veulent dire les mots qui sont au-dessous.

Cela leur paraîtrait méprisable pour le latin. Voltaire et son siècle ont jeté du ridicule sur cette manie pour le latin mais, comme apôtres de la liberté, ils se sont mis à vanter l'Angleterrre de toute manière. Tout le monde a appris l'anglais et j'ai vu tous ces anglomanes s'enthousiasmer pour *La Boucle de cheveux enlevée*, petit mauvais poème de Pope, et n'avoir pas lu le *Lutrin*, de Boileau, qui vaut toute une perruque de ces boucles. Ils préfèrent Shak. à Corneille ; mais ces grands génies avaient changé de langue, ils auraient préféré avec la même connaissance de cause Corneille à Shakspeare. Mets-toi bien

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

en garde contre ce ridicule, ma chère petite, estime dans les écrivains anglais la Force, l'Imagination, la Vérité avec laquelle ils montrent la nature, mais ne te laisse point séduire par leur enflure, leur gigantesque, leur noirceur d'imagination. Mets-toi de bonne heure à l'*Iliad of Pope*, que tu ne m'as pas envoyé. par parenthèse. Peu de femmes ont lu Homère comme ce grand poète mérite d'être lu : les phrases heurtées de Bitaubé ne le montrent guère mieux que le vers faible de Rochefort.

Alex. Pope (petit bossu vaniteux, sans passions ardentes, bon versificateur, pauvre de sentiments) te le montrera, mais noirci. Dès les premiers vers, il parle de cadavres, de morts, etc., choses qui ne sont pas au même point dans Homère. Mais tu trouveras au milieu des longueurs anglaises un grand bon sens, l'amour de la liberté, la haine du papisme. Il doit t'être agréable de connaître le caractère d'un peuple que tu vois sans doute avec enthousiasme. Tu le trouveras bien peint dans le quatrième volume du *Tableau de la Grande Bretagne*, de M. Baërt. Tu y verras qu'il est triste, qu'il a beaucoup d'imagination superstitieuse et avide. Je suis un peu de mauvaise humeur contre l'Angleterre, parce que je lui attribue ton silence. Je me figure que tu veux m'écrire une lettre en anglais et que c'est pour cela que tu fais mon malheur depuis deux mois. Je t'assure que tes pensées me sont au moins aussi agréables en français qu'en anglais, et même plus, puisqu'il te faut encore dix ans d'habitude pour pouvoir en exprimer passablement les nuances en anglais. Ainsi, écris-moi, j'en ai le plus violent besoin. Voilà soixante jours que je n'ai pas reçu une lettre de toi. Le départ de M[élanie] me plonge dans la plus sombre tristesse ; si grande que hier j'ai pris dix francs en avance sur le mois prochain de ma pension pour aller acheter la *Théorie des sentiments moraux*, de Smith, traduite par Sophie Grouchy, veuve Condorcet ; elle y a joint huit lettres excellentes sur la sympathie. J'ai lu hier cinquante-huit pages de ce livre, cela m'a distrait. Il est fort bien et je te conseille de le lire. Falcon et Charvet l'ont sans doute. Ce livre explique bien des plaisirs et bien des peines dont il n'est pas parlé ailleurs. J'en ai lu vingt pages depuis hier, et comme j'étais accoutumé au *Dictionnaire* et au *Style* de l'auteur (il ne fallait pas *et* mais *ou* : le style est une pensée, un tour est une pensée pour qui est allé dans le grand monde, le seul qui parle bien, *et*, *sans songer à bien parler* : *je t'aime véritablement*, et *véritablement je t'aime* ne sont par la même chose) au dictionnaire ou au style de l'auteur, j'ai beaucoup mieux compris et j'ai

beaucoup mieux goûté Madame de Condorcet. Quand seras-tu au point de faire des ouvrages comme ceux-là ? Je te forme, tu es la fille aimée de mon cœur, pour parler comme Ossian que tu aimes ; méditeras-tu assez mes lettres pour en profiter ? Soutiendras-tu quelquefois mon courage en me montrant que tu profites ? M'écriras-tu quelquefois en entrant dans la discussion des choses que je te propose, en me disant ce que tu as remarqué dans les livres que tu lis ? Il est une seule chose que je ne puis pas former de loin : c'est *l'esprit d'agrément* celui qui rend aimable, qui apprend à offrir sans cesse des idées *douces* ou *comiques* à ceux qui nous écoutent, à distinguer toujours quand ils sont las de l'une ou de l'autre espèce, ou même des deux ; à empêcher que le tout n'ait un vernis de pédanterie ; à savoir être frivole, souvent on offense en ne disant rien, en paraissant sérieux ; votre sérieux blâme la joie des autres. Il faut savoir de bonne heure considérer tout du côté heureux. Tu vois arriver ton amie désolée de la mort de son serin, que le chat vient de prendre, désolée de ce qu'elle vient de voir passer mademoiselle Tournadre mieux parée qu'elle. *Il faut savoir la consoler sans l'offenser*, sans mépriser sa douleur, ni la cause. En un mot, sois une source de plaisirs pour ta société, et cette société en sera une pour toi. Souvent ta gaieté sera feinte le premier quart d'heure, réelle ensuite, et tu jouiras de l'effort que tu auras fait sur toi. — J'ai donc quelque pouvoir sur mes affections, je puis donc me soustraire au malheur. — Médite profondément ce sujet : ou vivre à la Chartreuse, ou ainsi dans le monde ; en se persuadant qu'il faut en venir là, que c'est ainsi qu'on doit être, peu à peu on acquiert ces habitudes. Je suis étonné d'habitudes que j'ai ainsi contractées sans m'en douter et uniquement parce que je m'étais persuadé qu'il était vertueux et avantageux de les avoir.

Relis souvent cet article, parle-m'en dans ta réponse. J'ai été entraîné, je voulais te parler d'histoire dans ma lettre ; tu sais combien je me reproche mon ignorance. Crozet fait mieux : il la chasse en lisant, trois heures par jour, Lebeau et d'autres cuistres qui, à travers leurs bêtises, disent les faits. J'ai trouvé dans les excellentes œuvres de Chamfort, quatre vol. in-8, un extrait des *Mémoires* de Richelieu. Je connaissais sa vie privée, livre extrêmement curieux, mais qui, ne rapportant que des roueries, n'a instruit autrefois qu'à tromper des femmes, mais non dans la science des événements politiques. Je me suis donc procuré, en contant des anecdotes comiques à un sot qui est ici (mais qui a des livres), les *Mémoires* de Richelieu. Je crois que Fal-

con les a. Lis ce livre; les *Mémoires* de Duclos; l'article de Chamfort sur les deux. Tu as lu Saint-Simon. Tu verras le temps de la Régence, temps classique pour les Français, *aussi net qu'à travers un cristal.* Mais, à cet excellent livre mal écrit, il y a une préface, mal écrite aussi, mais on ne peut plus utile. C'est l'opinion de l'auteur sur l'art d'écrire l'histoire et, de suite, son jugement sur les principaux historiens de France. Je te recommande cinq ou six fois cette préface; lis-la cinq ou six fois et surtout écris-moi, par pitié; dis-moi où en sont mes affaires. Un petit mot pour M[élanie], si tu le veux; voyant que je t'aime beaucoup, elle t'aime déjà; mais écris-moi, de grâce; elle ne verra pas tes lettres. Adieu. Ecris. — *De la nature humaine* par Hobbes; *Lina*, roman; *Histoire de Fergusson*, *Voyage de Duclos.*

118. — E.

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE (1)

Lyon, 6 *mars* 1806.

De la neige fondue, un froid glacial, des compagnons de voyage insupportables, c'est tout ce que nous avons eu dans notre route en y ajoutant beaucoup de fatigue, car on nous a fait lever de deux à trois heures du matin. Nous sommes à Lyon depuis hier, nous en partons demain matin et dans six jours nous serons à Paris. J'en partirai le lendemain pour la campagne et c'est là où je compte t'écrire un peu longuement ; je suis tellement gênée dans ce moment-ci que je suis obligée de baisser mon chapeau sur mon papier pour que Madame C... ne voie pas ce que je t'écris.

Adieu, ma bonne minette, je vais mettre ce billet à la poste d'où je reviendrai bien contente si j'y trouve une lettre de toi. — Je t'ai écrit d'Aix (2).

(1) La saison théâtrale terminée, Mélanie reprend le chemin de Paris. — Elle écrit cette jolie lettre à la halte de Lyon. — Beyle ne tarde pas à regagner Paris où il arrive le 10 juillet 1806, après un court séjour à Grenoble.

(2) M. Beyle, chez M. Charles Meunier, rue du Vieux-Concert, à Marseille.

119. — E. [1]

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, le 9 *mars* 1806.

[On désire ce qu'on a pas, je le sais bien, ma chère petite, mais dans la vie la plus dissipée, tu donnerais, malgré toi, plusieurs heures à la méditation.

Dimanche dernier, je fus d'un *pickniq* de soixante personnes ; il y avait au moins trente jeunes gens et quinze demoiselles. Malgré tous mes raisonnements évidents, comme mon *désir de bonheur* a plus d'habitude de faux jugements qui mettent le bonheur dans une telle réunion qne de ceux qui lui disent que le mieux qu'on puisse trouver dans une réunion est une distraction passagère, bien peu faite pour être regrettée avec sentiment ; malgré tout cela, j'aurais envié le sort des convives ; je me les serais figurés tels qu'il les fallait pour rendre cette réunion délicieuse. Elle fut à périr d'ennui.

Il en fut de même d'un concert où j'entendis un nommé Meyer qui imite le chant de tous les oiseaux. Il en avait été de même, la veille, d'une visite chez madame P...

Je me retire alors et viens perfectionner mon esprit en l'étudiant, l'observant et tâchant de trouver quelque chose. Au bout d'un certain temps, on ne se souvient plus du tout de ce qu'on a lu ; on ne se rappelle que ce qu'on a inventé.

Je cherche à arracher de mon âme tout plein de fausses passions.

J'appelle fausses passions, celles qui nous promettent, dans telles situations, un bonheur que nous ne trouvons pas lorsque nous y sommes arrivés.

La plupart des hommes ressemblent à un aveugle, excessivement boîteux, qui prendrait des peines infinies pour monter, en huit heures de temps, à la Bastille (2), où la belle vue doit lui donner un plaisir infini. Il y arrive et n'y jouit que de son extrême fatigue, et, en second lieu, du sentiment de désespoir que donne toujours une espérance au moment où nous nous apercevons qu'elle était vaine.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Montagne fortifiée sur la rive droite de l'Isère, à Grenoble.

Pour me consoler du concert, je vins lire les *Lettres sur la sympathie* (de madame de Condorcet) ; je veux t'en dire un mot, pour que lorsque tu les liras, tu les comprennes plus facilement.

Parle-moi au long de Gaëtan, communique-lui quelques passages de mes lettres et dis-moi si nous en ferons un homme d'esprit ou seulement un aimable de province ? Qu'il songe mûrement que les plaisanteries les plus aimables viennent souvent des études les plus profondes.

Or, écoutez, petits et grands :

1

Employons nos facultés à se deviner mutuellement, à s'observer ; comme le plaisir nous vient par plusieurs d'elles, nous trouverons les moyens de les conduire au plaisir.

2

Il y a des moments dons la journée où l'on est assez affecté d'une jolie pièce de musique, d'une injustice qu'on vient d'observer ou d'essuyer, etc., pour n'avoir pas besoin d'autre chose pour nous sauver de l'ennui ; mais lorsque l'inévitable ennui arrive, l'occupation qui, à la longue, le chasse, par la plus grande dose de plaisir, est celle dont je te parle :

The very study of mankind is man, dit Pope, et il a raison.

3

Comme on ne peut faire de progrès dans l'étude de l'homme qu'en cherchant la vérité sans partialité pour une chose plutôt que pour l'autre, l'habitude de cette étude accoutume bientôt à la paix de l'âme et à la raison ; par là, éloigne de grands malheurs. Quand son but serait aussi peu utile que les disputes théologiques, on devrait le chérir à cause de cette bonne habitude : l'étude, grand consolateur.

4

Les mauvais ouvrages étrangers sont meilleurs pour nous que les ouvrages français, en ce que, faits par des gens teints d'autres préjugés que nous, nous nous moquons de ces préjugés, ce qui nous fait revenir sur les nôtres. « Ils font l'effet d'une bonne comédie de caractère. Je n'ai pas eu besoin de cette raison pour lire la fameuse *Théorie des sentiments nouveaux*, par Smith.

« Mais, continue Madame de Condorcet, j'apprenais l'anglais et n'étais pas assez forte pour lire couramment ce livre ; je le traduisais avec peine. Il me vint des idées sur la sympathie dont parlait mon auteur ; je les écrivis :

« La sympathie est la disposition que nous avons à sentir d'une manière semblable à celle d'autrui.

« Un homme ferme une porte avec violence; il s'écrase le doigt entre les deux battants :

« 1° Il sent une douleur locale à son doigt ;

« 2° Elle produit de plus une impression douloureuse dans tous les organes, impression très distincte de la douleur locale et qui accompagne toujours cette douleur, mais qui peut continuer d'exister sans elle.

(Voilà les propres termes de Madame de Condorcet ; j'avoue que, avant son onvrage, je n'avais pas observé cette deuxième douleur ; depuis trois jours, je n'ai pas eu l'occasion de le faire. Tâche de le faire; dis-m'en ta pensée).

« Pour concevoir combien cette sensation est distincte de la douleur locale, observe ce que tu sens au moment où cette douleur cesse. Souvent alors, on éprouve à la fois et le plaisir que cause la cessation de la douleur locale, et un sentiment général de malaise. Or, ce sentiment de malaise est quelquefois très pénible ; il peut même, si des causes particulières le prolongent, devenir plus insupportable que des douleurs locales plus vives en elles-mêmes, quoique plus courtes. Voilà ce qu'on observe; l'anatomie rend ainsi raison de ce phénomène: Cette sensation de malaise se fait sentir dans les organes les plus essentiels aux fonctions de la vie.

« Cette sensation se renouvelle lorsque nous nous ressouvenons des maux que nous avons soufferts ; c'est elle qui nous en rend le souvenir douloureux ; elle accompagne toujours ce souvenir + fortement.

« Cette impression douloureuse est susceptible de variété, mais à la longue elle est la même.

(Observe cela chez notre excellente tatan Gagnon : le souvenir de deux douleurs éprouvées il y a cinquante ans, quoique ces douleurs fussent très différentes, lui cause à peu près la même douleur).

« Une violente colique et une jambe cassée, par exemple — nous ne parlons encore que des douleurs physiques — ce souvenir d'un mal que nous avons éprouvé reproduit en nous la douleur qu'ont souffert alors tous nos organes.

« De même, nous ressentons cette impression douloureuse lorsqu'en état de discerner les signes de la douleur, nous voyons souffrir un être sensible, ou que nous savons qu'il souffre.

« Dès que, vers dix-sept ans, l'expérience nous permet de former

l'idée *abstraite* (1) de la douleur, cette seule idée renouvelle en nous l'impression générale faite par la douleur sur nos organes. — Voilà donc un effet de la douleur qui suit également de sa présence morale et de sa présence physique.

(Rappelle-toi la douleur insupportable que sent ma tatan à la lecture d'un événement tragique qui rend malheureux Oreste ou Rhadamiste. Observe cela attentivement chez elle).

« J'entends, dit madame de Condorcet, par sa présence morale (tout ce qui n'est pas sa présence physique) nous en pouvons avoir par la vue ou la connaissance des douleurs d'autrui. »

Il nous fallait trouver toutes ces vérités pour pouvoir établir la suivante, objet de toutes nos recherches :

« La cause de la sympathie pour les douleurs physiques vient donc de ce que la sensation que produit en nous toute douleur physique est une sensation composée de deux autres, dont la deuxième peut se renouveler à la seule idée de la douleur. — Voilà donc la cause de la sympathie découverte (sympathie veut dire *souffrance avec* ; demande cela au G.-P.)

« La vue de la douleur nous affecte + ou moins suivant que nous avons + de connaissances des signes de la douleur, de sensibilité, d'imagination et de mémoire. (Relis souvent cette lettre, médite-la, sens bien chaque mot).

« De la *sensibilité* et de l'*imagination* dépend surtout la reproduction de l'impression de la douleur sur nos organes. » (Je sais bien cela, parce que je l'avais trouvé avant de le lire dans madame de C... Tu as pu le voir dans mes papiers : je l'avais observé dans moi ; flatté de cela, j'y ai souvent pensé).

« Car cette impression vient des circonstances que l'imagination nous offre + vivement, suivant que nous avons + de sensibilité ; cela est évident. »

Phénomène singulier : un homme qui a eu la jambe coupée, s'il a beaucoup souffert et qu'il se rappelle l'opération, sent des douleurs au bout de sa cuisse. — Une personne faible et oisive lit un ouvrage de médecine sur les maladies des poumons, elle croit les avoir. Demande cela à mon G.-P., cela m'est un peu arrivé.

Tu sentiras facilement, ma chère petite minette, que l'impression

(1) Abstraite veut dire : *tirée de*. La rougeur est une idée abstraite de la fraise ou du coquelicot, si celui qui a cette idée n'a vu que ces deux corps rouges. (Tracy, vol. I). — (*Note de Beyle*).

générale produite par la vue de la douleur physique, se renouvelle plus facilement lorsque nous voyons souffrir les maux que nous avons souffert nous-mêmes, parce qu'elle est excitée en nous, et par nos souvenirs et par la vue de l'objet. » Tu vois la cause de ce vers délicieux de Virgile :

Non ignara mali, miseris succurerre disco.

(Non ignorante de douleurs, aux malheureux secourir j'apprends).

— *J'ai connu les douleurs et j'y sais compatir.*

— Ma douleur m'apprit à plaindre le malheur.

Tu vois pourquoi, lorsque les heureux ne secourent pas la misère, souvent ils ne sont pas si insensibles que le supposent les gens qui ont connu le malheur: leur imagination ne leur peint pas cette douleur.

Un homme de Cour ne sent que les malheurs de vanité : Un de ses amis perd son grade de général, il va le voir, le console; deux mois après, cet ami perd une femme qu'il aimait tendrement, il lui envoie un billet de condoléances exigé par l'usage, mais il ne songe pas à le consoler. Cet ami, cependant, s'il est sensible, est bien plus malheureux par la deuxième perte que par la première.]

[Voilà ce que ne pénètrent pas le tas de moralistes capucins qui blâment à tort et à travers, mais que l'homme juste doit apprendre.]

Tu as sans doute vu toute seule que plus la sensibilité est exercée, plus elle est vive, à moins qu'à force de l'exercer on ne la porte à ce degré qui la rend fatigante.

Voltaire a rendu joliment cette idée :

« L'âme est un feu qu'il faut nourrir et qui s'éteint s'il ne s'aug-« mente. »

Une sensibilité qui n'est point exercée tend à s'affaiblir ; alors, pour être remuée, il lui faut des échafauds, des brûlements d'yeux. Les Anglais ne l'exercent pas trois ou quatre fois par jour comme nous; leur silence leur en ôte les moyens (1).

[Aussi ils aiment le cinquième acte de *Barnaveld*, qui est un échafaud, le patient, le confesseur et le bourreau, dit-on.]

Rappelle-toi donc de bien exercer la sensibilité de tes enfants et

(1) Ce passage est fort curieux et donne toute raison à Paul Bourget qui, le premier, dans ses *Essais de Psychologie*, a deviné la sensibilité de Stendhal.

de bonne heure. La société tend à concentrer cette sensibilité en nous-mêmes, à nous rendre *égoïstes*. Quand cette passion ne serait pas contre la vertu, elle est au contraire bonheur. Observe un égoïste (Madame Clet en prenait tout le chemin) :

Pour une jouissance, il a cent peines.

L'égoïste ignore à jamais le vrai bonheur de la vie sociale : celui d'aimer les hommes et de les servir.

Homo sum et nihil humani a me alienum puto.

Demande l'explication de ce vers charmant au G.-P.

Les mêmes organes par qui nous vient la douleur étant aussi les conduits du plaisir, tout plaisir physique produit deux impressions, comme la douleur. Nous sommes donc susceptibles de s[ensibilité] pour les plaisirs physiques ; cette sensibilité est seulement plus difficile à exciter :

[1° Parce que l'intensité du plaisir étant moindre que celle de la douleur, son impression générale est moins facile à réveiller.]

[2° Parce que presque tous les plaisirs physiques ont en eux-mêmes quelque chose d'exclusif qui, en nous donnant l'idée et le sentiment de la privation, balance l'impression agréable que l'idée du plaisir d'autrui devait nous faire éprouver, et peut même aller jusqu'à la détruire.]

Telle est l'analyse de ce sublime sentiment qui répare un peu les maux infinis de l'état de société. Voilà aussi l'analyse froide et sans couleur de la première lettre de Mme de Condorcet à un M. C. (elle a quinze pages) qui pourrait bien être Cabanis, l'illustre auteur des *Rapports du physique au moral.*

Heureuse société que celle de gens si aimables, si instruits, si vertueux ! Mais ces gens ne se plaisent guère qu'avec leurs semblables ; ils ne se mêlent avec les autres que pour les plaisirs. Or, le bonheur ne consiste pas à être dans un bal avec eux : là, ils ne sont qu'aimables, mais à pouvoir aller rêver deux heures, le soir, avec eux. Voilà le sort qui t'attend, ma chère petite, si, secouant l'inertie provinciale, tu veux orner un peu ton âme sensible.

[Aime-moi et écris-le moi quelquefois. Je t'ai écrit au lieu d'aller à une partie en mer au château d'If. Ce n'est pas un sacrifice ; je suis plus heureux en t'écrivant ; mais sacrifie quelque chose pour me faire une longue lettre. S'il t'ennuie de fouiller dans ton cœur, dis-moi les premières choses venues ; dis-moi que tu m'aimes.]

Pour te désennuyer un peu de toute cette analyse, voici un trait

que nous raconte cet aimable Collé, si grand amateur du bon rire, et auteur de cette charmante pièce : *La Vérité dans le Vin.*

« Au commencement de ce mois, dit-il, (c'était février 1751) ou même dans les derniers jours de janvier, une troupe de comédiens, qui est actuellement à Toulouse, donna la *Métromanie.* Les Capitouls furent si choqués des plaisanteries qui se trouvent contre eux dans cette pièce qu'ils ont eu l'esprit de s'en fâcher très sérieusement. L'un de ces nobles messieurs envoya chercher l'entrepreneur, le traita comme un nègre d'avoir l'insolence de faire jouer une pareille comédie et lui défendit de la donner davantage. L'entrepreneur, soutenu par la meilleure partie des gens de la ville, n'a point voulu obéir, et présenta requête au Parlement pour qu'il lui fût permis de la faire jouer. Les Capitouls se sont opposés à cette demande ; instance pour ce fait au Parlement ; arrêt, enfin, qui laisse aux comédiens la liberté de représenter la *Métromanie.*

« Voilà ce fait dans sa plus grande simplicité et qui est de notoriété publique.

« Voici, à présent, ce que Piron y ajoute et qu'il m'a juré et protesté être aussi vrai que les grosses circonstances que je viens de dire. Il prétend donc qu'après que M. le Capitoul eut bien lavé la tête à l'entrepreneur, il lui demanda de qui était cette infâme comédie. — De M. Piron, lui répondit-on. — Qu'on me le fasse venir tout à l'heure, reprit-il, et je vais lui apprendre à vivre. — Mais, monsieur, il est à Paris, lui répondit-on. — Il est bien heureux, ce coquin-là, répartit-il, mais je vous défends de donner sa pièce. Tâchez, M. le drôle, de choisir mieux les comédies que vous nous donnez. La dernière fois encore, vous nous donnez l'*Avare*, pièce de mauvais exemple dans laquelle un fils vole son père. De qui est cette indigne comédie-là ? — Elle est de Molière, monsieur, répondit l'entrepreneur. — Eh ! est-il ici ce Molière ? Je lui apprendrai à avoir des mœurs et à les respecter. — Non, monsieur, il y a 74 ou 75 ans qu'il s'est retiré du monde. — Eh bien, mon petit monsieur, dit le Capitoul en finissant, pensez bien au choix des comédies que vous nous donnerez par la suite ; point de Molière, ni de Piron, s'il vous plaît ! Ne pouvez-vous jouer que des comédies d'auteurs obscurs ? Jouez-en que tout le monde connaisse et prenez-y garde.

« On a joué la *Métromanie* nombre de fois depuis l'arrêt du Parlement ; on s'y portait ; cette circonstance burlesque a fait la fortune

de l'entrepreneur ; on applaudissait à tout rompre aux vers qui badinaient les Capitouls, comme à ceux-ci :

> Monsieur le Capitoul, vous avez des vertiges...
> ..... Apprenez qu'une pièce d'éclat
> Ennoblit bien autant que le Capitoulat. »

[Ecris-moi une longue lettre, surtout et particulièrement sur les dispositions morales et pécuniaires (ce qui est l'âme de certaines gens), à mon égard.

Mes cravates et mes bas sont tout troués. Fais-moi et dis à Zénaïde de me faire, *si vous voulez*, à l'aiguille, des bas de grosse soie blanche ; c'est ce qui dure le plus. Faites-en aussi de toute autre matière, mais que le cou-de-pied ne soit pas gros, cela fait mal ; le bout du pied très-fort, au contraire.

R. S. V. P.

120. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, Vendredi 1806.

J'ai reçu ta petite lettre qui m'a été très utile, comme tu vois, mais pourquoi m'écris-tu si courtement ? Que tu es bête avec : *Je suis une pauvre bête.* Est-ce qu'il est question de bêtise et d'esprit entre nous ? Mais sois tranquille, tu peux cheminer longtemps avant que d'arriver à la *bêtise.* Prends bien garde que mes lettres ne soient surprises. J'en tremble toujours. C'est bien dans le genre des poissons et cette découverte serait une mine pour les bavardages de Mme Ent. et de Carol[ine] et de Mme Bertrand, si toutes ces rares femmes continuent à exceller dans le même genre de talent. Notre amie M[élanie] est partie pour Paris. Tu comprends et tu juges combien je suis malheureux. Je ne sais plus que faire de mon temps, que je lui consacrais entièrement. Ainsi,juge combien j'ai besoin de tes lettres,quand même elles seraient bêtes.Rappelle-toi bien, au sujet des miennes, que je te parle toujours sérieusement, parce que je crois que tu crois, que tu peux croire à mon affection ; mais, comme dans le monde,et tout est le monde pour nous excepté deux ou trois amis, on est bien loin d'avoir cette triple permission, *le sérieux*, pour le fond, (car pour la forme souvent il faut l'être) le sérieux, dis-je, est toujours déplacé : il n'y a rien de réel dans

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

ce qu'on se dit que le plus ou moins de respect, de *considération* que tout l'on se marque : « Permettez, Mademoiselle, que j'aie le *plaisir* de danser avec vous ! est une insulte à laquelle il faut répondre : — Monsieur,excusez-moi, je vous prie, je ne puis avoir cet honneur.» C'est une insulte parce que vous ne pouvez prouver que vous ayez du *plaisir*, et ce qui est avéré c'est que vous ne voulez pas dire que vous regardez cela comme un *honneur*. Au reste, ce serait une insulte dans une société de bon ton ; partout ailleurs, c'est un oubli,un manque d'usage dans les jeunes gens et on veut bien le passer. — Or, le sérieux, dans le monde, se montre particulièrement dans les conseils. J'ai eu pendant longtemps et bien nettement la manie conseillante ; elle me valut une bonne réponse de Mademoiselle Rebuffel ; cela me fit un peu songer à ce que je disais, et je sens actuellement combien il est ridicule à tout homme, et à moi en particulier qui entre à peine dans la vie ; qui, par dessus le marché, ne suis que parfois dégagé des images de l'enthousiasme et de la prévention, d'oser donner des conseils. Les conseils, dans le monde, passent toujours pour une marque d'orgueil et très souvent offensent comme marque de supériorité dans la société. Outre l'effet des conseils (qui fait qu'une action vigoureuse et bonne pour un homme d'un caractère ferme jure dans la conduite d'un niais irrésolu, et lui nuit par mille raisons) outre cela, rappelle-toi de n'en donner qu'après t'en être fait supplier à deux genoux et avoir montré ta modestie de cinq ou six manières différentes. Songe bien en entrant dans un salon quelconque, que tu n'es là *que pour procurer du plaisir à tous ceux qui y sont*. Songe bien à acquérir de bonne heure cette utile qualité qu'on nomme *modestie*, et qu'on ne devrait appeler que calcul de la vanité d'un homme d'esprit. En l'acquérant ensuite, on dirait de toi : « Elle s'est formée », et tu n'offenserais pas en l'ayant en entrant dans le monde... On approfondit si peu dans la société que la forme y passe souvent pour le fond. — Brûle-tu mes lettres ? Je voudrais que tu les gardasses, et même les relusses quelquefois, en faisant l'application de ce que je te dis aux petites piques d'amour-propre que tu vois dans la société de la partie. Les *têtes* étaient meilleures dans celle de Mme de Montesson, la Maintenon de l'avant-dernier duc d'Orléans, dont, par parenthèse, je te conseille d'écrire la vie quand tu la connaîtras; c'est ainsi que tu peux te former ; les têtes étaient meilleures, mais les passions n'étaient par beaucoup plus relevées.

Adieu. Ecris-moi donc. Je suis bien triste. Fais-moi des lettres de

six pages avec ton écriture grosse et qui d'ailleurs est fort bonne, et qu'il faut cultiver; elles ne vaudront pas trois miennes. Ecris-moi donc, j'en ai un vif besoin. Apprends par cœur les cinquante premiers vers de l'*Iliad*, ou mieux encore le discours de Priam à Achille dans le XXIVe chant. Rien ne t'apprendra l'anglais comme cela et les sentiments en sont très beaux. Réponds à cela. As-tu lu les *Mémoires* de Collé, 1 vol. in-8. Réponds-moi là-dessus.

121. — I. (1)

A SA SŒUR PAULINE

Marseille, lundi 17 *mars* 1806.

Prends courage, ma chère petite, et surtout écris-moi. L'année prochaine sera supportable pour toi. Je te conseille de faire société avec Mme (*coupé*). petite femme dans tous les sens: vanité, amour joué, mais elle te distraira. La société, même d'un indifférent et d'un sot, lorsqu'elle n'est pas forcée, distrait et empêche le malheur. Je l'ai bien éprouvé hier. J'ai dîné chez Mme Pallad, femme de bon ton mais petit caractère; on a ensuite fait de la musique jusqu'à 11 heures. Tout cela ne m'enivrait pas, mais en rentrant chez moi, à minuit, j'étais bien loin du sombre ennui que j'aurais éprouvé sans toutes ces distractions. J'ai trouvé là M. Samadet, qui a beaucoup connu Hérault de Séchelles ; j'y ai trouvé un froid M. Trial, qui connaît Madame de Staël et qui m'a prêté le premier volume d'un ouvrage qui est précisément ce qu'il me faut en histoire. Cet ouvrage, qui aura huit vol. in-8, mais dont il n'en paraît que quatre, est intitulé : *Tableau des négociations de l'Europe depuis le XVe siècle jusqu'en* 1789. Adieu. Le courrier part. Comment va D[aru]. Ecris, écris, écris.

122. — I. (2)

A SA SŒUR PAULINE

M[*arseille*], 22 *mars* 1806.

Tu es bien cruelle, ma chère petite Pauline : je suis seul et triste,

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

toi seule peux me tirer de ma tristesse en m'écrivant et tu ne le fais point. C'est mal, cela ; tu sembles craindre de m'écrire ; je crois presque que ton confesseur te l'a défendu. Prouve-moi le contraire, ma bonne petite, j'en ai besoin. Rien de matériel comme les Marseillais : le bonheur ou le malheur de ces gens-là vient de la chute de leur fortune ou du délabrement de leur santé, mais jamais de passions non satisfaites. Ils n'ont pas l'esprit de s'ennuyer de leurs plaisirs grossiers ; on se rassemble pour jouer le whist ou le boston, et cela dès dix heures du matin. Ces gens-là ne s'ennuient pas, par conséquent ils resteront toujours aussi stupides qu'ils sont. Pour qu'il y ait des gens d'esprit chez un peuple il faut que ce peuple sente le besoin de l'esprit, il faut que le travail ait rendu une classe assez riche pour qu'elle n'ait plus à songer qu'à son amusement. Bientôt elle se dégoûte de courir à cheval, de sauter les fossés et de danser; l'ennui la suit au milieu des plaisirs ; elle le fuit en faisant la cour aux femmes ; bientôt on remarque que le plus spirituel les amuse et réussit et tous les ennuyés ont enfin trouvé une passion qui les secoue : alors se forment les poètes qui donnent les premiers plaisirs à ces âmes sortant d'un état presque sauvage. Tu sens qu'ils peuvent fort bien être émus par l'*Ugoline* du Dante et ne goûter aucun plaisir à lire les *Rapports du Physique et du Moral* de Cabanis ou tout autre ouvrage du même genre... La poésie ne demande qu'un cœur, et il est très peu d'hommes qui décidément n'aient rien senti. L'ennui produit donc la poésie, et, pour que l'ennui fût produit généralement, il fallait une classe de gens riches et oisifs. Voilà, en effet, ce qu'étaient les Italiens en 1400 : Le travail en tout genre, l'agriculture et les manufactures avaient rendu l'Italie le pays le plus riche de l'Europe ; elle fut désennuyée par ces grands génies que tu connais. Rousseau a pris les arts pour les causes de la corruption qui les accompagne toujours ; il n'a pas vu que les arts, comme la corruption, venaient de la même cause : la richesse superflue qui rend oisif. Il est impossible de s'imaginer un Richelieu dans une petite ville où tout le monde travaille pour vivre huit heures par jour et sept jours de la semaine ; le dimanche, quelque plaisir violent est toujours sûr de les amuser. Il n'en est pas ainsi des gens qui ont à s'amuser les sept jours de la semaine ; après avoir tiré leurs plaisir de leur estomac, ils sont bientôt forcés de les tirer de leur sensibilité et de leur cerveau.

J'ai été bien aise de traiter ce sujet avec toi, ma petite minette, parce que je voudrais qu'il y eût autant de vérités que possible dans

ta jolie petite tête. Les philosophes français du XVIIIe siècle: Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Helvétius, Mably, Raynal, Fréret, Boulanger, d'Holbach, Duclos, Chamfort, etc., ont eu d'excellentes choses, mais il faut bien prendre garde d'admettre par dessus le marché leurs erreurs. Heureusement ils n'ont pas fait secte comme les Académiciens, ou les Pyrrhoniens de l'antiquité, ce qui leur a permis de se critiquer réciproquement: Rousseau sentait bien que souvent Montesquieu fait de l'esprit sur les lois et qu'il voulait ménager la Cour; Montesquieu aurait vu que la profonde sensibilité de Rousseau le mène souvent à l'erreur et que, malheureusement, le manque de chaleur lui faisant mépriser les auteurs froids comme Duclos, Helvétius, d'Holbach, il ne voit pas que leur froideur, qui les rend très peu poètes, ne les rend que meilleurs raisonneurs. Moi-même, tu t'en souviens, je suis tombé dans ce défaut. Tracy a achevé de m'en guérir. Je ne puis trop te recommander cette source de toute lumière. Dis-moi si tu le lis. On m'a prêté, il y a quelques jours, un excellent ouvrage qui est précisément ce que je cherchais depuis longtemps. C'est un tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis le XVe siècle jusqu'à la Révolution de France, par F. Ancillon, professeur d'histoire à Berlin ; Leipzig, 1803 ; Reiclam. — Ce livre est excellent; fais tout au monde pour le lire; il n'en paraît que les quatre premiers volumes; il t'apprendra tout ce qu'il faut d'histoire depuis les derniers empereurs Romains. — Ecris-moi donc un peu ma bonne petite, tu feras mon bonheur, et je suis assez malheureux. Ecris-moi aussi l'état moral de la f[amille] pour mes affaires. Tu es mon petit ambassadeur à Gr[enoble]. Je voulais t'écrire huit pages, mais je vais emmagasiner des esprits, non pas de beaux-esprits, mais des esprits 3/5. Périer n'est pas encore arrivé, ce qui nous étonne et nous afflige.

123. — I. (1)

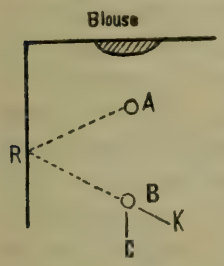
A SA SŒUR PAULINE

M[arseille, samedi 22 *mars* 1806.

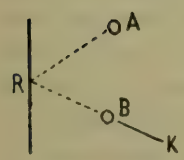
Je reçois ta lettre de lundi. Tu ne saurais croire le plaisir qu'elle m'a fait : je cherchais depuis ce matin à me distraire de la sensibilité qui

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

semblait me poursuivre ; ta lettre, reçue à 2 heures, m'a mis dans cet état doux de penser à ce qu'on aime. Eugénie est venue bien mal à propos pour moi. Heureusement, tu me dis : A demain. Tu me l'écrivis il y a deux mois, et voici le deuxième mot que je reçois. Je pourrais chanter comme Grégoire : Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus longtimps ? — Je suis fâché que dans ta lettre tu n'attaques pas la corde sensible. Tu ne me parles pas assez de toi, tu ne me dis rien de ton bonheur, de ce que tu penses, des grands morceaux philosophiques que je t'envoie. Parle-moi au long de tout cela ; dis-moi si tu as lu Tracy.— Eh bien ! crois-tu l'utilité dont tu m'es comme ambassadrice ; C'est toi qui as fait la lettre sur les eaux-de-vie, c'est toi qui me montres son effet et qui m'apprends que j'ai touché la corde sensible. C'est ce que nous nommons agir par *bande*, métaphore prise du jeu de billard.



Si l'on poussait la bille B, dans le sens CB, on ferait bien entrer la bille A dans la blouse, mais B y entrerait avec elle ; au lieu de cela, on l'a fait par bande, c'est-à-dire qu'on pousse dans le sens KB : elle va frapper R et revient dans le sens RA.



Voilà, ma petite minette, une explication bien mauvaise et bien longue pour expliquer un mauvais terme, mais enfin nous saurons qu'agir par bande c'est mettre en jeu la passion que l'on connaît à quelqu'un au lieu de lui demander directement. Or ce principe est général, car lorsqu'une personne vous aime, lui demander directement c'est précisément mettre en jeu son amour. Tu remarqueras que je cherche tant que je peux à te montrer les finesses de la société ; si j'avais à faire à une Séraphie, tu finirais par être une Merteuil, mais comme je te vois un excellent cœur je veux t'empêcher d'être une Delphine, ce qui est précisément le sort qui nous attendait, toi et moi, dans le monde, si nous n'y eussions mis ordre. Tu sauras donc qu'il faut de bonne heure prendre l'habitude *d'agir par bande*. C'est un des grands principes dont je t'ai parlé ; notre esprit nous en a bien démontré la vérité, mais notre *moi moral* (notre désir du bonheur) n'en a pas encore pris l'habitude. J'espère que le succès de la lettre en question aura deux bons effets : le pre-

mier de te donner l'habitude *du par bande*, le deuxième de te donner l'habitude de m'écrire ; l'un et l'autre sont nécessaires à mon bonheur. Ecrivons-nous, ma bonne amie : nous sommes l'un pour l'autre nos meilleurs amis. Je t'aime de toute mon âme, je n'aimerai jamais de maîtresse autant que toi. Lorsque nous serons dégoûtés du monde l'un et l'autre, nous prendrons une petite maison à Paris ou dans le voisinage, où nous passerons notre vie ensemble et attendrons la fin dans le sein des beaux-arts et de la plus tendre amitié. Je me monte et je me sens trop sensible. j'interromps ma lettre jusqu'à demain matin. Adieu. Je t'ai déjà dit un mot de l'histoire du système politique de l'Europe depuis le XVe siècle jusqu'en 1789, par Ancillon ; Leipzig ; Réclam. ; il a paru quatre vol. en 1803. Cet ouvrage est très bon et est précisément ce qu'il nous faut. Il donne les masses de l'histoire, tous les faits nécessaires pour suivre la marche des Etats et cela avec un intérêt soutenu ; je prends mal à la tête à me forcer de le lire ; il me guérit de mon long dégoût pour l'histoire ; peut-être n'étais-je pas mûr pour cette étude sérieuse, et la force qu'on m'avait faite pour lire les nigauds, Rollin, Velly et autres, m'en avait-elle éloigné. J'entre dans ces détails parce qu'il est possible que les mêmes maîtres, agissant sur un tempérament et un caractère analogues, t'aient donné le même éloignement pour cette base de toute connaissance de l'homme. Ancillon nous suffit depuis l'an 400 jusqu'à nos jours. Quel bonheur que de trouver quatorze cents ans, et les plus intéressants pour nous, en huit vol. in-8° ! Je soupçonne que l'ouvrage se vend à Genève ; s'il est ainsi j'engagerai notre père à cette utile dépense. Dis-moi donc si tu lis les livres que je te conseille, afin que je ne sois plus exposé à te répéter des titres d'ouvrages sur lesquels tu en sais autant que moi, et à te parler, comme de points connus, de vérités que tu n'as point encore vues. Je te ferais, par exemple, un long article qui te montrerait comme quoi tous les faux jugements ne viennent que de l'imperfection de nos souvenirs, et les moyens de prévenir cet accident, si je savais que tu n'eusses pas lu Tracy. Tu me tiens dans une ignorance vraiment désespérante sur tout... tout ce qui te regarde. On n'abandonne pas un ami parce qu'il est malade, eût-il même la peste, mais c'est une bien cruelle maladie de ton caractère que celle qui te porte à ne m'écrire que des mots en courant, tandis que nous avons tant de sujets de correspondance et qu'elle serait si douce pour moi, et peut-être utile à ton développement. Je ne sais quelle diable d'idée

tu t'es faite de tes lettres, mais on dirait que tu ne m'écris qu'avec une sainte frayeur. Je crois quelquefois que ton confesseur t'a défendu de communiquer avec un hérétique, déiste et athée tel que moi. Je connais trop combien l'obscurité est utile à une femme pour montrer jamais tes lettres à mes amis ; personne ne les voit ni ne les verra ; ainsi, écris-moi en liberté, dis-moi les objections aux principes que j'avance... Ecris-moi donc. Tu sens combien Tracy est utile : il montre comment on fait mal et comment on fait bien l'opération que nous répétons presque sans relâche pendant les seize heures de veille que nous avons tous les jours. Il est aussi nécessaire à la femme de ménage, qui médite d'avoir le beurre et le fromage au meilleur marché possible, qu'à la sublime Sibylle de Clèves défendant Wittemberg contre la puissante armée de Charles-Quint. Madame Bertrand et Sibylle de Clèves portent également des jugements ; il leur importe également de ne pas voir dans leurs souvenirs ce qui n'y est pas. Ces jugements ne sont pas, à la vérité, tout à fait de la même importance, mais enfin ils se font de la même manière. Tracy a le beau défaut d'être trop bavard, de présenter successivement son idée sous cinq ou six formes différentes, mais il expose des inventions, choses toujours obscures à l'esprit encroûté des gens instruits, et ces inventions sont dans une science créée il y a dix ans par Locke et que le vulgaire croit inintelligible parce qu'elle a succédé à la *scolastique*, chose vraiment incompréhensible. Au moyen de trois volumes de Tracy, qu'on pourrait facilement réduire à un, tu es dispensée à jamais de lire Aristote, Locke, Condillac, etc., Port-Royal, le Père Buffier, etc., etc. Avec Tracy et Helvétius, qui s'accordent pour le fond des choses, tu es tout de suite sur la frontière de la science, tu peux observer l'homme dans la société ou dans l'histoire. Le spectacle immense et renouvelé tous les jours de la nature humaine se déroule à tes yeux, tu as un objet infini d'amusement et le plaisir qu'on ne goutait anciennement que dans la vieillesse, tu peux en jouir dès ta jeunesse grâce à ces deux grands hommes. — En cherchant du papier pour continuer à t'écrire, j'ai trouvé entre deux planches de mon secrétaire quelques lettres de femmes adressées apparemment à celui qui occupait cette chambre avant moi. Elles annoncent toutes de petites âmes, profondément éprises de niaiseries et affectant de petites affaires de vanité. Elles se croient toutes les plus malheureuses personnes du monde, notamment une petite fille qui vit dans le sein de sa famille à Paris,

qui est assez riche et qui écrit qu'elle est malheureuse parce qu'on ne fait pas assez attention à elle. Cela m'a fait réfléchir, car que faire autre chose, lorsqu'on est triste et sans moyens de distractions. Il faut chercher à se rendre habile dans l'art du bonheur. J'ai vu tous les hommes se croyant plus ou moins très malheureux. Hier, trois personnes, dont (*coupé*) m'ont dit en confidence qu'elles étaient les plus *malheureuses du monde.* Ce sont leurs termes, et ce qu'il y a de bon, c'est qu'elles ne mentent pas : se croyant malheureuses, elles repoussent tous les petits plaisirs qui remplissent la vie et le deviennent bientôt ; elles sont tristes, ennuyeuses, le monde les laisse là. Rappelle-toi bien d'employer tout ce que tu as d'esprit à être aimable, tête-à-tête, ce qui est l'art de consoler ; n'arrête pas ta pensée sur la bassesse d'âme que prouve souvent cette douleur (une douleur de jalousie par exemple) ni sur le peu d'esprit qu'elle suppose ; ne vois qu'un être souffrant. Songe qu'il est impossible de changer son âme dans ce moment, ni de lui donner un esprit plus relevé. Songe que la plus belle chose que tu puisses faire est de le consoler... Voilà le précepte de l'usage du monde le plus doux à apprendre et à suivre. Songe au vif bonheur qu'on éprouve à voir un heureux, et un heureux que l'on a fait. C'est le secret du bonheur. Les plaisirs égoïstes ne sont jamais enivrants, ce qui l'est, c'est de voir un être qu'on aime aussi heureux qu'on peut le rendre. C'est ce qui a fait inventer la vertu. Ainsi, quand tu verras C (*coupé*) ou telle autre excessivement malheureuse de ce que sa sœur a un fichu neuf, ne te fais pas illlusion sur le ridicule, mais emploie tout ton esprit à la consoler. C'est à la pratique de cette maxime que tu devras des amis dans le monde. Tu devras des moments brillants et peut-être le bonheur à l'habitude de produire la gaieté dans ceux qui t'entourent, par une recherche soigneuse du comique. Il faut seulement que ce comique soit excessivement fin : le comique chargé, assez bon chez un homme, est détestable chez une femme. Le comique franc n'est pas permis à une femme : on ne lui pardonne guère de montrer un ridicule réel, cela lui ôte toute grâce en la rendant *puissante* ; il faut qu'elle se borne à la *plaisanterie*, qui consiste à se moquer d'un comique qui n'existe pas. Je sens bien que les personnes qui t'entourent ne sont pas capables de saisir le comique, mais il n'en faut pas moins prendre l'habitude avec elles, pour te la trouver en entrant dans le monde. Tu dois tendre à faire un mariage riche avec un cœur vertueux : la richesse est presque toujours le chemin du bonheur. Pour parvenir à cet état, il faut

prendre l'habitude d'une profonde dissimulation. Ouvre l'histoire : nulle femme n'y a fait sa fortune sans cette qualité. Il faut te résoudre à mener la vie de la tatan Dupré ou en prendre l'habitude. Choisis. Je préviens pour toi l'expérience ; ce que je dis, tu le dirais à vingt-cinq ans, lorsque l'âge de l'action serait passé. Regarde le sort que Madame de Staël s'est fait avec sa franchise et ses grands talents. Fille d'un ministre respecté, avec trois millions de biens et l'esprit le plus profond et le plus aimable, il ne lui a manqué que la dissimulation pour être aussi heureuse que possible. Qu'une bête soit franche, elle n'offense personne, mais Madame de Staël, en l'étant, a rendu toutes les femmes furieuses de jalousie, jusqu'à celles enfin qui ne l'ont jamais vue et qui n'ont pas lu une ligne de ses ouvrages. J'en ai vu une périr de jalousie en lisant *Delphine*. Si je ne le lui eusse pas repris, elle serait devenue folle, je crois. Madame de Staël a perdu entièrement *la grâce* en montrant sa supériorité ; elle n'a pas vu cela et a voulu être aimée comme une femme après avoir brillé comme un homme. Elle a fini par être presque aussi malheureuse que possible, le tout faute de dissimulation. Elle s'est fait une philosophie, elle retrouve le bonheur à cette heure, à trente-deux ans ; mais, de vingt-six à trente-deux ans, elle a été très malheureuse. En supposant que tu manques le bonheur (état exempt de peines, seule chose que l'on se puisse procurer), il faut t'accoutumer de bonne heure à supporter les chagrins, influer sur toi-même, te rendre sage. C'est ce que je développais dans une autre lettre.

Voici les habitudes que je cherche à prendre :

1. Exercice, ou, dans dix ans, gros et hébété.

2. Talent de comique, l'odieux et l'ennuyeux.

3. Choisir un travail et en prendre l'habitude ; pour cela, bien écouter quelle est la passion dominante, pour ne pas changer le travail après l'avoir choisi.

4. Support des chagrins.

5. Ne pas s'exalter le bonheur dont on ne jouit pas (*coupé*) est malheureux de n'être pas à une place, et moi *vice versa*.

6. Quand on aborde un homme : Que lui faut-il ? et non pas : Que sens-je ?

7. Habitude de la sobriété. Etudier les aliments qui nous font du bien et en prendre l'habitude.

Relis souvent et écris-moi ce que tu penses de cette lettre.

Ecris-moi donc une grande lettre de détails. Ta paresse m'afflige :

tu affliges volontairement ton frère, la personne qui t'aime et t'aimera le mieux. *Quel caractère* !

Songe à trois maximes :

1. S'accoutumer aux chagrins : tout homme en a sept ou huit par jour.

2. Ne pas trop s'exagérer le bonheur que l'on a pas.

3. Savoir tirer parti des moments de froideur pour travailler à perfectionner notre art de connaître, ou esprit.

Le bonheur est presque dans l'observation de ces trois maximes. Actuellement que tu n'es plus une enfant et que deux ans de réflexion et de lectures ont formé ton esprit, nous pouvons nous occuper de la véritable philosophie :

Influence sur nous-mêmes :

Songe à t'acheter les livres dont je t'ai parlé. Demande sans cesse de l'argent, deviens avide. Tu as dû assez observer R. pour voir que, comme il n'a point de *tenue*, il faut sans cesse demander. Songe donc à acheter Tracy : *Logique*, six francs, chez Courrier, à Paris; sept francs, je crois, franc de port par la poste ; ainsi, en donnant sept francs à Falcon ou Durand, tu dois avoir le livre quinze jours après.

Tracy, 3e vol. 6 fr. ; } Quinze francs,
Pinel : *Manie* ; il est peut-être à Grenoble. } francs de port.

Cherche Hobbes, Croz[et] l'a acheté, les deux volumes huit francs à Paris. Lis souvent Duclos, Helv[étius]. Tâche de voir la vérité malgré tes passions, voilà *l'esprit*. Acquiers de la sagacité, connaissance des nuances, et peins le caractère de R.(1), de A.(2), de la bonne tatan Gagnon, que j'aime toujours plus. Dis-le lui bien souvent. Embrasse-la pour moi. Adieu. Ecris, ingrate ! Lis *Littérature*, de Madame de Staël, enflé, mais des vérités. Explique Shak. dès que tu le pourras. Traduis-le interlinéairement et garde tes cahiers. Puise dans ce grand homme la fermeté d'un homme : ton destin orageux t'en donnera souvent le besoin. Nous sommes bien pire que des orphelins : *ils n'ont point de père, le nôtre est contre nous*. Que disent de Mounier ses compatriotes ? Je vais m'occuper du boisage. Dis-le à mon papa.

N'oublie pas :

Influence sur toi-même. — *Sagesse*.

(1) Son père.
(2) Son grand-père.

Vue de la vérité malgré nos passions. — *Esprit.*

Connaissance des détails. — *Sagacité.*

Ecris cela sur tes cahiers, songe que sans sagesse, nul bonheur.

Achète huit francs la *Correspondance de Femmes*, de Léopold Collin. Mademoiselle Aïssé, Mesdames de Coulanges, de Feviée, une douzaine. Ne crois pas qu'elles fussent ce qu'elles paraissent, mais la nécessité les obligeait à être aimables. Elles avaient pourtant quarante mille livres de rente. Nous aurons peut-être mille francs. S'aperçoit-on quand tu reçois une lettre de moi ? Comment le facteur te les remet-il ?

124. — E [1]

A LA MÊME

Marseille, le 4 avril 1806.

Tu as un grand bonheur, ingrate Pauline, en Idéologie (science des idées): n'en ayant jamais eu une fausse, tu n'auras point d'habitudes à vaincre.

Souvent, la force des raisons entraîne l'assentiment et commande le jugement réfléchi du moment, et l'on sent ensuite les jugements habituels renaître invinciblement.

Quand je suis sur un vaisseau qui approche du rivage, il me semble évident que c'est le rivage qui marche. Il faut effacer entièrement ces habitudes de faux jugements.

Ce que tu entends dire chaque jour doit t'en avoir donné plusieurs : fais ton examen de conscience par écrit.

Le temps seul et la fréquente répétition de jugements bien sains produiront chez toi cet état de calme et d'aisance nommé, dans ce cas-ci, par les hommes : *bonne judiciaire.*

[Le manque de cette habitude est ce qui nuit le plus au bonheur des femmes ; beaucoup ont beaucoup d'esprit, mais bien peu ne se laissent pas influer, sur leurs résolutions les plus évidemment prouvées, par les événements qui surviennent pendant l'exécution. Je sens qu'il est contre mon bonheur de voir cet homme ; il entre chez une de mes

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

amies où je suis depuis une heure ; mais sa cravate est si bien mise, ce qu'il dit a tant de grâce, que je ne puis m'empêcher de rester.

Tu dois donc t'attacher, par dessus tout, à prendre l'habitude des jugements vrais : « Je fais cela par tel raisonnement ; prouvez-moi le contraire et je suis prête à faire le contraire. » Voilà ce que tu dois toujours dire à tes amis et ce qui donne la plus extrême fermeté, sans faire tomber dans l'opiniâtreté.

Reprends cette lettre, article par article, quand tu l'auras lue, et dis-moi, pour chacun d'eux, si tu es d'accord avec moi ; autrement, je ne saurais comment continuer.

Il n'y a aucun moyen humain pour que l'homme à qui on vient de prouver, le plus invinciblement possible, une *vérité contraire* à ses manières d'être les plus invétérées, jouisse à l'instant de cette sérénité et de cette pleine facilité à en faire usage.

	Sujets	*Attributs*
Exemples :	Cette couleur	est rouge
	le rouge	me fait mal aux yeux.

Cette couleur et *le rouge* sont les sujets de ces deux jugements ; cela est évidemment bien nommé ; c'est d'eux qu'on juge ; ils sont sujets.

Est rouge et *me fait mal aux yeux* sont les attributs de ces jugements sujets, attributs que nous remarquons dans eux et que nous affirmons être en eux par ces deux jugements. Donne-toi beaucoup d'exemples comme ces deux-ci :

Sujet	*Attribut*
Shakespeare	était anglais,

est la même chose que :

Sujet	Un homme né à Stratford, en 15(64), qui passa sa vie à Londres à jouer et composer des pièces, qui se retira, à 54 ans, à Stratford, qui a fait *Othello*, tragédie, etc., etc. (20 volumes de détails), etc.
Attribut	Etait né dans cet espace environné de mer au nord-ouest de la France, composé de la province de Medlesea, de Cornouailles, etc., etc., sont ce qu'on peut dire de l'Angleterre (supposons 20 volumes).

Les vingt premiers volumes seraient le sujet d'un jugement dont les vingt derniers seraient l'attribut. Dans ce cas-ci, les hommes, ayant intérêt à abréger, l'ont fait et disent tout bonnement :

Rien de si simple. Développe-m'en un exemple dans ta réponse.

Tu sens que, dans le sujet des vingt vol., comme dans l'attribut

des vingt vol., il y aurait un grand nombre de jugements que l'on décomposerait comme celui-ci ; il ne faut pas croire que dans ces quarante vol. il n'y eût qu'un jugement.

J'en étais là, ma chère Pauline, de mes sujets et de mes attributs, lorsque j'ai reçu ta lettre et celles de mon G.-P. et de mon papa qui contenaient la lettre de M. D[aru] ; elle n'est guère favorable : j'aurai bien à faire, mais mes plus grands chagrins me viendront du manque d'argent ; il faut que j'acquière du crédit ; pour cela, que je vive beaucoup avec mon cousin ; il me faut donc aller souvent chez lui et chez sa belle-mère ; il faut donc que je change tous les jours de cravate et de chemise, et que je sois en état de jouer souvent à la bouillotte.

Ce sont des misères ; mais de ces misères dépend tout. Dis, je t'en prie, cela à mon P. et à mon G. P. Il faut des avances dans ce métier, comme dans tous les autres.

Fais-moi une grande lettre sur l'état moral. Je te recommande cela par dessus tout. Adieu. Ta lettre est charmante ; c'est celle, de toutes, qui m'a fait le plus de véritable plaisir.]

125. — E.

A LA MÊME.

Marseille, le 12 *avril* 1806.

Madame l'ambassadrice, on attend avec la plus vive impatience, à cette Cour, la lettre que V. E. a ordre de nous écrire sur l'état de celle auprès de laquelle elle réside. Elle connaît trop bien nos relations politiques pour ne pas sentir que sa lettre peut modifier ou détruire les projets du plus haut intérêt. S. M. est persuadée, en conséquence, qu'elle se hâtera de nous envoyer cette note intéressante, et qu'elle apportera ses talents connus à la rendre on ne saurait plus exacte. S. M. m'a donné ordre de lui dire qu'elle l'attendait courrier par courrier.

Sur quoi, Madame l'ambassadrice, je ne puis que me féliciter du rapport que les ordres de S. M. me donnent avec V. E. Vous mettrez le comble à ma haute satisfaction si vous voulez croire aux profonds sentiments d'estime, de vénération et de mépris avec lesquels je suis, Madame, votre très humble et obéissant serviteur.

ANT. CARDINAL ALBERONI.

Un petit secrétaire de S. E. Monseigneur le cardinal Alberoni a l'honneur d'exposer son cas à Madame l'ambassadrice. Peut-être elle ne lui trouvera pas toute la bonne odeur possible ; mais enfin, Madame, il ne vous la jettera pas au nez, au contraire, il vous l'exposera avec toute la discrétion possible.

Quelle que soit, cependant, l'étendue de cette vertu, dont ledit secrétaire se pique plus que possible, puisque, de toutes, elle est la plus utile dans le monde vertueux au milieu duquel il se trouve, il ne sait comment fixer l'attention d'une dame aussi vénérable dans les lettres officielles et autres pièces de ce genre qu'on lui écrit sur des bas et un fromage de Sassenage (1) ; car il faut finir la phrase, qui a déjà malheureusement huit lignes et qui en aura bientôt dix.

Oui, Madame, des bas de soie, faits à l'aiguille, avec de la soie du pays, fins à peu près jusqu'au mollet, fins encore au cou-de-pied, mais gros au pied, forment le sujet indigne sur lequel le susdit secrétaire est obligé de fixer l'attention de V. E. Le susdit n'est pas très pécunieux ; cependant, il n'aurait pas eu la hardiesse de parler de bas à V. E. si pour un peu d'argent, comme on dit très élégamment, il en eut pu trouver de l'espèce dont il désire ; mais c'est là chose impossible. Il a donc recours à vos doigts d'ivoire pour lui confectionner les dits bas.

Il sent que ce serait ici le lieu d'un compliment galant et charmant ; mais comme il vient de déjeuner, son génie se trouve un peu obstrué ; il finira donc par vous dire tout platement qu'il lui faut un fromage de Sassenage, mais un fromage qui... un fromage enfin :

> Qui le goûte souvent, goûte une paix profonde
> Et comme du fumier regarde tout le monde.

Il a promis à une dame qui n'a pas tout à fait la plus belle figure de Marseille, mais qui a la plus belle moustache et l'amant le plus spirituel, de lui porter ledit fromage sous quinze jours. Le secrétaire prend donc le plus vif intérêt audit fromage de Sassenage et espère que vous le choisirez avec toute la finesse de votre sens olfactif ; se reposant sur vous, il s'attend à le recevoir dans huit jours, par la diligence qui transporte les objets de Grenoble à Marseille. Adressez-le, il ose vous en supplier, à H. B., chez Ch. Meunier, dans une boîte

(1) Sassenage, petit village des environs de Grenoble, où l'on vend des fromages réputés.

bien ficelée, rue du Vieux-Concert, près la rue Paradis, enveloppé d'une toile cirée.

Ledit secrétaire,

(Signature illisible).

127. — E. (1)

A LA MÊME.

Marseille, le 6 *mai* 1806.

Ma chère petite,

Je te remercie bien de ta petite lettre qui n'a d'autre défaut que d'être petite. Elle me sera de la plus grande utilité. J'aime fort le projet *of writing to the relation*. Ecris-moi, courrier par courrier, où il en est. Dis à R. et à mon G.-P. toutes les raisons contenues dans ma lettre d'hier.

Ton fromage m'a fait le plus grand plaisir et est arrivé à propos au moment où j'allais dîner chez Mme Pallard (2), qui m'avait invité ce jour-là. Femme d'esprit, qui a beaucoup d'usage, ayant passé presque toute sa vie à la Cour ; beaucoup de noblesse ; sait le grec, l'anglais, l'italien et le latin ; déplaît à tout le monde par un air affecté et une tournure orgueilleuse dans la discussion.

Il faut qu'une femme ait l'air de tout faire par sentiment, qu'elle ait cette aimable inconséquence que dénote l'absence de tout projet. C'est l'unique moyen de faire réussir les facultés qu'on possède. Nul être n'a besoin de plus de finesse que la femme, et son absence n'est mortelle au même point à aucun autre être. Son bonheur dépend de mener tout ce qui l'entoure, et il faut que ses actions n'aient pas du tout l'air *enchaînées*, qu'on suppose qu'elle obéit toujours à l'impression du moment, qu'elle ne sait pas à dix heures ce qu'elle fera à dix heures et demie, et presque pas ce qu'elle a fait à neuf.

Recevez ce petit avis en passant.

Il est évidemment indispensable pour moi d'attendre à Marseille la réponse de R. Mon départ prouverait de la légèreté dans tout homme et à plus forte raison, dans moi, chétif, déjà prévenu d'in-

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Voir *Journal*, p. 308.

constance. Je ne conçois pas comment mon G.-P. ne voit pas cela. Adieu, écris-moi encore une lettre aussi instructive. Dis-moi, en outre, ce que tu fais. Si tu continues l'anglais, fais beaucoup de thèmes. La réflexion et l'expérience m'ont enfin convaincu là-dessus. Apprends par cœur *How many thousand*, p. 143 de la grammaire. Ecris-moi surtout l'effet de mes lettres. Combien R. compte-t-il me remettre à mon départ de Grenoble pour Paris ? Encourage l'idée d'écrire à D[aru]. J'ai écrit hier au bon Martial; hier, 5 mai ; j'aurai peut-être réponse le 20, sinon je partirai toujours. Ainsi, je t'embrasserai dans 25 jours. Que ne puis-je t'emmener avec moi à Paris.

128. — E.

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE.

Paris, 21 *mai* 1806.

Moi, je ne t'aime pas ! moi, je fais lire tes lettres par un rival ! Ah ! mon ami, tu sais que mon cœur est trop plein de toi pour être jamais à un autre, mais il a besoin, ce cœur, d'être entièrement rassuré sur le tien.

Je me propose d'accepter un engagement à Naples, malgré ma faible poitrine, et si tu n'obtiens rien de tes parents, eh bien ! tu viendras avec moi et notre chère petite ; si par malheur je mourais, je te laisserais dix-huit à vingt mille francs qui pourront encore me revenir de la succession de mon père, en ne se pressant pas trop de vendre ; je suis sûre aussi que tu pourrais avoir une place, et quand elle ne te rapporterait que cent louis tu vivrais ; et ma petite, que tu mettrais en pension, ne te coûterait pas plus de huit cents francs; tu aurais encore mille écus en attendant un meilleur sort.

Adieu, mon cher et bien cher ami, crois que je t'aime et que je t'aimerai jusqu'au dernier jour de ma vie. Je suis bien pressée, Dugazon m'attend, mais je voulais t'écrire avant d'y aller. Je viens de recevoir ta lettre et j'avais besoin d'y répondre (1).

(1) Monsieur Henri Beyle, chez M. Charles Meunier, rue du Vieux-Concert, à Marseille.

129. — E.

A MARTIAL DARU

Grenoble, 1er *juin* 1806.

Mon cher cousin,

Me voici à Grenoble, mais ce n'est pas par inconstance ; je n'ai quitté instantanément Marseille que sur des lettres terribles de mon grand-père. Le commerce humilie mon père: il ne fera rien pour un fils qui remue des barriques d'eau-de-vie ; tout au monde pour un fils dont il verrait le nom dans les journaux. C'est ce qui vous a procuré tant de lettres, à M. D. (1) et à vous.

Croyez-vous que M. D. veuille s'occuper de moi ? Me croit-il un peu mûri depuis le temps où je donnai ma démission ? s'il pense encore à moi : — deux ans d'épreuves, après quoi il jugera.

Vous savez, mon cher cousin, pour combien de millions de raisons j'aimerais mieux copier des revues dans votre bureau (2) qu'une place de six mille francs à deux cents lieues. Ne croyez pas que c'est Paris que je désire; c'est la vie de la *Casa d'Adda* (3), ce sont les bontés dont vous me comblez, c'est l'espoir de pouvoir acquérir quelques-unes de ces qualités qui font le bonheur et qui vous font adorer par tout ce qui vous entoure.

S'il vous faut un homme qui travaille dix heures par jour, le voici. S'il est auprès de vous, il n'a pas besoin de parler de sa constance et il demande avant tout deux ans d'épreuves.

Adieu, mon cher cousin, auriez-vous le temps de m'écrire une demi-ligne ? Surtout ne vous gênez en rien ; n'importunez pas M. D. Tout ce que je vous demande, c'est de dire mille choses à toute la famille, et à Mme Rebaffet en particulier, que j'ai bien des choses à lui apprendre de la part de Mme de P., mais que je ne lui écrirai que lorsque j'aurai perdu l'espoir de les lui dire.

Comment se porte Mme Adèle ? elle doit être bien affligée du chagrin de son amie.

(1) M. Pierre Daru.

(2) Martial Daru était sous-inspecteur aux Revues.

(3) A Milan, voir *Vie de Henri Brulard*.

130. — E.

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE

Paris, 2 *juin* 1806.

Je ne t'écris qu'un mot, ma bonne minette, car je suis dans mes jours de mélancolie et même plus que cela, mais je veux pourtant te dire combien je suis contente de te voir rapproché de moi et surtout quel plaisir me fait l'espérance de te revoir. Je compte que tu passeras un mois chez ton père et qu'ensuite tu reviendras à Paris. Oh ! mon ami, j'ai bien besoin que tu m'aimes !

Et ta sœur, comment se porte-t-elle ! Pourquoi ne t'écrivait-elle pas ? Il est tout simple qu'elle ne m'ait pas répondu, mais à toi ! qui pouvait l'en empêcher ? Est-ce qu'elle était malheureuse ? Parle-moi d'elle avec beaucoup de détails.

Adieu, mon bon ami, je ne sais pas ce que j'ai : je ne peux t'écrire.

Réponds à mes trois dernières lettres, je t'en prie. J'ai besoin que tu me tranquillises : mes pressentiments me disent depuis longtemps que je ne serai jamais heureuse, et si tu ne m'aimes pas bien ils ne seront que trop justifiés. Adieu (1).

131. — E.

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE.

Paris, 10 *juin* 1806.

Depuis six semaines, tu me répondras, dis-tu, demain, quand tu n'auras pas une heure, un moment d'ennui qui te trouble l'esprit. Bien, mon ami, il ne faut pas te presser. J'estimerais cependant davantage une marche franche à ces petits détours qui peuvent éluder ta réponse tant qu'il te plaira, mais non pas m'en imposer longtemps.

Je t'ai demandé : 1° Si, dans le cas où je pourrais suppléer par mes

(1) Monsieur Henri Beyle, à Grenoble, en Dauphiné.

faibles talents à ce que te donnent tes parents, si, dis-je, tu me portais assez d'attachement pour sacrifier tes espérances de fortune dans le cas où il faudrait choisir entre ce sacrifice et celui de ma personne.

2° D'examiner lequel de nous a le sort le plus stable, afin que l'autre s'y abandonnât entièrement et que nous ne fussions plus forcés de nous séparer.

3° Si tu es assez faible ou si tu m'aimes assez peu pour me sacrifier à la volonté de tes parents, ou bien à tes projets d'ambition.

4° Enfin, si ton intention est bien de passer ta vie avec moi, de me la consacrer entièrement, quelque chose qu'il puisse en arriver, de me dire en galant homme, et après y avoir mûrement réfléchi, si c'est bien là ta volonté irrévocable, et de m'avouer le contraire si cela n'était pas.

J'attache ma tranquillité à cet éclaircissement; je te donne les témoignages de la plus vive tendresse, du plus tendre attachement ; je t'en ai même donné des preuves incontestables, et à tout cela tu me réponds des lettres vagues, tu me dis que tu m'aimes toujours et que je le verrai bien dans quinze jours, époque à laquelle tu te promets d'être près de moi, ce qui veut dire que tu me feras beaucoup de caresses, de protestations, que tu seras bien aise de me voir, etc. C'est peut-être beaucoup dans ton esprit, mais ce n'est rien pour moi, surtout quand je songe à toute ta conduite et même à ton caractère ; je n'en suis pas plus persuadée que tu m'aimes comme je le souhaite et comme j'en ai besoin pour être heureuse, pour avoir le cœur content. C'est pourquoi j'aurais voulu un peu plus de franchise.

Je ne demande plus rien à présent; j'ai pu me faire illusion jusqu'à un certain point, mais mon cœur m'en dit plus que je n'en voudrais savoir. Tu m'aimes comme un jeune homme dont la conduite présente ne tire point à conséquence sur sa destinée future et dont le but est de passer le temps le moins désagréablement possible. Et j'ai pu me croire aimée de toi comme la compagne de ta vie ? Eh bien ! me trouves-tu assez ridicule ?

Tu me diras peut-être que je me fâche ; non, je t'assure, je n'ai même pas ce bonheur ; j'ai une expérience si triste du cœur humain que si je m'étonne des malheurs qui m'arrivent, c'est de ne les avoir pas prévus, mais ils ne m'irritent plus. Je sais trop que je serai malheureuse, et je me résigne à mon sort.

Je remercie beaucoup ta sœur du petit mot qu'elle m'écrit ; dis-lui que je sens ce qu'elle fait pour moi — et je sens aussi quelle recon-

naissance je te dois pour cette marque d'amitié et de complaisance.

Quoique toute ma conduite ait dû te prouver combien tu m'es cher, que je te l'aie sans cesse répété, tu as cependant pensé que M. Blanc, *étant devenu puissant*, m'attirait à Naples. Ces idées-là ne m'étonnent pas, mon bon ami, et je te les pardonne bien volontiers. Je crois que tu ne peux connaître mon cœur.

A propos de M. Blanc, j'ai toujours oublié de répondre aux questions que tu m'as faites pour savoir quelle est sa position.

Il est maintenant directeur et inspecteur général des douanes ; c'est, dit-on, une place à argent. Il m'a écrit il y a trois jours qu'il m'avait engagée au théâtre de Naples pour 5,000 francs, d'ici à Pâques. Il m'assure que l'année prochaine j'aurai au moins 8,000 francs, et il me presse de ratifier ce qu'il a fait, mais j'avoue que je ne suis pas peu embarrassée. Rien n'avance ici pour mes débuts, quoique l'on me donne un peu d'espoir.

J'éprouve des choses qui me navrent le cœur, qui me découragent entièrement; je n'ai plus aucun repos, je ne compte plus sur aucun ami ; ceux que je dois regarder comme tels me conseillent des choses auxquelles il m'est impossible de condescendre. Vous ne réussirez donc pas, me dit-on, et cela n'est sans doute que trop certain, mais je voudrais en être plus sûre encore ; dans ce cas, je partirais pour Naples. Nul motif puissant ne doit plus maintenant m'attacher à la France; je n'y ai pas eu un seul ami; d'ailleurs, toutes mes ressources sont épuisées ; je n'existe qu'en vendant chaque jour quelques bagatelles qui me restaient encore, mais qui ne peuvent me conduire bien loin, et peut-être ferais-je bien de partir tout de suite, mais je ne peux m'y résoudre. Je vais écrire une lettre à M. Blanc, dans laquelle je lui demanderai un peu de temps pour réfléchir; je veux encore tenter quelques démarches auprès de M. de Rémusat (1) ; si elles ne réussissent pas, comme il est à présumer, je ne prendrai plus la peine de songer à mon sort; il deviendra ce qu'il plaira à Dieu; je pourrai désirer encore quelque chose, mais jamais plus espérer (2).

(1) Surintendant des théâtres.

(2) Il eût été dommage de laisser dans les cartons de la bibliothèque de Grenoble ces lettres de Mélanie, qui nous révèlent une femme littéraire, habile et charmante. Suscrip. : A Monsieur Henry Beyle, à Grenoble, en Dauphiné.

132. — E.

A SA SŒUR PAULINE (1)

(1806).

Hé bien, ma chère Pauline, où en es-tu donc ? Tu deviens d'un silence horrible. Je quitte ce trou pour un petit voyage ; j'attendais toujours une de tes lettres avant que de partir. Elle n'arrive point, et je veux te la demander avant que de monter à cheval. Je crois pour moi qu'un prêtre, un *oui*, trois mots latins vont faire de toi une heureuse femme, j'espère; mais il faut en finir(2). Apprends-moi en détail où en est cette affaire et dis mille choses tendres et fraternelles à ton mari.

Qui plus est. Il paraît que je vais aller en Espagne, c'est-à-dire en Afrique. Fais-moi faire des chemises de bonne toile de Voiron, pas trop grosse cependant, plus quelques mouchoirs. Je ferai prendre tout cela en allant vous embrasser. Parle to our great father of letters which I have (illisible) to Mistress. D. the mother and to the great sir D (3).

Adieu, embrasse tout le monde et donne-moi des nouvelles de Grenoble, qui est aussi inconnu pour moi, depuis dix-huit mois, que le faubourg Péra.

HENRI (4).

---

(1) Cette lettre doit être postérieure au mois d'octobre 1806, époque à laquelle Beyle partit pour l'Allemagne à la suite de ses cousins Daru.

(2) Il était question du mariage de Pauline avec François-Daniel Périer-Lagrange, qu'elle épousa le 25 mai 1808. (Cf. Ed. Maignien. *Notes généalogiques sur la famille de Beyle*. Grenoble. 1889).

(3) Daru.

(4) A Monsieur Beyle pour Mademoiselle sa fille aînée.

II

VIE ACTIVE

(1806-1814)

NOTES BIOGRAPHIQUES

1806

CAMPAGNE DE PRUSSE

14 *Octobre.* — Bataille d'Iéna (1).
17 » — Départ de Paris pour l'Allemagne.
27 » — Entrée à Berlin à la suite de Napoléon.
29 » — Nomination d'Adjoint provisoire aux Commissaires des guerres.
31 » — Intendant des domaines de l'Empereur à Brunswick.
13 *Novembre.* — Arrivée à Brunswick. — Mina de Grieshem (2).

1807

11 *Juillet.* — Adjoint titulaire aux Commissaires des guerres.
25 *Octobre.* — Voyage à Hambourg et Altona.

1808

Décembre. — Beyle part de Brunswick pour Paris, et après un séjour de 4 mois, revient en Allemagne.

1809

CAMPAGNE D'AUTRICHE

Du mois d'Avril au mois de Novembre. — Strasbourg, Ingolstadt, Landshut, Neumarkt, Als-Œtting, Burghausen, Lombach, Ebersberg, Enns, Molk, Saint-Polten, Vienne, Mission en Hongrie, Lintz.
Décembre. — Retour à Paris.
Alexandrine, comtesse Palfy (3).

1810

2 *Janvier.* — Paris. Demande à aller en Espagne.
10 *Mai.* — Voyage à Lyon.
Juillet. — Séjour à Lyon.
1er *Août.* — Paris. Auditeur de 1re classe au Conseil d'Etat.
10 *Août.* — Inspecteur de la Comptabilité du Mobilier et des Bâtiments de la Couronne.
16 *Décembre.* — Présentation à l'Impératrice Marie-Louise.

(1) A laquelle Beyle n'assista pas, bien qu'il le dise dans son article nécrologique, *Journal*, p. 173.

(2) Cf. *Correspondance*, à cette époque. A. Schurig, *Revue bleue*, 1905.

(3) Cf. *Journal*, passim et Chuquet, *Stendhal Beyle*, 109-113. *Edition originale*

1811

Avril et Mai. — Voyage au Havre avec Louis Crozet.
28 *Août.* — Départ pour l'Italie.
7 *Septembre.* — Arrivée à Milan.
10-21 *Septembre.* — Angela Pietragrua.
27 *Septembre*-19 *Octobre.* — Bologne, Florence, Rome, Naples, Ancône.
24 *Octobre*-2 *Novembre.* — Varèse, Isola Bella, Milan.
27 *Décembre.* — Retour à Paris (1).

1812

CAMPAGNE DE RUSSIE

23 *Juillet.* — Départ de Paris pour Vilna.
14 *Août.* — Arrivée à l'armée. Smolensk. — Incendie de Moscou. Retraite.
14 *Décembre.* — Départ de Kœnigsberg.

1813

31 *Janvier.* — Arrivée à Paris.
19 *Avril.* — Départ de Paris. *CAMPAGNE DE SAXE.* Bischoffswerda, Bautzen.
24 *Mai.* — Echauffourée de Niedermarkersdorf.
25 » Entretien avec Napoléon à Goerlitz. — Intendant à Sagan. — Congé.
7 *Septembre.* — Arrivée à Milan.
30 *Novembre.* — Retour à Paris.
26 *Décembre.* — Beyle attaché au Sénateur Saint-Vallier, Commissaire extraordinaire dans la 7e division militaire.

1814

CAMPAGNE DU DAUPHINÉ

6 *Janvier.* — Arrivée à Grenoble. Proclamations.
22 *Février.* — Demande de rentrer à Paris.
28 — Voyage à Chambéry.
8 *Mars* — Voyage à Carouge.
14 » Retour à Grenoble.
18 » Remplacement de Beyle.
31 » Arrivée à Paris.
7-11 *Avril.* — Adhésion aux actes du Sénat. — Sans emploi.
29 *Juillet.* — Retour à Grenoble.
14 *Août.* — Arrivée à Milan (2).

ŒUVRE : Vies de Haydn, Mozart et Metastase, publiées sous le pseudonyme de Louis-Alexandre-César Bombet.

(1) De 1807 à 1811. Cf. *Journal*, 313-407.

(2) De 1813 à 1814 cf. Chuquet, *Stendhal-Beyle*. 1802. Ch. VII et VIII.

133. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Berlin, lundi 3 *novembre* 1806.

Je crois, ma chère amie, que nous irons à Brunswick ; c'est, dit-on. une belle ville, avec spectacle français. Ici, comme de juste, il y en a un allemand ; le célèbre Iffland y joue ; je l'y ai vu plusieurs fois ; il me semble avoir beaucoup de naturel dans le genre sentimental et beaucoup de naïveté dans le comique, c'est-à-dire que, lorsqu'il joue un rôle comique et qu'il y a une chose ridicule à dire, il ne montre pas qu'il la trouve ridicule, il la dit bonnement comme les sots disent des sottises dans la nature ; il est auteur de tragédies, je crois.

Il faisait avant-hier un temps froid et humide ; nous allâmes passer une revue à Chalottenbourg à neuf heures ; je courais depuis sept ; j'ai été un peu saisi du froid ; hier soir, je me suis aperçu que j'avais froid, que j'étais tout *chose* ; ce soir, j'ai senti les mêmes symptômes ; de manière qu'au lieu de monter pour dîner, je t'écris.

Je crains que ce ne soit ma petite fièvre d'il y a deux ans. Je veux la couper vite ; cela me jetait tous les soirs dans une horrible tristesse ; il est vrai que je n'avais pour me rendre heureux, dans ce temps-là, que mes facultés intellectuelles ; j'étais à Paris, sans feu, sans lumière, sans habit, avec des bottes percées ; ici, c'est bien différent. Je dois avoir trois ou quatre cents louis ; je suis assez bien vêtu, pas tout à fait cependant ; je suis mal logé et bien nourri.

En revanche, mon esprit ne peut pas me rendre gai ou triste ; le pauvre diable est obligé de dormir. Nous sommes dans un petit palais où il y a quatre colonnes qui soutiennent un balcon. Je suis actuelle-

ment entre la fenêtre A et la fenêtre Z, au plain-pied. J'y suis, pensant à toi et prêt à donner tout au monde pour t'embrasser un instant.

Je suis vis-à-vis de l'arsenal, bâtiment superbe à côté du palais du roi. Nous en sommes séparés par une branche de la Sprée, dont les eaux sont de couleur d'huile verte. Berlin est située sur une rue de sable qui commence un peu en deçà de Leipsick.

Dans tous les endroits qui ne sont pas pavés, on entre jusqu'à la cheville ; le sable rend déserts les environs de la ville ; ils ne produisent que des arbres et quelque gazon.

Je ne sais pas qui a donné l'idée de planter une ville au milieu de ce sable ; cette ville aurait cent cinquante-neuf mille habitants, à ce que l'on dit.

J'ai appris, ce matin, des nouvelles de l'armée, au quartier de laquelle je me trouve, par les *Moniteur* du 20 et du 21, qui nous sont arrivés.

Ici, mille bruits divers se détruisent en un instant ; on ne peut guère compter que sur ce que l'on voit.

Je n'ai vu que le champ de bataille de Naumbourg. Je ne suis que. c.d.g. (1) provisoire. J'ai écrit une lettre à mon grand-père dans une à toi ; prie-le de faire ce dont je le prie.

134. — P.

A LA MÊME

Brunswick, 22 *novembre* 1806.

Je voulais t'écrire, ma chère amie, le récit d'un petit voyage que j'ai fait à Halberstadt, à quatorze lieues d'ici, pour remplir une mission ; mais, depuis ce temps, je n'ai pas eu un demi-quart d'heure à moi : je fais les fonctions de secrétaire d'une préfecture comme six fois celle de l'Isère ; de plus, je fais des courses, etc., etc.

Le désir de celle-ci est donc pour savoir si l'on a envoyé mon domestique ; je compte qu'il est parti du 12 au 15 novembre et qu'il sera ici du 10 au 15 décembre. Si, par une négligence pleine d'amitié, on ne l'avait pas envoyé, tâche qu'on l'expédie ; ceci est cent fois plus nécessaire qu'on ne peut se l'imaginer.

Comme les fripons de ce pays-ci ouvrent toutes nos lettres, je ne

(1) Commissaire des guerres.

puis pas écrire plus au long. Ces gueux-là méritent tous la prison, et ils y seraient depuis huit jours si je donnais les ordres que je ne fais qu'expédier.

Il est une heure et j'écris depuis six ; je suis ennuyé ; écris-moi donc un peu. Ce n'est pas parce que je suis ennuyé que j'ai besoin de tes lettres; elles sont une fête pour moi, même dans les jours les plus heureux.

Je dépense beaucoup ; j'ai eu quelques moments de fièvre ; j'ai acheté deux habits et je m'en fais broder un ; ainsi donc, dans un mois, j'aurai besoin d'argent.

J'ai vingt pages à te dire ; j'attends une occasion sûre ; crois qu'il n'y a que cela qui puisse m'empêcher de te parler à cœur ouvert à deux.

Mille choses à toute la famille.

Mon domestique !...

135. — P.

A LA MÊME

Basse-Saxe, 16 *décembre* 1806.

Ma chère amie, le bonheur de penser à toi est un des plus grands qui me restent ; tu es la seule femme que j'estime et avec qui je me permette d'avoir les sentiments que toutes celles qui sont jolies m'inspiraient il y a quelques années. Tu es une Porcia à mes yeux; toutes les autres ne sont au plus que des madame du Châtelet : quelques idées, beaucoup de vanité et une âme non réellement sensible, mais poursuivant les plaisirs de la sensibilité, qu'elles trouvent sans cesse vantés dans les livres qu'elles étudient.

Ce qui est fâcheux dans notre correspondance, c'est que ce n'est qu'une demi-correspondance ; tu ne me réponds jamais : quand nous serions l'un en Amérique et l'autre à Grenoble, je pourrais recevoir plus souvent de tes lettres. Cela me prive du doux plaisir de savoir ce que tu fais, et surtout ce que tu penses. Je ne puis que t'exhorter vaguement à la patience, et à subir la première punition d'un esprit et surtout d'une âme supérieurs: celle de s'ennuyer de tout ce qui amuse les âmes pygmées qui t'environnent. Une autre conséquence de cette supériorité, c'est de n'être pas compris par elles : on ne pourrait jamais

faire comprendre à un domestique la grâce que les gens ordinaires de la société trouvent dans vingt passages des fables de La Fontaine ; de même, ces gens de la société ne comprennent pas la grâce plus grande qui est dans vingt autres endroits de La Fontaine, bien supérieurs aux premiers. Ces endroits leur semblent obscurs ou exagérés ; on criait : *Pas assez soignés* ! J'ai entendu ces propres mots en parlant d'endroits destinés à produire le sentiment de la grâce, et *soigné* voulait dire là *élégant.*

Il faut donc qu'une grande âme soit elle-même la source de toutes ses jouissances. Chamfort a dit : « On ne va point au marché avec des lingots, mais avec de la monnaie de billon. » Il ne faut donc pas s'attendre à être senti, et à entendre des choses qui touchent vraiment. Ce bonheur m'arrive actuellement, mais c'est la première fois depuis longtemps.

Je n'ai pas le temps physique d'écrire : voici la première fois en huit jours que j'écris cette lettre, tu t'en apercevras.

Jean est parti depuis quinze jours, n'est-ce pas ?

136. — P.

A LA MÊME

Strasbourg, 30 *décembre* 1806.

A neuf heures sonnantes, j'étais grimpé sur le clocher en filigrane de Strasbourg, plus haut que les cloches et par un vent de tempête. J'ai cru que la tour croulait. Je vais à Paris où j'espère enfin recevoir de tes nouvelles, rue de Lille, 55, comme à l'ordinaire ; je compte y être dans soixante heures et y demeurer douze ou quinze jours.

Je ne sais si vous avez reçu mes dernières lettres de Brunswick : c'est pourquoi je te répète que je vais remplir une mission auprès du ministre Dejean et une, plus agréable, auprès de madame Chamenie : lui offrir de la ramener à Brunswick.

J'ai l'extérieur du bonheur, ma chère Pauline ; je ne serai assuré de la réalité que lorsque tu seras mariée et logée dans la même maison que moi.

Cela est plus difficile : notre retour en France ne se prépare pas. M. Daru est à Varsovie. Je suis venu par Goettingen, Cassel et Ras-

tadt. J'y ai vu, pendant qu'on changeait de chevaux, un assez grand palais où logeaient Robergeot et compagnie ; j'étais avec des gens qui, à cause de l'uniforme, ne me parlaient qu'officiellement. Je n'ai rien pu savoir de neuf sur leur catastrophe.

Et Jean ? C'est bien le cas de le dire :

« Va-t'en voir s'ils viennent ! »

137 — P.

A SA SŒUR PAULINE

Brunswick, 16 *mars* 1807.

Tu as donc juré de ne pas m'écrire cette année ? J'en ai cependant un grand besoin. Je t'en supplie, écris-moi une fois par semaine ; je suis au milieu de gens si secs !

Je sors du lit aujourd'hui pour la première fois depuis huit jours ; j'ai eu une fièvre rhumatismale accompagnée d'enflure aux extrémités et d'une éruption à la peau ; elle a un peu baissé ce matin ; je ne l'ai pas dans ce moment, mais je l'attends dans deux heures. J'ai craint, et les gens qu'on appelle mes amis ont craint que ce ne fût la scarlatine, maladie dangereuse et contagieuse, ce qui séquestre le patient de la société pour deux mois. Je formais déjà le projet d'avancer beaucoup en allemand pendant cette solitude.

Cette fièvre m'a empêché de dormir pendant presque toutes les nuits ; un sujet de réflexions que je ne pouvais pas fuir, c'est la nécessité d'arracher de mon cœur la vanité. C'est la grande porte du malheur. Quoique femme, je crois que tu es moins exposée à cet inconvénient que moi.

Il faut ensuite, me disais-je, se faire des jouissances indépendantes. Croirais-tu qu'un des fruits de mes réflexions nocturnes va être de me faire apprendre le piano ? Si, signora ! pour mieux goûter la bonne musique. Je deviens tous les jours plus sensible à ce bel art, et tous les jours me dégoûtent davantage du commun des hommes, qui est par trop canaille : ils finissent par faire mal au cœur.

Mais je suis très faible et je m'en vais interrompre cette épître. Tu as une amie, me disais-tu dans ta dernière ; qui est-elle et qu'est-elle ?

Il y a ici une société assez singulière, que je te décrirai quand j'au-

rai plus de forces. Je faisais tout ce que je pouvais pour sentir quelques sentiments pour une demoiselle de cette société ; ma maladie est venue m'interrompre dans cette noble entreprise. Toutes ces femmes sont jolies, mais n'inspirent guère que l'ennui et le mépris.

Si tu as une amie, tu dois vivre d'une manière supportable ; si tu t'ennuies, travaille ; c'est le seul remède de ce mal affreux. Lis Volney: *Voyage en Egypte*, c'est excellent; je suis très passionné pour les voyages en ce moment ; quand on sait voyager, cela doit bien faire connaître les hommes.

Adieu ; tu sais comme je t'aime ; ça augmente toujours, mais on ne peut pas dire que cette passion soit accrue par des marques de réciprocité.

138. — P.

A LA MÊME

Grande-Armée, 24 *mars* 1807.

Je suis bien fâché que*** se soit figuré, depuis trois ans d'être...; cela n'est pas, évidemment, puisqu'il peut demeurer sans entreprendre quelque chose, et, si cela n'existait pas plus dans son esprit que dans la réalité, il me semble...

C'est un homme bon et cela dit tout ; l'habitude des affaires en province lui donnera un peu le caractère finassier ; il se permettra sans doute de petites tromperies, bonnes pour avoir un domaine à dix mille francs meilleur marché ; mais, dans l'intérieur de sa famille, n'en sera pas moins bon, quoique moins aimable pour une âme élevée.

Ce qui fait les âmes élevées, c'est leur propre sensibilité, c'est l'ennui intérieur, allié naturel de tous les sots qui l'attaquent ; c'est cet allié qui leur donne trop souvent la victoire.

Une âme élevée se met bien au-dessus de certaines choses que le monde dispense, mais elle a souvent la faiblesse de laisser apercevoir qu'elle prise certaines choses desquelles, sans cela, le monde n'eût pas songé à la priver.

Pour éviter cet écueil, il faut se raisonner soi-même, et, comme, en raisonnant sur soi, il est très facile de s'égarer, il faut se rendre très

fort dans l'art de raisonner, c'est-à-dire contracter *une longue habitude* de raisonner juste, de manière que l'émotion ne puisse pas vous tirer du sentier accoutumé.

Tout cela est ennuyeux pour une jeune fille de vingt-et-un ans et trois jours, mais c'est l'*unique chemin du bonheur.*

Mets-toi bien cela dans la tête.

Une passion est la longue persévérance d'un désir : ce désir est excité par l'idée du bonheur dont on jouirait si l'on possédait la chose désirée (qui est en même temps l'idée du malheur de l'état actuel où l'on n'en jouit pas), et par l'espérance d'atteindre ce but; car, comme Corneille l'a fort bien dit de l'Amour :

Si l'amour vit d'espoir, il s'éteint avec lui.

Plus on réfléchit sur toutes les passions, depuis celle de César pour régner sur la République romaine jusqu'à celle de Werther pour Lotte, on voit que l'analyse ci-dessus est bien une description exacte de ce qui se passe dans le cœur de l'homme passionné.

Or, comment diable trouver dans l'union d'un homme et d'une femme les conditions nécessaires à faire naître ou à entretenir une passion ? Il ne s'y en trouve aucune. Ce résultat, donné par la théorie, semble démenti par le spectacle de quelques mariages; mais, le plus souvent, celui des mariés qui a le plus d'esprit joue la comédie pour l'autre, et tous les deux pour le public.

En général, tout le monde joue le bonheur : nous connaissons quelqu'un qui assure de bonne foi qu'il ne s'ennuie jamais ; sa conduite prouve le contraire.

Quand l'amour existe vraiment dans le mariage, c'est un incendie qui s'éteint, et qui s'éteint d'autant plus rapidement qu'il était plus allumé.

Voilà ce que j'ai vu dans cinquante ou soixante couples de mariés que j'ai eu occasion d'observer de près. Quel genre de bonheur peut-on donc trouver dans le mariage ? l'amitié ? Mais c'est excessivement difficile ; elle n'est guère possible que dans un homme de cinquante ans qui épouse une veuve de trente ; s'ils ont de l'esprit, l'usage et l'observation du monde les a rendus indulgents.

Le bonheur dans l'amitié entre gens mariés tient même trop de la passion pour être une base sûre de bonheur. Ce qui lie les amitiés dans le monde, c'est la possibilité de se séparer à chaque instant ; un ami sent la possibilité de ne plus voir son ami.

Je crois donc qu'il faut chercher le bonheur dans un mari bonhomme qu'on mène. On contracte pour lui ce genre de bienveillance qu'avec un bon cœur on éprouve toujours pour les gens qui vous font du bien. Ce mari qu'on mène vous rend la mère d'enfants que vous adorez ; cela remplit la vie non d'émotions de roman qui sont physiquement impossibles (d'après la nature des nerfs, qui ne peuvent pas être tendus longtemps au même degré, et parce que toute impression répétée devient *plus* facile et *moins* sentie), mais d'un contentement raisonnable.

J'ai voulu te dire tout cela, malgré une grande faiblesse, reste de ma maladie. Ces idées sont la base du bonheur possible pour une jeune fille. Si j'étais mort, je sentais que mon plus grand regret était de ne te les avoir pas développées comme je sentais qu'elles pouvaient l'être.

En résultat,

1° Il faut se marier ;

2° A un homme bon et assez riche.

Mais ne cherche pas de transports dans le mariage ; souviens-toi de la morale de Scapin : il faut s'attendre à moins que rien, pour goûter le peu qu'on trouve.

Il y a mille à parier contre un que ton mari aura une âme qui te semblera basse, et un esprit qui te paraîtra ridicule. Ton bonheur dépend non seulement de l'attention avec laquelle tu lui cacheras ta manière de penser sur son compte, mais encore du soin avec lequel tu lui persuaderas qu'il t'est très inférieur. Il y a sans doute un point dans lequel il met son honneur : à bien rédiger un acte, à bien s'acquitter des jeux de société, comme « Petit Bonhomme vit encore », ou à prendre joliment des papillons ; il faut que tout dans toi, jusqu'aux paroles de tes rêves, lui prouve ta profonde vénération pour ces talents.

A l'époque de ton mariage, il faut devenir hypocrite ; un bavardage de société peut te brouiller avec ton mari. Ceux qui commandent aiment les sottises dans ceux qui obéissent ; il faut devenir non pas dévote, le saut serait trop grand et le rôle est trop ennuyeux, mais pieuse raisonnablement, te confesser tous les mois.

Il faudra cacher aux yeux de ton mari l'amitié trop vive que tu pourrais avoir pour une amie ou pour moi ; il trouverait que tu l'aimes moins que cette personne et se fâcherait. Si tu avais plus de petitesse dans l'esprit, beaucoup de détails que tu négliges te sembleraient importants ; tu pourrais aller jusqu'à rendre ton mari constamment

amoureux de toi. C'est là le chef-d'œuvre d'une femme ; mais tu as le caractère trop élevé pour posséder ce degré de coquetterie.

Les jouissances des âmes comme les nôtres ou ne sont pas comprises, ou sont détestées par les âmes basses qui peuplent la société ; souviens-toi de ce principe. Si ma lettre est trop mal écrite pour que tu puisses la lire couramment, copie-la.

Il faut cacher ta supériorité et jouir seule, dans ton cabinet, à lire un livre qui t'amuse, ou dans une belle soirée, mais ne te livre pas à l'enthousiasme qui pourrait te saisir. Songe que, quelque apparence que tu trouves, tu as une main de bois à tes côtés qui ne comprendra pas, ou enviera tes jouissances. On perd son feu à vouloir le communiquer à ces morceaux de glace : il faut jouir de soi-même dans la solitude, et, à l'égard de ses amis, ne dévoiler ses pensées qu'à *mesure* de l'esprit qu'on leur trouve ; autrement, on court le danger de leur paraître supérieur ; de ce moment, on est perdu.

Tu doutes peut-être de cela ; dans quatre ans, tu le croiras comme moi ; l'expérience t'aura fait contracter cette pénible habitude.

Médite, je t'en supplie, sur cette lettre, et accoutume-toi à l'idée d'avoir un mari médiocre et plat ; il ne faut pas absolument rester fille.

J'ai vu aujourd'hui une belle image de la mort dans un jeune corbeau que j'ai vu tomber et expirer dans l'Oker, petite rivière qui passe à Brunswick.

J'étais disposé à étudier l'expression, parce qu'un savant homme de la cour, dont je me suis acquis l'amitié, m'a prêté ce matin les œuvres de Raphael Mengs, l'un des meilleurs peintres des temps modernes (1). Je suis allé voir le célèbre comte de Précy, celui qui défendit Lyon ; j'ai trouvé chez lui une gravure d'un tableau de Mengs ; c'est superbe. En revenant, toute l'attention de ma sensibilité tournée vers l'expression, j'ai vu s'anéantir la vie de ce pauvre corbeau.

Qu'est devenu Joseph Renavenk ?

J'ai trouvé, à mon retour chez moi, Rulhière (*Histoire de Pologne*), livre excellent, à ce qu'ils disent, et Acerbi (*Voyage en Suède*) ; que de choses à la fois !

L'expérience te convaincra qu'un des grands moyens de bonheur est le cerveau. On s'amuse à voir des idées nouvelles; on joue de la lanterne magique pour soi.

Donne-moi une description de ta vie et écris-moi.

(1) Né le 12 mars 1728 à Dresde, mort le 29 juin 1779 à Rome, où son tombeau est dans l'église S. Michele e Magno.

139. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Berlin, 30 *avril* 1807.

Je m'étais promis de t'écrire le 15 de ce mois pour te peindre les tempêtes qui, malgré la sagesse que je cherche à m'imposer, ont agité mon âme ce mois-ci. Je ne l'ai pas fait ; le nom du 30 est comme le chant du coq qui me réveille. Mais, comme dans les monarchies du moyen-âge, les troubles n'ont servi qu'à affermir l'autorité du despote et le despote est ici la science du bonheur. Ce bonheur, impossible à trouver dans les autres, est encore très difficile à trouver en soi. Il faut cependant y parvenir, il faut se faire un bonheur solitaire, indépendant des autres ; une fois que l'*on est* sûrdans le monde que vous pouvez être heureux sans lui, la coquetterie naturelle au genre humain les met à vos pieds. Accoutume ton corps à obéir à ta cervelle, et tu seras tout étonnée de trouver le bonheur : c'est le roc où était le palais d'Armide, horrible d'en bas, délicieux dès qu'on était parvenu aux plateaux supérieurs.

L'honneur se battant avec l'amour et l'intérêt d'ambition m'ont mis sept ou huit fois au comble de l'agitation malheureuse et du bonheur ardent pendant ce mois d'avril. Le 5 mars, l'honneur m'a brouillé avec Martial ; le 5 avril, réconcilié. J'ai dû partir pour Thorn. J'ai vaincu l'amour avec des peines infinies, et, puisqu'il faut le dire, en pleurant ; j'étais si agité à sept heures du soir, au moment où j'allais décider de mon départ, que je courais les rues de Brunswick comme un fou ; je passais devant les fenêtres d'une petite fille pour laquelle j'ai du goût ; je me sentais déchiré. Cependant, l'honneur fut le plus fort ; j'allais dire à Martial que je voulais partir ; lui ne le voulait pas, il comptait sur l'amour pour me retenir, il me dit tout ce qu'il fallait pour me faire rester.

Je reste, je crois être heureux ; je ne sais pourquoi Minette (1) se met à me tenir la dragée haute ; la politique, la vanité, la pitié m'ordonnent de ne plus m'occuper d'elle. Dans un bal célèbre, je fais la cour à

(1) Wilhelmine de Griesheim. Voir : *Vie de Henri Brûlard*, pp. 3, 15, 18 et : *Une amie allemande de Stendhal* par Arthur Schurig. *Revue Bleue* du 19 août 1905, p. 201.

une autre ; étonnement, malheur, désappointement de Minette. Cette autre offre à ma retraite une victoire aisée.

Je fais une manœuvre superbe pour me rapprocher de Mina. Je vois de loin, à la promenade, un homme de beaucoup d'esprit qui méprise comme on le doit la canaille humaine, qui a cinquante ans d'expérience et cent mille francs de rente ; c'est l'expérience de la bonne compagnie ; j'aborde cet homme et je fais tant d'esprit à sa manière pendant deux heures qu'enfin il m'invite à une soirée qui avait lieu chez lui le même soir, et dans laquelle il n'y avait point de Français ; voilà un beau succès ! J'arrive tout heureux chez lui. Sachant que mesdemoiselles de G.... y allaient, Minette n'avait pas voulu y venir ; je n'y trouve que ses sœurs et mademoiselle de T..., sa rivale. J'obtiens un rendez-vous avec cette rivale ; au moment où j'y vais, on me dit : « Si vous allez ce soir dans telle maison vous y trouverez Wilhelmine » ; je brusque mon rendez-vous ; je saisis un moment où mademoiselle de T... sort pour aller faire du thé pour moi ; je décampe, j'arrive dans la maison indiquée, où je ne trouve pas Minette, mais bien les deux plus laides et sèches créatures de Brunswick.

Enfin, hier, je me suis réconcilié avec Minette ; j'aurais deux ou trois volumes de petites bêtises à te conter, mais je ne veux pas abuser de ton amitié pour t'ennuyer. Hier, Minette m'a *serré la main*, pas davantage ; tu te moqueras de moi, mais, après la vie que je mène depuis six ans, c'est pour cela que j'ai été si agité ce mois-ci.

Je te supprime tous les embarras intermédiaires ; mon seul confident, le seul Français avec lequel je puisse parler ici, jaloux du talent et de l'activité qu'il me voit déployer dans cette intrigue dont il connaissait le fond, ne me dit presque plus rien et n'est pas venu me voir depuis huit jours.

J'ai eu un mal très grand à la poitrine : la moindre parole me faisait de la peine à dire. Au milieu de tant d'agitations causées par de si petits moyens, la Sagesse grondait sans cesse, se fortifiant par le malheur qui suivait heureusement pas à pas toutes les fautes, et sortait victorieuse enfin en tuant l'Amour.

Je n'ai plus de goût pour Minette, pour cette blonde et charmante Minette, cette âme du nord telle que je n'en ai jamais vu en France ni en Italie ; la preuve en est que je vais tâcher d'aller à Falkenstein, quartier général de l'armée. D'après ce que le grand-père me dit de la lettre de M. Daru, s'*il a l'occasion de lui écrire*, — je dis *si* ; il ne faut pas

l'impatienter, — prie-le de lui dire que je désire *servir à l'armée active*, n'oublie pas ma commission.

Une âme forte qui parviendrait à faire tout ce que la raison lui dicterait serait maîtresse de tout ce qui l'environne.

J'en ai eu l'expérience frappante depuis deux mois. Ajoute au peu que je t'ai dit de mon agitation huit ou dix voyages de quinze ou vingt lieues et dix heures de travail expédié en deux, et, ce qui est bien pénible, mais bien bon pour fortifier l'âme, *pas de confident*, toujours seul.

Ce soir, grande bataille au bal, où je vais me trouver entre les deux rivales ; peut-être, demain, serai-je aussi agité qu'avant-hier ; mais le dessein en est pris, j'irai à l'armée si je le puis. Ce qui m'y attire, c'est l'envie de voir de près les grands jeux de ces chiens de basse-cour nommés hommes.

The great father est fort content de toi ; je vois enfin que tu fais des progrès dans la sagesse, seul chemin du bonheur. Quand tu le voudras, tu seras heureuse ; pour cela, il faut d'abord acquérir la tranquillité: la beauté et la bonté de ton âme te fourniront assez de plaisirs. Une lentille tombant dans la mer agitée n'y cause aucun mouvement ; dans une mer calme, elle fait naître des millions de cercles.

Une fois que nul être ne pourra agiter ton âme, tu feras ton bonheur avec une facilité qui t'enchantera. Pour cela il faut intérieurement vaincre entièrement la vanité. Que madame Augustin Paricu ait dit de toi: «Cette grosse mademoiselle B... ressemble à une dinde en marchant», ou : « L'on ne saurait avoir plus de grâce que cette aimable Pauline ! » *Tutto costena* regarde les bassesses et les bêtises de celui qui blâme ou loue : ses propos te seront bientôt indifférents ; mais ne montre pas ce caractère élevé; les hommes diraient : « Quoi ! voilà un être qui échappe à notre domination ? dans le fond de son cœur, il peut, avec raison, se préférer à nous ? » Et alors, comme mon ami d'ici, ils te haïraient.

D'après ce que me dit *the great father*, l'âge n'amortit pas l'agriculturomanie ; tu ne seras jamais mariée, ma pauvre fille; un mérinos est bien supérieur à un gendre. Sois donc raisonnable ! vois un mari comme une chose et non pas comme un être ; il faut un cheval à un dragon pour vivre, et un mari à une jeune fille. Prends-moi M. Badou, c'est un bonhomme qui sentira que tu lui fais une faveur en l'épousant ; tu lui persuaderas, au contraire, que tu te trouves très heureuse avec lui, et il te laissera vivre tranquille et indépendante ;

tu auras des enfants que tu chériras ; le bonhomme aura des mérinos, comme son beau-père ; il te fera voir Paris ; peu à peu, nous l'y attirerons, et tu seras heureuse, plus peut-être qu'avec Périer, mais dix millions de fois plus qu'avec Faure, Fleuron et les autres. Penet, peut-être, avait un degré d'esprit et de sentiment propre à être heureux en aimant sa femme ; mais, même le connaissant, je parierais dix contre un qu'après les premiers trois ans, la femme de B... sera plus heureuse que madame Penet.

Réfléchis un peu à tout cela, jeune fille de vingt-deux ans.

Jean m'a dit que tu avais une amie, mademoiselle Bonler. *It is true ? and what soul and wit she has ?*

Ne dis pas un mot de ce que je raconte dans la famille.

Ecris-moi donc un peu ; je ne parle pas de ton silence, il m'irrite.

Réponds-moi sur l'article mari.

C'est le plus important de ta position ; tu n'as qu'à gagner à te marier, à moins que, Grandisson à la main, tu n'attendes sa copie.

Elle n'existe pas, mets-toi bien cela là.

La première qualité d'un mari est de n'*être point tyran*.

Le faible B... sera cela ; regarde madame Bl... : son mari n'est pas plus mauvais qu'un autre, mais, ayant assez de caractère pour être *tyran*, et pas assez de magnanimité pour avoir horreur de faire des malheureux, elle est au comble du malheur. Réfléchis à cette première qualité d'un mari.

1° point tyran ; 2° riche. — Il a les deux.

Réponds de suite ; allons, la plume à la main ! Obéis ou je te soufflette.

140. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Berlin, 12 *mai* 1807.

Les Allemands ont peut-être une poésie très touchante. Mon ami (M. de Struve) (1), dont je t'ai déjà parlé, m'a traduit littéralement une

(1) C.f. de l'amour. *Madame de Struve à Kœnigsberg.*

romance qui avait à mes yeux le mérite de porter ton nom ; elle est intitulée *Lénore* (1) ce qui veut dire Eléonore.

Cette romance, que j'ai choisie, à cause de cela, dans les ouvrages de Bürger est très touchante ; c'est entre la manière anglaise et la manière française. Le voile qui me couvre le génie de la langue allemande est encore trop profond pour que je puisse donner plus de précision à mes idées. Je crois entrevoir cependant que l'Allemand est moins enflé et plus près de la nature, plus vrai, plus naïf que l'Anglais. Dans cette romance, on dit d'un cheval qu'il faisait *hopp* ! *hopp* ! *hopp* ! on parle du tamtam des tambours.

Lénore se réveille d'un songe pénible.

— Wilhelm es-tu infidèle ? es-tu mort ?

Wilhelm avait suivi le roi Frédéric à la bataille de Prague. Mais le roi s'est réconcilié avec l'impératrice. On entend le tamtam des tambours, l'armée passe par la ville, Lénore va demander à chaque soldat où est Wilhelm : « Où est mon promis ? (usage allemand : on est promis avec sa maîtresse un an et souvent davantage avant de l'épouser) » Nul ne peut lui répondre. Toute l'armée est passée. Elle s'arrache les cheveux, sa mère veut la consoler ; elle repousse toute consolation ; enfin, à minuit, elle entend : *hopp* ! *hopp* ! *hopp* ! dans la rue ; elle entend un homme qui descend de cheval, elle distingue le retentissement des éperons ; il monte, frappe rudement :

— Holà ! holà ! où est ma promise ?

— Me voici, cher Wilhelm.

Elle ajoute quelques mots.

— Presse-toi : il faut faire encore cent lieues, jusqu'à ce que nous soyons à notre lit de noces ; viens monter en croupe sur mon cheval.

— Comment monter en croupe ?

La cloche retentit encore, minuit vient de sonner.

Lorsque nous en étions là, huit heures ont sonné en effet ; j'ai quitté Struve pour aller me faire présenter à la femme du gouverneur, qui est arrivée depuis trois jours (femme très commune).

Struve m'a dit que Lénore part avec son amant, qu'elle arrive au champ de bataille, et que, là, elle s'aperçoit que son amant n'est qu'un spectre : il a été tué sur ce champ ; tous ceux qui l'ont été se promènent à cette heure nocturne.

(1) Dans *Gottfried*, August Bürger ; ballade datant de 1773, célèbre en Allemagne.

Les Anglais sont fous de cette romance, à ce que m'a dit Struve ; il y en a cinq ou six traductions.

Envoie-moi les dix-huit vers d'André Chénier et les quarante-huit de Lebrun, le commencement de l'*Iliade*, traduite par lui ; si tu ne les as pas, tu les trouveras à la fin de quelqu'un de mes stéréotypes ; n'y manque pas, je les ai promis.

J'ai demandé à M. Daru d'aller à l'armée active ; je quitterai Brunswick avec beaucoup de regrets, probablement dans quinze ou vingt jours. Demande de l'argent à mon père ; j'en ai un vif besoin : on ne nous paye pas nos courts deux cents francs par mois depuis janvier.

Adieu ; aime-moi un peu et dis-le-moi quelquefois ; si je venais à mourir, je t'aurai quitté six mois plus tôt, car il y a six mois que tu ne m'as écrit.

141. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Sans date.

Ton confesseur t'a-t-il défendu de m'écrire ?

142. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Berlin, juin 1807.

Je ne conçois pas ta manie de ne pas m'écrire quelquefois ; elle me donne de l'humeur ; mais je me figure une petite fille maniérée, affectée, pleine de sentiments copiés, qui m'ennuirait toutes les semaines d'une lettre fade, et alors je t'aime mieux pour sœur ; mais tu as le défaut des âmes fortes : de la bizarrerie et nul pouvoir sur elles-mêmes. Dis-moi un peu une bonne raison de ne pas m'écrire ; je n'en connais qu'une, c'est que tu ne m'aimes plus. Dis, est-ce là ta raison ?

J'ai appris la mort de cette pauvre madame de Rezi. Quelle triste vie ! Avec assez d'esprit et peut-être assez de sensibilité pour y avoir trouvé du plaisir et en avoir donné aux compagnons de la route, l'af-

fectation gâta tout ; mais c'est un extrême ; le défaut contraire l'eût également rendue malheureuse. Je crains que tu ne sois trop franche ; c'est aller se battre nue avec des gens bardés de fer. Il faut jouer et mépriser la comédie ; je crois que tu as fait quelques progrès depuis moi, car on me fait ton éloge.

L'expérience m'a vieilli de deux ou trois ans depuis mon départ de Grenoble, à en juger du moins par la couche d'idées nouvelles que je suis obligé de traverser pour retrouver celles de ce temps-là.

Je relis la *Logique* de Tracy avec un vif plaisir ; je cherche à raisonner juste pour trouver une réponse exacte à cette question : « Que désiré-je ? » Chamfort donne pour une raison des succès du maréchal de Richelieu, qui n'avait aucune grande qualité, qu'il sut de bonne heure ce qu'il voulait. Que veux-tu, toi ? Si Dieu arrivait dans ta petite chambre et qu'il te dît : « Je n'ai que deux minutes à passer auprès de vos beaux yeux et je vous accorderai tout ce que vous allez me demander, » je parie que, si le bon Dieu t'interdisait la demande générale d'être heureuse, tu ne saurais que dire. Pense un peu à cela, et fais-moi la grâce de me communiquer ce que tu dirais à Dieu.

J'ai ici ce que j'ai souvent désiré et les choses au manque desquelles j'attribuais mon ennui ; et cependant, je suis souvent dans cette triste position ; c'est le mépris des hommes qui m'y plonge. Ne dis pas cela, mais tu n'as pas d'idée comme ce sentiment est tourmentant ; il sape le plaisir que l'on trouve dans les beaux-arts. *Je méprise sincèrement Racine* ; je vois d'ici toutes les platitudes qu'il faisait à la cour de Louis XIV. L'habitude de la cour rend incapable de sentir ce qui est véritablement grand.

Je suis chez l'intendant pour faire un grand rapport ; il est arrivé. Adieu ; demande *some money to my dear father.*

143. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Berlin, 26 *juillet* 1807.

Je prête l'oreille à chaque minute, pour savoir si l'on ne tire pas le canon ; mon chapeau et mon épée sont sur ma table, mes deux chevaux frappent le pavé de la cour et s'impatientent, tout cela pour

le prince de Neuchatel, ministre de la guerre, qui doit arriver ce soir, et à la rencontre duquel tout l'état-major va ce soir, à sept heures ; comédie, à neuf ; grand cercle chez le gouverneur et illumination ; tout le monde court, tout le monde s'agite. Je lis Goldoni en attendant : j'ai trouvé ici un bel exemplaire qu'on m'a prêté, seize volumes in-8° ; c'est dans chaque volume quatre ou cinq comédies, aucune de la forme de Molière, mais presque toutes pleines de naturel. Elles ont encore un autre charme pour moi : elles me rappellent les mœurs et le langage de ma chère Italie, de cette patrie de la sensibilité. As-tu lu *Corinne* ? On en est enchanté ici ; mais que la peinture est loin de l'original !

L'empereur m'a nommé adjoint-commissaire des guerres le 11 juillet ; prie mon grand-papa de remercier qui de droit.

M. Daru a un fils âgé actuellement d'un mois.

Sa Majesté vient de lui envoyer la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Henri (ordre de Saxe) (1) en lui disant qu'il se réservait de lui donner de nouvelles marques de sa satisfaction par son avancement dans la Légion d'honneur.

Martial a été nommé officier dans cette légion. Il compte partir incessamment pour Paris avec tout son monde.

Je ne sais ce que le hasard décidera de moi ; les froids Allemands commencent à m'ennuyer un peu ; je voudrais être employé à dix lieues de Paris ou à mille. A mille, j'acquerrais des droits à l'être par la suite à Paris même.

Adieu; je voulais raconter à mon grand-papa un superbe voyage au Brocken (le camp de la forêt Hercynienne; c'est à vingt-cinq lieues d'ici (2) que Varus fut détruit ; on voit très distinctement son camp), mais trente lettres par jour et des convois de toute espèce m'en ôtent le temps.

Ecris-moi au moins pour me dire pourquoi tu ne m'écris pas. Ton confesseur te l'a-t-il défendu ? Est-ce une gageure ? Sans ma pension, je ne pourrais pas manger ; parle beaucoup de cette vérité.

(1) L'ordre de Saint-Henri est encore le premier ordre militaire en Saxe : il ne peut s'obtenir qu'à la suite d'une bataille.

(2) A Jeutoburger Wald.

144. — E.

A MONSIEUR MOUNIER,
AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT, SECRÉTAIRE DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI,
A SCHŒNBRUNN.

Voici, monsieur, le protégé de Pascal (1) dont je vous ai parlé avant-hier. J'avais une place pour lui ; l'armistice s'est conclu pendant son voyage, et une chose très simple est devenue difficile. M. Rondet connaît les formes de l'administration. Je pense que si, à défaut d'autre moyen, vous écrivez à M. Daru, il nous sera plus facile d'obtenir un emploi de 150 à 200 francs.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée.

Vienne, le 1er septembre 1807.

DE BEYLE.

145. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Vienne, 4 *septembre* 1807.

Il y a bien longtemps que tu ne m'as écrit, ma chère et bien-aimée Pauline ; j'ai eu ici avec moi mon cher frère pendant un mois ; il part demain pour Grenoble ; mais ne parle pas de son voyage. J'ai reçu une grande lettre de mon oncle. Je vois que vous avez encore perdu une belle sœur ; je crains que tous ces deuils ne t'attristent.

Je voudrais te voir voyager ; vous êtes à la porte de la Suisse et de l'Italie ; profite de ta liberté actuelle. Il faut secouer la vie, autrement elle nous ronge.

Je t'ai écrit étant assez agité. La passion qui causait tous ces *spasimi* s'est terminée d'une manière assez singulière. Elle avait deux objets liés ensemble. Le premier est devenu impossible ; quant au second, je crois qu'on a actuellement de l'amour pour moi et qu'on n'en a que pour moi ; je viens de passer deux heures dans le tête-à-tête

(1) Voir lettre du 5 avril 1809.

le plus tendre, mais une petite maladie m'empêche de profiter de cet amour ; je te conterai tout cela un jour. Deux ou trois personnes qui connaissent ma conduite me reprochent d'avoir trop fait pour l'amour. Mais on ignore tout cela ici ; on est à mille lieues de me croire amoureux. J'ai cependant fait une imprudence aujourd'hui. C'est le jour de naissance de B... ; ce jour-là est un jour de fête dans le pays. Je lui ai envoyé un joli petit citronnier tout couvert de citrons et qui s'élance du milieu d'une touffe de fleurs qui a été remarquée. C'est une faute ; huit jours d'indifférence apparente dérouteront, j'espère, l'attention des malins.

Une autre fois, je te parlerai de la beauté des environs de Vienne, du caractère singulier des habitants, de leur bonté extrême à notre égard. On n'est pas assez reconnaissant de cette bonté, parce qu'elle tient à une cause de niaiserie.

Si on fait la paix, j'irai à Naples, à Rome, dussé-je n'y passer que huit jours. J'ai économisé soixante louis pour cela ; n'en dis rien encore ; la chose faite, on la pardonnera ; le projet semblerait un monstre.

Dès que je pourrai monter à cheval, je vais être toute la journée par monts et par vaux, pensant à toi dix fois le jour, et désirant te voir agissante. Le repos, avec notre caractère (1), est l'avant-garde de la mort.

146. — P.

A SA SŒUR PAULINE

19 *septembre* 1807.

Je me croyais quitte à jamais des pompes de l'amour et sur le point de faire mon salut, mais mon orgueil vient d'être bien humilié : je viens de recevoir une lettre qui m'a fait tant de plaisir qu'il faut nécessairement que je sois amoureux de celle qui l'a écrite.

Or, voici mon conte : Il y avait ici, il y a huit mois, un colonel avec qui je fis connaissance par la vertu de mon état ; il avait une femme de vingt-trois ans, d'infiniment d'esprit, et de ce caractère élevé que j'aime tant dans les Italiennes. Je plaisantai trois ou quatre fois avec elle, une entre autres, en lui gagnant un louis ou deux à un jeu

(1) Voir les premières pages de la *Vie de Haydn*.

où l'on joue six sous. Son mari part avec son régiment, mais il meurt à six lieues d'ici. Elle revient quelques jours après ; je vais la voir. Je trouve qu'elle me reçoit bien, au milieu de sa profonde douleur, mais comme tout le monde. Moi, reçu comme tout le monde, m'ennuyant, sachant qu'elle s'ennuie, sûr de passer des moments agréables auprès d'elle, je demeure quatre longs mois sans l'aller voir. Un soir, à la promenade, le hasard nous met à côté l'un de l'autre : elle partait dans huit jours ; depuis ce moment, nous passons notre vie ensemble; elle connaissait les mêmes villes d'Italie que moi,et presque les mêmes personnes ; elle part, je galope dix lieues à sa portière. Nous faisons la plus ridicule conversation du monde toute la nuit; elle ne se couche presque pas, et cela pour parler de l'agrément de chasser et autres choses intéressantes ; mais je crois que nos yeux avaient plus d'esprit. Enfin, je la quitte ; en revenant et crevant mes chevaux, je me trouve trop bête pour que ce soit naturel. Elle m'avait promis de m'écrire; bah ! elle m'a oublié. Avant-hier, on m'apporte une mauvaise petite lettre, en papier jaune ; elle avait si bonne tournure que je la crus de Barral. J'ouvre et, un grand quart d'heure après, je me trouve rouge jusqu'aux yeux, me promenant à grands pas, le plus content des hommes, et soupirant.

N'est-il pas bien comique qu'il n'ait dépendu que de moi, pendant quatre longs mois de Brunswick, de voir ou d'avoir une femme charmante, et que j'attende que trois cents petites lieues nous séparent pour y songer ?

Plus, avant-hier, c'est-à-dire le 10, bataille ! une fusillade où j'ai été, où une vieille femme, les deux mains croisées sur le ventre, a eu l'avantage de les avoir percées comme Notre-Sauveur, et de plus le ventre, et d'aller sur-le-champ éprouver l'effet de sa miséricorde. Sans compter plusieurs coups de sabre dont personne ne se vante. Clair de lune magnifique ; rue large pleine de monde. *Fer-flou-Ke-ta Françauze*, ce qui veut dire f... gueux de Français, tombant de tous côtés sur mon chapeau d'uniforme; un coup de fusil; vingt personnes étendues autour de moi ; les autres se sont précipitées contre les murs, moi seul debout. Une belle fille de dix-huit ans, la tête presque sous mes bottes... je la crois blessée; elle frémissait violemment, mais non pas de ma main, qui tâtait très innocemment un fort beau bras bien frais; je la relève pieusement pour voir si c'est la jambe qui est cassée; la bataille s'engage, de nouveaux coups de fusil partent ; je la porte

contre un mur ; je pensais à Sganarelle portant Clélie ; je la mets par terre ; elle me regarde, me fait une jolie révérence et s'enfuit.

Cependant les soldats accourent... Ici, mon style devient plus humble parce que le héros s'en va. Il se trouvait au milieu du peuple révolté contre les Français dont un avait un peu tué un pékin ; il attaquait l'hôpital où gisait le tuant, et cent cinquante braves soldats faisaient feu sur ladite canaille. Je me rappelle cette aventure à cause du superbe coloris qui éclairait la scène : la lumière était pure comme les yeux de mademoiselle de B...; mais voilà une comparaison de Chateaubriand, qui dépeint la campagne de Rome d'après celle de Babylone. Mademoiselle de B... est une grande personne de dix-sept ans qui a autant d'attraits que ses aïeux de titres. Elle a de grands yeux d'un bleu foncé se détachant sur le plus beau blanc du monde ; des yeux qui, par leur éclat et leur pureté, percent au fond de l'âme ; c'est quelque chose d'immatériel que ces yeux-là ; c'est une âme toute nue.

Allons, réponds-moi donc.

147. — P.

A SA SŒUR PAULINE

6 *octobre* 1807.

Voici, ma chère Pauline, les principaux ouvrages de Mozart, musicien né pour son art, mais âme du Nord, plus propre à peindre le malheur et la tranquillité produite par son absence que les transports et la grâce que le doux climat du Midi permet à ses habitants. Comme homme à idées et homme sensible, il est infiniment préférable, disent les artistes, à tous les médiocres auteurs italiens ; cependant, il est très loin en général de Cimarosa ; c'est celui-là que je voudrais t'envoyer; tâche de lire *il Matrimonio segreto* ; *il Principe di Tarenta.*

La musique me console de bien des choses : un petit air de Cimarosa que je fredonne d'une voix fausse me délasse de deux heures de paperasserie. Me voilà à jouer le piquet presque tous les soirs avec mon ordonnateur, homme aimable qui a beaucoup connu Collé, Crébillon fils, Rulhière, Coslin, Letemps, qui sera longtemps votre maître dans l'art de vivre. A propos de Collé, les deuxième et troisième volumes de son journal viennent de paraître ; lis-les : il y a bien de la grâce.

Quel effet a produit ma lettre à mon père ? Dis-lui que nos orges arrivent à Brunswick dans trois ou quatre jours; que je les enverrai à Paris par la première occasion et que, de là, ils iront étonner les bords de l'Isère.

As-tu continué à voir V... ? Je voudrais bien que tu te liasses assez avec elle pour lui ouvrir ton âme et lui faire part de tes projets ; les événements de la vie changeront ton caractère ; ne te mets pas dans une position de laquelle tu ne pourrais plus te tirer. Aux yeux de l'immense et badaude majorité, la fugue est un morceau de musique impardonnable. Apprends à espérer, c'est savoir prendre patience ; marie-toi ; rends-toi indépendante. Tu te moqueras de moi ; tu diras que j'en parle bien à mon aise ; malheureusement, je ne puis que parler de tout cela ; je voudrais bien pouvoir agir.

Mets-toi bien dans la tête que deux ans de vie mariée, dans ton ménage, avec un enfant ou deux, te changeront au point de ne pas te reconnaître toi-même. Je le sens sur moi; j'estime beaucoup de choses que je méprisais il y a quinze mois. Je t'en prie, ouvre ton âme à V...; elle a une âme capable de secret et elle a bien plus d'expérience que toi. Elle connaît la cruauté et l'ironie que le malheureux, qu'une âme forte a fait errer, rencontrerait à chaque pas : tout le monde se mettrait à faire de la vertu sur son compte. Le rôle d'une demoiselle, dans nos mœurs, est l'immobilité, la nullité, toutes les négations. On accorde à une femme mariée une liberté qui va jusqu'à la licence. Tu connais le cousin Badon ; il n'est pas brillant ; si cependant tu l'avais épousé malgré son nom ridicule, tu serais à Genève, et à Vogheron, maîtresse de maison, et, avec bien peu d'adresse, faisant à peu près ce que tu voudrais, promenant, faisant de la musique, accueillant les gens d'esprit, éconduisant doucement les butors. Au nom de Dieu, attends mon voyage à Grenoble avant de rien décider ; ne précipite rien ; consulte V...; si jamais tu lui parlais de moi, que tu puisses le faire avec délicatesse ; dis-lui qu'elle a toute mon admiration.

Adieu ; écris-moi. J'espère que je serai à Grenoble au mois de mai 1808.

148. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Brunswick, 9 *octobre* 1807.

Jean est parti avant-hier pour Grenoble, où je souhaite qu'il rende de grands services. J'ai pris un domestique tel quel ; le pauvre diable sait écrire, par malheur ! il me sert de second secrétaire depuis hier ; j'ai réellement du travail pour deux.

Je t'écris au milieu de onze ou douze officiers qui vont dîner avec M. Daru ; c'est le seul moment que je puisse accrocher depuis quatre jours. Je répondrai à mon grand-papa dès que je pourrai coudre quatre idées raisonnables. Il ne se figure pas mon maître tel qu'il est. C'est une cour ; mes mérites ou démérites n'y font rien. C'est l'occasion, c'est le hasard, c'est la grâce, l'activité que je puis mettre à mon affaire qui m'avancera.

Adieu ; il n'y a pas moyen de continuer ; une discussion sur les cinq plus longs mots de la langue italienne me ferme la bouche, en me remplissant les oreilles.

Envoie-moi quatre ou cinq bonnes empreintes du cachet de mon père ; ces bêtises-là ont du prix et un grand prix en Allemagne. C'est la planche qui aide beaucoup d'honnêtes gens à franchir les préjugés qui les séparent de moi.

Adieu ; n'y manque pas.

Quand on m'enverra le gros paquet, je prie de le remettre à mon camarade Faure. Adieu. Expose à mon père que j'ai deux cents francs, cent cinquante francs de frais de bureau, deux chevaux, deux secrétaires, dix déjeuners à donner aux camarades qui passent. Adieu ; écris-moi. Où en es-tu avec mademoiselle Boulon ?

148. — P.

A SA SŒUR PAULINE

12 *octobre* 1807.

Je pars mercredi, ma chère Pauline, pour Bamberg ; je pars avec un homme que j'aime et qui a des bontés pour moi ; ainsi, quoique je n'aie aucun uniforme à porter, je pars avec assez d'assurance de mon sort futur. Mon seul chagrin, en quittant la France pour une seconde fois, est le chagrin dans lequel je te suppose.

Ce chagrin vient, ce me semble, de deux causes : de l'ennui et d'une espèce de découragement, de mépris de toi-même.

En te mariant, tu sortiras de ces deux états. L'ennui disparaîtra, parce que tu seras environnée d'objets nouveaux ; tu commenceras à t'estimer en te comparant à ce qui t'entourera; tu prendras une nouvelle vie. Alors tu connaîtras le prix de la retraite dans laquelle tu auras vécu. C'est dans la retraite et le plus vif malheur que Catherine la Grande mérite d'être ainsi désignée.

Ton mariage ne peut tarder ; d'ici à deux ans, tu ne verras plus ce Grenoble qui t'excède. Songe bien aux trois ou quatre raisons que je viens de te donner. Jusqu'au changement de ton sort, lis le plus possible et voyage tant que tu pourras.

Observe d'un œil attentif ce que P... pensera et dira d'un message que je vais lui adresser incessamment. En voici l'esprit : Considérant que tu ne m'as envoyé que trois cents francs depuis le 1er juillet; qu'à trois cents francs par mois, comme nous en étions convenus, tu me dois neuf cents francs à la fin d'octobre ; que moi-même je dois plus de mille francs... j'ai tiré sur toi deux lettres de change: l'une de huit cents francs, payable le 10 novembre, l'autre de sept cents, payable le 10 décembre. Il me reste donc dix-huit ou vingt louis ; mais il faudra peut-être, arrivé à Bamberg, que j'achète un cheval ; j'aurai donc encore besoin de sept ou huit cents francs.

Tout cela est plus que vrai, et je suis au plus bas. Adieu. Dis cela à notre cher oncle et à mon grand-papa, sans lesquels je perdrais courage. C'est une lettre de mon grand-papa qui a décidé mon affaire. Il m'a planté ; il faut que mon père m'arrose. Dis mille choses pour

moi à notre bonne tatan (1) : assure-lui que je pense souvent à elle, et que, dans cette passe, je ne cours pas l'ombre d'un danger.

150. — P.

A SA SŒUR PAULINE

25 *novembre* 1807.

Je n'ai pas eu un moment depuis le 2 de ce mois, ma chère Pauline ; sans cela, je t'aurais parlé d'une partie de chasse après laquelle je suis resté ce jour-là à Brunswick. Je demandai à l'intendant et à l'ordonnateur la permission de chasser pendant cinq jours au Hartz, chaîne de montagnes à douze lieues d'ici. J'y allai avec M. Réol, homme sensé manquant d'éducation première et à qui cinq ou six voyages en Afrique, quatre en Amérique, deux dans les mers du Nord, les guerres de la Vendée et de Lyon, ont donné une très forte dose de bon sens. Au moment de partir, ou plutôt un moment après être partis, nous fîmes changer de direction à notre voiture; et nous prîmes la route de Hambourg. Ne parle à personne de ce voyage imprudent dont personne ne se doute ici. Nous arrivâmes à Hambourg après avoir erré pendant quarante-cinq heures dans un vaste désert de sable qu'on nomme les Landes de Lunebourg, paysages vraiment flamands: d'immenses prairies entourées de clôtures de bois et coupées par de sombres bois de pins et par de petits ruisseaux débordés formant des lacs. A deux heures du matin, nous sommes à Harburg ; tapage épouvantable à la porte de la meilleure auberge, située sur le port. Après avoir grelotté une heure à la porte, elle s'ouvre ; une affreuse servante nous dit : « Tout est plein », et la referme. Nouveau tapage ; elle se rouvre. Nous nous précipitons dans la maison ; après une grande heure de peine, nous sommes couchés sur la paille au fond d'une grange si bien couverte que, tout en dormant, nous observons la comète, qui se montrait superbe, au milieu d'un ciel éclairé par une gelée à pierre fendre. Nous sommes les premiers levés, à cinq heures ; nous trouvons toute une famille d'Allemands qui prenait le café dans la *stube*, chambre à poêle dont l'air n'a pas été renouvelé depuis le

(1) Elisabeth Gagnon, grand'tante de Beyle : Voir : *Vie de Henri Brûlard*, passim.

commencement du froid ; vie purement animale, air triste de ces gens-là ; il est si marqué que nous leur croyons quelque chagrin.

Nous laissons notre voiture à l'aubergiste et nous nous rendons au bateau. Il règne un brouillard froid ; ce bateau est encombré de toute sorte de figures parmi lesquelles prédominent un petit-maître allemand, sa pipe et son valet de chambre : caricature froide dont la vulgarité des sentiments et des pensées conduit bien vite à une indifférence mêlée de mépris. Le petit-maître français est au moins gentil ; il ne s'estime qu'autant qu'il amuse les autres. Parmi les petits-maîtres étrangers, les plus passables sont les jeunes gens qui satisfont avec gaieté et prudence les goûts de leur âge ; j'entends prudence dans le soin de n'offenser personne, car un des goûts de la jeunesse est souvent de négliger le danger. Harburg est situé sur une écluse qui communique à une des bouches de l'Elbe. Vis-à-vis de Harburg, l'Elbe est immense : il couvre, dans cette saison, plusieurs petites îles, et avait, le 28 octobre, jour de notre passage, plus d'une demi-lieue de large vis-à-vis de Harburg. Réol, marin expérimenté qui a fait deux ou trois fois naufrage, m'expliquait tout dans la langue des marins, qui a au moins cinq ou six cents mots qui n'ont de français que la désinence. Nous fûmes presque au moment de chavirer à cause de la lenteur des matelots ; ces petits dangers, absolument mauvais pour moi, me firent beaucoup de plaisir.

Réol me contait qu'étant dans les eaux de l'Amérique-Nord, un coup de vent mit le navire sur le côté ; il resta quelques secondes dans cette position gênante. Un second coup de vent le remit sur quille.

Nous touchâmes à Altona et entrâmes enfin dans le port de Harburg, plein de vaisseaux qui y pourrissent à cause de l'impossibilité du commerce.

(Je m'arrête ; j'ai fait toute la matinée des remèdes contre cette ennuyeuse fièvre de tous les hivers, et je n'en puis plus. Madame Daru repart demain pour Paris).

Je poursuis le 27 ; mais j'aime mieux continuer la parenthèse que la lettre. Madame Daru est partie hier ; aujourd'hui, il fait un vrai temps du Nord : il n'est pas quatre heures, j'y vois à peine auprès de deux grandes fenêtres donnant sur une place. J'ai pensé à toi vingt fois, aujourd'hui et hier, en lisant des romans qui n'ont d'autre mérite que d'être écrits en anglais. Combien ces livres donnent une

fausse idée de la société ; on les croirait écrits par et pour les habitants de la lune.

Je crains que tu n'aies formé plusieurs de tes opinions d'après *this damned books*. Les belles âmes seules ont ces sortes d'illusions ; mais aussi elles sont presque toutes malheureuses, et je tremble que tu n'en augmentes le nombre. Tu verras, par la lettre ci-jointe de Bigillion, que plusieurs commères de la grande rue se sont aperçues de tes travestissements. Si tu n'y mets ordre, tu ne te marieras pas ; ne crois pas que j'exagère pour faire effet ; je te donne ma parole d'honneur que je crois le mariage, en général, aussi utile au bonheur des femmes que nuisible à celui des hommes. Je donnerais tout au monde pour que tu puisses mériter l'amitié de Mademoiselle V... Fais tout au monde pour cela et rends-m'en compte. Elle a tâté de ce monde cruel envers les malheureux, de cette fausse pitié pire que le mépris.

Ce qui rend les folies si fatales aux belles âmes logées dans des corps de femme, c'est qu'on leur suppose toujours pour cause une faiblesse méprisable en général. Le jeune homme le plus spirituel et le plus amoureux ne t'épouserait pas si vingt ou trente dames l'assuraient t'avoir vue courant les rues le soir en habit d'homme.

Il y a deux ans que, lorsqu'on me donnait des conseils pareils à ceux que je voudrais te voir suivre, je me disais en moi-même : « Ame froide ! » et je me gardais bien d'en croire un mot ; mais beaucoup de malheurs, que je ne t'ai pas racontés parce qu'ils étaient de tous les jours et trop longs à expliquer, m'ont enfin ouvert les yeux. Je me suis décidé à regarder autour de moi, à m'assurer des faits que l'on me contait, à n'établir mon opinion que sur ceux qui étaient positifs. Je donnerais un an de ma vie pour te voir dans cette disposition.

« — Mais je m'ennuie trop ! je ne peux plus continuer à mener cette vie monotone ! »

Mais songe qu'un éclat une fois fait, c'est pour toujours ; tu ne peux plus trouver de mari. Nous aurons peut-être quatre à cinq mille francs de rente ; tu mèneras une vie très ressemblante à celle que D... mène avec le revenu de dix mille ; elle est soutenue par l'opinion publique ; elle a des sociétés où on la reçoit avec plaisir ; si on fait des objections contre elle, on les tire de sa personne, de son esprit, de son caractère. Toi, au contraire, qui lui es mille fois supérieure de tous ces côtés-là, ta supériorité même te nuira.

— « Mais je me ferai maîtresse de langue anglaise, de dessin, etc., etc. »

Tu t'imagines que ce métier te donnera de quoi vivre, et que tu seras aussi heureuse avec quatre mille francs gagnés de cette façon que le bourgeois, ton voisin, avec les quatre mille francs qu'il gagne à son commerce de bas de filoselle. Pas du tout : le marchand de bas te méprisera et te le fera sentir de mille manières. Si tu avais vu le monde, tu saurais que toute personne qui n'a pas un état que la vanité soit forcée d'estimer, et quelque fortune, y est accablée de mépris honnêtes par la forme et outrageants en effet. Tu te figures cela d'après ces *damned books* dont je te parlais dans le moment ; il vaudrait mieux se figurer un moulin à vent d'après une charrue. La vérité n'est que l'opposé de ce qu'ils disent, c'est tout simple. S'ils montraient le monde tel qu'il est, ils feraient horreur et, même sur les gens qui sont de leur avis, produiraient une impression de tristesse qu'on chercherait à éviter.

Un homme de sens et d'esprit, faisant un roman duquel il veut tirer de l'argent et quelque réputation qui l'aide à mieux vendre le second, a donc grand soin de ne pas aborder cette fatale question. Il peint les passions comme l'abbé Prévost, et il les peint dans des gens riches. Le pauvre abbé Prévost n'avait cependant pas besoin d'aller bien loin pour trouver les exemples de la misère : il s'était enfui de son couvent à vingt-cinq ans, et, depuis cet âge jusqu'à celui de soixante-sept, je crois, où il est mort, il a été abreuvé de toute sorte de dégoûts. Si, au lieu de s'enfuir et faire un éclat, il avait employé son esprit à obtenir par l'intrigue sa sécularisation, il aurait été, à Paris, une homme de lettres considéré, membre de l'Académie, lecteur de quelque prince, et ayant, comme Duclos, trente-cinq mille francs de rente.

Je te cite cet exemple parce qu'il est le plus court à exposer et que peut-être tu connais les personnages ; mais le monde est plein de faits qui donnent le même résultat.

Une femme doit d'abord être mariée ; c'est ce qu'on lui demande ; après, elle fait ce qu'elle veut. J'en reviens toujours à mademoiselle V... On la dit retirée près de Grenoble ; tâche de l'aller voir avec mademoiselle M... et là, ouvre-lui franchement ton cœur (sans parler de moi en aucune façon) : demande-lui des conseils. Elle a une belle âme ; ta franchise et les malheurs dans lesquels tu es sur le point de te précipiter la toucheront ; elle te donnera des conseils qui, peut-être,

ne seront pas tels que les miens, mais qui, certainement, vaudront mieux.

Je voulais t'envoyer de Hambourg des petites vues qui te donnassent une idée du pays : je n'ai trouvé que des vues de Dresde, la Florence de l'Allemagne. Les voici. Mets-les dans ta chambre ; elles sont assez différentes ; chaque fois que tu les verras, songe au danger de se mettre la société à dos, surtout quand on a de l'âme et de l'esprit ; on peut revenir sur l'eau avec de la bassesse, mais autrement c'est impossible. Je joins à ma lettre une carte d'Allemagne et d'une partie de l'Europe; elle est fort commode en ce qu'on peut l'avoir toujours sous les yeux. J'y avais marqué mes courses *through the World* : comme je n'en puis pas avoir d'autre exemplaire, je t'envoie celui dont j'ai fait usage.

Une remarque m'a frappé aujourd'hui : les trois quarts des bourgeois dérangent leur fortune ou tout au moins se donnent des ridicules pour faire quelque acte de supériorité, courir la poste très vite, par exemple, ou autres choses semblables. Nous nous moquons beaucoup d'eux ; mais la portionnette d'autorité que nous exerçons nous donne l'occasion d'avoir gratis les mêmes jouissances de vanité que le bourgeois payait si cher. Nous avons eu, ces jours-ci, cinq ou six anecdotes dont ce raisonnement est le résumé. Peut-être te semblera-t-il inintelligible. Mais une soirée de quatre-vingts personnes m'appelle chez le grand juge.

Dis-moi quel parti on a tiré de Jean ? Envoie-moi donc une empreinte ou deux du cachet de nos ancêtres. En même temps, dis-moi un mot de Mademoiselle V... Adieu ; aime-moi et écris-moi. Je voudrais bien qu'il n'y eût plus d'aigreur entre mon père et moi ; tâche de nous réconcilier. Que dit-on, que pense-t-on de moi ? Tu vois bien que tu dois m'écrire, puisque tu es mon ambassadeur.

GRANDE ARMÉE

151. (1)

A M. PASCHOUD,
LIBRAIRE

Brunswick, le 2 *décembre* 1807.

Monsieur, je désire m'abonner pour un an, à compter du 1er

(1) Henri Cordier : *Stendhal et ses amis*. Notes d'un curieux. 1890, p. 33.

Janvier 1808, à la partie littéraire *seulement* de la Bibliothèque Britannique. Je vous prie de me dire si vous continuez à recevoir ces sortes d'abonnement, et à qui j'en pourrai faire remettre le prix à Leipzig. Je vous prie de m'envoyer votre catalogue de nouveautés.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Commissaire des Guerres,
DE BEYLE,
à Brunswick, grande Armée

152. — P.

A SA SŒUR PAULINE

3 *décembre* 1807.

J'ai été hier, toute la soirée, directeur de comédie. Je me suis beaucoup amusé, et je suis encore tout gai de nos essais dramatiques : nous avons répété *Dupuys et Desronais* et *la Vérité dans le vin*, tableau vif et naturel des mœurs de ce temps-là ; Marianne, sans être très jolie, n'était pas mal. Une jolie femme, tombant dans une société d'hommes, met un vernis brillant sur toutes leurs qualités. J'avais hier trois hommes d'esprit parmi mes auteurs ; nous rîmes jusqu'à minuit.

J'ai été toute la matinée avec Grégoire VII et tout le moyen-âge. Je lis Koch, ce livre que je t'ai conseillé. Je vais le mêler avec Ancillon et l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire ; j'y joindrai celui de Condorcet sur le *Progrès des lumières*. J'espère, à l'aide de ces hommes animés de passions et de préjugés différents, me former un bon canevas de l'histoire moderne. Je ne sais pourquoi le moyen-âge est lié dans mon cœur avec l'idée de l'Allemagne. Les paysans du pays de Brunswick ont conservé le costume de Charlemagne, mais exactement. Le Nord, contre lequel j'ai de l'humeur au printemps et en automne, me touche pendant l'hiver : il est dans toute sa sombre parure. Une église gothique environnée d'arbres décrépits et couverte de neige me touche. J'en ai une absolument telle à côté de chez moi : Sainte-Egidie. Je ne sais si tu comprendras toutes ces liaisons de sentiments, qui sont peut-être les mêmes chez toi, car j'ai éprouvé qu'en beaucoup de choses nous nous ressemblions, mais, ce matin, j'étais entièrement

à Hildebrand et dans la cour du château de Canossa, avec l'empereur Frédéric, je crois.

Tu trouveras peut-être des remarques dans toutes ces idées : il y a bien peu de personnes à qui j'ose les communiquer ; mais cela peut prêter quelque poids aux avis que je te donne et que tu pourrais croire partant d'une âme froide. Mes amis, si tu leur parles de ce détail, pourront te dire jusqu'à quelle folie j'ai poussé le préjugé contre ce que je nommais les froids ; cela allait, il y a trois ans seulement, jusqu'à mépriser Duclos.

Je ne puis compter comme véritable expérience que celle que le malheur a gravée dans mon cœur depuis le 16 octobre 1806.

Croirais-tu que les deux tiers de mes idées ont changé depuis ce temps-là, non pas sur les principes, mais sur la manière de se conduire avec les hommes. Quand on a le malheur de ne pas ressembler à la majorité des humains, il faut les regarder comme des gens qu'on a mortellement offensés, et qui ne vous souffrent que parce qu'ils ignorent l'offense que vous leur avez faite ; un mot, un rien peut vous trahir. Prends donc patience jusqu'à ton mariage : une fois mariée, tout prend une autre couleur ; avec un peu d'attention, et l'art de faire croire à ton mari qu'il a plus d'esprit que toi, tu feras à peu près ce que tu voudras et seras enfin heureuse à ta manière.

Adieu ; écris-moi.

153. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Berlin, 1807.

On a raison: toutes les agitations sont grandes dans la solitude ; j'écrivais, il y a trois jours, et je le sentais bien, que mon goût pour Minette était entièrement passé ; je la sacrifiais à mademoiselle de F..., que je n'aime point ; je m'amusais des agitations des deux rivales ; je demandais enfin à la philosophie des émotions que l'amour ne me donnait plus : il s'est vengé.

Mademoiselle de T... me dit presque qu'elle m'aime. C'était jeudi passé ; l'aveu de cet amour consistait à m'avouer celui qu'elle avait eu et qu'elle n'avait plus pour M. L... Ce même soir, j'ai lieu de

croire qu'elle s'est réconciliée avec M. L... J'ai vu pour la première fois auprès de M... un amant qui lui a fait la cour pendant quatre ans et qui n'attend, pour l'épouser, que le consentement ou la mort de son père ; sans amour même, elle doit le préférer à moi, qui n'ai nulle envie de l'épouser. Ce soir-là, elle a tenu la balance entre nous deux ; mais, hier lundi, elle avait l'air de l'aimer. Croirais-tu que, depuis quatre mortels jours, je ne pense qu'à cela. Quand mon âme ne trouble pas mon esprit, il est entièrement occupé des moyens de m'en faire aimer sans lui nuire auprès du futur mari, et, bien certainement, le lendemain que je serai sûr de son amour, elle me sera presque insupportable. Enfin, hier, la rage dans le cœur, je me suis souvenu de l'influence du physique sur le moral : j'ai pris beaucoup de thé et j'ai retrouvé en partie ma raison, assez du moins pour être aimable ; mais elle a trop d'esprit et trop de passion pour être bien sensible à ce genre de mérite. Dans mon malheur, je me suis adressé à tous mes goûts pour me distraire : J'ai fait de petits voyages. La lettre que j'ai écrite à mon père te dira où et comment j'ai voulu lire. Les livres m'ont ennuyé. Ce matin, je les passais en revue; mon œil est tombé sur un volume de pensées diverses d'Helvétius ; j'ai pris un cheval ; j'ai galopé jusqu'à Richemonde (très joli jardin anglais, éloigné de Berlin comme le pont de Piquepierre de Grenoble, dans un pays de plaine à végétation pâle ; Richemonde me rappelle le Belvédère : il y a un petit château). En arrivant sous ces ombrages froids, je me suis jeté sur le gazon; Helvétius m'a consolé pendant deux heures.

Voilà ma vie, ma chère amie ; quelle est la tienne ? Songes-tu un peu sérieusement à te marier ? cela veut dire : « Es-tu guérie de croire trouver un Saint-Preux ou un Emile pour mari ? » Ni l'un ni l'autre, ma chère ; un homme vaniteux que tu mèneras, qui ne sera ni bon ni méchant, et dont le caractère changera tous les dix ans avec le physique. Je ne serai tranquille que lorsque je te saurai mariée ; c'est l'état d'une fille, et tu ne saurais croire combien je m'applaudis d'en avoir un, ne fût-ce que pour apprendre à m'en passer. N'espère pas trouver un bonheur solide dans le célibat ; l'image du mariage viendra toujours te troubler ; je souhaite avec passion savoir ce que tu penses et sens sur cet objet important et urgent.

Rappelle-toi le prix du temps ; mon aventure de cette semaine doit te le prouver : j'ai eu le cœur de Minette presque dans ma main, il n'a tenu qu'à moi de m'en faire aimer beaucoup ; je me disais assuré-

ment : « Ça ne peut me manquer ! » Ça me manque cependant, et d'une façon cruelle.

Parle tous les jours d'argent pour moi à mon père ; j'en ai grand besoin ; parles-en tous les jours, je compte sur toi pour cela ; mais j'avoue que j'aimerais mieux que tu employasses à m'écrire le temps pendant lequel tu lui parleras pour moi.

Donne-moi tous les détails possibles sur la famille, etc., etc.

154. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Basse-Saxe, 1807.

Cette langue allemande est le croassement des corbeaux ; j'ai commencé ce matin à l'apprendre, pour me tirer d'affaire en voyage. Voilà l'officiel.

Actuellement je te dirai que je suis, je crois, heureux d'avoir tant à travailler : mon âme a encore la mauvaise habitude d'aimer, et ma raison me dit que c'est absurde. Excepté toi, je ne vois rien de digne d'être aimé ; du reste, mon mépris pour la canaille humaine augmente considérablement : ils m'amusent encore comme des singes jouant des farces. Je suis fatigué de ridiculités, tant il faut que je me donne de soins pour n'en pas perdre le spectacle d'une seule. Quand je suis ennuyé, je demande des jouissances à mon estomac.

Adieu ; je suis poussé par un portefeuille dont la gueule horrible est le gouffre où va se perdre mon repos de toute la journée. Les gens avec qui je fais la conversation sont si secs que j'ai du plaisir à faire aller mon imagination. Je ne puis plus lire Duclos, qui me faisait tant de plaisir à Paris, où j'avais des sentiments doux ; j'ai une indigestion de sécheresse ; je lis Ancillon. J'ai vingt pages à t'écrire, pas un instant !

Offre mes respects à mes aimables cousines : je crains bien qu'elles n'oublient ce chevalier errant de cousin, mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne les oubliera jamais.

155. — E.

A SA SŒUR PAULINE

Brunswick (1), 25 *décembre* 1807.

Je pars aujourd'hui, jour de Noel, à 5 heures du matin, pour Paris. Je t'écris cela bien pour que tu aies à m'écrire bien vite à Paris, rue de Lille, nº 55.

Je devais partir il y a huit jours, mais le Gouvernement et l'Intendant ont voulu attendre des matériaux plus étendus pour ma mission.

Tous les préparatifs du voyage sont enfins finis. Il fait un temps affreux mêlé de pluie, de grêle et de neige ; il fait noir comme dans un four; le vent éteint les bougies dans les lanternes de la voiture. Hier, à 7 heures du soir, je ne pensais plus à ce voyage ; il aura ses peines et ses plaisirs : revoir tant de personnes si chères ! mais les quitter au bout de huit jours !

Je t'écrirai dès que j'aurai mis le pied en France, à Mayence. Je vais par Cassel, Fulde, Francfort. Les postes sont si indignement servies que nous ne recevons point de lettres directement. Peut-être celles que nous écrivons ont-elles le même sort. D... est en bonne santé et en route de Posen sur Varsovie.

Porte-toi bien et aime-moi, et écris-moi. Dis à nos connaissances, comme Mme Marnay que je saisis l'occasion de la nouvelle année pour l'assurer que, quoique galopant de Brunswick à Paris, je ne l'en aime pas moins que lorsque Colomb et moi allions faire la partie chez elle.

Ainsi de suite, n'oublie pas.

HENRI (2).

(1) Beyle avait été nommé, en novembre 1806, intendant des Domaines, en résidence à Brunswick. Il est envoyé à la fin de 1807 en mission à Paris, pour conférer avec le ministre Dejean au sujet des finances du duché de Brunswick.

(2) Monsieur Beyle, pour Mademoiselle Pauline Beyle, sa fille, à Grenoble (Isère).

156. — E.

A M. KRABE,
MEMBRE DE LA CHAMBRE DE GUERRE ET DES DOMAINES

Brunswick, 13 *janvier* 1808.

Le Ministre de la Guerre a donné l'ordre, Monsieur, qu'on constatât par procès-verbal l'état des casernes existantes à Brunswick et à Wolfenbuttel, les bâtiments qui pourraient être disposés en casernes, les dépenses à y faire pour les rendre propres à cet usage, et enfin le nombre d'hommes et de chevaux qu'on pourrait y loger.

Personne plus que vous, Monsieur, n'est en état de s'acquitter de cette opération avec succès. Je vous prie, en conséquence, de m'indiquer l'heure à laquelle nous pourrons parcourir ensemble les casernes actuellement existantes et les bâtiments qui peuvent le devenir. Nous dresserons, après cette visite, les procès-verbaux demandés.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

Le Commissaire des Guerres,
DE BEYLE.

157. — E.

A SA SŒUR PAULINE

Le 19 *janvier* 1808.

Hé bien, petite bringue, tu mériterais bien que je renouvelasse pour toi ce terme élégant et antique.

Peut-on être plus molle que toi : depuis quatre mois tu ne m'écris pas un mot. Je n'apprends des nouvelles de Grenoble que par les papiers publics.

Donne-moi les nouvelles de famille que je ne puis trouver dans les papiers publics. Mon père recevra incessamment un premier envoi de graines. Il y en a une entre autres qui n'est que sublime ; dis-lui mille choses de ma part et envoie-moi enfin trois empreintes *du cachet* de mon père. Je suis obligé de cacheter une acceptation de

dîner avec l'Aigle impérial. C'est trop pour un petit rien comme moi. Celui (1) qui pourrait me faire quelque chose est à Cassel depuis quatre jours et sera ici vers le 28 janvier, temps auquel il y aurait vingt-cinq ans que je t'aime, si je n'avais pas l'honneur d'être l'aîné. Quoique aîné, je te permets cependant de te marier la première. Fais vite cette bonne affaire-là, mais rappelle-toi que si jamais ton mari connaît la terrible vérité que tu as plus d'esprit que lui, il te hait à jamais, et malheureusement, quel que soit ton mari, cette vérité sera vraie.

Adieu, aime-moi et prouve-le moi en écrivant, cela n'est pas difficile; tous les amants voudraient en être là. Je voudrais bien que tu connusses assez Mlle V... pour lui demander quelques conseils envers le cher époux et maître. Songe surtout à te faire humble comme Ephestion à la cour d'Alexandre. Un mot de réponse, et dedans des cachets.

Embrasse pour moi ma bonne tatan Charvet, dis-lui que je voudrais bien aller manger des cerises à Saint-Egrève (2). Si Barral est à Grenoble, envoie-lui la carte ci-jointe.

Mais écris.

H. B. (3).

158. — P.

A SA SŒUR PAULINE

26 *mars* 1808.

Je sens bien, ma chère amie, que tu dois avoir mille choses à faire, mille devoirs à remplir : à peine auras-tu le temps de lire ma lettre, mais je trouve du plaisir à t'écrire ; j'en trouverai encore plus à lire et relire ta réponse, si tu as le temps de m'en faire une. Il me semble que, dans les âmes sensibles, il y a une foule d'airs qui flottent pour ainsi dire ; tout à coup on est affecté du sentiment qu'ils expriment, ils vous viennent à la mémoire et on les chantonne des journées entières, en y trouvant toujours un nouveau plaisir. Cette théorie-là

(1) L'Empereur.

(2) Charmant village des environs de Grenoble.

(3) A Monsieur Beyle, pour Mademoiselle sa fille aînée, rue de Bonne, 6, Grenoble (Isère).

est mon histoire d'aujourd'hui ; il m'est venu un air charmant sur les petits mots *cara sorella*. J'ai repassé dans ma mémoire tout le temps que nous avons passé ensemble : Comment je ne t'aimais pas dans notre enfance ; comment je te battis une fois à Claix, dans la cuisine. Je me réfugiai dans le petit cabinet de livres ; mon père revint un instant après, furieux, et me dit : «Vilain enfant ! je te mangerais ! »(1) Ensuite, tous les maux que nous fit souffrir cette pauvre tatan Séraphie ; nos promenades dans ces chemins environnés d'eau croupissante, vers Saint-Joseph. Comme je regardais la chute des montagnes du côté de Voreppe en soupirant ! C'était surtout au crépuscule du soir, en été ; le contour en était dessiné par une douce couleur orangée ! Comme je sentais ce nom : *Porte de France* ! Comme j'aimais ce mot *France* pour lui-même, sans songer à ce qu'il exprimait ! Hélas ! ce bonheur charmant que je me figurais, je l'ai entrevu une fois à Frascati, quelques autres à Milan. Depuis lors, il n'en est plus question; je m'étonne d'avoir pu le sentir. Le seul souvenir en est plus fort que tous les bonheurs présents que je puis me procurer.

Voilà mes rêveries, ma chère amie ; j'en ai presque honte ; mais, enfin, tu es la seule personne au monde à qui j'ose les dire. Je m'aperçois d'une chose assez triste ; en perdant une passion, on y perd peu à peu le souvenir des plaisirs qu'elle a donnés. Je t'ai conté qu'étant à Frascati, à un joli feu d'artifice, au moment de l'explosion, Adèle s'appuya un instant sur mon épaule ; je ne puis t'exprimer combien je fus heureux (2). Pendant deux ans, quand j'étais accablé de chagrin, cette image me redonnait du courage et me faisait oublier tous les malheurs. Je l'avais oubliée depuis longtemps ; j'ai voulu y repenser aujourd'hui. Je vois malgré moi Adèle telle qu'elle est ; mais, tel que je suis, il n'y a plus le moindre bonheur dans ce souvenir. Madame Pietra Grua (3) c'est différent : son souvenir est lié à celui de la langue italienne ; dès que, dans un rôle de femme, quelque chose me plaît dans un ouvrage, je le mets involontairement dans sa bouche. Je l'entends, tout mon sentiment aujourd'hui a commencé par là ; je lisais un auteur que je ne connaissais et n'estimais guère : les œuvres du comte Carlo Gozzi ; c'était la *punizione vel precipizio*. La reine Elvire, réduite à se cacher dans des forêts immenses, rencontre son

(1) Cf. *Henri Brulard*, p. 120.

(2) Voir *Journal*, p. 75.

(3) C'est l'Angelina du *Journal*, voir p. 390 et *Brulard*, passim.

fils, charmant jeune homme qui ne sait pas qu'elle est sa mère ; si le tyran don Sanche le soupçonnait d'être le fils de son prédécesseur, il le ferait périr. Elvire n'en avait eu aucune nouvelle depuis sa naissance ; la prudence fait qu'elle lui défend de revenir jamais ; elle veut s'en aller, elle ne le peut : elle revient et lui dit :

Pastore vedi se t'amo,
Tu ristorra... etc.

Je voyais Angelina, cette figure si noble, dire ça à son fils. A ce qui vient après la description de la grotte, je me suis senti pleurer comme un enfant ; j'ai relu pendant quelques minutes ce mot *sepuoi* en pleurant toujours davantage. Depuis dix-huit mois, je me suis trouvé trois fois dans ces moments si doux : deux fois en lisant la mort de Clorinde, *o vista* ! *o conoscenza* ! et ce matin. Depuis lors, j'ai vérifié une comptabilité de 9,007,661 fr. 07, disséminée dans cent quarante pages d'un registre in-folio ; j'ai fait un procès-verbal de huit pages : rien n'a pu effacer cette douce impression. Cette pièce est aussi la seule charmante en objets d'art que j'aie vue depuis dix-huit mois. Notre froide et bonne compagnie appelle ça une farce ; mais quel ouvrage que celui qui, en deux mots, sans y être aucunement préparé, émeut à ce point ?

Adieu ; aime-moi.

159. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Berlin, 28 *mai* 1808

Je ne m'accoutume point à ne pas avoir de tes lettres. Je sens bien qu'en se mariant on fait banqueroute de la moitié de son amitié à tous ses amis ; mais je veux ma moitié et tu ne me donnes rien. Depuis le malheur qui nous est arrivé, je n'ai rien su de Grenoble. C'est une ville étrangère, et, quoique je n'aime pas à y demeurer, c'est cependant là qu'habitent une douzaine de personnes qui reviennent sans cesse à ma mémoire.

Donne-moi donc des détails, et ne crains jamais d'en trop donner ; surtout, parle-moi de ton mariage ; j'espère presque que tout sera

fini lorsque tu recevras ces lignes ; instruis-m'en. Pour t'encourager à me conter des riens, je vais commencer.

Il y a quelques jours que je me suis trouvé à mille trois cents pieds sous terre : c'était au fond d'une mine du Harz nommée Dorothée. C'est curieux ; mais, suivant ma mauvaise habitude, le spectacle qui m'amusa le plus fut celui que je me donnai à moi-même. J'ai une telle aversion pour les mauvaises odeurs qu'elles me changent tout à coup ; je craignais cette odeur de soufre charbonné qu'on sent aux fonderies. C'était ma première répugnance ; la seconde était de tomber. On descend par des échelles verticales : si la main vous manque, vous devenez une scorie ; ces échelons gras sont tellement garnis de boue coulante que la main glisse à tout moment. Ça me fit, en miniature, le même effet que de se battre à cheval dans un marais. De loin, ça paraît une indigne position ; quand on y est, on est occupé à surmonter successivement beaucoup de petites difficultés ; les premiers petits succès qu'on a nous donnent une joie infinie et enfin nous amusent, parce qu'on acquiert des raisons de s'estimer soi-même, et on est si heureux d'avoir des raisons pour cette chose si peu raisonnable.

Après cela, le roi est arrivé ; je lui ai été présenté ; j'ai été partout, et me suis beaucoup amusé de mes compagnons. Je me suis lié avec un des seigneurs de sa cour, qui s'est trouvé un homme parfaitement digne d'être aimé. Les femmes, l'Italie, la musique, la guerre, l'ambition sont de la même manière dans nos cœurs ; nos esprits n'ont pas tant de rapports. Si nous devions agir à côté l'un de l'autre, nous serions bientôt tout à fait amis ; nous sommes, jusqu'ici, l'un pour l'autre d'agréables connaissances.

Il y a quatre ans, j'étais à Paris avec une seule paire de bottes trouées, sans feu au cœur de l'hiver, et souvent sans chandelle. Je suis ici un personnage : je reçois beaucoup de lettres dans lesquelles les Allemands me disent *Monseigneur* ; les grands personnages français m'appellent *Monsieur l'intendant* ; les généraux qui arrivent me font des visites; je reçois des sollicitations, j'écris des lettres, je me fâche contre mes secrétaires, vais à des dîners de cérémonie, monte à cheval et lis Shakespeare ; mais j'étais plus heureux à Paris. Si l'on pouvait mettre la vie où l'on veut, comme un pion sur un damier, j'irais encore apprendre à déclamer chez Dugazon, voir Mélanie (1)

(1) Mélanie Louason. Voir *Journal*.

dont j'étais amoureux, avec une mauvaise redingote, ce qui me fendait l'âme. Quand elle ne voulait pas me recevoir, j'allais lire à une bibliothèque, et enfin, le soir, je me promenais aux Tuileries où, de temps en temps, j'enviais les heureux. Mais que de moments délicieux dans cette vie malheureuse ! j'étais dans un désert où, de temps en temps, je trouvais une source ; je suis à une table couverte de plats, mais je n'ai pas le moindre appétit.

Cette monotonie va peut-être changer : on croit que nous allons punir l'Autriche de toutes ses insolences; moi, je ne suis pas dans cet *on*-là. Je ne désire point la guerre et l'empêcherais mille fois si je le pouvais ; mais, une fois cette affaire décidée, je serai charmé qu'on la fasse et d'y être. C'est là qu'on peut presque toujours dire : « On ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu », et je commence à m'apercevoir que ce n'est qu'à cette condition que les trois quarts des hommes et des choses sont supportables.

Adieu ; écris-moi; entre dans les mêmes petits détails ; fais en sorte qu'on plante le clos à Claix en jardin anglais. C'est le beau côté du pays où je végète : chaque coin est transformé en jardin anglais malgré l'eau, le soleil, l'air et la terre, et quelquefois je trouve un moment de vie dans ces aimables imitations d'une nature dont je suis trop éloigné.

160. — P.

A SA SŒUR PAULINE

1808.

Eh bien, ma bonne amie, qu'en dis-tu ? valait-il la peine d'avoir tant peur ? J'avoue cependant que le moment où M. Stupi chantait l'épithalame a dû être un peu scabreux, pour une femme surtout. Mais, si cette journée t'a donné quelque embarras, elle m'a fait un bien vif plaisir dans la description charmante que m'en a donnée notre excellent grand-père ; voilà une des grandes affaires de ma vie à bon port. Te voilà déjà voyageante, c'est fort bien ; épargne sur des bijoux et autres niaiseries pour aller voir Milan ou Paris ; mais, d'avance, fixe une somme de deux à trois mille francs qu'il ne faudra pas dépasser.

Je tressaille de joie comme un enfant, en pensant à l'adresse que je vais avoir à mettre sur ma lettre.

Je te recommande une chose : c'est un jardin anglais. Choisissez une de vos terres et la plantez dès cet hiver. « — Mais je planterai mal ? » N'importe ! des acacias, des maronniers, des peupliers coûtent quatre francs à planter et donnent plus de plaisir que des murs qui coûtent dix francs la toise courante. A une lieue de Vizille, mon beau-frère (1) a un domaine très pittoresque ; c'est près de Claix, ça serait charmant ; choisis un endroit où la nature ait beaucoup fait, et plante la première année de ton mariage ; dans quinze ans, tu te promèneras sous ces arbres avec tes enfants.

Il y avait, à quinze minutes de Brunswick, dix journaux de bruyère horrible ; la duchesse y dépense mille écus en arbres ; c'est un endroit charmant et qui attire tout le monde ; même moi, qui y ai une chambre.

Mais, à propos, comble de mille et mille compliments la charmante madame Thiollier, dont je suis toujours amoureux à la folie. Dis mille et mille choses pour moi à son excellent mari. Comment va le petit Séraphin ? Est-il toujours espiègle ?

Adieu, ma chère madame ! regarde-toi bien passer dans cette grande circonstance. C'est comme un théâtre où l'on monte du parterre : ça paraît grand tant qu'on ne voit pas les décorations par derrière.

Comment as-tu supporté cela ? T'es-tu trouvée ferme ou lâche ? ensuite, imagine d'après la secousse que t'a donné un événement si agréable en soi, celle que dut sentir Frédéric en perdant la bataille de Kunnersdorf.

Jusqu'ici, tu étais fixée à un fort pilier, tu n'as pu juger de ton caractère ; te voilà en plein air ; agis d'après toi. Je pense surtout que tu mettras de la gaieté, de l'enfantillage dans l'intérieur de ton ménage, et surtout pas le ton froid et triste, ou je déserte. Mais, hélas ! avant de déserter, il faut rejoindre, et j'en suis bien loin. — J'embrasse Périer.

J'apprends en fermant ma lettre, par une voie sûre et secrète, que Maréchal a couru les plus grands dangers en Espagne. Communique cela à la famille, mais recommande un profond silence. C'était, je crois, dans une révolte, mais il en est quitte sans accident.

Vous devez savoir que Joseph règne en Espagne, et le prince de Galles en Angleterre. Voilà où il faut aller, fût-ce pour trois semaines,

(1) Périer-Lagrange.

comme madame Roland. Pour moi, je me sens le courage d'y passer dans un bateau de six pieds de long. Adieu. Dis-moi le nom de ton confesseur. J'espère que tu es entièrement réconciliée avec nos cousines Mallein.

Tu vois que je suis toujours un peu séduit : c'est que je t'aime, et que tu ne m'écris point !

161. — P.

A SA SŒUR PAULINE

23 *juin* 1808.

Tu ne songes donc pas, cruelle fille, combien ton silence est désespérant : ne pas répondre à nos amis, c'est être mort pour eux. Ma vie s'arrange de manière à me tenir loin de toi la moitié peut-être de sa durée. Je serai donc privé de ces pensées et de ces sentiments que j'aime tant pendant tout ce temps ! Songes-tu que tu es la personne que peut-être j'aime le plus ? Avec plusieurs autres, je ne dis rien que je ne pense, mais avec toi seule je dis tout ce qui me passe par la tête. Je n'ai jamais senti une disposition à cette manière d'être que pour toi, une personne de Paris avec laquelle je suis brouillé, et mademoiselle V..., dont je te vois avec le plus grand plaisir faire un grand éloge et me dire qu'elle est ton amie. Dis-moi jusqu'à quel point, et ça va-t-il à l'intimité ?

J'aime beaucoup les recueils de pensées morales, même médiocres : elles me font faire une espèce d'examen de conscience.

Que je lise dans Vauvenargues (1) une pensée peu profonde sur la disposition que nous avons à nous en tenir aux opinions qui favorisent notre paresse, je cherche quelles sont celles de mes opinions que je n'ai pas mises en jugement depuis longtemps ; mais, à quoi bon chercher à se donner de l'esprit ? diras-tu. Ce n'est certainement pas pour briller, mais c'est pour se donner un plaisir que personne ne peut vous ôter.

Je t'écris cela de Richmont, où je vis content depuis le 8 de ce mois, dans la plus profonde solitude. N'est-ce rien que cela ? Et crois-tu que Gil Blas, dans la tour de Ségovie, ne dut pas des moments très doux à son esprit. Un bon ouvrage en trois volumes in-8° : Lettres de H. Saint-

(1) Voir dans *Molière jugé par Stendhal*, de Henri Cordier, le *Vauvenargues annoté*, par Stendhal.

John, vicomte de Bolingbroke, va me donner cinq ou six jours de contentement. Voilà un petit plaidoyer en faveur de l'esprit, que le mariage pourrait bien te faire planter là ; je dis l'esprit, et c'est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Rien de sérieux ni d'ennuyeux comme l'intérieur des ménages que j'ai vus ici et à Marseille : on y parle toujours sérieusement. Si l'un des deux époux, l'ami intime devant lequel on ne se gêne point, se permet une plaisanterie, on croit qu'*il veut faire de l'esprit*, et l'amour-propre provincial se gendarme, toute intimité est perdue. A Paris, c'est bien différent : on ne voit dans une plaisanterie hasardée, tirée par les cheveux, que l'amour de la gaieté. Tout le monde se les permet à qui mieux mieux, et l'on rit. Et, quand on a ri pendant tout un dîner, qu'est-ce que ça fait qu'on ait ri de bêtises ou de choses d'esprit ? — « Mais, dans un ménage, il y a quelques déterminations qui exigent une discussion sérieuse. » — Sans doute, mais traitez les affaires comme les affaires. Va trouver ton mari le matin dans son cabinet, et, là, en quatre phrases, vous avancerez plus qu'en sacrifiant tout le temps d'un dîner. Tu t'es peut-être dit cela depuis longtemps et bien mieux que je ne te l'écris, mais enfin ce te sera une occasion de faire un petit examen de conscience sur la grande conversation du dîner de la veille du jour où mon épître morale t'arrivera.

Ceci est du domaine de la dame du logis ; c'est elle qui règle la conversation. Je compte bien, quand je t'irai voir, être payé des trois ou quatre cents lieues que je ferai pour tes beaux yeux, en te trouvant liée avec les gens de Grenoble qui ont le plus d'esprit. Vois la vie que madame Helvétius (1) a menée à Auteuil avec cet aimable Cabanis qui vient de mourir, et tant d'autres. Point de pédanterie, point de bureau d'esprit. C'étaient des gens qui se convenaient, qui faisaient la conversation ensemble, et qui ont trouvé le bonheur à peu de frais.

J'ai lu hier dans le *Moniteur* qu'on allait faire une édition des œuvres de Beaumarchais, de cet homme si courageux et si gai ; je l'aime de tout mon cœur. J'ai relu à cette occasion un tome de ce pédant de La Harpe, où j'ai cependant trouvé cette phrase :

« Quiconque est heureux ou le paraît doit être sans cesse à genoux pour en demander pardon, et même ne l'obtient pas toujours à ce prix ».

J'irai ce soir à Brunswick chercher quelque estampe que je puisse

(1) Voir : *Madame Helvétius à Auteuil*, par Vinot.

t'envoyer pour te rappeler en la voyant cette maxime, qui doit être le fondement de ta conduite actuelle.

Compte que toute jeune fille de Grenoble, à moins d'avoir une grande âme, ce qui n'est pas tout à fait très commun, serait charmée qu'il t'arrivât quelque mortification, et qu'une pitié perfide t'accablerait bientôt de tous côtés. C'est ce qui me tenait sur le gril depuis que j'ai su certaines *walks with dresses of man* (1). Tu as couru là un danger de tous les diables ; j'aurais été moins inquiet de te voir dans trois batailles.

Mais, heureusement, nous sommes dans le port actuellement ; nous allons te juger, princesse. R... a vu beaucoup de princes héréditaires, tant qu'ils ne voyaient le trône que d'en bas, faire les plus sages observations sur les fautes de leurs prédécesseurs ; cela a duré jusqu'au moment où, rois eux-mêmes, ils en ont fait d'aussi ridicules. A l'application, madame, voyons la tournure que va prendre votre maison. Serez-vous toujours assez décemment mise, afin que vos inférieurs aient du respect pour vous ? Saurez-vous éviter la familiarité avec ceux d'entre eux dont vous voudrez vous faire aimer ? Aurez-vous la constance de faire planter un joli jardin anglais (sans ponts, grottes et autres niaiseries coûtantes), la première ou la deuxième année de votre mariage ? Serez-vous en état de dire à vingt centimes près, le 30 août, ce que votre ménage vous aura coûté pendant le mois ? Aurez-vous la bonté de me faire élever deux ou trois bons chiens d'arrêt par quelqu'un de vos fermiers ? Ne direz-vous point *oui* à toutes ces belles choses, et ne seront-elles point des projets pendant sept ou huit ans de suite ?

Et la science du gouvernement de votre vie, qu'en dirons-nous ? Saurez-vous profiter de l'amabilité de Madier, de Penot, sans donner de jalousie à votre mari ? Savez-vous que, pendant que vous n'avez point encore d'enfant, vous devez un peu courir le monde ? Vous aimeriez mieux aller dépenser trois mille francs au milieu des beaux sites de la Suisse, mais vous n'avez pas besoin de ça : vous avez assez d'idées de ce genre. C'est une grande ville qui vous manque ; allez passer trois mois à Paris, en vous donnant parole à vous-même de n'y dépenser que trois mille francs. Pour cet effet, prenez, en arrivant, trois chambres à l'hôtel de Hambourg, rue Jacob, n° 18, ou à tout autre hôtel du faubourg Saint-Germain : ça vous coûtera quatre-

(1) *Promenades en habits d'homme.*

vingts francs par mois ; rue de la Loi, ce serait cent cinquante francs ; dînez dans un cabinet de Legacque, aux Tuileries : vous dépenserez dix francs à vous deux ; chez Véry, à côté, cela vous coûterait trente francs. Les quinze premiers jours de votre séjour, vous aurez à faire des visites. Pour cela, vous prendrez une remise très propre qui, tous les jours, vous transportera de neuf heures du matin à minuit où bon vous semblera. Vous donnerez chaque jour quinze francs au maître de ladite remise et trois francs au cocher. Adressez-vous à Gerbot, sellier, rue de l'Université, entre les rues de Bucy et de Poitiers, au nom du cousin de madame Maréchal D..., il vous indiquera le meilleur dans tous les genres ; c'est un brave homme, pas cher. Avant de vous montrer, allez avec madame Alexandrine Perier (mademoiselle Pascal), vous vêtir des pieds à la tête chez sa marchande de modes ; restez un peu en deçà de la mode. Quant à mon cher beau-frère, engagez-le à prendre chez Léger, rue Vivienne, 13, le plus fat des hommes mais le meilleur tailleur, un vêtement complet pour cinq ou six cents francs. Cela fait, tu as huit jours de visites ennuyeuses, oui, mais pas tant que tu te l'imagines. Que ne suis-je dans cette heureuse ville; je te montrerais tout, ou plutôt, je le verrais avec toi, car, par exemple, je ne suis jamais allé aux Gobelins. Tu finirais par un tour au spectacle et tu rentrerais harassée ; mais que d'idées nouvelles !

Enfin, un beau jour, vous verriez vos trois mille francs réduits à vingt louis ; vous prendriez votre chaise de poste et reviendriez tranquillement économiser à Thuélins ; car il me semble que c'est là votre quartier général. J'aurais mieux aimé Vizille, plus beau et plus près de Claix ; mais, si vous gagnez seulement douze cents francs par an à être à Thuélins, il n'y a pas à hésiter.

Voilà, ma chère Pauline, la centième partie de ce que je t'aurais dit, si le ciel et M. Daru avaient voulu que je t'embrassasse cet été. Je crois bien que tu as toutes ces mêmes idées, mais tu renverras, et il ne faut rien renvoyer, pas plus une dent à arracher qu'une jolie course à la Grande-Chartreuse. A propos, quand y porteras-tu tes pas ? Donne trente sous à quelque vieux frère sachant lire pour qu'il efface mon nom partout où il s'étale ; j'en ai eu honte, surtout quand Mallein m'a dit que V... s'en était moquée, et elle avait ma foi bien raison.

Je t'ai à peu près tout dit pour aujourd'hui sur chiens, jardin anglais, voyage. Remue ciel et terre pour voir madame Micoud d'Umons, femme du préfet de Liège. C'est mademoiselle Cheminade, de Grenoble, et par-dessus le marché une femme rare. Sans la certitude archi-

démontrée de ne pas réussir, je crois que j'en serais devenu amoureux. Elle est six mois à Paris et six mois à Liège. Tu verras à Paris Cheminade (1) (caractère de La Fontaine), et si tu le lui dis, il te présentera tout bonnement à sa sœur, que cet empressement ne peut pas fâcher. Dans la famille (2), cultive beaucoup madame Le Brun, femme d'esprit et qui sera ton guide si tu sais t'y prendre. C'est la raison même.

Zénaïde t'enverra un de ces jours un paquet de je ne sais quoi qu'elle aura reçu de Paris par la diligence. C'est un présent que je te fais, non pas pour tes beaux yeux, mais pour ceux du public ; tu ne manqueras pas d'en avoir l'air très surprise. J'ai écrit au plus joli et au plus aimable jeune homme de Paris (Louis de Belle-Ile) de t'envoyer ce qu'il jugerait à propos.

Adieu, ma bonne ; j'aurais bien du plaisir à t'embrasser, but impossible ; embrasse pour moi toute la famille, etc.

162. — P.

A SA SŒUR PAULINE

29 *octobre* 1808.

Les arts promettent plus qu'ils ne tiennent : cette idée ou plutôt ce sentiment charmant vient de m'être donné par un orgue d'Allemagne qui a joué, en passant dans une rue voisine de la mienne, une phrase de musique dont deux passages sont neufs pour moi et, qui plus est, charmants, à ce qu'il me semble ; les larmes m'en sont presque venues aux yeux.

La musique m'a plu pour la première fois à Novare, quelques jours avant la bataille de Marengo. J'allai au théâtre ; on donnait *il Matrimonio segreto* ; la musique me plut comme exprimant l'amour. Il me semble qu'aucune des femmes que j'ai eues ne m'a donné un moment aussi doux et aussi peu acheté que celui que je dois à la phrase de musique que je viens d'entendre. Ce plaisir est venu sans que je m'y

(1) Voir *Journal*.

(2) La famille Daru ; Madame Le Brun, née Daru, mère du comte Daru et de Martial Daru. Voir *Brulard*, p. 234.

attendisse en aucune manière ; il a rempli toute mon âme. Je t'ai conté une sensation semblable que j'eus une fois à Frascati lorsque Adèle s'appuya sur moi en regardant un feu d'artifice ; ce moment a été, ce me semble, le plus heureux de ma vie. Il faut que le plaisir ait été bien sublime, puisque je m'en souviens encore, quoique la passion qui me le faisait goûter soit entièrement éteinte.

Tout cela me fait penser, ma chère Pauline, que les arts qui commencent a nous plaire en peignant les jouissances des passions et, pour ainsi dire, par *réflexion*, comme la lune éclaire, peuvent finir par nous donner des jouissances plus fortes que les passions. Je suis étonné, tous les jours du peu de plaisir que me donnent les femmes allemandes ; les Françaises m'ennuient ; je place mon bonheur de ce genre en Italie. Si le hasard me donnait quarante mille livres de rente, j'irais en Italie. Je présume qu'au bout d'un an ces belles Romaines, ces spirituelles Vénitiennes seraient pour moi comme des Allemandes. Ces dernières ont la fraîcheur la plus parfaite, leurs couleurs sont de la santé visible ; les autres ont la passion ; mais la passion qu'on inspire et qu'on ne partage pas ennuie.

Dans les arts, c'est tout autre chose : il peut chaque jour y avoir du nouveau. Qui nous dit que nous ne verrons pas un musicien supérieur à Cimarosa ? Et quand il n'aurait pas tout à fait son mérite, il nous donnerait du nouveau.

Pour les autres à qui j'écris, j'arrange mes pensées ; pour toi, non. J'ai remarqué que, quand une chose me gênait, quelque peu que ce fût, je finissais par ne la plus faire, et je veux t'écrire toute ma vie et au delà même, comme madame Necker. C'est donc une source intarissable de bonheur que cette partie de notre âme qui est *plue* par Fleury jouant l'*Ecole des Bourgeois*, par Dugazon dans Bernadille, par la *Sainte Cécile* de Raphael et par *Del signore*, du *Mariage secret*. Je crois m'apercevoir que ce bonheur est plus fort que celui que donnent les passions ; si cela se confirme, je serai bien près du bonheur, que je me figurais jusqu'ici dans une passion quelconque : l'ambition, l'amour, donnant continuellement des moments comme celui de Frascati.

Je ne puis te parler de ta position : je ne la connais pas ; ayant pour mari un homme excellent, elle ne peut qu'être heureuse. Cependant, il ne t'en coûtera rien de cultiver ce côté de ton âme auquel les arts font plaisir. Si rien ne t'arrête, tu pourrais faire un tour à Turin jusqu'à Milan.

A propos d'Italie, achète à Genève l'*Histoire des Républiques ita-*

liennes du moyen âge, par Sismondi. Je parcourais les troisième et quatrième volumes, que j'ai reçus hier, lorsque j'ai entendu cette jolie phrase de musique dont je te parle tant; tu en seras contente. Il paraît, en général, douze ou quinze bons volumes par an ; tu es assez riche pour les acheter. En mettant douze ou quinze louis par an en livres, tu te formeras une bibliothèque agréable. Une nouvelle raison pour vous, mesdames, de cultiver la sensibilité aux arts, c'est le changement total qui vous attend au milieu de votre carrière. Il faut être diablement bien à cheval pour n'être pas désarmée au moment où les hommes commencent à dire de vous : « Oh ! c'est une femme raisonnable ! » Je parie que cette réflexion te paraîtra outrée ; c'est que tu t'es fait une âme d'artiste ; tu as suivi d'avance mon conseil. Adieu. Embrasse Périer pour moi. Je désire aller en Espagne. J'ai le projet d'apprendre la langue, et de revenir ensuite en Italie, vers trente ans.

163. (1)

A MONSIEUR GUINOT,

12, rue d'Alger

S. d. (1808 ?)

Cher et aimable Collègue,

Voici une *Notice* sur M. Acton ; vous y verrez une grande vérité, c'est que ce pauvre Acton (mort d'une saignée avant-hier) avait bien deux cent cinquante mille francs de rente, mais

d'un héritage qui était venu le chercher à Besançon

et non de l'argent que la Reine Caroline avait donné à son amant.

Ceci est très curieux

Le ministre Acton (2), destitué, alla en Sicile et *prêta* à son cœur tout ce qu'il avait gagné. On en a rendu une petite partie au chev. Acton qui vient de mourir.

Voilà du neuf, voilà du curieux, vous pourrez faire cinquante lignes charmantes. Renvoyez-moi l'original.

Tout à vous,

PAGAON.

(1) Henri Cordier : *Stendhal et ses amis*, 1890, p. 36.

(2) Premier ministre de la reine Caroline de Naples (1737-1808).

164. — C.

A FÉLIX FAURE, A PARIS

Strasbourg, le 5 *avril* 1809.

Deux heures viennent de sonner dans le fameux clocher de Strasbourg, où je suis monté avant-hier. Je me promène depuis minuit en long et en diagonale dans un salon sans feu : je gèle, mais j'ai l'avantage d'être en grande tenue.

J'ai trouvé une occasion de placer le protégé de M. Pascal, mais j'avais oublié le nom de cet ami. J'ai demandé une place pour M. Lepère ; il a un nom à peu près comme ça. Tâche de l'accrocher sur ma table, avec un bel exemple de son écriture, et de m'envoyer ledit nom.

Comme je ne t'ai pas vu les trois derniers jours de mon Paris, il faut que je te conte que Madame [Daru] a été avec moi comme à l'ordinaire, ne me parlant que lorsqu'elle y était forcée et me préférant qui, en courage, en biens et qualité me sont très inférieurs, sans nulle vanité. Négligence, presque dédain ; elle me regardait comme on regarde un baril de poudre.

Nous avons versé complètement près de Blamont ; ç'a été le seul événement un peu gai de notre route. Le saint jour de Pâques, à neuf heures du matin, j'étais sur le côté.

Surveille bien Auguste pour qu'il agisse d'une manière convenable. Si l'on se sert de l'objet, il faut bien se garder de l'envoyer rue Contrescarpe; c'est même une maladresse d'avoir parlé de ce voyage.

Si tu n'as rien de mieux à faire, écris au *Moniteur* que je suis *près de M. Daru, intendant général, au quartier-général impérial.*

Abonne-moi au *Journal de Paris*, à la *Bibliothèque Britannique*, à tout ce que tu voudras.

Adieu, embrasse la Bergerie, et exprime, si tu le peux, tous mes regrets aux habitants de l'hôtel d'Orléans. Fallait-il y monter pour le quitter sitôt !

Je crois l'aimable Belisle parti ; s'il ne l'est pas, dis-lui que je l'aime tendrement.

Je grelotte, la demie sonne, et je reste à mon poste. — Je me suis présenté à peu près moi-même chez la Madame Récamier de Strasbourg ; accueilli comme un ange et invité pour jeudi.

165. — C.

A FÉLIX FAURE, A PARIS

Donawerth, le 16 *avril* 1809.

Je n'ai le temps de rien faire ; j'ai toujours quinze à vingt amis intimes qui lisent ce que j'écris par dessus mon épaule. Je couche dans un cabinet avec M. C. ; nous voyageons ensemble. En sorte que je ne sais où écrire, ni où conserver ce que j'ai écrit.

Ce matin à quatre heures, réveil ; à cinq heures vingt minutes, départ pour Augsbourg; journée charmante. J'aperçois tout à coup les Alpes : moment de bonheur. — Les gens à calcul, comme Guillaume III, par exemple, n'ont jamais de ces moments-là. Ces Alpes étaient, pour moi, l'Italie.

A trois lieues d'Augsbourg, qui est à douze d'ici, contre-ordre, et nous retournons dans nos logements.

J'ai eu l'idée d'écrire mon journal le plus possible, et de t'en envoyer les feuilles à mesure ; deux avantages : abréviation de lettres et sûreté. Seulement, ne perds pas ces feuilles. (1)

Je suis si peu tranquille que je ne trouve rien à te dire.

Je suis de plus en plus content des voyages ; quel effet ne produiraient-ils pas sur toi qui, quoique je l'aie dit, n'es pas faible ? Ils ont enseigné la véritable philosophie (celle de tourner tout au gai) aux animaux les plus débiles de cette terre.

Je sens que ma passion pour Paris est bien diminuée, mais non pas le sentiment pour la charmante C..., que j'aimais avant mon départ ; ce sentiment est, au contraire, augmenté.

(1) Voir *Journal*, campagne de Vienne, pp. 335 et suivantes.

166. — E.

A FÉLIX FAURE [1].

Ingolstadt, 21 *avril* 1809.

Je n'ai que le temps de t'envoyer cet étui, que je te prie de remettre à Mme de Bézieux ; elle y verra que, même en gravissant les rochers d'Heidenheim, où ces sortes d'ouvrages vous sont présentés par de jolies paysannes, je pensais aux bontés qu'elle a bien voulu avoir pour moi. Ces jolies marchandes me servent de transition toute naturelle pour te prier de présenter mes hommages respectueux à Mesdemoiselles de Bézieux.

Nous avons eu hier soir une petite victoire : quatre drapeaux, quatre pièces de canon, toutes les positions de l'ennemi.

Mes respects à M. Duvernay.

Mille amitiés ; n'oublie pas la bibliothèque britannique. Je ne me suis pas couché depuis trois jours. Ingolstadt a une drôle de mine. Le plus beau, au milieu des canons, des fourgons, des soldats chantant qui vont à l'armée, des soldats tout tristes qui en reviennent blessés, des curés, du tapage général et infernal ; le plus beau, c'est une troupe de comédiens qui donne intrépidement des représentations : ce soir, *la Femme « volatile »* (ça veut dire volage), drame en trois actes.

167. — C.

A FÉLIX FAURE, A PARIS

Landshut, le 26 *avril* 1809.

Je jouis d'une disgrâce assez complète. On parle à tout le monde, fors à moi. Quelle en est la cause ? Il ne me paraît guère probable que je sois commissaire des guerres au commencement de la cam-

(1) 18, rue Jacob, Paris.

pagne. Sans doute à la fin, avec tout le monde, lorsque les convenances théâtrales ne permettront guère de faire autrement.

Quant à notre bureau, il ressemble assez à la cour du roi Pétaud. L'avantage y est pour les parleurs *ad hoc* et *ab hoc*, et je ne parle presque pas. — Le bon de tout cela, c'est que l'ambition ressemble assez à l'amour, dont on a dit :

Si l'amour vit d'espoir, il s'éteint avec lui.

Je voudrais bien parler, mais il s'agit d'avoir un flux de paroles plates ou communes à débiter.

Adieu, je cours voir S. M. (1)

168. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Burghausen, 29 *avril* 1809.

Avant-hier, 27, nous partîmes de Landshut pour venir faire le logement de M. Daru et de nos dix-sept camarades à Neumarkt. La route était couverte de deux rangées de caissons, et, comme il y avait de temps en temps des défilés où il ne pouvait passer qu'une voiture à la fois, nous nous arrêtions de temps en temps et nous pouvions examiner le pays, qui est charmant. Il est couvert de bois de sapins et de pins ; ces bois ont, en général, la forme carrée, et la manière dont ils sont jetés sur les collines qui environnent la route les fait ressembler de loin à des régiments d'infanterie en halte. Il nous était permis d'avoir des pensées militaires : on s'était battu deux jours auparavant sur tout le terrain que nous parcourions ; j'examinais le drôle de désordre que la guerre produit. Ce qui est le plus frappant, c'est la quantité d'excellente paille toute fraîche et encore bien droite qui est semée dans les champs. Toutes les demi-heures, nous rencontrions un bivouac ; mais, outre ces petites cabanes de paille, les champs en étaient semés. On y voyait des casquettes, des souliers, beaucoup de mauvaises vestes de drap, des roues, des brancards de charrette, beaucoup de petits carrés de papier qui avaient environné des paquets de cartouches.

(1) Sa Majesté (Napoléon).

De temps en temps, une colline élevée permettait d'apercevoir une lieue ou trois quarts de lieue de route ; on distinguait, au milieu d'une poussière étouffante, deux rangs de cuirassiers se glissant au milieu des convois, tantôt au pas, le plus souvent au trot ; sautant le plus souvent qu'ils le pouvaient dans les champs voisins. Au milieu de la route, un convoi d'artillerie, sur les côtés des centaines de voitures portant les bagages des régiments et les voitures des officiers qui, toutes les lieues, trouvaient l'occasion de sortir en jurant et en attestant le ciel qu'ils feraient tout mettre au cachot.

C'est par ces moyens polis que, étant partis de Landshut à deux heures, nous arrivâmes à Neumarkt, qui n'en est qu'à six lieues, vers les dix heures du soir.

Tu juges que le bacchanal était encore plus infernal dans un petit bourg de deux mille âmes qui se trouve, sur-le-champ, une population de quarante mille hommes qui n'ont pas dîné et qui se fichent de tout ce qui existe. Nous courons de dix heures à deux heures pour faire le logement. Alors, je m'occupai à tailler avec un petit couteau de deux sous des tranches de bœuf dans une cuisse que je m'étais fait donner à Landshut ; le sommeil me saisit au milieu de cette opération ; je me laissai glisser au bas de la table ; un gros chien noir eut l'impertinence de venir se coucher sur mes pieds ; je l'y laissai pour l'amour de la paix. Une heure après, un déserteur, soldat autrichien, mais né en France, que j'avais pris la veille pour domestique, vient m'éveiller en m'apportant mes tranches de bœuf à peu près cuites, mais recouvertes d'une cristallisation de sel. Je les déchirais les yeux fermés, lorsque je m'aperçus à une fente du volet que le jour commençait à poindre ; j'ouvris tout à fait et je vis le général P... en chapeau brodé, à cheval sur une botte de paille attachée sur une charrette.

— Où allez-vous donc comme ça, général ?

— A ma brigade ! on dit qu'on se bat aujourd'hui, et je suis au désespoir, je ne sais comment arriver.

— Puisque vous êtes au désespoir, venez manger du bœuf infernal avec moi.

Il entre et mange comme un voleur ; il trouvait le bœuf tendre. Là-dessus, arrive un courrier pour M. Daru. Un quart d'heure après, M. Daru lui-même, qui me dit :

— Ma foi, vous feriez bien d'aller faire le logement à Als-Œtting, votre crânerie réussira peut-être encore.

Nous partons donc à quatre heures et demie. Sur la route, même

bagarre, encore plus grande que la veille, parce qu'il y avait moins de temps que l'on s'était battu sur ce terrain ; cependant, on avait enlevé les morts comme la veille.

En arrivant à Als-Œtting, nous y trouvons la garde impériale,deux généraux et cinquante grenadiers autour du pauvre diable de municipal chargé des logements, qui n'entend pas un mot du baragouin insupportable qu'on lui crie aux oreilles; qui nous répondait, quand nous lui parlions allemand :

— Monsieur, pas comprendre le français.

Les généraux défendant que personne soit logé avant eux, moi me retranchant sur les titres qu'a le patron à avoir le meilleur logement de la ville, tout le monde menaçait, jurait, criait dans cette exécrable petite chambre. Enfin, l'odeur chassa les combattants. J'allai à mon logement par une pluie à verse ; je trouvai une petite ferme dans les champs, entourée de bivouacs ; je me séchai à un beau feu de grenadiers, et revins chercher fortune dans l'étable d'Augias. J'avais mis sens dessus-dessous une immense auberge, logement de M. Daru. Je retrouvai mon camarade qui avait fait le logement de tout notre état-major : je lui volai un billet et parvins enfin à un numéro 36. J'y trouvai une comtesse environnée de ses enfants ; l'aînée, une fille de dix-sept ans, peu jolie, mais fraîche et surtout très bien faite, parlant français ainsi que sa mère ; les petits enfants avaient des yeux superbes. Je pris l'air doux et mes plus belles phrases allemandes; au moyen de quoi, je fus adoré au bout d'une demi-heure. J'étais tranquillement dans ma chambre superbe, mais sans feu et sans lit, à feuilleter le *Voyage of Moore in Germany* ; j'y cherchais quelques idées différentes de celles que j'avais forcément depuis vingt-six heures, lorsque la mère et les six enfants entrent dans ma chambre.

— Monsieur ! les Autrichiens ! les voilà qui arrivent ! Un de mes fermiers qui entre à l'instant vient de me le dire et j'ai cru de mon devoir de vous en avertir.

— Madame, votre ville a-t-elle des fossés ?

— Pas le moindre, monsieur ; d'ailleurs, ma maison est hors de la ville ; si vous voulez monter, vous allez voir les Autrichiens.

Pendant ce colloque, qui fut plus long que cela, mademoiselle Rosine marquait beaucoup d'intérêt pour le sort qui m'attendait.

— Le bataillon qui est sur la place va être repoussé et vous allez être fait prisonnier ! çà, c'est sûr.

J'étais beaucoup plus occupé de cette aimable figure, m'apparais-

sant au milieu de toutes mes idées dures, que de l'approche du redoutable Kaiserlich. Nous grimpons enfin dans un donjon dont les fenêtres n'avaient point de balcon ; j'ai toutes les peines du monde à empêcher les petits enfants de se jeter par la fenêtre. Je m'approche moi-même beaucoup. Mademoiselle Rosine me retient par le bras ; nous levons enfin les yeux et, dans les débouchés du bois qui nous environne, nous voyons effectivement les têtes de cinq ou six régiments de cavalerie avec des manteaux gris ; mais je reconnus que c'étaient des cuirassiers de chez nous qui avaient pris leurs manteaux blancs à cause de la pluie, qui les avait rendus gris, et nous descendîmes tous en riant de ce grand danger. Moi, pensant tout à fait à mademoiselle Rosine, j'oubliai tout jusqu'à sept heures que M. Daru arriva. Il y eut beaucoup de monde logé chez ma comtesse ; je leur fis des discours pour qu'ils ne fissent pas tapage ; on s'en moqua bien un peu, mais enfin, il n'y eut pas de bruit. Quand je sortis, Rosine ne m'accompagna pas, mais sa mère vint me faire promettre que je viendrais passer la nuit à la maison pour empêcher le bruit ; je promis. J'allai souper avec M. Daru qui, vers les onze heures, me dit : « Vous ne feriez pas mal de partir tout de suite pour aller demander au prince, qui est à Burghausen, etc., etc. »

J'avais des chevaux de réquisition, mais ils venaient de s'évader ; mon domestique s'était couché on ne savait où ; pendant que j'étais chez madame la Comtesse, soixante hommes de la garde impériale et tous les employés de la poste de l'armée avaient bousculé ma maison. Enfin, il était onze heures ; il pleuvait à verse, pas un chat dans les rues, que je ne connaissais pas ; pour toute clarté, celle des bivouacs éloignés, autour desquels on voyait les ombres passer et repasser ; le comique de ma situation m'empêcha de m'impatienter.

Tu remarqueras que, comme j'avais vanté Rosine à mes camarades, ils avaient commencé par me prouver qu'au n° 37, à côté de mon 36, il y avait une demoiselle beaucoup plus jolie ; ce coup m'accabla. M. C..., avec lequel je voyage, assura que j'étais un sybarite ; que c'était à moi à aller chercher des chevaux, dans cette ville où je ne connaissais personne, où tout le monde se méfiait de nous, où personne n'ouvrirait sa porte, dût-il l'entendre mettre bas. Il me recommanda surtout de ne pas oublier que nous devions partir dans une heure.

Je me mis donc à menacer tout le monde, même les gros nuages noirs qui me couvraient de versées épouvantables. Je racontais à

toutes les portes que j'avais une mission de la plus haute importance. Mon éloquence ne prenait pas. On répondait toujours : « Pas de chevaux ! » Enfin, je m'imaginai de détailler ma mission : je dis que si je ne portais pas à Burghausen les ordres dont j'étais chargé, toutes les troupes qui y étaient manqueraient de pain le lendemain ; ce trait réussit. Une vingtaine de soldats qui, ne trouvant pas de billets de logement, avaient pris le parti de se loger dans le bureau même où on les délivrait, se mirent à raisonner entre eux. Je les entendis, et je les priai de me faire ouvrir. L'un d'eux vint débarricader la porte. Une fois dedans et à l'abri, mon éloquence redoubla et enfin, une heure après, je me présentai au nº 36 avec quatre énormes chevaux, trois paysans pour les conduire, le tout mouillé jusqu'aux os au moins.

Je trouvai M. C... riant avec mademoiselle Rosine et sa mère. Il s'était allé souvenir qu'il avait oublié un mauvais sabre qui n'a pas même le fil à Neumarkt et avait envoyé un courrier à la recherche de cette arme précieuse ; il me déclara donc qu'il attendrait jusqu'à deux heures l'arrivée de son courrier.

Pendant notre absence, il était venu un second colonel qui avait pris le lit même de Madame la Comtesse. Moi, j'avais cédé le logement que j'avais chez elle à Joinville, mon ancien ami de l'armée d'Italie. Nous nous mîmes à danser, à chanter et à faire des contes ; de temps en temps, j'allais porter un verre de brandwin à nos paysans.

Mademoiselle Rosine s'amusait beaucoup ; elle avait toujours des attentions pour moi, mais elle paraissait aussi très bien avec M. C...; le charme tomba net. Enfin, après avoir beaucoup ri, deux heures et demie sonnèrent : le sabre n'avait garde de venir. Le bon Allemand porteur de la dépêche, ne se doutant pas qu'il y eût une réponse, avait rencontré à moitié chemin un autre courrier venant de Neumarkt à Als-Œtting et avait changé sa dépêche avec celle de son camarade. La comtesse voulut encore nous servir du café ; elle avait mis un jaune d'œuf dans la crème ; enfin, nous partîmes comblés vers les trois heures.

Nos chevaux étaient un peu rétifs ; mais C... et moi tombâmes dans un profond sommeil. Nous nous sommes réveillés ce matin vers les cinq heures, nos chevaux allant le galop à une descente ; nous avons crié comme des aigles, fait arrêter et mettre le sabot.

La Salzach, rivière plus rapide et un peu plus large que l'Isère, est ici enfoncée dans un banc de molasse ; ses bords ont à peu près trois

cents pieds de haut, et si rapides qu'à peine quelques arbres, qui commencent à avoir de jolies petites feuilles, peuvent y pousser à l'endroit où est Burghausen. La Salzach a rongé le banc occidental ; il s'y est formé une petite plaine sur laquelle la ville est bâtie ; mais il y a une descente infernale, celle qui nous a réveillés, et, de l'autre côté, une montée à pic ; nous ne ferons que la voir.

Je t'écris d'un couvent de religieux où je suis logé. Le pont de la Salzach est à côté, mais les Autrichiens ont eu le bon sens de le brûler ; il y a neuf arches, la rivière est très rapide, et, de temps en temps, j'interromps ma lettre pour aller voir ce travail pittoresque. Toute l'armée est retenue ici à cause du pont. Ici finit la Bavière ; l'autre côté est Autriche ; hier, M. Daru pariait que le 13 nous serions à Vienne.

Ce matin, en arrivant, nous avons porté notre dépêche au prince ; sa réponse a exigé que l'un de nous repartît à franc étrier pour Als-Œtting ; la pluie avait encore augmenté ; j'ai à mon tour prouvé à M. C... qu'il devait partir et me laisser faire le logement.

Je n'ai jamais tant juré de ma vie, j'en ai la gorge éraillée ; j'ai enfin découvert mon couvent où, un quart d'heure après mon arrivée, on m'a présenté un lait de poule très bien fait, avec deux tranches de beau pain blanc. Ce lait de poule m'a bien fait rire. Mais je n'en puis plus ; cinq heures sonnent : j'attends le patron qui n'arrive point. M. C... s'est allé coucher ; le sommeil me gagne ; je voulais te donner un échantillon d'une journée pendant laquelle j'ai pensé plus de vingt fois à toi ; tout ce qui m'attendrit me ramène à ce sentiment.

Aujourd'hui, il n'est plus question de mademoiselle Rosine : je suis devant une mauvaise copie d'une belle madone de Guide. Je passe ma vie à la considérer, à y chercher l'idée du peintre, et ensuite à aller voir le pont et la rapidité de la Salzach qui, de temps en temps, emporte au diable les belles pièces de bois sur lesquelles on veut la passer.

Adieu ; amitiés à tout le monde et surtout compliments aux indifférents. (1)

(1) « J'ai décrit les sensations et événements antérieurs à Burckhausen dans une lettre de huit pages à ma sœur ; ça manque de profondeur et est enjolivé. » *Journal*, p. 342.

169. — C.

A FÉLIX FAURE, A PARIS

Wels, le 3 *mai* 1809.

Je n'ai pas le temps de t'écrire longuement : l'aimable Pacé est ici. Lis, si tu veux, la lettre ci-jointe à ma sœur (1),et fais-la partir ensuite.

J'ai besoin d'imagination ; achète-moi, je t'en prie, les *Martyrs* de M. de Chateaubriand, trois volumes, et envoie-les-moi par les bureaux de la liste civile.

J'eus réellement envie de vomir en traversant Ebersberg, en voyant les roues de ma voiture faire jaillir les entrailles des corps des pauvres petits chasseurs à moitié brûlés. Je me mis à parler pour me distraire de cet horrible spectacle ; il résulte de là qu'on me croit un cœur de fer.

On m'estime, mais on ne m'aime pas. Tout cela vient de ce que dire des puérilités pendant douze heures chaque jour m'assomme, et je me tais (2).

170. — E.

AU MÊME

Saint-Polten, le 10 *mai* 1809.

J'ai promené hier dans une des plus belles positions du monde : l'Abbaye de Molke, sur le Danube. La physionomie du paysage est sévère et d'accord avec le château, où fut enterré Richard Cœur-de-Lion, qui en fait un des principaux ornements.

L'immense Danube et ses grandes îles, sur lesquelles on domine d'une hauteur de cent cinquante pieds, forment un spectacle unique. Je n'y trouve à comparer que la Terrasse de Lausanne et la vue de

(1) C'est sans doute la lettre précédente (29 avril).

(2) Cf. *Journal*, 342-346.

Bergame. Mais l'une et l'autre étaient bien moins *striking*, frappantes, avec une nuance de terrible visant au sublime.

J'ai tant de choses à te dire que je tourne court.

Je me reproche depuis quinze jours de ne pas écrire à Madame Daru.

Envoie-moi des journaux.

Nous serons demain soir à Vienne ; Saint-Polten en est à seize lieues. S. M. y est, très probablement.

Réunis, je t'en prie, tous les renseignements qui peuvent servir à un journal de mon voyage.

Je ferai copier cela par quelque écrivain du coin des rues, bien bête et ayant une belle écriture.

Le temps me manque pour tout.

Ce matin, en quittant cette belle abbaye, le hasard m'a mis dans la voiture de Martial (1). Aussitôt notre solitude : « Il m'est arrivé dernièrement à Paris une chose plaisante, etc., etc. ». Confiance adorable, dirait un courtisan, je dis seulement confiance parfaite.

Deux ou trois heures de penser tout haut avec moi, et, sans que je le demandasse, promesse réitérée et venant de lui que je serai adjoint dans la garde à la première vacance, vacance assez probable.

Je saute vingt autres choses ; en un mot, tout ce que je pouvais désirer.

Entretiens-moi dans le souvenir de madame de Bézieux, en lui racontant pompeusement quelques-unes des esquisses de mon voyage, d'après une lettre reçue la veille, le tout convenablement enduit de compliments.

Ecris-moi donc sous le couvert de M. Daru.

Je n'ai encore eu de toi qu'une lettre de quatre pages *upon Lewis's love for Miss* (2)... Fais aussi penser à moi dans cette maison.

Il me paraît probable que nous ne resterons pas à Vienne. Peut-être dans un mois serons-nous au fond de la Hongrie.

Le pays, de Strasbourg à Vienne, est, aux lacs près, tout ce qu'on peut désirer de plus pittoresque. Il n'y a pas en France une telle route.

Adieu. H.

(1) Martial Daru.

(2) Sur l'amour de Louis pour Mademoiselle.

171. — C.

A FÉLIX FAURE A PARIS

Saint-Polten, le 11 *mai* 1809.

Hier, le soir du jour de ma conversation avec M. de Pacé, j'ai reçu une lettre que je t'envoie, parce que je n'ai pas le temps de la copier. Tu verras aussi la réponse, que tu mettras ensuite à la petite poste. Si le temps le permettait, je te demanderais, si tu y trouves quelque grosse faute, romanesque, de me la renvoyer pour qu'il en soit fait une autre édition. Le temps manquant, corrige avec un grattoir ; on ne connaît pas assez mon écriture pour s'apercevoir que les corrections qui, d'ailleurs, porteront probablement sur un mot ou deux, sont d'une autre main.

Ici, plus qu'ailleurs, dis-moi toute la vérité, et donne-moi beaucoup de détails. — J'avais écrit de Donawerth et ensuite de Wels ; mais mes lettres ont un grand défaut, c'est d'être encore dans ma vache (1). Est-il bien ou mal que je n'aie pas profité de : *Vous m'écrirez* ?

A propos de Wels et de ce que m'y est arrivé, je me souviens de l'épigraphe d'un roman : *Une timidité hardie.* Vous prenez au pas les précautions qu'il faut pour rester en selle au galop ; ce n'est pas timidité, mais c'est qu'au fond du cœur vous aspirez à galoper.

Je ne sais ce que tu penseras de mon aventure de Wels ; mais sois sûr que jamais tu ne me sembleras long, parlant de cet article.

J'ai choisi un papier épais, afin que tu puisses gratter s'il y a lieu. Un peintre veut représenter le matin ; il sait que les teintes *bleues* dominent dans cette aimable partie du jour. La tête toute pleine de cette idée, il travaille depuis minuit jusqu'à deux heures à son tableau ; mais il est trop préoccupé pour juger de l'effet ; il a peut-être fait trop bleu. Ainsi, gratte et sois sévère dans ta réponse.

Écris-moi toujours sous l'enveloppe pure et simple de M. le comte Daru. Dans le désordre habituel à l'armée, les lettres de particuliers courent de grands dangers. Un de nous a eu occasion d'aller aujourd'hui fureter à la poste ; il nous a rapporté des lettres à tous ; une de toi, entre autres.

(1) Portefeuille.

Je te regrette bien depuis quelques jours ; il me semble qu'il y a un an que j'ai quitté Paris.

Nous partons pour Vienne, ou, pour mieux dire, pour Schœnbrunn, le 12, à cinq heures du matin.

172. — C.

A FÉLIX FAURE, A PARIS

Vienne, le 18 *mai* 1809.

J'ai éprouvé, les premiers jours de mon séjour à Vienne, ce contentement intérieur et bien-être parfait que Genève seule m'avait rappelé depuis l'Italie. Cet état est un peu diminué par l'habitude qui commence à se former. Il n'en reste pas moins que Vienne est pour moi une ville très agréable.

L'adorable Martial Daru a été nommé intendant avant-hier ; ce matin il m'a demandé à son frère, comme étant au fait de sa manière de travailler. M. Daru a répondu : « Fais la lettre, je la signerai ». Ainsi, suivant toute apparence, me voilà Viennois pour un an ou deux. Je ne suis point sûr de ne pas regretter tout ce que verront ceux qui iront en Bohême et en Hongrie, et peut être en Turquie ; mais

1° Je n'étais pas tout à fait, à ce que j'ai l'amour-propre de croire, à ma place ;

2° Martial demandera pour moi plus qu'on n'aurait fait naturellement.

J'espère que le chef suprême ne verra rien de mal là-dedans ; peut-être me marquera-t-il un peu de froid.

Je t'écris du bureau au moment même où Martial vient de m'apprendre le changement de mon affaire. Tu devines les détails, et, d'ailleurs, je t'en ennuierai au premier moment de tranquillité.

J'oubliais qu'au théâtre de la porte de Carinthie on entend d'excellente musique, et qu'il y a un ballet à l'italienne avec des grotesques.

Le séjour de Vienne me charme et produit une singulière tristesse ; trop de penchant à l'amour : une jolie femme à chaque pas. Quel regret de n'avoir pas consacré ma vie aux talents que Montbadon possède si bien, au talent de leur plaire !

Ecris-moi donc et envoie-moi des journaux. On dit que nous serons ici douze jours.

173. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Vienne, 14 *juillet* 1809.

Ta charmante lettre est pour moi comme un vase rempli d'eau la plus fraîche qui s'offre tout à coup au voyageur qui traverse péniblement les sables d'Afrique.

Je suis depuis quelques jours dans un accès d'ambition qui ne me laisse de repos ni jour ni nuit. Je ne m'inquiète pas beaucoup de cette fièvre de passion, parce que tout sera bientôt décidé, et qu'en cas de non-succès j'aurai bien vite oublié mes désirs brûlants. Je me moque de moi-même. Quand je suis tranquille, ce qui fait les plaisirs des autres me paraît plat et indigne qu'on y pense. Quand je suis engouffré dans un accès de désirs fougueux, qui me prennent deux ou trois fois par an, je soupire pour la tranquillité que je vois gâter à mes pieds. A tout prendre, depuis mon arrivée à Paris, au commencement de décembre dernier, je suis heureux de mon bonheur, qui serait inquiétude insupportable pour un autre.

La certitude que tu me donnes que mes lettres ne seront pas vues fait que je te dis tout. J'ai été à Paris amoureux d'Elvire (1), l'immense distance de rang qui nous sépare a fait que cette espèce de passion n'a eu d'interprète que nos yeux, comme on dit dans les romans ; cela m'a amusé surtout dans les derniers moments de mon séjour. Elvire n'a pas beaucoup de sensibilité, ou du moins cette sensibilité n'a jamais été exercée (2). Je crois qu'étant avec moi elle s'étonnait de sentir. Trois ou quatre fois, nous avons eu de ces moments d'entraînement dans lesquels tout disparaît, excepté ce qu'on désire. Des obstacles insurmontables et du plus grand danger pour l'un et pour l'autre nous ont empêchés de parler autrement que par des regards expressifs.

(1) Elvire semble être l'Alexandrine Petit, ou Palfy, du *Journal*.

(2) Cf. la Consultation pour Banti : *Soirées du Stendhal-Club*, pp. 27 et suiv.

Mais qui est cette Elvire ? Je te le dirai à la première vue. Quant à tous les détails de notre conduite, figure-toi un courtisan amoureux d'une reine : tu verras la nature de leurs dangers et de leurs plaisirs.

Depuis mon départ de Paris, j'ai vu beaucoup de choses nouvelles ; j'ai eu beaucoup de peines, mais physiques. J'ai enfin accroché quelques accès de fièvre qui m'ont empêché d'aller à la bataille du 6 de ce mois, spectacle à jamais regrettable : cinq cent mille hommes se sont battus cinquante heures. Martial y était : je l'aurais suivi, mais j'étais étendu sur une chaise longue, accablé de mal à la tête et d'impatience ; on distinguait chaque coup de canon ; on vient de faire un armistice, on croit à la paix. Si on la fait, j'irai en Espagne probablement et je t'embrasserai au passage.

Si j'ai le temps, je partirai d'ici et irai avec un de mes amis à Varsovie, où il a des affaires ; de là, nous irons à Naples, Rome, Gênes et Grenoble. J'économise pour pouvoir exécuter ce projet ; j'ai de bons domestiques et d'excellents chevaux ; je viens d'éprouver que je puis supporter les plus extrêmes fatigues. Mais, ce bonheur parfait après lequel je cours, je ne l'ai point encore rencontré. Il me faudrait une femme qui ait une grande âme, et elles sont toutes comme des romans : intéressantes jusqu'au dénouement, et, deux jours après, on s'étonne d'avoir pu être intéressé par des choses si communes.

Je suis encore malade de la fièvre ; on me fait espérer que six jours de calmants me remettront à flot ; mais le moral a la fièvre, le médecin n'en sait rien et s'étonne du peu d'effet de ses drogues.

Il est possible que, tôt ou tard, l'ennui de végéter dans un poste au-dessous de ce que j'ai maintenant prouvé que je pouvais faire, me fasse quitter l'uniforme et me retirer à Claix ; mais je ne puis rien voir de fixe dans ce lointain de ma destinée actuelle. Dis-moi où en sont les affaires de papa.

Ne songes-tu point à voir l'Italie ? Profite de l'heureux temps où tu n'as pas d'enfant ; mais vois, je t'en conjure, le médecin : la santé est le premier des biens ; il faut prendre une consultation chez tous les grands médecins. Tu finiras par connaître ton tempérament ; ne point faire de remèdes et changer le mauvais équilibre des humeurs uniquement par la diversité de la nourriture et de la diète générale ; voilà de la science, je crois ; mais souviens-toi que la mère des émotions douces et par conséquent du bonheur, c'est une bonne santé.

Si tu trouves de pauvres prisonniers allemands auxquels je puisse rendre service, écris-moi bien vite. J'ai sauvé, dans cette campagne,

la vie à deux prisonniers allemands et à deux cents et tant de mérinos. Voilà, je crois, une belle action.

Je croyais que S... deviendrait un grand coquin ; s'il est sot, le voilà privé de cette belle carrière.

Il faut que Gaetan (1) s'attache à l'état-major de Son Altesse ; pousse à cela ; c'est le bon parti. On voit les choses de trop loin à Grenoble pour en sentir les pourquoi, mais sois-en sûre ; pousses-y de toutes tes forces.

Embrasse, etc., etc.

174. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Vienne, le 25 *juillet* 1809.

Je viens d'écrire une longue lettre à notre père, dans laquelle je décris au long ma position politique.

Je souffre toujours de cette fièvre dont je t'ai parlé, mais cela n'influe pas beaucoup sur la situation de mon âme. Je suis heureux, quoique agité par cette passion dont je t'ai parlé. Je ne suis attentif à rien autre ; il y a plus de deux mois que nous sommes à Vienne, ce temps est comme nul pour moi. Dernièrement, j'ai été chargé d'une mission en Hongrie ; je me suis promis en sortant de Vienne de ne plus songer pendant vingt-quatre heures à ce qu'il renfermait. C'était peut-être la seule occasion de ma vie que j'avais de voir cette célèbre Hongrie. Je trouvai un pays superbe, des vignes magnifiques, une route étroite et superbe, garnie d'une rangée de jeunes marronniers des deux côtés, la route se dessinant en blanc au milieu de la verdure des prairies et des récoltes, la vue changeant toutes les demi-heures ; à gauche, d'abord, l'imposant Schneeberg (ou neige-montagne), et ensuite, la route s'éloignant de ce sommet blanc, le paysage devient à la fois doux et majestueux : au lieu de petits pics de montagne, de longues collines prolongées et, à l'horizon, un grand lac nommé... J'allai, en sortant de Vienne, à Laxenburg (2), où sont ces jardins si

(1) Gaëtan Gagnon, fils de Romain. Voir *Brulard*.

(2) Château auprès de Vienne.

beaux et le château du XVe siècle si étonnant. Tu frémirais toi-même à l'aspect de ces pauvres templiers enchaînés, soulevant péniblement la tête à l'aspect des étrangers descendus dans leur tombeau.

De Laxenburg j'allai à Eisenstadt et, de là, aux bords du lac (1) que tu verras sur les cartes. J'y trouvai le costume croate dans toute sa pureté : c'est absolument celui de nos housards, la moustache, les petites bottes garnies d'un bord d'argent, etc., etc,

Je t'ai dit, je crois, qu'avant de rentrer en France je devais aller à Varsovie et à Naples. J'en aurai besoin. Partir de Vienne me déchirera le cœur ; mais, quinze jours après, je n'y penserai plus qu'agréablement, surtout en voyageant.

Haydn s'est éteint ici il y a un mois environ ; c'était le fils d'un simple paysan, qui s'était élevé à l'immortelle création par une âme sensible et des études qui lui donnèrent le moyen de transmettre aux autres les sensations qu'il éprouvait. Huit jours après sa mort, tous les musiciens de la ville se réunirent à Schotten-Kirchen pour exécuter en son honneur le *Requiem* de Mozart. J'y étais, et en uniforme, au deuxième banc; le premier était rempli de la famille du grand homme: trois ou quatre pauvres petites femmes en noir et à figures mesquines. Le *Requiem* me parut trop bruyant et ne m'intéressa pas ; mais je commence à comprendre *Don Juan*, qu'on donne en allemand, presque toutes les semaines, au théâtre de Widen.

Je ne sais si tu as reçu la partition que je t'envoyai de Brunswick, je crois. A la fin, don Juan chante un air sous les fenêtres de je ne sais qui, accompagné par un simple violon ; c'est l'air qui suit celui-là qui me fait le plus d'impression : nous arrivons toujours ventre à terre pour l'entendre ; hier, nous vînmes comme on le finissait; nous ne daignâmes pas descendre et allâmes voir le ballet de *Paul et Virginie*.

Adieu ; ma lettre est bien décousue ; mais, même en t'écrivant je pense à autre chose.

P.-S. — Mon grand-papa me parle des cousines B..., mais obscurément. Dis-moi ce qu'il en est. Jugent-elles à propos d'augmenter notre fortune ? Auquel cas je pourrais bien quitter l'uniforme quelques années plus tôt. A propos, j'oubliais le sujet de ma lettre : ne pourrais-tu pas venir en Italie dans le temps que je parcourrai ce beau pays ? Profite de ton mariage-célibataire. Quand tu auras des enfants, tu seras esclave. Quel plaisir de voir l'Italie avec toi !

(1) De Neusiedel.

175. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Vienne, 6 *août* 1809.

L'objet de ma passion est presque entièrement perdu sans que j'en aie retiré le moindre bonheur ; j'ai mené aujourd'hui la vie du plus malheureux des tyrans, rongé par la jalousie la plus noire et la plus humiliante, sans avoir eu un instant pour respirer. Cette journée a été une des plus belles de l'année ; mes camarades l'ont passée dans le lieu le plus aimable peut-être du monde, à Schönau, à six heures de Vienne ; un jardin anglais qui est si naturel qu'on ne songe jamais à l'art. Leur journée, qu'ils viennent de me conter, a été toute sentions douces et pastorales, pour ainsi dire ; la mienne, toute sombre, et atrocement sombre. Je suis sûr que ce que j'aime le mieux et à quoi je serais le plus fier de plaire me trompe et a été conduit à me tromper par le mépris et l'ennui que je lui ai inspirés. Tu es sensible ; ce peu de mots t'expliquera ma rage. J'avais beau regarder le charmant jardin anglais qui est derrière le palais Auersperg, la nature ne me disait rien. C'est un homme qui aurait la bouche pleine d'eau-forte à qui on offrirait un verre d'eau sucrée. Ce qui m'a fait le plus d'impression, c'est une hirondelle qui volait entre ces arbres charmants ; j'enviais son sort exempt de passion. Ce soir enfin, usé par la douleur, n'en pouvant plus sentir parce que j'en avais trop senti, je me suis réfugié au *Matrimonio segreto* ; mais je le sais trop par cœur ; j'y ai cependant eu quelques moments de distraction.

Si nous avons la paix, je verrai l'Italie, ne fût-ce qu'un coin. — J'irai voir Riatowiska ; j'ai besoin d'une femme aimée pour chasser le sombre horrible qui m'accompagne partout.

Vienne, qui est une ville charmante, glisse sur moi ; je n'y vois que ce que j'aime et que je ne puis pas avoir ; par-dessus le marché, je suis malade. Il faut de la tranquillité pour me guérir, et jamais je n'en fus si loin. Si cependant je n'ai plus d'espérance, je serai soulagé d'ici quinze jours en me jetant à corps perdu dans une autre passion ; mais j'ai encore bien à souffrir jusqu'à ce moment, surtout si j'ai encore de l'espérance de temps en temps.

Adieu ; une lettre de toi est le seul calmant que je puisse concevoir ; elle me rafraîchirait le sang. Donne-moi des nouvelles de tout ce qui se passe à Grenoble.

176. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Vienne, [*septembre*] 1809.

Je ne sais si tu es comme moi, ma chère Pauline, mais l'air du mois de septembre me donne toujours le bonheur, sans avoir aucun sujet de contentement de plus ou de moins qu'à l'ordinaire. J'ai passé hier des heures charmantes dans les jardins Razumoski, dont Faure pourra te donner une idée.

Aujourd'hui, je suis allé une heure au fond du Prater, la plus belle promenade de l'Europe, disent ceux qui peuvent en juger. Au centre de ces bois immenses, auprès de ce Danube majestueux, il y a une maison de chasse qui a été criblée de balles et de boulets ; des soldats ont achevé d'y mettre tout en pièces. Il y avait à chaque étage un beau salon rond, avec deux fenêtres à l'entour; au troisième est un belvédère charmant. Il n'y a personne dans cette maison ; j'ai profité de cette circonstance pour y mener avant-hier l'objet qui seul fait mon destin.

Aujourd'hui, j'ai lu Bolingbroke à l'endroit où nous nous étions assis ; je jouissais de mon bonheur caché.

Je n'ai pas la croix, mais aussi que de matinées pareilles il faut que je sacrifie pour l'obtenir ! Il me semble que je fais chaque jour un pas vers le moment heureux où je sentirai que je puis vivre avec cinq ou six mille livres de rente.

A propos de projets, il est question de me marier avec une jeune veuve qui a deux enfants et cinq, six ou sept, ou huit cent mille francs ; c'est Martial qui arrange cela. J'y suis simple spectateur, content si ça manque, assez embarrassé si ça réussit.

Adieu ; écris-moi donc quelquefois ; ne trouves-tu pas que Turin, Berne, Marseille sont bien près de Grenoble ? A ta place, il me semble que je chercherais à les voir. Mais peut-être y a-t-il des obstacles que j'ignore. Tout ce que je puis te dire, c'est qu'on ne sait pas plus à Vienne qu'à Grenoble si le monde durera encore trois semaines.

177. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Vienne, 29 *novembre* 1809.

J'ai reçu hier soir une mission qui me permet de m'absenter du quartier général de Saint-Pölten. Au moment de partir, un de mes camarades que j'avais amené partager mon dîner, composé de quelques pommes de terre et d'un petit morceau de viande dure, me proposa d'aller à Vienne quand je serais de retour de mon voyage. — Pourquoi pas tout de suite ? — Mais nous laissera-t-on passer sans ordre ni passeports ? — Nous verrons. — Envoyons d'abord chercher des chevaux de poste. J'y envoie ; la livrée de mon cocher fait effet : on nous en donne sans ordre. Nous partons à neuf heures et demie ; tout le long de la route, nous sommes arrêtés par nos postes ; moitié endormis, nous répondons en allemand ; on nous poursuit, on jure et nous avons quelque peine à les renvoyer. Un peu plus loin et déjà endormis, on nous demande qui nous sommes, en allemand ; nous répondons en français. On nous donne encore des chevaux de poste, mais le maître charge le postillon de remettre à la police à Vienne un petit billet où l'on parle de nous. Notre projet était de descendre à deux cents pas de la barrière, d'entrer en promeneurs et d'envoyer chercher notre voiture par des chevaux de nos amis. Nous nous tenons réveillés une heure ou deux ; nous nous assoupissons et sommes réveillés tout juste par le sergent du poste autrichien de la porte, qui nous demande qui nous sommes. En partant, nous avions quitté notre uniforme, mais avec tant de soin que mon camarade avait gardé son gilet d'uniforme et moi mon chapeau ; ainsi, pas moyen de ne pas passer pour des officiers français. Nous donnons bravement le nom de deux de nos camarades qui sont restés à Vienne. On fait quelques difficultés, mais nous avons l'air si sûrs de notre fait qu'on nous laisse enfin passer. Nous réveillons trois de nos amis logés ensemble, qui nous apprennent que l'empereur François II va aller à Saint-Etienne, pour assister à un *Te Deum*. Il est arrivé avant-hier dans une mauvaise calèche de poste, mais attelée de six chevaux blancs. Il a été reconnu vers le milieu de la ville : aussitôt les vivats ont éclaté de toutes parts ; on voulait

dételer sa voiture pour la traîner au palais ; il a fait presser les chevaux en disant plusieurs fois : « Je vous remercie, mes enfants ». A peine arrivé au bourg (1), il est ressorti à cheval, et, pendant deux heures, s'est montré au peuple, dont l'enthousiasme, dit-on, était extrême.

Arrivés ce matin chez nos camarades, il a été question de trouver des chapeaux ronds ; nous ne pouvions pas, disait-on, emporter d'uniforme : quelques français ont été maltraités avant-hier au moment de l'enthousiasme. Mais nul chapeau n'allait à ma grosse tête ; on déterre enfin un vieux claque de bal, je m'en affuble, et, tous les cinq, dans l'équipage le plus grotesque qui se puisse imaginer, nous nous rendons vers le château. Il neigeait horriblement ; la garde et le peuple nous ferment le passage ; nous entendons enfin des vivats et, après un piquet de cavalerie de quarante ou cinquante seigneurs ou laquais couverts de galons, nous distinguons un petit homme grêle, figure insignifiante, usée, saluant d'une manière comique. François II porte un chapeau à trois cornes qu'il met carrément : pour saluer, il baisse directement la tête devant lui, sans porter la main au chapeau, comme quelqu'un qui de loin dit oui.

Nous allons à Saint-Etienne, magnifique église gothique, non pas réparée à neuf comme la cathédrale de Reims, mais laissée avec son vénérable gris noir, comme celle de Strasbourg. Au milieu de la foule, j'ai entendu cinq ou six fois : « Voilà encore un Français », ordinairement avec l'accent de la curiosité, deux ou trois fois avec celui de la haine. Nous voyons de loin qu'on ne laisse pas entrer à la porte de l'église.

Je dis avec un ton dégagé aux deux sentinelles : « Il est permis d'entrer, messieurs ? » avec la plus grande politesse ; nous pénétrons dans l'église, où se trouvaient quarante ou cinquante membres du clergé en grandes aubes, trente ou quarante personnes de la ville et des laquais. Aussitôt les « Voilà encore un Français ! » partent de toutes parts. Je me place près de la porte du chœur ; un silence à entendre voler une mouche régnait parmi ces gens rassemblés pour fêter un empereur qu'ils aimaient beaucoup ; nous entendions de tous côtés : « Français, Français ». En regardant, autour de moi, tous les grands cordons qui étaient à la porte du chœur, je distingue madame S... la plus belle femme de la ville, dit-on (figure d'une madone de

(1) Palais Impérial de Vienne.

Raphael parvenue à trente ans, mais avec des yeux sans expression, du reste des traits célestes) ; elle sourit et je lui dis très haut : « Il est heureux pour moi de voir, le dernier jour de mon séjour à Vienne, la femme la plus jolie et l'événement le plus remarquable ». Tout le monde se retourne et je ne rencontre que le sourire sur toutes les figures. François II arrive, l'air encore plus coinche (1), insignifiant, usé, fatigué : un homme à mettre dans du coton pour qu'il ait la force de respirer. Il était environné côte à côte de quatre grands officiers de sa couronne mouillés jusqu'aux os, ainsi que lui. Comme j'avais cela de commun avec eux, sans avoir l'obligation d'entendre le *Te Deum*, que les premières mesures annonçaient cependant devoir être très beau, je suis venu me chauffer ; je n'ai trouvé personne, et je t'écris tout chaud mon histoire pendant que le *Te Deum* dure encore, et qu'on fait des décharges de mousqueterie sous mes fenêtres.

Adieu ; écris-moi donc une journée de ta vie ; cela me charmerait.

178. — A.

A SON EXCELLENCE M. LE GÉNÉRAL DEJEAN,
MIMISTRE DE L'ADMINISTRATION DE LA GUERRE

Lintz, le 2 *janvier* 1810.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de supplier Votre Excellence de vouloir bien m'employer en Espagne. Adjoint depuis près de quatre ans, ayant constamment fait fonctions de commissaire des guerres, j'espère par mes services en Espagne mériter la bienveillance de votre Excellence.

Je la prie d'agréer avec bonté l'hommage de mon profond respect.

Le Commissaire des guerres adjoint,

DE BEYLE.

1) Expression grenobloise.

179. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, rue du Colombier, nº 28 (faub. Saint-Germain),

6 *avril* 1810.

Ta lettre m'a fait un plaisir sensible. Il faisait hier un temps froid et humide ; je revenais d'une visite que j'ai faite à quelques lieues de Paris. J'ai aperçu de loin un de mes amis, homme d'esprit et, qui plus est, pauvre cavalier ; il pleuvait à verse et son cheval sautait ; il l'a donné à son homme, est monté avec moi et m'a dit : « Parbleu ! que ces provinciaux sont bêtes ! » Là-dessus, nous voilà à raisonner, et voici nos raisonnements. Tu me diras s'ils sont justes ; en tout cas, si tu te trompes, ce n'est pas faute de modèles.

C'est un défaut particulier à notre nation que ce maudit *tatillonnage*. Qu'est-ce que ce mot d'abord ? C'est une extrême attention et importance de vanité donnée aux moindres détails. Les paroles dictées par ces deux sentiments forment toute la conversation de la province. Ce défaut chasse presque en entier le naturel. Le Français qui parle cherche presque toujours à relever sa propre importance, et, dans dans tout ce qu'on dit, il cherche toujours une épigramme ou quelque chose d'aimable pour lui, ne songeant que très secondairement au but de la conversation. « Ainsi, continuait Louis, vous connaissez le bon Rivet et le sot A... Celui-ci voulait absolument avoir une conversation avec Rivet pour prouver à toute l'honorable société qu'il avait aussi le mérite de la profondeur. Mais A... avait eu le désagrément de tomber en sautant un fossé, ce dont sa culotte portait la marque évidente. C'est dans cet état qu'avec un air plus pincé que d'ordinaire, il commence le colloque suivant :

A. — Monsieur, je désirerais me faire quelque idée de la bonne compagnie de Madrid, que vous avez beaucoup vue.

R. — Avec plaisir, monsieur. D'abord, ces gens-là, comme tous les peuples du Midi, gesticulent beaucoup en parlant. (*A..., qui peut passer pour vif, gesticule beaucoup, devient sérieux.*)

A. — A la bonne heure, à la bonne heure, ce n'est pas toujours un

défaut. Quel est le sujet habituel de la conversation de ces aimables Castillans ?

R. — Ma foi, leurs conversations, ce n'est que des discussions sur la toilette, les chiffons, la forme d'une culotte, etc., etc.

A..., *de plus en plus piqué.* — Oh ! vous sentez pourtant que, dans la conversation, on ne peut pas traiter toujours des sujets sublimes de science ; tout le monde ne peut pas... (*Il s'interrompt, faute d'idées*).

R. — Ce qu'il y a de pis, c'est que ces gens qui parlent toujours chiffons ne sont que rarement propres ; par exemple, ils ont toujours des culottes sales.

(*A... devient sensiblement rêveur et songe que sa culotte a une petite tache*).

R. — Ce sont, en général, des hommes fort maigres...

A... (*se hâtant de l'interrompre en ricanant*). — Oh ! je vous remercie, c'est une nation fort intéressante. (*A part, et, en physionomie, prenant l'air piqué*) Cet homme froid et moqueur ne me convient pas du tout.

LOUIS : Le bon Rivet était tout étonné que la curiosité de l'autre fût déjà satisfaite ; il ne se doutera jamais de la cause pour laquelle A... dira toujours du mal de lui. Eh bien, le diable m'emporte, nous voilà tous. Ce tatillonnage a son quartier général en province ; au Marais, il a déjà perdu un peu de son affreuse personnalité. On n'y dit plus avec la même effronterie : « Voilà mon habit d'il y a deux ans, j'espère bien qu'il me fera encore cet hiver. » La bassesse d'âme s'y montre moins qu'en province ; on y fait une cour tout aussi servile à M..., mais on prétend que c'est parce qu'il est aimable et non point parce qu'il est sénateur.

Nous convînmes ensuite que ce défaut disparaît de plus en plus ; à mesure que l'on avance dans la société riche, il change même d'objet. On ne parle plus de son excellente witchoura, mais des sentiments de son *cœur*. Le sentiment devient le topique de ces braves gens.

L'Allemand, bonhomme qui ne voit pas plus loin que ce qu'on dit, et qui fournit souvent à la conversation par l'expression de ses sentiments actuels, me semble presque tout à fait exempt de tatillonnage.

L'Italien, ardent pour la volupté et sensible à toutes les voluptés, depuis celle de l'amour jusqu'à celle de prendre des glaces exquises, cet homme heureux les cherche de bonne foi ; il est souvent passionné ; l'habitude qu'il contracte dans ces deux états fait qu'à part l'exagération, qui n'est sensible qu'aux étrangers, il parle avec naturel.

Tu sens que le titre d'*illustrissimo* accordé à un négociant est comme

le très humble serviteur que tu mets au bas de ta lettre à un notaire.

Le tatillonnage est un ennemi secret mais très réel de la plaisanterie comique, c'est ce qui nous rend si ridiculement graves. Le commis de la rue Saint-Denis siffle *Georges Dandin* parce qu'il croit qu'*on le prend pour une bête* de lui offrir des plaisanteries si faciles à comprendre. Il aime bien mieux *le Séducteur amoureux*, *la Revanche*, etc., etc.; il appelle cela délicat. Le provincial est de son avis sur ce dernier point; mais, défenseur zélé des mœurs, il ajoute, en sifflant Georges, que cette pièce est indécente. Il leur faut à tous les deux un sentiment embrouillé dans quatre ou cinq vers ; le plaisir de le deviner là-dessous les charme.

Le commis, à l'aspect de quelque bonne charge de Molière, prend l'air haut, froid, fâché, dédaigneux et légèrement malheureux d'un homme qui sait qu'on lui manque.

En allant chez Brunet, au contraire, il dit à la nièce de son bourgeois qu'il y conduit : « Nous n'allons entendre que des bêtises » ; sa vanité mise en sûreté par ces mots mille fois répétés, et par la croyance qu'il va *se distraire* (de ses occupations importantes), l'abandonne alors franchement au comique, qui se trouve être, d'ailleurs, parfaitement à sa portée.

Toute discussion importante aux yeux des discutants, qu'on parle de musique ou de la suspension de l'acte d'*Habeas corpus*, tend à faire contracter une habitude funeste au tatillonnage.

Après avoir ainsi conclu, nous allâmes chercher ensemble des exemples. Je trouvai, en rentrant, ton aimable lettre, et je m'endormis le plus gai des hommes. Je te dirai sous le secret que je ne me suis jamais trouvé si heureux qu'ici depuis deux mois, et ce qui augmente ce bonheur, c'est que je sens qu'il ne vient pas tout à fait de passion. Je me sens assez raisonnable pour donner tour à tour audience aux plaisirs de la tête, du cœur et même de la gastronomie. Mais aussi il faudra que vous fassiez *give me or lend me six thousand livres per annum.* Tâche de le préparer à cette idée. Continue à être prudente *for making no child. It shall be time enough in four or five years.*

Ecris-moi bientôt ; ce qui me charme, c'est que voilà que tu me dois cinq pages d'écriture serrée. Imagine-toi que je sais à peine si l'Isère passe toujours à Grenoble. Ainsi, force détails.

180. — P.

A SA SŒUR PAULINE

23 *mai* 1810.

Il faut partir, ma chère amie ; je devrais être à Lyon le 25 mai ; je ne partirai que le 2 juin. On m'assurait hier encore, dans les termes les plus forts, que j'étais sur une liste parafée de la main de Sa Majesté ; mais, aux yeux vulgaires et à ceux du ministre, je suis toujours commissaire. J'ai vu la campagne, j'ai fait autour de Paris un voyage de cent deux lieues par Orléans, Beaugency, Fontainebleau, Nangis et Grosbois ; mais j'étais avec des âmes qui n'aperçoivent point le pays, d'où je tire mon bonheur.

En en revenant, j'ai fait un voyage à Saint-Cloud et je retarde mon départ pour aller à Ermenonville et à Mortfontaine. A peine revenu de la tombe de Jean-Jacques, je vole vers les lieux où deux tendres amants aimèrent mieux mourir ensemble que vivre séparés. Quel exemple ! et qu'on est malheureux de ne pouvoir pas le suivre !

Mon départ m'afflige ; les jours où je ne puis pas voir la cause de cette affliction, je fais de la morale. Le matin, quand j'ai été seul et que ma journée n'a encore été salie par le contact d'aucun homme, je me tourne au sentiment ; mais, quand on les voit : « De l'ambition, de l'argent, des succès de vanité à cette canaille-là ! »

J'ai passé hier la soirée chez madame S..., une mère de cinquante ans pleine de bonté ; trois filles, jeunes, jolies, qui ont de l'esprit ; trois ou quatre jeunes gens heureux, jeunes, aimables, riches ; malgré cela, ennui. Ce qui m'amuse le plus, c'est leur fureur de jouer le sentiment et de vouloir montrer la chaleur et l'abandon d'une âme passionnée sans sortir de la réserve et de la froideur du bon ton.

Ces aimables filles sont prises dans le bon ton, n'osent rien se permettre qui ne soit avoué par lui, ce qui les conduit à ne dire que des choses parfaitement communes. Malheureusement, il n'y a d'intéressant que ce qui est un peu extraordinaire ; en rapprochant la digue de la source du torrent, elle l'empêche de couler.

Je t'ennuie de la description de ce travers parce que j'ai rencontré cet ennemi du bonheur dans presque tous les salons où je vais. Picard a fait *la Petite ville*, Molière vengeait bien les provinciaux en leur

montrant la duperie et l'ennui de ces gens qu'ils envient ordinairement. En arrivant ici, ils sont éblouis, tout leur plaît, et, s'ils retournent chez eux après un séjour de deux ou trois mois seulement, ils sont incurables. Ils regrettent à jamais cette société dont tout leur a plu, même ce monstre aux griffes terribles (la crainte du ridicule) qui y verse l'ennui d'une main libérale. Voilà une belle phrase ! Je vois des jeunes gens dignes de sentir et d'inspirer le bonheur passer sans cesse auprès de lui et le fuir comme par l'effet d'une gageure ; de braves renards qui ont la queue coupée conseiller, mais sans malice, aux gens à queue de n'en pas faire usage. Tout cela me prouve de plus en plus que quand on aura trouvé le secret de faire vivre une morue dans les eaux de la Seine, des artistes pourront exister à Paris. Il n'y a, ce me semble, qu'un parti raisonnable à prendre : y vivre pour l'amour ; je ne veux pas dire être toujours Saint-Preux, mais se livrer aux goûts tendres qui visitent souvent une âme sensible, y admirer les chefs-d'œuvre dont ces fous sont en possession, depuis la divine Sainte-Cécile jusqu'à *Nicomède* joué par Talma ; regarder tout ce qu'ils disent comme un vain bruit quand ils s'avisent de dogmatiser sur les choses invisibles pour eux, être tout à eux quand ils soupent ensemble sans prétention, parce qu'alors ils sont charmants.

Voilà mes pensées toutes crues et sans y rien changer. Ce n'est qu'à toi que je puis écrire ainsi. Tout cela te paraîtra peut-être un peu fou, mais mon bonheur est lié à ce que tu aies beaucoup d'esprit, et je ne puis résister à te dire ce qui me semble devoir étendre cet esprit aimable. La vue de Paris te manque : peut-être n'y passeras-tu jamais beaucoup de temps ; je voudrais que tu visses tout, juste, que rien ne t'y donnât de fausses idées, et surtout la pire de toutes, celle de croire que le bonheur n'est que là. Il me semble qu'il n'est jamais dans un cœur qui n'a pas su se le donner, et qu'il ne quitte que bien rarement celui qui l'a cherché de bonne foi, en se méfiant surtout des illusions de la vanité, passion mère de toi, de moi, de tout ce qui respire entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

Voilà mon accès passé. Nous partons lundi pour Ermenonville, revenons mardi ; mercredi ou jeudi au plus tard, je quitte Paris, à moins que Sa Majesté, qui arrivera à cette époque, n'ait décidé quelque chose pour nous. Silence avec tout le monde sur ce voyage ; écris-moi à Lyon, poste restante.

181. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 4 *juin* 1810.

J'ai passé une seconde matinée agréable à Mousseaux (1) avec M. de Lévis et les lettres du Tasse. On peut trouver le bonheur dans son estomac, dans l'amour ou dans la tête ; avec un peu de savoir-faire, on peut prendre un peu de chacun de ces trois bonheurs et se faire un sort agréable et indépendant de la méchanceté des hommes. Cette science du bonheur a pour moi le charme de la nouveauté, par conséquent je dois me tromper encore sur beaucoup de points. Aussi, quand je te raconte ce que je fais, c'est plutôt pour te peindre un cœur qui t'appartient que pour te tracer une marche à suivre. J'ai des moments de flamme où toutes mes résolutions sont emportées par le torrent ; après un bonheur de quelques jours, j'ai un spleen qui ne finit que par une forte fatigue corporelle ou par une étude suivie et forcée. Mais voici le canevas : lire le matin un livre où la sensibilité soit un peu en jeu ; vers les trois heures, faire quelques visites nécessaires ; dîner avec volupté, au frais, tranquillement ; le soir, être avec des femmes aimables ou aimées, fuir comme la mort les conversations d'hommes, l'aigreur, la vanité et le noir de la vie.

Ce canevas est dérangé au moins trois ou quatre fois par semaine par des visites nécessaires. Si je n'ai pas, le soir, un bon opéra-bouffe pour me rincer la bouche, le mépris que m'inspirent les gens que je visite finit quelquefois par de l'aigreur, et c'est alors que je rêve profondément sur la nature de l'homme. Lorsque je puis écrire, mon esprit, occupé de rendre exactement ma pensée, n'a pas le temps d'être affecté péniblement par la saleté du modèle.

Je me félicite toujours plus du hasard qui nous a portés à aimer la lecture ; car, quoique tu ne m'en dises rien, je suppose que tu lis toujours beaucoup. C'est un magasin de bonheur toujours sûr et que les hommes ne peuvent nous ravir. On s'imagine ici avoir fait à un homme tout le mal possible quand on l'a éloigné des affaires et réduit à six mille francs de rente. Si cet homme aime les livres et a un bon estomac,

(1) Le parc Monceau.

il peut être plus heureux que courant Paris en costume pour faire des visites ennuyeuses à des indifférents.

Quand un livre de maximes n'est pas décidément détestable (par des niaiseries, par exemple, comme celui de M. de la Bouine), ou on y trouve des vues neuves qui augmentent le magasin et dont on a le plaisir de tirer les conséquences, ou, à propos des Maximes qu'on trouve fausses, on en fait de vraies. A quoi bon tout cela ? à rien ; mais, j'ai passé deux heures très agréables avec M. de Lévis, et ensuite une heure et demie de bonheur tendre avec ce pauvre Tasse. Ce qui pourrait m'arriver de mieux, ce serait d'oublier sans m'en apercevoir ces deux ouvrages, pour pouvoir repasser une autre matinée avec eux à Mousseaux. Pour ne pas te donner la peine d'acheter et de lire le volume de M. de Lévis (dont les ancêtres se disaient cousins de la Sainte Vierge et disaient, en allant à l'église : « Je vais prier ma cousine » ; leur nom s'écrivait alors Lévi. Le Lévis actuel était un seigneur avec 800.000 livres de rente (il lui en reste le quart) ; mais il paraît qu'il ne peut plus tirer de bonheur de l'amour, et que tous les composés où cet ingrédient entre sont sans saveur pour lui ; aussi dit-il un mal du diable des femmes.

Donc, maxime II : Diminuez vos rapports avec les hommes ; augmentez-les avec les choses, voilà la sagesse : les moyens d'y parvenir sont l'étude de la campagne.

Commentaire vrai. — Heureux qui est né avec un goût passionné pour la botanique, l'astronomie, etc., etc. ; mais, quand on ne se sent ce goût que pour la connaissance de la machine nommée homme, il faut s'habituer peu à peu à les voir comme l'anatomiste voit les cadavres : il ne s'inquiète pas de la mauvaise odeur, il ne dit pas : « Voilà pourtant comme je serai dimanche ! » mais il observe la forme des muscles, nerfs, etc., etc. De même observons les passions, goûts, caractères, sans nous dire, en observant un calomniateur, un envieux etc., etc. : « Cet homme me calomniera, troublera mon bonheur qu'il envie, etc., etc. » ; on peut tâcher d'éviter ainsi cette observation très vraie de Fontenelle : « Tous les savants en sciences naturelles parviennent à un grand âge et sont doux, gais, un peu niais. Tous les savants en connaissances de l'homme sont moroses et meurent de tristesse. Il faut faire une exception, c'est que les gens à passion vive suivent plutôt la seconde de ces carrières que la première. »

Maxime V : L'esprit public est la force des Etats libres ; l'égoïsme est la sauvegarde de la tyrannie.

VII.— D'ici à longtemps, la seule sauvegarde possible de la liberté individuelle dans l'Europe continentale sera la douceur des mœurs.

218. — N'est-ce pas une bonne manière de juger de l'importance d'un individu, que de songer à l'effet que produirait sa mort, et au vide qu'il pourrait laisser un an après cette époque.

50 et *very true* (1). Les formes de la société sont comme les vêtements : elles servent à couvrir des défauts et des plaies secrètes qui restent cachées jusqu'à ce que l'intimité vienne à les découvrir ; aussi l'homme sage ne la provoque-t-il pas légèrement.

J'ai souvent été ennuyé à fond pour n'avoir pas pratiqué cette maxime, mais je m'en vengerai en la suivant strictement : voir beaucoup de monde, en être au salut avec cinq ou six cents des douze cents personnes à peu près qui font la grande société ici, et voilà tout.

Donne-moi la liste des livres que tu lis depuis deux ans. Quand la lecture ennuie, ou un goût commence, ou cet état de langueur vient de ce qu'on lit des ouvrages qui n'ont aucun rapport entre eux. On a vanté la constance en amour, qui n'est qu'impossible ; on n'a rien dit de la constance.

Je vois intimement des gens nés avec quatre mille francs de rentes et plébéiens, qui sont nobles, ont des croix et quarante mille francs de rentes, des santés d'hercule. Faute d'âme, de sensibilité et par conséquent d'amour pour la lecture, ils sont malheureux à me faire pitié. Cette expérience se renouvelle sans cesse, des soirées épouvantables ; enfin, sans aimer le jeu, faire un whist est un bonheur pour eux, et à trente-cinq ans !

182. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Saint-Pierre (2), 29 *juin* 1810.

Quelle diable de brièveté ! Il paraît que c'est le caractère particulier de ton esprit ; mais, autant il est bon dans les écrits imprimés, autant il est cruel pour qui vous aime. Je reçois un gros paquet de toi ; j'étais enfoncé dans une discussion avec moi-même qu'avait fait naî-

(1) Très vrai.

(2) Propriété des Daru.

tre la lecture de la seconde édition du *Traité de la manie* de l'excellent docteur Pinel. Je cherchais à discerner les cas où leur manière de porter des jugements ou, identiquement, de tirer des conséquences est fautive, de ceux où leur perception ou bien les observations desquelles ils tirent des conséquences sont fautives, et leur manière de juger fou de développer les tuyaux de lunettes (Tracy, *Logique*).

Je quitte mon livre avec le plus vif plaisir, et je trouve quatorze lignes de quatre mots.

Adieu ; je vais me déguiser en Westphalien pour chanter des couplets au meilleur des Pierre (1).

183. — P.

A LA MÊME

Lundi 2 *juillet* 1810.

Notre petite fête de famille fut charmante ; les couplets composés par Picard, qui, une livrée sur le corps, jouait avec nous, étaient charmants. Un peu d'attendrissement fut le premier effet ; on rit beaucoup ensuite. — Deux cents personnes arrivèrent ; Fitzjames nous fit rire ; après quoi on dansa ; je m'en allai le dernier, à la pointe du jour. Je te raconte cela comme s'il y avait mille ans. Hier, jour de Saint-Martial, nous avons dîné tout à fait en famille chez M...; à huit heures et demie, madame Daru s'est embarquée tranquillement pour une fête que donnait le prince de Schwarzemberg, ambassadeur d'Autriche. Comme l'hôtel eût été beaucoup trop étroit pour contenir mille invités, on avait, comme à toutes les fêtes données dernièrement, construit dans le jardin une salle immense en sapin. Le plancher de cette salle était avancé de trois pieds au-dessus du sol. Pour ôter l'odeur du sapin par la grande chaleur qu'il faisait, on avait peint l'intérieur de la salle avec de la térébenthine, dit-on. Au moment où la fête était la plus belle, et où Sa Majesté faisait le tour de la salle, une bougie est tombée et a mis le feu à un rideau. On a cru que ce n'était rien ; mais le rideau enflammé a mis le feu à la paroi des planches contre lequel il était posé et, en un même moment, *comme un temps d'exercice*, c'est l'expression de M. Daru en me contant cet accident, toute la salle a été enflammée, les

(1) Pierre [Daru].

côtés et le comble ; le feu qui était au plafond a brûlé les cordons des lustres, qui sont tombés sur les têtes ; le plancher s'est enfoncé en plusieurs endroits. Tu juges des cris, du tumulte, de l'horreur, puis de la position de ceux qui, sortis de ce bûcher,ne trouvaient pas leur femme, leur mari, leurs enfants. La malheureuse princesse de Schwarzemberg, sœur de l'ambassadeur, a été victime de son amour maternel.

Ce qui rend cet accident unique, c'est la terrible opposition de ce qu'il y a de plus gai à ce qu'on peut concevoir de plus horrible, et surtout celui des coups de tonnerre affreux et une tempête horrible. Heureusement nos excellents parents n'ont pas eu de mal. (1)

Adieu, etc., etc.

184. — A.

AU MINISTRE DE LA GUERRE

Lyon, le 24 août 1810.

Monseigneur,

Sur la demande de M. le Comte Daru, Sa Majesté a daigné me désigner auditeur au Conseil d'Etat par son décret du 1er août dernier. Je désirerais infiniment ne pas perdre mon rang d'adjoint titulaire aux commissaires des guerres et mon rang d'ancienneté dans le corps. J'ai acquis l'un et l'autre par quatre années de travaux assidus et de quelque distinction, puisque n'ayant été longtemps qu'adjoint provisoire, je n'ai jamais fait que les fonctions de commissaire des guerres et ai été un an intendant à Brunswick.

Daignez, Monseigneur, agréer l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE.

(1) Cf. Un récit de cet incendie dans les *Mémoires de la Comtesse Potocka*, témoin oculaire.

185. — C.

INSTRUCTION POUR MM. FÉLIX FAURE, LOUIS CROZET OU LAMBERT (DE LYON)

Paris, le 1er *Septembre* 1810.

Je vous ai désignés, mes chers amis, pour exécuteurs testamentaires. Je vous prie de tenir la présente instruction secrète, afin que les sots ne puissent nullement en arrêter l'exécution. J'ai quelques petits fonds placés à Paris ; on peut voir chez MM. Oberkampf et Duchesne. M. Félix Faure me doit de 10 à 15.000 francs; M. Joseph-Chérubin Beyle, ou M. Duchesne, me doit 20.000 francs.

Faire rentrer le tout sans délai.

Ces rentrées formeront un fonds, sur lequel vous aquitterez d'abord les legs du testament et quelques-uns qui sont à la fin de la présente.

M. Faure sait si j'ai un enfant. Si je n'en ai point à l'époque de mon décès ou que M. Faure soit lui-même décédé, je vous prie, mes chers amis, de placer les fonds provenant des sommes ci-dessus indiquées d'une manière sûre et telle que le revenu en soit durable à jamais si faire se peut. Je vous laisse entièrement maîtres du choix. Un fonds de terre près de Philadelphie ou d'Edimbourg pourrait remplir mes intentions.

Du revenu annuel du dit fonds, vous fonderez, suivant les formules les plus stables possibles, en Angleterre, un prix annuel. Ce prix (dont l'administration sera en Angleterre, tant que cette île respectable n'aura pas été conquise, et, si ce malheur est arrivé, en Amérique), ce prix sera décerné :

La première année à Londres ;

La seconde, à Paris ;

La troisième, à Gœttingue ou Berlin ;

La quatrième, à Naples ;

La cinquième, à Philadelphie ;

La sixième, à Londres.

Et ainsi de suite, en continuant cet ordre.

Le prix sera adjugé par une société ou réunion de plus de cinq membres et de moins de vingt. Vous choisirez des juges impartiaux.

Si une telle réunion ne peut avoir lieu sans compromettre les juges, dans les villes du continent, chaque année de leur tour, et à leur refus, le prix sera adjugé par une société d'Anglais , je suis sûr que cette nation fournira toujours plus de vingt hommes éclairés, courageux et ne dédaignant pas d'être utiles aux hommes en secondant mes vues.

C'est à vous, mes chers amis, d'assurer l'exécution de mon projet par des mesures sages, calculées d'après la connaissance des hommes et des gouvernements. Je vous conseille, à cette occasion, de relire Delolme.

L'ouvrage qui remportera le prix devra être écrit en français, anglais, italien, espagnol, latin ou allemand; dans ce dernier cas, accompagné d'une traduction en l'une des cinq autres langues.

Cet ouvrage devra être écrit en style simple, clair et exact, du ton d'une description anatomique et non d'un discours, et divisé en trois parties : 1° exemples tirés de l'histoire ; 2° exemples tirés des imitations de la nature (poésies, romans, etc.) ; 3° enfin, description exacte et froide.

On proposera à tous les hommes, sans restriction, par la voie des journaux des capitales sus-désignées, les questions suivantes :

Qu'est-ce que l'ambition, l'amour, la vengeance, la haine, le rire, les larmes, le sourire, l'amitié, la terreur, l'hilarité ?

Quel est le plus grand comique ?

Pour obtenir le prix, l'ouvrage devra être de soixante pages in-8°, caractère cicero. Les juges sont invités à préférer le style simple au style dit oratoire, et surtout les pensées au style. Quand les questions indiquées ci-dessus auront été épuisées, on les proposera de nouveau, en recommençant par l'ambition, etc., tant que les révolutions permettront au legs de subsister. Je ne doute pas que quelque ami des hommes ne répare les diminutions qui pourraient survenir dans la somme destinée à être donnée en prix.

Le prix sera :

1° Une médaille d'or dans une partie de laquelle on fera entrer ces mots: *Nosce te ipsum*, et ces autres: *Bonheur dans la monarchie tempérée.*

2° Une édition complète de Shakespeare, en anglais, au prix de dix napoléons (deux cents francs).

Je vous invite, mes chers amis, à ne faire proposer le prix que

lorsque la fondation sera assurée, par exemple par l'achat d'une métairie en Amérique ou en Ecosse.

186. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 9 *octobre* 1810.

Voici un bien bel automne ; il paraît que tu en jouis bien, du moins notre bon père me dit toujours que tu es à la campagne. Ma nouvelle place me prive entièrement de jouir de ces beaux jours si rares ici ; heureusement, mon cabinet, d'où je t'écris, est dans une position superbe, dominant le jardin des Invalides et, au-delà, les bois de Meudon, à l'extrémité occidentale de Paris. Le travail officiel de ma place peut se faire en quarante heures par mois ; mais M..., qui est parfait pour moi, me charge de beaux travaux étrangers à mon affaire. Je comptais, pour cet hiver, faire de mes occupations officielles la broderie de ma vie ; le fond aurait été employé à quelques études approfondies relatives à la connaissance de l'homme. J'avais, outre cela, le projet de me livrer entièrement à ce qu'on nomme ici plaisirs, afin que, si l'année prochaine je suis à cette époque à trois ou quatre cents lieues de Paris, je sois bien libre de regrets.

Les affaires me prennent peu de temps, je n'en ai pas pour huit à dix heures de travail ; cependant, je ne puis pas suivre un travail particulier. Le travail de réfléchir, du moins pour moi, ne se prend pas et ne se quitte pas comme un habit : il faut toujours une heure de recueillement, et je n'ai que des moments.

Voilà, ma bonne amie, la peinture exacte d'un cœur qui t'aime, mais que tu ne payes guère de retour, car tu ne m'écris jamais. Je suis réduit à ne te parler que de moi ; j'ignore ce que tu sens. J'accable de questions Bonval ; je dîne presque tous les jours avec ce charmant caractère. Hier, nous avons tant joui aux *Nozze di Figaro* que nous en sommes accablés. Nous avons jasé tout du long avec une Italienne très jolie, affligée de dix-huit ans et parlant avec un accent très pur. Nous ne l'avions jamais vue ; elle était là avec son père nous sentions de même, la connaissance a été prompte. Tu sais que j'ai à Grenoble deux affaires : la première de six mille francs ; mon

oncle m'a annoncé qu'elle allait. La seconde est celle de la Baronnie (1). D'après ce que m'écrit mon père, il paraît qu'il m'enverra ce qu'il faut pour cela. Parle-lui néanmoins de cet article, si l'occasion s'en présente. Il est nécessaire que ce soit fait bientôt.

My great father speaks much with me of matrimony with a very sensible girl of your knowledge, but he will not understand that I could never jouir *in this family of the* égards *without which I never shall* entrer dans une famille quelconque, et qu'enfin j'ai décidé de n'y plus penser.

Rien de ce qui peut contribuer à mon bonheur ne me manque ; ma position est très agréable. Des gens que je ne connaissais pas me font des visites ; je recueille chaque soir au moins soixante sourires de plus qu'il y a trois mois ; je puis me dire, par-dessus le marché, que ce changement est mon ouvrage. Cependant l'image du bonheur solide que je croyais trouver avec Victorine me trouble un peu. Il me manque d'aimer et d'être aimé. Je fais ce que je puis pour aimer madame Palfy, mais elle ne comprend pas toutes les délicatesses qui font le bonheur ou le malheur de ceux pour qui elles sont visibles ; elle met plus de prix qu'il n'en faut à toutes ces bêtises d'ambition, qui, une fois qu'on les a, ne signifient plus rien. Ne te moque pas trop de toutes ces petites faiblesses du cœur ; pas une âme au monde autre que toi ne s'en doute. Je ferai tout au monde pour aller en Italie en 1811 ; tels sont mes projets pour cette année. Procure à Faure les occasions de parler *to our father*. Ils ne se doutent pas de Paris et de ma position : il tâchera de la leur rendre sensible. Je me mets en ménage avec le plus beau garçon que je connaisse, le meilleur et le plus aimable, à un peu de tristesse et de hauteur près, M. Louis de Belle-Ile.

187. — A.

A MONSIEUR DE MONTALIVET, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Paris le 17 *décembre* 1810.

Monseigneur

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Excellence une lettre que mon père (M. Beyle, de Grenoble) a pris la liberté de lui

(1) Stendhal désirait faire acheter par son père le titre de Baron, voir *Journal*, p. 464.

adresser (1). Je n'ai pu trouver l'occasion de la remettre moi-même à Votre Excellence.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

DE BEYLE,
Auditeur au Conseil d'Etat,
Inspecteur général du Mobilier de la Couronne.

Rue de Grenelle, hôtel du Châtelet,
Chez M. le Comte Daru.

188. — P.

A SA SŒUR PAULINE

25 *décembre* 1810.

Je viens d'être bien heureux, ma chère Pauline : le saint jour de Noel m'a laissé un peu de tranquillité ; l'ancienne pente de mon âme m'a porté à lire et à prendre un livre conforme aux études qui m'en-

(1) Monsieur le Comte,

Je ne sais si Votre Excellence aura conservé un souvenir bien distinct de Monsieur Beyle, de Grenoble.

Dans le cas où ce souvenir existerait et se trouverait joint à quelque bienveillance, je vous prie d'en accorder un peu à mon fils, que j'ai l'honneur de vous présenter.

Mon fils a vingt-huit ans, il court le monde depuis dix ans avec son cousin, Monsieur le comte Daru, qui vient de le faire nommer auditeur au Conseil d'Etat; il a vu Florence, Milan, Hambourg, Berlin, Vienne ; il a été un an intendant de Brunswick ; il a fait de bonnes études en politique, que la connaissance de plusieurs langues aura favorisées ; il a, dit-on, de la justesse dans les idées : il était commissaire des guerres. La nouvelle carrière qui lui est ouverte n'est pas sans épines, mais l'amitié de Monsieur le comte Daru soutient sa confiance et la mienne, et l'exemple de nos compatriotes, MM. Camille Périer (*a*), Mounier (*b*), Anglès (*c*), qui ont eu de si grands succès, doit l'encourager. Je prie Votre Excellence de lui accorder quelques faveurs, mais seulement dans le cas où il les méritera. S'il n'a pas de talents, il sera toujours trop élevé pour lui et pour moi.

Je prie Votre Excellence d'agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

BEYLE.

Le 20 août 1810.

(*a*) Un des fils de Claude Périer, le grand fabricant de toiles de Grenoble.

(*b*) Le fils du Constituant. Il était alors secrétaire du cabinet de l'Empereur, et venait d'être créé Baron et pourvu d'une dotation de 10.000 francs de rente en Poméranie.

(*c*) Maître des requêtes au Conseil d'Etat depuis 1809, — (*Notes de M. Eugène Welvert*).

flammaient pendant les années de pauvreté que j'ai passées à Paris. J'ai donc lu avec plaisir, et en posant vingt fois le livre, les quatre-vingts premières pages du livre de Burke intitulé *Recherches sur le sublime*. J'étais distrait à chaque instant par mes idées actuelles d'ambition, et ensuite j'ai senti le regret de ne plus vivre au milieu de ces idées nobles, fortes et tendres qui m'occupaient sans cesse lorsque, logé rue d'Angivilliers, en face de la belle colonnade du Louvre, et n'ayant souvent pas six francs dans ma poche, je passais des soirées entières à contempler des étoiles brillantes se couchant derrière le fronton du Louvre. Depuis six mois, je n'ai pas eu le temps de réfléchir sur aucune de mes lectures, et ces lectures se sont bornées aux romans de La Fontaine, parce qu'on peut les prendre et les quitter à chaque instant. En lisant mon Burke, je m'interrompais pour me faire des reproches de telle ou telle visite que je n'avais pas faite. Des amis puissants m'ont prêté ; j'ai un joli appartement, simple, noble et frais, orné de charmantes gravures ; je cherchais à en jouir avec mon âme de 1804 ; ça n'est presque plus possible. J'ai une vue superbe de la fenêtre de mon petit cabinet ; je contemplais le coucher du soleil au travers de la pluie et de gros nuages déchirés par un vent de tempête. Je songeais avec regret à Belle-Ile, qui court la poste sur le chemin de La Rochelle, où il a une mission. Il est parti hier et je suis seul pour deux ou trois mois. J'ouvrais machinalement le tiroir de mon bureau où je mets les papiers intéressants.

J'ai ouvert une petite lettre : elle était de toi ; jamais je n'ai senti avec autant de délice le plaisir de t'aimer. Cette charmante lettre est du mercredi 15 mars. Mais de quelle année ? Je l'ignore. Le timbre du jour est au bord, et il n'y a que 20 mars 18... Tout ce que tu dis est parfaitement en harmonie avec ce que je sens. C'est exactement un autre moi-même que je lis. La conformité d'écriture venait augmenter cette charmante illusion. Je sens bien vivement le chagrin d'être privé de tes lettres. Je t'envoie ta charmante lettre du 20 mars. Lis-la et renvoie-la-moi. Si tu la lis, tu ne pourras résister à l'envie de m'écrire. Moi-même, je pleure à chaudes larmes en t'écrivant : ainsi, parlons d'autres choses.

J'ai devant moi une charmante gravure de Porporati intitulée : *il Bagno di Leda*. Les badauds auraient, en la voyant, recours à leur grand mot : « *indécent* ! » je ne te conseille pas moins de l'acheter (elle coûte quatorze francs) ; c'est un tiers du tableau de ce divin Corrège qui est au musée ; il y a dans la gravure trois femmes, deux

cygnes et un aigle. A côté, j'ai le portrait de ce divin Mozart que j'ai acheté à Vienne d'Artaria, qui connaissait beaucoup Mozart et qui m'a assuré qu'il était très ressemblant. On donne demain les *Nozze di Figaro*, mais je serai forcé d'en manquer la première moitié pour aller dans une maison où j'ai été présenté mercredi dernier ; j'y suis resté un quart d'heure et j'y ai vu Madame Récamier, charmante ; Madame Tallien, très non charmante, mais remarquable. Que n'es-tu venue à Paris ! Tâche d'y revenir en 1811. Cependant, je ne te cache pas que j'irai certainement t'embrasser, dussé-je pour cela déserter ! J'ai trop d'envie de te voir ! Adieu, ce que j'aime le plus au monde ! les larmes me gagnent... Brûle ma lettre.

189. — C.

A M. ROMAIN COLOMB,
CONTROLEUR PRINCIPAL DES DROITS RÉUNIS,
A GENÈVE, DÉPARTEMENT DU LÉMAN.

Paris, le 26 *janvier* 1811.

En ta qualité d'habitant et d'ami d'une ville essentiellement raisonnable, tu trouveras peut-être bien oiseuse cette question : *La comédie peut-elle être utile* ?

N'importe, voici un rapport à ce sujet ; laisse pour un moment la *maltôte*, et daigne le lire ; M. Français (1) ne t'en voudra pas pour cela, car il aime les lettres et ceux qui les cultivent.

Saint-Lambert dit que Molière a cherché à fortifier l'esprit de société. Il avait réussi. Cet esprit est maintenant trop fort pour le bonheur des Français ; il faudrait le diminuer, porter les Français à chercher le bonheur dans eux-mêmes, et ensuite dans leurs rapports avec leur maison, leurs parents intimes.

Voir ce qui nuit au bonheur de chacune des maisons où je vais. Il faudrait faire pour chaque maison une comédie dont les incidents fussent arrangés de manière à faire dire aux gens de cette maison :

1° Il est nuisible au bonheur,

2° Ou il est ridicule.

(1) Le comte Français (de Nantes), directeur général des droits réunis.

de faire telle chose. Cette *telle chose* serait précisément celle qui nuit à leur bonheur.

Il faut une certaine force d'âme dans un homme pour qu'il puisse considérer ce qui nuit ou sert à son bonheur sans que l'extrême intérêt qu'il prend au sujet dont on discute l'intérêt ne lui fasse venir les larmes aux yeux, et ne trouble ainsi sa vue. Il arrive souvent qu'en discutant avec une femme ce qui est de son bonheur, elle commence par ne pas vous comprendre, et lorsqu'elle sait enfin de quoi il s'agit, la seule compréhension de pouvoir être malheureuse la fait fondre en larmes. Ainsi, vous n'avez jamais pu en obtenir d'attention : d'abord, elle ne comprenait pas la question, et, dès qu'elle l'eut saisie, elle a été trop affligée pour pouvoir juger et raisonner.

D'ailleurs, pour faire conclure à ce bourgeois d'Auxerre que telle chose est contraire à son bonheur, il faudrait lui présenter un tableau du malheur où telles habitudes pareilles aux siennes ont conduit le personnage de la Comédie. Ce spectacle ne fera naître aucun plaisir dans son cœur ; il n'y reviendra pas et en chassera le souvenir comme celui d'une mauvaise pensée.

D'où je conclus que la Comédie doit abandonner le premier moyen aux sermonnaires, s'il s'en trouve jamais d'assez bons pour s'emparer de cette mine.

Il reste donc à *montrer dans l'état de ridicule, à chaque société, la mauvaise habitude qui l'éloigne du bonheur.*

Arnolphe pouvait être très heureux, c'est un homme d'esprit qui a de la fortune, qui a fait des cocus pendant toute sa jeunesse, et qui a ri de tous les ridicules qui lui sont tombés sous la main ; il a quarante-cinq ans, mais il est fort vert encore. Cinq ou six chemins différents pouvaient le conduire au bonheur, mais il s'entête de la manie d'être marié et *non cocu.*

Molière pouvait montrer aux Arnolphe de la société tous les malheurs qu'entraîne la poursuite de cette chimère : montrer Arnolphe déshonoré, enfin conduit à la potence ou se brûlant la cervelle.

Il l'a montré ridicule, et a seulement laissé entrevoir le *malheur* (1).

Le même raisonnement sur Orgon, qu'il montre ridicule et non *malheureux.*

Idem sur Alceste. Je remarque qu'il pouvait le montrer beaucoup plus ridicule.

(1) Cf. Taine : *Littérature anglaise*, III, 98-99.

Collin d'Harleville a montré le *vieux célibataire* malheureux ; à quoi on a dit qu'il avait peint le malheur d'un vieux sot qui avait perdu le bonheur en même temps que la faculté d'*aimer*. Et j'ajoute qu'eût-il peint le malheur même d'un vieux célibataire homme d'esprit, il n'aurait pas encore fait une vraie comédie. Il fallait peindre un tel personnage dans des positions ridicules.

Collin a cependant le mérite d'avoir éloigné la tristesse sèche et âcre par l'aspect attendrissant sous lequel il nous présente M. Dubriage,

Mais des spectateurs faits pour la vraie Comédie ne retourneraient pas à celle-ci et iraient à l'Opera-Buffa.

Délibéré à Paris, les jour, mois et an que dessus.

CONICKPHILE ARNOLPHE IIe

190. — P.

A SA SŒUR PAULINE

1er *février* 1811.

Je viens de faire une expérience fâcheuse, surtout par l'idée qu'elle m'a suggérée. J'ai connu, il y a quatre ans, un jeune homme aimable, d'un esprit doux, mais qui plaisait généralement par son grand sens ; il était auditeur, il a été nommé à une place importante en province. Il y a passé quatre ans, est revenu il y a huit jours et nous a paru à tous un être vulgaire, un sot ennuyeux. Ce changement m'a frappé ; je l'ai vu souvent pour en pénétrer la cause ; la voici, telle qu'elle a été approuvée hier soir par nous tous : Il attachait trop d'importance au jugement des autres, c'était son seul défaut à Paris. Ce défaut n'était pas dangereux : le hasard l'avait placé dans une société d'élite composée, excepté nous autres jeunes gens, d'hommes connus par leur esprit. Il est allé en province, et peu à peu, sans s'en douter, a été infecté de la peste. Cette maladie a même servi à son bonheur. Les provinciaux le choquaient et l'irritaient d'abord ; il leur a reconnu un fond de raison au bout de la première année ; la seconde, il a trouvé nos raisonnements, notre manière d'être heureux alambiqués ; la troisième, il ne trouvait plus que quelque tort à ses administrés ; la

quatrième enfin, il ne conçoit plus ses anciens amis, s'irrite dès qu'on soumet à quelque examen de bons préjugés sur lesquels il dort de l'une et l'autre oreille. J'ai su tirer de lui, par des concessions perfides, toute l'histoire des progrès du mal. Il paraît incurable, parce qu'on se moque de lui, qu'il défend avec aigreur ses singulières manières de voir, et qu'une fois la vanité (cette grande et quelquefois unique passion du Français) en mouvement, rien ne peut l'arrêter.

Effrayé de cet exemple et bien convaincu que, *sans esprit juste, il n'y a pas de bonheur solide*, j'ai fait acheter hier soir une *Logique* de Tracy. J'ai fait dire à tout le monde que j'avais la migraine ; je suis parti pour aller prendre le café à neuf heures, il en est trois et j'en suis à la page 176 de cette *Logique* ; je compte la finir d'ici à quinze jours. J'ai le projet de la relire ou de la reparcourir au moins tous les ans, afin que mon esprit soit toujours ouvert à la lumière, et que, si je trouvais quelqu'un qui me dît : « Les vierges de Raphaël ne sont pas les figures les plus divines qui soient au monde », ou : « La musique de Méhul vaut mieux que celle de Cimarosa », je pusse écouter ses preuves, et m'y rendre si elles étaient bonnes.

Examine-toi nu peu. N'aurais-tu point pris, par hasard, quelques-unes des plates et fausses idées que tu dois entendre répéter chaque jour, et auxquelles tu fais fort bien d'avoir l'air d'applaudir ? Ne ferais-tu pas bien de prendre le même contre-poison que moi, qui suis dans un lieu moins malsain, et de lire la *Logique* de cet aimable comte de Tracy ? Le tout en secret, et en plaisantant si on te trouve la lisant. La grâce n'est que faiblesse ; la forme d'une femme, ce sont les grâces ; elle se coupe les jambes à elle-même si elle se laisse voir étudiant.

Adieu, ma chère amie ; garantis-toi de la contagion en tâchant de raisonner juste en tout. Molière lui-même m'apparaîtrait et me dirait : « Madame une telle est coquette » que je le prierais de m'en dire les preuves. La vraie science, en tout, depuis l'art de faire couver une poule d'Inde jusqu'à celui de faire le tableau d'*Atala*, de Girodet, consiste à *examiner*, avec la plus grande exactitude possible, les *circonstances des faits*. Voilà toute la *Logique* de Tracy, à quoi j'ajouterai : « Ne croire jamais personne sur parole. »

191. — E.

A SA SŒUR PAULINE

Rome (1), *le* 2 *octobre* 1811.

Je me porte bien et j'admire. J'ai vu les loges de Raphaël et j'en conclus qu'il faut vendre sa chemise pour les voir quand on ne les a pas vues, pour les revoir quand on les a déjà admirées.

Ce qui m'a le plus touché dans mon voyage d'Italie, c'est le chant des oiseaux dans le Colisée. Adieu ; secret sur le voyage, mais donne de mes nouvelles à notre grand-père et à tutti quanti.

La nomination de M. le duc de Feltre prolongera peut-être mon séjour à Milan. J'y serai le 25 octobre, pour y rester quinze ou vingt jours.

Je t'aime.

HENRY (2).

192. — P.

A LA MÊME

Milan, 19 *octobre* 1811.

Ah ! mon amie, que je t'ai regrettée en Italie ! Quand, par hasard, on a un cœur et une chemise, il faut vendre sa chemise pour voir les environs du lac Majeur, Santa Croce à Florence, le Vatican à Rome et le Vésuve à Naples. Je connais soixante voyages en Italie ; croirais-tu qu'il n'y en a pas deux de passables. Le plus froid de tout est Lalande, c'est pour cela que je te conseille de l'apporter si jamais tu viens ici. Il est si glacial, qu'il ne pourra pas gâter tes sensations, et

(1) Beyle obtint un congé en 1811, et en profita pour faire son second voyage en Italie ; il ne connaissait que la Lombardie ; il alla jusqu'à Naples, en passant par Florence et Rome. Voir *Journal de Stendhal*, cahiers XXXI, XXXII. XXXIII. Cette lettre laisse deviner tout ce que Beyle a su cacher aux indifférents de sensibilité, d'émotion et d'enthousiasme.

(2) Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble (Isère).

il indique tout ce qu'il faut voir ; je pense que tu sais toujours l'italien ; je me souviens que tu avais fort bien réussi, il y a six ans. J'espère que, bientôt, j'aurai un congé ; je pense bien que tu te résoudras à venir coucher à mon quatrième étage de la rue Neuve du Luxembourg. Il faut voir Paris pour n'être pas tourmenté par ce grand fantôme. Tu y trouveras les plus belles choses de l'univers ; mais c'est un sérail : tout est eunuque, jusqu'au maître. Les choses sublimes sont mortes ; les habitants songent à leurs petites vanités, à leur petite société du soir, au sort d'un vaudeville fait par un de leurs amis, etc., etc.

Les peuples d'Italie, au contraire, sont bilieux, *point aimables du tout* ; la canaille italienne est même la plus impatientante de l'univers, et malheureusement un voyageur est sans cesse en contact avec la canaille ; les auberges sont les plus malpropres du monde ; cependant, avec beaucoup de peine, j'en ai trouvé de très propres à Milan, Bologne, Florence, Rome et Naples ; mais il faut se garder de s'arrêter autre part ; heureusement, toutes les villes sont à quarante ou cinquante lieues l'une de l'autre.

En se figurant d'avance ces inconvénients pour ne pas en être irrité sur les lieux, on trouve un peuple né pour les arts, c'est-à-dire excessivement sensible. Un vieux notaire de cinquante-cinq ans, plus salement avare que M. Girard l'apothicaire, se pâmera de bonne foi devant une vierge du Corrège, en parlera pendant vingt-quatre heures, ne pensera qu'à çà, et, qui plus est, dépensera dix louis pour en avoir une copie. Ce même homme, le soir, à un opéra de Simone Mayer, criera : « Encore ! » de manière à s'époumonner. Après ces deux traits, il rentrera dans son avarice et dans sa saleté.

Les âmes plates offrent cependant une observation : c'est qu'ici tout se fait *avec naturel* ; il y a beaucoup moins de vanité. Je tentais souvent les gens de ce pays en leur offrant les moyens de cacher les choses ridicules qu'ils se permettent ; leur réponse s'est toujours réduite à ceci :

— Pourquoi me gênerais-je ?

Si ton goût t'y porte, tu augmenteras les plaisirs de ton voyage d'Italie en lisant d'avance les vies de Michel-Ange, Raphaël, le Corrège, le Titien, Guido Reni, le Dominiquin, Léonard de Vinci, Annibal Carrache.

Avec les vies de ces huit hommes, qui ont vécu de 1460 à 1560, tu en sauras assez. Ces vies ont été écrites avec beaucoup d'autres par

un peintre contemporain nommé Vasari. Ne t'empoisonne pas des bêtises d'un nommé Cochin ; lis, au contraire, les discours de Sir Josuah Reynolds, peintre de Londres.

Adieu...

193. — P.

A LA MÊME

Paris, 6 *décembre* 1811.

Mieux vaut un mot que rien ; je voudrais que tu te rappelasses souvent cela. Figure-toi un homme dans un bal charmant, où toutes les femmes sont mises avec grâce ; le feu du plaisir brille dans leurs yeux, on distingue les regards qu'elles laissent tomber sur leurs amants. Ce beau lieu est orné avec un goût plein de volupté et de grandeur ; mille bougies y répandent une clarté céleste ; une odeur suave achève de mettre hors de soi. L'âme sensible qui se trouve dans ce lieu de délices, l'homme nerveux, est obligé de sortir de la salle de bal ; il trouve un brouillard épais, une nuit pluvieuse et de la boue ; il trébuche trois ou quatre fois et enfin tombe dans un trou à fumier.

Voilà l'histoire abrégée de mon retour d'Italie. Pour me consoler des platitudes physiques et morales que j'essuyais en route, je me figurais cette bonne petite A... m'attendant avec tout son amour, dans mon appartement, auprès d'un bon feu. J'arrive : Madame est partie depuis longtemps. J'eus une soirée d'amoureux ; je sentais que mon désespoir n'avait pas le sens commun, mais j'étais désespéré. Cette bonne petite reviendra le 18 décembre.

Vers la même époque, je partirai peut-être pour la Hollande ; c'est une mission de quinze jours. Viens malgré cela, ne renvoie pas ton voyage.

J'ai trouvé ici une chose toujours divine, qui m'a frappé dans l'endroit le plus tendre de l'âme ; c'est le jeu de mademoiselle Mars aux Français ; cela seul vaut mille lieues ; je les ferais avec plaisir si je savais trouver un tel plaisir à Alger.

J'ai vu ton ami Chambier, il m'a conté qu'il est en froid avec son père, ou plutôt que son père est en grand froid avec lui, à cause de son absence. Comment cela finira-t-il ? Cela ne finira peut-être pas. Nouvelle raison pour chercher un bonheur indépendant !

J'ai entrevu mademoiselle V...; au moment où mes yeux tombèrent sur elle, j'avais l'air fat et insolent ; j'étais superbe, particulièrement par mon chapeau à plumes ; je fouettais mon cheval avec toute la majesté possible. Elle m'a paru bien pâle, et moi à elle bien fat peut-être. Je ne l'ai pas saluée, par surprise ; je compte la saluer au premier beau jour de promenade aux Tuileries.

Adieu ; viens voir ce pays. Si tu manques cet hiver, peut-être ne pourrai-je jamais te le montrer. Emploie donc toute l'astuce féminine et tout le caractère d'un homme pour arriver à mon quatrième étage.

194. — P.

A LA MÊME

8 *décembre* 1811.

Tu veux, ma chère amie, que je te donne de grands détails sur mon voyage d'Italie ; je n'en ai guère le temps.

En général, il y a quatre choses à observer en Italie :

1° L'état du sol ou le climat ;

2° Le caractère des habitants ;

3° La peinture, la sculpture et l'architecture ;

4° La musique.

J'ai trouvé l'état du sol très bien décrit par Arthur Young. Pour le caractère, personne ne l'a décrit ; il faut le chercher dans l'histoire ; M. Sismondi, élève sans génie d'une excellente école, a montré ce caractère dans l'histoire des républiques du moyen âge :

Sensible, sans vanité, ardent, vindicatif, presque incapable de l'esprit français proprement dit, celui de Voltaire et Duclos.

Quant à la musique, j'attends de Naples un livre qui en traite ; je t'en traduirai une vingtaine de pages ; tu y verras que la musique dégénère actuellement. L'année 1778 est remarquable : Voltaire, Rousseau, Garrick moururent ; tous les arts étaient, en France, au dernier période de la décadence ; ce fut, au contraire, le plus beau moment que la musique ait jamais eu : Pergolèse, Cimarosa et Jomeli produisirent des chants qui n'ont été égalés par personne que par Mozart, mais dans le genre mélancolique seulement.

Quant à la peinture, j'ai eu le bonheur de me lier avec un des premiers peintres de l'Italie ; il m'a dicté la liste ci-jointe, où il m'a indiqué par des numéros le rang qu'il croit mérité par chaque peintre.

Je me suis aperçu que je savais beaucoup moins bien l'italien que je me le figurais. Pour me remettre à cette langue, je traduis, en abrégeant, l'histoire de l'Ecole de Florence, la première des cinq notées dans le tableau ci-joint. Si j'ai la patience d'achever ce travail ennuyeux, je te l'enverrai.

Je ne connais pas de livre français relatif à la peinture, et qui soit passable. On m'a parlé cependant d'un ouvrage de Félibien ; comme il ne m'apprendrait pas l'italien, je ne le lirai pas et je ne crois pas faire une grande perte. Tu pourras te faire prêter les vies des peintres par Vasari ; c'est un ouvrage italien, plein d'un bavardage extrême. Malgré cela, tu pourras trouver quelque plaisir à savoir les aventures des grands peintres, qui sont : Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, le Corrège, le Titien, Annibal Carrache, Guido Reni, le Dominiquin et le Guerchin.

L'ami qui m'a accompagné à Rome et qui m'a appris à apprécier leurs chefs-d'œuvre pense que Raphaël est le premier ; le Corrège, le second, et Annibal Carrache, le troisième. Le dernier des grands peintres est Raphaël Mengs, né en Saxe et mort à Rome en 1779.

Tu pourras remarquer que les deux plus grands artistes du XVIIIe siècle : Mozart et Mengs, sont Allemands.

P.-S. — J'ai dicté cette lettre pour donner certaines explications au badaud qui l'a écrite, et qui malheureusement n'est pas assez sot pour ne pas comprendre du tout ce que je lui dicte, mais n'a pas assez d'esprit pour éviter les fautes de sens. Viens à Paris cet hiver, si tu veux m'y trouver.

La férocité à mon égard augmente et peut-être m'éloignera d'ici. Je ne suis pas encore tombé dans la mélancolie des disgraciés : ça viendra peut-être ; il ne faut désespérer de rien. Ne dis rien de tout ceci à personne. Réellement, tâche de venir avant le milieu de janvier. Allons, madame, sortez de votre flegme ; songez que vous avez vingt-cinq ans, et que, pour peu que vous preniez l'habitude de différer, vous arriverez à la sécheresse du cœur sans avoir vu des choses qu'il *faut sentir.*

195. — A.

BEYLE DEMANDE A ÊTRE COMMISSAIRE DES GUERRES

(*Sans date, mais évidemment de février* 1812).

Les titres que M. H. Beyle, adjoint, aurait pour être nommé Commissaire des guerres

Sont : d'avoir toujours été employé à l'armée ;

D'y avoir toujours fait les fonctions de commissaire des guerres, même n'étant qu'adjoint provisoire ;

D'avoir été intendant des domaines à Brunswick.

Il est persuadé que MM. Daru et Villemanzy, sous les ordres desquels il a eu l'honneur de servir, lui rendraient un témoignage avantageux.

Peut-être que les fonctions civiles que M. Beyle exerce ne doivent-elles pas le priver d'avancer à son rang par ordre d'ancienneté.

Il sent bien qu'il ne peut demander à être nommé au choix, quoiqu'à Schœnbrunn M. l'intendant général ait demandé pour lui le grade de commissaire des guerres.

Mais il lui serait cruel de n'être pas nommé à son tour, ce qui pourrait faire croire qu'il y a des reproches à lui faire.

D'ailleurs, s'il sait quelque chose, c'est dans le métier de commissaire des guerres, auquel il a été préparé en travaillant dans les bureaux de la guerre sous le ministère de M. le Maréchal Berthier, et il espère pouvoir encore être utile en cette qualité.

DE BEYLE.

196. — E.

A SA SŒUR PAULINE

Sagan, le 15 *juin* 1812.

Je règne, ma chère Pauline, mais comme tous les rois, je bâille un peu ; écris-moi et presse la B^e^ (1).

(1) La Baronnie. Voir, plus haut, lettre du 9 octobre 1810, et celle du 27 février 1813.

J'espère être tiré de mon trou vers le 26 juillet ; écris comme à l'ordinaire. Mille choses à Périer. Ne fais-tu pas de voyage cette année ? Mon appartement t'attendait.

Adieu, je tombe de fatigue.

Colonel FAVIER (1).

Donne-moi des nouvelles de notre bon grand-père. Fais-lui parvenir des miennes.

197. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Saint-Cloud, 23 *juillet* 1812.

Le hasard, ma chère amie, me ménage une belle occasion d'écrire. Je pars ce soir, à sept heures, pour les bords de la Dwina ; je suis venu prendre les ordres de Sa Majesté l'Impératrice. Cette princesse vient de m'honorer d'une conversation de plusieurs minutes sur la route que je dois prendre, la durée du voyage, etc., etc.; en sortant de chez Sa Majesté, je suis allé chez Sa Majesté le roi de Rome ; mais il dormait, et madame la comtesse de Montesquiou vient de me dire qu'il était impossible de le voir avant trois heures ; j'ai donc deux heures à attendre. Ça n'est pas commode, en grand uniforme et en dentelles. Heureusement, je me suis souvenu que ma place d'inspecteur me donnerait peut-être quelque crédit dans le palais. Je me suis présenté, et l'on m'a ouvert une pièce qui, dans ce moment, n'est pas habitée.

Rien de plus vert et de plus tranquille que ce beau Saint-Cloud.

Voici mon itinéraire pour Wilna : j'irai fort vite, ayant un courrier en avant jusqu'à Königsberg; mais là, les doux effets du pillage commencent à se faire sentir ; cela redouble à Kowno ; on dit que, dans les environs, on peut faire cinquante lieues sans trouver un être vivant (je regarde tout cela comme très exagéré ; ce sont des bruits de Paris, c'est tout dire pour l'absurdité). Le prince archichancelier m'a dit hier de tâcher d'être plus heureux qu'un de mes collègues, qui a mis vingt-huit jours de Paris à Wilna. C'est dans ces déserts rava-

(1) A madame Pauline Périer en sa terre de Tuélins, près la Tour-du-Pin (Isère).

gés qu'il est difficile d'avancer, surtout avec une pauvre petite calèche viennoise, écrasée de mille paquets ; il n'est pas un personnage qui n'ait eu l'idée de m'en envoyer.

A propos de cela, Gaëtan voulait venir avec moi ; je lui ai répondu qu'il était physiquement impossible que ma calèche contînt plus que moi et mon domestique. Là-dessus, il m'a écrit une lettre impertinente, m'accusant d'avoir offert de le mener. Je suis, dans cette circonstance,comme l'honnête homme dont parle la Bruyère : mon caractère jure pour moi ; on sait que je n'aime pas les ennuyeux, et encore vingt jours de suite ! C'est le pendant de la lettre où son père m'appelait charlatan ; on ne peut l'être moins, car je leur ferai entendre à la première occasion qu'ils peuvent me regarder comme n'existant plus pour eux.

Je suis charmé que tu aies acheté Shakspeare ; c'est encore le peintre le plus vrai que je connaisse.

Adieu; si tu ne viens pas à Paris, vas à Milan par le Simplon et les îles Borromée et reviens par le mont Cenis.

198. — E.

A LA MÊME

Eckartsberga, 27 *juillet* 1812.

Hier soir, ma chère amie, après soixante-douze heures de voyage, je me trouvais, deux lieues plus loin que la triste ville de Fulde, à cent-soixante-et-onze lieues de Paris. La lenteur allemande m'a empêché d'aller aussi vite aujourd'hui. Je viens de m'arrêter, pour la première fois depuis Paris, dans un petit village que tu ne connaîtras pas davantage quand je t'aurai dit qu'il s'appelle Ekatesberg, ce qui veut dire, ce me semble, la montagne d'Hécate. Il est à côté de la bataille de Iéna et à douze lieues en deçà de la pierre qui marque l'endroit où Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de Lützen.

On sent à Weimar la présence d'un prince ami des arts, mais j'ai vu avec peine que là, comme à Gotha, la nature n'a rien fait ; elle est plate comme à Paris. Tandis que la route de Kösen à Eisenach est souvent belle par les beaux bois qui bordent la route. En passant à

Weimar, j'ai cherché de tous mes yeux le château du Belvédère ; tu sens pourquoi j'y prends intérêt. Give me some news of miss Vict (1).

Vais-je en Russie pour quatre mois ou pour deux ans (2) ? Je n'en sais rien. Ce que je sens bien, c'est que mon contentement est situé dans le beau pays

Che il mare circonda
E che parte l'Alpa e l'Apenin.

Voilà deux vers italiens joliment arrangés. Adieu, ma soupe arrive et je passe mille amitiés à tout le monde. Donne de mes nouvelles à notre bon grand-père.

HENRI (3).

199. — C.

A FÉLIX FAURE, A GRENOBLE

Smolensk, le 19 *Août* 1812.

L'incendie nous parut un si beau spectacle que, quoiqu'il fût sept heures, malgré la crainte de manquer le dîner (chose unique dans une telle ville), et celle des obus que les Russes lançaient, à travers les flammes, sur les Français qui pouvaient être sur le bord du Borysthène (le Dniéper), nous descendîmes par la porte qui se trouve près la jolie chapelle ; un obus venait d'y éclater, tout fumait encore. Nous fîmes en courant bravement une vingtaine de pas ; nous traversâmes le fleuve sur un pont que le général Kirgener faisait construire en toute hâte. Nous allâmes tout à fait au bord de l'incendie, où nous trouvâmes beaucoup de chiens et quelques chevaux chassés de la ville par l'embrasement général.

Nous étions à nous pénétrer d'un spectacle si rare quand Martial fut abordé par un chef de bataillon qu'il ne connaissait que pour lui avoir succédé dans un logement à Rostock. Ce brave homme nous raconta au long ses batailles du matin et de la veille, et ensuite loua

(1) Victorine Bigilion. Voir *Vie de Henri Brulard*.

(2) Beyle prit part à la Campagne de Russie ; il revint à Paris le 31 janvier 1813. Voir *Journal de Stendhal*, p. 420, note 2.

(3) A madame Pauline Périer, rue de Sault, par Gotha, à Grenoble, département de l'Isère.

à l'infini une douzaine de dames de Rostock qu'il nous nomma ; mais il en loua une beaucoup plus que les autres. La crainte d'interrompre un homme si pénétré de son sujet et l'envie de rire nous retinrent auprès de lui jusqu'à dix heures, au moment où les boulets recommencèrent de plus belle.

Nous déplorions la perte du dîner, et je convenais avec Martial qu'il entrerait le premier pour essuyer la réprimande que nous méritions de la part de M. Daru, quand nous aperçûmes dans la haute ville une clarté extraordinaire.

Nous approchons, nous trouvons toutes nos calèches au milieu de la rue, huit grandes maisons voisines de la nôtre jetant aussi des flammes à soixante pieds de hauteur et couvrant de charbons ardents, larges comme la main, la maison qui était à nous depuis quelques heures ; nous en fîmes percer le toit en cinq ou six endroits et nous y plaçâmes, comme dans des chaires à prêcher, une demi-douzaine de grenadiers de la garde armés de longues perches, pour battre les étincelles et les faire tomber ; ils firent très bien leur office. M. Daru prenait soin de tout. Activité, fatigue, tapage jusqu'à minuit.

Le feu avait pris trois fois à notre maison, et nous l'avions éteint. Notre quartier général était dans la cour, d'où, assis sur de la paille, nous regardions les toits de la maison et ses dépendances, indiquant par nos cris les points les plus chargés d'étincelles à nos grenadiers.

Nous étions là, MM. Daru, le comte Dumas, Besnard, Jacqueminot, le général Kirgener, tous tellement harassés que nous nous endormions en nous parlant ; le maître de la maison seul (M. Daru) résistait au sommeil.

Enfin parut ce dîner si désiré ; mais, quelque appétit que nous eussions, n'ayant rien pris depuis dix heures du matin, il était très plaisant de voir chacun s'endormir sur sa chaise, la fourchette à la main. Je crains bien que mon énorme histoire ne produise le même effet. Daignez me le pardonner, madame (1), et brûler ma lettre, parceque nous sommes convenus que le bulletin seul doit parler de l'armée.

Mademoiselle de Camelin reconnaîtra mon goût pour les journaux, mais comme nous manquons tout à fait d'encre et qu'il faut la faire à chaque fois qu'on trempe la plume, c'est la première lettre que j'écris, et quelque longue qu'elle soit, j'aurais encore bien des choses à dire.

(1) Plaisanterie ou passeport.

Daignez y voir, du moins, Madame, l'hommage de mon respectueux dévouement et rappeler mon respect à madame Nadot, mademoiselle de Camelin et la grande mademoiselle Pauline.

L'armée a encore poussé les Russes de quatre lieues cette nuit nous voilà à quatre-vingt-six lieues de Moscou.

200. — C.

A FÉLIX FAURE, A GRENOBLE

Smolensk, à quatre-vingts lieues de Moscou, 24 *Août* 1812.

J'ai reçu ta lettre en douze jours, quoiqu'elle ait fait huit cents lieues, comme tout ce qui nous arrive de Paris. Tu es bien heureux et j'en suis content. Je n'ai plus d'idée de ce mien conseil que tu trouves bon. Serait-ce celui de commencer de bonne heure à travailler à l'édition de Montesquieu et de marier l'idée de cet ouvrage à celle de ton bonheur ?

Le mien n'est pas grand d'être ici. Comme l'homme change ! Cette soif de voir que j'avais autrefois s'est tout à fait éteinte ; depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la grossièreté. Croirais-tu que, sans rien qui me touche plus qu'un autre, sans rien de personnel, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes ? Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme ! Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral. Je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique comme moi la messe. L'ambition ne fait plus rien sur moi ; le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé. Je me figure les hauteurs que mon âme — (composant des ouvrages, entendant Cimarosa et aimant Angela, sous un beau climat) — que mon âme habite, comme des collines délicieuses ; loin de ces collines, dans la plaine, sont des marais fétides ; j'y suis plongé et rien au monde, que la vue d'une carte géographique, ne me rappelle mes collines.

Croirais-tu que j'ai un vif plaisir à faire des affaires officielles qui ont rapport à l'Italie ? J'en ai eu trois ou quatre, qui, même finies ont occupé mon imagination comme un roman.

J'ai éprouvé une contrariété de détail dans le pays de Wilna, à Boyardowiscoma (près de Krasnoï), où j'ai rejoint quand ce pays n'était pas encore organisé. J'ai eu des peines physiques extrêmes. Pour arriver, j'ai laissé ma calèche derrière, et cette calèche ne me rejoint point. Il est possible qu'elle ait été pillée. Pour moi, personnellement, ce ne serait qu'un demi-malheur, 4.000 fr. environ d'effets perdus et l'incommodité, mais je portais des effets à tout le monde. Quel sot compliment à faire aux gens !

Ceci, cependant, n'influe pas sur la manière d'être que je t'ai exposée. Je vieillis. Il dépend de moi d'être plus actif qu'aucune des personnes qui sont dans le bureau où j'écris, l'oreille assiégée par des platitudes, mais je n'y trouve nul plaisir. Où est le bureau de Brunswick ou celui de Vienne ? — Tout cela tend furieusement à me faire demander la sous-préfecture de Rome. Je n'hésiterais pas si j'étais sûr de mourir à quarante ans. Cela pèche contre le *beylisme.* C'est une suite de l'exécrable éducation morale que nous avons reçue. Nous sommes des orangers venus, par la force de leur germe, au milieu d'un étang de glace, en Islande.

Ecris-moi plus longuement ; j'ai trouvé ta lettre bien courte pour huit cents lieues. Engage Angela à m'écrire. — Je n'aime pas plus Paris qu'à Paris ; je suis blasé pour cette ville comme toi, je crois ; mais j'aime les sensations que *Painting and opera-Buffa* m'y ont données pendant six mois.

Adieu, je crois qu'on part.

201. — C.

A FÉLIX FAURE, A GRENOBLE

Moscou, le 2 *octobre* 1812.

J'ai reçu avant-hier dans mon lit ta petite mais bonne lettre du 12 septembre, mon cher ami. Pour achever le contraste de l'automne de 1811 et celui de 1812, la fatigue physique extrême et la nourriture composée exclusivement de viande m'ont donné une bonne fièvre bilieuse qui s'annonçait très ferme ; nous l'avons menée de même, et je t'écris de chez le ministre ; c'est ma première sortie. Cette maladie

m'a été agréable en me donnant huit jours de solitude. J'ai eu le temps de voir que, les circonstances étant extrêmement ennuyeuses, il fallait s'appliquer à quelque chose d'absorbant. J'ai donc repris *Letellier* (1). Ce qui m'y a porté, c'est le souvenir des plaisirs purs et souvent ravissants que j'ai eus l'hiver dernier, pendant sept mois, à compter du 4 décembre. Cette occupation m'a intéressé hier et avant-hier. Le bonheur éclaircit le jugement, et j'ai vu encore plus clairement aujourd'hui que c'est un très bon parti.

Tu dois sentir cette vérité, que le bonheur éclaircit le jugement. Sur les choses qui avaient rapport aux femmes, sur la manière de leur donner la sensation de l'amabilité, etc., tu avais beaucoup de jugements qui me semblaient viciés, parce que, sur des raisons baroques et nullement existantes dans la nature, telles qu'un grand nez, un grand front, etc., tu t'obstinais à te voir toujours dans un des bassins de la balance. Maintenant, le bonheur te place dans l'autre et doit te ramener naturellement aux principes du pur *beylisme*. — Je lisais les *Confessions* de Rousseau il y a huit jours. C'est uniquement faute de deux ou trois principes de *beylisme* qu'il a été si malheureux. Cette manie de voir des devoirs et des vertus partout a mis de la pédanterie dans son style et du malheur dans sa vie. Il se lie avec un homme pendant trois semaines : crac, les *devoirs* de l'amitié, etc. Cet homme ne songe plus à lui après deux ans ; il cherche à cela une explication noire. Le *beylisme* lui eût dit : « Deux corps se rapprochent ; il naît de la chaleur et une fermentation, mais tout état de cette nature est passager. C'est une fleur dont il faut jouir avec volupté, etc. » (2) Saisis-tu mon idée ? Les plus belles choses de Rousseau sentent l'empyreume pour moi, et n'ont point cette grâce *corrégienne* que la moindre ombre de pédanterie détruit.

Il paraît que je passerai l'hiver ici ; j'espère que nous aurons concert. Il y aura certainement spectacle à la cour, mais quels acteurs ? Au lieu que nous avons Tarquinin, un des meilleurs ténors.

Rien ne me purifie de la société des sots comme la musique ; elle me devient tous les jours plus chère. Mais d'où vient ce plaisir ? La musique peint la nature, Rousseau dit que souvent elle abandonne la peinture directe impossible, pour jeter notre âme, par des moyens à elle, dans une position semblable à celle que nous donnerait l'objet

(1) Comédie restée à l'état d'ébauche. Voir *Journal*, pp. 453-457.

(2) C'est le *Carpe diem* d'Horace, et le *Take thy fair hour* de Shakespeare (*Hamlet*).

qu'elle veut peindre. Au lieu de peindre une nuit tranquille, chose impossible, elle donne à l'âme la même sensation en y faisant naître les mêmes sentiments qu'inspire une nuit tranquille.

Y comprends-tu quelque chose ? Je t'écris dans une petite chambre où deux jeunes sots, arrivés de Paris, donnent leur opinion sur ce qu'on devrait faire à Moscou, et ne me laissent pas la possibilité de lier deux idées ; j'en avais beaucoup à te communiquer, et me voilà à sec.

Quant à la musique il me semble que mon goût particulier pour les bons opéras-bouffes vient de ce qu'ils me donnent la sensation de la perfection idéale de la comédie. La meilleure comédie pour moi serait celle qui me donnerait des sensations semblables à celles que je reçois du *Matrimonio Segreto*, du *Pazzo per la musica* ; cela me semble clair dans mon cœur.

Cachette la lettre pour mon excellent grand-père.

FAVIER,
capitaine.

202. — C.

A FÉLIX FAURE, A GRENOBLE

Moscou, 4 *octobre* 1812, *essendo di servizio presso l'intendante generale.* (Journal du 14 au 15 septembre 1812).

J'ai laissé mon général (1) soupant au palais Apraxine. En sortant et prenant congé de M. Z... dans la cour, nous aperçûmes qu'outre l'incendie de la ville chinoise, qui allait son train depuis plusieurs heures, nous en avions auprès de nous ; nous y allâmes. Le foyer était très vif. Je pris mal aux dents à cette expédition. Nous eûmes la bonhomie d'arrêter un soldat qui venait de donner deux coups de baïonnette à un homme qui avait bu de la bière ; j'allai jusqu'à tirer l'épée ; je fus même sur le point d'en percer ce coquin. Bourgeois le conduisit chez le gouverneur, qui le fit élargir.

(1) Le comte Daru, intendant-général de l'Armée.

Nous nous retirâmes à une heure, après avoir lâché force lieux communs contre les incendies, ce qui ne produisit pas un grand effet, du moins pour nos yeux. De retour dans la case Apraxine, nous fîmes essayer une pompe. Je fus me coucher, tourmenté d'un mal de dents. Il paraît que plusieurs de ces messieurs eurent la bonté de se laisser alarmer et de courir vers les deux heures et vers les cinq heures. Quant à moi, je m'éveillai à sept heures, fis charger ma voiture et la fis mettre à la queue de celles de M. Daru.

Elles allèrent sur le boulevard, vis-à-vis le club. Là, je trouvai Madame B..., qui voulut se jeter à mes pieds ; cela fit une reconnaissance très ridicule. Je remarquai qu'il n'y avait pas l'ombre de naturel dans tout ce que me disait Madame B..., ce qui naturellement me rendit glacé. Je fis cependant beaucoup pour elle, en mettant sa grasse belle-sœur dans ma calèche et l'invitant à mettre ses *droski* à la suite de ma voiture. Elle me dit que madame Saint-Albe lui avait beaucoup parlé de moi.

L'incendie s'approchait rapidement de la maison que nous avions quittée. Nos voitures restèrent cinq ou six heures sur le boulevard. Ennuyé de cette inaction, j'allai voir le feu et m'arrêtai une heure ou deux chez Joinville (1). J'admirai la volupté inspirée par l'ameublement de sa maison ; nous y bûmes, avec Billet et Busche, trois bouteilles de vin qui nous rendirent la vie.

J'y lus quelques lignes d'une traduction anglaise de *Virginie* qui, au milieu de la grossièreté générale, me rendit un peu de vie morale.

J'allai avec Louis voir l'incendie. Nous vîmes un nommé Savoye, canonnier à cheval, ivre, donner des coups de plat de sabre à un officier de la garde et l'accabler de sottises. Il avait tort, ou fut obligé de finir par lui demander pardon. Un de ses camarades de pillage s'enfonça dans une rue en flammes, où probablement il rôtit. Je vis une nouvelle preuve du peu de caractère des Français en général. Louis s'amusait à calmer cet homme, au profit d'un officier de la garde qui l'aurait mis dans l'embarras à la première rivalité ; au lieu d'avoir pour tout ce désordre un mépris mérité, il s'exposait à accrocher des sottises pour son compte. Pour moi, j'admirais la patience de l'officier de la garde ; j'aurais donné un coup de sabre sur le nez de Savoye, ce qui aurait pu faire une affaire avec le colonel. L'officier agit plus prudemment.

(1) Le baron Joinville, intendant militaire.

Je retournai, à trois heures, vers la colonne de nos voitures et les tristes collègues. On venait de découvrir dans les maisons de bois voisines un magasin de farine et un magasin d'avoine ; je dis à mes domestiques d'en prendre. Ils se montrèrent très affairés, eurent l'air d'en prendre beaucoup, et cela se borna à très peu de chose. C'est ainsi qu'ils agissent en tout et partout à l'armée ; cela cause de l'irritation. On a beau vouloir s'en foutre, comme ils viennent toujours crier misère, on finit par s'impatienter, et je passe des jours malheureux. Je m'impatiente cependant bien moins qu'un autre, mais j'ai le malheur de me mettre en colère. J'envie certains de mes collègues auxquels on dirait, je crois, qu'ils sont des jeans-foutres sans les mettre véritablement en colère ; ils haussent la voix et voilà tout. Ils secouent les oreilles, comme me disait la comtesse Palfy. « On serait bien malheureux si l'on ne faisait pas ainsi », ajoutait-elle. Elle a raison ; mais comment faire preuve de semblable résignation avec une âme sensible !

Vers les trois heures et demie, Billet et moi allâmes visiter la maison du Comte Pierre Soltykoff ; elle nous parut pouvoir convenir à S. E. Nous allâmes au Kremlin pour l'en avertir ; nous nous arrêtâmes chez le général Dumas, qui domine le carrefour.

Le général Kirgener avait dit devant moi à Louis : « Si l'on veut me donner quatre mille hommes, je me fais fort, en six heures, de faire la part du feu, et il sera arrêté. » Ce propos me frappa. (Je doute du succès. Rostopchin faisait sans cesse mettre le feu de nouveau ; on l'aurait arrêté à droite, on l'aurait retrouvé à gauche, en vingt endroits.)

Nous vîmes arriver du Kremlin M. Daru et l'aimable Martial ; nous les conduisons à l'hôtel Soltykoff, qui fut visité de fond en comble. M. Daru trouvant des inconvénients à la maison Soltykoff, on l'engagea à en aller voir d'autres vers le club. Nous vîmes le club, orné dans le genre français, majestueux et enfumé. Dans ce genre, il n'y a rien à Paris de comparable. Après le club, nous vîmes la maison voisine, vaste et superbe ; enfin, une jolie maison blanche et carrée, qu'on résolut d'occuper.

Nous étions très fatigués, moi plus qu'un autre. Depuis Smolensk, je me sens entièrement privé de forces, et j'avais eu l'enfantillage de mettre de l'intérêt et du mouvement à ces recherches de maisons. De l'intérêt, c'est trop dire, mais beaucoup de mouvement.

Nous nous arrangeons enfin dans cette maison, qui avait l'air

d'avoir été habitée par un homme riche aimant les arts. Elle était distribuée avec commodité, pleine de petites statues et de tableaux. Il y avait de beaux livres, notamment *Buffon*, *Voltaire*, qui, ici, est partout, et la *Galerie du Palais Royal.*

La violente diarrhée faisait craindre à tout le monde le manque de vin. On nous donna l'excellente nouvelle qu'on pouvait en prendre dans la cave du beau club dont j'ai parlé. Je déterminai le père Billet à y aller. Nous y pénétrâmes par une superbe écurie et par un jardin qui aurait été beau si les arbres de ce pays n'avaient pas pour moi un caractère ineffaçable de pauvreté.

Nous lançâmes nos domestiques dans cette cave ; ils nous envoyèrent beaucoup de mauvais vin blanc, des nappes damassées, des serviettes *idem*, mais très usées. Nous pillâmes cela pour en faire des draps.

Un petit M. J.., de chez l'intendant général, venu pour *pilloter* comme nous, se mit à nous faire des présents de tout ce que nous prenions. Il disait qu'il s'emparait de la maison pour M. l'intendant général, et partait de là pour moraliser ; je le rappelai un peu à l'ordre.

Mon domestique était complètement ivre ; il entassa dans la voiture les nappes, du vin, un violon qu'il avait pillé pour lui, et mille autres choses. Nous fîmes un petit repas de vin avec deux ou trois collègues.

Les domestiques arrangeaient la maison, l'incendie était loin de nous et garnissait toute l'atmosphère, jusqu'à une grande hauteur, d'une fumée cuivreuse ; nous nous arrangions et nous allions enfin respirer, quand M. Daru, rentrant, nous annonce qu'il faut partir. Je pris la chose avec courage, mais cela me coupa bras et jambes.

Ma voiture était comble, j'y plaçai ce pauvre foireux et ennuyeux de B..., que j'avais pris par pitié et pour rendre à un autre la bonne action de Biliotti. C'est l'enfant gâté le plus bête et le plus ennuyeux que je connaisse.

Je pillai dans la maison, avant de la quitter, un volume de Voltaire, celui qui a pour titre *Facéties.*

Mes voitures de François se firent attendre. Nous ne nous mîmes guère en route que vers sept heures. Nous rencontrâmes M. Daru furieux. Nous marchions directement vers l'incendie, en longeant une partie du boulevard. Peu à peu, nous nous avançâmes dans la fumée, la respiration devenait difficile ; enfin nous pénétrâmes entre des maisons embrasées. Toutes nos entreprises ne sont jamais péril-

leuses que par le manque absolu d'ordre et de prudence. Ici une colonne très considérable de voitures s'enfonçait au milieu des flammes pour les fuir. Cette manœuvre n'aurait été sensée qu'autant qu'un noyau de ville aurait été entouré d'un cercle de feu. Ce n'était pas du tout l'état de la question ; le feu tenait un côté de la ville, il fallait en sortir ; mais il n'était pas nécessaire de traverser le feu ; il fallait le tourner.

L'impossibilité nous arrêta net ; on fit faire demi-tour. Comme je pensais au grand spectacle que je voyais, j'oubliai un instant que j'avais fait faire demi-tour à ma voiture avant les autres. J'étais harassé, je marchais à pied, parce que ma voiture était comblée des pillages de mes domestiques et que le foireux y était juché. Je crus ma voiture perdue dans le feu. François fit là un temps de galop en tête. La voiture n'aurait couru aucun danger, mais mes gens, comme ceux de tout le monde, étaient ivres et capables de s'endormir au milieu d'une rue brûlante.

En revenant, nous trouvâmes sur le boulevard le général Kirgener, dont j'ai été très content ce jour-là. Il nous rappela à l'audace, c'est-à-dire au bon sens, et nous montra qu'il y avait trois ou quatre chemins pour sortir.

Nous en suivions un vers les onze heures, nous coupâmes une file, en nous disputant avec des charretiers du roi de Naples. Je me suis aperçu ensuite que nous suivons la *Tverskoï* ou rue de Tver. Nous sortîmes de la ville,éclairée par le plus bel incendie du monde, qui formait une pyramide immense qui avait, comme les prières des fidèles, sa base sur la terre et son sommet au ciel. La lune paraissait au-dessus de cette atmosphère de flamme et de fumée. C'était un spectacle imposant, mais il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir. Ce qui a gâté pour moi la campagne de Russie,c'est de l'avoir faite avec des gens qui auraient rapetissé le Colisée et la Mer de Naples.

Nous allions, par un superbe chemin, vers un château nommé *Petrovoski*, où S. M. (1) était allée prendre un logement. Paf! au milieu de la route, je vois, de ma voiture, où j'avais trouvé une petite place par grâce, la calèche de M. Daru qui penche et qui, enfin, tombe dans un fossé. La route n'avait que quatre-vingts pieds de large. Jurements, fureur ; il fut fort difficile de relever la voiture.

Enfin, nous arrivons à un bivac ; il faisait face à la ville. Nous aper-

(1) Sa Majesté.

cevions très bien l'immense pyramide formée par les pianos et les canapés de Moscou, qui nous auraient donné tant de jouissance sans la manie incendiaire. Ce Rostopchin sera un scélérat ou un Romain ; il faut voir comment cette action sera jugée. On a trouvé aujourd'hui un écriteau à un des châteaux de Rostopchin ; il dit qu'il y a un mobilier d'un million, je crois, etc., etc., mais qu'il l'incendie pour ne pas en laisser la jouissance à des brigands. Le fait est que son beau palais de Moscou n'est pas incendié.

Arrivés au bivac, nous soupâmes avec du poisson cru, des figues et du vin. Telle fut la fin de cette journée si pénible, où nous avions été agités depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'à ces onze heures, en m'asseyant dans ma calèche pour y dormir à coté de cet ennuyeux de B....., et assis sur des bouteilles recouvertes d'effets et de couvertures, je me trouvai gris par le fait de ce mauvais vin blanc pillé au club. Conserve ce bavardage ; il faut au moins que je tire ce parti de ces plates souffrances, de m'en rappeler le comment. Je suis toujours bien ennuyé de mes compagnons de combat. Adieu, écris-moi et songe à t'amuser ; la vie est courte.

203. — P.

A SA SŒUR PAULINE

16 *octobre* 1812.

Voici, ma chère amie, une lettre écrite à madame Doligny (1), une de mes amies, à laquelle je ne puis pas parler tout à fait franchement, parce qu'elle ne me comprendrait pas. Comme le fond est vrai, joins-la au journal que Faure rassemblera. Ecris-moi à Smolensk.

204. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Smolensk, 20 *octobre* 1812.

Déchiffre, si tu en as le courage, le brouillon ci-joint ; c'est une

(1) Madame Beugnot.

lettre à madame Z... (1) et, de plus, la vérité exacte. Je suis entouré de sots qui m'excèdent. Toute réflexion faite, c'est la dernière fois que je m'éloigne du but, *la mia cara Italia*. Nous n'avons pas d'encre ; je viens d'en fabriquer soixante-quinze gouttes, que ma grande lettre a épuisées. Ainsi, adieu ; ne montre l'autre lettre à personne. Je suis plus que jamais dégoûté des ennuyeux ; délivre-t'en le plus possible. Je serai, je crois, placé à vingt ou trente lieues de Moskou. On bat encore les Russes dans ce moment.

« Madame,

« Il faut absolument profiter de l'aimable permission que vous avez daigné m'accorder, et ne pas perdre tout à fait l'habitude de parler à des personnes aimables ; celles avec lesquelles je suis depuis trois mois ne le sont guère. Ils parlent toujours de choses sérieuses ; il faudrait les abréger et marcher dessus comme sur des charbons ardents : pas du tout, ils y mêlent une dose exorbitante d'importance, et ce qui pouvait se dire en dix minutes exige ainsi une grosse heure.

» Voilà, madame, un grand inconvénient, et nous sommes réduits à cette espèce de gens à voir. Par exemple, je n'ai pas eu l'occasion d'adresser la parole à une femme depuis le village de Mariampol, en Prusse ; c'est notre sort à tous. C'est acheter bien cher le spectacle d'une ville brûlant au milieu de la nuit et élevant jusqu'au ciel une pyramide de feu d'une lieue et demie de large.

» En cinq jours, nous avons été chassés de cinq palais ; enfin, de guerre lasse, le cinquième nous sommes allés bivouaquer à une lieue hors la ville. Nous éprouvons, en y allant, les inconvénients de la grandeur. Nous nous engageons avec nos dix-sept voitures dans une rue qui n'était pas encore bien enflammée ; mais la flamme allait plus vite que nos chevaux, et, arrivés au milieu de la rue, les flammes des deux rangs de maisons effrayent nos chevaux ; les étincelles les piquent, la fumée nous étouffe et nous avons fort grande peine à faire demi-tour et à nous en tirer.

» Je ne vous parle pas, madame, d'horreurs beaucoup plus horribles. Une seule chose m'a attristé : c'est, le 20 septembre, je crois,

(1) Probablement la comtesse Beugnot, que Stendhal appelle Mme d'Oligny dans la dédicace de son premier ouvrage : *Lettres.... sur Haydn, Vie de Mozart* et *Considérations sur Métastase*, etc., (1814).

lors de notre rentrée à Moskou ; le spectacle de cette ville charmante, un des plus beaux temples de la volupté, changée en ruines noires et puantes, au milieu desquelles erraient quelques malheureux chiens et quelques femmes cherchant quelque nourriture.

» Cette ville était inconnue en Europe : il y avait six à huit cents palais tels qu'il n'y en a pas un à Paris. Tout y était arrangé pour la volupté la plus pure. C'étaient les stucs et les couleurs les plus fraîches, les plus beaux meubles d'Angleterre, les psychés les plus élégantes, des lits charmants, des canapés de mille formes ingénieuses. Il n'y avait pas de chambre où on ne pût s'asseoir de quatre ou cinq manières différentes, toujours bien accoté, bien arrangé, et la commodité parfaite était réunie à la plus brillante élégance.

» C'est tout simple : il y avait ici mille personnes de cinq à quinze cent mille livres de rente. A Vienne, ces gens-là sont sérieux toute leur vie et songent à avoir la croix de Saint-Etienne. A Paris, ils cherchent ce qu'ils appellent une existence agréable, c'est-à-dire donnant beaucoup de jouissance de vanité ; leurs cœurs se dessèchent, ils ne peuvent sentir les autres.

» A Londres, ils veulent avoir un parti dans la nation ; ici, dans un gouvernement despotique, ils n'auraient de ressources que la volupté.

» Je pense, madame, que l'heureux Bellisle est auprès de vous : dites-lui qu'on ne peut rien faire de son habit d'auditeur tant que le ministre de la guerre n'aura pas écrit qu'il n'a plus besoin de ses talents.

» Auriez-vous la bonté, Madame, de présenter mes devoirs à monsieur le comte B... (1) et de daigner vous souvenir quelquefois de mon respectueux dévouement. »

205. — C.

A FÉLIX FAURE, A GRENOBLE

Mayence, le 9 novembre 1812.

Mon cher cousin, je t'écris enfin ! Figure-toi que, physiquement, mes frères (2) et moi sommes horribles, d'une saleté repoussante, et

(1) Beugnot ?

(2) C'est-à-dire ses compagnons d'armes.

à genoux devant des pommes de terre. Quand je supporte cela seul, le romanesque me pousse et je suis intéressé ; mais la présence de mes frères me coupe bras et jambes. En général, vie exécrable et pire que ce que j'ai souffert en Espagne (1).

Adieu, écris-moi ; une lettre de France m'enchante deux jours.

CHAPELAIN.

206. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Wilna, 7 *décembre* 1812.

Je me porte bien, ma chère amie. J'ai bien souvent pensé à toi dans la longue route de Moscou ici, qui a duré cinquante jours. J'ai tout perdu et n'ai que les habits que je porte. Ce qui est bien plus beau, c'est que je sois maigre. J'ai eu beaucoup de peines physiques, nul plaisir moral ; mais tout est oublié et je suis prêt à recommencer pour le service de Sa Majesté.

207. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Könisberg, 28 *décembre* 1812.

A Molodetschno, je crois, à trente lieues de Wilna, sur la route de Minsk, me sentant geler et défaillir, je pris la belle résolution de précéder l'armée. Je fis avec M. Busche quatre lieues en trois heures ; nous fûmes assez heureux pour trouver encore trois chevaux à la poste. Nous partîmes et arrivâmes à Wilna assez abattus. Nous en repartîmes le 7 ou le 8 et arrivâmes à Gumbines, où les forces physiques revinrent un peu ; de là, je suis arrivé ici, voyageant à quelques lieues en avant de M. Daru.

Une fois ici, nous avons vu arriver tout le monde, excepté Gaëtan (2)

(1) Beyle n'est allé en Espagne qu'en 1837, et pas au-dela de Barcelone.

(2) Gaëtan Gagnon ?

Il paraît qu'il était malade avant Wilna. Ici, M. Daru m'a raconté qu'il l'avait trouvé à Wilna entièrement sans courage, pleurant et regrettant sa mère. M. Daru lui prêta de l'argent, ensuite son dernier cheval et sa dernière paire de bottes, conduite réellement très belle dans ces temps de trouble où un cheval était la vie. J'ai cherché à éclaircir toutes ces malheureuses circonstances ; tout le monde déplore le sort de ce pauvre jeune homme, mais personne n'ajoute un fait à ce qui a été dit à M. Daru par ses domestiques qui, les derniers, ont vu Gaëtan à une lieue de Kowno. Quand tout ceci se passait, j'étais cinq ou six lieues en avant. Des généraux, des commissaires ordonnateurs ont péri dans cette marche ; il est bien difficile que Gaëtan, qui n'avait pas toute la résolution désirable, ait résisté ; il serait encore possible qu'il fût prisonnier.

Adieu, ma chère amie ; voilà une bien triste nouvelle ; n'en dis absolument rien. Je pense que M. Daru, qui s'est conduit d'une manière très belle, écrira au père. Moi, je me suis sauvé à force de résolution ; j'ai souvent vu de près le manque total de forces et la mort.

Mille amitiés à ton excellent mari. Donne-moi donc de tes nouvelles : depuis un mois, pas un mot de Cularo (1).

Adieu, etc., etc.

208. — P.

A LA MÊME

27 *février* 1813 (?)

Ta lettre, datée de deux heures du matin, m'a fait beaucoup de plaisir, ma chère amie ; voilà une heure honnête et point provinciale du tout. Je suis enchanté du bon effet du portrait. Tâche de faire *mousser* ma tendresse pour notre bon grand-père. Il ne m'écrivit presque plus depuis les grandes batailles de la B^ie^ (2), et il serait triste pour lui de croire que ma vénération a diminué. Fais donc tout au monde pour qu'il croie que je ne le confonds point avec les ennemis d'Israël. On a été trop indulgent pour les preuves de 6.000

(1) Grenoble.
(2) Baronnie.

francs de A... On se repent de cette indulgence, et la baronnie, qui n'exige que 5.000 francs, est vengée en ce sens qu'on suppose que ceux qui ne l'ont pas n'auraient pas les 6.000 francs.

Cette affaire est facile aujourd'hui. Ce sera une grande récompense dans vingt ans. Malheur, dans tous les genres, à ceux qui arrivent trop tard : à un bon dîner, ils ne trouvent plus que des croûtes de pâté ; auprès d'une jolie femme, des charmes usés et plus de gaieté. D'après ces considérations, j'aime mieux que le *father* se fasse baron que s'il ne fait rien. Car, pour me faire baron, il faut 5.000 francs. Je n'aurai cette fortune, si je l'ai, qu'après lui, et alors, la faveur de la baronnie sera bien plus difficile à obtenir. Tâche donc de lui faire pont d'or pour l'encourager à se faire baron lui-même. Pour épargner sa profonde vanité, fais-les avancer ; que ce projet ait l'air de venir de toi, de P..., non de moi, et que ce soit par un excès de tendresse paternelle qu'il se détermine à revêtir ce titre pompeux. Prends là-dessus les conseils de Félix, et, par-dessus tout, marchez. J'admire tous les jours votre bêtise provinciale. Par exemple, mon oncle, mon *great father* et Gaëtan sont parvenus, en parlant de conscription, à tellement gâter leur affaire qu'il paraît que Gaëtan obtiendra beaucoup moins que s'il n'était pas venu. Je soupçonne qu'on a deviné la force du susdit, qui, en dernière analyse, ne sait pas même écrire. Fais en sorte que le mauvais succès ne me soit pas attribué. Dis à mon grand-père que cette idée de conscription, mal à propos mise en avant, a donné l'éveil à l'inflexible justice, etc., etc.

Maintenant, au diable toutes ces platitudes !

Je soutenais hier un grand principe qui a généralement scandalisé, je puis m'en vanter : c'est que, dès qu'on connaît quelqu'un pour ennuyeux, il faut se brouiller avec lui ; que, par ce moyen, au bout de dix ans, on se trouverait la société la plus agréable possible. Je le pense, mais je le disais pour faire l'aimable. Je suis jaloux de Mademoiselle Jenny, dont je t'ai parlé en venant de Voiron à Cularo.

Ma vie, depuis mon retour du 27 décembre, a été agitée, c'est-à-dire heureuse : d'abord, je travaille beaucoup à une besogne qui, probablement, me donnera les moyens de retour en Italie. Voilà le canevas général de ma vie. Plus, mon capitaine me parle, toutes les fois qu'il me voit, de m'envoyer en Hollande ; plus, j'ai été disgracié par mon colonel ; plus, le 7 février, il m'a souri ; plus, actuellement, l'estime l'emporte. Mais qu'est-ce qu'une amitié fondée sur l'estime ? Ça ressemble à un amour fondé sur le mariage.

Félix t'a communiqué le récit de l'attaque de goutte que j'ai eue dans la nuit du 4 au 5 février. Depuis, je fais ce que je puis pour paraître modeste, mais je ne puis pas. Dès qu'il se présente quelque action trop plate à faire, je suis comme les chevaux ombrageux, j'agis suivant ma hauteur naturelle, et je ne m'aperçois de ma faute que quand l'obstacle qui me donnait dans l'œil est passé.

J'ai eu un avancement le 31 janvier. J'ai toujours Aug... qui me fait de bonne musique ; mais l'amour est comme une fièvre qui vient en même temps à deux personnes ; celui qui est le premier guéri est diablement ennuyé par l'autre ; aussi ai-je une théorie superbe et géométrique sur l'art de couper la queue aux passions.

Je ne la mets pas en usage, parce que j'ai peur de devenir trop amoureux de Jenny. Tu sais que par la peur que nous fait sa mère et le beau-frère, nous n'avons que de rares occasions de nous *speak* (1). Je ne m'en console qu'en pensant à la manière brillante dont j'ai enlevé Madame P... (2) et aux batailles des 21 septembre, 24 et 26 octobre 1811. Pour achever mon ridicule, je suis jaloux d'un jeune homme aimable dont le caractère a plus de rapport avec celui de Jenny. Par exemple, ce matin, je me sens le diable dans le ventre, je ne puis tenir en place. Voilà, belle Pauline, à quel point nous en sommes, puisque vous le demandez. Si, contre toute apparence, il y avait guerre, j'en serais ; ainsi, presse-toi de venir. Si je pars, c'est pour deux ou trois ans. Allons, un peu de courage ; campe tout là et arrive. Si tu tardes, le plus beau de Paris n'y sera plus.

Faure (Félix) est enchanté de toi, ne s'amuse que chez toi. Invite-le souvent à dîner et buvez du champagne : c'est le moyen de faire connaissance et de défaire l'ennui et le calme plat de Cularo.

(1) Parler.

(2) Mme Pietragrua. Voir *Journal*, p. 496.

209. — C.

JOURNAL ÉCRIT A BAUTZEN

Le 21 *mai* 1813, *pendant qu'on se canonne.*

Pour finir le débordement de hardiesse qui m'a pris de parler de tout le monde par la poste, je dirai que M. P. est une de ces âmes extrêmement faibles qui, douées d'un peu de sensibilité et de beaucoup de facilité à se consoler, par le sentiment intime de leur mérite, des succès que leur vanité n'a pas dans le monde, forment cette quantité innombrable de soi-disant poëtes qui inondent Paris ; il eût été bien plus difficile d'exceller par des actions. Le susdit sait faire quelques accords sur le piano, chante un peu faux, tranche sur Mozart et Cimarosa, fait une ode sur la bataille de Lutzen, et trouve, en y pensant bien, avec un air sottement important et ce contentement intérieur d'un pédant qui a la vision de sa propre supériorité, qu'Alfiéri n'est pas poëte. Comme, de plus, il a ce jargon de politesse doucereuse, pateline et évidemmenf affectée qui caractérise nos gens de lettres, M. de B. estime beaucoup ce garçon-là et dit qu'il a de la littérature. Mettez cet ensemble de petitesse d'âme, de contentement de soi-même et de mauvaise culture dans un grand et gros corps mou et phlegmatique, vous aurez le portrait de M. Z.

Venons actuellement au physique du voyage de Dresde à Bautzen. En sortant de Dresde, à deux heures et demie, je rencontrai le roi face à face. — Pays agréable, le long de l'Elbe, ensuite forêt sablonneuse, enfin collines des plus belles que j'aie jamais vues, à droite de la route.

Le 18 au soir, à dix heures un quart, nous arrivons au bivac. L'éloignement que j'ai à me frotter avec les petites âmes me fait préférer de rester coi dans la calèche du maréchal, à m'intriguer pour avoir un souper et un feu. Je soupe donc avec un morceau de pain et un peu de vin. — A quatre heures un quart, je dormais fort bien sur le lit que j'avais fait faire ; Marvolain me réveille fort honnêtement pour me faire prendre un très bon petit bouillon. Je trouve que le derrière de notre bivac est un paysage enchanteur, digne de Claude Lorrain, et formé par plusieurs plants d'arbres de verts différents qui se trouvent sur le penchant d'une colline. Le premier plant est

formé des arbres les plus aimables, distribués en groupes irréguliers dans une prairie.

J'apprends le matin que j'étais à cent pas du maréchal, qui a bien soupé et couché à l'abri.

Le 19, nous partons à onze heures ; en admirant les charmantes collines à la droite de la route, et lisant les élégants extraits, je notais au crayon que c'était une belle journée de *beylisme*, telle que je me la serais figurée, et avec assez de justesse, en 1806.

J'étais commodément et exempt de tout soin dans une bonne calèche, voyageant au milieu de tous les mouvements compliqués d'une armée de cent quarante mille hommes poussant une autre armée de cent soixante mille hommes, avec accompagnement de Cosaques sur les derrières. Malheureusement, je pensais à ce que Beaumarchais dit si bien : « Dans toute espèce de biens, posséder n'est rien, c'est jouir qui fait tout. » Je ne me passionne plus pour ce genre d'observations. J'en suis soûl, qu'on me passe l'expression ; c'est un homme qui a trop pris de punch et qui a été obligé de le rendre ; il en est dégoûté pour la vie. Les intérieurs d'âmes que j'ai vus dans la retraite de Moscou m'ont à jamais dégoûté des observations que je puis faire sur les êtres grossiers, sur ces manches à sabre qui composent une armée.

Nous traversons Bischofswerda, petite ville brûlée à fond. Tout ce que j'y remarque, c'est qu'en 1555 les enseignes de tailleurs étaient une paire de ciseaux ouverts comme aujourd'hui. Tout est exactement brûlé. Les cheminées s'élevant au-dessus des murs des maisons me rappellent Moscou. Ici, l'industrie des habitants s'est déjà exercée : ces pauvres diables ont rangé des briques de manière à boucher les portes et fenêtres de leurs maisons, entièrement détruites par le feu. Je ne vois pas l'utilité de ce travail, mais il me fait pitié ; c'est aussi le sentiment que ce spectacle inspire à un vieux maréchal des logis de gendarmerie de notre escorte, qui dit, après un long silence : « C'est dommage pour cette petite ville ! » J'ai à côté de moi, pendant que j'écris, le spectacle d'une douleur vraie dans un homme sanguin, discret et bien élevé, M. B. : Il a appris à Dresde la mort d'un fils de quatorze ans, qui était au lycée ; on lui annonce ici qu'une belle-sœur qu'il a élevée *s'en va* de la poitrine ; ce sont ses termes. Il a la vraie théorie de la conversation. Le soir de son malheur, il fit, contre son ordinaire, la conversation très tard avec M. P. et moi, évidemment pour ne pas penser avant de s'endormir.

Le 19 mai, nous arrivâmes à sept heures au bivac devant Bautzen. J'entendais depuis deux heures un feu très nourri sur la gauche ; il paraît que c'était une division du général Bertrand, un peu surprise par l'ennemi. C'est là que ce pauvre B. a le sort d'Ovide dans la maison d'Auguste. M... arrive et, comme on allait se battre, nous fait des grimaces militaires. Mépris outré, par l'abaissement excessif des coins de la bouche, à propos de je ne sais quelle attaque ; cela me dégoûte profondément de l'homme.

Le 20, à deux heures du matin, fausse alerte. A onze heures, nous montrons assez de bravoure en allant trois fois jusqu'à nos vedettes, sous le feu de la place, qui était à un tiers de portée de canon et qui pouvait nous foudroyer.

Nous allons jusqu'à un petit mamelon recouvert de blocs de granit roulés ; à droite, nous voyons nos vedettes de fort près, et nous nous retirions après un quart d'heure de conversation avec notre poste quand nous apercevons un grand mouvement de cavalerie, et S. M. derrière nous, à la gauche, et que le poste plie ses capotes. Le matin, les vedettes s'étaient parlé. Nous revenons ; tout se préparait à la bataille ; les troupes filaient à gauche, suivant le mouvement de l'empereur, et à droite vers les collines boisées. J'ai toutes les peines du monde à engager ces petites âmes à venir voir la bataille. Nous apercevons parfaitement Bautzen du haut de la pente vis-à-vis de laquelle il est situé. Nous voyons fort bien, de midi à trois heures, tout ce qu'on peut voir d'une bataille, c'est-à-dire rien (1). Le plaisir consiste à ce qu'on est un peu ému par la certitude qu'on a que là se passe une chose qu'on sait être terrible. Le bruit majestueux du canon est pour beaucoup dans cet effet. Il est tout à fait d'accord avec l'impression. Si le canon produisait le bruit aigu du sifflet, il me semble qu'il ne donnerait pas tant d'émotion. Je sens bien que le bruit du sifflet deviendrait terrible, mais jamais si beau que celui du canon.

Je trouve à cette bataille mon compagnon de celle de la Moskowa, M. Edouard. Celle-ci est un passage de rivière, la Sprée, peu considérable mais très encaissée. Je pense que ce passage a coûté deux mille cinq cents morts et quatre mille cinq cents blessés. Nous voyons surtout très bien l'action entre la ville et les collines, où les maréchaux Macdonald et Oudinot ont en tête les Russes, qui résistent avec une grande opiniâtreté. Je distinguais bien surtout les coups de fusil des

(1) Cf. Le récit de Waterloo dans *la Chartreuse de Parme.*

tirailleurs, au-dessous de la tuilerie. — Nous sommes surpris par une ondée, nous nous mettons sous une cabane de branches et de paille. Pendant ce temps, s'élève une fusillade très vive dans un petit village tout près de nous. — Je trouve à Edouard le même genre d'esprit que le 7 septembre 1812 : anecdotes bien nettes et excitant beaucoup le rire sardonique, à la Voltaire, apprises par cœur ; gaieté émaillée de fortes inconvenances. — Histoire du garde du corps Champel qui, n'ayant qu'un habit et étant surpris, comme nous, par une ondée, se mit nu et s'assit sur ses habits ; la pluie finie, il tire son mouchoir, s'essuie, remet ses vêtements et entre triomphant dans la petite ville voisine. Il s'était mis prudemment derrière une haie pour ne pas être ramassé par la gendarmerie. Tout cela, la fin surtout, est de la gaieté à la Candide.

Joignez à cela un amour de philosophe pédant du dix-huitième siècle pour la discussion sur les matières de grande législation, à la Montesquieu, il me semble que vous aurez les deux traits principaux du caractère de M. Edouard. Je sens comment un tel homme a beaucoup de supériorité sur M M...., qui rêve quinze jours de suite aux moyens d'écrire cinq bonnes pages, qui n'a pas du tout son esprit en petite monnaie, qui ne désire pas beaucoup les succès de conversation ; qui, par exemple, s'ennuie de raconter ; lorsque M... est gai, c'est que *son âme joue et jouit* ; il lui faudrait, pour la sentir, des comtesses Simonetta (1). — Mes deux compagnons se retirent à trois heures, tout émerveillés du susdit.

Nous trouvons toutes nos voitures en mouvement ; un nigaud de vaguemestre leur fait faire un circuit bien *méandrique*. — Explications d'Edouard pour revenir vis-à-vis Bautzen ; nous avons de là une très bonne vue de la bataille. Les spectateurs, MM. M..., P..., voient beaucoup avec leur imagination. Ils racontent tous les mouvements que vient de faire un carré qui a changé de position, de forme, etc... Je les laisse dire. Un quatrième arrivant, de bonne foi, auquel ils parlent de leur carré, leur demande si ce n'est pas plutôt une haie. On ne voit bien distinctement que les coups de canon ; on entend un feu plus ou moins nourri de fusillade. Nous étions alors sur la gauche de la ville...

(1) Comtesse S... Mme Pietragrua.

210. — A.

DÉCLARATION SUR L'AFFAIRE DU 24 MAI 1813

Monsieur de Beyle, auditeur au Conseil d'Etat, fait la déclaration suivante :

Se trouvant le 24 mai 1813, au matin, au convoi des voitures du quartier général, a entendu crier *aux Cosaques*, et, sur le champ, M..., capitaine, membre de la Légion d'honneur, employé à la direction du convoi, demanda avec sollicitude aux soldats si leurs armes étaient en état. M. de Beyle s'est approché du groupe de soldats, qui étaient environ à cinquante pas de la tête du convoi, pour voir si leurs armes étaient en état. Ces soldats avaient l'air troublé et mettaient peu d'activité à leurs mouvements. Le soussigné a été frappé de leur petit nombre. L'officier, membre de la Légion d'honneur, dont il a été question, est venu prendre quelques soldats pour les mener à la queue du convoi. La fusillade a commencé. Le soussigné, s'informant de la direction que prenaient les Cosaques et de leur nombre, il lui a été généralement répondu qu'ils étaient au nombre de vingt-cinq ou trente. Le soussigné se trouvant près d'un petit chemin qui traverse le village à gauche de la route et pensant que les Cosaques pourraient pénétrer par cette route, y a fait une centaine de pas. Comme il revenait au grand chemin traversant le village et sur lequel le convoi stationnait, il a trouvé M..., chef de bataillon au service de S. M. le roi de Westphalie, qui entrait dans le petit chemin avec trois ou quatre soldats qu'il allait placer en vedette. Le soussigné, revenant à la tête du convoi, y a trouvé les gendarmes, qui ne paraissaient pas s'en être écartés. Il a appris alors que S. E. M. le duc de Frioul avait été gardé dans ce village par quelques compagnies. Il s'est tenu depuis ce moment, où il pensait qu'on ne courait plus aucun risque, sur le flanc des voitures, le long d'un ruisseau assez profond qui borde la route à gauche en venant à Gorlitz. Le soussigné a appris qu'un employé des bureaux de S. E. M. le Ministre Secrétaire d'Etat avait été grièvement blessé. Il résulte de l'exposé ci-dessus que le soussigné, se trouvant dans une voiture vers la tête du convoi lorsque l'attaque a eu lieu, n'a rien vu d'important.

Gorlitz, le 24 mai 1813.

DE BEYLE,
Auditeur.

211. — (1)

A SA SŒUR PAULINE (2)

Glogau, le 9 *juin* 1813.

Ma chère amie, je suis en marche pour mon gouvernement de Sagan. Je ne me suis pas ennuyé depuis que j'ai quitté le quartier général et la cour. Chaque jour le billet de logement me donne entrée à une comédie différente. J'aime à tomber ainsi au milieu de sept à huit personnes. Le lendemain, quand je pars, je suis déjà aimé et haï et j'ai eu la vue de deux ou trois caractères différents.

Je suis outré de la conduite du bâtard (3). Je le lui ai écrit. Si j'avais eu la B., je serais mieux. Il y a huit jours que j'ai eu une longue conversation avec S. M. Prends la B^ie^ (4) et écris-moi toujours sous l'enveloppe de M. M^al^ (5). J'ai grand tort de dire toujours. Tu ne t'en es jamais servi.

VALLIER,
Caporal.

212. — C.

A FÉLIX FAURE, A GRENOBLE

Sagan (*Silésie*), *le* 16 *juillet* 1813.

J'ai cru avoir l'honneur d'être enterré à Sagan. Il règne ici des fièvres nerveuses, pernicieuses, singulières, qui ont emporté quatre cents personnes en quelques mois. J'ai une de ces fièvres depuis le 4. Elle s'annonçait comme une petite fièvre gastrique, qui est la moindre des choses. Il y avait un bon médecin français, qui m'ordonne un émétique et part. Au moment de prendre l'émétique, accès terrible,

(1) Chuquet. *Stendhal-Beyle*, p. 495.

(2) Mme Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près la Tour-du-Pin, département de l'Isère.

(3) Son père.

(4) La Baronnie.

(5) Meneval.

avec délire des plus complets. Cela a continué ainsi avec d'extrêmes douleurs de tête. Je suis encore tout hébété du délire de cette nuit. — J'ai été étonné du peu d'effet du voisinage de la mort ; cela vient, je crois, de la croyance que la dernière douleur n'est pas plus forte que l'avant-dernière.

Ce qui augmentait mon inquiétude était l'absence du bon médecin ; je l'ai envoyé chercher deux fois, à huit lieues, mais d'autres devoirs le retenaient. — Je lis Tacite, ou plutôt je radote sur Tacite. — Tous ces militaires, nouvelles connaissances d'un mois, se sont parfaitement conduits avec moi : franchise, générosité, attentions ; un million de fois mieux que s'ils eussent été des gens de lettres ou telle autre classe de la société. — Je n'en attribue pas moins ma maladie au hasard d'abord, ou à la fermentation inaperçue des corps ; 2° à l'ennui. Je me débattais comme un diable pour m'en délivrer ; je travaillais énormément. Mais ce travail n'occupe pas toute ma force ; si je n'ai quelque douce pensée à chantonner entre mes dents, en faisant mes lettres officielles, je suis un animal flambé.

Ton problème est fort beau et j'y répondrai avec clarté dès que tu auras résolu celui-ci :

« Donner à un homme demi-grain d'opium toutes les heures, pendant une demi-journée, et empêcher qu'il ne dorme ».

Ceci est une nouvelle preuve qu'il n'y a pas d'avantages sans désavantages. Cette prétendue supériorité, si elle n'est que de quelques degrés, vous rendra aimable, vous fera rechercher et vous rendra les hommes nécessaires : voyez Fontenelle. Si elle est plus grande, elle rompt tout rapport entre les hommes et vous. Voilà la malheureuse position de l'homme soi-disant supérieur, ou, pour mieux dire, *différent* ; c'est là le vrai terme. Ceux qui l'environnent ne peuvent rien pour son bonheur ; les louanges de tous ces gens-là me feraient mal au cœur au bout de vingt-quatre heures, après l'effet de *première sensation*, et leurs critiques me feraient de la peine. — Mon vrai malheur ici est l'absence totale des sensations qui me nourrissaient : les arts, l'amour ou son image, et l'amitié.

Du 17 juillet.

Tes raisonnements sur moi manquent entièrement de justesse. Tu n'as pas considéré que je suis accablé d'un travail énorme ; que, n'ayant que des secrétaires du pays qui ne savent pas l'orthographe

française, je suis obligé d'écrire tout ce qui paraît moi-même. Pour que cette place allât bien, il faudrait trois bons commis. J'ai déjà usé huit pouces d'épaisseur de papier grand in-folio. — D'ailleurs, toutes les circonstances tendent à affaiblir la partie agissante. Sans solitude absolue, il n'y a point de véritable attention pour moi, et je reçois quarante visites par jour, chacune d'elles exigeant une décision : un oui ou un non. Quand je ne serais interrompu que par un domestique qui m'apporte un journal, j'observe mille rapports dans ce domestique, je m'en occupe une demi-heure. J'ai l'expérience des sept mois de travail de l'année dernière. Solitude absolue jusqu'à six heures ; alors une société où l'on rie ou un bon opéra buffa. C'est parce que j'espère trouver cela que je ne suis pas jaloux des quarante multipliés par soixante de Jenny ; c'est énorme. Je crois que nous avons gagné tous deux à la décision du hasard. Je serais un fichu..., et probablement elle me serait bien à charge, ou par son amour si elle m'aimait, ou par sa dissipation si elle était femme à aimer le bruit. Ce sera probablement un élégant petit maître sans caractère. Je te remercie de m'avoir parlé d'elle. Je suivrai toujours son histoire avec plaisir.

Pour moi personnellement, un domestique me suffit, avec six mille francs. — Pour me forcer à voir le monde, il faut une place. J'envie le bonheur de Plana de pouvoir vivre dans une solitude entière avec la musique, les poëtes et les jardins. Cette grande âme fait à cette heure un voyage en Italie qu'il voulait faire avec moi ; il part le 20 juillet de Milan pour Naples ! *Ohimé* !

J'ai encore passé la journée d'hier dans le délire. Tes lettres me consolent de vingt ou trente que je suis obligé d'écrire chaque jour *proprio pugno*, n'ayant pas de secrétaire à qui dicter. J'ai donné mes fonctions par *intérim*.

213. — C.

A FÉLIX FAURE, A GRENOBLE

Dresde, le 30 *juillet* 1813.

Je suis arrivé avant-hier tout juste pour voir représenter le *Matrimonio Segreto* ; mais, en sortant du spectacle, la fièvre dont j'étais

débarrassé m'a repris de plus belle par un accès de quinze heures, avec des douleurs de tête insupportables. J'ai trop serré la mesure ; je suis parti de Sagan encore trop faible ; je pensais qu'à Dresde je trouverais les arts et la solitude. Je suis presque incapable de lire par l'extrême faiblesse, la plus grande que j'ai éprouvée de ma vie. Je trouve qu'elle m'égaye en ce que, ne pensant plus à rien, je m'occupe de tout, du combat de deux mouches par exemple. Je serais heureux de pouvoir passer deux mois de convalescence ici.

Quand je suis seul, je ris et pleure pour un rien ; mais les pleurs toujours pour les arts. Au moins, n'allez pas croire que je me pleure. Encore cinq accès et j'entrerai en convalescence, dit-on. Dresde me guérira.

Adieu, écris-moi au long.

214. — E.

A SA SŒUR PAULINE

Venise (1), *le* 8 *octobre* 1813

Ma chère amie,

Les premières années d'un homme distingué sont comme un affreux buisson. On ne voit de toutes parts qu'épines et branches désagréables et dangereuses. Rien d'aimable, rien de gracieux dans un âge où les gens médiocres le sont pour ainsi dire malgré eux et par la seule force de la nature. Avec le temps, l'affreux buisson tombe à terre, l'on distingue un arbre majestueux qui, par la suite, porte des fleurs délicieuses.

J'étais un affreux buisson en 1801, lorsque je fus accueilli avec une extrême bonté par madame Borone, milanaise, femme d'un marchand. Ses deux filles faisaient le charme de sa maison. Ces deux filles aujourd'hui sont mariées (2), mais la bonne mère existe toujours ; on trouve dans cette société un naturel parfait et un esprit supérieur de bien loin à tout ce que j'ai rencontré dans mes voyages.

D'ailleurs, on m'y aime depuis douze ans. J'ai pensé que c'était là que je devais venir achever de vivre, ou me guérir si, suivant toutes

(1) Troisième voyage d'Italie.

(2) L'une d'elles était Angela Pietragrua. Voir *Journal* et *Vie d'Henri Brulard*.

les apparences, la force de la jeunesse l'emportait sur la désorganisation produite par des fatigues extrêmes.

Je me suis placé à Milan dans une bonne auberge dont j'ai bien payé tous les garçons, j'ai demandé le meilleur médecin de la ville et je me suis apprêté à faire ferme contre la mort. Le bonheur de revoir des amis tendrement chéris a eu plus de pouvoir que les remèdes. Je suis à l'abri de tout danger. Je me joue de la fièvre maintenant. Elle ne me quittera qu'après les chaleurs de l'été prochain, elle me laissera les nerfs extrêmement irrités. Mais, enfin, je dois la santé à cette manœuvre. Quand j'ai la fièvre, je vais me tapir dans un coin du salon, et l'on fait de la musique. On ne me parle pas et bientôt le plaisir l'emporte sur la maladie, et je viens me mêler au cercle.

Il est possible que M. Antonio Pietragrua, jeune homme de quinze ans et sergent de son métier, passe en France. C'est le fils d'une des deux sœurs. Si jamais il t'écrivait, fais tout au monde pour lui procurer quelque agrément en France. J'y serais mille fois plus sensible qu'à ce que tu ferais pour moi. Tes bons services consisteraient à lui faire parvenir une somme de deux à trois cents francs et à le faire recevoir dans une ou deux sociétés de Lyon.

S'il va à Grenoble, je le recommande à Félix ; partout ailleurs je le dirigerai de Paris. Garde ma lettre et, le cas échéant, souviens-toi de traiter M. Antoine Pietragrua comme mon fils.

Je suis très content de Venise, mais ma faiblesse me fait désirer de me retrouver chez moi, c'est-à-dire à Milan. Il faudra bien rentrer en France vers la fin du mois de novembre ; si cela ne te dérange pas trop, viens à ma rencontre jusqu'à Chambéry ou Genève.

C. SIMONETTA.

Mille amitiés à François (1). Quels sont tes projets pour le voyage de Paris ? Tu logeras chez moi, nº 3.

Recacheté par moi avec de la cire (2), ne dis pas to the father où je suis (3).

(1) François Périer, mari de Pauline.

(2) On voit en effet que la lettre a été déchirée deux fois.

(3) A madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près la Tour-du-Pin, département de l'Isère.

215. — C.

EXTRAIT DE NOTES FAITES PENDANT UN VOYAGE EN ITALIE

Milan, le 4 novembre 1813.

Voici ce que Beyle se disait à soi-même, en sortant du salon d'une femme pour laquelle il éprouvait une forte passion :

« En arrivant de chez elle, au jardin public, à quatre heures, en apercevant les montagnes couvertes de neige qui produisent un effet si romanesque, je me dis qu'avec deux règles de conduite j'éviterais les chagrins que l'effet que je produis sur mes voisins a pu me donner jusqu'ici.

« Dans ma conversation, *me retenir*. Par exemple, la première fois que je suis présenté à une madame Doligny, ne pas chercher à briller. Pour que ce projet pût avoir une apparence de succès, il faudrait que les gens qui m'écoutent eussent une âme enflammée. Pour être aimable, je n'ai qu'à vouloir ne pas le paraître. Ce qui s'est passé dans la société de madame la comtesse Simonetta en est un exemple frappant. Ma supériorité est tellement sûre que moi seul peux la faire méconnaître en me faisant taxer d'exagéré. Parler, mais parler peu les premiers jours, et, au bout du mois, la supériorité ou, ce qui vaut mieux, une belle égalité se trouve établie.

« D'ailleurs, la société est une coquette qui court après ce qu'on a l'air de lui refuser et dédaigne ce qu'on lui offre. Ne jamais craindre d'être taxé, avec quelque raison, de froideur et de stérilité ; donc, les premiers jours, côtoyer ces défauts sans crainte.

« Je crois aussi avoir trouvé hier pourquoi les peuples du Midi, qui sentent si vivement l'amour, aiment le genre de Marini : la recherche dans l'expression de ce sentiment, duquel ils sont les meilleurs juges. C'est que l'expression naturelle leur semble trop aisée à trouver ; elle manque pour eux de cet ingrédient du plaisir qui vient du *sentiment de la difficulté vaincue*. Un parterre composé de Florian, Besnaud, etc., trouve déjà ce *sentiment de la difficulté vaincue* dans l'action d'inventer l'expression du sentiment. Ces âmes froides, qui

ont eu rarement quelques petits accès de chaleur momentanée, sentent qu'il doit être diablement difficile d'inventer le sentiment qui agite Phèdre dans ces vers :

Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

« Les Italiens ont cherché le *sentiment de la difficulté vaincue* en donnant une finesse exagérée à la peinture de l'amour, oubliant que dans le genre dramatique par excellence l'homme passionné n'a pas le temps d'avoir de l'esprit. Ce mauvais goût a passé facilement de la peinture de l'amour à celle des autres passions, moins communes à rencontrer. J'ai eu cette idée autrefois ; elle me revient à la lecture d'une mauvaise rapsodie du *Moniteur*. Ai-je raison d'expliquer ainsi cette circonstance singulière : le peuple qui sent le mieux l'amour est celui qui l'a peint le plus mal. »

216. — C.

A ROMAIN COLOMB, A GENÈVE

Paris, le 18 *décembre* 1813.

As-tu lu le cours de littérature dramatique de M. Schlegel (1) ? Probablement non. La correspondance administrative ne t'en aura peut-être pas laissé le loisir. Cependant, à Genève, le nom de M. Schlegel résonne souvent à ton oreille,et sa personne ne doit pas t'être inconnue. D'après ce, je t'envoie un petit article que j'ai fait sur ce savant et qui me semble pouvoir occuper une place dans tes archives.

En ce temps-là, il arriva à Weimar un jeune homme d'une belle figure ; il avait l'air sauvage et sombre. Je le rencontrai au milieu d'une soirée nombreuse ; je fus frappé par un des esprits les plus vifs et les plus brillants que j'aie jamais rencontrés. De ma vie je n'ai entendu la langue allemande parlée avec autant d'esprit ; je cherchai à le voir souvent. Il me sembla qu'une rêverie habituelle était l'état de son âme ; il était triste et dévot ; il lisait sans cesse Calderon ; les drames du poète espagnol se trouvaient parfaitement d'accord

(1) Wilhelm Schlegel donna son *Cours public de littérature dramatique* à Vienne, pendant l'été de 1812. Il est mort en 1845. (R. C.).

avec l'état de son cœur et il était de bonne foi quand il préférait ces pièces, un peu ennuyeuses, à la *Conjuration de Fiesque*, de Schiller, ou à la *Phèdre*, de Racine. Le jeune homme dont je parle était étranger à la gaieté ; elle lui donnait même de l'humeur et, dans ses théories, il la proscrivait d'une manière assez ridicule, à peu près comme un aveugle qui médirait de la lumière. Il prétendait que rire n'était pas d'une belle âme et il condamnait comme indécents, et au nom de la religion, les ouvrages gais, qu'il ne pouvait pas sentir. Nous avons en France un exemple fameux de ce genre de ridicule.

Je viens de lire avec un intérêt particulier le *Cours de Littérature* de M. Schlégel (1). Il me semble impossible de mieux connaître la Grèce antique et ses poètes. L'auteur a profité des recherches des Heyne, des Wolff et des excellents commentateurs dont l'Allemagne abonde. Il n'a qu'un tort en parlant d'Eschyle et de Sophocle, c'est d'être trop panégyriste et quelquefois pas assez amusant : on croit lire des discours académiques. Il eût été mieux compris et plus intéressant s'il eût rapporté, par exemple, quelques scènes de ces grands poètes. Il est juste et même sévère envers Euripide. Quelquefois son style est vague. — Il parle un peu de ces poètes comme nous parlions à dix-huit ans des romans qui nous faisaient verser tant de larmes ! La sensibilité était en nous, et nous faisions honneur de nos larmes aux talents de l'auteur ; nous parlions de lui avec une reconnaissance passionnée et qui semblait exagérée aux gens qui n'avaient pas lu ces romans avec d'aussi heureuses dispositions.

A mes yeux, voilà le caractère dominant du livre de M. Schlegel. L'on conçoit que si notre jeune homme de dix-huit ans a eu le bonheur d'être ému par un roman vraiment beau, si, depuis, il l'a relu plusieurs fois dans la maturité de l'âge, s'il a étudié tout ce qui en peut faciliter l'intelligence, si enfin il en a donné une traduction à ses compatriotes, il doit en parler avec plus de charme qu'un littérateur ordinaire. Telle est la position de M. Schlegel à l'égard de Shakespeare. A la lecture de cette phrase, on va me prendre aussi pour un hérétique.

Pour ma justification, je demanderai au lecteur s'il a lu une seule des pièces de ce poète traduit en français par Letourneur. Ce n'est pas une réponse publique que je demande, mais un simple aveu dans

(1) On ne parle pas de la conduite politique de M. Schlegel, il y aurait trop à dire, ou plutôt elle est déja jugée. (H. B.)

le for de la conscience : il serait trop ridicule de ne pas connaître tous les poètes et toutes les littératures, et je ne veux blesser personne.

M. Schlegel divise les poètes en deux classes : les poètes grecs et français ont cultivé la littérature classique ; Calderon, Shakespeare, Schiller, Gœthe, sont des poètes du genre *romantique*. A la bonne heure, je ne vois là d'autre mal qu'un mot nouveau ou pris dans une acception nouvelle ; et comme il est assez doux et que l'idée, d'ailleurs, est à peu près nouvelle, j'admets la littérature romantique, c'est-à-dire dont les ouvrages sont écrits dans ces langues, nées du mélange du latin avec les jargons des barbares qui, sortis des forêts du Nord, conquirent le Midi de l'Europe. Ces barbares sont cependant les créatures de l'*honneur*, idée singulière qu'on aurait eu bien de la peine à faire comprendre à César ou à Cicéron.

La partie brillante de M. Schlegel, c'est l'extrait qu'il a fait de Shakespeare. Il ne manque à l'auteur, dans cette partie de son ouvrage, pour être généralement goûté, que de s'être un peu plus rapproché de la manière de La Harpe dans son *Cours de Littérature*. Il fallait donner des extraits détaillés de sept à huit pièces de Shakespeare, et il est très facile de donner à ces extraits l'intérêt du roman le plus attachant ; on y aurait fait entrer la traduction des scènes les plus célèbres. Je ne doute pas que si cette partie du *Cours de Littérature* était arrangée de cette manière, ce qui est d'autant plus simple que cela ne demande pas une idée de plus, le succès du livre n'en fût infiniment augmenté.

Tel qu'est, dans ce moment, le morceau sur Shakespeare, je crains qu'il ne paraisse obscur aux aimables Françaises, et c'est auprès des femmes que ce grand poète est fait pour avoir le plus de succès. Elles ont pour le sentir un avantage qu'elles partagent, à la vérité, avec beaucoup d'hommes, c'est de ne connaître que de nom Eschyle, Euripide et Sophocle. Mais les hommes ont à veiller sur les intérêts de leur vanité littéraire. Je suis convaincu que si les femmes de Paris comprennent jamais les scènes où paraissent Juliette, Desdemone, Imogène, le débit des romans nouveaux en sera ralenti pendant un mois ou deux. Il faut, au contraire, toute la raison masculine pour goûter le caractère du malheureux Œdipe, ou pour ne pas être rebuté de la longue infortune de Philoctète.

217. — A.

A MONTALIVET, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, le 27 décembre 1813.

Monseigneur,

A la réception de la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire hier 26, je me suis rendu auprès de M. le comte de Saint-Vallier, que je dois accompagner dans sa mission, pour prendre ses ordres.

J'ai été à Moscou ; j'ai fait la campagne dernière, pendant laquelle j'ai été intendant à Sagan. Je suis revenu de cette campagne avec la fièvre nerveuse, maladie de laquelle je ne suis pas entièrement remis. J'ai fait les campagnes de Vienne et de Berlin. Enfin je suis auditeur de première classe et inspecteur du mobilier de la Couronne depuis près de quatre ans. J'ai pris la liberté de mettre ces titres sous les yeux de V. E. afin que, si je m'acquitte à sa satisfaction de la mission qu'elle a bien voulu me confier, elle puisse me présenter à S. M. comme digne de quelque distinction.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, de V. E. le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE,

Auditeur envoyé à Grenoble.

218. — A.

A MONTALIVET, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Grenoble, le 22 février 1814.

Monseigneur,

Je viens de faire de suite les deux campagnes de Moscou et de Silésie. J'ai pris dans mon intendance à Sagan une fièvre nerveuse

dont je n'étais pas entièrement remis quand j'ai été attaché à la commission extraordinaire de la 7e division militaire.

J'y ai travaillé jour et nuit pendant quarante jours. Au bout de ce temps, je suis tombé malade. J'ai la fièvre depuis vingt et un jours.

M. le comte de Saint-Vallier a eu la bonté d'être content de moi dans les circonstances difficiles où nous nous sommes trouvés. Il a bien voulu demander la croix pour moi, en même temps que pour M. de Beaujeu, conseiller de préfecture faisant fonctions de préfet à Gap.

Je suis inspecteur du mobilier de la Couronne. Rien ne passe dans cette partie sans mon visa ou celui de M. Lecoulteux, auditeur, mon collègue, qui dans ce moment est à Tours avec M. le comte Lecoulteux.

Malade comme je suis, je ne puis, Monseigneur, être utile à la Commission extraordinaire de la 7e division militaire. M. le comte de Saint-Vallier aura la bonté de vous écrire pour cet objet.

D'après ces diverses considérations, je supplierais Votre Excellence, Monseigneur, de permettre que je vienne me rétablir à Paris, où je puis être utile. Quoique malade, M. Lamarre, auditeur attaché à la Commission est arrivé. M. Sirot, auditeur, nous aide. L'ennemi s'éloigne et les affaires diminuent.

Enfin, si Votre Excellence daignait demander à M. le duc de Cadore, mon chef immédiat, ses ordres sur mon retour, j'ai lieu de croire que cet avis serait conforme à mon exposé. J'ai une fièvre intermittente très forte et très réglée, des symptômes nerveux s'aggravent. J'ai donné des preuves de zèle. J'ose donc espérer que Votre Excellence voudra bien me permettre de revenir me soigner chez moi, à Paris.

Je la prie d'agréer l'hommage de profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur.

L'auditeur inspecteur du mobilier et des bâtiments de la Couronne,

DE BEYLE.

219. — C.

JOURNAL DE MON TRISTE SÉJOUR A GRENOBLE

Chambéry, 2 *mars* 1814.

Le 26 décembre 1813, en revenant de dîner chez Annette (1), je reçus une lettre du Ministre de l'Intérieur qui m'annonçait que j'allais à *Cularo* (2) avec M. le comte de Saint-Vallier. Je fus vivement touché de partir de Paris et de quitter l'Opera-Buffa et A. Ce sentiment fut combattu par le mouvement de joie que j'ai toujours éprouvé toutes les fois qu'il a été question de partir et de voir du nouveau. J'allai chez Madame Daru, où je ne dissimulai pas mon mécontentement ; je fus un peu trop familier avec elle. A onze heures, je retournai chez M. de Saint-Vallier, que je n'avais pas rencontré à sept heures. J'avais les plus grands préjugés contre cet homme aimable, que je n'avais jamais vu. Je me figurais qu'un sénateur devait être en général ou un homme usé et un vieil imbécile, comme le Comte V..., ou un vieillard plein de folie et de déraison comme le comte X... Je fus prévenu favorablement par l'accueil de M. de Saint-Vallier, plein d'une vraie bonté et d'un grand usage. Je revins chez moi où je fus attendri en annonçant mon départ à Annette. Ma sœur, cette bonne tête, n'eut pas un moment d'illusion et me plaignit sincèrement, voyant bien l'étendue du fumier dans lequel je tombais. Ce coquin de F... dit à D... que je ne partirais pas, non plus que mon sénateur. Du 26 au 31 décembre, je passais deux fois par jour chez M. de Saint-Vallier, ne voulant pas partir avant lui. Je commençais à espérer que nous ne partirions pas, quand, le 31 décembre, à onze heures, son portier me dit qu'il était parti le matin. Je revins chez moi organiser mon départ, fis chercher ma sœur et son mari, et à trois heures nous partîmes.

Nous couchâmes deux nuits et arrivâmes à Lyon après soixante et une heures de marche effective, non compris quinze ou vingt heures de coucher et de repos. Nous arrivâmes à Lyon une heure après mon sénateur, et à Grenoble le 5 janvier 1814, à trois heures du matin,

(1) Actrice de l'Opera-Buffa.

(2) Nom antique de Grenoble. (R. C.).

par le plus beau clair de lune et un temps doux. En route, j'avais pensé à tous les moyens de défense que la nécessité fit trouver peu à peu pour Grenoble.

Comment décrire sans renouveler mon apathie et mon ennui les cinquante-deux jours que j'ai passés dans ce quartier général de la petitesse ?

Ma raison me dit bien qu'on ne doit pas être plus *petit* et plus *bête* à *Cularo* que dans une autre ville de vingt-deux mille âmes ; mais je sens infiniment plus les mauvaises qualités des gens dont je connais trop bien la vie antérieure.

En arrivant, j'ai logé chez mon *bâtard* (1). Le 16 janvier, je crois, quand nous crûmes Lyon pris, pour éviter à mon sénateur l'ennui d'être réveillé par les estafettes, j'allai loger à la préfecture, dans une immense chambre, claire, froide et humide. L'ennui me donna la fièvre. Le sénateur consentit à prendre auprès de lui un de ses parents de Lyon ; ce jeune homme arrivé, je revins coucher chez le *bâtard*. Deux jours après, pour plus de liberté, je louai pour quarante francs par mois une chambre rue Bayard, d'un M. L..., vrai *Lovelace de cabaret*, comme dit Madame de Staël de son fils A... Je n'ai jamais parlé à M. L... J'ai eu dans cette chambre quelques moments de solitude qui sont les moins infectés d'ennui que j'ai passés à Grenoble.

Ma pauvre sœur, infiniment moins sensible que moi, mais d'une raison très froide, parfaitement et irrévocablement désabusée sur le compte du *bâtard*, périssait d'ennui ; nous pensâmes à Madame D..., de Vizille, que je n'avais jamais vue et qui est une amie intime de ma sœur. Elle vint ; j'allai avec ces dames à Claix, à Vizille, et j'ai eu du plaisir à faire pénétrer dans ces êtres d'une tête pure quelques vérités sur les arts et quelques vérités de détail sur l'homme. Le bâtard sentait qu'il était de trop et que cette conversation d'honnêtes gens était au-dessus de lui, et se retirait à dix heures.Nous bavardions jusqu'à une heure du matin.

Le 22 février est arrivé un collègue attaché à la Commission, jeune auditeur au Conseil d'Etat, fils d'un homme puissant par sa fortune. Ce même jour, l'excellent M. de Saint-Vallier a écrit pour que je retournasse à Paris. Quinze jours auparavant, il avait demandé la croix bleue (l'ordre de la Réunion) pour moi. Il a renouvelé cette

(1) Son père

demande quelques jours après, mais ne m'en parle plus depuis que je lui ai fait signer une lettre pour mon rappel, ce qui me semble bien naturel et ce dont je ne lui ai jamais su le moindre mauvais gré.

Une des sources de mon ennui à Grenoble était le petit savant spirituel, à âme parfaitement petite et à politesse basse de domestique, revêtu, nommé...

Je ne trouve pas le nom satanique convenable exprimant bien la qualité dominante. J'ai été plus heureux pour les Français, que je proposais à ma sœur de nommer les Vains-Vifs, nom excellent et qui me fut suggéré par la vanité des conscrits observés sur la place Notre-Dame.

Ce petit.... avec son bavardage infini, arrêtait tout, entravait tout ; j'étais étonné de voir M. de Saint-Vallier ne pas s'apercevoir de cette glue générale et se louer sans cesse de ce monsieur. J'en concluais contre l'esprit de mon sénateur.

Mais enfin il est venu à connaître ce petit et très petit administrateur, qui prend *l'écriture* pour le but, et non pas les *actions*, dont l'écriture n'est que la *note* ; et, les derniers jours de mon séjour à Grenoble il en était las et lui disait même quelques mots piquants, sans nulle humeur et nulle sournoiserie.

Les mots piquants sur les chevaux, à propos de la Drôme : « *C'est qu'il les cherche* », m'ont été rapportés par Juvénal, bon garçon, plein d'intelligence et d'activité et en même temps sans esprit, et avec une âme parfaitement pure de tout romanesque, entièrement prosaïque, dirait Schlegel.

La bêtise étonnante du R... a paru dans un jour singulier. Ce qu'il y avait de mieux était MM. R..., de L... et O..., hommes raisonnables, sages, comme sans passion et le plus petit agrément.

220. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Chambéry, 14 *mars* 1814.

Je me sens tout autre depuis que je suis sorti du quartier général de la petitesse. J'y ai perdu cinquante-deux jours ; je n'ai eu de

consolation que le plaisir de connaître madame Derville, la dispute du petit homme et la lecture de cinq à six lettres anonymes.

Ici, la nature du ridicule est différente ; nous sommes depuis trois jours à Saint-Julien (1), village à une heure et demie de Genève. Le 1er, il y a eu bataille ; nous avons gagné du terrain, malgré beaucoup de pièces de douze qu'avait l'ennemi et qui, allant deux fois plus loin que nos pièces de quatre, rendaient celles-ci inutiles ; nous avons fait soixante prisonniers. Le gendre du comte Dessaix, voyant un boulet de douze venir en ricochet, a rudement jeté son beau-père dans un fossé heureusement plein de neige ; une seconde après, le boulet a fait un sillon de six pouces de profondeur à la place que venait de quitter le pauvre général, qui, comme tu te le rappelles peut-être, n'a presque plus d'os dans les bras.

En récompense, on le fera gouverneur de Genève, si nous y entrons. Je ne mets ce *si*-là que pour n'avoir pas l'air de vendre la peau de l'ours.

Le courrier part et je finis impromptu. J'avais cependant l'histoire de madame Humbert du Bouchage !

221. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris, 1er *avril* 1814.

Je me porte fort bien ; il y a eu avant-hier une fort belle bataille à Pantin et à Montmartre ; j'ai vu prendre cette montagne.

Tout le monde s'est bien conduit, pas le moindre désordre. Les maréchaux ont fait des prodiges. Je désire avoir de vos nouvelles. Toute la famille se porte bien. Je suis chez moi.

222. — C.

Paris, 26 *mai* 1814.

Je vois avec plaisir que je suis encore susceptible de passion. Je sors des Français où j'ai vu le *Barbier de Séville*, joué par Mademoiselle Mars. J'étais à côté d'un jeune officier russe, aide de camp du

(1) En Savoie.

général Waïssikoff (quelque chose comme cela). Son général est fils d'un fameux favori de Paul 1er. Cet aimable officier, si j'avais été femme, m'aurait inspiré la passion la plus violente, un amour à l'Hermione. J'en sentais les mouvements naissants ; j'étais déjà timide. Je n'osais le regarder autant que je l'aurais désiré. Si j'avais été femme, je l'aurais suivi au bout du monde. Quelle différence d'un français à mon officier ! Quel naturel, quelle tendresse chez ce dernier !

La politesse et la civilisation élèvent tous les hommes à la médiocrité, mais gâtent et ravalent ceux qui seraient excellents. Rien de plus désagréable et de plus grossier qu'un sot officier étranger sans culture. Mais aussi, en France, quel officier pourra se comparer au mien pour le naturel uni à la grandeur ! Si une femme m'avait fait une telle impression, j'aurais passé la nuit à chercher sa demeure. Hélas ! même la comtesse Simonetta ne m'a fait une telle impression que quelquefois. Je crois que l'incertitude de mon sort augmente ma sensibilité.

223. — A.

AU GÉNÉRAL DUPONT, MINISTRE DE LA GUERRE

Paris, le 18 *juillet* 1814.

Monseigneur,

J'ai été nommé adjoint aux commissaires des guerres à Konigsberg le 11 juin 1907.

J'ai fait, en cette qualité, toutes les campagnes de Prusse et celle de Vienne en 1809.

Nommé auditeur en 1810, j'ai été mis à la demi-solde d'activité. Je suis le plus ancien des adjoints aux commissaires des guerres. Je supplie Votre Excellence de me conserver avec les appointements de non-activité (900 francs par an).

Mes services sont bien connus de M. le baron Joinville et de M. le comte Dumas, avec lesquels j'ai fait les campagnes de Moscou et de Silésie en 1813. Le 7 avril, j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence mon serment à l'auguste maison de Bourbon.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE,

chez M. de Longueville, rue de Grammont, 13.

224. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Milan, 28 *août* 1814.

Ma chère Pauline,

Je n'ai pas la patience de recopier les faits ci-joints. C'est les débris d'une lettre que j'ai trouvée de style lourd après l'avoir finie.

Suivent les commissions.

« Madame,

« Tant de choses se sont peut-être passées à Paris, depuis un mois, qu'il est fort possible que vous n'ayez que bien peu d'attention à donner aux récits d'un voyageur. Ma lettre vous trouvera-t-elle au château de M. C..., qui, ce me semble, doit être charmant, ou aura-t-elle le malheur d'arriver un mercredi, comme un compte de pain pour les pauvres ? Si j'écrivais pour la campagne et pour la douce sérénité que doit inspirer une société si aimable, je donnerais plus d'étendue à la partie intéressante de mon voyage ; si c'est pour Paris, je vous parlerais des parades politiques que j'ai rencontrées.

« Après un serrement de cœur très vif en quittant Paris et les lieux qui me rappelaient des illusions charmantes, mais qui n'étaient pas des illusions, je suis venu passer huit jours au milieu de forêts bien vertes et bien solitaires, avec des gens sur l'affection desquels je puis entièrement compter. Je partais à cheval le matin, tout seul, et je faisais deux ou trois lieues dans la forêt silencieuse, belle occasion pour faire des réflexions. J'y ai vu de nouveau que je n'avais aimé que des illusions, et je ne vous dirai pas le nom de la seule personne que j'aie trouvée sincèrement à regretter. Je trouve ennuyeuse la société des hommes et le raisonnement sérieux. Vous aurez peut-être remarqué, madame, que ces beaux raisonnements finissent toujours par conclure à quelque chose de triste. Je parle des meilleurs raisonnements ; les trois quarts font seulement hausser les épaules par l'ignorance ou la platitude de leurs discours. Tout l'avantage qu'on peut tirer de ces conversations prétendues importantes, c'est que, si les personnes avec lesquelles vous avez bavardé s'appellent

X ou Z, les bavards qui vous voient partir de chez eux vous marquent du respect. Il ne reste donc à l'homme qui est un peu sensible et un peu désabusé de la vanité des uniformes, que la société des femmes ; or, cette société vaut infiniment mieux en Italie, parce qu'en France les femmes ne sont que des hommes pendant vingt-trois heures et demie de la journée. J'ai vu à Turin un petit roi qui a quelque courage personnel : il va presque tous les jours seul se promener à pied. Du reste, comme le lui a dit ce lord Bentinck qui a poussé à Paris, il est en arrière de trente ans dans l'art de régner, et s'il reste sur le trône, ce ne sera pas sa faute : il mécontente vingt mille soldats qu'il laisse rentrer en Piémont ; Milan est plein de toutes les grandes familles de son pays qu'il a disgraciées pour avoir servi un autre.

« J'aime beaucoup les amis qu'on fait en voyage ; il faut qu'ils trouvent en vous quelque chose d'agréable, puisqu'ils vous aiment sans savoir qui vous êtes.

« J'ai fait à Turin la connaissance d'un général italien dont probablement je ne saurai jamais le nom. Il m'a fait voir le roi et, qui plus est, une charmante actrice qui a dix-huit ans et, avec les plus beaux yeux du monde, prend la vie du côté gai, se moque de tout, sur la scène comme chez elle, et a la sagesse profonde de ne pas vouloir épouser les gens riches qui lui offrent un carrosse, une livrée et l'ennui de leur triste société. Ce caractère, qui est bien franc, fait qu'elle chante et qu'elle joue d'une manière très rare, c'est-à-dire parfaitement naturelle. J'ai vu toute une salle rire aux larmes pendant dix minutes, tout le monde s'essuyait les yeux, et tout le monde en sortant répétait le duo comique qu'elle avait chanté avec un amant ridicule.

« Voilà de ces plaisirs que l'on ne trouve pas de l'autre côté des Alpes : on aurait été révolté de l'indécence du duo.

« Mais je m'aperçois que j'abuse de la permission que vous avez daigné me donner de vous écrire une espèce de journal. Jugez, madame, de mon dévouement ; si vous montrez ma lettre, je suis immanquablement ridicule. Vous savez la maxime générale : une femme ne doit compter sur un amant italien qu'autant qu'elle lui a fait faire quelque faute de conduite, sur un adorateur allemand qu'autant qu'elle l'a rendu vif, sur un amant français qu'autant qu'elle lui a fait faire une chose ridicule.

« Voyez, madame, quelle peut être l'étendue de mes prétentions, après la cruelle longueur de la présente lettre ; mais je compte sur

la promesse que vous avez bien voulu me faire, et je crois que, si elle est lue, ce sera tout au plus par vous. Je m'étais bien promis de ne pas passer les deux pages, et c'est pour cela que j'avais pris une plume taillée en fin et du grand papier ; mais on a toujours trop à dire aux personnes qu'on aime sincèrement.

« C'est ce qui fait que mes conversations avec une dame de Milan ne finissent pas ; c'est ce qui fait que toute sa société est jalouse du Français, et, comme elle a beaucoup de ménagements à garder, c'est ce qui fait qu'elle vient de m'exiler à Gênes ; j'y serai le 31 août ; pour combien de temps ? je l'ignore. Je ne puis être juge de la haine qu'on a contre le Français, puisqu'on le reçoit très poliment et que ce n'est qu'à elle qu'on a osé la témoigner. Je puis donc avoir des soupçons et la croire inconstante ; c'est ce que je viens de prendre la liberté de lui dire : de là, des larmes, une scène, et, comme j'ai enfin consenti à partir, je quitte Milan avec les tourments de la jalousie. Je lui ai offert d'aller habiter Venise ou toute autre ville, grande ou petite, qu'elle voudra ; elle doit m'écrire sa résolution à Gênes. Elle m'a fait demander son portrait et, pendant que j'écrivais cette lettre, on vient de me le rapporter dans un livre.

« Adieu, madame, il faut que je finisse brusquement sous peine de ne jamais finir. Ordonnez à mon ambassadeur de ne jamais finir de m'aimer et de demander constamment un petit titre diplomatique dans ce pays. Il faut absolument quelque chose d'officiel pour mettre à l'abri des menées jésuitiques.

« Daignez présenter mes respects à madame Curial et à M. Beugnot, et si jamais, après une semaine de constance, vous parvenez à cette quatrième page, jetez vite ma lettre au feu et pensez que vous avez à Gênes un esclave fidèle ».

225. — P.

A SA SŒUR PAULINE

28 *octobre* 1814.

Tu as fait mes commissions comme si tu étais l'élève de cet Anglais qui allait à la Grande Chartreuse, c'est-à-dire avec exactitude, chose sur laquelle je ne comptais guère ; mais je crois que la présence de

madame Derville y aura beaucoup contribué et je l'en remercie. Comme elle a de plus grandes difficultés à vaincre que toi, elle a plus de caractère, c'est tout simple. Tous les êtres ont à peu près les qualités qui leur sont indispensables. Le plus gauche des gens de Cularo, placé au milieu de l'Océan sur un vaisseau faisant eau, deviendra l'activité même pour épuiser l'eau avec une pompe, boucher le trou s'il est possible, et enfin vivre.

J'espère que voilà de la philosophie ; c'est que, depuis que j'ai reçu mes cinq caisses, je me fortifie non pas en environnant mon cœur de vingt verres de vin comme Lafleur, mais en lisant Tracy. Je vois que nos malheurs, nos désappointements viennent presque toujours de désirs contradictoires. En raisonnant juste, d'après Tracy, je vais à la chasse du contradictoire qui peut se trouver encore dans mon cœur.

Il pleut à seaux depuis quatre jours, mais on joue *Don Juan* tous les soirs avec la *Falsa Sposa*, ballet d'une magnificence dont on n'a pas idée en France. Pour huit sous, un bon Milanais s'amuse, le bec en l'air devant des choses superbes, depuis sept heures un quart jusqu'à minuit et demie.

Quant à moi, je m'occupe trop de ce que je vois ; au bout de deux heures, je suis fatigué et je vais faire des visites dans les loges. Je voudrais vous tenir, toi et madame Derville, à ce spectacle étonnant ; mais tout cet enchantement tient au jeu. Il y a des salles superbes attenant au théâtre qui valent deux cent mille francs par an à l'entrepreneur.

On a tant de piété à Vienne que l'on craint beaucoup ici que les jeux ne soient interdits ; auquel cas, adieu le bonheur des Milanais, car ils ne vivent que pour manger, faire l'amour et aller au théâtre. Quelque peu de politique, quand un acte de l'opéra est mauvais ; alors on ne l'écoute pas et on se perd dans les conjectures. Celle d'hier était que le *King of Naples* (1) ne veut pas céder la couronne et que M. de B... va à Bologne avec son armée, pour lui présenter la main et le faire descendre du trône de Naples à celui du grand duché de Berg où, dit-on, on l'envoie ; c'est ce dont je me moque.

Je m'aperçois que mon crédit baisse parmi les dames de Milan depuis que je ne peux plus leur offrir du cachou. Les petites graines étaient célèbres et celles qui m'aimaient prenaient les petites graines

(1) Murat.

dans la boîte avec la langue. Tous les soirs, on faisait deux fois la remarque, et quelquefois trois, qu'il était impossible de prendre les petites graines avec les doigts.

J'avais six boîtes de cachou de la veuve Derosne dans mon portemanteau : les fonds sont partis et les petites graines avec les fonds. Comment réparer la brèche que cela fait à mon crédit ? en priant Girerd d'acheter six boîtes de quarante sous de la veuve Derosne, à l'œillet, à la cannelle, au jasmin, et de les remettre à la diligence.

Ici, toutes les petites choses qui font l'aisance de la vie manquent ; mais, en revanche, un homme en habit gris, qui a dans sa chambre pour trente-six francs de meubles, fait bâtir un palais d'un million, tel que la *Clara Clerici* que l'on fait dans ce moment à la porte Orientale.

Adieu, etc., etc.

226. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Paris.... 1814 (?)

Nous arrivons vers les onze heures à la manufacture de Sèvres, qui, dans ce moment, est environnée d'arbres au feuillage frais ; je dirais qu'elle est située au milieu d'une campagne assez agréablement variée, si je ne trouvais pas qu'il y a trop de maisons aux environs. Pour les environs de Paris, dont le caractère distinctif à nos yeux est de manquer de grandiose, elle est cependant très bien située. Nous y voyons la plus belle créature vivante que j'aie jamais aperçue, Adolphe Brongniart fils ; nous y voyons aussi le plus joli objet manufacturé que j'aie jamais vu, la table ronde de trois pieds moins un pouce de diamètre, présentant les portraits de la plupart des maréchaux et celui de l'empereur, au milieu. Isabey nous fait les honneurs de sa table, qui vraiment donne l'idée de la perfection, surtout dans les portraits des maréchaux Soult et Ponte-Corvo ; les princes Davout et Berthier sont ce qu'il y a de moins bien. Ce charmant ouvrage doit passer un de ces jours au feu, qui peut le briser. Le reste est assez bien, une vitre peinte qui transmet le jour à travers une jolie figure de femme assise. J'ai proposé à M. Brongniart de faire des sujets

de nuit pour vitres d'un boudoir ; il a partagé mon avis, mais m'a dit que les essais dans ce genre n'avaient pas réussi jusqu'à ce jour.

La sculpture est médiocre ; on devrait demander des modèles à Canova et Thorwaldsen ; en général, ils manquent le grandiose de la figure de l'empereur, qu'ils reproduisent sans cesse. Nous vîmes un empereur qu'on mettait à cheval, figure mesquine et jolie.

En sortant, nous rencontrâmes M. de Moneschalchi avec toute l'Italie. M. Z... voulut leur faire les honneurs de sa manufacture ; nous les laissâmes et partîmes par Versailles. Route jolie, verdure très fraîche, nous arrivons rapidement chez M. de Cleidat, cour du Dragon. Les rues de Versailles sont d'une capitale, les boutiques d'une ville de province. L'appartement et la société de M. de Cleidat sont de même, surtout un M. Daguenau, un peu Escarbagnas de qualité, et sa femme, grande joufflue à perruque blonde qu'il appelle Pauline.

Nous partons pour Trianon après un verre d'excellent malaga ; M. Cleidat, quoique un peu versaillomane, ne manque pas d'esprit, et il le prouve en ayant des vins excellents, mais sans glace ; c'est bien dommage.

Les Trianons sont jolis ; rien de triste, rien de majestueux ; les ameublements ne sont point assez beaux pour un souverain qui veut jouer ce rôle ; ils manquent quelquefois (les lits surtout) de commodité. Nous rencontrons, à chaque chose à voir, M. de Moneschalchi et sa troupe. Jolis meubles en acajou, joli tableau de la bataille d'Arcole, mauvais bustes de la famille avec des inscriptions de bon goût, les noms seulement, Louis, Joseph, Elisa, Pauline ; la chambre de l'Empereur, petite, peu commode, peu tranquille, de plain-pied, quatre belles gravures, la *Vierge jardinière*, *Bélisaire*, *l'Education d'Achille*, *l'Enlèvement de Déjanire*, je crois. Très joli jardin anglais de Trianon : il y a de grands arbres, grand mérite pour un jardin anglais, et des arbres précieux, plaisir de roi qui ne me dit rien ; mais c'est beaucoup pour les âmes qui restent au-dessous de l'amour du beau.

Je mène constamment madame Elliot, femme agréable, quoique pas jolie, et de trente et un ans. J'ai été étonné, il y a huit jours, de ne voir nulle affectation et nulle timidité dans une provinciale ; mais c'est qu'elle ne l'est pas : elle a été élevée à Paris ; j'avais trouvé le plaisir à Sèvres, il ne m'a plus quitté et s'est à chaque instant rapproché de moi, jusqu'à dix heures du soir que je suis sorti de chez madame Marbot.

Je ne sais, ma chère amie, si tu pourras déchiffrer ce fragment des-

criptif. Je viens de finir un volume commencé à Marseille, il y a quatre ans. J'étais bien jeune au commencement. J'ai vu qu'alors je ne me souvenais pas assez de la 15e octave du 16e chant de la *Gerusalemme*, que je t'invite à relire.

Jouissons de ce jour et ne comptons pas trop sur celui de demain. C'est ce qu'Horace disait en latin il y a 1900 ans, et ce qu'il faut faire aujourd'hui.

APPENDICE

PAULINE BEYLE. — LETTRES A STENDHAL

(Avec l'obligeante autorisation de M. Paul Arbelet, nous reproduisons ici les lettres de Pauline à son frère, dont la première et la troisième sont indiquées en note, pages 86 et 192 du présent volume).

Grenoble, dimanche 8 *flor*[*éal*] *XII.*

Mon bon Henri, tu as reçu ma lettre d'hier. Dans ce moment ma tête est un peu plus tranquille. Il me semble qu'elle était pleine de bêtises ; je me suis presque repentie de l'avoir fait partir : elle t'aura sans doute impatienté. Mais mon silence t'étonnait. J'avais déjà écrit cinq ou six lettres, ensuite jetées au feu, je te disais toujours les mêmes choses.

Je vais te donner le détail des occupations de ma journée : tu verras comme je m'amuse. Je me lève à 5 ou 5 h. ½ ; à 6 heures moins un quart je prends ma leçon de dessin jusqu'à 6 h. ½ ; depuis 6 h. ½ jusqu'à 8 h. ½ qui est l'heure où M. David arrive, je travaille aux Mat. A 9 heures nous déjeunons. Lorsque mon P. [Père] est à G[renoble], il nous parle tout au long spéculations d'agriculture ou bâtisse ; lorsque je puis sans malhonnêteté décamper avant 10 heures, je vais lire pour me désennuyer, car je le suis déjà ; à 11 heures jusqu'à 11 h. ½ je m'exerce ou je reprends ma leçon de piano ; ensuite je lis jusqu'à 2 heures. A 3 heures je vais lire encore un peu pour effacer de ma tête toutes les bêtises que j'ai entendu dire pendant le dîner. Lorsque mon P[ère] n'y est pas, ce qui arrive souvent dans ce moment, la conversation coule toujours sur les sermons, prêtres, messe : je conçois que cela peut les intéresser ; — mais sur les cuisinières, les servantes, les événements de la rue Vieux J[ésuites], je comprends pas [*sic*] ce que cela peut leur faire.

Depuis 4 heures jusqu'à la nuit, je dessine, je lis...(?), ensuite je vais

chez mon G[rand]'P[ère] ; je suis contente lorsqu'il demeure à la partie, et, depuis qu'il a eu une fluxion, il y demeure toujours. Alors je me promène seule, je puis penser à toi, regretter de n'être pas avec toi. Si seulement je te voyais une heure tous les soirs, j'oublierais l'ennui de la journée. Lorsque la partie se retire, je vais voir ma tatan (1), et ordinairement assister aux sermons que la tatan ou le G[rand]'P[ère] m'adressent, car je ne sais jamais ce qu'ils me disent. Anciennement, je faisais la duperie de faire attention, et quelquefois d'y répondre : depuis que j'ai réfléchi que c'était du temps perdu, je pense à autre chose.

Je me retire à 10 h. ½, après avoir reçu un nouveau sermon. Ils prétendent que je n'ai pas de sensibilité et que je ne les aime point, parce que je me retire de bonne heure. Mais à cette heure-là je me vais coucher pour oublier l'ennui de la journée.

Voilà ma journée, mon cher ami. J'ai 18 [ans] et demi ; il y a plusieurs années que je vis dans un ennui toujours le même. Les dernières années, j'espérais que cela finirait ; ça me donnait du courage pour le supporter ; mais à présent, je n'ai plus d'espérance ; la vie m'est à charge, si elle est toujours la même chose pour moi.

Pendant les deux heures que je passe chez ma tatan, tu ne peux pas te figurer le nombre d'absurdités que j'entends débiter, tu ne peux pas te l'imaginer, des nouvelles si singulières. Il y a quelque temps que, d'après ton conseil (2), j'écrivais une partie de ce que j'entendais, mais je suis si ennuyée que je ne continue plus.

Tu comprends bien que tous les jours ne sont pas tout à fait de même ; les jours par exemple où je reçois tes lettres, je suis bien moins ennuyée. Je les relis si souvent que je les sais par cœur, et c'est le seul plaisir que j'éprouve...

...Je n'ai plus de livres. F. n'a pas Shakes[peare]. J'avais prié mon G[randpère] de le demander à M. Gattel (3). C'était bien facile. Mais, depuis que j'ai refusé de lire le Jeune Anacharsis, parce que je l'avais déjà commencé et qu'il m'ennuyait, toutes les fois que je lui en parle, il me gronde ; il me dit avant-hier qu'il ne pouvait souffrir Shakespeare.

(1) La sœur de son grand-père, Mlle Elisabeth Gagnon. Elle habitait la même maison que son frère, donnant sur la place Grenette.

(2) C'est un conseil bien stendhalien, qu'il lui donnera encore l'année suivante : (*Let.* 29 germinal an XIII).

(3) Professeur de Beyle à l'Ecole Centrale. V. *H. Brulard*, 106.

Ne parlons plus de moi, je dois t'ennuyer. Je viens de recevoir ta lettre : l'état dont tu me parles, je l'éprouve bien : je n'ai même personne qui joue la sensibilité ; tout est sec autour de moi. Lorsque ma sœur quitte ce ton sec pour quelques instants, je suis sûre qu'elle a besoin de moi pour quelque chose dont elle ne peut pas se passer. Tu ne peux pas t'imaginer combien cette idée me serre le cœur (1).

Mercredi (2).

Mon cher ami, tu dois avoir reçu ta lettre de crédit... Excepté ma bonne tatan G.[agnon], ils ont tous mauvais cœur. Avant-hier nous dînions chez le grand-père. Je venais de recevoir ta lettre. En rentrant dans le salon, je les trouvai tous occupés à admirer la tendresse de mon papa pour ses enfants. Le grand-père disait qu'il sacrifiait toutes ses jouissances pour que nous fussions riches et mon père faisait le modeste. Cette vue me remplit d'indignation. Je tenais ta lettre dans mon sein. Je me sentais prête à leur lire cette preuve de son amour pour toi. Je ne pouvais plus tenir. J'allai sur la terrasse ; mon grand-père me suivit ; je lui remis ta lettre, et je sortis de chez lui. Mais, mon ami, n'en parlons plus. Depuis toi j'ai mille preuves de leur mauvais cœur.

Je t'écrirai souvent ; n'aie pas d'inquiétudes sur moi ; lorsque je ne puis plus rester à Grenoble, je vois à Claix. Depuis ton départ, j'ai fait une découverte charmante. Tu connais peut-être la Cascade d'Allières (3) ; il est inutile de t'en faire la description. J'y passe ma vie. Il m'est impossible de te dire le plaisir j'éprouve en lisant Shakespeare ou Ossian dans ce lieu tranquille. Je n'y ai encore vu personne. M. Bigillion (4) a la bonté de m'apporter souvent des livres ; il est si complaisant que je ne sais comment le remercier.

Puisque mes lettres ne t'ennuient pas, lorsque je serai à Claix je t'écrirai tout ce que je pense ; ici je ne suis pas libre.

Si tu savais comme je désire de connaître M. L. (5), comme je serais

(1) Adresse : M. Henry Beyle, rue de Lille, n° 500, faubourg Saint-Germain, Paris.

(2) Sans date. Doit se placer peu après le séjour que Beyle avait fait dans sa famille, en juin et juillet 1805, avant de rejoindre à Marseille l'actrice Mélanie Guilbert qu'il aimait.

(3) A 3 kilomètres du Pont de Claix.

(4) Ami intime de Beyle. Voir *H. Brulard*, passim.

(5) Louason, Mélanie Guilbert.

heureuse de pouvoir vivre avec elle toute ma vie. Les personnes qui m'entourent me font juger ce bonheur inappréciable...

Adieu, mon unique ami ; écris-moi souvent ; ne sois pas inquiet sur moi, car lorsque je suis à Claix toutes les bêtises qui m'attristent ici me font rire. Je suis allée il y a trois jours à une séance anacréontique où j'ai ri de tout mon cœur. Je n'avais rieu vu de si plaisant en ma vie. M. Morel, président de cette auguste assemblée, commença par nous lire d'un ton pédant un chef-d'œuvre de sa façon par lequel il nous prouvait modestement que le vieux Corneille ne l'égalait pas. Adieu. Midi sonne (1).

Le 30 fructidor an XIII, Henri Beyle avait écrit de Marseille, à sa sœur, une lettre de tendresses et de confidences (pp. 190-192) dans laquelle il lui disait :

« Je suis heureux ici, ma bonne amie, je suis tendrement aimé d'une femme que j'adore avec fureur. Elle a une belle âme ; belle n'est pas le mot, c'est sublime !... Comme elle est moins riche que toi et que même elle n'a presque rien, je vais acheter une feuille de papier timbré pour faire mon testament et lui donner tout, après elle à ma fille. Si tout cela ne produisait rien, que je vinsse à mourir, qu'un jour tu fusses riche, je te recommande cette âme tendre, qui n'a pour seul défaut que de se laisser accabler par le malheur... quand même tu ne serais pas riche, donne pour larme à ma cendre une tendre amitié pour M[élanie] G[uilbert] et pour ma fille... »

Pauline fut émue ; elle comprit l'âme sensible de son frère ; elle conçut le projet touchant de faire elle aussi son testament en faveur de l'amie d'Henri Beyle. Elle lui écrivit (2) :

J'ai reçu ta lettre du 30, aujourd'hui samedi. Je l'ouvre pour la première fois en revenant de souper chez le Grand-Père ; il est près de minuit. Mon Henri, ne crains pas que j'oublie ma promesse : mon testament est fait. J'ai 19 [ans] et 6 mois ; je ne sais pas si je suis assez âgée pour qu'il soit sûr. J'avais envie de demander à M. Bigi[llion] à quel âge on peut le faire ; mais à quoi cela eût-il servi ? Mon projet est de le recopier tous les six mois. Je te dis cela pour te tranquilliser, et parce que je désire que tu n'aies point d'inquiétude et que tu sois heureux. Si je te survivais, je diviserais tout ce que je possède en trois parties égales ; je ferais mon possible pour rendre deux tiers indépendants, qui appartiendront à ton amie et à ta fille.

(1) Adresse : M. Beyle, chez M. Meunier et Cie, rue Paradis, Marseille.

(2) A la fin de septembre 1805.

Mardi.

Grâce aux ennuyeux et à leurs visites éternelles, je continue ma lettre aujourd'hui après-midi. Nous habitons depuis dix jours la maison neuve (1). Nous n'irons pas de quelque temps à Claix ; les ouvriers retiennent m[on] P.[ère] ici.

Je crois, mon ami, que tu l'as bien jugé. Depuis qu'il a des fonds, il ne parle que de ses dettes. Il m'a fait ce matin une farce. J'étais occupée à t'écrire, lorsque Z[énaïde] est entrée dans ma chambre ; elle avait pris son air important, et m'a dit d'un air mystérieux de me rendre à l'instant dans la chambre de mon P[ère] pour tenir un conseil secret. J'ai ri de cette emphase, et j'y suis allée. Après que toutes les portes ont été fermées : « Je t'ai envoyé chercher, m'a-t-il dit, pour te demander un conseil. Je veux envoyer en Italie pour chercher des mérinos ». — « Ah ! apparemment il faut que nous décidions par quelle route ils passeront ? Mais je ne connais guère l'Italie ; il vaut mieux écrire à Henri... »

Il m'a tenue deux heures. Il reçoit dans ce moment les 20,000 francs du cousin. Je lui ai parlé des mille écus qu'il m'avait fait espérer pour toi, mais il m'a sorti un petit papier qu'il porte toujours sur lui : il contient le nom de tous ses créanciers. Il est entré quelqu'un ; le conseil a fini ; et j'ai conclu qu'il chérissait bien plus les mérinos que toi.

N'aie point d'inquiétude sur nos lettres (2) ; c'est moi qui reçois toutes celles qui arrivent ; le courrier passe sous nos fenêtres, et je vois entrer le facteur. Juge de mon bonheur lorsque j'en vois une pour moi.

Bonsoir, je meurs de sommeil, il est une heure, je vais me coucher.

. . . . . .

...Les pièces de Shakespeare que j'ai lues ces jours derniers m'ont intéressée moins que les autres ; ce sont les deux parties d'Henri VI. Je n'ai pas l'*Idéologie* (3) ; à qui l'as-tu prêtée ? Je voudrais bien l'avoir à Claix ; là, je suis tranquille et libre, je comprends facilement ce que je lis. Je voudrais te parler de la cascade d'Allières. Mais comment te décrire un lieu si simple et si paisible, lorsque tout ce qui m'environne gronde et que j'entends pleurer des petits enfants.

(1) Bâtie, à la mode de Paris, et sur les plans d'Henri Beyle, au coin de la rue de Bonne et de la rue Saint-Jacques. Elle subsiste encore aujourd'hui.

(2) Beyle lui avait récemment écrit : « Es-tu bien sûre qu'on n'ouvre pas mes lettres ? J'en reviens sans cesse là... » (p. 189).

(3) De Destutt de Tracy. Il lui avait écrit, le 22 fructidor : « Lis-tu l'*Idéologie?* — Sinon, fais-le bien vite. » (p. 189).

...Depuis que je t'ai écrit (il y a bien longtemps), je suis allée à Millau chez M. Ducros. Nous y dînâmes. Je voudrais que tu connusses toutes les actions de cette journée, les petites vanités triomphantes,... un curé bien bête, bien hypocrite, vaniteux, qui conduisit l'honorable société en grande pompe visiter ses beaux ornements des dimanches... toutes ces honnêtes personnes parlant de leur ménage, de leur culture, de leur fumier... Il y avait de quoi étouffer. Le père Marmion avait fait des vers à mon Grand-Père (depuis Esculape jusqu'aux Grâces et Vénus, tout cela y brillait et lui était comparé). Jusqu'à ce jour, le Grand-Père méprisait M. Marmion comme étant une bête ; à présent, il l'admire (1).

Mais d'en parler, cela ennuie. Ecris-moi, mon cher Henri, mon unique ami, et parle-moi de toi....

Mon ami, je deviens toujours plus bête et plus triste, je m'en aperçois depuis longtemps. Souvent la lecture m'ennuie. Lorsque je suis avec quelques personnes, je ne pense presque pas... L'habitude de la tristesse me rend sauvage ; je ne suis libre qu'à Claix.

Midi sonne. Adieu. Ne sois plus triste... Ton amie, que je brûle de connaître, et ta fille ne manqueront de rien. Il me semble que je ne devrais pas te dire cela. N'en parle pas à Mme M[élanie]. Elle ne me connaît pas ; cela pourrait lui faire de la peine. Cependant je l'aime. Ma tête n'est pas trop bonne ; il me semble que c'est un chaos. Adieu. Ecris-moi souvent.

Mon Papa te prie de lui écrire le prix de la cassonade et de la mélasse; les vins seront mauvais cette année, il veut y mettre du sucre (2).

Jeudi (3).

Il est une heure. Il fait un clair de lune superbe. Depuis quelques jours il tombe beaucoup de neige. Tout est paisible autour de moi. Ce calme n'est interrompu que par le bruit de la fontaine et la voix de

(1) Sur la médiocrité et la bêtise de la Société dauphinoise, voir les lettres de Berlioz, qui n'est pas plus indulgent à ses compatriotes que Pauline Beyle. (Tissot, H. *Berlioz et la société de son temps.*)

(2) Adresse :

M. Beyle,
chez M. Charles Meunier et Cie,
rue du Vieux-Concert,
Marseille.

En tête de la lettre cette note :
« Reçue et répondu le 9 vendémiaire XIV, 11 pages. » (Voir pp. 193-199).

(3) Cette lettre n'est pas datée. Elle devait se placer dans l'hiver 1805 1806.

quelques chiens éloignés. J'ai pris la résolution de t'écrire cette nuit ; je ne serai pas interrompue. Mon âme est tranquille comme tout ce qui m'entoure. Ah, mon ami, qu'il y a longtemps que je souffrais. N'en parlons plus.

Mon cher Henri, tu as cru que je ne t'aimais plus, et je n'avais pas la force de te détromper. Je t'aime autant que jamais, et si je n'avais pas au moins toi à aimer, que ferais-je dans ce monde ?

Depuis que je t'ai écrit, je suis convaincue que R [son père] est tartuffe. Je crois qu'il a beaucoup perdu dans l'esprit du grand-père et de mon oncle. Le Cheylas est presque tout vendu ; à moins de se brouiller avec une partie de la famille, R. sera forcé de te donner les premiers fonds qu'il retirera de cette vente. Je te dirais bien qu'il m'a fait les plus belles promesses pour toi, afin de faire réussir l'affaire Flo[ry], mais il m'a trompée si souvent que, s'il n'y était pas forcé, je ne le croirais pas... R... m'a promis que lorsqu'il serait à Gr[enoble] il t'enverrait 142 francs ; il a vendu 40 charges de vin, dont il recevra le prix ; il ne pourra plus me dire qu'il n'a point d'argent.

Je voudrais pourtant te donner une raison de mon silence. Mon ami, je n'en ai point. Je suis dans un ennui si horrible que je ne fais presque rien. Depuis quatre jours, je me suis juré de sortir de cette léthargie d'une manière ou d'autre ; j'ai le choix entre un pistolet ou la lecture ; mon ami, comme je sens les vers d'André Chénier ! vingt fois en maniant des pistolets j'éprouvais un violent désir de les décharger dans mon cœur. Je me délivrerais du fardeau qui m'oppresse. Je suis entourée d'âmes sèches qui me tuent. Depuis deux mois j'ai été forcée de vivre avec des vaniteux si bêtes ! dans tout autre temps, j'en aurais beaucoup ri ; dans ce moment, cela me tue.

Mon cher Henri, la correspondance dont tu me parles me fait un extrême plaisir (1). Plusieurs fois j'avais eu le désir de lui écrire. Mille craintes m'en avaient empêchée. Juge du plaisir que tu m'as fait. Je lui écris quelques lignes ; si cela ne convient pas, je t'en prie, renvoie sur-le-champ ; j'en écrirai une autre. Mon ami, je suis si triste que j'ai peur de communiquer mon ennui à tout ce qui a quelques rapports avec moi... (2)

(1) Déjà Beyle donnait à lire les lettres de sa sœur à Mélanie. Il écrit à Pauline, le 9 septembre précédent : « Le ton de ta lettre est parfait, en ce qu'il est extrêmement naturel. Elles font le charme d'une personne qui t'aime beaucoup et à qui j'en lis quelques passages. »

(2) Suivent des détails sans intérêt sur des étoffes et habits que son frère lui avait demandés ; par économie, il était resté fidèle aux tailleurs de sa vie natale.

Je songe à présent que tu m'as demandé les vers d'André Chénier (1).

J'ai trois volumes de Shakespeare à M. Bigi[llion] que ne lui ai pas encore rendus.... Je n'ai pas encore l'*Idéologie*. Tu me ferais bien plaisir si tu pouvais m'envoyer la *Logique*, mais lorsque tu n'en auras plus besoin.

. . . . . .

Je reçois dans ce moment ta petite lettre... Ici, lorsqu'on n'a point de raisons à me donner, on me gronde. Je ferai de même avec toi. Je n'ai point d'aveu à te faire, petit scélérat ; tu es toujours mon unique ami et je serais aussi heureuse que possible si j'épouse (Mante) [?] et que nous habitions la même maison avec toi et... ta fille aussi. Ta lettre est cause que je ne te dis plus rien. Il est midi. Je voudrais bien pourtant te gronder encore. Mais Adieu.

(1) Beyle avait envoyé ces mêmes vers à sa sœur, le II nivôse an XI. « Ils me paraissent, disait-il, les plus touchants que j'aie encore lus dans aucun langage.

ERRATA

Page 1, note 2,	Lire :	et sa sœur *14* ans.
— 14, lettre 10, date,	— :	*24* février 1805.
— 21, ligne 6,	— :	*contre* une tempête assez forte.
— 35, lettre 27, ligne 5,	— :	prendre *un* caractère plus fin.
— 85, ligne 2, ne pas	— :	le mot *sic*.
— 192, ligne 29,	— :	*Bezenval*.
— 194, ligne 22,	— :	*Marmontel*.
— 205, lettre 97, ligne 3	— :	*facilement*.
— 250, ligne 35,	— :	Théorie des sentiments *moraux*.
— 265, ligne 33,	— :	de n'être pas à *ma* place.
— 268, ligne 38,	— :	disent tout bonnement : *Shakespeare était anglais*.
— 334, ligne 4,	— :	ab hoc et ab *hac*.

TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME

Pages

Préface. — Le sentiment de l'honneur chez Stendhal. MAURICE BARRÈS.... V
Introduction. — ADOLPHE PAUPE..... XI

Les Correspondants de Beyle et leurs pseudonymes. A. P.

Nota..... XIX

I. Années d'apprentissage (1800-1806)

Notes biographiques..... XXIII

Lettres de 1800

A SA SŒUR PAULINE

1. — I. — Paris, 9 mars. — Conseils sur la danse, la lecture et le spectacle. — Adèle Rebuffet..... 1
2. — I. — Paris, 10 avril. — La Mythologie. — Les Mathématiques. — Le spectacle. — Contrôle et jugement..... 3
3. — I. — S. d. [Mai]. — Conversation pendant une partie de cache-cache 5
4. — I. — Milan, 29 juin. — Milan et sa cathédrale. — Le fort de Bard. — Les Italiens..... 6
5. — I. — Milan, 28 septembre. — Les grandes passions. — La musique et les langues. — l'Histoire, le dessin, les mathématiques.. 7
6. — I. — Bagnolo, 7 novembre. — Dénûment de l'armée. — Fanatisme des Italiens..... 9
7. — I. — Milan, 27 décembre. — La *Logique* de Condillac. — Les bals du Carnaval de Milan..... 10
8. — I. — Milan, 31 décembre. — La musique au Grand Théâtre de Milan. — Beyle prend des leçons de clarinette et d'italien. 12

1801

A SA SŒUR PAULINE

9. — I. — Cocadio, 22 février. — La superstition des Russes. — Les bals masqués de Milan..... 13
10. — I. — Goïto, 25 février. — Les couvents de Brescia et les assassinats. Comparaison statistique avec Paris..... 14
11. — I. — Milan, 17 avril. — L'Histoire de France. — Études classiques 15
12. — E. — Bergame, 9 mai. — Une tempête au pied des Alpes..... 16
13. — I. — Milan, 23 décembre 1800. — Lettre en italien. — Les études. — Le spectacle..... 17
14. — I. — Bergame, 14 juin. — Fin de la campagne. — Projets de retour. — La fièvre..... 18

AU MINISTRE DE LA GUERRE

15. — A. — Brescia, 22 juillet. — Brevet de sous-lieutenant..... 19

A SA SŒUR PAULINE

16. — I. — Milan, s. d. — Les îles Borromée et le lac Majeur. — La statue de Saint-Charles..... 20
17. — I. — Saluce, 19 novembre. — Sur l'étude de l'Histoire..... 22
18. — E. — Saluce, 6 décembre. — Conseils sur les études classiques... 23

Pages.

1802

A ÉDOUARD MOUNIER

19. — E. — Paris, 6 juin. — *Le Mariage de Figaro* à l'Opéra. Mlle Mars dans le rôle de Chérubin. — *Le Roi et le Laboureur* aux Français Sottises de la pièce..... 25
20. — E. — Paris, 5 juillet. — Dissertation sur l'amour..... 28

A SA SŒUR PAULINE

21. — P. — Paris, juillet. — La *Logique* de Condillac. — Beyle, architecte. 30
22. — A. — Savigliano, 20 juillet. — *Démission du sous-lieutenant Beyle*.... 32

A SA SŒUR PAULINE

23. — E. — Paris, 22 août. — Etude de l'italien. — S'accoutumer à réfléchir. — Lire Corneille et Racine..... 32
24. — I. — 10 septembre. — Un portrait inachevé de Beyle. — Reprise de la guerre..... 33

A ÉDOUARD MOUNIER

25. — E. — Paris, 18 septembre. — Billet..... 34

A SA SŒUR PAULINE

26. — I. — S. d. — Les Etudes..... 35
27. — I. — S. d. — Lire et apprendre à réfléchir. Avantages des études littéraires. — Souhaits de nouvel an..... 35

1803

A SA SŒUR PAULINE

28. — P. — Paris, 1er janvier. — Une poésie d'André Chénier. Brièveté de la vie. — Beyle, au sixième, en face de la colonnade du Louvre. 37

A ÉDOUARD MOUNIER

29. — E. — Paris, 11 janvier. — Beyle amoureux et dédaigné. L'oubli dans une nouvelle galanterie..... 38

A SA SŒUR PAULINE

30. — P. — Paris, 22 janvier. — La lecture et la conversation remèdes contre l'ennui. — Plutarque. — Racine..... 40
31. — P. — Paris, 29 janvier. — Principes moraux de la littérature. Exemples historiques. — La vertu et l'instruction indispensables au bonheur. — La volonté, instrument de la gloire. 42
32. — P. — Paris, 30 janvier. — Beyle craint de mourir poitrinaire. — L'ennui, chassé par l'étude, est souvent l'occasion du génie : Vaucanson, Shakespeare, Milton..... 46
33. — P. — Paris, février. — Corneille : *Cinna* et *Andromaque*..... 49
34. — P. — Paris, 8 février. — Racine. — Montesquieu. — Utilité de l'Histoire. — L'italien et le grec. — Molière. — L'intérêt, base du jugement des hommes..... 50

A ÉDOUARD MOUNIER

35. — E. — Paris, 18 mars. — Soirées parisiennes..... 54

A SA SŒUR PAULINE

36. — P. — Paris, 19 mars. — Maximes. — L'étude des langues. — Scepticisme. — Lectures. — Les amants *tartufes* de la nature... 55

Pages.

A ÉDOUARD MOUNIER

37. — E. — Paris, 26 mars. — Le style ossianique. — Mme de Staël. — *Delphine*. — Amours malheureuses..... 57

A SON PÈRE

38. — E. — Paris, 1er mai. — Questions budgétaires..... 59

A SA SŒUR PAULINE

39. — P. — Paris, mai. — Nostalgie. Solitude. Consolation par l'étude des lettres..... 60
40. — P. — Paris, 2 juin. — Vêtements. — " Les idées nous viennent par les sens "..... 61

A ÉDOUARD MOUNIER

41. — E. — — 5 juin. — Lassitude du séjour à Paris. — La bonne compagnie. — Passions éphémères..... 62
42. — E. — Grenoble, 28 juin. — La Fatuité. — Dépit amoureux. — Chronique dauphinoise..... 63

A SA SŒUR PAULINE

43. — P. — Paris, s. d. — Prône sur la femmme la plus aimable de Paris. 65
44. — P. — Paris, s. d. — La Fontaine. — Boileau. — Les hommes de génie inventent. — Refus du poste d'aide-de-camp..... 67
45. — P. — Paris, s. d. — Traits d'égoïsme. — Les *Lettres persanes*..... 69

A ÉDOUARD MOUNIER

46. — E. — Claix, 31 juillet. — Considérations sur le mariage. — Poursuite de l'idéal. — L'amour et la gloire..... 72
47. — E. — Grenoble, 13 octobre. — La descente de Bonaparte en Angleterre..... 74
48. — E. — Claix, 15 décembre. — Solitude. — J.-J. Rousseau. Montesquieu. Helvétius. — Chronique électorale..... 75

1804

A ÉDOUARD MOUNIER

49. — E. — Grenoble, janvier-février. — Chronique grenobloise. — Amour et galanterie. — Les trois sortes de gloire..... 78
50. — E. — Genève, 29 mars. — Voyage en Suisse. Mœurs et coutumes.. 81

A SA SŒUR PAULINE

51. — P. — Paris, 12 avril. — Choix d'un état. — Mariage de Beyle, en perspective..... 83
52. — P. — — 11 mai. — Philosophie du bonheur et du malheur. — Définitions scientifiques..... 84
53. — P. — Paris, 7 juin. — Le naturel, source d'éloquence. — Variations morales. — Négligence fraternelle. — Bienfaits de l'optimisme..... 86
54. — P. — — Juin. — La sincérité de la bonne compagnie. L'homme à la mode, son existence. — La vanité et la finesse..... 88

A ÉDOUARD MOUNIER

55. — E. — Paris, 26 juin. — Le théâtre à Paris. — La politique. — Chronique dauphinoise..... 91

Pages.

A SA SŒUR PAULINE

56. — P. — — 6 juillet. — Difficultés budgétaires. — Origine du talent des grands hommes. — La connaissance de l'homme, suprême consolation 93
57. — P. — — 7 juillet. — La Prudence. — Les âmes tendres dans le monde. — L'étude des langues. — Le Ridicule 97
58. — P. — — 12 juillet. — " Ce qui est ". — Vérités contradictoires. — L'éducation de Gaëtan. — Projets d'avenir 99
59. — P. — — Août. — L'analyse des caractères. — Romans et poèmes. — La *Vie de Voltaire*. — *Cinna*. — Définition du Rire 102
60. — P. — — Août. — Les mœurs et les passions. — Tragédies et comédies. — La vanité. L'ambition. La simplicité 104
61. — P. — — 8 août. — L'esprit et l'imagination. — Le talent sait trouver le bonheur. — Nécessité de l'instruction. — Ne pas se marier par amour 108
62. — P. — — 21 août. — Besoin d'affection. — Leçons de déclamation. — Rêves d'amour 110
63. — P. — — S. d. — La sécheresse de l'âme. — Psychologie. Le corps, l'âme, la tête. — Les vertus et les vices 112
64. — P. — — S. d. — Misère et gaieté de Beyle. — L'inexcusable ennui. — Vices et vertus 114
65. — P. — — S. d. — Chagrins d'amour. — La solitude à Paris. — Résolutions 116
66. — P. — — S. d. — L'amour et le mariage. — Le rire. — L'égoïsme. — La comédie sous la monarchie. — Psychologie du rire 117
67. — P. — — S. d. — La clairvoyance dans les relations : l'intérêt. — Vérité et Vanité. — La Vérité dans l'Histoire. — Croyance à l'enfer 123
68. — P. — — 29 octobre. — Plaisirs de société. — Le monde mal jugé par les philosophes. — L'éducation sentimentale. — Lectures. — Idéologie et déclamation 126
69. — P. — — 31 décembre. — La tendresse réciproque et la culture de l'esprit, sources de bonheur. — Nul n'est prophète..... dans sa famille. — Les butors de Paris et de la province 133

1805

A SA SŒUR PAULINE

70. — P. — — 1er janvier. — Le contentement de soi. — Bien raisonner. — La sensibilité. — Les sensations 136
71. — P. — — 3 janvier. — L'étude des mathématiques apprend à voir la réalité des choses. — Exemples 141
72. — P. — — 14 février. — Avantages de la connaissance de l'homme et de ses passions. — Esprit naturel et style de Pauline. — Bienfaits d'une méthode dans les études. — Programme d'études 143

HENRI GAGNON A HENRI BEYLE

72 *bis*. — Grenoble, 13 janvier. — La tendresse d'un aïeul 146

A SA SŒUR PAULINE

73. — P. — — 22 février. — Avortement d'un projet de voyage au pays natal. — Indifférence et parcimonie paternelles 146
74. — P. — — 26 février. — Bonheur et gaieté de Beyle malgré son dénûment. — Accès de fatuité 148
75. — P. — — 8 mars. — Découvertes dans l'étude du monde. — La sensation et la perception. — Agréments de l'esprit naturel 150
76. — P. — — 19 mars. — Importance des choses suivant leur degré d'intérêt pour nous. — L'agriculturomanie du père de Beyle, source de malheur pour son fils. — Le prix réel de chaque chose 153

Pages.

77. — P. — — 15 avril. — " Mademoiselle Pauline, sublime ! ". Mystification provinciale. — Pauline, banquière..... 155
78. — P. — — 18 avril. — La mélancolie des grands génies. Exemples dans la littérature et les arts. — Le règne de l'argent. — Le bonheur dans les passions heureuses..... 158
79. — P. — — 29 avril. — Impuissance de l'esprit dans les déterminations du cœur. — Prendre la vie gaiement. — Un philosophe sous les toits. — Trait d'amour filial..... 163
80. — P. — — S. d. — Chercher à ne pas déplaire avant d'essayer de plaire. — L'équitation, remède contre l'excès de réflexion. — Désintéressement de Beyle. — Une âme compréhensive. 166

A MÉLANIE GUILBERT

81. — E. — Grenoble, 20 juin. — Chagrins d'amour..... 169
82. — E. — Grenoble, juin ou juillet. — Le public méridional au théâtre. 170

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE

83. — E. — Marseille, s. d. — Les désenchantements d'une actrice..... 171

A SA SŒUR PAULINE

84. — I. — Bourg-St-Andéol, 23 juillet. — Incidents de voyage. Beyle arbitre dans une querelle. — Agapes..... 172
85. — I. — Marseille, juillet. — L'accoutumance au bonheur. — Projet de spéculation. — La vraie vertu..... 174
86. — I. — Marseille, 8 août. — Activité commerciale de Beyle. Besoin de vêtements et d'argent..... 176
87. — I. — Marseille, 8 août. — Beyle fait des démarches pour reprendre la carrière militaire..... 177
88. — I. — Marseille, 20 août. — Intérêt de la correspondance *égotiste*. — Le style simple. — *De l'influence des passions sur le bonheur*, de Mme de Staël. — Souhaits d'union familiale..... 178
89. — I. — [Marseille], 25 août. — Mobiles de nos actions dans le monde. — Nos démarches doivent être utiles à nos intérêts. — De l'assurance et de l'amabilité. L'attraction de l'esprit. — Mélanie peinte par Beyle..... 181
90. — E. — Marseille, 27 août. — Marseille et ses environs. — Incidents gracieux et touchants d'une excursion..... 186
91. — E. — Marseille, 9 septembre. — Ne croire que ce qui est démontré, à part la religion. — Finances. — Lectures..... 188
92. — E. — Marseille, 17 septembre. — Exhortations fraternelles. — Remèdes contre l'ennui. — Dispositions testamentaires de Beyle. — La déclamation. — Lectures..... 190
93. — E. — Marseille, 1er octobre. — L'expérience, et la lecture des Mémoires guérissent nos désillusions. — De l'examen personnel. — Beyle souhaite le mariage de Pauline avec Mante. — Mélanie, " caractère sublime ". — Questions budgétaires..... 193
94. — I. — Marseille, 7 octobre. — Etre toujours prêt à agir. — Du contrôle multiple des faits pour parvenir à la vérité..... 199
95. — I. — Marseille, 9 octobre. — (Lettre incomplète). Le vrai talent est de réussir. — Pauline, poète ; prophétie de son frère. — La sommation du bonheur..... 201
96. — I. — Marseille, 23 octobre. — Spectacle attendrissant de la nature automnale. — Les illusions de la vanité..... 204
97. — I. — Marseille, 9 novembre. — Projet d'association dans une maison de banque..... 205
99. — I. — Marseille, 15 novembre. — Influence de l'*Idéologie* sur l'esprit de Beyle, et du commerce sur son caractère. — Questions d'intérêts..... 207
100. — I. — Marseille, 19 novembre. — Recherches de la vérité. — La *Logique* de Tracy. — L'art de raisonner juste : Exemples... 209

Pages.

101. — I. — Marseille, 27 novembre. — Pauline, Mante et Mélanie ; projets d'union et de rapprochement..... 213
102. — I. — — S. d. — Les cœurs froids et les âmes ardentes. — L'homme du monde et le comédien..... 215
103. — I. — Marseille, 17 décembre. — Relations épistolaires de Pauline et de Mélanie. — La *Logique* et l'*Idéologie*, remèdes contre l'ennui..... 218
104. — I. — Marseille, 23 décembre. — Le *Caractère*. — La philosophie, consolatrice de l'adversité. — La *Logique* et les idées abstraites..... 220
105. — I. — Marseille, 28 décembre. — L'Histoire et l'Idéologie. — Les Mémoires historiques. La Comédie classique..... 221

1806

A ÉDOUARD MOUNIER

106. — E. — Marseille, 4 janvier. — Beyle s'ennuie à Marseille..... 223

A SA SŒUR PAULINE

107. — I. — Marseille, 5 janvier. — Souhaits de nouvel an. Commissions. 224

RENRI GAGNON A HENRI BEYLE

107 *bis*. — Grenoble, 6 janvier. — Attention délicate du grand-père de Beyle..... 225

A SA SŒUR PAULINE

108. — I. — Marseille, 19 janvier. — *Letellier*, essai poétique de Beyle. — Commissions..... 225
109. — I. — Marseille, 22 janvier. — L'*Essai sur les préjugés* de Dumarsais. — Acquérir de l'influence sur les autres..... 226
110. — I. — Marseille, 24 janvier. — Conseils pour les études et la lecture 227
111. — I. — — 26 janvier. — L'art de supporter les chagrins. L'étude, remède contre le dégoût de la vie et l'idée du suicide. Exemple : Crozet..... 228
112. — I. — Marseille, 30 janvier. — Ne pas s'exalter le bonheur dont on ne jouit pas. — Livres à lire..... 233
113. — I. — — 6 février. — De l'influence sur les autres. — Spéculations du père de Beyle, avenir incertain de ses enfants. — Utilité de l'hypocrisie dans les relations sociales..... 234
114. — E. — Marseille, 7 février. — Instruction philosophique de Gaëtan. — De la gaîté dans les relations mondaines..... 236
115. — I. — Marseille, 15 février. — Le désespoir de Crozet. Ses maximes pour se rattacher à l'existence..... 239
116. — I. — Marseille, 4 mars. — Se connaître soi-même. — Analyse de l'ennui ; son traitement..... 243
117. — I. — Marseille, 5 mars. — L'étude de la langue anglaise. La *Théorie des sentiments moraux de Smith*. — L'esprit d'agrément..... 245

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE

118 — E. — Lyon, 6 mars. — Billet..... 248

A SA SŒUR PAULINE

119. — E. — Marseille, 9 mars. — Analyse des *Lettres sur la sympathie* de Mme de Condorcet. — Anecdote de Collé..... 249
120. — I. — Marseille, vendredi. — Départ de Mélanie pour Paris. — Manière de s'exprimer. — La manie des conseils. — De la modestie..... 256
121. — I. — Marseille, 17 mars. — Utilité des relations sociales..... 258

Pages.

122. — I. — Marseille, 23 mars. — Mœurs de Marseille en 1806. — Les Italiens de l'an 1400. — Les philosophes du XVIIIe siècle.... 258
123. — I. — Marseille, 22 mars. — Une leçon de billard. — Histoire politique de l'Europe. — Les femmes soi-disant malheureuses. — Mme de Staël. — Principes de conduite..... 260
124. — E. — Marseille, 4 avril. — Une bonne *judiciaire*. — Les jugements vrais..... 267
125. — E. — Marseille, 12 avril. — Message diplomatique..... 269
127. — E. — Marseille, 6 mai. — Tactique féminine. — Utilité des thèmes dans l'étude des langues. 271

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE

128. — E. — Paris, 21 mai. — Protestation sentimentale. — Un legs embarrassant 272

A MARTIAL DARU

129. — E. — Grenoble, 1er juin. — Beyle sollicite un emploi dans les bureaux militaires..... 273

MÉLANIE GUILBERT A HENRI BEYLE

130. — E. — Paris, 2 juin. — Accès de mélancolie. — Tristes pressentiments..... 274
131. — E. — Paris, 10 juin. — Ultimatum. — Un protecteur influent. — Les chagrins d'une actrice..... 274

A SA SŒUR PAULINE

132. — E. — S. d. — Le mariage de Pauline..... 277

II. Vie Active (1806-1814)

— *Notes biographiques*..... 281

A SA SŒUR PAULINE

133. — P. — Berlin, 3 novembre. — Un célèbre comédien allemand. — La fièvre. — Une ville au milieu du sable..... 282
134. — P. — Brunswick, 22 novembre. — Difficultés de correspondre librement..... 284
135. — P. — Basse-Saxe, 16 décembre. — Pauline Porcia. — Les âmes supérieures obligées de rechercher le bonheur en elles-mêmes 285
136. — P. — Strasbourg, 30 décembre. — Billet..... 286

1807

A SA SŒUR PAULINE

137. — P. — Brunswick, 16 mars. — Beyle, malade, songe à se guérir de toute vanité et à apprendre le piano..... 287
138. — P. — Grande Armée, 24 mars. — Enigme. — L'habitude de raisonner juste. — Considérations sur le mariage..... 288
139. — P. — Berlin, 30 avril. — Théorie sur le bonheur. — Combat entre l'honneur, l'amour et l'ambition. — Intrigue amoureuse. — L'agriculturomanie..... 292
140. — P. — Berlin, 12 mai. — Analyse de *Lénore*, romance allemande... 295
141. — P. — — S. d. Question laconique..... 297
142. — P. — Berlin, juin. — L'expérience acquise. — Idées nouvelles. — Opinion de Beyle sur Racine..... 297
143. — P. — Berlin, 26 juillet. — Les comédies de Goldoni. — Générosité impériale. — Froideur des Allemands..... 298

Pages

A M. MOUNIER, AUDITEUR

144. — E. — Vienne, 1er septembre. — Recommandation..... 300

A SA SŒUR PAULINE

145. — P. — Vienne, 4 septembre. — Passionnette. — Vienne et ses habitants..... 300
146. — P. — — 19 septembre. — Conte galant. — Episode militaire..... 301
147. — P. — — 6 octobre. — Mozart et Cimarosa. — Avantages du mariage pour une jeune fille..... 303
148. — P. — Brunswick, 9 octobre. — Commissions. — Budget de campagne militaire..... 305
149. — P. — — 12 octobre. — Départ pour Bamberg. — Situation financière..... 306
150. — P. — — 25 novembre. — Partie de chasse. — Petit sermon sur le mariage. — Travers des bourgeois..... 307

A M. PASCHOUD, LIBRAIRE

151. — Brunswick, 2 décembre. — Abonnement littéraire..... 311

A SA SŒUR PAULINE

152. — P. — — 3 décembre. — Beyle, directeur de comédie. — Transformation de ses idées..... 312
153. — P. — Berlin, s. d. — Amours passagères. — Le bonheur, pour une jeune fille, incompatible avec le célibat..... 313
154. — P. — Basse-Saxe, s. d. — Le travail, source de bonheur pour Beyle. — Son mépris pour " la canaille humaine ". — Disgrâce de Duclos dans son esprit..... 315
155. — E. — Brunswick, 25 décembre. — Préparatifs de retour à Paris.... 316

1808

A M. KRABE

156. — E. — Brunswick, 13 janvier. — Inspection militaire..... 317

A SA SŒUR PAULINE

157. — E. — — 19 janvier. — Perspective conjugale fâcheuse pour Pauline. 317
158. — P. — — 26 mars. — Beyle, compositeur de musique. — Souvenirs d'enfance. — Rêverie sentimentale..... 318
159. — P. — Berlin, 28 mai. — Visite aux mines du Harz. — Regrets du passé au milieu des grandeurs présentes..... 320
160. — P. — — S. d. — Pauline mariée..... 322
161. — P. — — 23 juin. — L'esprit en province et à Paris. — Maxime sur la reconnaissance envers le bonheur. — Le gouvernement de soi..... 324
162. — P. — — 29 octobre. — Considérations sur les arts..... 328

A M. GUINOT

163. — — S. d. — Notice sur Acton..... 330

1809

A FÉLIX FAURE

164. — C. — Strasbourg, 5 avril. — Alexandrine, comtesse Palfy..... 331
165. — C. — Donawerth, 16 avril. — Les Alpes et l'Italie. — Le journal d'Henri Beyle. — Effet des voyages sur l'esprit..... 332
166. — E. — Ingolstadt, 21 avril. — Attention délicate. — Petite victoire. — La " femme volatile "..... 333

Pages

167. — C. — Laudshut, 26 avril. — Disgrâce de Beyle. — La Cour du roi Pétaud. — Accalmie de l'ambition..... 333

A SA SŒUR PAULINE

168. — P. — Burghausen, 29 avril. — Aventures en campagne. Un billet de logement chez une comtesse. — Charmant accueil. — Fausse alerte. — Le couvent des religieux..... 334

A FÉLIX FAURE

169. — C. — Wels, 3 mai. — Beyle a " besoin d'imagination ". — Son sang-froid au milieu des horreurs de la guerre. — Sentiments qu'il inspire à son entourage..... 340
170. — E. — Saint-Polten, 10 mai. — A bâtons rompus..... 340
171. — C. — Saint-Polten, 11 mai. — Message énigmatique. — Une " timidité hardie ". — Regret amical..... 342
172. — C. — Vienne, 18 mai. — Enchantement du séjour à Vienne. — Relations avec Martial Daru..... 343

A SA SŒUR PAULINE

173. — P. — Vienne, 14 juillet. — La fièvre d'ambition. — Caractère d'Elvire. — Recherche du bonheur parfait. — Projets de retraite à Claix..... 344
174. — P. — Vienne, 25 juillet. — Mission en Hongrie. — Mort de Haydn. — Le *Don Juan* de Mozart..... 346
175. — P. — Vienne, 6 août. — Accès de jalousie noire. — Maladie et désenchantement de Beyle..... 348
176. — P. — Vienne, [septembre]. — Bonheur automnal. — Isolement à deux. — Projet de mariage riche pour Beyle. — Durée incertaine de notre planète..... 349
177. — P. — Vienne, 29 novembre. — Escapade à Vienne. — Un *Te Deum* à François II. — " La femme la plus jolie et l'événement le plus remarquable "..... 350

1810

AU GÉNÉRAL DEJEAN

178. — A. — Lintz, 2 janvier. — Beyle demande à servir en Espagne.... 352

A SA SŒUR PAULINE

179. — P. — Paris, 6 avril. — Le " tatillonnage " en province et à Paris. — Extrême bonheur de Beyle. — Conseil à sa sœur sur la progéniture..... 353
180. — P. — — 23 mai. — Excursions autour de Paris. — L'affectation du sentiment. — La Vanité, mère Gigogne..... 356
181. — P. — Paris, 4 juin. — La sérénité du bonheur. — Maximes de M. de Lévis, " petit cousin de la Sainte Vierge "..... 358
182. — P. — Saint-Pierre, 29 juin. — Billet..... 360
183. — P. — — 2 juillet. — L'incendie à l'hôtel du prince de Schwarzemberg 361

AU MINISTRE DE LA GUERRE

184. — A. — Lyon, 24 août. — Requête administrative..... 362

INSTRUCTION POUR MM. FÉLIX FAURE, LOUIS CROZET OU LAMBERT (DE LYON)

185. — C. — Paris, 1er septembre. — Testament littéraire de Beyle. — Fondation d'un prix annuel..... 363

Pages.

A SA SŒUR PAULINE

186 — P. — Paris, 9 octobre. — Travaux et loisirs de Beyle. — Agréable rencontre aux *Nozze di Figaro*. — Beyle réfractaire au mariage. — Son bonheur apparent, mais incomplet..... 365

A M. DE MONTALIVET

187. — A. — Paris, 17 décembre. — Requête de Chérubin Beyle en faveur de son fils..... 366

A SA SŒUR PAULINE

188. — P. — — 25 décembre. — *Recherches sur le sublime*, de Burke. — Trouvaille épistolaire. — Mmes Tallien et Récamier..... 367

1811

A ROMAIN COLOMB

189. — C. — Paris, 26 janvier. — *La comédie peut-elle être utile*, dans les sociétés privées ?..... 369

A SA SŒUR PAULINE

190. — P. — 1er février. — Les esclaves de l'opinion. — La *Logique* de Tracy..... 371
191. — E. — Rome, 2 octobre. — Enthousiasme de Beyle pour les loges de Raphaël. — Le chant des oiseaux dans le Colisée..... 373
192. — P. — Milan, 19 octobre. — L'Italie et les Italiens. — Naturel et absence de vanité..... 373
193. — P. — Paris, 6 décembre. — Contraste entre la France et l'Italie. — Mlle Mars aux Français..... 375
194. — P. — — 8 décembre. — Choses à observer en Italie. — Décadence de la musique. — Les grands peintres italiens..... 376

1812

195. — A. — — [Février]. — Beyle demande à être nommé commissaire des guerres..... 378

A SA SŒUR PAULINE

196. — E. — Sagan, 15 juin. — Billet..... 378
197. — P. — Saint-Cloud, 23 juillet. — Conversation de Beyle avec l'impératrice Marie-Louise. — Son départ pour la Russie. — Refus de s'adjoindre Gaëtan..... 379
198. — E. — Eckarstberga, 27 juillet. — Première étape. — Platitude du paysage. — Regrets de l'Italie..... 380

A FÉLIX FAURE

199. — C. — Smolensk, 19 août. — L'Incendie de Smolensk..... 381
200. — C. — Smolensk, 24 août. — Faure, éditeur de Montesquieu. — Découragement de Beyle devant la grossiéreté qui l'environne. — Souvenirs et regrets de l'Italie. — Vêtements perdus. — Le *beylisme*..... 383
201. — C. — Moscou, 2 octobre. — La fièvre bilieuse. — Beyle reprend *Letellier*. — Le bonheur éclaircit le jugement. — J.-J. Rousseau et le *beylisme*. — Le plaisir de la musique..... 384
202. — C. — Moscou, 4 octobre. — L'Incendie de Moscou. — Difficultés de la retraite. — Désordres de toute espèce..... 386

Pages.

A SA SŒUR PAULINE

203. — P. — — 16 octobre. — Billet 391
204. — P. — Smolensk, 20 octobre. — Lettre à Mme Doligny. L'incendie de Moscou. — Les horreurs de la guerre. — Richesses de Moscou 391

A FÉLIX FAURE

205. — C. — Mayence, 9 novembre. — Grande misère de l'armée..... 393
206. — P. — Wilna, 7 décembre. — Détresse et maigreur de Beyle..... 394
207. — P. — Kœnigsberg, 28 décembre. — Maladie et mort probable de Gaëtan..... 394

1813

A SA SŒUR PAULINE

208. — P. — — 27 février. — La baronnie. — Se brouiller avec les ennuyeux. — Attaque de goutte. — L'art de couper la queue aux passions..... 395

JOURNAL ÉCRIT A BAUTZEN

209. — C. — — 21 mai. — Portrait énigmatique. — Les " manches à sabre ". — Une douleur vraie et discrète. — Ce qu'on peut voir dans une bataille. — Un garde du corps précautionneux 398
210. — A — Gorlitz — *Déclaration sur l'affaire du 24 mai*..... 402

A SA SŒUR PAULINE

211. — Glogau, 9 juin. — Vifs sentiments que Beyle inspire à première vue. 403

A FÉLIX FAURE

212. — C. — Sagan, 16 juillet. — Fièvre et délire de Beyle. Le voisinage de la mort. — Inconvénients de la supériorité. — Travaux et manque de solitude..... 403
213. — C. — Dresde, 30 juillet. — Retour de la fièvre. — Extrême sensibilité..... 405

A SA SŒUR PAULINE

214. — E. — Venise, 8 octobre. — Les premières années d'un homme distingué. — La famille d'Angela Pietragrua..... 406

EXTRAIT DE NOTES FAITES PENDANT UN VOYAGE EN ITALIE

215. — C. — Milan, 4 novembre. — Beyle analyse son esprit et son caractère..... 408

A ROMAIN COLOMB

216. — C. — Paris, 18 décembre. — Schlegel et son cours de littérature dramatique. — Poètes romantiques..... 409

A M. MONTALIVET

217. — A. — Paris, 27 décembre. — Requête pour une distinction..... 412

1814

A M. MONTALIVET

218. — A. — Grenoble, 22 février. — Beyle, malade, demande un congé.. 412

Pages.

JOURNAL DE MON TRISTE SÉJOUR A GRENOBLE

219. — C. — Chambéry, 2 mars. — Beaucoup de jugements très hasardés. (Colomb) 414

A SA SŒUR PAULINE

220. — P. — Chambéry, 14 mars. — Le général Dessaix sauvé de la mort par son gendre 416
221. — P. — Paris, 1er avril. — La bataille de Montmartre 417

SANS DESTINATAIRE

222. — C. — Paris, 26 mai. — Un amour de Beyle, " à l'Hermione " 417

AU GÉNÉRAL DUPONT

223. — A. — Paris, 18 juillet. — Requête administrative 418

A SA SŒUR PAULINE

224. — P. — Milan, 28 août. — Récit d'un voyageur 419
225. — P. — — 28 octobre. — A bâtons rompus 421
226. — P. — — S. d. — Visite à la Manufacture de Sèvres. — Brongniart fils. — Une table historique. — Versailles. — Les Trianons. 423

Appendice. — *Lettres de Pauline à Henri Beyle* 427

Errata 435

GRANDE IMPRIMERIE DU CENTRE. — HERBIN, MONTLUÇON.

PQ
2436
A2C6
1908
t.1

Beyle, Marie Henri
Correspondance de Stendhal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY